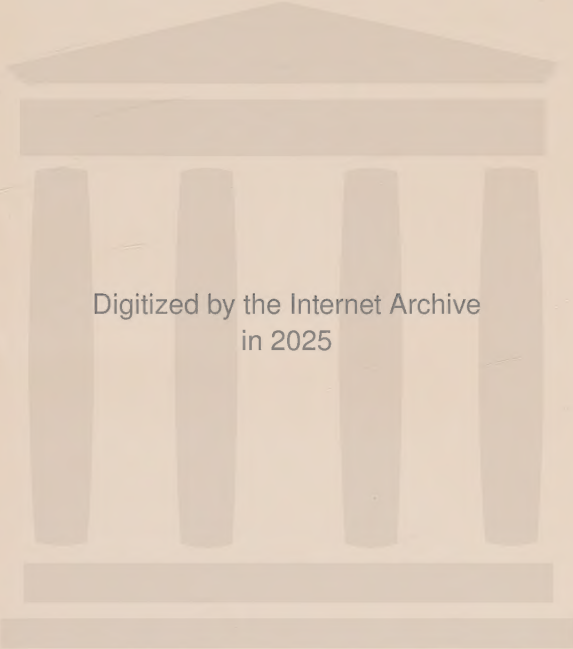




Digitized by the Internet Archive
in 2025

MAXIMES SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE DES AMES.

ÉGALEMENT UTILES AUX DIRECTEURS ET AUX PÉNITENS;

PAR LE R. P. F. GUILLORÉ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS,

ALBANEL, LIBRAIRE,

RUE PAVÉE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 14.

GUSTAVE MARTIN, LIBRAIRE,

MÊME RUE, 13.

—
1841.

TOURNAI, LIBRAIRIE DE J. CASTERMAN.

L. De Maffett

MAXIMES SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE DES AMES.

Paris, — Cessoy, Imprimeur de l'Académie royale de Médecine,
rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

MAXIMES SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE DES AMES,

ÉGALEMENT UTILES AUX DIRECTEURS ET AUX PÉNITENS;

PAR LE R. P. F. GUILLORÉ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS,

ALBANEL ET MARTIN, LIBRAIRES,

Rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 14.

—
1841.

47831



NOTE DES ÉDITEURS.

Les œuvres du père Guilloché étaient devenues tellement rares qu'il était presque impossible de se les procurer complètes ; et alors elles se vendaient 50 et 60 fr. Nous croyons donc rendre un véritable service au public et surtout au clergé, en lui facilitant l'acquisition d'un ouvrage dont la sagesse et le mérite ont élevé l'auteur à un rang distingué parmi les maîtres de la vie spirituelle. *Les œuvres du P. Guilloché*, dit Feller *sont d'un grand intérêt par la solidité, la profondeur des pensées et justifient l'idée qu'en avaient ses contemporains, qui le regardaient comme un mystique profond, comme un homme intérieur.* Ses ouvrages décèlent un homme versé dans la connaissance du cœur humain et des moyens de l'épurer, de le sanctifier et de le rendre digne de son auteur. De tous les ascétiques, c'est celui qui a traité un plus grand nombre de sujets. Le P. Guilloché était contemporain de saint Vincent de Paule ; ses œuvres ont été approuvées en 1669 ; ainsi on ne devra pas être surpris d'y trouver quelques tournures de phrase un peu surannées ; mais au reste elles sont rares, et lorsqu'elles se rencontrent le contexte en fait saisir facilement le sens ; on peut même dire qu'elles plaisent par leur naturel et leur simplicité. Ces considérations d'une part, de l'autre, la crainte de ne pas saisir toujours parfaitement le sens de l'auteur, d'affaiblir et même de dénaturer sa pensée, crainte justifiée par plus d'un exemple que nous pourrions citer ; enfin le paragraphe remarquable qui termine la préface qu'on va lire, voilà ce qui nous a déterminé à reproduire simplement les anciennes éditions des œuvres du P. Guilloché.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Tant de grands hommes ont écrit sur les choses spirituelles , et le nombre des livres sur ces sortes de matières est si grand , que j'aurais dû , ce me semble , renoncer à en parler davantage. Mais comme la misère de l'homme est extrême jusque dans les choses divines , dont il prend facilement le dégoût plus que du reste , il faut tâcher de guérir son mal en trompant son goût. Il n'est guère de sujets dans la vie intérieure qui n'aient été traités ; néanmoins , parce que l'esprit humain aime la nouveauté , l'on s'étudie à apprêter les choses d'une manière qui les lui rende nouvelles , quoiqu'en effet ce ne soit que le même fonds à qui on a déjà donné cent manières différentes. Les matières que je traite en ce livre ne sont donc pas inconnues. Si le choix que j'en ai fait est particulier , si la manière dont je l'ai fait n'a pas encore eu jusqu'à présent tant d'étendue , je vous en laisse le jugement , mon lecteur.

Au moins j'ai eu deux buts dans ce livre : le principal que je me propose est de faciliter la conduite des âmes dans toutes les voies par lesquelles on peut les mener et dans tous les états où elles peuvent être. Et pour obtenir plus heureusement cette conduite , je réduis les matières dont j'ai fait le choix à des maximes particulières qui en font les propositions , afin que par le moyen de propositions justes et exactes , les choses puissent davantage en demeurer dans l'esprit. Je divise ce livre en trois parties , dont la première a des maximes plus appropriées aux personnes qui entrent nouvellement dans la vertu ; la seconde en a d'autres qui apprennent l'âme à être plus intérieure et à bien mourir à elle-même ; et la troisième en donne qui forment davantage à toutes sortes d'opérations intérieures de la grâce. Ces maximes

y sont traitées de telle sorte qu'elles peuvent être également utiles aux directeurs et aux pénitens. Mais si mon dessein est d'y former les âmes autant que je le puis, il ne l'est pourtant pas de prescrire des règles de conduite aux directeurs, de qui je voudrais en recevoir; seulement je leur expose ce que j'en pense, ce qu'ils redresseront eux-mêmes comme il leur plaira, ou par les avis que je suis disposé à en écouter, ou par des avis plus sages qu'ils pourront mettre au jour avec beaucoup de succès.

Le second but que j'ai eu dans le choix particulier et très exact que j'ai tâché de faire de toutes les maximes de ce livre, a été qu'elles fassent dans les âmes quelques effets très considérables : 1° qu'elles inspirent l'esprit de récollection; 2° qu'elles portent dans les cœurs l'esprit de mort et de pureté; 3° qu'elles forment à recevoir comme il faut toutes les souffrances intérieures; 4° qu'elles apprennent à suivre en tous états l'esprit de la grâce; 5° qu'elles engendrent dans les cœurs un tendre amour pour Jésus. C'est à ces chefs que toutes les matières de ce livre peuvent se réduire.

J'y fais régner le nom de Théonée, à qui j'adresse toujours mon discours; car ce mot de Théonée ne disant autre chose qu'enfant de Dieu, je tâche partout de lui inspirer les instructions que je pense être nécessaires pour donner une bonne conduite et pour la recevoir. Cette manière m'a semblé la plus commode, afin de mieux insinuer les choses, en leur donnant un air qui intéresse davantage le lecteur, et qui les rende plus familières et plus intelligibles.

S'il s'en trouve qui s'étonnent des maximes de pureté et de mort que je traite comme ayant trop de rigueur, je les renvoie à la pureté de l'Évangile et au crucifix; et j'en appelle au jugement des personnes véritablement spirituelles. Ils y trouveront assurément leur condamnation et la justification de toutes les vérités que j'avance, puisque l'Évangile et Jésus-Christ souffrant en disent infiniment plus que ces maximes; et que les vrais spirituels auront peut-être sujet de me blâmer pour n'en avoir pas assez dit.

C'est pourquoi ce livre n'est que pour les âmes bien préparées qui ont faim de cette vie intérieure et divine, et qui en cherchent les chemins afin d'y entrer; et pour celles qui, s'y étant déjà heureusement engagées, ont besoin de savoir les détours et les

sentiers qui s'y rencontrent. Tout le bien néanmoins qui en peut revenir à ceux qui sont dans une vie douce et qui n'en veulent point sortir, est de voir ce qu'ils ne font pas et ce qu'ils devraient faire, et d'en tirer une sainte confusion qui peut-être fera qu'enfin ils se quitteront eux-mêmes pour ne vivre plus que de Jésus.

Si j'ai mis en usage de certaines expressions que des esprits justes et des oreilles faites à la délicatesse du langage auront peut-être peine à supporter, je me suis à dessein donné cette liberté selon le pli et la naissance des choses, pour leur donner jour plus facilement. Je l'ai encore fait, parce que le langage de la vie intérieure ne doit point se faire esclave de toutes les beautés de notre langue qui seraient de mauvaise grâce avec sa simplicité. Outre que chaque métier ayant ses termes et ses manières d'énoncer, la vie spirituelle en a aussi qui lui sont propres, et les plus diserts des académies doivent y être plus indulgens et y épargner leur censure, parce que ces sortes de choses perdraient leur caractère, sortant d'un air de dire simple et sans façon, si elles voulaient suivre toutes les règles de la politesse.

MAXIMES SPIRITUELLES

POUR

LA CONDUITE DES AMES.

LIVRE I.

MAXIMES POUR LES PERSONNES QUI COMMENCENT.

MAXIME PREMIÈRE.

Un directeur est absolument nécessaire. Quelques avis pour en faire le choix ,
et sur la manière de communiquer avec lui.

§ I.

Il y en a peu qui n'avouent la nécessité de la direction ; mais la plupart, d'ordinaire, n'en aiment point la pratique, parce que la direction dit assujétissement et captivité ; et il n'est presque personne qui venille se faire esclave des volontés d'autrui. C'est ce qui m'oblige de vous dire , Théonée , que ce besoin est indispensable, et que, quelques saintes volontés que vous ayez d'avancer dans les voies de Dieu, vous y perdrez le temps si vous manquez de direction. C'est pourquoi il est absolument nécessaire que vous ayez un directeur, si vous voulez faire profiter les dons de Dieu et vous donner à lui en vérité.

Car ne voyez-vous pas les faiblesses de votre nature, vos facilités à tomber, vos langueurs, vos lâchetés, vos découragemens ? Sera-ce vous-même qui vous en relèverez, et qui vous piquerez d'aller ? Hé ! comment cela se pourrait-il, puisque vous n'êtes que faiblesse ? Presque personne n'a de courage contre soi-même pour se battre et pour se détruire, tant il est naturel à chacun de s'épargner et de se délicater : ne voyez-vous donc pas qu'il faut une assistance étrangère et un directeur qui relève l'âme dans ses chutes, et qui la pique et la presse dans ses voies.

Les occasions du péché, au milieu desquelles vous vivez tous les jours, montrent encore votre besoin ; car, si tant d'objets vous attirent incessamment et vous sollicitent, n'est-il pas vrai qu'il

vous faut au moins quelqu'un qui agisse aussi pour vous, qui vous aide à vous soutenir, et qui vous fortifie de ses avis pour rompre cent chaînes, pour éviter cent écueils et vous mettre au-dessus de toutes les considérations humaines ? Il n'en est point, vous le savez, qui puisse tenir seul contre toutes les douces et violentes attaques des occasions.

De plus, dites-moi où est la personne qui, de soi-même, est assez forte pour dompter les tentations de la concupiscence, et assez adroite pour dissiper toutes les ruses de l'ennemi ? Oseriez-vous vous en fier à vos forces ? Vous ne l'oseriez assurément, quand le combat est si dangereux ; et vous concluez par là la nécessité d'un directeur.

Mais, surtout, vous devez la conclure ; car, de toutes les choses du monde, il n'en est point dont la conduite soit difficile comme celle de la conscience et de la vie spirituelle, parce que les ténèbres y sont grandes, les tempêtes y sont fréquentes, les ressorts en sont infinis. Et, pourriez-vous bien avoir la présomption de conduire une affaire qui vous est propre, où les plus saints et les plus doctes ne le sont jamais assez pour en prendre le manie-ment, où les plus grandes lumières ne voient pas trop, où l'expérience la plus rompue n'est pas trop éclairée, ou les adresses les plus sages ne sont pas trop circonspectes ; sont-ce là vos talens ?

Enfin, ne m'avouerez-vous pas que les chutes et les égaremens sont bien plus faciles, quand on n'a point de directeur sur qui on puisse s'appuyer ? parce qu'un esprit libre, pouvant à discrétion faire ses décharges à qui il lui plait, pêche avec impunité ; de même que le souvenir d'un directeur à qui il faut dire ses misères est comme un frein qui arrête facilement les chutes. Vous voyez donc bien, Théonée, que vous ne pouvez pas vous dispenser d'un directeur, si vous voulez atteindre à la perfection, et que la nécessité n'en est pas moins grande que de vous donner à Dieu parfaitement.

§ II.

Il vous reste, après cela, d'en faire un bon choix et d'y apporter toute la circonspection ; car on l'apporte bien dans les choses les plus basses et les plus mécaniques, n'en étant point qui ne fassent tout ce qu'ils peuvent pour avoir le meilleur ; refuseriez-vous donc de donner tous les soins les plus exacts et les plus judicieux pour une affaire de cette conséquence, puisque souvent, de ce choix et de la bonté d'un directeur, dépend la perfection d'une âme et son éternité ? C'est pourquoi, pour y bien réussir, dispo-

sez-vous-y par de longues prières et par des pénitences, afin que Dieu lui-même, comme il le fit autrefois au sujet de saint Mathias, vous montre celui qu'il a choisi pour votre conduite, parce que le choix de Dieu dans le ciel doit précéder votre choix sur la terre.

Après cette préparation, le choix se fait en deux manières, où il est à présumer que Dieu fait couler son esprit, qui y préside. La 1^{re} manière est par instinct, qui est un mouvement secret et aveugle qui attire fortement vers de certains directeurs, sans en bien comprendre les raisons : cette voie de choix peut être bonne, mais aussi elle est fort suspecte et sujette à beaucoup d'illusions. La 2^e manière est par voie de raison, laquelle étant secondée de l'esprit de la grâce, ne s'égare jamais du bon choix. Appliquez-en donc les lumières pour choisir un homme qui ait ces qualités ; qui soit capable, car un homme sans capacité ou un demi-savant, tout homme de bien qu'il soit, vous jettera en bien des erreurs et des égaremens ; qui soit spirituel, car un docte sans spiritualité, s'il ne vous égare pas, au moins il vous fatiguera beaucoup et vous troublera, n'ayant pas la connaissance des voies intérieures ; qui soit expérimenté, car tout docte spirituel n'a pas pour cela la connaissance de la conduite, qu'une longue expérience donne parfaitement, étant jointe aux autres qualités ; qui soit enfin désintéressé, car, autrement, son intérêt en fera un esclave qui ne sera pas libre pour vous conduire pleinement dans l'esprit de Dieu.

Ce sont les qualités, Théonée, que vous devez chercher dans le directeur dont vous voulez faire choix. Oh ! je vous conjure, ne faites pas comme ces personnes qui ne veulent que des directeurs par cérémonie : elles en cherchent de commodes, qui favorisent leur manière de vie par de douces condescendances ; elles les gagnent par des présens et par d'autres manières obligeantes, pour en faire souvent des esclaves : elles sont, en un mot, elles-mêmes, les directrices de leurs directeurs, les faisant venir partout à leurs volontés ; et elles cherchent plutôt un homme de réputation, un homme qui leur dise de belles choses et avec qui elles aient d'agréables entretiens, que non pas un homme qui les reprenne pour rompre leurs inclinations, et pour les faire mourir à elles-mêmes. Ce mal, Théonée, est déplorable dans la vie spirituelle, dont vous devez bien vous défendre ; car, en user ainsi, c'est se tromper soi-même, et, donnant aux forts et aux faibles sujet de scandale, mettre la vertu et la direction au décri.

§ III.

Ce choix donc étant fait d'un directeur tel que je vous l'ai dépeint, je vous donne maintenant quelques avis importants, pour profiter de sa direction.

I. Ne soyez pas de ces personnes qui changent facilement , ou parce que la honte les y porte après quelques fautes considérables ; ou parce qu'elles dégoûtent aussitôt , n'étant pas conduites selon leurs idées ; ou parce qu'elles sont attirées par la nouveauté de quelque homme qui a réputation. Cette inconstance est grandement préjudiciable à l'âme ; car il n'est rien qui entretienne les mauvaises habitudes, comme cette facilité à changer de directeur, d'autant que par ce moyen on évite la confusion , et la confusion étant évitée, elle fait que l'on retombe sans crainte, et impunément dans ses mêmes désordres. Et puis, n'est-ce pas ainsi que les maladies de l'âme ne sont jamais bien connues, passant par tant de mains différentes ? Cela étant, comment pourra-t-on appliquer les remèdes à un mal caché ? Il ne se peut, non plus qu'un malade ne peut recevoir la guérison , lorsqu'à tout moment son impatience le fait changer de médecin. J'ajoute , qu'il faut de grandes raisons pour changer un directeur, dont on a fait le choix avec beaucoup de précaution , et que l'on a reçu comme de la main de Dieu : car on ne doit pas légèrement défaire ce que Dieu a établi. Il faut donc éviter l'inconstance de certaines personnes, qui vont selon les occasions, qui se sollicitent, et se brignent les unes les autres pour leurs directeurs, et qui veulent éflairer tous les spirituels.

II. Rendez de temps en temps vos visites à votre directeur , Theonée, et les faites réglément : cent raisons vous y obligent hors de confession. Le temps de ce sacrement ne souffre pas de longs discours pour recevoir tous les avis nécessaires à votre perfection. Il y a bien des choses dans la vie spirituelle, qui ont de la difficulté, et qui pour cet effet demandent quelque communication. Il est à propos de rendre compte de ses actions , de ses infidélités, et de ses correspondances, pour en recevoir la direction. Il est bon de parler quelquefois de Dieu , pour se refaire et se remettre l'esprit , fatigué de tant de soins profanes et séculiers. Les personnes spirituelles ont encore un besoin tout particulier d'instructions pour éviter les égaremens où l'on tombe facilement dans ces voies , et pour apprendre à suivre Dieu. En voilà bien assez pour vous obliger de rendre à votre directeur quelques visites

reglées, que vous devez néanmoins ménager, pour n'être pas trop fréquentes et trop engageantes.

III. Mais vous me demandez la manière de faire ces visites. Je vous réponds, qu'il faut apporter un esprit simple et candide dans la communication de son cœur; qu'on n'y doit jamais parler de certaines matières, que souffre uniquement le secret de la confession: ah! que ce poison est dangereux, et que de pareilles ouvertures ont fait périr d'âmes! que vous ne devez jamais être sans témoin avec un directeur; hélas! que cette solitude a occasionné de funestes naufrages! que vous ne devez jamais traiter que des affaires de votre âme, et après cela vous congédier vous-même: car les petites nouvelles et les affections naturelles, s'y glissent si facilement de soi-même, si l'on n'y veille attentivement qu'après quelques mots de Dieu on dégénère à cent inutilités qui font la matière de ces entretiens; que le tems de ses visites doit être fort court, car la nécessité de son âme doit obliger un pénitent à voir son directeur; et les choses nécessaires ne demandent pas des heures, et des heures comme il arrive très-souvent; aussi est-ce dans ces longs entretiens, que l'on apprend à se familiariser l'esprit, les visages et la voix d'où naissent quelquefois d'étranges désordres, comme d'une source fatale; qu'enfin une personne doit tellement parler à son directeur, quelque saint qu'il puisse être, qu'une honnête pudeur lui couvre toujours le front, que jamais elle ne s'apprivoise avec un homme, et qu'elle soit toujours si bien composée, qu'à peine en connaisse-t-elle les traits du visage.

IV. Voici un quatrième avis, Théonée, contre une méthode, que de certains ont introduite; c'est qu'ordinairement il ne faut pas distinguer le confesseur du directeur, parce qu'il y a bien des choses qui ne se doivent communiquer que sous le voile du sacrement, et qui sont néanmoins nécessaires pour la direction. Je demande donc comment feront des directeurs, qui ne sont pas confesseurs? car ou leur conduite sera une conduite aveugle, n'ayant pas les intimes connaissances, ou les ayant, leurs communications seront indécentes et indiscrètes. Cette direction cause souvent de grands abus, car elle fait que, pendant que le confesseur n'a que les choses communes, le cœur et cent petites confidences sont pour un directeur, quoique j'avoue qu'il peut être des circonstances où, pour de bonnes raisons que je laisse aux judicieux discernemens des personnes intéressées, ne quittant par son confesseur, l'on peut avec cela avoir un directeur qui en soit distingué.

V. Mais enfin, vous me presserez pour savoir s'il n'est pas permis de changer son directeur. Je vous ai déjà dit que ce changement devait être rare ; et dans la troisième maxime, je vous en dirai ma pensée tout au long. Néanmoins, quoique je veuille que vous rendiez à un directeur toutes vos soumissions, ne vous en faites jamais l'esclave, Théonée, pour vous y attacher par respect humain, lorsqu'il y a des raisons de s'en séparer : entre lesquelles, si vous remarquez qu'il a des empressemens pour vous conserver ; qu'il souffre avec peine que quelquefois vous en voyez d'autres, et que dans ses entretiens et en bien d'autres choses il est homme ; ah ! pour Dieu défaites-vous-en ; car un homme est indigne de la conduite d'une âme dès là qu'il veut l'avoir et qu'il s'en inquiète. Il doit vous apprendre le détachement par son exemple, et il vous apprend à former des liaisons humaines : il détruit ce qu'il doit établir, et étant ainsi imparfait, il n'est capable que de vous nuire, et vous ne pouvez plus avancer dans la vertu sous une telle main. N'imites pas ces personnes timides, qui se font esclaves de leurs directeurs, et qui n'osent les quitter pour prendre mieux, quoiqu'elles avouent qu'elles n'en tirent aucun avantage, que leur perfection en est retardée, et que leur conscience en souffre beaucoup de gêne et de reproche. Elles disent pour leur défense, qu'il y a si long-tems qu'elles sont à un tel directeur, et qu'elles ne veulent point être dans les discours, aimant ainsi mieux immoler toute leur perfection, que de s'exposer à une légère censure. N'ayez donc pas ces faiblesses, Théonée, et ces bassesses de cœur ; mais, sans vous attacher jamais déréglément à un homme, prenez toujours, où vous trouverez mieux, et que jamais une molle complaisance, non plus qu'une crainte esclave, ne ruine la perfection de votre âme.

MAXIME II.

Le directeur doit attendre de la divine Providence les âmes qu'il doit conduire, sans s'ingérer de soi-même dans leur direction.

§ I.

Il n'est pas du directeur comme du pénitent. Nous avons dit que le pénitent avait besoin absolument d'un directeur, qu'il devait en chercher soigneusement, et en faire un bon choix ; nous disons maintenant que le directeur ne doit point s'ingérer dans la direction d'aucune personne. C'est ici une importante maxime que j'ai à vous donner, Théonée, afin que, si Dieu vous

appelle un jour à cet emploi , vous soyez instruit par avance de ce que vous y devez faire , car je vous assure que les misères y sont grandes. Je confesse que jamais siècle n'eut tant de directeurs saints , sages et éclairés qu'en a le nôtre ; ce sont d'admirables exemples à tous ceux qui veulent bien faire ; mais , comme il n'est point de si beau jour qui n'ait quelque nuage , vous ne devez pas aussi ignorer que , parmi tant de belles lumières , il ne laisse pas de s'en trouver qui forment des ombres et des obscurités ; lorsque , pour avoir une éclatante foule de pénitens , on use de cent adresses et de cent petites intrigues , se couvrant d'un prétexte de zèle qu'on a pour le bien des âmes. C'est ainsi que l'on s'ingère dans la direction de certaines personnes sans y être appelé de Dieu. N'est-ce pas là une étrange confusion ?

Achevons , Théonée , il faut tout dire pour votre instruction. L'on y fait très-souvent les dernières bassesses , et il est honteux de penser seulement quelles sont les choses qui sont l'âme de ces intrigues et qui donnent dans la vue. La qualité des personnes , la pompe et le brillant des habits éblouit quelquefois les yeux ; quoi de plus vain ? la grâce et les visages , oh ! la faiblesse ! ne laissent pas aussi quelquefois de gagner et de plaire aux sens ; quoi de plus animal et dans le sang ? Il y en a qui se promettent des intérêts humains , et de trouver dans un pénitent des mines d'or et d'argent pour leurs prétentions ; est-il rien de plus homme , de plus bas , et de plus indigne d'un directeur des âmes ? Il y en a d'autres que l'éclat d'une vertu extraordinaire attire pour en faire la recherche et la conquête ; quoi de plus superbe que de penser avoir assez de suffisance pour la conduite de ces grandes âmes ? Il y faut des humbles , pour comprendre les voies sublimes de ces personnes , et encore leur vue est-elle bien courte. Mais est-il possible , me direz-vous avec étonnement , que l'on se jette dans la direction par des considérations si grossières ? Hélas ! Théonée , cela n'est que trop vrai , et je suis bien aise que vous en soyez surpris , afin que vous soyez moins capable de tomber dans ces désordres.

Voici donc la maxime : Un directeur , à l'exemple du P. Balthazar , de notre compagnie , doit attendre uniquement de la Providence les âmes qui tombent sous sa conduite , sans y mêler jamais rien d'humain. C'est le roi qui distribue les gouvernemens de son royaume , et c'est Dieu qui distribue ceux de son empire , il attache aux astres des intelligences , il en donne au soleil , il en donne à la lune ; il assigne des anges tutélaires aux royaumes et aux provinces : chaque personne a son ange gardien de la main

de Dieu. Il n'est point de gouvernement qui ne soit une commission divine; et, comme le gouvernement et la direction des âmes est le plus noble et le plus difficile de tous les emplois, il appartient à Dieu seulement d'en arrêter les directeurs, et de leur envoyer, par la conduite de sa Providence, celles qu'il leur a destinées.

Mais je vous prie de remarquer que Dieu, pour donner plus de cours à sa grâce dans l'usage des causes secondes, y observe d'ordinaire les sympathies de part et d'autre; car alors la grâce, trouvant moins de résistance du côté de la nature, a une opération bien plus libre, et va plus facilement à ses fins. Nous le voyons dans la facilité extraordinaire qu'ont des personnes à être touchées de certains directeurs, à s'y communiquer, à s'en laisser conduire; et c'est, pour l'ordinaire, la sympathie d'une personne avec son directeur qui donne le premier fond à la grâce, et qui en facilite les opérations. Or n'est-ce pas Dieu qui, nous ayant formés, sait mieux qu'aucun les sympathies qu'il a fait couler dans les esprits et dans les tempéramens? N'est-ce donc pas à lui à envoyer les âmes qu'il veut sous la conduite de certains directeurs, et non pas aux directeurs à s'y ingérer par inclination?

§ II.

Pour voir encore plus nettement cette vérité, supposons un principe, savoir qu'il y a des grâces de direction pour de certaines âmes, afin de les mener dans leurs voies, et que ces grâces ne sont données qu'au directeur, que Dieu y destine, et qu'il y appelle. S'il arrive donc qu'un directeur s'introduise humainement dans la conduite de ces âmes sans y être purement appelé de Dieu, il n'aura pas cette grâce de direction, et ne l'ayant pas, voyez-en, je vous prie, Théonée, les suites et les conséquences : 1^o Cette personne ne profitera jamais sous sa conduite, parce qu'il n'a pas de Dieu la grâce de direction pour en comprendre les voies, ruinant ainsi la perfection de cette âme par ses propres conduites, et s'engageant où il ne devrait jamais entrer que par l'ordre de la Providence. 2^o Sa direction ne sera plus qu'humaine et naturelle, étant privée de cette grâce de direction. Et est-il rien de pitoyable comme un homme abandonné à son propre sens et à ses pensées dans l'affaire la plus épineuse et la plus délicate, qui a besoin de tout l'esprit de Dieu pour bien réussir? Hélas! qu'une pauvre âme est à plaindre, qui tombe sous la main d'un homme, qui ne la conduit qu'en homme, et dans son esprit particulier! Cela ne doit plus s'appeler direction, mais un commerce

et un négoce de choses spirituelles , d'autant plus dangereux que , parlant le langage de Dieu , cet extérieur ne sert qu'à couvrir un esprit humain qui en sait toute la conduite. 3° Cette grâce de direction venant à manquer, qui sert aussi bien pour la conservation et pour la sanctification du directeur, que de la personne dirigée, les attachemens naturels se forment; des attachemens, l'on vient à se connaître de plus près; de ces connaissances familières, l'on passe aux amitiés sensibles; et enfin de ces amitiés, n'en voit-on pas très-souvent naître des scandales, à la honte du christianisme et à l'opprobre de la vertu? Ah! Théonée, c'est que ce directeur n'a pas eu pour cette personne la grâce de direction, qui devait être tout à la fois son préservatif et son guide, parce qu'il s'est ingéré mal à propos où il n'était point appelé; et Dieu, l'abandonnant à lui-même, l'a laissé tomber dans des pièges où il a trouvé sa perte, et la perte de l'âme dont il ambitionnait la conduite, au lieu de procurer la sainteté de l'un et de l'autre. Concluons donc que c'est le propre exercice de la Providence d'envoyer les pénitens aux directeurs, selon les desseins de perfection qu'il a sur eux, et selon les routes différentes par où il les veut mener.

§ III.

Et, afin d'établir encore mieux cette solide maxime, je veux, Théonée, vous prévenir de quelques avis qui vous seront assurément très-utiles, lorsque l'obéissance et la Providence vous auront engagé dans la direction des âmes. N'en laissez pas un seul, car tout y porte coup, et comme leur intelligence et leur pratique peuvent faire un directeur très-accomplí, aussi leur ignorance peut faire que, travaillant au salut et à la perfection des autres, il fasse lui-même la perte de sa perfection, et quelquefois le naufrage de son salut.

Pour premier avis, vous saurez qu'un directeur doit être pleinement convaincu que, pour se sauver, il n'a besoin ni de pénitent, ni de pénitente; afin que cette persuasion le mette dans un grand détachement de ce ministre, devant être toujours plutôt prêt d'en sortir que de s'en embarrasser. Mais qu'il soit aussi bien persuadé que la direction n'est point une voie nécessaire à sa perfection : au contraire, passant plus avant, il doit être fortement prévenu de cette pensée, que ce genre de vie et cet engagement dans la conduite des âmes, est un moyen très-naturel pour se perdre, si l'on ne s'observe avec une attention extraordinaire, toujours proche de Dieu, toujours recueilli dans sa conscience;

car le cœur est facilement pris par la confiance des choses les plus secrètes ; l'imagination se souille encore plus facilement par le récit de tant de misères et de tant de pauvretés dont les oreilles sont remplies ; et les sens ne sont pas moins blessés par la grâce , par l'air et par les sympathies des personnes. Tout presque contribue à faire qu'un directeur sanctifiant les autres , se perde soi-même , s'il n'a incessamment l'œil ouvert pour éviter les précipices ; et on peut dire que plusieurs sont entrés dans la direction avec assez d'innocence , dont les uns se sont entièrement oubliés eux-mêmes , pour ne penser qu'au bien d'autrui par des soins épuisans et empressés , et les autres y ont trouvé des abîmes de malheurs où ils se sont précipités.

Deuxième avis. Je vous ai dit, dans la première maxime, que le pénitent devait faire un choix judicieux et prudent de son directeur ; mais je vous dis, à présent, que le directeur doit recevoir toute personne sans aucun discernement, comme des âmes envoyées de Dieu, dont le salut lui est commis, afin d'en rendre compte, et pour qui des grâces de sanctification lui sont données. Il doit même donner accès plus volontiers aux pauvres qu'aux riches, parce que ce sont les vivantes images de Jésus-Christ, et que, d'ailleurs, c'est un service rendu avec beaucoup plus de pureté d'intention, où les sens et l'esprit n'ont point tant sujet de se satisfaire. Il est fort à souhaiter qu'il n'en soit pas qui regardent plutôt la soie que la bure, qui aiment mieux se voir environnés d'une foule de personnes éclatantes, que de gens méprisables et en mauvais ordre, et qui mesurent la réputation et la noblesse de leur spiritualité à la qualité de ceux et de celles qu'ils conduisent. Ah ! ne soyez pas, je vous conjure, de ce nombre, mais de ceux qui ferment les yeux pour recevoir tout indifféremment, et qui ne les ouvrent que pour donner un accueil favorable aux pauvres et aux abandonnés.

Troisième avis. Dans la conduite des âmes soyez toute votre vie, Théonée, parfaitement indifférent, que les personnes vous laissent ou qu'elles vous demeurent. J'avoue que vous devez avoir, pour celles qui sont sous votre main, un cœur paternel et de vrais soins de mère ; car, ôtez-moi ces conduites dures, qui ne sont jamais adoucies d'aucun trait de bonté, et d'une manière agréable qui facilite et aplanit les rigueurs de la vertu ; mais aussi ne témoignez jamais avec bassesse aucune inclination qu'elles vous restent, comme vous ne devez montrer lâchement aucun regret quand elles vous quittent, ni aucun désir et empressement, afin qu'elles retournent. Elevez, Théonée, elevez votre esprit au-

dessus de toutes ces bassesses. Comme vous n'avez point dû les abandonner étant sous vos soins, vous devez vous en tenir aussi fort en repos quand elles changent de main. Pensez, quand elles font ces retraites, que Dieu ne veut plus se servir de vous à leur sujet, que vous avez fait votre quartier de service ; que les grâces de direction que vous aviez pour elles sont finies ; que peut-être en usiez-vous mal, et que, par punition, Dieu vous les retire ; que vos talens sont trop bornés ; et que, n'étant pas assez intelligent pour mener ces âmes plus loin, elles doivent passer en des mains plus savantes. Voilà les humbles sentimens que doit avoir un directeur quand on le quitte. Et puis, à quoi bon s'embarrasser pour des pénitens, et perdre la paix de son cœur ? Ce serait, en vérité, une petitesse d'esprit bien honteuse dans un directeur, s'il arrivait qu'il se troublât quand on le quitte pour prendre une autre conduite que la sienne.

Quatrième avis. Quand les personnes que vous conduisez vous rendront visite et singulièrement le sexe, vous devez plutôt souffrir ces visites que les aimer. Elles doivent remarquer que vous les recevez avec un cœur charitable, et non pas avec des inclinations naturelles ; car il n'est pas concevable combien elles ont l'œil ouvert pour voir les faiblesses d'un directeur, s'il aime à passer le temps et à s'occuper de tous ces amusemens d'entretien, combien elles en remportent d'idées désavantageuses, et combien elles parlent après avec crainte et mépris de ceux pour qui elles ne devraient avoir que de la vénération. Outre que vous ne leur serez jamais plus précieux que lorsque vous saurez ménager vos entretiens, et, sans vous refuser charitablement à leurs besoins, modérer toutes ces ardeurs et de certains empressemens sous de spécieux prétextes d'une véritable charité.

Cinquième avis. Enfin, Théonée, je vous répéterai ce que j'ai dit dans la première maxime, que le directeur doit toujours parler de Dieu avec le pénitent, puisque c'est sur lui que roule tout l'entretien. Il doit y parler comme un ange, de sorte qu'il laisse l'onction et le trait dans le cœur des personnes qui lui parlent, et étant lui-même tout plein de Dieu, il doit leur faire part de cette abondante plénitude. Que serait-ce donc s'il faisait le curieux pour savoir cent bagatelles du siècle, de ville et de ménage, scandalisant ainsi des consciences qu'il devrait édifier par la sainteté de ses discours ? Il doit encore y apporter un extérieur grandement retenu, et une certaine honnêteté sérieuse, qui tiennent dans le devoir ceux et celles qui lui communiquent ; car, quel désordre serait-ce si un pénitent était provoqué à la familiarité et à

l'épanchement par l'ouverture expansive et trop familière d'un directeur ? Quoique l'on doive éviter une fâcheuse austérité qui rebute les esprits, l'on ne saurait aussi être trop dans une juste bienséance, qui ne roste jamais des convenances ; et, au reste, il est toujours absolument mieux qu'on penche plus à une manière un peu sévère dans son maintien, qu'à celle qui est affective et trop obligeante.

Je ne m'étendrai pas ici, Théonée, à vous dire les étranges misères qui arrivent de ce que ces avis ne sont pas observés. J'en laisse la méditation à ceux qui en ont l'expérience, pendant que ceux qui ne l'ont pas pourront se garantir de ces misères en s'attachant à ces mêmes avis avec fidélité.

MAXIME III.

Le directeur ne doit pas être curieux pour savoir la vie passée d'un pénitent ; on peut néanmoins voir par quelque avis qu'on peut donner, quand on doit porter à faire des confessions générales.

§ I.

Il n'est que trop ordinaire, Théonée, parmi tant de discrets et prudents directeurs, d'en voir aussi qui veulent entrer incontinent en connaissance de la vie passée des personnes qui viennent sous leur conduite. Il semble qu'il n'y ait eu rien de bien fait, si, tout de nouveau, l'on ne fouille dans le fond de ces consciences, comme si ceux qui ont précédé n'avaient pas eu assez d'adresse et d'industrie pour en faire sortir tout le poison, et pour les établir en voie de salut. Je sais bien qu'on se couvre du zèle des âmes et de l'expérience de quelques particulières où l'on a réussi, les ayant rencontrées en mauvais état ; mais aussi la curiosité est très-souvent couverte de ce même zèle, car la curiosité est facilement piquée par l'intime connaissance des secrets de la conscience. Cela ne doit pas être, Théonée, croyez-moi, car il est fort humain que l'esprit cherche la confidence des âmes, pour ainsi parler, jusque dans les entrailles.

I. Le sage directeur que je vous présente pour modèle, dans tous les biens qu'il veut procurer aux personnes, pense toujours au salut de son âme. Il n'entre dans les cœurs qu'autant qu'il y est appelé, et s'il fait quelques pas, afin d'entrer plus avant, il faut qu'on lui en ait fait les premières ouvertures. Il s'éloigne tant qu'il peut des connaissances qui peuvent ternir la pureté de son cœur, car il n'ignore pas comme toutes ces confessions générales

et le rappel de cent misères basses et souillantes, nuisent à la conscience d'un directeur trop curieux. Il n'est que la pure charité qui doit faire qu'on y prête l'oreille, et la vertu veut que le directeur s'essuie l'imagination, autant qu'il est possible, de ces images dangereuses. C'est donc mal à propos quand il se souille volontairement par ces curieuses recherches de la vie passée d'un pénitent.

II. Ce directeur prudent pense encore que, se faisant tort à soi-même, il ne le ferait pas moins à la conscience dont il déterrerait et réveillerait tout ce qu'il y a eu de bas et de honteux ; car il ne le pourrait, que l'esprit de cette personne ne se formât de nouvelles et de vives représentations du passé, qui laissent des effets plus dangereux que le bien que l'on veut procurer n'est grand. Il n'ignore pas comme ces conduites mal prises font quelquefois renaître des tentations assoupies, et comme ce remède de confession générale, appliqué hors de temps, fait revivre un mal qui était déjà mort par un saint oubli.

III. Je pourrais ajouter à cela que ces curiosités délicates et empressées donnent très-souvent du rebut aux personnes, et causent leur éloignement. Car si quelquefois l'on s'humilie volontairement par l'ouverture de son cœur, la nature aussi abhorre qu'on exige de nous cette confusion, car elle doit être un effet de la volonté, et non pas de la sollicitation et de la contrainte. Ce sont les raisons, Théonée, qui prouvent combien le directeur doit avoir une sage retenue avec ceux qui viennent sous sa conduite, pour ne pas se montrer aussitôt curieux de savoir tout l'état de leur vie.

§ II.

Mais vous me ferez instance, et vous me demanderez s'il n'est jamais permis à un directeur de s'avancer, pour connaître tout le fond d'une conscience, et d'insinuer que l'on fasse des confessions générales ; et s'il n'est point de conjoncture où l'on évite cette imprudence blâmable dont nous venons de parler. Je vous satisfais, et en même temps bien des esprits, qui s'inquiètent et s'embarrassent étrangement de toutes ces confessions générales. Voici donc quelques règles, ne parlant pas des autres, que peut avoir un esprit plus éclairé que le mien, où, à mon sentiment, sans qu'on puisse taxer le directeur de curiosité indiscrete, il peut sagement et charitablement porter de ce côté-là.

I. Lorsqu'une personne est vivement touchée de se convertir à Dieu, après avoir mené une vie très-déréglée, ou fort éloignée

de la perfection de son état , il est alors avantageux , pour le bien de son âme , de la porter à faire une confession générale , parce qu'il importe beaucoup de favoriser ce commencement de contrition dont elle est pénétrée : or rien n'y peut exciter plus efficacement la componction et la confusion au cœur que le tableau des infidélités et des crimes de la vie passée , qu'une confession générale doit tracer de ses plus noires couleurs , jusqu'aux moindres traits.

II. Quand une personne n'en a jamais fait , pour lors il y a d'ordinaire nécessité d'en faire , surtout quand on est un peu avancé en âge ; et un directeur doit , selon mon sens , en presser incessamment et en remonter les besoins ; car , hélas ! l'on ne sait que trop comme dans ces sortes de gens qui ont tant reculé à faire une revue de toute leur vie , bien des péchés monstrueux n'ont pas été confessés , ou par honte , ou par une ignorance criminelle , ou pour s'être mal formé la conscience , ne demandant pas d'éclaircissement dans ses doutes , afin de pécher avec impunité. Et quoique ces personnes vous assurent qu'elles n'ont jamais rien omis de leurs confessions particulières , il se trouve pourtant que , quand on vient à l'examen de leur vie , ordinairement l'on fait sortir de l'abîme de leur conscience cent monstres horribles qui n'avaient jamais vu le jour

III. Il en est quelquefois que de certains troubles intérieurs , dont on ne voit pas bien la cause , travaillent l'âme , et que partout la conscience porte son ver et son reproche , sans en pouvoir distinguer nettement le principe ; alors il est bon d'avoir recours à une confession générale , qui a souvent cet avantage de découvrir le mal caché , dont on sentait la pointe , et de rendre le repos que les remords et les inquiétudes avaient dérobé. Ceci arrive communément à des personnes qui , ayant étouffé les premières lumières qui leur montraient leur péché , sont après dans le péché avec aveuglement , ou bien à celles qui , ayant fait des confessions générales à des confesseurs moins entendus , n'ont pas dit tous leurs péchés , pour n'y avoir pas été secondées par les interrogations insinuant et adroites , qui tirent de ces pauvres âmes ce que la retenue et l'ignorance ne leur permettent pas très-souvent de déclarer.

IV. Cette confession doit encore se faire quand on change d'état de vie , ou qu'on en forme le dessein ; comme serait d'entrer dans l'état , ou du mariage , ou du célibat , ou de la religion : et cela se fait , pour connaître les volontés du ciel avant son engagement , pour obtenir les grâces de sainteté et de salut dans

la condition où l'on s'engage , et pour faire un renouvellement d'âme , dans la nouvelle vie que l'on embrasse : car il n'est rien qui rende l'âme capable des illustrations célestes , comme une purgation générale de toutes ses immondices , parce que devenant par ce moyen toute pure , cette pureté la rend susceptible des communications de Dieu.

V. Mais voici une dernière règle , Théonée , pour les confessions générales , aussi considérable que l'expérience ordinaire montre qu'elle est peu en usage. Lorsque sans y mettre de votre part , vous y sentirez de certains mouvemens intérieurs qui s'élèvent d'eux-mêmes , une componction douloureuse , une plaie dont votre cœur est blessé , à la vue des crimes de votre vie passée ; ah ! ne manquez jamais d'obéir à cette impression secrète , faisant une bonne confession. Ne dites pas que votre conscience en est par la grâce de Dieu fort revenue il y a long-tems , et que vous en êtes tranquille. Il n'importe ; cette confession est due non pas à la nécessité , ni aux avis d'un directeur ; mais au Saint-Esprit , qui s'en déclare par l'opération qu'il fait naître dans votre cœur. Je l'avoue , que vous n'en avez aucun besoin ; mais cet esprit saint veut en cela exercer son domaine , et que par une volontaire confusion vous redoubriez vos hommages à la justice de Dieu. C'est nous-mêmes d'ordinaires , qui nous disposons à des confessions générales par de saintes industries , cela est très-bon ; néanmoins il fait assez peu sur le cœur ; hélas ! vous le savez : mais cette disposition douloureuse étant de l'esprit de Dieu , la confession qui s'ensuit , a coutume d'opérer des miracles de conversion. Je ne suis donc pas d'avis que vous écoutiez ceux qui font des défenses absolues de ne refaire jamais des confessions du passé ; ces défenses ne sont bonnes que pour les âmes scrupuleuses. Je suis bien du sentiment , que vous ne vous en embarrassiez pas pour un léger mouvement de dévotion , et pour toutes les occasions de jubilés ; non , encore une fois , ne troublez point votre paix en remuant toutes les immondices de votre vie : mais je dis qu'il le faut , Théonée , autant de fois que l'esprit de Dieu imprime cette vive douleur , et qu'il faut boire le calice de la confusion en vous confessant , autant de fois que cet esprit saint vous le présente. L'on connaît des âmes de qui l'esprit est fort et généreux et dans une profonde paix , lesquelles sont des mois entiers à se confesser plusieurs fois la semaine de certains vieux péchés énormes du passé , y étant attirés d'une douce violence et toujours aussi vivement pénétrées que si elles sortaient du crime ; cela veut dire que cet esprit saint est le maître , qui

purifie et qui humilie l'âme comme il lui plaît , et autant qu'il lui plaît.

Pour conclusion , je vous donnerai encore un dernier avis : quoique le directeur ne doive pas être curieux pour connaître aussitôt les misères de votre vie , néanmoins , il sera très-avantageux pour votre perfection , et pour en faciliter la conduite , si vous êtes poussé intérieurement à lui en faire une ample déclaration , et à lui en découvrir tous les désordres. Car la direction est bien différente pour une âme que Dieu lui-même a conduite dans des voies de miséricorde , et pour celle qu'il a conduite par des voies d'amour : et il faut parler d'un bien autre langage à une personne qui a été criminelle , qu'à celle qui a été toujours innocente. Ce défaut de connaissance dans un directeur fait qu'il ruine souvent la perfection des âmes par un renversement de conduite : parce qu'il mènera telle personne , qui a été beaucoup dans le vice , par des maximes et par des manières qui ne seraient bonnes que pour celles qui n'ont jamais perdu leur innocence ; et celles-ci , par des voies qui seraient propres uniquement pour des personnes qui ont goûté le vice. N'est-ce pas là un grand dérèglement ? il sera pourtant inévitable , si vous n'ouvrez toute votre conscience à un directeur par qui vous vouliez être dirigé.

MAXIME IV.

Il ne faut pas toujours mener une âme à la perfection la plus élevée.

§ I.

Ne vous semble-t-il pas , Théonée , que cette maxime de perfection combat tout ce que nous en disent ordinairement les pères spirituels , qu'il faut toujours aspirer au plus haut , afin de venir au juste point de la perfection , qui nous est destinée ; parce que l'on va toujours au-dessous du but que l'on s'est proposé ; mais je vous réponds que , sans condamner ce qui s'en dit , ce qui est très-vrai dans un sens , ce serait se tromper avec tout cela , de prétendre de pousser au plus parfait toute personne qui abonde en désirs de perfection. L'on est pris assez souvent par cette ferveur échauffée , où il semble que le feu d'un pénitent soit au directeur une suffisante preuve , pour le porter dans les voies les plus élevées. Cette manière de conduite étant à mon avis fort dangereuse , il sera grandement utile d'en montrer le défaut à plusieurs , qui jusqu'ici ont peut-être aimé à se tromper eux-mêmes volontairement ; ce qui m'oblige de dire qu'assurément

ce ne serait pas en bien user , lorsqu'on voit des âmes touchées et brûlantes de bons désirs , de les mener aussitôt à ce qui paraît de plus parfait.

Car je vous prie de remarquer qu'il serait imprudent de conduire une personne à ce qui est le plus conforme à la nature : et est-il rien que la nature respire comme ce qui est grand , et ce qui éclate ? l'inclination y passe du profane à ce qui est de plus saint ; et dans les voies de perfection , hélas ! l'on y fait quelquefois plutôt une école de vanité que de sainteté. Presque tous tâchent de prendre le vol , voulant indifféremment entrer dans l'esprit d'union , comme si toute autre manière était trop basse pour s'avancer. N'est-ce pas là favoriser la corruption du cœur humain , qui ne demande qu'élévation ; et cette sorte de conduite ne serait-elle pas bien fausse , qui entreliendrait et qui inspirerait la superbe , au lieu de l'abattre , et de la faire mourir ? Voilà Théonée , comme il arrive quelquefois , que la spiritualité détruit les consciences , au lieu de les édifier , et comme souvent les esprits sont aussi bien infatués d'un fol amour d'élévation dans les choses les plus saintes que dans les profanes.

De plus , il faut bien savoir que tous les esprits ne sont pas capables de l'état le plus éminent , c'est ce qu'il importe de discerner pour leur conduite. Tous ne sont pas appelés à une récollection si exacte et si intime ; car il y en a bien qui n'ont pour cela ni l'attrait , ni la tête , et il y faut l'un et l'autre. Un cerveau faible , ou une imagination qui a trop de feu , n'a pas les qualités pour s'appliquer incessamment à tenir son esprit esclave sous les règles de la récollection : et qui n'a point d'attrait de ce côté-là , ne pourra jamais , par ses propres applications , se conserver longtemps dans un profond recueillement. Tous ne sont pas capables de grandes mortifications , car tous n'ont pas un corps robuste pour en supporter les rigueurs , ni un courage déterminé pour s'entreprendre vivement et pour se persécuter. Les uns ont la complexion délicate , qui ne peut suivre les mouvemens de leur générosité ; et les autres , qui ont une grande vigueur de corps , ne sont pourtant quelquefois animés que d'un cœur bas et lâche. Tous ne peuvent pas arriver à la haute contemplation , car ce n'est pas un état où des efforts humains , des industries et des méthodes nous puissent faire monter ; cette élévation est au-dessus de l'homme , il peut bien s'y disposer , mais c'est purement l'œuvre de Dieu , de l'y établir et de le mener à cet ascendant. De plus , il arrive que quand on veut toujours conduire les âmes à ce qui est de plus sublime , enfin elles se rebutent et ont après de

l'horreur des exercices de vertu , autant qu'elles y avaient de chaleur auparavant. Ce mal arrive , Théonée , parce que d'un côté tous ces premiers feux de ferveur s'éteignent bientôt ; et que de l'autre , la seule difficulté et la rigueur de la vertu restent à surmonter ; or , comme cette ferveur sensible , qui de sa nature est coulante et n'arrête jamais , n'est plus pour rompre la difficulté et donner du courage et des ailes ; l'on se retire de ces hauts desseins de vertu , comme d'un monstre dont la victoire est impossible. Et parce que d'ailleurs l'on se persuade encore fausement que la véritable vertu n'est que dans ces grandes élévations , l'on désespère d'y parvenir jamais , et l'on n'ose plus reprendre avec elle , comme celui qui s'étant effrayé vainement des forces de son ennemi , n'ose plus le rejoindre pour le combattre.

§ II.

C'est à cause de cette maxime , et pour vouloir toujours mener les âmes au plus haut ; vous saurez , Théonée , que c'est de là qu'arrivent ces bandemens de tête , ces efforts d'esprit , ces idées imaginaires d'élévation , ces illusions de quelques contemplatifs , qui veulent aller plus avant qu'ils ne devraient , parce qu'ils n'y sont point appelés. C'est aussi de cette source que naît la ruine de la santé par des mortifications indiscrètes , le corps devenant après incapable d'aucun saint exercice , pour en avoir trop voulu prendre par une vaine mortification. Et c'est encore de là qu'on voit des égaremens de prudence dans la conduite des âmes , parce qu'on veut les conduire par des voies toujours élevées et transcendantes.

Il faut donc être persuadé , que Dieu n'appelle pas tout le monde à une perfection sublime , comme tous les astres ne sont pas des soleils , toutes les intelligences ne sont pas des séraphins , tous les hommes ne sont pas des rois , et toutes les pierres précieuses ne sont pas des diamans.

Mais vous me demanderez , puisque toutes les personnes ne doivent pas être conduites à la plus haute perfection , comment il faut néanmoins s'y prendre , et quel jugement il faut en porter , pour les engager justement. Il me semble , Théonée , que pour bien juger des personnes , et des voies singulières , par où il faut les mener , il est à propos de faire le discernement de leur capacité , de leurs aptitudes , et du terme où elles sont appelées.

Je voudrais donc faire attention sur trois choses : 1^o sur le tempérament ; 2^o sur la nature de l'esprit ; 3^o et sur l'attrait intérieur pour bien juger de la vertu et du point de vertu , où il

faut porter une âme. Car si le tempérament est, ou bilieux, ou mélancolique, ou flegmatique, il y a des vertus particulières qui s'ajustent mieux à ces tempéramens, et où, sans grande peine l'on peut conduire ces âmes, à cause de la sympathie. Si la nature de l'esprit est d'être vif, ou pesant, ou fort, vous devez le prendre selon son caractère pour l'arrêter, ou pour le piquer, ou pour vous y accommoder, tirant ainsi de son fonds la manière de votre conduite. Si l'attrait dont le cœur est touché, est singulier, et s'il porte à une certaine sorte de vertu et de perfection, il faut en examiner la vérité, si ce n'est point l'effet d'un esprit particulier et du tempérament; et s'il se trouve que cet attrait est véritable, ce doit être alors la règle d'une telle vertu et d'une telle perfection. Qui ne fera donc pas ce discernement, et qui voudra mener les âmes selon l'éminence de ses conceptions, tombera aisément dans les inconvéniens que j'ai marqués ci-dessus, et en fera des superbes et des illuminés, au lieu de les former à la solidité des vertus.

MAXIME V.

Il faut toujours conduire une personne à la perfection de son emploi et de son état.

§ I.

Cette maxime est une suite et une conclusion de la précédente; car s'il ne faut pas toujours conduire une âme à la perfection la plus éminente, il est naturel qu'on passe plus avant, pour savoir où il faut la mener. Je dis, Théonée, qu'il faut conduire toutes les personnes à la perfection de leur emploi et de leur condition.

C'est cependant un principe dont on s'écarte assez souvent; et après cela, ne vous étonnez pas si l'on voit si peu de vertu bien établie, et si ce qui en paraît n'en a quelquefois que l'air et que le lustre, dont le mensonge se fait assez connaître aux premières occasions qui se présentent de la pratiquer. Les deux sources de ce mal sont, si je ne me trompe, de ce que, pour l'ordinaire, on a du dégoût de la perfection propre de son état et de son occupation, et de ce qu'il se trouve quelquefois des directeurs qui dressent ceux qu'ils conduisent, seulement, selon l'idée particulière qu'ils ont de la perfection, n'en donnant à tous qu'une même manière, qui est celle qu'ils se sont formée, et dont ils ont conçu opinion.

La première vérité, que plusieurs négligent la perfection de leur état, est trop visible pour en douter, car il y a des personnes

qui ne se déclarent pas plutôt pour la vertu, qu'elles se portent à une perfection écartée, détruisant ainsi la nature de leurs aitraits par le mauvais tour et par la mauvaise application qu'elles y donnent. Une femme mariée se jettera dans une dévotion à laisser tout le soin de sa famille, une fille assujétie à des parens prendra les idées d'une vie religieuse, un homme fera le dévôt aux dépens de sa charge et des devoirs dont il est obligé à sa maison. Et pour les personnes qui vivent en communauté et qui sont dans les emplois, combien en voit-on qui ne mettent point leur perfection à se bien acquitter de leurs premières obligations, se portant d'ordinaire à des idées d'une perfection étrangère, qui n'est pas celle de leur état. C'est là un grand mal, Théonée, qui vient d'une mauvaise inclination que nous avons de faire toujours cas de ce qui n'est point à nous, comme si la chose en était meilleure dès là qu'elle ne nous appartient pas. Nous aimons ordinairement ce qui est singulier, et à ne point faire comme les autres; vous diriez qu'on en est plus recommandable d'être hors de rang et de prendre des routes qui ne sont pas frayées de tout le monde. Nous nous plaisons à travailler à tout ce qui n'est pas d'obligation, par un amour de notre liberté; et nous ne travaillons pas volontiers à nos obligations, par une suite et une aversion de ce qui nous impose quelque assujétissement. Ce sont les principes qui font que l'on cherche toujours une perfection différente de celle qui est propre à son emploi et à son état.

§ II.

La deuxième vérité est, qu'il est fort naturel qu'un directeur forme les personnes qui sont sous sa conduite selon ses propres idées de perfection, et qu'il les fasse venir à l'air et à la manière dont lui-même se conduit. S'il est porté aux mortifications corporelles, il en imposera facilement aux autres, et en fera un grand point de direction, quoique souvent, n'étant pas prises comme il faut, elles servent plutôt à faire des superbes que des humbles.

Si c'est un contemplatif, il voudra faire de tous ceux dont il conduit les consciences autant de contemplatifs, comme si toute autre conduite était trop basse, et que ce ne fût pas en entendre le métier, de mener les âmes par d'autres routes : c'est ainsi qu'en usent ceux qui veulent indifféremment élever toutes les personnes, et les mener par un même chemin, parce que c'est le chemin où ils marchent eux-mêmes. Si le directeur est un homme de pratique, il donnera plusieurs méthodes de dévotion, se per-

suadant que toutes ces conduites plus simples et plus spirituelles ne servent qu'à amuser les esprits et à perdre le temps ; quoiqu'il soit vrai que ces méthodes, d'ailleurs bonnes en elles-mêmes, chargent néanmoins très-souvent les consciences d'un pesant fardeau , qu'elles leur ôtent une sainte liberté , et qu'elles étouffent l'opération de l'esprit de Dieu. S'il est éclairé et un savant aux choses spirituelles, il engagera beaucoup dans la connaissance de tous les livres de dévotion , et il conseillera facilement tous les mystiques , quoique pourtant j'estime que ces sortes de lectures ont ordinairement beaucoup de curiosité et de vanité , comme je le ferai voir dans la maxime huitième. Enfin si un directeur a le cœur charitable, et s'il est zélé pour les pauvres , tout son soin et sa plus grande conduite sera d'inspirer cette inclination et d'occuper tous ceux qu'il conduit dans des actions de piété , aux prisons , aux hôpitaux , et à chercher partout des misérables pour les soulager. Il est vrai que cet emploi est saint , mais aussi il est de soi bien dissipant , et il arrive que , secourant les corps , plusieurs , par faute de grande attention sur eux-mêmes , y perdent souvent la sainteté de leur âme. En vérité , n'est-ce pas là un mal considérable , qui n'arrive , sinon de ce qui est fort naturel , que chacun aime ses propres idées ? Ce qui fait que ceux qui ne s'en éloignent pas y forment et y façonnent toutes les âmes qu'ils conduisent. La direction, Théonée , doit être universelle et appropriée à la diversité des sujets et des dispositions , et non pas singulière , prise de l'idée qu'en a pour soi-même un directeur.

§ III.

Je dis donc qu'il faut conduire les personnes à la perfection de leur état et de leur emploi , parce que l'état d'un chacun a une perfection qui lui est propre et particulière : le prêtre a la sienne comme le religieux , la perfection d'une femme n'est pas celle d'une fille , et une personne qui est sous l'obéissance a d'autres règles de perfection que celle qui commande ; d'où je conclus que chacun , étant appelé à son état particulier , est appelé par nécessité à la perfection de son état , car sa perfection en est le terme et la fin. Et c'est aussi de là qu'il faut conclure qu'un directeur doit mener un chacun à la perfection de son état.

De plus , je vous prie de bien concevoir que toute perfection qui est hors de votre état et de votre emploi , cesse d'être pour vous une perfection. La perfection d'un chartreux n'est pas celle d'un autre religieux ; la perfection d'une religieuse n'est pas la perfection d'une femme engagée dans le mariage ; la perfection

d'un noble n'est pas celle d'un roturier ; ce qui est perfection dans le supérieur ne l'est pas dans l'inférieur ; et la perfection du valet diffère de celle du maître autant que le diffère sa condition. En voici le principe : c'est que la perfection n'est que dans l'ordre , et les choses ne sont bonnes qu'autant que l'ordre les place et leur donne leur juste appartement ; ce qui conclut encore que le directeur doit conduire le pénitent à la perfection de son emploi et de son état. Et il n'importe, Théonée, que quelque autre perfection ait plus de grandeur et de sublimité, car, toute éminente qu'elle est, elle n'est plus perfection pour vous, sitôt qu'elle n'est pas la perfection de votre état, puisqu'elle n'est plus dans l'ordre. Ce que je dis, pour détruire cette opinion que l'on pourrait avoir, qu'il faut toujours aller au plus éminent, à raison que les perfections sont respectives.

J'ajoute que de ce dérèglement de conduite il en arrive deux grands inconvéniens. Le premier est le renversement et la confusion dans les conditions et les états ; lorsqu'une femme dans sa famille voudra y faire la contemplative ; un officier, qui est obligé au public, voudra mener une vie de religieux ; un inférieur voudra donner un grand temps à ses dévotions, au préjudice de ses devoirs. Le deuxième inconvénient est l'illusion de l'intérieur et la fausseté de la dévotion, parce que, travaillant à une perfection étrangère et écartée, l'on se flatte facilement que l'on va bien, pendant que l'on marche dans des illusions.

Derechef, je conclus qu'il faut toujours uniquement avoir soin de conduire un chacun à la perfection de son état, à faire un saint religieux, un saint séculier, un saint officier, une sainte femme, une sainte fille, une sainte servante ; resserrant ainsi l'idée de perfection dans les conditions particulières ; car porter à moins que ce que l'emploi et l'état demandent, c'est lâcheté ; mais aussi porter au-delà, comme à quelque chose de plus parfait, c'est erreur.

§ IV.

L'on peut ici former une question, savoir si Dieu ne conduit point quelquefois une âme à une perfection qui soit au-dessus de la condition qu'elle professe. Pour y satisfaire nettement, et pour dire simplement ce que j'en pense, au sujet de ceux qui, dans la conduite, veulent trop borner l'esprit de la grâce, et qui resserrent les personnes avec trop de rigueur dans la perfection de leur état,

ne secondant point assez l'attrait de Dieu pour les élever, vous remarquerez deux choses, Théonée.

J'accorde premièrement que Dieu n'appelle jamais à une perfection contraire à son état, de sorte qu'elle en empêche les fonctions. Jamais il n'inspirera à un laïque de s'ingérer dans la direction des âmes, non plus qu'à une dévote et une contemplative de faire la directrice des consciences. Jamais l'esprit de Dieu ne portera une femme à être solitaire et à laisser le soin de sa famille pour suivre la douceur et l'attrait de sa dévotion ; ni un solitaire à se jeter au dehors, pour obéir au feu de son zèle. Et enfin ce divin esprit ne donnera pas mouvement à celui qui est par profession dans les emplois de charité de chercher le repos de la contemplation ; car Dieu, qui fait tout dans l'ordre, appellerait ainsi une personne à la destruction de son état, inspirant une perfection qui lui serait contraire.

II. Mais vous remarquerez aussi que Dieu souvent inspire une perfection qui est au-dessus de l'état. Une personne, dans le siècle, sera poussée à faire des vœux de pauvreté, de chasteté, et d'obéissance ; d'autres, dans le mariage, seront inspirés de faire vœu de continence : on en voit qui, parmi les embarras, et dans une condition servile et ignorante, sont attirées à une haute contemplation ; et plusieurs sont portées à des austérités plus sévères que celles des plus rigoureux solitaires. Toutes ces perfections sont au-dessus de l'état séculier, qui de soi ne demande pas tant d'élévation. C'est pourquoi un sage directeur ne mènera jamais au-dessus de l'état d'un chacun, cela passe son devoir ; mais, Théonée, je vous conseille grandement d'aider l'attrait, quand il appelle à une perfection plus grande que ne porte l'état particulier de la personne. Car c'est une chose bien pitoyable de voir quelquefois des âmes extraordinairement attirées, dont on étouffe les attrait, parce que l'on veut toujours mesurer leur perfection à leur condition ; et néanmoins il se trouve très-souvent que Dieu forme des reines et des épouses choisies dans les conditions les plus obscures, et parmi les esprits les plus grossiers.

Ne soyez donc pas étonné, quand Dieu appelle une âme plus loin que son état et que vos lumières : il le fait pour manifester son souverain domaine, et pour montrer qu'il est le maître ; il le fait à cause de certains desseins rares et élevés qu'il a sur des personnes cachées ; il le fait pour faire éclater le triomphe de sa grâce, portant les choses bien au-delà de nos conceptions, et prenant pour instrumens de sa gloire ceux qui n'y ont souvent aucune disposition naturelle. Mais, derechef, favorisez de vos

soins l'œuvre que Dieu veut opérer, et travaillez avec lui à donner des ailes à cette âme, pour sortir de son état, et pour voler où elle est appelée.

MAXIME VI.

DE LA MORTIFICATION DES SENS.

Il n'est rien qui rende sensuel et qui éloigne de Dieu comme l'immortification des sens.

CHAPITRE PREMIER.

La vie des sens et la mort des sens sont expliquées.

Je trouve, Théonée, de différens sujets de mortification, dont la connaissance bien distincte, n'aide guère moins à la vertu, que la pratique en est nécessaire. Il y a la mortification du cœur pour retrancher toutes ses inclinations; la mortification de la volonté, pour ne rien vouloir par un mouvement propre; la mortification de l'entendement pour sacrifier nos jugemens et nos pensées; la mortification des passions, pour les régler et pour en arrêter l'impétuosité; et la mortification des sens, pour en retenir la sensualité et la légèreté. Mon dessein est dans ce traité de parler de la mortification des sens, parce que le besoin en est continuel; qu'elle est la source de toutes les misères de l'âme; qu'elle est très-peu pratiquée et que la nature en est souvent assez peu conçue, de ceux-là mêmes, qui font état de la condamner et de la combattre. Néanmoins, il ne s'agit pas ici de la mortification des sens pour les choses criminelles, mais pour des objets qui, dans l'usage commun et dans le sentiment qu'on en a, paraissent simples et innocens; et c'est dans la rencontre de ces objets où je dis qu'il faut incessamment mortifier les sens; mais comme il n'est point de mort qui ne suppose la vie, aussi n'est-il point de mort des sens qui ne suppose la vie des sens. C'est pourquoi nous allons voir de suite trois vérités: 1^o nous considérerons quelle est cette vie des sens et la manière dont il faut les faire mourir; 2^o comme leur immortalité rend l'homme tout sensuel; 3^o comme il n'est rien qui éloigne tant de Dieu, et qui rende tant incapable de ses communications.

§ I.

Pour bien comprendre cette vie des sens, il faut savoir, Théonée, qu'il y a des choses qui vivent, dit le philosophe, par un

l'âme intérieure comme le corps ; il y en a d'autres qui vivent en eux-mêmes comme l'âme et l'ange ; et il y en a qui vivent en partie par quelques choses d'extérieur , comme les sens. Or, la vie des sens se prend de la part de leurs objets en particulier ; par exemple l'œil vit de toutes les choses belles et rares ; le sens de l'ouïe , du discours , de la voix et des harmonies ; la vie de l'odorat, sont les odeurs et les parfums ; la vie du goût , sont les délices des viandes et des liqueurs ; et celle du sens du toucher , sont toutes les choses qui causent quelque douceur et quelque mollesse dans l'attouchement et le maniment. De plus , la manière de cette vie est une certaine application délectable du sens à son objet , lorsque les yeux s'arrêtent avec complaisance sur les beautés, que les oreilles se laissent prendre délicieusement au charme du discours et de la voix ; que l'odorat flaire les odeurs avec plaisir , que le goût savoure voluptueusement les choses délicates ; cette application délectable est ce qui fait la vie des sens.

§ II.

Cela étant bien conçu , comme toute personne peut le concevoir par sa propre expérience, il n'est pas difficile maintenant de comprendre la manière dont s'opère la mort des sens , car elle ne s'opère que par la séparation de ce qui en fait la vie.

Mais auparavant il faut savoir que cette séparation est de deux sortes : l'une est physique , quand on refuse absolument aux sens leurs objets , c'est-à-dire , quand on détourne les yeux de toutes les beautés les plus innocentes ; quand on ferme les oreilles à toutes les harmonies de la voix et du son ; quand on prive son goût de tout ce qui a quelque délicatesse , et quand on n'accorde jamais à son corps et à sa chair aucune chose qui en flatte les aises et l'attouchement. Cette séparation , cette privation des objets et ce retranchement total est la bonne voie et la plus sûre pour faire mourir bientôt les sens , pourvu que la prudence en prenne la conduite ; car si cette mortification n'est soumise à l'obéissance et à la discrétion , elle dégénère souvent dans l'illusion et dans les grands dérèglements.

Il y a une autre séparation des sens d'avec leurs objets qu'on appelle morale ; elle consiste en ce que le sens est à la vérité dans la possession de son objet, mais non pas dans la jouissance : l'œil voit, l'odorat flaire, le goût prend et savoure, l'oreille entend tout : cela s'appelle posséder, parce que le sens n'est point séparé ni privé de son objet ; néanmoins il n'est pas dans la jouissance, parce qu'il ne s'applique pas délicieusement à son objet, y retour-

nant et y réfléchissant ; c'est-à-dire que le goût, la vue, l'ouïe, l'odorat sont tellement dans l'usage de leurs objets qu'ils ne les savourent nullement, et ne s'y appliquent point par un mouvement délectable.

Ceci s'opère encore en deux manières : l'une est que l'esprit fait une certaine suspension des sens et une désapplication d'avec leurs objets, afin que jamais ils ne s'y répandent et qu'ils ne les savourent point ; l'autre est que le même esprit se retire partout tellement dans soi-même qu'à peine concourt-il avec les sens pour avoir quelque plaisir dans l'usage des objets, tant il est recueilli en soi et désappliqué de ce qui est au dehors. Et c'est encore de cette façon que les sens meurent, parce que l'on ne voit, l'on n'entend, l'on ne goûte et l'on ne flaire guère plus qu'un mort par le refus du plaisir que l'on fait aux sens dans la possession de son objet.

§ III.

Mais vous remarquerez, s'il vous plaît, Théonée, que cette façon de faire mourir les sens, par une séparation des objets seulement morale, s'en réservant toujours la possession, est grandement délicate et fort dangereuse. C'est où en sont les personnes de dévotion commode et aisée, qui ne font point difficulté de donner à leurs sens toutes les satisfactions innocentes qui se présentent, ou pour s'accommoder aux rencontres, ou pour prendre en simplicité, disent-elles, les choses comme elles viennent, quoique d'ordinaire ce ne soit qu'une finesensualité qui se couvre de ces prétextes pour accorder aux sens toutes les douceurs. Il n'y a que les saints, Théonée, dont les yeux, les oreilles, la bouche et l'odorat peuvent avoir l'usage de tout sans se souiller, leurs sens ne laissant pas pour cela d'être dans une parfaite mort. Mais pour nous, ô nous devons sans cesse renoncer à nos sens et leur refuser tout ce qui les peut satisfaire, si nous voulons les faire mourir. Cette vérité étant ainsi expliquée en peu de paroles pour servir de préparation aux vérités suivantes, nous avons un beau jour pour les voir et pour les comprendre.

CHAPITRE II.

Il n'est rien qui rende sensuel comme l'immortification des sens.

J'avance une seconde vérité qu'il n'est rien qui rende l'homme sensuel et animal dans l'usage des choses même les plus innocentes, comme la vie et l'immortification des sens. Je prie volon-

tiers de certaines personnes qui, professant la vie spirituelle, sont toutefois en tout indulgentes, d'en bien pénétrer les raisons; car ce sont elles qui, entre les autres, ont besoin de les comprendre, parce que, d'une part, faisant état de vie intérieure et réformée, de l'autre elles sont très-indulgentes et favorables à leurs sens.

§ I.

Pour première raison, je dis qu'il est infiniment facile que l'immortification des sens rende une personne toute animale et sensuelle, à cause de la convenance qu'ils ont avec les objets; car les objets sont matériels et les sens sont matériels; et comme l'esprit vit de l'esprit, aussi la chair vit de la chair. C'est ce qui fait que les sens ne peuvent goûter que ce qu'ils comprennent, et parce qu'ils ne comprennent que la chair et les objets matériels, ils ne goûtent aussi que ces objets; d'où il arrive que, par ce goût charnel et sensuel, l'esprit en devient tout corrompu; car, pour me servir de la pensée d'un père (1), les sens étant les fenêtres du corps, c'est par ces fenêtres que le poison du plaisir entre jusqu'à l'âme pour la corrompre. Mais voulez-vous voir plus précisément comment s'opère cette corruption?

Tous les objets, Théonée, sont corrompus, et les sens le sont aussi de leur côté. Mon Dieu! comment donc échapper à une corruption si déplorable? Les objets sont tous perdus de corruption; cela vient de l'empire que Dieu a permis que le démon ait usurpé sur toutes les créatures, depuis le premier péché, celles qui devaient être assujéties à l'homme dans l'état d'innocence, ayant été assujéties au démon par transport et par conquête, comme au vainqueur de l'homme. N'est-ce pas pour cela que l'église se sert de bénédictions et d'exorcismes sur les choses inanimées? N'est-ce pas pour cela que l'ange de l'Apocalypse commande aux démons, qui avaient commission de nuire à la terre, à la mer et aux arbres, de ne pas le faire? Les sens eux-mêmes sont aussi de leur côté tous corrompus, parce que toute la masse de l'homme ayant été corrompue depuis le péché d'origine, les sens par une même suite participent à cette corruption; car l'usage des choses les plus simples, au sentiment des pères, souillent les sens: puisque flairer seulement des odeurs, disent saint Grégoire de Nazianze et saint Cyprien, porte je ne sais quelle corruption efféminée.

Cette vérité assez peu considérée (2) est toutefois si constante

(1) D. L. Just. de Orat.

(2) Or. 18, et cat. 24.

qu'il ne faut qu'écouter les paroles terribles et emphatiques du sacrement d'extrême-onction pour en être convaincu, lorsque le prêtre à chaque onction qu'il fait sur les sens du mourant prononce : *Indulgeat tibi Dominus, quidquid per oculos deliquisti, etc* , purifiant ainsi les sens par cette onction sacrée de toute la corruption criminelle dont ils se sont souillés; si bien que les objets et les sens étant corrompus n'est-il pas infiniment facile que l'immortification des sens rende une personne toute sensuelle?

J'ajoute que la facilité en est extrême, parce que ordinairement les objets des sens ne paraissent pas mauvais. Et qui n'y est pris? Les galeries, les salles, les ameublemens magnifiques; ces lieux de plaisance et ces maisons enchantées que l'on va voir comme des miracles; les harmonies délicieuses; toutes nouvelles curieuses du dehors et du dedans; les odeurs et les parfums; je vous demande s'il n'y a pas des vertueux qui, sans réflexion, y abandonnent leurs sens, aussi bien que les gens du monde; si l'on ne court pas à toutes ces beautés et à toutes ces curiosités; si plusieurs comprennent même ce que c'est que d'interdire à ses sens tous les objets agréables et curieux. Hélas! Théonée, hélas! qui veut aujourd'hui enseigner cette maxime, passe d'ordinaire pour un esprit sombre et sévère, qui veut mal à propos des hommes un dégagement et une pureté qui n'appartiennent qu'aux anges. Et pourtant il est très vrai que toutes ces belles et éclatantes folies, dit Philon (1), engendrent la corruption dans les sens, qui se laissent prendre volontiers à ces charmes de plaisir.

§ II.

La seconde raison, qui montre que l'immortification des sens rend un esprit sensuel et terrestre, se prend de la continuation de cette immortalification. Toutes les passions de l'homme immortalifiées le souillent ordinairement aussi bien que le mauvais usage de ses puissances; mais la souillure n'en est pas continuelle, parce que les objets ne sont pas toujours présens, ou ils n'ont pas toujours tant de rapport, ou bien ils ne flattent pas si agréablement. Mais les sens immortalifiés sont toujours dans la corruption, parce que la présence continuelle des objets tente et sollicite incessamment, et d'ailleurs les objets étant essentiellement et de leur nature pour les sens, c'est ce qui fait aussi que, la liaison

(1) De mu. optif.

étant facile de part et d'autre, la corruption en est facilement engendrée.

Persuadez-vous qu'il en est comme d'une forêt toute couverte de pièges préparés à la bête, qui, ne pouvant les éviter, s'y précipite (1). Toute la terre est couverte comme de filets d'or et de soie, qui sont les objets agréables et délicieux; les sens étant gagnés par leurs charmes, s'y jettent et s'y attachent à tout moment, et en étant faits esclaves, se souillent et se corrompent. Ou bien il en est comme de ces oiseaux, qui étant pris à la pipée, et fondant sur la glu, s'y gâtent et s'en embarrassent les ailes (2). De même les sens étant pipés de l'agréable et de la douce conformité des objets qui ont une matière visqueuse et gluante, dit saint Bernard, s'y jettent à l'aveugle et s'y épanchent, et, dans cet épanchement, se corrompent, et communiquent leur corruption à l'esprit.

Ce qui favorise encore cette continuelle corruption, c'est que le plaisir des sens s'insinue et prend feu si doucement, que l'on s'y trouve sans y avoir pensé, n'étant pas bien facile de se précautionner et de se défendre contre des ennemis qui vous flattent et qui se couvrent des plus agréables appas (3). Toutes ces choses prouvent comme l'immortification des sens est continuelle, parce qu'ils sont assiégés continuellement des objets, et comme il en revient à l'esprit une étrange corruption qui l'abaisse jusqu'à être terrestre, aussi bien que les sens. Après cela jugez, Théonée, où en sont ces personnes qui, à toute heure, ne font pas mourir leurs sens, puisque ce leur est une nécessité qu'à toute heure elles en soient souillées, et qu'elles deviennent esclaves de ceux qui, de leur nature, doivent être dans l'esclavage.

§ III.

La troisième raison, qui prouve que rien ne corrompt et ne rend sensuel comme l'immortification des sens, est l'empire qu'ils ont sur les facultés de l'âme. Le pouvoir que la femme a sur l'homme, pour l'amollir et pour le corrompre, est bien grand; mais le pouvoir des sens sur l'esprit ne l'est pas moins; car Dieu ayant créé l'homme comme un beau paradis terrestre, y a mis l'homme et la femme, selon saint Augustin, qui rapporte les sentimens des Pères de la primitive Église, savoir les sens et l'es-

(1) Græ. Nys. orat.

(2) In Can.

(3) Chr. lib. de Pœn.

prit (1) ; et comme Ève eut un étrange empire sur Adam , pour le faire pencher à ses inclinations et pour le perdre , de même les sens exercent un tel empire sur l'esprit , qu'ils le font ployer sans peine sous leurs charmes , et le gagnant ainsi par la douceur des attraits , le corrompent et le perdent.

Mais , pour voir clairement cette vérité , je vous prie , Théonée , de bien comprendre comment toute la corruption de l'esprit , la perte de l'âme et sa réprobation , ne procèdent d'ordinaire que de l'immortification des sens. Je vous en fais un développement qui peut-être vous satisfaisant , vous aidera aussi à mieux concevoir l'infinie conséquence de faire mourir les sens. Tout cela vient de la dépendance des nobles facultés de l'âme avec l'imagination , et de l'imagination avec les sens ; l'imagination étant corrompue par ses représentations et ses images , porte sa corruption dans les facultés supérieures , les troublant par ses fantômes et par ses inquiétudes , les amollissant par ses vues délectables et efféminées , et enfin portant la volonté au consentement par ses sollicitations. Mais auparavant l'imagination elle-même a été corrompue par l'immortification des sens , dont elle aime les images , d'où elle puise ses feux criminels , et où elle allume toutes les passions ; de sorte , qu'à le bien prendre , les sens immortalisés et sensuels sont le premier principe d'où s'écoule la corruption jusqu'à l'entendement et à la volonté (2). Ce qui est si vrai , que saint Augustin dit qu'il ne retombait point dans les désordres de sa vie passée que par l'épanchement que ses sens avaient sur les objets extérieurs.

J'en appelle à la conscience de la plupart des hommes , s'ils ne m'avoueront pas que leurs péchés les plus griefs n'ont été commis que par la représentation des choses qu'ils avaient vues , ou entendues , ou expérimentées par quelque autre sens. Cela ne veut-il pas dire que les sens immortalisés sont l'origine ou l'occasion de la perte de l'âme ? Cela ne dit-il pas que l'empire qu'ils ont sur les facultés et les puissances est prodigieux ? Mais cela ne dit-il pas que leur immortalification est funeste , et que l'obligation de les dompter et de les faire mourir est rigoureuse ? Je dis encore que celui qui est dans la vie des sens s'abaisse tellement par cette grossière immortalification , qu'il en devient bête , dit saint Grégoire de Nice , parce que l'âme étant déjà captive de son corps , le devient encore des sens , à qui elle obéit comme un esclave (3).

(1) Aug. 12. de trin. c. 13.

(2) Conf. 1. 4.

(3) Hom. 8. in Eccl.

CHAPITRE III.

Il n'est rien qui éloigne de Dieu comme l'immortification des sens.

§ I.

Le second malheur que cause l'immortification des sens, et qui est une suite du premier, est qu'elle éloigne entièrement de Dieu. Et en effet, considérez, Théonée, ces personnes extérieures qui sont dans la satisfaction des sens, et voyez si elles sont capables d'aucun goût et d'aucune touche de Dieu; c'est ce que vous ne trouverez jamais, parce que Dieu est tout esprit, et la chair ne peut avoir de commerce et d'union avec lui. C'est pour cela que le corps et les sens doivent être tous spiritualisés par la continuelle mortification, afin d'être capables d'union avec Dieu; car comme le corps rend l'âme matérielle, l'esprit aussi a ce privilège, par la mortification, de rendre le corps et les sens tous spirituels.

Mais quand même il n'en serait pas ainsi, l'expérience ne nous apprend-elle pas que l'esprit de Dieu est si pur et si délicat, qu'il ne peut souffrir la moindre souillure spirituelle. O ! que les âmes intérieures le savent bien à leurs dépends ! Il ne faut qu'une légèreté, une vaine joie, un regard, une lâcheté d'application, et aussitôt Dieu se retire, et s'en venge quelquefois des jours et des semaines, les laissant dans de tristes absences, dans les ténèbres, et dans un froid de sa face, où elles ont besoin de toute la patience pour se supporter; et c'est alors qu'elles gémissent comme de pauvres exilées et qu'elles soupirent après ce divin retour, reconnaissant par cette soustraction la délicatesse de l'esprit de Dieu, qu'une ombre de péché, et une petite sortie de nous-mêmes oblige de se retirer.

Si des imperfections aussi délicates et spirituelles, ne peuvent souffrir d'union avec Dieu, comment est-ce qu'une grossière et une sensuelle immortification des sens n'éloignera pas Dieu de la conscience; aussi, ces âmes dont les sens sont pleins de la satisfaction des objets, sont-elles déplorablement vides de Dieu : oh ! les misérables, d'acheter par une privation si funeste, un amusement et un fade plaisir des sens; et d'aimer mieux ne pas les gêner, les laissant courir avec liberté sur les objets, que de jouir de Dieu dans leur cœur ! misérables sensuels encore une fois, qui faisant quelquefois profession de vertu et de vie spirituelle, vous

privez du paradis de votre cœur , pour ne pouvoir vous résoudre à la captivité continuelle et à la mort de vos sens !

§ II.

J'avance encore que personne n'est capable de s'approcher de Dieu sans l'oraison , c'est une vérité que je suppose : or, l'immortification des sens rend tout-à-fait incapable d'oraison , parce que de cet épanchement sur les objets , les sens en recueillent des images dont la personne se remplit , et qu'elle porte avec soi , partout : dans son cœur , dans sa fantaisie , ce sont les paroles de saint Augustin (1) , et ces images font un nuage entre Dieu et l'âme , qui en est bannie et séparée par cet entre-deux. C'est aussi la raison pour laquelle toute personne qui aspire à l'intérieur et à cette intime conversation avec Dieu , met son plus grand soin à se défaire des images créées , fermant incessamment ses sens. Hé ! que celles-là sont étrangement trompées , qui prétendent entrer dans les voies de Dieu et en même temps avoir de tous côtés les sens ouverts ! N'est-ce pas ce que font plusieurs , qui font dans ce saint exercice et qui en savent les manières , ou pour les avoir lues , ou pour les avoir imaginées , lorsqu'ils ouvrent leurs sens à tout , se persuadant qu'ils peuvent voir et goûter toutes choses pourvu qu'elles ne soient pas criminelles.

Voilà une conduite assez ordinaire à bien des personnes , qui veulent accommoder avec l'intérieur les petites satisfactions des sens. Mais pénétrez , Théonée , pénétrez dans leurs oraisons , vous y verrez des âmes rebutées de Dieu , et vomies de son cœur par l'interposition d'une foule de fantômes qui leur dérobe ce divin objet. C'est ainsi que méritent d'être traitées des sensuels spiritualisées qui font métier d'une chose dont il ne savent que les termes et le langage.

Cette immortification des sens , ne jette pas seulement des nuages entre Dieu et l'âme dans l'oraison ; mais ce qu'elle a reçu par les sens est son supplice , et fait qu'elle est dans ce saint temps abandonnée en proie aux distractions , aux ennuis et aux dégoûts ; parce que s'étant rendue toute terrestre par la dissipation des sens , elle ne peut entrer dans cette occupation divine qui est toute spiritualité.

Donc , ô Théonée ! si vous prétendez vous approcher de Dieu par l'oraison , prenez la résolution de mourir à vos sens à chaque moment , afin qu'étant dégagé parfaitement des objets , l'esprit

(1) In Ps. 80.

ne trouve plus d'empêchement chez soi de la part des images , et que dans son fonds il puisse converser familièrement avec Dieu, n'ayant plus de commerce au dehors ; car croyez-moi, on en voit qui font un je ne sais quel petit négoce d'oraison et de spiritualité, suivant des règles et des maximes qui veulent tout accommoder ; et je vous dis, que tandis que vous ne travaillerez pas à la mort de vos sens, vous n'aurez jamais d'entrée dans cette vie divine que donne l'oraison.

Enfin l'immortification des sens éloigne totalement de Dieu , parce qu'elle est toute charnelle ; semblable à la terre, qui s'éloigne du ciel plus que les autres élémens , parce qu'elle est terre. Considérez, je vous prie, que toute autre immortalification n'a pas tant de disproportion avec Dieu : pour exemple, un cœur engagé, des passions échauffées, un esprit déréglé, une volonté égarée. Je sais bien que ces choses éloignent de Dieu, parce qu'elles sont criminelles ; mais aussi ce sont des vices spirituels, et de ce côté-là, ils n'ont pas tant de disproportion, ni un si grand poids, qui les abaisse vers la créature ; mais l'immortification des sens étant dans la chair et dans le corps, qui en fait l'unique fonds, sépare de Dieu plus que toute autre misère de l'âme.

§ III.

De ce discours vous pouvez très-bien concevoir pourquoi il y a si peu de personnes d'oraison ; c'est qu'il y en a peu qui aient les sens parfaitement morts. Vous pouvez encore comprendre, pourquoi les passions sont si déréglées ? c'est que les sens sont déréglés et immortifiés. Car combien en est-il qui sans cesse veuillent faire mourir leurs sens et qui les crucifient par une attention continuelle. Faut-il, Théonée, hélas ! faut-il que la liberté des sens et qu'une satisfaction si basse et si animale, nous prive des douceurs divines et ineffables qui ne sont jamais communiquées à une personne sensuelle. N'est-ce pas donner son héritage, cette divine portion et ce goût de Dieu, pour une poignée de lentilles ? c'est là sans doute, ou être étrangement ennemi de son bonheur, ou ignorer déplorablement ce que c'est que goûter Dieu. Et puis où est, où est cette haine que nous devrions avoir pour tous les plaisirs humains, et cette aversion où il faut peu à peu s'élever et se nourrir, pour les moindres satisfactions qui flattent les sens ? Je ne m'étonne plus de la délicatesse des passions, des inclinations fières et ambitieuses, des dérèglemens de l'esprit et du cœur ; prenez-vous à la liberté et à

la sensualité des sens ; et ce qui en augmente l'immortification, c'est que communément elle n'est pas même comprise ni appréhendée comme telle, pourvu qu'elle n'aille pas jusqu'au crime : et voilà ce qui perd.

§ IV.

Je veux finir avec quelques avis sur cette matière, afin qu'il ne vous manque rien, Théonée, pour vous animer à la mort des sens ou qu'il ne vous reste rien pour vous en dispenser. Je parle donc à vous de qui l'état ou les vœux vous ont consacré à Dieu et qui prétendez aux délices de l'oraison et de l'intérieur.

I. Refusez sans cesse à vos sens tout ce qui peut les flatter de quelque délectation, suivant cette divine maxime de Laur. Just. (1) : Qu'il faut faire un renoncement continuel de toute consolation. Ou plutôt servez-vous de ce précieux mot inspiré du Saint-Esprit chez Isaïe (2) : Je vous ai fait un renvoi, ô mon Dieu, et un sacrifice des satisfactions qui sont venues solliciter mes sens ; car vous êtes le seul à qui tous les plaisirs sont dus et qui devez les épuiser tous en vous-même, mon partage ne devant être que privation et qu'amertume. C'est ce que vous devez dire, Théonée, avec tendresse de cœur, autant de fois que vos sens sont tentés. Je vous ai fait un renvoi de mes satisfactions ; et afin que vous n'ignoriez pas la nature et la manière de ce refus, je vous dirai qu'il faut refuser à vos yeux tous les beaux spectacles et toutes les raretés de palais, de cabinets, de jardins, et ce qui universellement peut frapper votre vue de quelque agrément ; à vos oreilles toutes les mélodies, les instrumens et les airs du temps, soit pour les entendre soit pour vous en interdire le chant à vous-même ; à votre odorat tous les parfums et toutes les fleurs ; au goût toute la délicatesse des viandes et des liqueurs, ne prenant que le plus grossier et le nécessaire ; et au sens du toucher tout ce qui peut causer à la chair quelque molle satisfaction, comme dans le linge, dans le coucher, dans le chauffer, dans les rafraîchissemens et dans cent petites commodités, n'usant purement de ces choses qu'autant qu'elle sont nécessaires. Néanmoins, je ne vous dis pas ceci comme une chose absolument d'obligation ; mais, ce qui est grandement à remarquer, comme une chose indispensablement nécessaire à qui veut goûter Dieu, car il faut avoir les sens morts pour être capable d'entrer en ce divin commerce.

II. Le second avis, nonobstant ce que je viens de dire, est que

(1) De Pat.

(2) Cant. 57.

vous pouvez avoir l'innocent plaisir des sens en quatre circonstances : vous le pouvez pour vous soulager de quelque fatigue et épuisement de corps ou d'esprit, un agréable divertissement étant aussi judicieux que nécessaire, afin de se rétablir pour le service de Dieu; vous le pouvez par une bienséance vertueuse dans de certaines conjonctures, pour ne point paraître sévère et sigulier, par une inclination charitable, et pour couvrir même quelquefois l'esprit de mortification; vous le pouvez encore pour vous élever en Dieu, et pour le louer de s'être abaissé jusqu'à pourvoir si soigneusement à la satisfaction de vos sens, et pour l'aimer dans l'usage et le goût des objets qui font votre plaisir; vous le pouvez enfin quand la nécessité vous y porte, de voir, d'ouïr, de flairer et de savourer tout ce qui a l'attrait du plaisir ou de la beauté. Ce sont les circonstances où quelquefois on ne doit pas refuser et d'autrefois l'on doit accorder à ses sens les agréables objets qui peuvent les satisfaire.

III. Néanmoins mon troisième et dernier avis est qu'il faut toujours aller de soi-même à la privation et au refus; et ne me dites pas que Dieu a fait pour nous les créatures, qu'il en faut user, car il est facile de ruiner cette objection dont on se couvre ordinairement et de vous fermer la bouche par cette belle pensée de Tertullien, qui dit : « Que Dieu fait à la façon d'un sage père » de famille , qui dè dessein expose et abandonne de certaines » choses à ses serviteurs, pour tenter leur fidélité et leur modération et pour voir s'ils en useront sobrement. Dieu fait tout » de même, dit-il, nous mettant sous la main et laissant à notre » liberté l'usage des créatures. Mais celui-là, ajoute-t-il, fait bien » plus vertueusement qui s'en interdit entièrement l'usage et qui » craint l'indulgence de son maître, aimant mieux ne pas s'en » servir que d'en user librement. »

MAXIME VII.

Il ne faut pas facilement enjoindre beaucoup d'austérités corporelles à un pénitent; mais en ce point il faut bien s'accommoder à ses dispositions.

CHAPITRE PREMIER.

Les raisons qui prouvent cette maxime.

§ I.

Ne direz-vous pas, Théonée que cette maxime combat l'esprit de pénitence, qui demande que le corps souffre puisqu'il est

complice de la plupart de nos crimes? Qu'elle choque l'opinion commune qui approuve que l'on dompte le corps par les austérités? Et qu'elle va contre l'expérience de tous les saints, qui ont toujours été impitoyables à leurs corps? Pour vous satisfaire par quelque réponse avant que d'en venir à la preuve, vous saurez que quelquefois le refus de ces sortes de mortifications mortifie plus vivement que l'indulgence qu'on a pour les accorder; que les gens expérimentés et vraiment spirituels en jugent tout autrement que le vulgaire, et qu'universellement l'exemple des saints n'a rien qui répugne à ce que nous en disons, puisque leur exemple nous en fournit de toutes les façons qui, sans être dans ces grandes rigueurs, n'ont pas laissé de glorifier Dieu d'une manière aussi éminente. Néanmoins, je ne prétends pas dire, comme ceux qui veulent que c'est assez de mortifier le corps par l'esprit; c'est une illusion qui tend malicieusement à détruire toutes les austérités du corps et à flatter la chair. Mais je ne dis pas aussi comme ceux qui donnent presque tout à ces macérations, et en font le plus grand point de conduite. Je veux prendre le milieu, et y mettant de la modération, donner davantage à l'esprit de la grâce dans le pénitent qu'à la pure conduite du directeur. Nous allons en voir la vérité par les preuves, après que je vous aurai mis devant les yeux quelles sont les personnes qui s'attachent avec ardeur aux mortifications corporelles.

J'en trouve de trois sortes : la première sorte est de celles qui ont péché grièvement et à qui la vue de leurs crimes inspire une saine cruauté contre elles-mêmes; ce qui ne se voit pas d'ordinaire dans les âmes pures, parce que la pureté de leur vie ne leur fournit rien de capable d'irriter cette haine contre une chair innocente. Les secondes sont celles qui ont une complexion ardente et bilieuse dont la colère est facilement échauffée par le feu qui leur est naturel, et qui vont sans peine à tout ce qui peut être un effet de générosité; c'est pour cela que souvent leurs mortifications ne sont pas tant animées de la grâce que de la nature qui y trouve de quoi satisfaire son humeur et son courage, et de quoi nourrir son orgueil.

Les troisièmes qui se jettent dans les mortifications corporelles sont des personnes de pratique qui se portent volontiers à imiter tout ce qu'elles lisent et ce qu'elles entendent de la vie des saints, celles-ci ne sont pas moins égarées dans leurs austérités, parce que, Théonée, vous ne devez pas aussitôt imiter tout ce qui vous paraît illustre dans les saints. Dieu qui a voulu se glorifier en eux par ces rigueurs, leur a aussi donné des forces et des grâces sin-

gulières pour ces fins. Mais chacun doit être attentif à ce que Dieu veut de lui, et faire seulement selon son attrait et l'exigence de la grâce.

§ II.

Or, de quelque rang que vous soyez parmi les personnes que je viens d'alléguer, je ne suis point d'avis que l'on vous charge d'austérités ; mais je pense que votre directeur doit attendre ce que l'esprit de Dieu vous en inspirera, qui ne manque jamais de le faire selon toutes les circonstances, des péchés commis, de la santé et du génie particulier de la personne (1), tant il est vrai qu'il nous ménage et qu'il dispose de nous avec un grand respect. Ce n'est pas le devoir du directeur d'imposer, de charger et de remplir, car ce serait ainsi passer les bornes et faire ce qui n'est propre que de l'Esprit divin. Son devoir est particulièrement de retrancher tout ce qu'il y a d'humain et de déréglé ; et pour le bien définir, un directeur ne doit être que l'instrument de la direction, le Saint-Esprit proprement étant le premier directeur qui s'en sert pour l'accommoder à son opération dans les ames.

De plus, tous les corps ne sont pas faits pour la rigueur des austérités, et ce serait une conduite qui mériterait la censure, de vouloir y faire passer toutes les personnes dont on a la direction ; car seconder la ferveur des austérités, c'est très-souvent favoriser les desseins du démon, de qui l'industrie ordinaire, à l'égard des âmes bien intentionnées, est de ruiner les consciences en ruinant les corps. Si un pénitent est animé de l'esprit de mortification, le démon y aide souvent, et en allume le feu, inspirant à un directeur que c'est une opération de grâce ; et il a ce qu'il prétend, qui est de ruiner le corps, pour en venir aux conséquences, qui sont, la santé étant ruinée, de laisser les exercices spirituels, comme on le voit tous les jours ; de se délicater après en cent choses, afin de se rétablir ; d'être hors de règle dans une communauté, et d'être obligé d'user de privilèges et d'exemptions. Voilà la fin du démon ; voilà les effets de la conduite imprudente d'un-sévère directeur.

J'ajoute que si l'on impose beaucoup de ces sortes de mortifications, l'on en donnera bientôt le dégoût ; car combien en voit-on qui, après avoir fait des excès dans cette matière, en ont une si vive répugnance, qu'ils s'en éloignent jusqu'à n'y plus toucher, et se ménagent avec autant de délicatesse qu'ils s'y portaient auparavant avec indiscretion.

(1) Sap. 2.

Et puis, Théonée, c'est une adresse pour entretenir la continuation de ces austérités, et pour en conserver le feu, de les accorder en de certaines conjonctures, d'autant moins que la personne y a plus d'ardeur ; car la nature nous enseigne qu'afin de ne pas émousser l'appétit qu'on a pour quelque objet, il faut l'accorder assez sobrement. Au contraire, la modération dans toutes ces choses est souvent plus conforme à la fin des austérités, parce que leur fin est de mortifier ; et il est très-certain qu'une personne fervente, qui a faim de ces rigueurs corporelles, est beaucoup plus mortifiée par le refus qu'on lui en fait ; car il est vrai que souvent ces saintes cruautés deviennent sensuelles et agréables à ceux qui les exercent, en satisfaisant leur transport : outre que, dans ce refus qu'on leur fait, ou dans la modération des austérités, ce leur est la dernière mortification, de faire si peu, se reconnaissant redevables à Dieu de grandes dettes.

Mais il est bon encore d'accorder toutes ces rigueurs avec beaucoup de sobriété, parce que les personnes qui ne se conduisent que par le sensible en font le plus grand fond de vertu ; et il faut les désabuser, leur ôtant cet appui trompeur et les anéantissant à elles-mêmes ; il faut leur faire comprendre que, quoique la vertu se nourrisse d'austérités et qu'elle soit impitoyable envers ceux en qui elle se trouve, néanmoins sa nature ne consiste pas à détruire la chair ; et les tirant de là, il faut par ce moyen les élever à de plus saines et de plus véritables idées.

Enfin, il faut une extrême modération dans un directeur pour accorder ces mortifications du corps ; car il se trouve par une grande expérience, qu'il n'est rien qui entretienne comme cela l'esprit de superbe et l'opinion de sainteté. Un corps desséché de macérations, dit saint Cyprien (1), engraisse l'orgueil, et la chair ensanglantée donne à l'esprit d'éclatans témoignages de sa vertu : « l'esprit imbu de ce venin prend ses délices dans ses propres misères, et devenant comme tout lépreux, tire sa gloire de ses plaies et de ses ulcères. » Parce que l'on voit et que l'on touche ce qu'on fait, l'on y repose et l'on s'en flatte facilement, comme si c'était quelque chose de grand. Hélas ! Théonée, que de cœurs abominables devant Dieu, sous des corps fondus et déchirés de mortifications ! que de passions vives et violentes, sous des carcasses qui portent le visage de la mort ! que de volontés propres et de furieux attachemens à son sens, dans ces personnes indis-

(1) De jej. et ten.

crétement sévères à leurs corps ! C'est pourquoi j'estime qu'il faut une grande réserve à un directeur, pour n'accorder ces rigueurs à un pénitent qu'avec bien de la discrétion et avec un grand soin, afin de rabattre les idées superbes qu'il en pourrait concevoir, quoique pourtant il faille lui en inspirer de l'estime et lui en accorder aussi quelque exercice, selon toutes les règles d'une sage conduite.

Il ne faut donc pas mettre l'excellence de la vertu dans ces mortifications corporelles. Je suis bien tout-à-fait de sentiment, que nous devons abhorrer les aises du corps ; mais je ne le suis pas qu'il faille se faire la plus grande idée des austérités ; il faut l'avoir infiniment plus grande, d'un cœur humble et d'un esprit mort. « Je dirai encore avec saint Cyprien : que je n'ai garde « d'improver ceux qui sont sévères à leurs corps, mais que le « démon trompe quelquefois les simples par mille artifices, et « par ces sortes d'austérités leur fait concevoir une fausse opinion « de leur vertu ; pendant que d'un côté ils sont intérieurement « pleins de vices, et que de l'autre ils passent pour vertueux dans « leur opinion et dans celle d'autrui. » Ce discours n'est donc pas pour diminuer l'estime, l'amour et la pratique des macérations ; mais pour en redresser l'opinion et en corriger les illusions.

CHAPITRE II.

Il est montré dans quelles circonstances et jusqu'à quel point le directeur doit accorder à un pénitent des austérités corporelles.

Vous me demanderez, Théonée, puisqu'il ne faut pas enjoindre facilement beaucoup d'austérités à un pénitent, s'il ne faut point aussi lui accorder toutes celles qu'il demande ; je vous réponds trois choses : que quelquefois il faut tout refuser ; que d'autres fois il faut être indulgent, et qu'il est aussi des circonstances où il faut tout accorder.

Pour le premier, je dis qu'il faut absolument les refuser, ou du moins qu'on le peut : 1^o quand une personne n'a que très-peu de forces et de santé, pour s'acquitter même des devoirs d'obligation, car il y aurait autant d'imprudence que d'indiscrétion de seconder son inclination à des austérités qui la rendraient après incapable de remplir ses premiers devoirs. 2^o Quand on veut éprouver si la volonté est déréglément attachée à des austérités corporelles, il est bon quelquefois de les suspendre pour un temps, et d'en faire une défense absolue ; car on en voit qui sont si cruellement ennemis de leurs corps, qu'une

mortification vertueuse devient chez eux une passion déréglée. Leurs excès emportent leurs volontés ; tous les avis qu'on leur donne ne sont pas capables d'arrêter leurs transports et de régler leurs austérités ; et on peut dire que tout ce qu'ils exercent de cruautés sur leurs corps, sont autant de sacrifices faits au démon parce qu'elles sont les effets d'un aheurement de volonté propre. C'est donc à ces personnes qui sont si ardentes pour les mortifications extérieures, qu'il est quelquefois très à propos de les refuser pour un temps, afin de voir si ce n'est point l'esprit des ténèbres qui les inspire. 3° Ce refus est encore bon quand on veut en enflammer le désir, car la honte du refus ou la soif irritée par le refus, fait qu'on désire plus ardemment la chose refusée ; et ainsi l'on donne pour un temps plus vivement le goût des austérités par la privation que par l'exercice ; 4° c'est enfin une adresse judicieuse, de les refuser quelquefois à de certaines grandes âmes, lorsque la faim les en consume, les traitant comme indignes de rien faire pour Dieu et de rien présenter à Dieu ; ce point est d'une conduite rare et expérimentée, pour appliquer le refus aux personnes, selon les dispositions de grâce qu'on y découvre.

Pour le second, s'il faut être indulgent, je réponds Théonée, que d'ordinaire dans toutes ces mortifications, il faut accorder quelque chose à la ferveur des personnes qui vous en exposent leurs désirs ; 1° afin d'accoutumer la chair à être ployable sous l'esprit ; autrement il arrive que n'étant pas traitée en esclave, elle devient après insolente et indomptable ; 2° il le faut encore pour conserver l'esprit de ferveur qui s'éteint facilement si les châtimens du corps ne le réveillent, car ils ont cela de propre, de passer de la chair à l'esprit, et de lui faire trouver dans la ruine du corps une nouvelle vigueur ; 3° de plus on le doit, parce que toute personne a besoin incessamment de satisfaire à la justice divine, à qui le corps, complice avec l'esprit, doit aussi payer de son fonds.

Pour troisième réponse, je vous dirai, Théonée, qu'il y a des circonstances où il est quelquefois très-prudent d'accorder beaucoup d'austérités corporelles ; voici ces circonstances : la première que je suppose nécessaire et comme fondamentale, est une santé forte et robuste, sans laquelle toutes les austérités ne sont pas de durée et sont indiscretes. La seconde circonstance, accompagnée toujours de la première, où l'on peut accorder largement ces mortifications corporelles, est lorsque la vie a été souillée de grands crimes, car il faut que ces personnes soient toujours en posture de pénitens aux yeux de la justice de Dieu, et que pendant que

leur cœur est dans le gémissement et dans la douleur , leur corps soit dans de perpétuelles macérations.

La troisième circonstance, où j'estime qu'il faut être facile pour favoriser les rigueurs corporelles d'une personne ; c'est quand on y remarque quelque attrait extraordinaire de Dieu , qui veut se glorifier en elle par ces voies, comme on le lit de bien des saintes, qui sur des corps faibles ont exercé les plus cruelles rigueurs ; car alors , pour supporter ces saintes cruautés , Dieu donne par une vigueur cachée et secrète, ce que la faiblesse de la nature ne peut donner.

Dans tout ce discours , vous avez , ce me semble , Théonée , de quoi former un juste jugement de l'usage des mortifications corporelles : mais , quoiqu'il en faille accorder l'usage , et y apporter une sage modération, néanmoins vous devez toujours être persuadé que ce n'est pas là où doit être le plus grand soin pour la perfection, et qu'il faut sortir de l'erreur de ceux qui donnent de ce côté toute la plus haute estime.

MAXIME VIII.

Il faut parler peu de la plus haute spiritualité , et permettre rarement la lecture des livres qui en traitent à un pénitent qui ne fait que commencer.

§ I.

Ce que je dirai dans ce chapitre , ne sera peut-être pas bien au goût des personnes , ou vaines, ou curieuses , ou trop insatiables dans la vie spirituelle ; mais il n'en sera pas moins conforme à la vérité, qui ne peut souffrir ce vain commerce, je pourrais dire cet abus, qui se fait de lecture, et de spiritualité mystérieuse et raffinée.

Vous saurez donc , Théonée, que la curiosité en est telle, que je puis user de ce mot et dire , qu'elle y est excessive. Un temps a été, qu'il n'y avait que les vertueux qui parlaient de ces sortes de matières , leurs discours étant conformes à leur profession , et autorisant par leurs mœurs ce qu'ils énonçaient par la parole. Mais aujourd'hui plusieurs se mêlent de spiritualité , non pas pour en avoir la pratique, mais pour en parler avec éclat. Car n'en voit-on pas , qui vivent dans les délices, dans toutes les aises du corps, dans le grand air, et la vanité du siècle et qui , avec cela font métier de lire les livres les plus mystiques, de discourir comme des anges de la plus déliée spiritualité et d'en savoir tous les termes les plus propres et les plus choisis ! n'est-ce pas là une

sorte de sacrilège , que des choses si saintes , soient ainsi maniées par des personnes sensuelles , et que l'on se serve du langage du sanctuaire pour en faire une matière de vanité ?

N'en voit-on pas même quelquefois parmi ceux dont les mœurs sont exemplaires , qui se contentent de bien dire et de débiter finement les choses les plus intimes de cette vie divine pour en tirer une vaine opinion de spirituels ? tous se croient assez capables pour en faire la leçon , et il n'est pas jusqu'au sexe , qui ne porte jugement d'un grand spirituel par la sublimité de son langage.

C'est pour cela que ceux qui parlent d'un nouveau style , qui se servent de mots nouveaux et inusités , et qui au fond ne disent pas plus que les autres , ont seulement un tour de dire les choses vain , obscur et affecté , et passent pour les plus entendus et pour les mieux éclairés : c'est aussi pour cela que la spiritualité en est grandement déshonorée , lorsque l'on voit les séculiers les plus mondains , qui en donnent des leçons et en font académie ; et les plus immortifiés entre de certains vertueux d'une apparente réforme qui en avancent les règles et les maximes.

Tout le monde donc , parle de spiritualité , entre lesquels les uns le font avec un goût intérieur et une science expérimentale ; les autres le font sans goûter ni comprendre ce qu'ils disent , et ce discernement paraît , en ce que les vrais spirituels communiquent aux autres par le discours , l'onction dont ils sont touchés. Car prenez-y garde , Théonée , que vous ne parlerez jamais à un vrai homme de Dieu , que vous n'en soyez embaumé , et que vous n'en sentiez une divine haleine , qui vient de l'onction de l'esprit de Jésus , dont son cœur est plein et dont il porte partout l'odeur et le parfum ; à peu près comme il vous arrive de sentir l'haleine parfumée d'une personne qui vous parlerait ayant dans la bouche un anis musqué.

Il y en a d'autres qui tiennent bien le même langage , mais qui ne touchent pas plus qu'un timbre qui résonne ; ce sont des gens qui n'ont que de froides lumières et un cœur glacé , qui traitent les choses spirituelles d'une spéculation sèche , et qui en demeurent à des termes beaux et choisis , ne laissant dans les esprits que de vaines et de superbes conceptions de spiritualité.

§ II.

2° Tous ces dérèglemens que je viens de toucher , me font dire qu'il faut parler peu des choses élevées avec les âmes que l'on conduit je veux vous en donner des raisons particulières qui vous feront , comme je l'espère , venir à mon sens.

Premièrement. Ne voyez-vous pas que si l'on nourrit un esprit de cette haute spiritualité, et si on lui accorde des livres de cette nature, c'est pour l'ordinaire détruire ses dispositions? Car ainsi un directeur le tire par ses beaux discours de l'humiliation et de la bassesse, et veut le faire monter où il n'est pas souvent appelé. Ce n'est point à lui de donner le vol à l'âme; il ne doit avoir qu'un soin, qui est de la décharger de tout ce qui l'affaise et l'appesantit; celui de Dieu est de l'appeler au haut de la table et de la montagne, comme il lui plaît. Or, tous ces entretiens et ces livres mystiques font souvent monter l'âme en idée où l'on ne l'appelle point, et la retirent véritablement des voies humbles et simples par où l'esprit de Dieu veut la mener.

Secondement. Je veux qu'une personne soit destinée à une éminente perfection, néanmoins un directeur par ces sortes d'entretiens et de livres, peut souvent trop presser l'œuvre de Dieu. Le fruit ne se mûrit que par une douce et par une longue chaleur, et non par des ardeurs hâtives et précipitées; il en est ainsi de la perfection, qui veut du temps et une douce fomentation. Une âme encore toute tendre et qui ne fait que d'éclorre n'est pas capable de soutenir la force de ces livres et de ces entretiens sans s'étouffer; car comme l'esprit en est encore novice, et comme les forces en sont petites, elle s'épuise facilement par les vains efforts qu'elle fait d'aller aux grandes et aux belles choses qu'elle entend et qu'elle lit. N'est-ce pas là ce qui perd tous les jours de certains esprits qui d'eux-mêmes vont à tout ce qui éclate, quand avec cela ils sont encore mal élevés.

Troisièmement. Mais à mon sens une raison oblige singulièrement le directeur à ne parler que très rarement et avec grande circonspection des choses hautes, et à ne permettre qu'avec beaucoup de réserve l'usage des livres qui en traitent; c'est, Théonée, qu'au moins le sexe pense être facilement dans les dispositions intérieures, dont on lui parle et qu'il trouve dans les livres; ou bien il s'y met par un effort d'imagination avec une douce persuasion, comme si c'était une vérité. C'est de là que nous voyons arriver les illusions; car les pénitens se flattent aisément que ce qui n'est qu'une chaleur d'imagination enflammée par ces livres et par ces discours, est une opération de la grâce; et quelquefois leurs directeurs n'y sont pas moins abusés, lorsqu'ils ne font pas assez de discernement, si ce qui se passe dans l'âme n'est point un effet d'imagination échauffée par ces lectures et par ces entretiens plutôt qu'une occupation divine.

Quatrièmement. Voulez-vous encore savoir ce que ces entre-

tiens des choses sublimes et élevées et les fréquentes lectures que l'on fait des livres qui en parlent ont coutume d'opérer? Vous trouverez que ces personnes qui y sont font ordinairement mépris des vertus communes et solides. Leur estime n'est que pour les grandes choses, pour les âmes extraordinaires, pour les voies éminentes, et pour tous les secrets et les mystères de l'intérieur et de l'oraison. Cela fait qu'elles n'aiment que les lectures de la science mystique la plus haute, qu'elles courent après tous les livres nouveaux, qu'elles pensent avoir quelque raffinement de spiritualité, et qu'elles affectent de communiquer avec tous les plus éclairés. C'est ce qu'on voit, Théonée. Et par là ne voyez-vous pas aussi quelle corruption porte dans les âmes le mauvais usage de ces sortes de livres et d'entretiens, quand il est pris à contre-temps?

Cinquièmement. Pour conclure, l'on donne facilement à croire aux personnes que l'on conduit qu'elles sont quelque chose, quand on les nourrit de ces discours et de ces lectures, qui ne doivent pas s'accorder à tous les esprits, comme si elles avaient un essor et une élévation au-dessus du commun. O Dieu! Théonée, qu'une sainte simplicité est aimable dans le chemin de la vertu! Qu'il est assuré pour les âmes de les faire marcher dans l'ignorance de ce qu'elles sont! Qu'il est sanctifiant pour elles de ne leur montrer jamais rien d'éclatant, et de ne leur rien dire et de ne les engager à rien qui leur puisse faire concevoir qu'elles sont hors des voies communes! Et à combien de personnes, hélas! cette vaine curiosité des choses spirituelles les plus sublimes a-t-elle causé de tristes naufrages, ayant commencé par l'illusion? Aimons, Théonée, aimons à baisser notre vol, et de nous-mêmes ne songeons qu'à fondre dans l'abjection; Jésus, crucifié, souffrant, dans la crèche, nous en dit assez, sans rechercher si vainement les livres et les discours, qui pourront avoir plus de brillant, mais non pas quelquefois tant de simplicité et de vérité.

§ III.

3^o Je ne prétends pas néanmoins qu'on ne puisse accorder la lecture des livres de la plus haute spiritualité, et qu'on n'en puisse entretenir ceux que l'on conduit. Car à quoi bon tant de grands hommes y consacraient-ils leurs plumes, et les lumières du Saint-Esprit leur seraient-elles communiquées pour demeurer dans les ténèbres? Mais aussi j'estime que, pour en user de la sorte, il faut y faire quelques réflexions et voir de près si la per-

sonne que l'on conduit à toutes les conditions qui la rendent capable des lectures de cette nature.

I. Vous considérerez si l'esprit en est humble, car cela étant, il n'est point à craindre qu'il en soit plus enflé; au contraire, il en sera souvent beaucoup plus abject à ses yeux, se voyant infiniment éloigné de la grandeur des choses qu'il voit dans les livres, et qu'il entend dans les entretiens.

II. Prenez garde à la complexion et au tempérament de la personne, car si elle a peu d'imagination, ou si son imagination n'est pas si vive, elle ne se formera pas facilement des idées de ce qu'elle n'a pas, et il sera bon quelquefois de lui élever l'esprit par ces manières d'entretiens et de livres, en étant qui d'eux-mêmes s'abattent et s'abaissent trop par une fausse humilité.

III. Vous verrez encore si elle est dans des voies extraordinaires; car alors ces discours et ces livres peuvent être de saison à ces personnes : les unes en ont besoin pour aider et pour favoriser leurs lumières, qui demandent un second jour, afin de marcher; et les autres, pour leur consolation, que Dieu ne refuse pas qu'elles prennent par des moyens si innocens, parmi les angoisses dont elles sont pénétrées.

IV. Surtout, vous aurez égard si la personne ne fait aucun cas des choses extraordinaires; car alors, ayant le cœur si bien établi, elle ne se prendra pas facilement à ce qu'elle entendra ou lira, et ainsi elle en tirera toujours plutôt de quoi s'édifier, que de s'intéresser la conscience. Autant qu'il est véritable, que ceux qui estiment tout ce qui est extraordinaire prennent feu aussitôt et aspirent à tout ce qui leur paraît grand et sublime.

Voilà, Théonée, ce que j'ai eu à vous dire, touchant les entretiens et les livres de cette éminente spiritualité, qui passe aujourd'hui en métier, et dont on aime le langage et l'éclat pendant que plusieurs en abhorrent la pratique.

MAXIME IX.

Il y a des personnes qui ne sont point capables des plus éminentes vertus.
Quelques règles pour les connaître et pour les conduire.

§ I.

Cette maxime, étant bien entendue, doit être aussi fort avantageuse, puisque par son moyen l'on évite de grandes pertes de temps et beaucoup de soins, qu'on donne souvent mal à propos à des personnes incapables d'éminente vertu. Il n'y en a presque

point qui ne veuille prendre le haut vol , et il n'y en a que trop qui ambitionnent la grandeur de la sainteté par une vanité spirituelle.

Cela est trop vrai , Théonée ; mais il ne l'est pas moins qu'il y en a un très-grand nombre qui ne sont capables d'aucune vertu éminente ; pour le prouver , il faut reprendre les choses de plus haut.

Tous ne sont pas destinés à être placés dans la gloire parmi les séraphins et les premières intelligence ; il y a des degrés supérieurs , il y en a d'inférieurs. Or , la différence de ces élévations se mesure par la différence des perfections , où Dieu appelle en ce monde chacun de nous ; il faut donc dire que , puisque Dieu ne destine pas également tous les hommes à une gloire élevée , il ne les appelle pas aussi tous à une sublime perfection. Que s'il y en a que Dieu n'appelle pas à être éminemment parfaits , il nous faut conclure qu'ils n'ont aucune capacité à l'éminente vertu , car comme Dieu donne nécessairement cette capacité à ceux qu'il y appelle , il en prive aussi ceux qu'il n'y appelle pas. C'est donc un point arrêté , qu'il y en a qui sont incapables d'une éminente perfection. Néanmoins , ce sont ces personnes entre les autres (remarquez-le bien , je vous en prie , Théonée) qui , plus que les véritables spirituelles , amusent et fatiguent des directeurs , voulant s'élever au-dessus de leur petitesse et de leur talent ; à qui jamais on ne donne assez de temps ni d'instruction ; qui assiègent sans cesse le confesseur et le confessionnal , et dont l'esprit est toujours mécontent de ne pas s'avancer comme elles conçoivent. Ce sera un grand pas fait , si l'on peut s'affranchir de ces importunités inutiles , et n'accorder à ces sortes de gens que des soins raisonnables et proportionnés ; mais auparavant il faut les connaître , et voici les règles de ce discernement.

Considérez avec moi trois vérités :

La première , que la grâce fait très rarement des miracles dans la perfection des âmes , parce qu'elle s'accommode au génie et à la nature des sujets ; elle ne veut en rien donner la gêne à notre liberté qu'elle traite toujours avec respect , et elle veut que les choses se fassent d'une manière si humaine et si naturelle qu'il paraisse quasi qu'elle n'y soit pas.

La deuxième vérité est que la créature n'a rien de sa part qui oblige Dieu à l'élever , et qui exige le caractère particulier d'une perfection éminente ; cela est incontestable.

La troisième vérité est que , bien que dans le cours de la grâce il ne se fasse point de miracle pour la perfection des âmes , et qu'il

n'y ait rien dans la créature pour obliger Dieu à l'ennoblir de ses dons, néanmoins il ne fait presque jamais des saints, que ceux qui sont d'un grand et d'un riche naturel; d'un généreux il en fait un apôtre, d'un sérieux il en fait un contemplatif; il se sert d'un génie affable et compatissant pour les œuvres de charité.

§ II.

Ces trois vérités nous font conclure qu'il y a des personnes incapables d'une éminente vertu, lorsqu'elles n'ont pas les qualités requises que la grâce recherche dans un sujet pour la grandeur de ses opérations. Mais quelles sont ces qualités qui nous font juger de la capacité requise à une perfection éminente ? Je vous dirai, Théonée, qu'il faut faire attention à quatre choses.

I. Vous prendrez garde si l'esprit d'un pénitent est judicieux, et si le sens en est bon pour ne rien faire qui ne soit juste est bien sensé, et pour ne pas tomber en des manières écartées, où la ferveur de la dévotion emporte assez souvent si un jugement bien sain ne la conduit.

II. Vous verrez encore si l'intelligence en est vive et pénétrante; car il est bien des choses dans la vie spirituelle qui ont besoin d'un esprit qui entre promptement et facilement, afin d'aller aussi loin que l'attrait qui appelle et que l'assistance d'un directeur est favorable.

III. De plus, vous considérerez si la personne est courageuse ; car il faut nécessairement un cœur généreux, qui ne s'étonne point parmi tant de difficultés qui se présentent dans les voies de la perfection et qui effraient aussitôt les âmes basses et timides.

IV. Enfin, vous regarderez si la santé en est assez bonne et si les forces du corps en sont assez fortes; car je veux que les corps les plus infirmes ne soient pas absolument incompatibles avec une éminente vertu ; néanmoins il est très certain, par l'expérience que nous en avons, que les infirmités y nuisent le plus ordinairement et qu'il faut un bon corps pour les mortifications qui sont souvent nécessaires, pour une vie toujours juste et réglée, pour cent exercices de piété, et pour les seules occupations de l'intérieur qui consomment beaucoup plus la chair que les plus rudes austérités. Or, quand un sujet n'est pas ainsi bien conditionné et que les principales de ces qualités lui manquent, ou bien toutes, vous devez conclure, Théonée, qu'il est incapable d'une éminente perfection. Et il importe infiniment de connaître ces caractères, afin de ne pas s'engager imprudemment et de ne pas travailler en vain sur un mauvais fond.

§ III.

Il me reste ici à donner un éclaircissement par quelle méthode il faut conduire ces personnes dont l'esprit est si borné, et comment un directeur doit s'y accommoder : l'estime qu'il y doit garder ces avis, afin de ne pas s'exposer et de ne pas tomber en bien des inconvénients.

I. Il faut parler fort peu avec ces sortes de personnes, et c'est la première règle qu'on doit se proposer; car c'est une chose incroyable combien l'on perd de temps avec elles, la longueur des discours y étant quelquefois excessive, et cette longueur ne produisant du moins autre chose que des paroles et des inutilités. 1^o L'amusement est de part et d'autre; elles amusent un directeur trop indulgent de choses spirituelles qu'elles ne sont pas capables de comprendre; ou si elles n'en peuvent entretenir le discours, leur entretien sera de cent autres choses pour passer le temps; vous diriez que leur insuffisance à la haute perfection les en rende plus importunes à leur directeur. Le directeur aussi quelquefois par trop de bonté les amuse, parce que, par sa facilité et par son attention, il leur donne sujet de penser qu'elles sont quelque chose et qu'elles peuvent aller bien loin. 2^o Je dis donc qu'il faut peu d'entretien avec ces esprits communs et bornés pour la perfection, d'autant que la dévotion en est déshonorée lorsqu'on voit un directeur assidu avec ces sortes de gens, qui ne retrancheraient pas un ruban de leur vanité, ou qui prennent les plaisirs de la vie comme les autres, ou qui sont comme les autres dans les grandes compagnies, ou qui ont une manière de vie fort humaine et naturelle. Cela, Théonée, scandalise la spiritualité et la vie dévote, et l'on dit alors que ce ne sont plus que des amitiés humaines et déréglées qui lient ces entretiens; car il n'y a que la sainteté de vie et la grande réforme qui en puisse justifier la fréquentation, quoiqu'avec cela même il faille encore que les entretiens en soient fort rares et modérés. 3^o J'ajoute qu'il faut peu de discours avec ces personnes pour les bien conduire, parce que les discours lient, et il n'est rien qui s'attache à un directeur comme des demi-dévotes qui ont peu de talent pour une vertu héroïque; car ne trouvant rien en elles-mêmes qui les occupe, à cause de leur capacité petite et limitée, elles se prennent facilement, et ne font plus qu'une amitié sensuelle d'une sainte conduite.

II. Néanmoins, la sagesse d'un directeur ne veut pas qu'on leur déclare la petitesse de leur talent, car ce serait les abattre et les mener au point d'abandonner tout; et puis, quoi qu'elles fas-

sent, elles n'arriveront jamais au plus loin, où la faiblesse de leurs efforts peut aller. D'ailleurs, ce serait manifester qu'on a du mépris ; et une conduite charitable et prudente demande que l'on montre toujours de l'estime de ceux qu'on a sous sa direction.

III. Mais il faut les conduire avec beaucoup de bonté et de condescendance, pour les conserver à Dieu dans les bornes de leur capacité et pour ne pas les rebuter de l'innocence de la vie où l'on peut les ménager ; car d'ordinaire ces personnes, qui n'ont pas un grand fonds pour la vertu, ont l'esprit petit, délicat et hautain, et s'estiment facilement méprisées. C'est pourquoi il faut les mener comme des enfans, à qui un bon mot et un bon visage donnent du cœur pour marcher, et avoir pour fin de les retenir hors du vice et au pied de la montagne, si du moins on ne peut les faire monter au sommet.

Je suis bien encore de sentiment qu'on les occupe de diverses pratiques, dont elles sont uniquement capables, n'étant pas besoin pour cela d'une grande intelligence, et ces choses étant parfaitement proportionnées pour leur donner une sainte occupation. Et puis, on leur donne par là l'échange, afin de faire mourir cette vaine inclination d'entrer dans les voies d'esprit et d'oraison, où elles sont inhabiles.

MAXIME X.

Il faut qu'un pénitent s'en rapporte plus de ses progrès en la perfection, au sentiment de son directeur, qu'au sien propre.

§ I.

Les inquiétudes que l'on voit être fort ordinaires dans de bonnes âmes, qui sont touchées du désir de la perfection, m'obligent à chercher un moyen capable de les arrêter. Car c'est un malheur que des personnes qui, sans s'épargner, font tout pour aller à Dieu, se tourmentent comme si elles ne faisaient rien ; et bien loin de goûter les bénédictions dont leur âme est enrichie, les convertissent dans des sujets d'amertume. C'est donc une maladie assez commune que je veux tâcher de guérir, et la vôtre, Théonée, si vous en ressentez les agitations et les perplexités ; mais auparavant je vous expose deux choses qui vous feront voir clair dans cette matière.

Vous saurez qu'il y a de saintes impatiences de s'avancer vers Dieu et de se perfectionner : l'âme en est à des langueurs qui la consomment, et elle en conçoit quelquefois des feux si violens, que le corps en souffre et en dessèche par communication de sa peine.

Les ennuis l'accablent, de ne pas se voir toute transformée en Dieu, comme elle le comprend, et elle ne fait qu'éclater en élans et en amoureux soupirs, d'être si éloignée de cette divine vie où elle aspire. C'est pourquoi Richard de Saint-Victor dit : que « cette langueur d'amour n'est autre chose qu'un certain ennui, » produit par l'impatience du désir dont est travaillé l'esprit de » celui qui aime dans l'absence de l'objet qu'il passionne (1). » Cette sorte d'impatience d'aller à la perfection est une pure opération du Saint-Esprit, qui fait désirer l'âme, soupirer et gémir. Et la marque que nous en avons est que cette personne n'en est pas pour cela plus inquiétée, gardant toujours son fonds de paix parmi ces divines aspirations. Vous ne l'en verrez pas être plus importune après un directeur pour se plaindre de ses retardemens, pour savoir les moyens de s'avancer et pour le fatiguer cent fois des mêmes demandes, et jamais elle n'est chancelante pour chercher de nouveaux directeurs qui lui découvrent d'autres chemins. Elle ne fait donc que gémir saintement, autant que le Saint-Esprit le lui inspire, et elle le fait, parce que toutes ses misères lui sont mises devant les yeux; tous ses biens lui sont voilés, comme si elle n'en avait aucun, et avec cela, il lui est donné à comprendre ce que Dieu vaut et mérite.

Il y a encore de certaines impatiences de ne pas se perfectionner que nous voyons fréquemment dans des personnes dévotes; mais ces sortes d'impatiences sont tout-à-fait immortifiées, parce qu'à le prendre par raisons opposées aux premières, leur esprit est toujours dans le trouble et incapable d'être calmé, quoi qu'on puisse leur dire pour les calmer. Elles font le supplice d'un directeur par de continuelles redites, oubliant tous les remèdes qui leur sont donnés, et ne s'attachant qu'à l'idée de leur mal. Elles pensent toujours à changer de directeur pour trouver de nouvelles voies; jusque-là que de tous ces embrouillemens et de ces dégoûts elles passent souvent à des mouvemens de tout quitter.

Il ne faut pas s'étonner, Théonée, si ces désirs de perfection sont si déréglés; car ils sont de personnes qui ne veulent la perfection que par un amour de leur excellence, et c'est leur superbe qui ne pouvant souffrir la bassesse de leurs misères, leur imprime ces impatiens désirs. Elles voudraient aussitôt avoir l'effet de leur travail, ne se donnant pas le loisir de laisser mûrir leurs désirs et d'attendre en longanimité que leur patience soit couronnée. Elles ont un esprit qui veut incontinent pénétrer toutes les

(1) De am. ins.

choses de l'intérieur, qui ne peut modérer ses feux, et qui ne peut se contenter d'un demi-jour, attendant humblement que les connaissances et les clartés croissent avec le temps. Enfin, elles s'abattent dans leurs chutes, et elles ne peuvent voir la pauvreté et la corruption de leur conscience qu'avec trouble et découragement. Si là-dessus l'on prétend les faire revenir, leur remontrant l'immortification de leurs désirs, et qu'il faut chercher les choses les plus saintes avec tranquillité, elles n'en sont pas plus tranquillisées pour cela, répondant qu'elles sont obligées de voir si elles profitent dans la vertu.

§ II.

Je ne sais pas si vous en êtes aussi là, Théonée; mais si vous y êtes, je veux vous en relever et vous apprendre la paix de votre âme parmi tout ces ardens désirs de perfection. Vous saurez donc que vous pouvez absolument vous en remettre sur votre directeur et lui abandonner tout le soin de vos progrès dans la vertu. Et pourquoi, pauvre âme, vous affliger vous-même jusque dans le sein de votre mère? Pourquoi faire pousser cette divine semence de saints désirs, en chardons et en épines? Pourquoi tirer votre trouble et votre malheur des douces bénédictions que Dieu verse dans votre cœur? Je vous le dis derechef, Théonée, que vous pouvez en conscience vous décharger de tous les soins de votre perfection sur votre directeur, parce que proprement son grand soin et son occupation est d'avoir toujours l'œil sur vos démarches pour remarquer vos retardemens ou vos progrès à la perfection; mais tout votre soin doit être seulement d'obéir en simplicité et sans retour, et de conserver toujours votre cœur dans la paix. N'est-ce pas pour vous une grande douceur de vie de pouvoir être ainsi déchargé de tout soin dans la plus importante affaire du salut?

Ce qui vous y oblige encore, c'est qu'un directeur vous connaît vous-même mieux que vous-même et comprend bien mieux ce qui fait votre besoin, parce que nos propres yeux ne nous peuvent pas contempler comme un œil étranger. Il faut donc que vous vous reposiez sur les connaissances qu'il a de vos nécessités et sur le zèle qu'il prend de votre bien, sans suivre l'aveuglement de votre esprit, ni des soins si mal fondés que les vôtres.

Mais ce qui peut vous établir parfaitement dans le repos est qu'un directeur doit répondre de votre âme devant Dieu, et vous n'en êtes plus complotable, si vous n'arrivez pas à la perfection qui vous était destinée, pourvu que vous obéissiez sous ses con-

duites ; ce sera son péché et non pas le vôtre, parce que vous pouvez faire votre devoir pendant qu'il ne fait pas le sien.

Avec cela, avouez humblement, que la faiblesse de vos lumières est bien petite pour connaître où consiste votre perfection. Vous êtes encore dans les ténèbres, et comme un enfant qui est au berceau ou qui ne fait que d'en sortir, vous avez besoin d'une main qui vous mène; vous pouvez donc comme un enfant ou comme un aveugle, vous remettre des soins de votre perfection sur un directeur, à qui l'expérience et l'âge ont donné de la science et des yeux pour bien faire ce discernement.

Ce que je viens de dire ne fera peut-être pas que vous ne soyez toujours embarrassé et que vous ne croyez votre conscience obligée de savoir si vous profitez en vertu; mais pour vous calmer et pour vous convaincre, je vous prie d'entrer dans cette raison. La seule obligation que vous avez devant Dieu est de travailler à votre perfection; mais vous n'en avez aucune de connaître si vous y faites de grands progrès. Il doit en être de vous, comme du peuple de Dieu dans le désert, qui n'avait point d'autre soin que de marcher sous les ordres de Moïse, quoique l'espace de quarante ans il ne fit qu'aller et revenir sur ses pas. L'obligation tout entière de votre directeur est de vous faire marcher et de remarquer vos démarches; mais la vôtre n'est que d'aller et de suivre le mouvement de sa main. Jugez donc si votre conscience ne doit pas entièrement se reposer sur ses soins de tous vos progrès dans la vertu.

§ III.

Je fais encore un pas, Théonée; non-seulement vous le pouvez; je soutiens même que vous le devez. Ah ! que de troubles et que d'agitations, lorsque vous consultez vos lumières et que vous-même vous voulez voir par vous-même si vous avancez ! C'est que vous n'êtes pas un juge assez éclairé pour connaître de cette vérité, et vous ne pouvez que vous envelopper d'inquiétudes pendant que vous y écouterez vos propres sentimens; vous devez donc abandonner uniquement cette affaire à votre directeur.

Oui, vous le devez derechef; car si vous pensez avancer en vertu, parce que c'est votre jugement, dès là même vous n'y faites rien, et, par cette estime avantageuse, vous détruisez ce que vous pensez avoir; car le jugement que nous formons de nos vertus est le poison et la mort de nos vertus.

Mais comprenez-vous bien cette vérité de mort ? O quelle est rare ! qu'une personne qui est sous quelque direction ne doit ni

voir, ni juger, ni penser que par les lumières, par le jugement et par les pensée de son directeur. Et pourquoi ? parce qu'elle doit être dépouillée de tout acte de propre volonté et ne faire que prendre les mouvemens de son directeur, selon le jugement et les pensées qu'il a des choses. Si cela est, n'est-il pas vrai que vous devez lui abandonner le jugement de votre perfection et vous en reposer sur lui absolument.

Et après tout auriez-vous bien cette témérité de vous croire fort avant dans la vertu ? Ne savez-vous pas que la véritable humilité aveugle l'esprit pour ne pas voir ses propres biens et ses élévations, et qu'elle ne lui donne des yeux que pour découvrir ses misères ? Pourriez-vous donc avoir assez de présomption pour juger par vos yeux de votre élévation dans la vertu ? Et par-là n'êtes-vous pas obligé d'en rejeter tout le jugement et tout le soin sur votre directeur ?

Ne soyez pas, Théonée, ne soyez pas de ces esprits inquiets, curieux et volontaires, qui veulent et qui cherchent ce qu'ils ne trouveront jamais, lorsqu'ils se tourmentent pour connaître s'ils avancent dans la perfection. Et qu'ils ne se fient pas que c'est une juste et sainte appréhension qu'ils ont de perdre le temps. Ce n'est plutôt qu'un vain témoignage qu'ils cherchent d'une belle conscience, pour en satisfaire leur amour-propre et leur superbe. Et puis ce travail qu'ils prennent est bien téméraire, parce qu'ils veulent l'impossible ; car il n'est jamais arrivé qu'aucune sainte âme ait cru avoir fait quelque chose de grand dans la vertu. Demeurez-en donc à ce que je vous conseille, qui est de faire tout pour sanctifier votre âme, et au reste par un abandon et une totale remise en votre directeur, de ne point retourner sur vous-même pour voir avec inquiétude comme les choses vont.

MAXIME XI.

Un pénitent ne doit pas aisément se communiquer à un autre qu'à son directeur.

§ I.

Je ne prétends pas ici, Théonée, gêner votre conscience, vous astreignant à votre directeur et y bornant vos communications. Vous pouvez, comme il vous plaira, user de votre liberté, puisque vous en avez le domaine, et ouvrir votre cœur à autant de personnes que vous y aurez de différens mouvemens. Ne criez donc pas contre la gêne que l'on veut donner aux consciences ; car

il n'est point de sage directeur qui veuille captiver une personne ; et l'on vous laisse tellement à vous-même sur ce point, que je ne pense pas qu'on doive seulement vous lier d'une parole pour vous arrêter. Mais pourtant l'on demande , lorsque de son côté un directeur en use très-largement , vous abandonnant à votre propre liberté pour toutes ces communications, si de votre part vous faites bien, courant ainsi tant de directeurs, à qui vous faites ouverture de votre âme. Pour moi, je vous dirai ma pensée, que ces communications multipliées à tant de spirituels me semblent être entièrement contraires à la perfection de l'âme, quelque prétexte qu'on allègue de liberté de conscience, dont le mauvais usage fait plus de mal que ne fait une sainte captivité où l'on se réduit volontairement.

Ce serait grandement s'égarer, de croire que l'on pût faire entrer plusieurs esprits dans la direction d'une âme. Chaque astre n'a qu'une intelligence qui lui donne son mouvement. Il n'est qu'une seule âme dans un corps pour lui donner vie et action ; et un grand empire ne souffre qu'un souverain pour en recevoir les ordres, et pour être sous son gouvernement. Il n'y a pas moins de raisons, Théonée, pour prouver qu'il ne faut qu'un directeur à une conscience ; car si elle se communique à plusieurs esprits , il est infailible qu'elle trouvera sa destruction dans cette multiplicité. Et cela est de soi-même évident, parce que les principes et les maximes de conduite diffèrent ordinairement dans la différence des directeurs. Chacun a ses voies et ses manières de former les âmes, chacun a son langage particulier ; cela étant, ne voyez-vous pas qu'allant consulter divers directeurs, leurs divers esprits ne feront que jeter le trouble et l'obscurité dans votre âme, par le combat et l'opposition de leurs maximes ?

De plus, cette multiplicité de communications où se porte une personne montre bien que c'est elle-même qui est son propre directeur, par le discernement qu'elle prétend faire des avis qui lui sont donnés. Car ainsi elle ne se soumet à aucun directeur particulier, mais elle assujétit leurs pensées à ses sentimens et ne se lie à rien , qu'au jugement qu'elle forme des choses. Ce sont de ces dévotes légères et inconstantes qui abhorrent l'esclavage de Jésus-Christ, et qui par leurs courses, par leurs tours et par leurs retours, veulent goûter tous les directeurs, pour n'en avoir aucun en particulier.

Pour mieux comprendre l'abus de ces communications, voulez-vous que je vous fasse porter le doigt à sa source ? C'est qu'entre ces sortes de personnes , qui consultent ainsi par tout des di-

recteurs, les unes en cherchent qui soient conformes à leurs idées de spiritualité et qui parlent comme elles un même langage, ne pouvant estimer ni goûter toute autre manière qui n'est pas celle dont elles conçoivent les choses. Les autres rôdent de tous côtés, jusqu'à ce qu'elles en trouvent qui autorisent tout ce qu'elles jugent et ce qu'elles veulent, comme si l'approbation qui leur est donnée justifiait leur immortification. Pauvres abusées, qui dans la complaisance et la facilité de certains directeurs cherchent ce qui peut entretenir leur dérèglement, et non pas le remède à leur maladie !

Il y en a d'autres qui courent à ces différentes communications par une impuissance de se retenir, et par une vaine inclination de dire leurs lumières. Il faut qu'ils écrivent et qu'ils parlent à tous les intelligens, et pendant qu'ils se repaissent vainement de ces belles fumées de discours, ils sont aussi éloignés de l'exercice de la mortification, qu'ils ont l'imagination remplie de ces faux brillans.

Enfin, il s'en trouve qu'une pure curiosité porte à connaître et à pratiquer tous les grands spirituels. Il leur en faut qui soient de réputation, car leurs voies passent l'intelligence des ordinaires, et autant qu'il s'en présente de nouveaux, il faut qu'ils les flairent et en sachent le langage. Hé ! mon Dieu ! Théonée, que de faiblesse dans les choses les plus saintes ! et que la véritable spiritualité souffre dans ces communications ! Il n'y faudrait que simplicité, et l'on en fait une mode, n'y apportant que raffinement et n'y cherchant qu'élévation.

§ II.

Mais après tout, n'y a-t-il point quelques circonstances, me direz-vous, où l'on peut communiquer à d'autres directeurs, sans se captiver si fort au sien ? Il y en a, Théonée, et c'est l'éclaircissement que j'achève de vous donner sur cette matière ; car il serait bien étrange qu'on ne pût jamais rompre sa chaîne, pour trouver sous de meilleurs maîtres une plus heureuse captivité. Je dis donc que l'on peut changer de main et consulter d'autres directeurs, quand on reconnaît par expérience que l'on ne fait aucun progrès sous le sien, quelque ferveur que l'on ait et quelque soins que l'on puisse apporter de sa part ; ce qui peut arriver, ou parce qu'il n'y donne pas une sérieuse application, ou parce qu'il est d'une conduite trop molle et trop facile, ou parce qu'en effet il n'a pas toute la science nécessaire pour la direction.

2. L'on peut aller à d'autres communications, quand on sait des directeurs qui ont plus d'intelligence pour les choses de Dieu. Et pourquoi ne vous serait-il pas libre de prendre votre plus grand avantage où vous le trouvez? Quelle raison peut-on alléguer en ce cas, de se tenir à un directeur moins entendu? Est-il au monde de matière qui ait une pareille conséquence, pour garder sa liberté? Prenez, Théonée, prenez hardiment votre mieux, quand il se présente en un sujet où tout doit être immolé à la grandeur de la matière, et ayez pour maxime de ne vous faire jamais esclave d'un directeur pour des considérations humaines. Ce sera beaucoup, si avec tous vos soins vous pouvez l'être de l'esprit de la grâce. 3. Usez-en encore quelquefois de cette sorte et consultez ailleurs, lorsque quelque attrait intérieur vous y sollicite, et par sa longueur, comme par sa douceur et par sa force, vous déclare assez les volontés de Dieu; car il arrive souvent que le Saint-Esprit met une âme sous la conduite d'un tel directeur, seulement pour un temps, attendant que dans le cours de sa Providence une occasion favorable vienne à naître d'un autre plus habile, à qui cette âme est due, et pour qui il lui inspire fortement son attrait. 4. Si vous vous trouvez bien de votre directeur, demeurez-y, à la bonne heure; mais pourtant il y a de certaines circonstances et des dispositions si délicates, si ambiguës et si obscures, qu'un œil seul n'est pas assez clairvoyant pour y pénétrer, et alors l'on peut aller au secours et prendre les avis de quelques autres personnes éclairées; le mieux n'est pas néanmoins que vous le fassiez jamais, sans en avoir auparavant reçu la permission de votre directeur, puisque vous ne vous en séparez pas, et que ce n'est pas son insuffisance qui vous donne lieu de faire ces consultations, mais la difficulté et l'obscurité de vos voies. Vous voyez par ce discours, d'une part, comme toutes ces communications multipliées sont vicieuses d'elles-mêmes; et de l'autre, comme elles peuvent se faire judicieusement dans de certaines circonstances.

MAXIME XII.

Le directeur a une obligation très-particulière de se tenir uni à Dieu, dans le temps qu'on lui communique.

Avant que de finir ce livre, l'on peut former une question fort à propos, d'où vient que la conduite des directeurs fait souvent si peu d'effet dans les personnes qui leur communiquent; car il est vrai, d'une part, que les entretiens et les communications

sont assez ordinaires; et de l'autre, qu'on ne voit pas bien des âmes qui fassent de grands progrès dans toutes ces conduites. Je n'en suis pas surpris, Théonée, lorsque les discours en sont vains et inutiles; mais assurément il y a sujet de l'être, lorsqu'ils sont bons et édifiants, puisque la sainteté des discours du directeur devrait, ce me semble, en ce cas faire des saintes de toutes les âmes qu'il conduit. C'est pourtant ce qu'on ne voit pas. Au contraire, parmi les plus saintes communications, la plupart demeurent toujours dans le même état, et les personnes les plus capables de haute élévation sont néanmoins arrêtées sans passer plus avant, quoique la force de leur attrait ne cesse point de les y appeler.

Pour vous dire nettement ce que j'en pense, n'en cherchons point d'autre cause, Théonée, sinon de ce que le directeur parle en homme, qu'il donne ses pures idées et ses raisonnemens, et qu'il ne sort point de chez soi, ne consultant que ses propres lumières; car un homme n'est pas capable de produire rien de divin dans les consciences, tandis qu'il ne puise que de son fonds. Il peut parler en sage et en philosophe, il peut parler en homme de bien; mais tout cela n'élèvera pas une âme hors de l'étage du pur humain. Il faut donc, Théonée, il faut qu'un directeur, dans le temps de ces communications, se tienne intérieurement uni à Dieu, afin que ce ne soit pas l'homme qui parle et qui décide; mais que ce soit uniquement l'esprit de Dieu qui influe dans tous ses discours, à la faveur de cette union, et qu'ainsi la conscience de ceux qui s'ouvrent à lui en puisse être divinement pénétrée.

Mais pour bien juger de cette rigoureuse obligation qu'a un directeur, j'avance deux vérités : En ne se tenant pas toujours uni à Dieu dans le temps de ses communions : 1° Il perd facilement son âme; 2° Et il ne perd pas moins facilement les âmes qu'il conduit.

CHAPITRE I.

Un directeur peut facilement perdre son âme dans les communications, s'il n'y est tout recueilli et uni à Dieu.

§ I.

Afin que cette vérité entre clairement dans votre esprit, qu'il est assez facile qu'un directeur se perde lui-même, s'il n'est tout uni à Dieu et recueilli en soi lorsqu'on lui communique, il ne faut que bien comprendre comment ce défaut d'union et de recueillement fait qu'il sort de son fonds. Et cette sortie,

qu'opère-t-elle ? Qu'il commence à se séculariser avec le séculier. Premièrement prenant peu à peu toutes les maximes du monde ; 2 n'estimant que les choses grandes, que l'éclat, qu'une sagesse adroite et politique ; 3 parlant comme les autres, des affaires du temps, des intrigues, des nouvelles, du cercle et des familles ; 4 ne goûtant que ce que le séculier goûte, car il semble que l'on n'ait de l'estime et du plaisir que pour tout ce qui est séculier et profane.

C'est de cette manière qu'un directeur se sécularise l'esprit, lorsque dans ses communications il ne se conserve pas toujours le cœur uni et recueilli en Dieu. Ce mal arrive de deux principes : de l'inclination de la nature et de la part des séculiers. La nature de soi-même est portée à tout ce qui est de curieux, à savoir ce qui se passe, à demander et à entendre ; elle a des maximes entièrement opposées à celles du crucifix, pour n'approuver et pour n'aimer que ce qui plaît aux sens. Elle souffre impatiemment une vie intérieure, retenue et mortifiée, parce qu'elle y trouve sa mort. Otez donc à un directeur ce recueillage et cette union avec Dieu dans ses conversations, n'est-il pas alors fort naturel que la nature se répande par tant de sorties sensuelles et animales ?

Ajoutez encore que les séculiers donnent d'eux-mêmes le penchant de ce côté-là ; car toute leur science n'est que le monde, ses maximes et une vie libre. C'est pourquoi la nature étant favorisée de son propre poids et de la part de l'objet, cela fait que la récollection intérieure manquant à un directeur, dans les visites et les ouvertures de conscience qui lui sont faites, il en devient tout séculier.

Mais Théonée, oh ! qu'il en va bien autrement d'un directeur, toujours intérieur et recueilli dans ses conversations ! Celui-ci ne se sécularise jamais, passant dans les sentimens et les maximes du siècle. Oh ! qu'il est fort et bien gardé, parce que son recueillage intérieur lui donne cet avantage, que son cœur est toujours dans le goût de maximes toutes opposées, que lui imprime l'esprit divin dont il est partout inspiré ; parce que son cœur ainsi ramassé en soi-même incessamment, est incessamment satisfait et plein de son Dieu. D'où il arrive qu'il se met peu en peine de faire cent interrogations vaines et curieuses de ce qui se fait et de ce qui se passe dans le monde, parce que ce recueillage lui donne de l'ouverture et de la facilité pour faire beaucoup de retours et de réflexions qui sanctifient les entretiens les plus profanes ; parce qu'étant aidé de cette récollection, il voit mieux la vanité et la

folie des gens du monde , et il sort de leur compagnie avec beaucoup plus de dégoût qu'il n'y est entré. Et ainsi , un directeur étant toujours recueilli, ne prend jamais un esprit séculier dans ses conversations.

§ II.

Par ce défaut de récollection , il nuit encore infiniment à sa conscience , lorsqu'il converse avec le prochain ; car il remporte facilement les images des choses qu'il a vues et entendues. L'impression des choses se fait vivement dans l'imagination , lorsque les sens extérieurs s'appliquent fortement aux objets ; d'où puisant les images , ils en font un transport à cette faculté. Otez donc cette application des sens aux choses que l'on voit et que l'on entend ; à peine y en restera-t-il aucune espèce et aucune image, comme il arrive à celui de qui l'esprit est très-rêveur , à raison qu'il ne fait presque point d'attention sur ce qui est présent à ses yeux et sur ce qui lui entre par les oreilles.

Or un directeur qui , dans ses entretiens , ne se tient pas toujours uni à Dieu par esprit de récollection , a tous les sens appliqués à ce qu'il voit et à ce qu'il entend , parce qu'il sort de soi-même , et c'est aussi de là que naissent les misères de l'oraison , la difficulté des examens et l'impossibilité du recueillement , lorsque par un juste jugement de Dieu , les fantômes des choses reçues viennent faire son supplice (1).

Mais un directeur toujours proche de Dieu et de son cœur dans ses entretiens , n'a nullement les sens appliqués à ce qu'il entend et à ce qu'il voit , qu'autant que la nécessité le demande , parce que son occupation intérieure avec Dieu le retient , pour ne point sortir de chez soi , qu'en se ménageant fort insidieusement , selon l'exigence des sujets. Ce qui fait heureusement qu'il sort de ces communications avec une imagination nette et vide des fantômes de toutes les choses humaines ; que le doux repos de ses oraisons n'en est jamais troublé et que la claire connaissance de son intérieur n'en est jamais plus obscurcie.

§ III.

Voici encore un mal extrême , Théonée , où un directeur peut tomber , s'il n'est tout appliqué intérieurement dans ses conversations ; c'est qu'il est fort naturel qu'il s'attache dérèglement le cœur aux personnes , regardant , parlant , réfléchissant sur les

(1) D. Gr. in Mor.

objets ; parce que c'est le propre du cœur humain de se prendre aux choses et de s'y lier ; ce qu'il ne manque jamais de faire quand il n'est pas lié et uni intérieurement. De plus , la confiance que les pénitens prennent au directeur, leur cause d'ordinaire des attachemens ; et par une même suite , n'est-il pas très-facile qu'un directeur s'attache d'inclination , étant vrai que l'affection qu'on a pour nous engendre nécessairement une mutuelle affection (1) ? Et puis , cherchez d'autre source des malheurs qu'on voit souvent en arriver , c'est que le cœur a perdu son recueillement et s'est épanché dans l'entretien.

Mais , Théonée , comprenez je vous prie , qu'un directeur qui ne sort point de son intérieur quand on lui parle ne tombe jamais dans ces désordres d'attachemens ; parce que la récollection s'opère principalement dans le cœur , en sorte que son cœur étant toujours uni en son fonds avec Dieu , il n'est pas capable de faire une autre union avec la créature.

Ajoutez qu'une des fins que se propose ce directeur par son recueillement , est de conserver la pureté de son cœur parmi toutes ces conversations ; il sera donc bien éloigné de l'engager par aucune inclination , puisqu'il n'est rien qui souille comme ces attachemens , ainsi que je le montre dans la maxime 3 du liv. 2. Enfin ce recueillement intérieur a cela de particulier , qu'il laisse dans le cœur une disposition tendre et saintement scrupuleuse , aux moindres atteintes d'une inclination naturelle ; c'est pourquoi ce directeur si divinement disposé , a le cœur comme inaccessible , même aux premières touches de toutes ces amitiés vaines et sensuelles.

CHAPITRE II.

Un directeur perd facilement les âmes dont il a la conduite , quand il n'est pas tout recueilli et uni à Dieu dans ses communications.

§ I.

Le mal qui revient à un directeur , lorsqu'il n'est pas intérieurement recueilli dans ses entretiens , n'en demeure pas seulement là , d'y trouver la ruine de son âme ; mais il perd encore celle dont Dieu lui a donné la conduite. Voyez , Théonée , quel enchaînement de malheurs pour ne pas se tenir uni à Dieu dans ces communications !

Premièrement , il renverse les desseins que Dieu a sur les per-

(1) Gers.

sonnes dont la perfection lui a été commise par la divine Providence. Il faut supposer que Dieu n'agit pas seul dans l'œuvre du salut des hommes ; mais , comme dit saint Augustin , les pécheurs sont conduits par les justes , et les justes le sont par l'esprit de Dieu , qui les inspire (1) ; d'où nous devons inférer que Dieu envoie les âmes aux directeurs , afin qu'ils secondent les desseins de sainteté et de salut qu'il a sur elles. Or il n'est rien de la part du directeur qui les puisse favoriser comme les bons discours ; car avec la communication des pensées , l'on fait encore de fortes impressions sur les sens , de la voix et de l'action.

Je dis maintenant qu'un directeur sans union avec Dieu dans ses entretiens , et sans récollection , ne parle point de Dieu et qu'il ne le peut , parce que le discours est un effet de la plénitude du cœur , et son cœur est vide de Dieu par ses sorties épanchées et par ses distractions volontaires. Et puis, comment voulez-vous que quelqu'un parle de ce qu'il ne sait pas et de ce qu'il ne comprend pas , puisque la connaissance et la compréhension sont nécessaires pour le discours ? Or un directeur qui aurait de l'épanchement et qui ne se tiendrait pas toujours proche de Dieu dans ses entretiens , ne pourrait savoir , ni comprendre les choses divines qui se puisent dans cette divine union et dans cet esprit recueilli en Dieu. N'est-il donc pas véritable qu'il renverserait les desseins que Dieu a sur les âmes qui sont sous sa conduite ? Avouons-le , Théonée , que c'est une chose honteuse et pleine de confusion , qu'il se trouve quelquefois des directeurs qui ne peuvent dire un mot de Dieu avec des pénitens , pendant que l'on sait dire cent nouvelles et qu'on ne peut tarir en mille choses superflues , ayant aussitôt trouvé le bout des divines.

§ II.

2. Un directeur qui communique hors de cette union et de ce divin recueillement , perd les âmes , parce qu'il n'en peut toucher les cœurs. Car je le veux , que sans avoir l'exercice de cette union intérieure , il puisse parler de Dieu , ou parce qu'il a lu les livres spirituels , ou parce que l'imagination en est fort vive , pour se former la conception des choses , ou parce qu'il a de la facilité à s'énoncer ; toutefois je maintiens qu'il n'est pas capable de toucher les cœurs par ses discours , pour les porter à sortir du péché , ou à entrer plus avant dans les voies de la vertu.

Il parle de Dieu , il est vrai ; mais il le fait d'une spéculation

(1) De civ.

fort sèche , et non pas d'une manière qu'il ait apprise par l'expérience de ces choses. Ses discours viennent de la tête , et non pas du cœur : c'est pourquoi , comme il appartient à la tête de convaincre la tête , c'est aussi le propre du cœur de toucher le cœur ; et comme son cœur n'est touché d'aucune onction , comment voulez-vous qu'il puisse la porter dans les cœurs , pour les amollir de quelque divin sentiment ?

Et pour prendre la chose de plus haut , je vous dirai , Théonée , que ce directeur donnant ses propres pensées et non pas les pensées de Dieu , n'est capable en aucune manière de toucher les cœurs. Mais pourquoi ? Parce que l'œuvre propre de Dieu est de faire impression dans le cœur , sur qui il a seul le droit d'exercer son empire et d'y entrer comme il lui plaît. Il faut donc que les pensées d'un directeur soient des pensées divines , et qu'il ne soit proprement que l'organe de Dieu , afin que lui-même en étant le premier touché et amolli , il puisse transporter cette touche et cet amollissement , dans le cœur de ceux qu'il conduit : et c'est là ce que ne peut faire absolument celui qui a l'esprit et les sens dissipés , parce qu'il n'est pas intérieurement uni à la source.

J'ajoute encore qu'il y a une totale incapacité ; parce qu'il ne peut pas se faire qu'il parle long-temps de Dieu : la raison en est évidente. Un homme qui parle de matières où son cœur ne prend point de goût , et qu'il ne traite que par manière d'entretien , ne peut pas aller bien loin sur ce ton ; parce que le goût n'y étant pas , cette sorte de discours lui est violente , et un pur effet de cérémonie ; et les choses ordinairement ne sont pas de durée , lorsqu'elles se font avec contrainte , et que ce n'est pas la douceur du cœur qui les entretient.

Mais un directeur , qui est toujours intérieurement recueilli et proche de Dieu , touche facilement les cœurs par ses discours : Cela vient de ce que tout ce qu'il énonce , il le dit en vue de Dieu qui fait couler l'onction dans ses paroles ; de ce que par application se tenant fidèlement exposé à ses divins yeux , afin qu'il agisse en lui et afin d'attirer son opération , Dieu lui-même prend alors sa place , l'âme , et parle par sa bouche ; de ce qu'enfin parlant de Dieu , et en ayant toujours le goût au cœur par le moyen de cette union intérieure , il ne peut pas se faire qu'il ne manifeste son ardeur et son feu ; et c'est ce qui porte une sainte chaleur dans les cœurs des personnes qu'il conduit.

§ III.

Je pourrais en dernier lieu vous faire voir qu'un directeur

ruine par ses entretiens les âmes qu'il a sous sa conduite , par ce défaut d'union intérieure et de récollection ; parce qu'il arrive que ceux qui en devraient sortir pleins de Dieu , s'en séparent d'ordinaire mal édifiés. Cela ne demande point d'autre preuve , que ce que j'ai dit jusqu'ici ; car s'il devient séculier avec les séculiers, s'il parle comme eux , s'il ne les entretient pas de choses bien chrétiennes et touchantes, il est clair qu'ils ne peuvent être que scandalisés de ces sortes de conversations, attendant toute autre chose d'un directeur qui ne doit jamais se produire que comme un homme céleste et de l'autre monde.

Mais celui qui dans ses entretiens ne s'éloigne point de son cœur, et de Dieu, a cet avantage par raisons opposées, qu'il renvoie toujours ses pénitens très-édifiés de ses discours. Il se souvient de l'habit qu'il porte, pensant qu'il ne doit rien faire, qui le déshonore, et qui ne soit digne d'un directeur des âmes ; ces paroles de Tertullien lui pouvant être fort bien appliquées : « que l'habit qu'il porte et qui le distingue du profane séculier, lui est un » haut avantage et une grande grâce, puisqu'à la seule pensée » de cet habit de réforme, les mœurs les moins déréglées rougis- » sent seulement de paraître (1). »

Ne faut-il donc pas conclure, Théonée, que le directeur a une obligation rigoureuse de s'étudier à cette union avec Dieu, et à cette récollection d'esprit dans ses entretiens ? Cette obligation est proportionnée à la facilité que tout homme de bien a de son fonds, de se séculariser, de se dissiper l'esprit, et d'attacher son cœur dérèglement : or la facilité n'est-elle pas incroyable, de prendre les maximes du siècle, de s'épancher l'esprit et les sens dans les entretiens, et d'attacher son cœur aux objets agréables et sympathiques ?

Serait-il bien possible qu'un directeur eût embrassé une profession et un genre de vie, qui fût l'occasion de sa perte, ou du moins qui ruinât sa perfection ? Ne serait-ce pas se jeter dans son malheur, de se jeter dans les entretiens ? et ne serait-il pas déplorable, que faisant le métier de sanctifier les âmes des autres, il perdît la perfection de la sienne ? Encore une fois, cela n'indiquet-il donc pas l'obligation pressante qu'il a d'être uni à Dieu et recueilli dans ses conversations ?

Mais si cela n'est pas, à quel compte terrible, Théonée, pensez-vous qu'il soit réservé pour tant d'âmes que Dieu lui envoie, lesquelles font naufrage, ou de leur salut, ou de leur perfection ?

(1) De pal.

Peut-être est-il arrêté que plusieurs ne se sauveront que par le moyen de ce directeur, et qu'ils ne se perfectionneront que par ses industries. Si donc, pour ne pas se conserver en union avec Dieu, et en recueillement, il est incapable de leur en bien parler et de toucher leurs cœurs, n'auront-ils pas sujet de s'en prendre à lui et de lui demander raison de leur perte, au tribunal de la justice divine?

Combien peut-être y en a-t-il déjà qui se sont perdus, parce que leur directeur ne les a point pressés de bons discours? Autant d'entretiens que peut avoir un directeur, ce sont autant de matières de nouvelles obligations de faire à Dieu de nouvelles conquêtes. Il contracte autant de dettes qu'il a de communications avec ses pénitens; et étant une personne publique par état et par profession, il est redevable à Dieu, non-seulement de son âme, mais encore de celles de tous ceux qui l'approchent.

Après tout ce que je viens de dire, je vous laisse le jugement, Théonée, si un directeur n'a pas une obligation bien rigoureuse, d'être toujours dans cet esprit d'union avec Dieu et de recueillement dans ses entretiens, puisque n'y étant pas, il ruine l'intérêt de son âme et de l'âme de son prochain?

LIVRE II.

MAXIMES POUR LES PERSONNES AVANCÉES.

MAXIME PREMIÈRE.

La récollection est absolument nécessaire pour la vie spirituelle.

CHAPITRE I.

La nature de la récollection.

§ I.

J'estime, Théonée, que cette maxime de récollection est si absolument nécessaire pour la vie spirituelle, que je me suis proposé dans ce traité, d'épuiser autant que je pourrai tout ce qu'on peut dire, afin d'en faciliter les voies. Il n'y a point tant de sujet de s'étonner de ce que la plupart des âmes sont retardées de la perfection, parce que la conduite où plusieurs s'attachent n'est pas de les faire entrer dans l'esprit de recueillement. Il se trouve, ce me semble, qu'une certaine manière règne, beaucoup de pratiques, de méthodes, de pénitences, de communions fréquentes

de parler d'oraison et d'y engager. Toutes ces choses en elles-mêmes sont vertueuses et ont de la bonté, je l'avoue ; mais les unes deviennent souvent des amusemens de dévotion dont les esprits s'entretiennent ; et les autres sont impossibles, pour ne pas prendre le chemin qui y conduit. Chacun en pensera comme il lui plaira ; mais, selon mon sens, l'esprit de récollection est l'unique, qui donne la solidité de la vertu et l'éminence de la perfection ; qui contient un abrégé de toutes les voies ; qui opère efficacement ; et qui dans l'esclavage où il jette l'esprit, le met néanmoins dans un dégagement admirable, et dans une sainte liberté : Et pour me servir de la pensée de saint Pierre ; « un homme intérieur et recueilli, a l'esprit dans une espèce d'incorruptibilité, » toujours paisible, modeste, et riche de biens spirituels, qui lui » viennent de la présence de Dieu, devant qu'il marche. (1) »

Mais il importe d'abord d'expliquer la nature de la récollection, pour en faire mieux voir après, la nécessité et les avantages. La récollection en soi, peut se définir une demeure intérieure, proche de son cœur, par le dégagement de toutes les choses créées ; et pour en bien partager l'idée et la connaissance, vous saurez qu'il y a la récollection extérieure, et la récollection intérieure.

§ II.

Pour l'extérieure, je dis qu'elle consiste : 1^o Dans le silence ; car le discours empêchant d'ordinaire la dévotion et le repos du cœur, une personne intérieure s'interdit toutes les communications humaines ? Voilà son grand principe ; pour ne devenir point homme avec les hommes, et pour se conserver avec Dieu, en son fonds. Si elle parle, elle y garde toujours trois choses : 1^o Elle dit peu, retranchant toutes les superfluités de paroles ; 2^o Elle ne le fait que dans la nécessité, lors que toutes les raisons l'obligent de ne pas s'en dispenser. 3^o Et s'il faut qu'elle porte plus loin son discours, ce n'est que pour parler de choses de Dieu ; car ne pensez pas que sa langue puisse trouver quelque satisfaction en d'autres sujets qu'en ceux qui font les délices de son cœur.

Je mets encore cette recollection extérieure, dans la solitude : parce qu'une personne spirituelle comprend parfaitement, que pour connaître bien Dieu, il ne faut pas connaître la créature. C'est pourquoi elle est toujours reserrée dans sa maison ou dans sa chambre, et elle fuit toutes les visites amusantes, séculières et mondaines, comme des occasions où la conscience fait ordinairement

(1) Pet. 1. c, 3.

rement naufrage par l'oubli de son Dieu : si bien , que pour s'en conserver l'amoureuse présence et l'aimable vue , elle se défait de tous ces commerces , qui ont coutume de lui dérober une si riche possession. Et c'est pour cela , dit Jérémie , que les âmes qui s'élèvent au dessus d'elles-mêmes , s'approchent de Dieu , demeurent volontiers dans la solitude et dans le silence (1). Elle s'accommode néanmoins à son état , et sort de sa retraite comme une autre colombe , de l'arche de Noé : ou quand la bienséance et la civilité le demandent ; car la solitude doit être judicieuse : ou quand il y a des nécessités , à qui elle obéit sans peine , quelque enfoncée qu'elle soit dans sa retraite : ou quand il s'agit des affaires de Dieu ; car alors elle quitterait les grottes les plus charmantes en douceur et en silence ; ou quand il faut aller aux pauvres , et au hôpitaux ; parce que sa solitude ne lui est point chère , comme les membres de Jésus-Christ qui l'appellent. Enfin je mets la récollection extérieure , dans l'franchissement et dans l'éloignement de toute affaire étrangère , qui n'est point celle de son âme , parceque celui qui vraiment veut Dieu , se dégage et se débarrasse de toute affaire , où il ne trouve pas la seule possession de son Dieu.

§ III.

Et pour réussir dans ce dégagement , qui lui fait rencontrer si heureusement son trésor : 1^o Il se borne dans son occupation et dans son emploi , sans se multiplier à tant d'affaires , et sans prendre connaissance de ce que font les autres , car ces esprits à cent choses , et trop curieux , qui se mêlent de tout ce qu'ils ne font pas , ne trouveront jamais Dieu seul , parce qu'eux-mêmes ne sont jamais seuls. C'est pourquoi il se retire de tout , afin que se reserrant dans son emploi particulier et ne se partageant point , il puisse être sans second , et rester ainsi tout solitaire et recueilli avec son Dieu. 2. De plus , il ferme ses oreilles à tout ce qui se passe dans le monde , et aux nouvelles du temps , afin d'avoir l'imagination et la mémoire nette de cent choses superflues , et de tous les amusemens du siècle ; car hélas ! combien y en a-t-il , qui faisant état d'être à Dieu , y courent , et en ont l'avidité comme les autres ; et n'étant pas vides de tout ce tracassé de nouvelles et de curiosités qui ont cours , il ne faut pas s'étonner , si dans l'intérieur ils portent toujours un bandeau et un nuage qui leur voile les beautés de Dieu : au contraire , celui qui se retire de ces connaissances amusantes , voit d'un œil net et serein l'objet de son bonheur.

(1) Lam. c. 3.

3° En un mot, pour mieux favoriser cet éloignement de toute affaire étrangère, il écarte loin de soi tout ce qui a quelque superfluité, ne voulant s'occuper, que de ce qui est nécessaire à son salut et à la perfection de son âme. C'est donc ce silence, cette solitude et cet éloignement de tout, qui établit la récollection extérieure.

§ IV.

Faisant et la récollection intérieure, qui est le terme et la consommation de la première, elle passe bien plus avant. Elle renferme trois choses et consiste : 1° A fermer ses sens à tous les objets humains, pour n'en point recevoir les images et pour faire que l'esprit n'en soit point intérieurement diverti, s'appliquant à cent choses vaines et inutiles. 2° Dans une attention continuelle à chercher et à contempler Dieu en son fonds, où il fait une demeure constante et familière. 3° Dans un soin perpétuel de se remplir de saintes pensées, pour n'être pas dans une oisiveté, ou dangereuse, ou criminelle. Or, c'est cette récollection intérieure, dont je prétends faire voir dans ce traité, les besoins et le prix : car pour l'extérieure, j'en suppose tellement la nature, dans le silence, dans la solitude et dans l'éloignement de toute affaire empêchante, lorsque quelqu'un veut se donner tout à Dieu et le goûter, que ce serait s'abuser et perdre temps d'en penser autrement ; étant vrai que celui qui parle, qui s'épanche et qui se mêle de tout, est entièrement inhabile aux choses de Dieu, et incapable de faire seulement les premières entrées dans cette vie intérieure.

§ V.

Il ne suffit pas, Théonée, de savoir la nature de cette récollection ; il est encore à propos d'en connaître les qualités afin de s'y mieux établir, et les manières dont elle se perd afin de les éviter. Ses qualités sont : 1° Qu'elle doit être toujours dominante, c'est-à-dire que dans les occupations les plus pressantes dans leurs changemens et leurs variétés, l'esprit, le cœur et les puissances doivent sans cesse se rendre à la récollection, et y tomber comme dans leur centre. L'action doit tellement vous occuper, que vous soyez plus dans votre recueillement intérieur que dans l'action que vous faites. Et bien que les choses demandent l'application de vos sens et de votre esprit, il faut néanmoins que cet esprit de récollection vous lie et vous occupe davantage, et que jamais cette multiplicité, et cet empressement des choses, ne vous tire hors de votre intérieur ; 2° La récollection doit être encore pacifique : car la disposition de recueillement est comme une mer

calme, où ne s'élève aucun vent qui en trouble la tranquillité : la récollection, d'un côté, répand un certain calme dans toute l'âme, et pour me servir du terme d'un prophète (1), y fait couler comme un fleuve de paix ; et de l'autre, l'homme intérieur a un soin particulier que rien n'altère cette tranquillité de la part des objets, et que la plus légère émotion ne s'élève point dans son cœur. Mon Dieu ! que ceux qui jouissent de ce paisible recueillement ressentent bien ce que je dis : et que leur soin est délicat, pour ^{en} donner point d'accès à la plus petite altération et au mouvement le moins inquiétant ; 3^e La dernière qualité de la récollection est qu'elle doit être continue ; car le captif s'échappe autant de fois, que ses chaînes sont brisées ; et la nature dérégulée s'échappe et se répand sitôt que la récollection, qui est la chaîne dont elle est domptée, cesse lâchement. Elle doit donc être continue pour retenir les continuels dérèglemens de la nature, ou bien ce sera incessamment défaire dans la dissipation ce qu'on aura bâti dans la récollection.

§ VI.

Or, remarquez je vous prie, Théonée, que ce saint recueillement, et cette attention intérieure se perd par des voies contraires aux qualités que je viens d'exposer : 1^o Les égaremens et les sorties de vous-même dans vos occupations, dans vos entretiens, dans de certaines gaités naturelles de récréations, font que cet esprit de récollection s'évapore incontinent, qui de sa nature est sérieux et ennemi de ces légèretés humaines et puériles ; 2^o Il se perd aussi par les empressemens du cœur et de l'action même extérieure ; car la délicatesse de cette divine récollection est si grande, qu'une petite précipitation est capable de faire qu'elle se dissipe, et que l'âme reste épanchée par tous les sens ; 3^o Il y a encore de certaines imperfections, et des fautes délibérées qui ne sont pas plutôt commises, que la conscience se trouve hors de son recueillement, cette dissipation étant un châtiment qui suit aussitôt cette faute affectée que l'on vient de commettre ; n'en étant pas ainsi de celles que la faiblesse ne peut éviter, et après lesquelles l'esprit humble rentre sans peine dans soi-même.

Ce sont les trois désordres dont doit soigneusement se défendre celui qui veut être dans ce divin esprit de récollection. Et c'est pour cela, Théonée, qu'il ne faut pas s'étonner, si beaucoup de personnes en ont assez peu l'intelligence et la pratique ; parce qu'on ne voit d'ordinaire que sorties hors de soi-même par cent ma-

(1) Is. cap. 66.

nières humaines et sensuelles ; qu'empressements en tout ce que l'on veut, et tout ce que l'on fait ; et qu'imperfections grossières, que la volonté commet plutôt que l'infirmité.

Après vous avoir montré la nature et l'essence de la récollection , je vais de suite vous en développer toutes les dépendances ; la nécessité de la récollection ; l'occupation de la récollection ; les peines de la récollection ; les châtimens du défaut de récollection ; et le bonheur de la récollection.

CHAPITRE II.

De la nécessité de la récollection.

§ I.

Il n'y a personne qui ne dise que l'oraison , la mortification et la connaissance de soi-même , sont des choses absolument nécessaires à un chrétien ; mais bien davantage à ceux qui prétendent s'approcher de Dieu par une vie plus sainte et plus élevée. Cette nécessité se comprend sans peine, et comme il est aussi peu possible de se sanctifier sans l'oraison , sans la mortification et sans la connaissance de soi-même , que d'aller à un terme sans passer par un milieu ; cela me fait dire que la récollection est nécessaire d'une égale nécessité , parce que vous ne pouvez pas plus être personne d'oraison , ni mortifiée , ni dans la connaissance de vous-même sans la récollection ; c'est ce qu'il nous faut voir.

Et pour le premier , que je serais heureux , Théonée , si j'avais cette grâce du discours , de pouvoir désabuser quantité de bonnes âmes et si bien intentionnées qui aspirent à l'oraison , et qui pour y réussir se prennent à tout ce qui n'en fait pas , ce me semble , le secret et le mystère. Dites-moi s'il est rien de plus commun que de voir toutes les personnes qui se donnent à l'oraison chercher sans cesse et demander aux directeurs des méthodes d'oraison ? Comme si ce métier avait ses règles comme un travail de main , lesquelles étant gardées , l'on fit à discrétion des progrès dans l'oraison tout aussi promptement et aussi avant qu'on l'a conçu. N'est-ce pas là une grande simplicité de ces personnes , de croire qu'elles puissent réussir dans ce saint exercice pendant qu'elles suivent leurs sens , et qu'elles vivent à leur humeur , partout libres et sans contrainte ? Souvent toutes les méthodes que l'on prescrit , quand elles sont seules , ne font qu'entretenir les esprits , parce qu'on ne va pas à la bonne qui est une continuelle récollection de son cœur , pour être capable de l'esprit d'oraison.

Car pour réussir dans ce divin emploi : 1° Il faut s'accoutu-

mer d'être tout le jour familier avec Dieu , afin de se disposer bien faire au temps de l'oraison qui est le temps de la familiarité consommée. Autrement, serait-il possible , qu'un cœur dissipé le long du jour, pût entrer tout-à-coup et à son gré , au temps de l'oraison , dans cette divine privauté ? C'est une illusion de le penser, et une plus grande témérité de l'entreprendre. Le mouvement du cœur vers Dieu doit être tout le jour, afin de le continuer dans l'oraison et d'y trouver son repos : et c'est assurément un abus , de croire, que l'espace d'une heure l'on puisse bien faire une chose , à laquelle l'on n'a aucune application l'espace de douze et quinze heures ; 2° Il faut encore pour l'oraison avoir une imagination nette , et vide d'une foule de fantômes et d'images afin qu'elles ne soient point un empêchement qui nous voile toutes les belles vérités que l'esprit va pour y contempler et pour y goûter. Si bien que toute l'adresse est de désempir l'imagination de ce qu'elle a , et de la fermer sans cesse, afin que rien n'y entre , de ce qui se passe hors de nous ; 3° Il faut, pour l'oraison , une troisième chose , qui est d'avoir un cœur parfaitement pur ; car la fin de cet exercice est de s'unir à Dieu, ce qui ne peut être, que le cœur ne soit dans une exacte pureté.

Or, Théonée , une personne avec toutes les méthodes d'oraison , n'y arrivera jamais , si elle est naturelle , si elle est dissipée , et si elle ouvre facilement son esprit , et ses sens à toutes les choses de la vie , quoiqu'assez innocentes , pour les goûter , et pour en jouir : parce que son esprit de dissipation est tout opposé à cette divine familiarité de l'oraison , étant plutôt familiarisée avec les sens , la chair et les créatures. Cela fait qu'elle a toujours l'imagination grosse de cent extragances , qu'elle recueille par les sens de tous côtés ; et son cœur en est tellement souillé , que ses impuretés ne cessent non plus que sa dissipation. Voilà ce qui la rend incapable de l'esprit d'oraison , quelques pratiques, quelques méthodes et quelques industries qu'elle en ait de son directeur. Et c'est de cette façon que tant de bonnes personnes, du reste, passent leur vie dans de vains efforts, pour entrer en ces intimes communications avec Dieu.

Mais venons au point, Théonée , montons à la source et disons que c'est donc uniquement la recollection qui rend capable d'oraison. 1° Car c'est elle qui tout le jour ramassant les sens et les puissances , occupe l'esprit familièrement avec son Dieu ; de façon qu'une personne recueillie venant à l'oraison , n'y fait presque rien de nouveau , parce que , proprement, son oraison n'est qu'une continuation de ce qu'elle fait tout le jour. Quelle pré-

cieuse facilité ! quelle élévation ! quel divin état et quelle extase continuels de cette âme ! 2° C'est encore la récollection qui vide l'imagination de tous les fantômes et de toutes les images , dont l'importunité fait le tourment de l'oraison ; car son exercice est de retirer de tous les objets , de n'arrêter sur rien de ce qui se voit et de ce qui s'entend , et de nous ramasser et nous faire toujours demeurer en nous-mêmes. Par ce moyen , l'esprit tout recueilli ne remportant aucune image des objets , il peut sans peine , sans nuage et quand il lui plaît , entrer en commerce avec Dieu dans l'oraison. 3° C'est enfin la récollection qui purifie le cœur ; car c'est dans son fonds calme et paisible que se découvrent nettement les plus déliés mouvemens de la nature , qu'un esprit tranquille et fidèle étouffe aussitôt dans leur naissance , empêchant ainsi par cette découverte , que la plus légère corruption ne se coule dans le cœur ; et l'âme purifiée de cette sorte à la faveur de la récollection , est toute capable d'union avec son Dieu , qui est la fin et le centre de l'oraison. Jugez-donc par là , Théonée , si pour faire oraison , la récollection n'est pas uniquement nécessaire , si ce n'est pas s'amuser bien vainement de s'attacher seulement aux pratiques et aux industries pour s'y façonner , tandis qu'on laisse la principale et la plus importante , qui est de se tenir dans un recueillement continu.

§ II.

La seconde chose nécessaire au chrétien est la mortification. Cette nécessité est rigoureuse et indispensable dans l'esprit du christianisme ; d'où j'infère que la récollection est d'une pareille nécessité , parce qu'une personne ne peut être parfaitement mortifiée , si elle n'est parfaitement recueillie. Et de fait , donnez-moi un esprit évaporé et tout extérieur , et je vous m'ontre clairement son incapacité à se mortifier. Et comment cela , me direz-vous ? 1° Parce que pour la mortification continuelle , il est nécessaire d'être incessamment sur ses gardes et de marcher toujours avec circonspection , afin de n'être pas surpris des ennemis ; car ou ils corrompent sans cesse les sens et le cœur , ou une perpétuelle attention doit en mortifier les inclinations et en arrêter les efforts. Or , un esprit évaporé et sans récollection n'étant jamais intimement à soi pour se posséder et pour se défendre , est à tout moment surpris de l'ennemi , à qui il se laisse aller sans résistance. 2° De plus , pour se mortifier , ne faut-il pas être habituellement dans la haine de soi-même ? Car la mortification étant un acte de haine , il faut auparavant que la haine soit au cœur :

et comment une personne dissipée peut-elle se haïr, elle qui par sa dissipation ne cherche que la satisfaction de ses sens ? 3° Pour se mortifier, il faut en concevoir le grand besoin, parce qu'il est dur à la nature de mourir en toutes choses ; et il n'est que la connaissance de ce pressant besoin, qui soit capable d'appliquer l'esprit à un si rigoureux exercice ; ce que ne peut faire celui qui est évaporé, parce que son évaporation lui ôte les retours et les raisonnemens, pour comprendre la nécessité de se mortifier.

Mais c'est ici l'emploi de la récollection qui possède éminemment ces trois avantages. 1° Un esprit recueilli est toujours en garde et en attention, ou pour se refuser les satisfactions animales et sensuelles, que la nature demande à toute heure, ou pour s'imposer des peines affligeantes, bien loin de tomber dans la surprise de ses ennemis. 2° Il ne manque aussi jamais de se haïr pour se mortifier, parce que la récollection intérieure lui découvrant ses continuelles misères, qu'il est impitoyable à se consumer et à se faire mourir de mortification. 3° Il n'est pas non plus aveugle pour voir les pressans besoins de cette mortification ; car la récollection a toujours l'œil clair et vigilant pour pénétrer jusqu'à la dernière corruption et à la dernière malice de la nature. N'est-ce donc pas, Théonée, encore une fois une indispensable nécessité de vivre toujours dans le recueillement, pour être toujours dans la mortification ?

§ III.

La troisième chose absolument nécessaire au chrétien est la connaissance de soi-même ; et un esprit sans récollection n'y parviendra jamais. 1 Car pour entrer dans cette connaissance, il faut une veille toujours éclairée, à raison que les mouvemens du cœur sont extrêmement obscurs et subtils ; et si ce regard n'est vif, et perçant, s'il n'est intimement appliqué, ces mouvemens échappent facilement à sa connaissance. Comment voulez-vous donc qu'un esprit dissipé puisse se connaître, lui qui a toujours ses regards hors de soi-même vers le sensible et vers la créature ? 2 Pour se connaître, ne faut-il pas encore que cette attention vigilante soit continuelle, puisque continuellement tout ce qui est dans nous, se convertit en corruption ? Et si un esprit évaporé a quelque recueillement, ce ne sont que de certains bons intervalles, qui disparaissent comme des éclairs, et que les objets, l'inconstance et le dégoût dissipent. 3 Ne faut-il pas encore, pour se bien connaître, faire des retours, des réflexions, des comparaisons sur tous ses

mouvemens intérieurs , afin d'en faire un discernement exact et de ne pas les confondre ? Et où trouverez-vous qu'une personne dissipée puisse distinguer ces mouvemens , puisqu'elle ne retourne jamais sur soi-même , ne demeurant jamais dans son fonds !

C'est donc , Théonée , la seule récollection qui peut vous donner la connaissance de nous-même ; car étant tout recueilli : 1 ne voyez-vous pas par votre expérience , qu'insensiblement vous devenez attentif à ce qui se passe en votre cœur , et que vous en découvrez les ressorts les plus cachés ? La récollection est comme une glace où se voient les mouvemens de l'âme les plus secrets , et comme une profonde tranquillité , où se font sentir les souffles les plus légers. Et si le spirituel , comme dit saint Paul (1), c'est-à-dire l'homme intérieur , pénètre les secrets de Dieu , quelle difficulté aura-t-il de découvrir les mouvemens de sa conscience ? 2 De plus , ayant goûté cet esprit de recueillement , n'est-il pas vrai , Théonée , que ce vous serait un supplice de sortir au dehors et de n'être pas toujours attentif à vous-même ? C'est que cette attention persévérante et fidèle vient de la paix cachée et du secret plaisir de la récollection , dont l'âme ne peut sortir non plus que de son centre ; et c'est encore elle qui , par sa perpétuité , étouffe les corruptions naissantes et continuelles du cœur. 3 Enfin , c'est dans la récollection que s'opèrent les réflexions et les retours pour discerner un atome d'un atome ; car il n'est point de personne intérieure et recueillie qui ne soit réflexive. Du fonds de cette récollection , elle distingue la naissance des passions et de la grâce , leur motif et leur esprit , leurs progrès et leur terme ; et c'est là que s'apprend cette science des saints et cette haute intelligence des opérations de Dieu et de la nature ; car l'homme de récollection est un continuel contemplateur de sa conscience , où Dieu et la nature travaillent incessamment.

Ne faut-il donc pas conclure de ce discours l'étroite nécessité de la récollection qu'à toute personne qui veut entrer dans les voies d'oraison , dans l'esprit de mortification , et dans la connaissance de soi-même ? Si bien que s'en dispenser , c'est renoncer à toute la vertu ; et si l'on pense y travailler , sans y employer la récollection comme un moyen , c'est travailler pour courir après un fantôme qui n'a ni figure , ni vérité.

(1) 1. Cor. 2.

CHAPITRE III.

De l'occupation de l'esprit dans la récollection.

§ I.

Étant convaincu de la nécessité du recueillement où il faut s'établir partout, et d'où il ne faut jamais sortir, vous pouvez tomber, Théonée, dans la même peine où l'on voit nombre de personnes qui goûtent cet état de récollection, et qui veulent s'y donner, mais qui ne savent pas assez la manière dont il faut s'y occuper. Car il importe que vous sachiez que l'on y dégénère facilement à une grande oisiveté, qui fait et qu'on y perd son temps, et qu'on s'y nourrit de chimères, et que très-souvent on en prend le dégoût. L'on pense quelquefois avoir tout fait, pourvu que l'on se forme une idée de rentrer chez soi, et cependant tout y est dans la fainéantise. L'on parle de simples regards, sans vouloir rien faire davantage, et d'autres semblables termes qui ne servent bien souvent qu'à amuser, et à en retenir la bonne opinion de soi-même, ne laissant rien de véritable et de solide.

Ces manières de regards nus et simpls sont bonnes à des âmes déjà avancées et favorisées; mais à celles qui commencent d'entrer dans cette sainte récollection, il faut quelque chose de solide et de nourrissant, qui les occupe pour éviter les oisivetés, qui y sont trop ordinaires. L'imagination est souvent abandonnée à cent extravagances, dont elle est grosse et monstrueuse : on laisse entrer dans l'entendement toutes pensées, bonnes et mauvaises indifféremment, selon qu'elles se présentent. Les diverses passions touchent la volonté comme il leur plaît : et les inclinations s'élèvent sans résistance dans le cœur et y laissent leurs impressions, sans qu'on s'en tourmente beaucoup. C'est ainsi que dans cette grande oisiveté des puissances, plusieurs se forment de creuses idées de récollection, se flattant que c'est assez d'une vue simple et nue sur leur cœur, pendant que ces puissances sont en liberté d'aller à leur gré à cent égaremens. L'on demande donc quelle est la manière de s'occuper dans cette récollection : je vous réponds, Théonée, et je vous en donne deux manières; l'une est pour les personnes qui sont toutes nouvelles à cette divine vie; l'autre, pour les âmes déjà dressées et plus spirituelles.

§ II.

Pour les premières, je serais d'avis qu'elles portassent toujours à la tête et au cœur l'idée de Jésus-Christ, et la vue de quelqu'un

de ses mystères ; et qu'en elles-mêmes elles se formassent partout une image de Jésus , ou enfant , ou homme , ou agonisant , ou sous les opprobres , ou à la colonne , ou crucifié , ou sous quelque autre posture plus conforme à leur inclination particulière. C'est sur ce tableau , Théonée , où il faut que le cœur se porte , où il faut que l'âme soit toujours appliquée en son recueillement parmi la variété de ses occupations , et ce doit être le lien qui l'attache dans ce fonds , pour empêcher son oisiveté et ses égaremens.

Cette idée de la sainte humanité de Jésus est la plus appropriée aux sens , et la plus capable d'arrêter , et d'appriivoiser une imagination volage et farouche : elle porte grâce dans son seul regard ; c'est elle qui est la voie où il faut nécessairement s'engager ; et comme il s'agit dans les commençans de façonner sans cesse leurs mœurs et leur extérieur il leur est facile , ayant partout la vue intérieure de cette adorable humanité , d'en exprimer en eux-mêmes la manière et les traits. Et à l'imitation d'un jeune peintre , qui a toujours les yeux sur l'original pour en tirer la copie ; de même il faut avoir toujours dans sa récollection le regard sur Jésus pour en contre-tirer l'air , la modestie , la parole , le respect , les dispositions intérieures devant la majesté de Dieu.

L'âme recueillie peut encore en porter l'image et l'idée , ou comme d'époux , ou comme d'ami , ou comme de roi , ou sous quelque autre qualité qui conviendra le plus à sa dévotion. Cela fait , que sans se travailler beaucoup , elle se remplit dans son recueillement de cette divine image de Jésus , et en fait en tout temps et en tout lieu une douce occupation. Outre que c'est le moyen qu'une personne commençante se grave Jésus profondément au cœur par cette application continuelle ; car ses regards sont comme le burin qui grave plus ou moins le portrait , selon qu'on le repasse sur le métal et qu'on l'enfonce : pareillement ses regards impriment aussi Jésus et le gravent fortement dans le cœur , à mesure qu'ils repassent et qu'ils sont redoublés sur ce divin objet. Je ne vous détermine pas ici , Théonée , les actes et les entretiens de votre cœur avec Jésus : je laisse cela à votre attrait et à votre liberté , selon les différens visages que cette divine humanité vous présente ; car je ne veux pas vous y gêner d'aucune méthode d'actes , où il me semble que la meilleure manière d'opérer est celle qui vient d'un cœur touché et blessé de ce cher objet que l'on contemple.

Avec cette vue intérieure de Jésus qui doit faire le centre de la récollection , il faut encore que ces personnes naissantes s'occu-

pent incessamment à rompre et à faire mourir leurs passions , qui ne cessent jamais de leur donner matière de s'occuper. Mais elles doivent encore porter plus avant leur occupation ; elles doivent à tout moment faire mourir les actes humains et naturels ; car c'est une chose très-bonne à considérer que le propre de cette récollection est de retrancher tout ce qu'il y a d'humain , de réformer le plus petit mouvement , et de lier incessamment tout l'extérieur aussi bien que le cœur , sans permettre l'usage d'une seule action libre et naturelle. Si bien que l'esprit de récollection peut se définir , le tombeau de la nature et le couteau qui sans cesse sacrifie notre liberté. Aussi voyons-nous les personnes qui s'attachent à cette récollection , faire en peu de temps d'admirables progrès et bien autres que ceux qui sont dans de simples pratiques. Voilà donc à-peu-près l'occupation intérieure où je pense que se doivent exercer ceux qui entrent nouvellement dans le recueillement de l'esprit , afin de ne pas s'amuser dans de pures idées d'imagination.

§ III.

Pour les personnes qui sont déjà faites à la récollection , et qui en ont pris habitude , je leur conseillerais de s'occuper intérieurement avec plus de simplicité. Car ma pensée est : 1 Qu'elles ne doivent point tant se remplir ; leur grand soin doit être plutôt de se tenir au fonds de leur âme fort nuement , avec respect et silence , abandonnées à tout ce que Dieu voudra opérer ; 2 Leur second soin doit être une exacte fidélité à suivre les mouvemens de la grâce qui s'élèvent dans cette récollection. Ce qu'elles ne manquent jamais de connaître ; car la récollection donne cet avantage d'ouvrir les yeux pour voir tout ce qui se passe dans cette glace du cœur , et d'ouvrir les oreilles pour entendre la voix du St.-Esprit dans ce sanaicture de la conscience ; 3 Je puis ajouter que dans cette demeure intérieure un troisième soin ne doit pas être moins exact , afin que cette disposition de recueillement soit capable des opérations divines ; qui est d'écarter les plus légères imperfections , et comme de garder sans cesse les avenues , pendant que le cœur tout recueilli et tout abandonné se tient en simplicité avec son Dieu. O Théonée , que de mystères on apporte à converser avec Dieu où il n'en faut pas ! et que les empressements de bien faire nuisent dans ce divin commerce , où il faut plus de pureté que d'industrie !

Il arrive assez souvent que quelque impression donnée à l'oraison tient en récollection cette âme occupée tout le jour : il en est

comme de la roue , qui continue son mouvement pendant que son impression dure ; et cette âme continue d'être toute recueillie dans son attrait , tandis que l'impression lui en reste. Mais universellement cette âme est occupée dans sa récollection , de ce que Dieu y met et non pas de ce qu'elle y met , parce qu'elle évite tant qu'elle peut un certain dérèglement qui règne dans les consciences : savoir , un amour de plénitude qui consiste à toujours avoir ou lumières ou sentiment , ou consolation , et être dans un rassasiement des choses intérieures , par aversion et par horreur de ce vuide , de cette nudité , et de cette pauvreté spirituelle tant recommandée dans l'Évangile : et comme dans sa récollection elle chérit cet état , il se trouve qu'elle est toujours plus occupée de Dieu que d'elle-même.

§ IV.

Agréez maintenant que je donne quelques avis , bons indifféremment pour toute personne qui s'étudie à l'esprit de la récollection , afin d'en favoriser l'exercice , en éloignant les défauts qui s'y glissent ou y mettant le bien qui peut la perfectionner.

I. Quelquefois Dieu lui-même recueille l'âme , laquelle par l'opération de son saint esprit se trouve toute liée et ramassée en soi , sans y mettre rien de sa part. Il ne lui est pas alors difficile de demeurer dans cette douce occupation ; mais quand Dieu la laisse à elle-même pour se recueillir par ses propres applications , elle a besoin d'être extraordinairement attentive. Sur tout , Théonée , sur tout , vous avez besoin de cette attention , quand vous sentez tous vos sens éveillés en de certaines rencontres ; car alors par ces sens ouverts et dissipés , l'esprit de récollection s'évapore et se perd facilement.

II. Ensuite , soyez grandement persuadé que ce trésor d'esprit de récollection est un bien infiniment délicat ; il faut beaucoup pour y entrer et il ne faut rien pour en faire la perte , car souvent une petite légèreté , une manière humaine , une sortie volontaire , en retirent tellement et mènent si loin , qu'on n'y peut après revenir , et le cœur qui auparavant était si doucement occupé de son Dieu , devient après la proie de cent chimères qui l'occupent.

III. Je ne veux pourtant pas , Théonée , que dans votre recueillement vous vous tourmentiez pour vous tenir en occupation ; je ne veux pas que vous soyez toujours comme en embuscade , pour surprendre un mouvement de nature et de passion , ni bandé pour entendre les mouvemens de la grâce ; c'est une gêne trop violente qui n'est point de l'esprit de Dieu. Il vous doit suffire d'être sim-

plement recueilli en vous-même avec quelque douce pensée , disposé d'arrêter tous les mouvemens de la nature et des passions quand ils s'élèveront , et de suivre ceux du Saint-Esprit quand ils vous seront inspirés.

IV. Si , dans cette récollection , Dieu vous donne peu pour vous occuper , ou si votre capacité est petite pour vous occuper vous-même , soyez humblement content et paisible dans votre recueillement , sans en sortir pour cela un moment , et chérissez dans cet état votre petitesse et votre pauvreté , pensant que ce vous est trop d'honneur d'être en vous-même le prisonnier et le captif de Dieu.

V. Conséquemment , ne faites jamais de certaines violences et des efforts de tête pour vous recueillir et vous occuper davantage ; les incommodités et les contentions qui vous en reviennent , marquent votre indiscretion , et que vous en voulez faire plus que Dieu ne veut. La mesure de récollection n'est pas la même pour tous ; si la vôtre est petite , humiliez-vous-en et ne tâchez pas à en prendre plus que votre capacité.

CHAPITRE IV.

Des peines de la récollection.

§ I.

Quelque manière que je vienne de vous alléguer , pour vous occuper dans cette récollection intérieure et pour vous en faciliter l'occupation , je vous dirai néanmoins qu'elle a ses peines et ses ennuis qui portent laplupart à en abandonner l'exercice et à quitter la demeure du cœur. Cela vient de ce que se donnant à l'intérieur et à cette vie de recueillement , l'on pense y trouver des douceurs , des lumières , une suavité paisible et une facilité d'entrer et de reposer dans cette demeure. Et l'on n'y trouve très-souvent que des sujets de peine et d'amertume. C'est ce qui fait que la plupart se retirent de cet esprit recueilli , et que l'on fuit cette demeure de sa conscience comme un cachot , comme un lien de tourmens et comme une chambre de Justice , où l'on est toujours traité en criminel. Il est donc à propos , Théonée , que je vous résume en peu de paroles et que je vous mette devant les yeux les peines de cette récollection , pour vous y apprivoiser , et les moyens de les adoucir pour en bien supporter la rigueur.

En voici donc les peines. Quelquefois Dieu est dans un profond silence , et le cœur en expérimente des absences si tristes ,

qu'il ne sait plus où se tourner. Il a beau se retirer des créatures et se jeter dans son fonds de récollection ; car c'est se jeter dans un sombre désert. Étant seul dans son recueillement , il pousse des accens amoureux et pitoyables vers son Dieu ; et Dieu , ni par aucun rayon , ni par aucune tendresse , ne répond pas plus que s'il n'était point. Il s'approche de Dieu tant qu'il peut par ses abaissemens et par ses adorations en esprit de foi , et il en ressent des absences si éloignées , que la distance lui en paraît infinie.

D'autres fois , l'âme toute recueillie sent à la vérité Dieu proche de soi , mais avec une indifférence , mais avec un froid de sa face , comme dit le prophète (1), si rigoureux , que cette peine dans la possession de son Dieu , lui est plus dure que tous les supplices. C'est ici que Dieu se fait voir à elle tout de glace , et dans ses sévérités , d'une manière qu'aucun gémissement ne peut l'amollir et qu'un seul soupir n'y peut avoir d'accès.

Très-souvent encore , dans la récollection la plus profonde , les images des crimes , les représentations les plus humiliantes , les idées les plus funestes , viennent tourmenter un pauvre esprit. Vous diriez que le recueillement attire ces horreurs et qu'il ne faut qu'être chez soi pour y trouver un enfer.

Enfin l'on se persuade qu'étant tout près de Dieu par la récollection , l'on doit y voir aussitôt ses vœux exaucés. C'est pourquoi l'âme cherche la retraite extérieure pour favoriser celle de son cœur , et là se répand toute entière , demande , fait ses instances ; et avec cela , elle expérimente un Dieu presque toujours sourd à ses clameurs , sans pouvoir obtenir l'effet de ses désirs.

De ces quatre sources de peines , qui s'élèvent du milieu de la récollection , naissent encore les ennuis , les dégoûts , les inconstances , les épanchemens au dehors. Et c'est ce qui fait qu'il y a si peu de personnes qui demeurent fidèlement dans cet esprit de récollection , étant épouvantées par les peines qui s'y font sentir.

N'en est-ce donc pas bien assez , Théonée , pour rebuter les esprits de ce saint exercice ? Mais je vous prie , ne soyez pas de ces rebutés : trois petits mots , et je vous montre comme il est facile de dissiper ces monstres ou d'en faire une matière de haute vertu , sans sortir de votre recueillement.

§ II.

Lors que Dieu ne vous dit rien au cœur , dans la plus grande retraite intérieure que vous soyez et dans quelque éloignement

(1) Psal. 147.

que vous vous mettiez du créé , vous devez vous tenir avec respect en ce silence divin ; et n'ayant rien pu gagner par les soupirs et par les recherches amoureuses de votre cœur , conformer aussi votre silence intérieur à celui de Dieu ; imitant ces courtisans , qui ne sont pas si indiscrets que de parler , lorsque le prince ne dit mot , et qu'ils remarquent qu'il n'est pas en humeur de le faire. Il faut donc que votre silence soit alors comme un écho du silence de Dieu , et que retenant vos élans et vos affections , le respect mette tout votre intérieur dans le calme ; car il faut plus apprendre à se taire avec Dieu qu'à parler.

Lorsqu'il vous fera sentir son froid et ses sévérités , ne fuyez pas cette face exterminante , sortant de votre récollection ; mais supportez humblement votre peine , comme Jésus exposé aux rigueurs de son Père. Tenez-vous ainsi sous les rigueurs de Dieu , sans vouloir éviter aucun de ses coups et de ses regards ; car il faut en ce temps , que le cœur apprenne à ne refuser pas à Dieu la satisfaction d'être la victime de ses colères.

Lorsque votre esprit sera le plus profondément recueilli , et que tous vos crimes et cent monstres viendront vous-y persécuter , recevez alors et buvez en criminel la confusion de vos péchés , sans sortir de votre prison. Considérez la posture d'un criminel digne de la roue que l'on conduit au supplice ; il marche sans oser lever les yeux , l'esprit tout enseveli en soi-même sous l'excès de sa confusion. C'est ainsi que vous devez marcher , lorsque les images de vos crimes et d'autres idées terribles vous poursuivent. Le fond de cette conscience doit vous être comme une sellette , et un théâtre où , étant recueilli et tout abîmé , vous demeuriez toujours sous la honte , exposé à la vue de Dieu. Le prisonnier dans son cachot et dans ses chaînes , ne songe point à en sortir , lorsqu'il est convaincu ; mais il ne pense qu'à sa prison et à son crime. Pareillement , lorsqu'étant recueilli et comme emprisonné dans votre conscience , Dieu vous y attache encore par les images de vos crimes , vous ne devez penser qu'à chérir votre honte , le recueillement de votre conscience et votre prison.

Enfin , lorsque vous recueillant davantage en vous-même pour avoir l'effet de vos plus saints désirs , vous n'en remportez que des refus , et vous n'y trouvez qu'un Dieu inexorable : ah ! mon cher Théonée , donnez-vous bien garde de sortir de ce saint lieu , mais attendez en longanimité ; car il n'est rien qui , à la fin , ne s'accorde à une constante poursuite ; et celui qui sait ne pas se rebuter des refus et des longueurs de Dieu , en obtient , avec le temps tout ce qu'il veut ; et le maître se lève enfin pour lui ouvrir la porte ,

accordant à sa louable importunité ce qu'il n'a pu donner à son peu de mérite (1).

Ne voyez-vous donc pas que si la récollection a ses peines, elle a aussi ses remèdes qui sont présents? Et qu'il ne faut pas facilement s'éloigner d'une si sainte demeure, prenant aussitôt ou l'épouvante, ou le dégoût, ou le découragement? Mais la chose va bien plus loin. La récollection n'est pas seulement un théâtre de peine, l'esprit lui-même de récollection exerce sur les sens et sur les puissances, et sur le cœur, une sainte et une continuelle tyrannie; car il ne souffre pas une simple tendresse dans le cœur; les moindres désordres et les plus légères inutilités dans les puissances; et dans les sens un mouvement humain et la plus petite sensualité. Oui, cet esprit de récollection est un immolateur, et un sacrificateur perpétuel; car outre qu'il lie et qu'il garrotte sans cesse une personne, ne lui laissant pas même la moindre liberté, il égorge aussi à tout moment par la mort des plus innocentes inclinations. Voilà en vérité ce que c'est qu'un esprit recueilli qui ne porte pas seulement des peines dans son sein, mais qui s'en donne saintement par une mortification toujours immolante et qui ne finit jamais.

§ III.

Avec tout cela, Théonée, quelques sortes de peines, qu'on puisse se figurer dans la récollection, ah! je vous conjure de n'en pas sortir, et de souffrir fidèlement et fortement ces misères intérieures; car toutes les raisons vous y obligent.

I. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que Dieu est un Dieu fidèle, qui promet secours à l'âme, qui soutient sans se lasser la longueur et la rigueur de ses épreuves. Si vous lui gardez donc fidélité dans votre attente, sans quitter votre récollection à cause de vos peines, assurez-vous que sa fidélité ne cédera point à la vôtre; et qu'il ne manquera pas de vous secourir, vous en ayant donné sa parole, comme vous ne manquez pas à votre recueillement, quelques épines que vous y trouviez.

II. Si vous donnez facilement votre créance à un cœur généreux, et à un homme de foi, quoi que tout homme de foi soit menteur, dit l'Écriture, ne la donnerez-vous pas à un Dieu nécessairement véritable en ses promesses (2)?

III. Et puis il vous aime ce Dieu tout bon, il vous aime, Théo-

(1) Luc. 11.

(ff) Psal. 115.

née ; c'est assez dire pour penser qu'il viendra incontinent à votre aide ; car ayant les tendresses d'une mère , il en a aussi les saintes impatiences. La mère , après quelques larmes de son enfant , étant surmontée par la violence de son amour court aussitôt pour le consoler ; et Dieu ; bient plus tendre qu'une mère , vous voyant , pour son amour , persévérer dans la retraite de votre cœur et dans l'esprit de récollection , malgré les dégoûts et les misères qui vous y tyrannisent : ah ! qu'il ne manquera pas de les dissiper bientôt d'une main amoureuse et caressante , pour vous laisser le doux repos du recueillement et la pure jouissance de son esprit ?

IV. Mais pensez encore qu'il ne fait qu'attendre , que sans sortir de votre récollection intérieure , vous vous abandonniez à toutes les angoisses et les désolations qui vous inondent , pour commander à la tempête qu'elle cesse ; car c'est l'esprit d'abandon qui le désarme , et voyant une âme courageuse et déterminée à ne sortir jamais de son recueillement , quelque effroyables qu'eussent les peines qu'elle y expérimente , il a justement le but de son attente ; et son attente étant satisfaite , il ne peut plus faire de peine à une âme dès-là que sa peine est aimée.

V. Enfin , ce qui vous oblige à ne pas quitter la récollection de votre cœur pour tous ces dépôts , ces amertumes , ces tourmens , et ces rebuts que Dieu vous fait , je vous le déclare en un mot : c'est que sans elle il faut renoncer à toute perfection ; car la nécessité du recueillement , comme je l'ai fait voir , est essentiellement attachée à la perfection de l'âme. Je pourrais maintenant vous animer au soutien de ces peines , par le bienheureux état , et par les divines douceurs qui se savourent dans la récollection ; mais je veux vous en donner un chapitre entier , après vous avoir montré auparavant les châtimens sévères que Dieu tire d'une personne dissipée et sans récollection.

CHAPITRE V.

Les châtimens que Dieu exerce sur une âme dissipée et sans récollection.

§ I.

Après tout ce que je viens de dire de la récollection , vous ne pouvez néanmoins mieux comprendre , Théonée , les besoins que vous en avez , et les volontés absolues que Dieu en a , que par la sévérité des châtimens qu'il exerce sur ceux qui mènent une vie dissipée. Pour vous le faire voir et pour vous en convaincre pleinement , je n'userai d'aucun raisonnement humain ; je ne ferai

qu'exposer les pensées du divin oracle, et ce que Jésus-Christ lui-même en a jugé, ou plutôt les coups de foudre dont il frappe les âmes dissipées et sans recueillement. Si la chose est terrible, comme vous en serez surpris, adorez les jugemens de Dieu, qui n'ont point d'autre règle que sa volonté, et ne vous en prenez pas à ma plume qui ne sera que l'interprète de ses divins sentimens. C'est au chapitre quinzisième de saint Jean que Notre-Seigneur prononce cette effroyable sentence, prenant la comparaison du sarment que l'on retranche du sep de la vigne, et que l'on fait passer par quatre manières différentes jusqu'à sa dernière destruction; et frappant ainsi de quatre funestes châtimens, l'âme qui se détache de lui par ses dissipations, *si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet*. Je sais fort bien que le sens littéral de ces paroles regarde les infidèles et les hérétiques qui ne demeurent pas en Jésus-Christ par la foi : mais comme ces divins oracles ont toujours plusieurs faces, comme le disent tous les interprètes : je m'arrête au sens mystique de ces mots, qui semblent n'avoir été énoncés que pour déclarer quatre rigoureux châtimens contre les esprits évaporés. Comme si Notre-Seigneur disait : Celui qui ne demeure pas en moi, savoir par l'intérieur et par la récollection, qui nous fait demeurer en lui et qui nous attache, sera jeté dehors comme le sarment.

Le sarment étant coupé et séparé de la vigne, on le jette, et on l'expose à l'air. Voici le premier châtiment de Dieu sur une personne sans récollection : elle est jetée et bannie hors d'elle-même; *mittetur foras sicut palmes*; et c'est ce qu'on appelle l'exil de l'âme, elle s'exile volontairement et elle est exilée : Mais quels sont ces dehors où l'exil se fait et le bannissement? Les dehors de l'âme sont les sens, les yeux, les oreilles, le goût, la chair et tous les objets créés, qui ont de la beauté, de la grandeur, du plaisir et de la curiosité.

Une âme donc, dissipée, s'exile elle-même la première et demeure dans les sens, dans les yeux, dans les oreilles, dans la chair, et dans tous les objets dissipans. « Comme un malade, » pourri, et couvert d'ulcères, dit saint Augustin, elle cherche » au-dehors à se soulager et à se guérir par ses épanchemens, » ayant une avidité, et une soif pour tout ce qui est sensible; ce » qui fait qu'elle se donne aux compagnies, aux nouvelles, et à » toutes les satisfactions humaines » (1).

(1) August. Conf. lib. 3, cap. 4.

Cet épanchement et ce bannissement volontaire de l'âme, viennent de ce que ne trouvant point de plaisir avec Dieu dans son fonds, elle en cherche et en mandie hors d'elle-même. Il vient encore de ce que ne voulant pas s'unir intérieurement à Jésus par la récollection, elle cherche au dehors à s'unir à cent choses basses et charnelles. C'est aussi ce qui la rend toute terrestre et animale; parce que l'union fait qu'on devient la chose à laquelle on est uni; celui qui est uni à Dieu, devient un même esprit avec lui, et qui est uni à la chair et à la terre, devient pareillement chair et terre (1).

Mais ce n'est pas assez, Dieu lui même chasse l'âme, l'exile et la bannit de son intérieur : *Mittetur foras*. La demeure de l'âme c'est son fonds, c'est sa conscience où elle habite, étant liée et ramassée par la récollection, et c'est d'où Dieu l'exile, parce qu'elle en est sortie par ses dissipations. Elle voudrait bien quelquefois rentrer, étant lassée de ses égaremens; mais elle ne le peut, trouvant sa conscience toute fermée et devenue stupide par le commerce des créatures : et si quelquefois elle y fait ses efforts, elle en est aussitôt rejetée de Dieu; ce qui la fait après retourner à ces viandes immondes. Un exilé dans le siècle, est celui que le roi bannit de sa cour en un pays étranger. Et où est la cour de Jésus, ce roi incomparable? où est son palais? Dans la conscience, où il prend ses délices et où il manifeste ses grandeurs : C'est de là qu'il bannit cette âme dans un pays étranger, qui sont les sens et les créatures, où elle est condamnée de demeurer épanchée, errante et vagabonde, pour punir ses dissipations volontaires.

Il est pitoyable, Théonée, de voir très-souvent des personnes qui gémissent, voulant retourner à la récollection du cœur par toutes les industries, et qui ne le peuvent; c'est qu'elles sont bannies de la cour du prince, comme elles sont vomies du cœur de Dieu, qui châtie par cette impuissance la légèreté et l'infidélité de leurs épanchemens. Cette absence et cet exil d'une personne sans récollection, opère encore une grossière ignorance de l'intérieur; car comme l'exilé de la cour ne sait pas ce qui s'y fait, à cause de son éloignement, cette personne est aussi toute aveugle et stupide pour les choses intérieures, parce que sa dissipation empêche qu'elle n'y fasse jamais de demeure.

§ II.

Le sarment, après le retranchement qu'on en a fait du sep de

(1) D. P. Cor. 1. ca. 6.

la vigne et après qu'on l'a jeté dehors , se dessèche , étant exposé dans le grand air , au soleil et au vent. Et c'est ici le second châtiement dont Dieu frappe une âme dissipée et sans récollection , mais qui est beaucoup plus rigoureux que le premier ; car pareillement elle devient toute desséchée , sans aucune humeur et sans aucun goût des choses divines. *Et arescet.* L'oraison , la communion , la retraite et tous les exercices de piété , sont les temps précieux où Dieu pour l'ordinaire répand l'onction de son esprit dans les âmes recueillies , parce que la récollection , les fermant toujours du côté de la créature , les ouvre aussi toujours du côté de Dieu , pour en recevoir sans obstacle les communications. Mais une personne dissipée trouve son tourment dans ces exercices de vertu , où elle devrait trouver sa douceur. Elle n'y a pas seulement une goutte d'humeur et une étincelle de raison ; elle ne fait que se traîner à ses devoirs ; elle ne fait que gémir et souffrir où les autres sont avec des délices : partout ce sont des ténèbres , partout une cruelle aridité et une amertume enfiellée , *et arescet.*

D'où vient cette sécheresse , me demanderez-vous ? Mais vous , Théonée ! répondez-moi ? d'où vient que le sarment se dessèche ? C'est qu'il est retranché , me dites-vous , et séparé du sep de la vigne qui lui communiquait toute son humeur et sa vie. Je vous réponds pareillement que cette personne est sans aucun suc de dévotion , parce qu'étant sans récollection , elle est séparée de son principe ; et ceux qui s'en éloignent , dit David (1) , trouvent leur perte dans cet éloignement. La récollection est comme un filet et un lien qui attache l'âme à Dieu et à Jésus , cette vigne mystique ; ou comme un canal par lequel s'écoule une divine humeur et une agréable onction dans l'âme ; ôtez donc cette récollection , l'âme alors par ses sorties étant séparée de son principe , n'a ni suc , ni humeur de dévotion , et la sécheresse qui entre jusqu'en son fonds et en ses puissances , lui fait trouver son martyr parmi toutes les actions de piété.

Ah ! Théonée , quelle désolation de cette âme ! Etre tout éloignée de son Dieu , ne goûter pas son Dieu et vivre toujours dans le dégoût et l'amertume des choses divines ! N'est-ce pas là où vous en êtes , cœur évaporé , et vous éloignant de Dieu par vos dissipations , n'en expérimentez-vous pas aussi les éloignemens , par les déplorables sécheresses dont il vous punit et vous persécute !

(1) Psal. 77.

§ III.

Le sarment étant desséché, on le lie et on le met en fagot : voici le troisième, mais funeste, mais terrible châtiment que Dieu exerce sur une personne dissipée et sans recollection. C'est, continue Notre-Seigneur, qu'elle est liée et garottée : *Et colligent eam*. Et de qui ? Des objets créés et des démons dont elle est faite esclave. Son cœur s'écoule et, comme dit un Père (1), s'épanche tellement de tous côtés par les sens et va si loin, qu'après, voulant revenir chez soi et se recueillir en Dieu, il ne le peut, d'autant que par ses épanchemens, s'étant donné en proie aux créatures, il est tombé dans leur esclavage. C'est ainsi qu'une personne est si fort assujétie aux objets des sens, que par une espèce de déplorable nécessité, elle y est toujours répandue et ne peut rompre ses liens, tant elle y a contracté d'habitude et tant elle en est charmée.

Mais, par sa dissipation, elle ne devient pas moins esclave du démon, qui la garrotte et lui jette des chaînes, parce que n'ayant pas suivi l'attrait du recueillement et de l'intérieur, quand Dieu l'appelait, c'est une manière de nécessité, dit Tertullien (2), que le démon la trouvant toute dissipée et hors d'elle-même, en fasse sa conquête et son esclave. Et de fait, il s'en saisit, il s'en empare et il s'approprie si bien cette pauvre malheureuse, la rencontrant à son avantage, qu'elle ne peut plus reprendre avec Dieu dans son intérieur. La voilà donc sous l'esclavage du démon et des créatures, causé par ses épanchemens : *Et colligent eum*. Qu'en arrive-t-il ? Ce que j'ai dit : une sorte d'impuissance de rejoindre presque jamais avec Dieu.

Cette personne voyant bien son désordre, forme de temps en temps des volontés imparfaites de revenir ; mais ce ne sont que des éclairs et de promptes lumières qui ne servent qu'à lui montrer son malheur, étant retenue de déclarer son retour pour la vertu, par des respects humaines qui prévalent et qui rendent ces lumières inefficaces.

D'autres fois, étant plus vivement touchée de son déplorable état dans de certains temps de grâce et de retraite, elle conçoit de généreux propos de sortir de sa dissipation ; mais la force des habitudes qui la lient à ses épanchemens, l'emporte sur toutes ses résolutions.

Enfin elle fait quelquefois de derniers efforts pour rentrer dans

(1) D. L. Just.

(2) Tertull. exhortat. ad cast.

la récollection et dans les voies de sainteté et de salut, connaissant bien qu'elle se perd. Ce ne sont que pleurs et que gémissens qu'elle pousse parmi les désordres où elle se voit emportée, afin de fléchir Dieu et de le faire pencher vers sa misère ; « mais elle » trouve un Dieu comme inexorable et sourd à toutes ses clameurs, » qui semble enfin la rejeter, après l'avoir long-temps attendue, » dit saint Grégoire de Nazianze, et après qu'elle même s'en est » détachée la première par ses égaremens. » Voilà l'esclavage et l'état funeste de cette infortunée dans ses dissipations : *Et colligent eum* ; voilà le troisième et le terrible châtement d'un Dieu.

§ IV.

Le sarment ayant été lié, n'est plus bon qu'à être jeté au feu pour y brûler. Nous voici à la quatrième manière, prise toujours de la comparaison du sarment, qui achève et consomme la sévérité des châtimens de Dieu sur une personne dissipée et sans récollection. Elle est jetée au feu pour y brûler : *Et in ignem mittent, et ardet*. C'est qu'ayant été garrottée comme esclave du démon et des créatures, parce qu'elle s'était éloignée et séparée de Dieu par la dissipation, elle n'a plus aucune aptitude que pour le feu. Il y a le feu des passions et le feu des tentations ; et ce sont ces feux qui l'embrasent ; car, en effet, ne voit-on pas que ceux qui sont dissipés et sans recueillement, ont les passions beaucoup plus ardentes ? Et ne sont-ce pas eux, chez qui le feu des tentations jette l'embrasement jusque dans la chair et dans la moelle des os ?

« Le sarment, dit saint Augustin, n'a que deux propriétés : » d'être uni au cep de sa vigne ou de brûler ; car son bois ne peut » être mis à aucun usage, pour en faire quelque pièce de menuiserie (1). L'une des deux choses lui est absolument nécessaire, » ou l'union avec la vigne, ou le feu. » Il en est de même du chrétien, poursuit cet auteur ; car il n'est propre qu'à être uni à Jésus-Christ ou à brûler. C'est donc une nécessité, s'il n'est pas uni à Jésus, cette vigne mystique, par l'esprit de recueillement, et si la dissipation l'en sépare, qu'il soit abandonné au feu des passions et des tentations, qui le brûlent comme leur victime. Hélas ! Théonée, les ardeurs infernales où sont de certaines personnes, leur imagination corrompue et grosse des plus abominables peintures, et leurs chutes effroyables, en sont de tristes expériences. Et ceux qui ont la clef des cœurs sauraient bien qu'en dire, étant

(1) Aug. in Ezech.

les spectateurs et les témoins des rigueurs que Dieu exerce sur ces esprits extérieurs et sans récollection.

Vous voyez par ce discours , comme une dissipation naissante porte avec soi un enchainement de malheurs ; qu'elle jette l'âme dans l'épanchement et dans l'exil de soi-même ; qu'elle la désole par les grandes sécheresses ; qu'elle la fait esclave du démon et des objets et qu'elle l'abandonne à l'embrasement des tentations. « Et elle en est là , dit Origène (1), afin qu'elle apprenne par sa » déplorable expérience , quel grand malheur c'est de vivre tous » jours hors de chez soi , dans la connaissance de tout ce qui ne » nous appartient pas , et dans la seule ignorance de son intérieur. » Ceux qui liront ces lignes , et qui vivent hors de l'esprit de récollection , peuvent s'examiner devant Dieu , s'ils n'en éprouvent pas les colères et les rigueurs , et sous lequel de ces châtimens ils gémissent. Ah ! que l'examen peut en être triste ! Il nous reste maintenant à finir ce Traité par la considération du bonheur que l'esprit de récollection porte dans l'âme.

CHAPITRE VI.

Du bonheur de la récollection.

§ I.

Je pourrai bien , Théonée , vous donner quelque petit trait du bonheur de la récollection ; mais il sera si grossier comparé aux douceurs que l'expérience en donne , que je devrais presque en laisser l'entreprise. Car ceux qui ne sont pas dans cette divine vie , n'en auront pas une assez haute idée , et ceux qui en ont le goût , verront bien que je donne l'ombre pour la vérité. Néanmoins , ce que j'en dirai pourra être aussi quelque appât à ceux qui ont déjà entré dans la vie intérieure , et à ceux qui ont pour cela d'assez belles dispositions de nature et de grâce.

S'il y a des peines dans la récollection , comme nous avons pu le voir , je vous assure , Théonée , qu'on y savoure aussi des délices qui surpassent tous les discours. Et si le plaisir n'en est pas connu , c'est qu'il est caché , et il faut se cacher dans la retraite du cœur , pour le trouver et pour le goûter. C'est pourquoi tâchez de rentrer bien en vous-même , pour goûter les vérités que je vais vous exposer. Persuadez-vous donc , que dans ce fonds admirable , dans cette infinie capacité , dans cette solitude de la récollection , il y

(1) Orig. in Can.

a deux sources de bonheur, d'où s'écoulent dans l'âme des joies et des douceurs qui ne sont comprises que d'elle-même.

La première source est de la part des biens opposés aux peines dont j'ai fait mention dans le chapitre quatrième. Ce torrent d'épines, pour me servir des termes d'un prophète, est tellement arrosé de faveurs, qu'il en est changé en une source de délices.

I. La première peine de l'âme était ce silence profond et rigoureux de Dieu, qu'elle ressentait quelquefois et qu'elle supportait avec courage dans la récollection ; c'était ces tristes absences et ces éloignemens qui la faisaient gémir. Mais elle est après récompensée du retour de sa face, de son aimable présence et d'une divine familiarité ; car il n'est pas croyable, ô Théonée ! comment Dieu se familiarise avec l'âme dans la solitude de son recueillement, par de simples entretiens. Les colloques y sont amoureux et fréquens dans cet état de la conscience ; c'est là que Dieu blesse incessamment le cœur par la douceur de ses paroles, comme par autant de traits, et que l'âme répond par ses soupirs et par ses élans ; c'est là que l'âme, comme un autre Moïse, dans les ténèbres et les nuages de sa récollection, entre avec Dieu en de continuelles privautés. Sainte Thérèse dit de soi-même, qu'étant dans une solitude extérieure, un petit sifflement qu'elle entendit de la voix de Notre-Seigneur, fut si charmant à ses oreilles, qu'elle en tomba en extase. C'est ce que l'épouse dit aux Cantiques (1), que sitôt qu'elle eut ouï la voix de son époux, son âme en elle-même se fondit et s'écoula dans l'excès de ses délices. Dieu parlant ainsi dans la retraite de la récollection, un seul mot dit au cœur, y porte le ravissement. C'est moi, dit-il à l'âme, comme autrefois à ses apôtres, et une seule parole de cette nature qui contient éminemment tous les discours, porte et répand dans la substance de l'âme, la paix, la joie et le bonheur.

La seconde peine de l'âme était le froid de cette divine face et son indifférence, et ses yeux pleins de colère, dont l'âme était foudroyée. Mais les retours de Dieu dans le secret de la récollection, sont des caresses ineffables dont il récompense la longueur et la fidélité de ses attentes. Il est infiniment au-delà de toutes les paroles, combien ce désert du recueillement est arrosé et fécondé de mille biens, et quelles sont les manières différentes dont Dieu flatte le cœur. Car n'étant que lui et l'âme dans cette récollection intime et solitaire, vous diriez qu'il prend son avantage

(1) Can 2. c.

de cette solitude, pour s'oublier de soi-même dans ses communications, tant l'âme et Dieu deviennent une même chose, comme s'il voulait se récompenser aussi bien qu'elle de la privation des caresses où il s'était mis.

La troisième peine de l'âme était la représentation de ses péchés et d'autres images funestes qui faisaient le plus cruel supplice de sa récollection ; mais Dieu en efface après tellement les idées, qu'il n'en reste pas un simple trait.

« Tu ne te souviendras plus, lui dit-il chez Isaïe, des confusions de ta jeunesse, et tu n'auras plus le souvenir de l'opprobre que te causaient tes crimes, lorsque tu étais éloignée de moi (1). »

Car l'âme dans son recueillement, après avoir souffert la persécution de ces monstres, jouit du calme de la plus grande innocence ; elle traite avec Dieu comme si jamais elle ne l'avait offensé, et sentant les dispositions d'une justice originelle, elle a des accès proche de lui, comme une épouse en peut avoir proche de son époux. S'il lui vient quelque souvenir de ses crimes, ils ne sont plus regardés que comme des crimes étrangers qui ne lui appartinrent jamais ; et Dieu essuie tout cela de sa divine main, afin que sa récollection ne soit plus troublée et qu'elle en goûte les fruits, parce qu'elle en a supporté fidèlement les troubles sans en sortir.

Enfin la quatrième peine de l'âme en sa récollection, était la surdité et la lenteur de Dieu à écouter ses vœux : mais il arrive une chose prodigieuse autant qu'elle est aimable : la croirez vous, Théonée ? C'est que l'âme, parce qu'elle a été courageuse et fidèle à ne pas sortir de sa récollection malgré tous les rebuts de Dieu, et parce qu'elle ne s'est pas lassée de l'attendre, y entre après avec une incroyable facilité pour jouir de Dieu comme il lui plaît. Vous jugeriez que dans ce fonds d'elle-même, Dieu est à ses gages, dit saint Augustin, pour en écouter les vœux et pour les exaucer (2). (Oh ! que ceux qui en ont l'expérience le comprennent bien !) Car elle le goûte quand elle veut ; elle le voit aussitôt qu'elle l'appelle ; elle s'y unit au premier mouvement qu'en conçoit son cœur ; elle n'a qu'à fermer les yeux pour être aussitôt en contemplation ; vous diriez que s'étant faite pour Dieu volontairement prisonnière dans sa récollection, elle y tient aussi Dieu comme son prisonnier ; ô la merveille ! ô l'amour ! ô, le prodige de cet état de récollection !

(1) Cap. 54.

(2) III, in Joan.

§ II.

La seconde sorte de bonheur d'une âme recueillie se prend de la part des dons du Saint-Esprit, qui lui en fait pour l'ordinaire une abondante infusion. Je vous donne ici un crayon qui définit proprement, et qui, en même-temps découvre l'excellence d'une personne de recueillement. Elle entend sagement les choses divines; car elle a toujours les yeux sur ce grand livre de sa conscience, où Dieu parle et où il écrit, « non pas avec de l'encre, » mais avec les caractères de son esprit divin » (1) : et c'est-là où il lui découvre encore ses secrets, et où il lui communique des trésors de science (2). C'est pourquoi vous en voyez qui ne faisant presque jamais de lectures, parlent néanmoins de Dieu comme des anges; c'est que la récollection où elles sont toujours est une divine école dont le maître et le docteur est le Saint-Esprit, qui ne cesse point de leur faire leçon, leur découvrant ses secrets, les trésors de la grâce, et les mouvemens de la nature.

Cette personne savoure avec une admirable facilité tout ce qui est de Dieu; une lecture, une seule parole, un ton de voix, c'en est assez pour toucher sensiblement son cœur. Cela vient de ce que la récollection, d'où elle ne sort point, la conserve toujours dans une divine onction, qui la fait aussitôt goûter tout ce qui porte à Dieu : il en est comme d'un luth toujours bien tendu, qui rend un agréable résonnement, pour peu que la main en touche les cordes; de même la récollection tient l'âme toujours bien tendue vers Dieu, en sorte que le moindre discours de cette nature qui lui frappe l'oreille, soit la lecture d'une ligne, soit un seul ton de voix, fait incontinent que son intérieur en est doucement ému. Et c'est pour cela que tous ceux qui sont dans ce profond recueillement, ont peine de faire des lectures; parce qu'à l'ouverture du livre la douceur aussitôt les prend au cœur, et l'occupation les remplit sans leur permettre de passer outre.

Cette âme recueillie craint encore la moindre imperfection, jusqu'à un acte humain; parce que la récollection où tout se voit, et où tout se sent, la forme et l'habitude à une certaine tendresse de conscience. Il est étrange, comme dans cette disposition une légère ombre d'un petit mal fait peine à l'esprit; de là naît aussi cette continuelle pureté, qui est inséparable d'une âme recueillie et qui en fait une demeure digne de Dieu; car la récollection est

(1) Cor. II. cap. 3.

(2) Eccl. 4.

une disposition qui rejette incessamment tout ce qui vient des créatures et qui fait incessamment une évacuation de tout ce qui peut souiller.

De plus, cette personne est forte pour soutenir toutes les attaques des hommes et des démons ; parce que sa récollection lui est comme un donjon et une retraite , d'où elle regarde les vains efforts qui lui sont faits , et jusqu'où les faibles coups de ses ennemis ne peuvent porter ; car il est vrai que dans ce retirement intérieur l'âme y est si forte et si assurée avec son Dieu , qu'elle y est comme inaccessible à tout ce qui veut ou la blesser , ou la corrompre , ou la troubler. « Car c'est Dieu , selon Job , qui par soi-même environne comme d'un fort boulevard son intérieur , et toute la substance de son âme ». (1).

Ce ne serait jamais fait de vous dire les différentes faveurs que le Saint-Esprit départ à cette personne dans son recueillement : parce que ce recueillement de l'âme est l'attrait de Dieu ; et pour me servir des termes de Jérémie , « étant accoutumée dans cette » solitude intérieure , elle attire , par l'ardeur de ses désirs , le divin souffle de son amour , qui est Dieu (2) » : ou plutôt ce recueillement peut en quelque manière se définir , le centre de Dieu hors de soi-même , où il se rend et se repose ; car il n'attend , sinon que l'âme se défasse de tout le créé , pour venir chez elle , et c'est la récollection , qui la défaisant , prépare la demeure de Dieu.

C'est par cette récollection que l'on devient indépendant des temps , des lieux , des personnes , des occupations , l'âme restant toujours dans ce fond , où elle est gardée , et où elle se retire contre tout ce qui attaque les dehors. Quand l'homme et la femme contractent alliance , ils demeurent sous un même toit , et il n'est rien qui doive séparer ce que Dieu a assemblé et a uni (3) : quand une âme a pris Jésus pour son époux , elle n'a plus avec lui qu'un même logis dans le fonds de cette récollection et de sa conscience ; il n'est donc point de créé , point d'objets et d'occupations qui doivent désunir ce que Dieu a conjoint et retirer l'âme du recueillement de son cœur , où Jésus son époux habite sans cesse avec elle.

Après ce que j'ai dit si amplement sur cette matière , ne concluez-vous pas , Théonée , de vivre tout enseveli et recueilli en vous-même ? Puisque la récollection est le souverain bonheur de l'âme , l'éminente maxime pour la perfection , le chemin court

(1) Cat. 1.

(2) Cat. 2.

(3) Ma. 19.

qui mène à Dieu , la demeure de Dieu , un fonds de science et une source de douceurs.

MAXIME II.

Pour bien conduire une âme à Dieu , il en faut purifier sans cesse l'intérieur et l'extérieur.

§ I.

Ne vous étonnez pas , Théonée , si parmi tant de personnes qui se donnent à Dieu , on n'en voit pas beaucoup qui , après une généreuse conversion , entrent bien avant dans les voies de sainteté. Faites-y , je vous prie , réflexion , et vous trouverez qu'il y a souvent des conduites qui y font obstacle ; car c'est une manière pour maintenir la conversion de ces personnes et pour les mener à Dieu , assez ordinaire à quelques directeurs , de les jeter dans l'extérieur ; aux uns , de les engager dans des pratiques de dévotion ; aux autres , de les porter aux fréquentes communions : à ceux-là , de les conduire par des pénitences corporelles , et ainsi du reste. Ces manières de conduites sont louables , considérées en elles-mêmes ; mais elles ne le sont plus , si l'on pense par-là avoir tout fait pour perfectionner ces âmes , pendant qu'elles ont le cœur et les sens pleins de corruption , qu'on laisse le mal véritable dans sa source , qu'on demeure seulement dans les dehors , et que souvent les esprits s'entretiennent d'une dévotion qui n'a que l'apparence.

Le croirez-vous , qu'on n'ose pas quelquefois entreprendre ce grand travail , de purifier une personne jusqu'au fond , en arrachant , et en détruisant par toutes les voies d'épreuves et de mortifications ; parce qu'on ne veut pas l'effaroucher , de crainte qu'elle ne s'éloigne ? En vérité , n'est-ce pas une chose bien indigne , que l'on aime quelquefois mieux perdre la perfection d'une personne que la personne même , immolant ainsi une âme à ses petits intérêts ?

Les pénitens aussi ne veulent pas joindre souvent à ce travail de purifier l'extérieur et l'intérieur par une mortification continue , parce que cet exercice est trop rude , et que pour cela il faut être une perpétuelle victime : quoique cependant ils soient dans la fréquentation des sacrements , dans l'oraison , dans des actions de charité , dans bien des méthodes spirituelles , et dans quelques austérités du corps. Toutes ces choses ne font ordinairement qu'entretenir l'estime d'eux-mêmes , lors qu'ayant d'une

part ce dehors précieux , ils ont , de l'autre , une corruption universelle d'esprit , de cœur et des sens , qui est cachée sous ce beau voile.

De ce défaut de ne pas purifier son cœur , nous en voyons arriver deux grandes misères dans les âmes : elles n'avancent point ainsi dans la vertu , et elles se rendent incapables des dons de Dieu. Car vous n'irez jamais bien avant dans la perfection que vous ne mouriez à vous-même : cette vérité n'est point controversée. Et comment s'opère cette mort , à votre avis ? Elles s'opère à la façon que toutes les choses meurent , qui n'est point autre que par la séparation. Et c'est cette séparation qui purifie ; car le cœur et les sens ne font que s'attacher à tous les objets dont ils se souillent : je le fais voir tout au long , dans la maxime de la mortification des sens (livre 1 , Max. 6). Il faut donc les en séparer pour les purifier , et c'est par-là que l'on meurt à soi-même et que l'on entre dans les voies de perfection : ce que vous ne ferez jamais , Théonée , et vous ne ferez que vous occuper d'une ombre de vertu , si vous ne vous appliquez solidement à vous purifier de toutes manières.

Ce défaut fait encore que l'âme devient totalement incapable des dons de Dieu ; car je veux que vous soyez dans les actions de charité , dans les communions , dans l'oraison , dans quelques austérités corporelles ; néanmoins tous ces exercices de piété ne font pas la principale et la dernière disposition de l'âme pour ces dons divins , puisqu'avec tous ces exercices , les sens et le cœur peuvent être pleins de corruption , comme on le voit en beaucoup de personnes qui , étant par routine dans toutes sortes de dévotions , ne laissent pas d'être pleines d'elles-mêmes. Mais c'est la pureté intérieure qui donne cette capacité aux dons de Dieu ; et cela est si vrai , que vous ne remarquerez jamais aucun trait de faveur divine dans ceux qui , étant par coutume en des pratiques de dévotion , ne s'appliquent point à cette vie de pureté. Au contraire , vous verrez toujours de rares communications dans les âmes de qui tout le soin est de se purifier jusqu'à un regard et à la plus légère imperfection. C'est donc à cette pureté où il faut aller incessamment pour avoir le cœur ouvert aux dons de Dieu , sans laquelle , Théonée , vous serez à jamais banni de ce divin commerce , qui demande pour son fonds une âme dégagée , pure et toute morte.

§ II.

De ce que je viens de dire , il faut conclure que dans la vie spi-

rituelle, le plus grand soin doit être de purifier l'âme et non pas de s'occuper d'une infinité d'exercices bons et louables à la vérité, mais qui ne font pas l'essence de la vertu : en voici la raison. Dieu et la créature, chacun de son côté a son emploi. Le propre du directeur et du pénitent, à le prendre exactement, n'est point autre que d'ôter et de purifier, parce que cette occupation dépend de l'un et de l'autre, et est proportionnée à leurs pouvoirs. Il n'en est pas de même du reste, comme de s'élever, de voir, de goûter, de comprendre; cela passe notre capacité; ou si l'on y peut quelque chose, l'expérience fait bien connaître que c'est avec des peines et des gémissemens, qui montrent assez que ce n'est pas notre obligation. Mais le propre de Dieu est de mettre dans l'âme, de la remplir et de lui faire communication de ses dons, c'est-à-dire de l'éclairer, de l'échauffer, de se l'unir, d'y répandre ses douceurs, parce que ses dons sont à lui et font son propre bien. C'est pourquoi la créature n'a qu'à se tenir aux termes de son devoir et de son occupation, se vidant et se purifiant; et alors, étant purifiée par ce vide, Dieu ne manque jamais de faire aussi de sa part, se déchargeant dans ce vide purifié, par l'abondance de ses communications. Car ce n'est pas moins la nature de Dieu de se communiquer avec profusion à tous les cœurs qui lui sont ouverts et préparés; que ce l'est du soleil d'entrer partout et d'éclairer, où les objets lui sont exposés, sans obstacle qui en empêche les irradiations.

§ III.

Mais enfin, étant persuadé du besoin de se purifier, comme du moyen principal et sublime pour aller à Dieu, vous me demanderez, Théonée, quelle est la manière de ces exercices. Je vous dirai qu'il y en a deux voies. Nous nous purifions nous-mêmes, c'est la première voie. Dieu nous purifie, c'est la seconde voie.

La première, qui nous regarde, a pour son objet tout ce qui peut nous souiller, ou comme péché ou comme imperfection. Se purifier de ce qui est péché est une chose commune à tous les hommes, et nous ne parlons pas ici de cette manière de purification dont l'obligation n'est pas moins conçue qu'elle est rigoureuse. Mais le propre du spirituel est de se purifier des choses les plus indifférentes et qui ne sont pas animées de l'esprit de la grâce. Voici donc son emploi et son exercice continuel; il interdit sans relâche à ses sens tout ce qui en peut favoriser les épanchemens déréglés ou bien en flatter les inclinations; et c'est assez

qu'une chose leur soit agréable , pour leur en faire le refus. Il étouffe tous les mouvemens du cœur et de l'esprit qui voudraient se contenter par quelque saillie et par quelque démonstration , et son attention est incroyable pour réprimer les moindres actes , soit extérieurs , soit intérieurs , afin que l'humeur , la nature et l'esprit humain ne les anime jamais ; mais un esprit de grâce et de sainteté. C'est ainsi qu'incessamment il purifie les sens et le cœur , éloignant tout l'agréable et redressant par un esprit intérieur tous les actes naturels qui à tout moment , sans cela , seraient terrestres et dégénéreraient à une vie animale.

La seconde manière de se purifier se prend du côté de Dieu , qui fait dans l'âme cette opération ; et elle a pour objet les consolations , les sentimens , les lumières. Afin de la purifier , il la dépouille souvent de tous ces biens spirituels , et c'est lui seul et non pas la créature qui doit faire ce dépouillement. Car comme ce n'est pas vous , Théonée , qui vous remplissez de ces divines richesses , de lumières , de consolations et de sentimens ; mais Dieu uniquement qui a la clef de ces trésors ; c'est aussi lui seul qui a droit de vous en dépouiller quand il lui plaît , comme c'est à vous de le recevoir humblement quand il trouve bon de vous les communiquer.

Ce serait en vous une témérité et une humilité trompeuse de vous défaire de ces biens dont Dieu vous enrichit , sous des prétextes de dégagement et de plus grande pureté. Il vous faut simplement recevoir l'aumône qu'il vous donne pour les fins qu'il connaît , et préférer votre simplicité et la bassesse de votre indigence au désir affecté d'un dépouillement mal conçu. Il purifie donc l'âme par le dépouillement de tous ces biens de grâce , comme je le montrerai ailleurs dans la seconde maxime du liv. 3 , parce que , quelque spirituels qu'ils soient , le cœur humain ne laisse pas de s'y attacher et de s'en souiller par ses attachemens. De sorte qu'une personne doit être dans l'exercice continuel de cette purification , y travaillant de son côté par l'éloignement de tout ce qui peut flétrir sa pureté , et recevant du côté de Dieu son opération , par la ruine et par la mort de tous les biens de la grâce , selon les conduites particulières de sa providence.

§ IV.

De ce que je viens dire , il faut tirer quelques conséquences remarquables , Théonée , pour votre conduite.

I. Que le premier de vos devoirs dans la vie spirituelle et votre

grande maxime devant être de vous purifier, vous devez vous-y appliquer à tout moment, parce qu'il n'est rien dans vous, qui à tout moment ne tombe dans la corruption; et si vous en négligez un peu le travail, vous verrez bientôt ce vase d'impureté s'en remplir jusqu'à l'excès.

II. Que tous ceux-là perdent leur temps qui, pour aller à la perfection, prennent quelque autre méthode que celle de se purifier; car toute autre manière laissant toujours la corruption dans l'âme, c'est ne rien faire pendant que le principe du mal n'est point ôté. L'on s'attache à des voies de perfection qui sont éclatantes, ou par les belles idées, ou par la rigueur des mortifications, et l'on ne veut point entrer dans cette voie de purification, parce qu'elle est simple, secrète et immolante.

III. J'infère encore que c'est le propre de Dieu d'enrichir l'âme, de l'éclairer, de la consoler et de l'élever, sans qu'elle doive se tourmenter pour goûter et sentir, pour voir et connaître si elle s'avance et fait progrès; car son unique travail doit être de se vider incessamment, abandonnant tout autre soin à la conduite de Dieu.

IV. Mais aussi j'infère que Dieu ne manque jamais de se répandre dans une âme vide et purifiée, non plus que le rayon d'entrer dans une chambre, aussitôt que les fenêtres en sont ouvertes. De sorte que sans se tourmenter, pour se perfectionner, pour comprendre et pour goûter les choses divines, elle se trouve et dans les goûts et dans les lumières, et dans les ardeurs et dans les élévations, aussitôt qu'elle s'occupe simplement, et se borne à se purifier, parce que ce divin soleil, qui bat et rayonne toujours sur une âme, ne trouve plus d'obstacle à son opération.

C'est donc se tourmenter bien en vain, Théonée, pour trouver Dieu, lorsqu'on court après cent conceptions belles et recherchées, puisqu'il ne faut qu'ôter pour le trouver. Oh! que cette divine pureté a besoin d'être comprise! et c'est ce qui m'oblige, dans la maxime suivante, de donner tous les éclaircissemens que je pourrai à ce dépouillement, où j'estime que consiste le véritable point de la vie spirituelle.

MAXIME III.

Le directeur doit avoir un soin particulier de dépouiller le cœur de toute affection trop tendre et trop naturelle, quelque petite qu'elle soit.

§ I.

Comme mon dessein n'est pas de présenter des Maximes, pour

retirer du vice les personnes qui y sont engagées ; mais seulement pour favoriser les saintes âmes dans les voies de perfection , ma pensée n'est pas aussi de condamner tout amour des créatures ; puisqu'il y a des sujets et des circonstances où l'on peut aimer raisonnablement ; non plus que de m'arrêter à combattre celui qui est essentiellement mauvais , puisqu'il porte avec soi sa condamnation. Je ne veux parler que de certaines inclinations trop naturelles et sympathiques , et de certaines amitiés qu'on se persuade être innocentes , où l'on voit des personnes spirituelles et vertueuses s'en embarrasser quelquefois comme les autres. C'est pourquoi , Théonée , je dis qu'il faut apporter un soin très-attentif et délicat , pour en dépouiller entièrement les âmes que l'on conduit : et comme les effets de ces amitiés trop naturelles , et de ces inclinations faussement innocentes , sont les caresses , les paroles affectives , les tendresses manifestées , et toutes les autres manières douces et engageantes qui entretiennent ces liaisons et ce commerce ; c'est ce que je dis qu'il faut retrancher et faire mourir totalement. En voici les preuves , les motifs et les avis , que je pense être capables de persuader et de rappeler des esprits qui ne seront pas révoltés.

Il faut renoncer à toute amitié tendre et naturelle , Théonée , et en étouffer les mouvemens comme un agréable poison qui corrompt le cœur , lors même qu'il le satisfait (ô ! la dure sentence pour ceux qui sont dans l'erreur , qu'on ne peut vivre absolument sans quelque douceur de confidence et d'amitié) , il faut pourtant y renoncer ; parce qu'ordinairement le cœur repose dans la personne qu'on aime , et non pas dans Dieu , qui doit être l'unique repos du cœur humain ; car , faites réflexion qu'on a un certain acquiescement dans la personne aimée , où l'esprit demeure comme dans son centre. L'on n'a de douceur que dans sa possession , l'on en cherche incessamment la présence , et le cœur sent une paisible satisfaction quand il est proche de ce qu'il aime.

La chose passe plus avant ; une personne qu'on aime d'inclination et d'amitié , devient l'idole du cœur , et il n'est rien qui ne lui soit immolé ; car prenez garde , comme elle a toutes vos douceurs et vos tendresses ; comme toutes vos pensées s'en occupent , comme il n'est point de temps bien passé qu'en sa compagnie. Tout cela n'est dû qu'à Dieu , Théonée , et on lui dérobe ces doux mouvemens du cœur , pour en faire un transport , et une immolation à la créature. Ah ! quelle lâche trahison et quel indigne outrage fait à celui pour qui le sacrifice de tous les cœurs serait toujours trop petit ! Jamais , Théonée , non , jamais vous ne com-

prenez assez combien Dieu souffre que les tendresses du cœur de l'homme soient données à quelque autre qu'à lui.

Mais que de troubles et que d'agitations naissent de ces amitiés fades et sensuelles ! Si l'on choque ce que nous aimons, son intérêt blessé nous blesse ; s'il faut s'en séparer, ce sont des tranchées de cœur et des amertumes qui paient bien les douceurs qu'on a goûtées ; si on en reçoit de l'indifférence et des froideurs, ce n'est que mélancolie et qu'inquiétude, pour en examiner et en découvrir la cause. Mon Dieu ! que de tourment à un cœur qui est engagé, et que ce juste châtiment lui est bien dû !

Ne m'alléguez pas que ces amitiés sont innocentes ; car je le veux : mais ne savons-nous pas que pour l'ordinaire les plus innocentes inclinations amolissent, et puis, de je ne sais quoi de mol et de tendre, dégèrent peu-à-peu à la chair où la pureté la plus angélique se flétrit souvent, si du moins elle ne fait pas naufrage ? Cela vient, Théonée, de ce que, comme il n'est rien qui purifie à l'égard de l'amour divin, parce qu'il porte dans l'âme un feu céleste, dont le propre est de consumer le sujet pour le diviniser ; de même il n'est rien qui souille comme l'amour humain, parce qu'il porte un feu terrestre et grossier, dont la matière et la bassesse corrompt la masse du corps, et ternit le bel éclat de l'âme.

Et si vous voulez en voir encore le principe de plus loin, je vous dirai que la corruption est ordinairement beaucoup plus grande des choses délicates, que de celles qui ne le sont pas ; cette vérité est évidente dans toutes les choses naturelles. Or la partie de nous-mêmes la plus délicate, n'est-ce pas le cœur où les inclinations et les amitiés s'engendrent ? N'est-ce donc pas là où la plus grande corruption de l'homme se forme, et beaucoup plus que de ses autres dérèglemens ?

Et pour vous mieux découvrir ce poison, sachez, Théonée, sachez qu'une simple tendresse d'amitié naturelle est capable d'étouffer toutes les tendresses divines, dont la délicatesse a cela de particulier, qu'elles veulent être seules, sans mélange d'un mouvement affectif le plus léger, et en apparence le plus innocent. Qu'il faut bien goûter et comprendre Dieu, pour comprendre cette vérité !

La conséquence de ceci est que celui qui n'est pas dégagé parfaitement de toute amitié humaine, n'aura jamais l'esprit d'oraison (ô la perte déplorable) ! parce que l'oraison est une occupation et un exercice du cœur, qui s'unit à Dieu ; ce qui ne peut se faire pendant que le cœur est souillé de quelque amitié fade et

sensuelle. Se rendre incapable de converser intérieurement avec Dieu ! Ah ! Théonée , cela se comprend-il ?

J'ajoute à tout cela , qu'il n'est point d'imperfection et de dérèglement d'esprit qui détruise et qui retarde la perfection comme les amitiés ; parce que les autres misères humaines partent d'un principe moins noble et moins criminel ; mais les amitiés coulent principalement du cœur , qui est la plus belle de toutes les sources dont les écoulemens ne devraient être que pour Dieu. En voilà bien assez pour montrer que les amitiés sont pernicieuses , et que les plus légères affections du cœur détruisent tous les desseins de perfection que Dieu a sur une âme. Hé ! quel cœur est donc malheureux , qui aime sa ruine et sa mort , pour une si petite satisfaction !

§ II.

Voici quelques motifs pour achever de vous convaincre que vous ne devez avoir au cœur aucun mouvement de tendre amitié hors de Dieu. L'avez-vous bien considéré , que votre cœur est proprement le siège et la demeure de Dieu ? Il y est en ce monde par sa grâce ; il y est par son corps dans la communion : et dans la gloire , il y est par l'exposition et par le spectacle de ses grandeurs. Ne sera-ce donc pas une profanation et un outrage , si ce cœur donne entrée à la créature par quelques amitiés et par quelques inclinations ? Votre cœur , Théonée , ah ! votre cœur étant le trône de Dieu , aucune idole ne doit y être placée : et vous devez avoir une vénération sacrée pour tous ses mouvemens , afin qu'il n'en sorte pas un seul qui ressente la chair et le sang. Puisque c'est le lieu de Dieu , Dieu seul en doit faire toute la plénitude , et l'occupation , et le corps ne doit pas être plus plein de son âme seule , que le cœur doit l'être de tout son Dieu. Jugez après cela , si une amitié molle et humaine doit seulement avoir accès dans ce sanctuaire de la Divinité.

Mais n'avez-vous pas conçu , comme Dieu ne peut supporter que l'âme s'attache aux sensibilités les plus spirituelles ? Il n'importe qu'elles soient hors du sens et de la matière ; qu'elles soient intellectuelles et célestes ; qu'elles soient divines : c'est assez , qu'elles ne soient pas Dieu lui-même , et que l'âme s'y attache pour faire que Dieu aussitôt se retire , tant cet Esprit pur veut être le seul à qui nos cœurs se lient uniquement. Si cela est vrai , comment pourra-t-il supporter dans le cœur une sensibilité animale qui est le fruit gâté et corrompu des amitiés ? Et comment

n'aura-t-il pas de l'horreur pour un cœur qui est toujours nourri et souillé de ces fades attachemens?

Enfin , pensez que l'amitié qu'on a pour quelqu'un est un outrage fait à la première beauté : car si la beauté veut l'amour, cette beauté première, pour qui les amours de tout le paradis se consomment, ne doit-elle pas uniquement avoir celui de nos cœurs? Et n'est-ce pas pour elle que toutes nos tendresses, toutes nos caresses et tous nos feux doivent s'épuiser? Tout ce qu'il y a de grâces et de perfections naturelles dans les créatures, ne vaut pas seulement un de nos regards, et un simple mouvement de nos cœurs. Il faut que toutes nos inclinations et nos douceurs soient immolées à cette première beauté, qui en veut rigoureusement les tribus : car comme elle aime infiniment, aussi veut-elle être aimée de toute notre capacité, sans souffrir qu'une douce parole, et que la moindre tendresse d'amitié lui soit dérobée. Cela n'est-il pas juste, de ne pas déshonorer nos cœurs en les abaissant, et de les ennoblir en les élevant à celui qui est le seul beau et le seul aimable.

§ III.

Il me reste à vous donner quelques avis, Théonée, sur cette matière, la plus délicate de toutes les matières.

I. La grande règle qu'il faut se proposer dans la conduite des âmes, est de les mener à Dieu par voie de mort, comme je le ferai voir dans la quatrième maxime. Or, entre toutes les morts différentes dont l'homme est capable, celle du cœur est la plus nécessaire. Car que le cœur vive dans la mort de tout le reste, c'est n'avoir rien fait pour la vertu; et si le cœur est mort, tout ce qui est dans nous meurt par la même suite et par la même nécessité que meurent les branches et le tronc, la racine étant morte. Et cette mort du cœur ne s'opère parfaitement que par la privation de tout amour humain qui en fait la vie.

II. Aussitôt que vous sentirez naître en vous une tendresse d'inclination pour quelque personne, ah! pour Dieu, Théonée, étouffez-la sans différer, quelque innocente et spirituelle qu'elle vous paraisse, parce qu'entre cet amour innocent et l'impur, il n'y a guère de milieu; et il est rare que, commençant d'aimer innocemment, le cœur enfin ne devienne tout souillé.

III. Mais que peut-on y faire, me direz-vous, quand ces mouvemens sont involontaires? car le cœur a souvent des tendresses qui ne sont pas libres et que l'on souffre avec peine, sans pouvoir les étouffer. Je vous réponds qu'il faut alors retrancher tout ce

qui peut nourrir et fomentér ce feu naissant, que vous devez vous refuser tous les témoignages d'affection, observer tous vos regards, ne plus se faire de petits présens et n'avoir que les communications nécessaires. C'est ainsi que vous pouvez fermer la plaie naissante de votre cœur; car ces manières d'agir sont ordinairement celles qui entretiennent le mal et qui l'augmentent.

IV. Que si avec toutes ces vertueuses précautions, votre cœur ne laisse pas de ressentir toujours les atteintes d'une tendre amitié, souffrez-en la tendresse comme un martyr, d'autant plus dangereux et moins supportable, qu'il est agréable au cœur.

V. Soyez extrêmement réservé en ce point, pour ne jamais manifester votre inclination à la personne qui en est l'objet; car hélas! Théonée, hélas! combien en est-il à qui cette manifestation a été le commencement de leurs malheurs?

VI. Mais quoi! si c'est un directeur pour qui l'on a ces amitiés? dites plutôt, si vous voulez, que c'est un séraphin incarné pour qui vous avez ces tendresses; je vous l'accorde, et je vous répondrai avec tout cela, qu'il faut les faire mourir; car une inclination est d'autant plus à craindre, qu'elle paraît licite et innocente.

VII. Mais, derechef, toute inclination tendre est-elle blâmable à l'égard d'un directeur? Je vous réponds encore que je ne suis pas assez dur pour la condamner dans une personne commençante ou faible, qui a besoin, afin d'être capable de profiter, par l'estime de son directeur et par soumission à ses avis, quoique cela même doive être encore bien tempéré. Mais je dis aussi que, dans des personnes avancées et déjà fortes, il ne faut nullement tolérer ces inclinations affectives, que l'on doit sans cesse faire mourir par cent manières, afin que dans l'usage d'un directeur dont on ne doit pas se retirer, le cœur néanmoins apprenne à se former au parfait dépouillement.

MAXIME IV.

Pour aller à Dieu, il ne faut pas rechercher ce qu'il y a de sublime et de relevé dans la vertu, mais la mort, les privations et la destruction de soi-même.

J'ose vous dire une chose, Théonée, que nous ne savons que trop par expérience, savoir, que pour aller à Dieu, une certaine manière dangereuse règne en bien des esprits qui, laissant la vérité, ne courent qu'après son éclat. Cette manière est que la vertu n'en est plus regardée que comme belle et illustre; et que se por-

tant à la perfection , ils ne le font que dans des idées nobles et relevées , comme si travailler à se faire vertueux , c'était travailler à son élévation. N'est-ce pas là une chose bien déplorable que sortant de l'esprit corrompu du siècle , on le transporte jusque dans la région de la sainteté ? L'on aspire aussitôt à l'amour de Dieu , parce que le feu en est beau et que cette voie est noble et sublime. Si l'on s'attache aux austérités , c'est que le courage et la générosité y éclatent. Le zèle des âmes emporte souvent , parce que la chose est grande et digne des grands cœurs. L'on s'étudie à la paix intérieure , parce que la douceur en est charmante ; et si l'on travaille à la spiritualité , c'est que cette vie divine a un admirable attrait , et que sa grandeur anime facilement à sa recherche. Mais combien en est-il qui se proposent d'aller à la perfection par voie de mort , de privation et de destruction d'eux-mêmes ? L'on rejette ces idées comme trop tristes et trop rigoureuses , qui ne sont bonnes qu'à effrayer les esprits , et qui ne sont propres dit-on que de ces directeurs austères et mélancoliques. Voilà , Théonée , comme les plus justes conceptions de la vertu sont souvent reçues ; et c'est aussi pour cela qu'en ces sortes de personnes la spiritualité n'est qu'une pure tumeur d'esprit , par un amour secret et caché de sa propre excellence. Pour l'intérieur , l'on aime à connaître tous les spirituels et les mystiques , à conférer très-souvent , à montrer qu'on en sait et qu'on a une haute intelligence des choses de conscience. Il est donc vrai qu'il y en a qui ne cherchent que le grand , que l'éclatant et que le lumineux , en cherchant la vertu et la perfection : ce qui m'oblige d'avancer trois vérités , que je pense être infiniment nécessaires pour prendre le bon chemin dans la vie spirituelle.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE VÉRITÉ.

La mort de tous les désirs est nécessaire pour arriver à la perfection.

§ I.

Les désirs sont ardens ordinairement en ceux qui commencent et presque en toutes personnes , aussitôt que la grâce les touche de quelque douce atteinte. Elles déploient alors et étendent tous leurs désirs , et elles portent leur feu à tout ce qui est de grand et de parfait. Je le sais bien , Théonée , qu'il est bon de désirer ; que Daniel est loué dans l'Écriture pour avoir été un homme de

désirs ; et que le divin Sauveur appelle bienheureux ceux qui ont faim de la justice. Cela est vrai , et que le désir n'est jamais trop ardent quand c'est le Saint-Esprit qui fait désirer et qui fait gémir ; je dis même qu'il est juste que le chrétien désire les bonnes choses.

Mais vous m'avouerez que tous ces désirs , et de vertu et de paix , et de perfection et de possession de Dieu , sont très-souvent des désirs purement humains , et des feux naturels ; je dis pour cela qu'il faut beaucoup faire , sans allumer ainsi humainement tous ces feux ; je dis avec saint François de Sales qu'il faut désirer peu en particulier , ou le désirer fort simplement. Ce qui me fait avancer cette maxime , qu'il est très-important pour la sanctification , de mourir à toutes sortes de désirs , puisque c'est l'amour-propre qui en échauffe d'ordinaire les ardeurs. Je veux vous le faire avouer , Théonée , par la propre expérience de votre cœur.

N'est-il pas vrai que les désirs les plus saints d'une chose que vous ne possédez pas et de quelque événement qui anime votre attente , vous donnent toujours quelque pointe d'inquiétude , et vous causent de temps en temps des tranchées , ou par appréhension que les choses ne réussissent pas , ou par l'impatience que l'effet en soit trop reculé.

Mais dites-moi si ce que vous désirez n'est pas beaucoup moins que la paix de votre âme , que vous perdez ? Et n'est-ce pas cette paix qu'il faut acheter par la perte de tous les biens les plus précieux , puisqu'elle les surpasse tous.

De plus , ne me confesserez-vous pas que d'ordinaire tout désir se termine au sensible et au délectable , car l'esprit humain veut insatiablement ou voir , ou goûter , ou comprendre les choses divines.

De plus , d'où pensez-vous , Théonée , que l'on doive prendre le principe des désirs ? Je vous le dirai. Cela vient de ce que personne ne peut supporter la pauvreté d'esprit ; et , ne le pouvant , l'on prétend par les désirs s'enrichir de ce qu'on n'a pas , fuyant ainsi , comme je le montrerai , la plus sainte disposition de l'âme.

Et ne me dites pas que ce seront souvent des désirs que le cœur a de posséder son Dieu : dites plutôt que l'on désire la douceur de la possession , bien plus que la chose possédée. L'usage sensuel que l'on en fait , quand Dieu se communique , en prouve assez la vérité.

Enfin , prenez y garde , que chacun pour l'ordinaire ne désire que ce qui lui plaît , et non pas simplement ce que Dieu veut ; les

choses les plus conformes et les plus agréables étant toujours l'objet de nos désirs, qui sont piqués et enflammés par cette agréable convenance et cette conformité. Qui ne désire que ce que Dieu veut, ne fait qu'attendre, modérant la chaleur de tous ces désirs remuans, et les faisant mourir dans cette divine volonté, en qui la sienne s'est transformée heureusement.

§ II.

Ne voyez-vous donc pas, Théonée, que tous les dérèglemens qui se rencontrent dans les désirs les plus saints, vous obligent à y mourir ; et que c'est perdre son plus grand trésor, qui est le calme de son âme, pour aller après des biens que l'immortification et la sensualité font poursuivre ?

Resserrez-vous donc dans cette précieuse maxime : Je n'aime et je ne veux uniquement que l'état présent, où je suis, hors le péché, soit pour les dispositions intérieures, soit pour l'extérieur. En quelque état déplorable que je sois, dans moi et hors de moi, c'est l'objet de ma volonté et de mon amour, et j'y borne tous mes mouvemens ; je laisse le passé et je ne m'étends point sur le futur ; je demeure là dans mon état, et ma disposition présente fait mon centre, où je repose, parce que j'y vois la volonté de Dieu présente et manifeste, où je fais mourir tous mes désirs ; et ma tranquillité vient de ce que j'ai, et de ce que je suis, et non pas de l'objet de mes désirs. Ah ! Théonée, que cette maxime est divine, de fixer ainsi sur son point, et sur l'état où l'on est, faisant cesser toutes ces agitations du cœur, que les désirs ont coutume d'exciter ; c'est ce que je traite fort au long dans la Maxime VIII, liv. III. Avec cette maxime, toutes les misères présentes sont aimables, toutes les disgrâces, tous les délaissemens, toutes les désolations ; l'on se fait une divine chaîne de son état présent ; l'on s'enveloppe dans ses pauvretés ; l'on y demeure comme dans les embrassemens actuels de Dieu ; et l'on ne forme pas même un soupir pour avoir plus que ce que l'on a et pour avoir moins que ce que l'on possède.

CHAPITRE II.

SECONDE VÉRITÉ.

Les privations sont le meilleur moyen pour parvenir à la perfection.

§ I.

Il n'y a rien où il faille, ce me semble, être bien façonné dans la vie spirituelle, comme à supporter toutes les sortes de priva-

tions, qui sont beaucoup plus rudes et plus fréquentes que ne sont les autres épreuves ; et parce que l'importance n'en est pas assez comprise, les meilleures âmes font des pertes irréparables, au lieu de tirer de grands avantages de leurs disettes. Mais auparavant il faut savoir qu'il ne s'agit ici que de la privation des choses bonnes de leur nature, comme des vertus, des faveurs, des visites de Dieu et de Dieu même ; et de celles qui aident à la perfection, comme le sont le temps de l'oraison, la solitude, la mortification extérieure, un directeur, des exhortations et des sermons.

Vous remarquerez, Théonée, que dans les voies de la vertu, la jouissance de ces choses est très-courte, et que la privation en est très-fréquente. Les visites intérieures de Dieu sont courtes, parce que le cœur humain y prendrait et s'en souillerait. La solitude est courte, étant souvent interrompue de cent incidens qu'on ne peut prévoir. Le temps de l'oraison est court, car très-souvent des affaires vous appellent et vous distraient. Souvent on a peu la jouissance et la consolation d'un directeur, parce que la divine Providence par ses conduites cachées, enlève tout-à-coup ce que l'on pense bien tenir entre les mains. Les exhortations et les entretiens divins ne sont pas si communs, parce que le plus souvent on manque de personnes qui aient talent pour les faire.

Pour ce qui est des privations de ces mêmes choses, elles sont très-longues et très-ordinaires ; car est-il rien de plus fréquent pour l'intérieur, que de voir les sécheresses, les amertumes, les désolations et les abandons des consciences, et d'en entendre les gémissemens ? Et pour ce qui est de l'extérieur, les assistances favorables pour sa perfection ne manquent-elles pas tous les jours ? N'est-ce pas le sujet de plaintes le plus ordinaire, que forment tant de bonnes âmes, qui brûlent d'être à Dieu ? Il n'est donc que trop vrai, Théonée, que presque toute la vie se passe dans les privations, qui en font l'amertume la plus dure et le sujet le plus dangereux pour la ruine des consciences, ne pouvant l'être de leur grande sanctification.

§ II.

Il importe donc de savoir bien user de ces privations, et d'apprendre les industries nécessaires pour en profiter. Le mystère pourtant n'en est pas si grand, Théonée ; il n'est question que de les supporter courageusement.

Par exemple, vous travaillerez avec ardeur pour acquérir les vertus, qui ne viennent pas si vite que vous le désirez, et dont le besoin vous fait gémir. Supportez cette privation en patience

et en longanimité, en attendant que Dieu seconde vos désirs et que le temps fasse ce que votre impatience veut précipiter, sans rien diminuer cependant de votre travail et de votre application.

Si Dieu s'absente de votre cœur, et s'il n'y laisse qu'une triste demeure et une grande pauvreté de toutes choses, ah ! Théonée, supportez cette privation de Dieu avec une profonde humilité, vous estimant même indigne de sa pensée et de ses yeux, bien loin de prétendre qu'il vous donne le goût de sa divine présence

Eh bien ! vous avez des désirs ardents pour la pénitence et les austérités ; mais les infirmités de votre corps, ou la délicatesse de votre complexion, vous prive de contenter cette sainte haine de vous-même. Aimez-en la privation avec abjection et avec simplicité, par une meilleure et une nouvelle mortification de votre volonté, ne voulant pas faire plus que vous ne pouvez, quoique l'horreur de vos péchés crie pénitence.

Vous gémissiez très-souvent, et vous ne savez à quoi vous en prendre d'être privé de la retraite et du temps de l'oraison, et de n'en pouvoir jouir autant que votre cœur en a faim et soif ; car c'est, dites-vous, tout votre élément, et la forte passion de votre âme. A quoi pensez-vous, Théonée ? prenez de plus justes sentimens et chérissez cette privation, dans la vue que Dieu est le maître du temps et des momens. Laissez-le donc disposer des vôtres comme il lui plaît, et préférez toujours votre distraction extérieure, quand elle est ménagée par le cours de sa Providence, à la solitude la plus paisible et au temps d'oraison le plus agréable et le plus long.

Mais je suis privé d'un directeur qui convenait si bien à mon esprit, qui en prenait le pli si à propos, et sous qui je faisais de merveilleux progrès ; après cela, n'ai-je pas sujet de croire que je suis abandonné de Dieu ? Et comment voulez-vous que je n'en sois pas extrêmement abattu. Oui, je le veux, Théonée, que vous ne le soyez pas, et vous avez grand tort de plaindre cette séparation avec tant d'excès. Dites-moi si Dieu ne vaut pas mieux que la créature, et s'il n'est pas plus sûr de marcher à la lumière du soleil qu'à celle d'un petit flambeau ? Or sachez que Dieu, par ses ordres et par son adorable conduite, ne vous a point retiré la faible lumière d'un directeur, qu'afin de vous éclairer lui-même par soi-même et de vous conduire ; ou il saura bien vous en envoyer quelque autre, à qui il donnera des qualités assez pour ne pas regretter votre perte.

Enfin vous ne pouvez pas, après tout, arrêter vos plaintes, dans la soif où vous êtes, d'entendre parler de Dieu ; et cepen-

dant être privé de ces divins discours et de ces exhortations qui conservent le feu et qui l'allument, et sans qui nos vertus et nos ferveurs sont bien languissantes, cela n'est-il pas déplorable, me dites-vous? Il est déplorable, je vous l'accorde, et c'est une funeste privation à tant d'âmes altérées de la sainteté : mais secondez ici les intentions de Dieu, qui veut que vous en soyez plus intérieur, vous tenant toujours attentif à cette divine école, où lui-même faisant le devoir de docteur, ne cessera point de vous instruire par son onction et par ses lumières.

Ne voyez-vous donc pas, Théonée, comme toutes les privations sont avantageuses, à qui sait les prendre du bon côté? Et cet avantage arrive; 1. Parce que la privation de tout ce qui n'est point Dieu, dispose aussitôt l'âme à n'avoir que Dieu, qui ne manque jamais de donner, où il trouve l'anéantissement et le vide. 2. Parce que la créature aime toujours dérèglement la plénitude à goûter, à voir, à entendre; et comme cette plénitude fait toute la corruption de l'âme, ce sont les privations qui la purifient, la vidant de cette plénitude. 3. Parce que, qui aime la privation de tous les biens spirituels, montre assez par-là la haute estime qu'il fait de Dieu, dont il recherche uniquement la possession, sans se mettre en peine de tout ce qui n'est point Dieu.

CHAPITRE III.

TROISIÈME VÉRITÉ.

La véritable voie de la perfection, c'est la mortification extérieure.

§ I.

Voici, Théonée, une des vérités les plus importantes et les plus efficaces pour la mort de nous-mêmes : car il n'est rien qui fasse désespérer et périr la nature, qui est portée sans cesse à se produire, comme la mort extérieure. Il y a deux principes de cette extinction; nous-mêmes et les créatures : elles le font, malgré nous; nous devons le faire de notre côté volontairement. Prenez-vous y donc de cette manière, pour y réussir heureusement.

1. Ayez à cœur de vous nourrir incessamment et autant que vous le pourrez, aux yeux des hommes; mortifiez votre esprit dans les entretiens, n'y faisant paraître aucun brillant, mais plutôt vous étudiant à une simplicité de paroles et de pensées qui arrête toutes ces vaines saillies, cette suffisance et ces affectations dont le discours est ordinairement animé.

2. Cachez vos talens, si vous en avez, pour ne les produire que dans la nécessité, et les produisant, ôtez-moi ces empressemens et ces vanités de faire toujours les choses avec le plus d'éclat; car il se trouve en vérité, que c'est soi-même que l'on veut faire éclater.

3. Mortifiez-vous pour les habits, abhorrant tout ce qui peut vous faire regarder, et vous obscurcissant sous les vêtemens les plus négligés et les plus abjects que votre condition peut permettre; car cette politesse extérieure entretient étrangement l'amour de soi-même, comme des vêtemens humbles et méprisables humilient aussi beaucoup la vanité de l'esprit.

4. Abstenez-vous de toutes les compagnies, si elles ne sont de charité, ou de nécessité, ou d'une bienséance vertueuse, et qu'à peine sache-t-on que vous soyez parmi les vivans; car celui qui se produit facilement, prend bientôt l'air et s'épanche hors de soi-même, et qui sait bien se cacher, sait trouver et goûter Dieu.

5. Cachez avec un grand soin tout ce que vous avez de vertu, tout ce qui est capable de donner quelque idée de vous, et ne faisant et ne disant les choses que d'une manière fort simple et commune; car une vertu connue ne se perd pas moins facilement que l'odeur à qui on donne l'air et le vent.

§ II.

Pour le second principe de cette extinction, souffrez volontiers que les créatures vous abandonnent, soit par lâcheté et par trahison, soit par un mépris de votre personne; étant bien aise et ravi d'en être rejeté, pour être seul avec votre Dieu. Si vous êtes dans quelque communauté, chérissez comme une faveur singulière les emplois de rebut et cachez aux yeux du monde quand on vous les donnera; car hélas! quel bonheur de pouvoir dans ces ténèbres posséder Jésus, de qui les délices ont été d'y demeurer presque tout le cours de sa vie! Et si on sait à peine que vous soyez, étant laissél là de tout le monde comme un non être; oh! quel comble de félicité pour vous, Théonée, puisqu'alors vous serez uniquement regardé et recueilli de Jésus! Soyez donc bien persuadé qu'il n'y a point d'inclination plus sûre, moins sujette à illusion et qui donne plutôt la mort que celle d'être éteint; et c'est là où doit aspirer toute personne qui veut trouver Dieu, savoir au fond des ténèbres, au centre du néant et à sa propre perte, dans l'esprit de toutes les créatures.

Pour reprendre donc tout ce discours, concluez qu'il n'est point

d'idée de perfection plus solide et plus noble que celle qui est dans les privations, dans la mort et dans l'extinction ; parce que ce sont ces voies qui conduisent l'âme à la parfaite pauvreté d'esprit. Les privations vous ôtent généralement tout ce qui peut faire quelque sujet d'attache, et vous dépouillent de tout ce qui peut vous soutenir : la mort des désirs réduit la volonté à la dernière nudité ; car outre le dépouillement des choses, elle ne souffre pas même le mouvement de les posséder : et l'extinction ne veut pas seulement que vous soyez en vue aux créatures et que vous soyez compté au nombre des êtres. Vous n'ignorez pas, Théonée, que la pauvreté d'esprit est la perfection achevée, parce que cet appauvrissement éloigne toute impureté, et fait que l'âme, n'ayant plus rien, n'est plus sainte et parfaite que de Dieu qui lui est toutes choses ; or cet état appauvrissant est le grand effet qu'opèrent ces privations, cette extinction et cette mort. Après cela, jugez si ceux-là font bien qui, aspirant à la perfection, s'en proposent des idées éclatantes et lumineuses : ne les imitez donc pas, et n'ayez point de passion et de soin, autre que celui de vous éteindre par tout, de mourir sans cesse à tous les désirs et de recevoir à cœur ouvert toutes les privations.

MAXIME V.

Lorsqu'une personne est dans les ennuis et dans les dégoûts extérieurs, il faut la former à l'amour de l'aveuglement et de l'insensibilité.

Le propre de l'esprit de Dieu est de se produire et puis de se retirer, et le soleil n'est pas plus inégal dans les beaux et dans les mauvais jours qu'il nous donne, que l'est d'ordinaire cet esprit divin dans ses communications. Il ne fera que passer, dit le prophète, et il n'arrêtera pas (1). Celui qui n'en comprend pas la nature et la manière est aussitôt saisi d'ennuis et de dégoûts dans ses oraisons et dans ses autres exercices spirituels : et n'en demeurant pas là, ensuite il se décourage, il pense que tout est perdu pour lui, et se relâchant dans ses devoirs, cela fait même, que souvent il les abandonne. C'est où en sont plusieurs de ceux qui travaillent à la perfection ; et c'est, Théonée, où vous m'avouerez vous-même que vous êtes très-souvent, lorsque l'esprit de Dieu se cache, après vous avoir visité ; car il ne manque jamais à faire que ses visites soient suivies d'absences, d'obscurités et de ténèbres.

(1) Psal. 102.

Hé! mon Dieu! que d'âmes, pour n'avoir jamais bien appris cette leçon, passent leur vie à se tourmenter et à ne rien faire; comme si elles doivent toujours être dans la jouissance! Il est donc ici besoin de fortifier les esprits, les tirant de cette molle tendresse que naturellement on a pour soi-même; de les mettre au-dessus de toutes ces dispositions difficiles à la nature et de les former à manger du pain des forts.

Mais auparavant découvrons la source de ces ennuis et de ces dégoûts, et ce qui cause dans la vie spirituelle tant de mauvaise humeur, tant de découragement, tant de plainte et tant d'inégalité; car hélas! quel pauvre spectacle et quel sujet de compassion ne voit-on pas tous les jours dans les consciences?

CHAPITRE PREMIER.

Les causes des ennuis et des dégoûts.

§ I.

Je trouve Théonée, que les deux véritables sources et les deux causes de ces désordres, ne sont que la curiosité et la sensualité.

Pour le premier, on voit constamment que les commençans, et même assez souvent les plus avancés dans la vertu, sont portés d'un esprit curieux à connaître toutes les voies de Dieu: il leur semble qu'il devrait toujours se passer des mystères dans leurs consciences, que les lumières devraient toujours y briller, et que les connaissances les plus belles devraient y éclore et s'y multiplier à tout moment. Cela fait que souvent leur imagination tâche par de vains efforts, d'avoir plus que Dieu ne veut leur en accorder. Cette disposition et cette manière d'agir jette ces personnes dans un état, de se persuader elles-mêmes que Dieu leur parle intérieurement; qu'elles entendent des sentences et des oracles, et que c'est la voix de l'époux qui leur dit au cœur cent paroles mystérieuses. Quelle étrange illusion, Théonée, où tombe un esprit poussé par sa curiosité! Car ce sont là ces agréables rêveries, où les amusemens de l'imagination passent pour une divine familiarité. Il arrive encore du même principe, que ces personnes veulent conférer avec tous les esprits éclairés; et il n'est point de livre mystique dont elles ne recherchent vainement la lecture, pour acquérir une intime science de toutes ces choses.

Mais aussi vous remarquerez que parce que ces lumières et ces

connaissances leur viennent par des voies purement humaines et naturelles, elles ne portent aucune onction intérieure, laquelle est uniquement attachée aux connaissances et aux lumières qui nous viennent de Dieu. O le travail inutile, Théonée ! C'est bien là moissonner de l'air et du vent, et une si vaine curiosité mérite bien une telle récompense. C'est aussi de là que naissent les ennuis et les dégoûts ; parce que cette curieuse inclination est toujours trompée dans ses connaissances, qui sont bien au-dessous de ce qu'on attendait.

§ II.

La seconde cause de ces ennuis et de ces dégoûts dans les voies de la vertu, est la sensualité. Cette corruption est si universelle, qu'on ne voit presque pas une âme qui n'en soit souillée. Car à peine une personne se donne-t-elle à Dieu, qu'aussitôt elle cherche à goûter et à sentir, tant la nature est encline à chercher par-dessus toutes choses le doux et l'agréable ; et si on lui ôte des satisfactions humaines et charnelles, elle tâche incontinent de se dédommager dans les spirituelles. C'est ce qui fait que nous en voyons plusieurs qui s'échauffent le sang par des efforts intérieurs ; qui font des aspirations et poussent des soupirs, qui s'excitent à des soulèvemens de poitrine, et qui ne sont pas contens, si des gestes de mains et des mouvemens de tête ne secondent leur ferveur. Ils cherchent le sensible, voilà tout, et ils ne sont jamais satisfaits qu'ils ne savourent agréablement les choses ; ces différens efforts n'étant que des moyens qu'ils prennent pour goûter et sentir ce qui est au-dessus du sens.

Mais hélas, Théonée, qu'ils sont abusés ! Car faites réflexion que tous ces tourmens qu'ils se donnent ne sont pas qu'ils en goûtent davantage les choses divines ; parce que les suavités célestes ont cela de propre, qu'elles s'insinuent et coulent paisiblement et sans bruit. Au contraire, il leur en prend une certaine lassitude et un épuisement de corps et d'esprit causés par ces efforts immortifiés. La tête en est incommodée par la bile et par le sang qui y monte. Et s'ils attrapent quelque goût, c'est un goût trompeur qui s'évapore bientôt ; parce qu'il n'est fondé que dans l'imagination et dans le sang, et que ce n'est qu'un effet que l'industrie humaine a produit par une violente application.

Vous voyez donc bien, Théonée, comme la curiosité et la sensibilité sont les deux causes des ennuis qui traversent la vie spirituelle. Car c'est une chose trop certaine et trop indubitable, que parmi un grand nombre qui travaillent sérieusement à l'intérieur,

il y en a aussi plusieurs qui ne cherchent rien moins que Dieu en esprit de vérité ; mais pour l'ordinaire sont curieux uniquement, et sensuels dans leurs recherches. Et c'est sur ces deux principes de corruption, que roule tout le dérèglement de la vie spirituelle.

Hh ! mon Dieu, où est-ce donc qu'on trouvera une âme, qui cherche Dieu constamment au-dessus de tous les goûts et de toutes les lumières ? Qui est celui, dit un prophète, qui ferme les portes de ses sens et qui étant tout recueilli dans son intérieur, s'y donne purement en sacrifice, sans recevoir rien de la part de Dieu ? O le beau et le grand cœur, aussi digne de Dieu, qu'il goûte moins son Dieu, de cette manière sensible et sensuelle !

C'es ici, Théonée, où je veux vous former, si je le puis, aux ténèbres et aux dégoûts de votre âme, à qui je tâcherai de donner une grande capacité dans les voies de Dieu : Je le ferai, vous inspirant l'amour de votre aveuglement et de vos dégoûts, par les hautes idées, que je veux en laisser dans votre esprit, et après venez vous plaindre si vous le pouvez, que vous ne sentez rien et que vous ne voyez rien dans votre intérieur.

CHAPITRE II.

Le prix de l'aveuglement et de l'insensibilité.

§ I.

Pour l'aveuglement où vous marchez, ô qu'il est précieux ! que ce sont de riches et de fécondes ténèbres, et que ce chemin par où vous allez, est grand et royal, préférable aux plus éclatantes lumières et aux plus profondes connaissances !

Car vous n'ignorez pas que la voie la plus parfaite est celle qui nous fait marcher dans les pures lumières de la foi, qui seule soutient l'âme et l'âme, étant enveloppée de ses obscurités. Et n'est-ce pas là votre voie, agissant au milieu de vos ténèbres, où vous ne puisez point d'autre appui que de Dieu seul.

Mais est-il rien de fort et de dangereux comme de suivre Dieu dans votre aveuglement, où vous cherchez ce que vous ne comprenez pas ; où vous marchez toujours, sans savoir où vous allez ; et où vous demeurez fidèlement sans rien trouver ni posséder ? Les autres ont la beauté de leurs connaissances et les éclats de leurs lumières qui les font marcher ; votre aveuglement est bien plus désintéressé, n'ayant rien de tout cela et ne suivant Dieu, que pour Dieu.

Mais qu'il vous aime, Théonée, ce Dieu de bonté, ô qu'il vous

aime de vous anéantir ainsi, et de vous dépouiller par les ténèbres de votre âme, afin de vous apprendre à être bien vil et abjet à vos yeux ! Car où est la personne, qui soit intérieurement méprisable à soi-même ? Il n'est rien, Théonée, il n'est rien, qui enfle comme les belles lumières ; c'est pourquoi il n'est pas bien ordinaire, de voir des humbles et des simples parmi les doctes ; et si ces lumières sont surnaturelles, la superbe en est plus fine, à cause de l'excellence du bien. Dites donc que Dieu vous ménage avec un soin très-amoureux, de vous jeter dans ce saint aveuglement, afin que vous soyez à vos yeux, ce que vous êtes en vérité et que vos petits biens trouvent leur sûreté et leur incorruptibilité dans vos ténèbres. « Car c'est par-là, vous dit le saint homme Job, qu'il » empêche que la superbe ne s'empare de votre cœur, et que la » corruption ne souille votre âme (1). » Car souvenez-vous, que la beauté conserve mieux son lustre sous un voile, et que le trésor ne se conserve jamais aussi mieux que dans l'obscurité. Les trésors de grâces qui sont en vous, ne peuvent être en assurance, que dans les ténèbres de votre âme, dont la beauté est aussi à couvert sous ce voile ténébreux, car il est vrai, que toutes nos connaissances et nos vues ne font d'ordinaire que souiller ou dérober les biens que Dieu met en nous. O donc, que cet aveuglement intérieur est heureux pour vous ? où votre vertu est en sûreté, où vous apprenez à être abjet à vos yeux, où vous devenez courageux, fort et fidèle, où la pureté de vos intentions se perfectionne.

§ II.

Mais il ne vous est pas moins avantageux, Théonée, d'être privé de toute sensibilité, dans les voies de Dieu, et comme une terre toujours sèche, de n'être jamais tendrement amoli d'une seule goutte de consolation divine. Entrez, je vous prie dans ces considérations.

1. L'on s'oublie le plus souvent parmi ces douceurs intérieures, comme un enfant qui nage dans les caresses d'une mère, et cette inclination basse et puérile montre bien qu'on est enfant dans la vertu.

2. Savez-vous bien que la vigueur de l'esprit se perd dans ces délectations sensibles, quoique pures et célestes ? C'est pourquoi nous voyons qu'elles sont ordinairement beaucoup modérées dans les grands hommes qui travaillent à la gloire de Dieu,

et que pour cela saint François-Xavier lui demandait qu'il en diminuât les excès : il en est par proportion comme des plaisirs du corps , qui lui dérobent sa vigueur et sa fermeté , à mesure qu'ils le caressent.

3. Mais quel abus en ces personnes , qui dans tous leurs exercices recherchent des sensibilités , d'appuyer sur des choses si fragiles , qui ne donnent le plus souvent que de l'empressement pour les avoir , que de la vanité dans leur possession , et que du regret dans leur perte ; car un nuage ne fond pas plus vite dans l'air , que ne le font ces douceurs dans la conscience.

4. Toutes ces tendresses de consolation ruinent ordinairement les dispositions intérieures les plus saintes : car l'âme se retourne alors vers ces sensibilités et s'y applique , prenant ainsi le change , au lieu de donner toute son application à Dieu , de qui elle se retire , pour s'amuser à ces goûts intérieurs.

5. Considérez combien c'est une chose éminente de souffrir le dépouillement de toute consolation intérieure : les uns le font par un tendre amour de la pureté du cœur , laquelle est facilement ternie par ces suavités , quelque célestes et divines qu'elles soient. Les autres le font par haine d'eux-mêmes , ne pouvant souffrir de voir des criminels dans les caresses.

6. Si vous êtes de ceux qui ont grièvement offensé Dieu , ô pensez que quand vous êtes dans ce vide et ce dépouillement de toute consolation , ce vous est encore un souverain bienfait que Dieu vous tolère , et qu'il vous inspire un simple désir de le servir.

Eh bien , Théonée , n'est-il pas avantageux d'avoir le cœur pauvre de toutes les sensibilités et consolations spirituelles ? Et qui ne préférera maintenant une conscience privée de toutes ces divines douceurs ; à celle qui en regorge et qui en est inondée ?

§ III.

Je viens de vous donner des considérations particulières pour aimer l'aveuglement de votre conscience ; je vous en ai encore donné séparément pour en aimer les dégoûts et les insensibilités , préférablement à tout bien ; je fais de rechef un dernier effort en vous mettant devant les yeux des considérations universelles , mais plus pressantes , pour vous obliger d'aimer l'un et l'autre.

Je vous suppose donc , Théonée , dans l'aveuglement le plus profond et le plus ténébreux ; je vous suppose dans l'insensibilité la plus dure et la plus éloignée de toute consolation , et je maintiens que de ne voir ainsi rien , de ne sentir et de ne goûter

rien , est le plus noble état et la plus sainte disposition où puisse être votre âme.

1. Parce que vous pouvez alors faire à Dieu le sacrifice le plus parfait , lui immolant volontiers toutes vos lumières , pour vous condamner à de perpétuelles obscurités et toutes les douces consolations de votre cœur , pour en ressentir les dernières sécheresses.

2. C'est en ce temps que vous devez vous réjouir , en vous voyant dépouillé de toute lumière et de toute sensibilité ; car c'est uniquement à Dieu que tout ce qu'il y a de lumières et de douceurs doit aller comme à sa source , et non pas à un pauvre pécheur à qui n'est dû que misère.

3. Il faut encore vous en réjouir , parce que Dieu vous fait l'honneur de s'enrichir , en quelque façon , de vos biens , et ce vous en est un grand de pouvoir vous montrer à ses yeux dans la pauvreté de votre intérieur , causée par ses divines mains , qui vous ont tout ôté.

4. Mais quelle joie doit-ce être pour vous dans vos plus épaisses ténèbres et dans vos sécheresses les plus désolantes , de pouvoir dire : au moins si je n'ai rien qui m'éclaire et qui me console , je suis assuré que dans la privation de ce qui peut me satisfaire , mon âme est riche de son Dieu.

5. Et puis , Théonée , sortez , sortez de cette fausse opinion du vulgaire qui se persuade qu'il ne fait rien s'il ne goûte les choses et s'il n'a de belles conceptions ; mais étant mieux instruit , pensez que dans les voies de Dieu tout consiste à faire , et non pas à connaître et à sentir ; que c'est uniquement dans l'action que la vertu solide et généreuse consiste , qui ne s'applique qu'à remporter des victoires et à prouver à Dieu sa fidélité.

6. De plus , ayez fortement au cœur ce grand principe , que les lumières et les consolations ne sont que pour le Ciel , qui en est la source et la demeure , et que c'est bien se tromper que de les chercher ici bas , qui est le lieu de la pauvreté , des ténèbres , du travail et des victoires ; car ce ne serait pas faire une chose moins éloignée du sens , que ferait celui qui voudrait voguer sur la terre , ou moissonner sur les eaux.

7. Enfin , pour soutenir votre esprit dans vos ennuis et dans vos dégoûts , songez , ah ! songez que des connaissances illustres et luminenses , et que des consolations ravissantes sont réservées dans le Ciel aux âmes qui , pendant la vie , ont été fidèles en ces voies d'aveuglement et d'insensibilité. Ce sont elles , bien plus que les autres , qui boiront des torrens de délices , et qui seront

couronnées d'admirables clartés, Dieu voulant ainsi récompenser amplement les dures privations de lumière et de consolation où elles se sont abandonnées avec un grand courage, et qu'elles ont supportées avec une longue fidélité.

Dites-donc, Théonée : ô heureux aveuglement de mon âme ! chères ténèbres de ma conscience ! aimable insensibilité de mon cœur ! état plus précieux que toutes les élévations ! ce m'est assez, mon Dieu, que vous me connaissiez, et je consens volontiers que jamais un seul petit rayon ne dissipe l'aveuglement où je suis. Mon insensibilité m'est délicieuse, et je consens aussi, ô mon Dieu ! que jamais une goutte de la céleste rosée n'en amollisse la dureté. Oui, ô mon Souverain ! j'accepte de tout mon cœur de ne voir jamais rien et de ne goûter jamais rien, prenant l'aveuglement et l'insensibilité pour mon partage. O que ces ténèbres me sont bonnes, où la superbe de mon esprit se perd ! O que cette insensibilité m'est favorable, où mon amour-propre trouve sa mort ! C'est, ô mon Tout ! que je ne veux que vous seul, sans multiplier ma possession ; Dieu tout pur dans mon entendement, sans aucun rayon de lumière ; Dieu tout pur dans ma volonté, sans aucun feu de ferveur ; Dieu tout pur dans mon cœur, sans aucune douceur de consolation. Hé ! que nous serons bien ainsi, Théonée, si nous savons y vivre, et mourir fidèlement.

MAXIME VI.

Les distractions de l'oraison bien comprises et bien reçues sont très-profitables à l'âme.

N'est-ce point une témérité, Théonée, d'entreprendre cette matière des distractions, dont la maladie n'a pu encore jusqu'ici trouver de remède ? Tout le monde s'en plaint de toute part, depuis le commencement des siècles : Job dit que la dissipation de ses pensées faisait le supplice de son cœur : David gémit (1), de ce que les illusions et les fantômes de son imagination ne lui donnaient point de repos. Tous les Saints, aussi bien que les âmes communes, souffrent incessamment l'importunité et la misère des distractions. Et sainte Thérèse elle-même, parlant de soi, dit qu'après plus de quarante ans d'exercice d'oraison elle n'a pu trouver le moyen d'arrêter la légèreté et les folies de l'imagination.

(1) Job. 17.

Voilà bien des choses capables de prévenir un esprit et de l'empêcher qu'il ne s'engage à traiter ce sujet. Néanmoins, suspendez un peu votre jugement ; car sans contredire les sentimens de tant de Saints que je respecte, et dont je ne m'écarte point, j'espère aplanir les choses et vérifier ce que je propose dans cette maxime.

Mais avant que de m'énoncer nettement, il nous faut distinguer deux sortes de personnes qui souffrent la peine des distractions dans l'oraison : les premières sont celles qui veillent incessamment sur elles-mêmes, et qui travaillent sans relâche à leur perfection ; les secondes sont celles qui ont toujours les sens épanchés et qui ne sont jamais guère appliquées à l'intérieur. Je laisse ces dernières, car il ne faut pas s'étonner si l'oraison leur est un martyre, et si les distractions peuvent aider à leur sanctification, puisque ce sont des effets de leurs affections dérégées et que ces distractions viennent devant Dieu les tourmenter comme autant d'exacteurs de sa justice, après avoir fait leur plaisir en cent occupations dissipantes et profanes. Elles méritent d'être la proie de ce qu'elles aiment, et vraiment c'est bien pour elles qu'est réservé le repos de l'oraison ; elles qui ne font que le prendre sans cesse, autant qu'elles peuvent, dans la chair et dans le sang.

Je ne veux donc parler que des distractions importunes de ces personnes qui sont toujours appliquées à leur perfection. Car, quelque vertueuses que soient ces bonnes âmes, elles en souffrent souvent si excessivement ; et pour me servir des termes et de la pensée de saint Augustin (1), « les entre-deux, les foules de » fantômes, et les suggestions les travaillent tellement, que leur » oraison est comme une fourmilière de vers, qui s'engendrent » et qui se remuent en ce fonds de corruption. » Leur peine est grande assurément, et je les plains fort ; toutefois, je ne puis les excuser, ni vous non plus, Théonée, si vous en êtes là ; de ce qu'après de longues années dans l'exercice de l'oraison, elles s'inquiètent et se tourmentent de leurs distractions, comme des novices les plus nouveaux ont coutume de le faire.

Je tâcherai donc en ce discours de les redresser, et pour les consoler dans leur trouble, de leur faire voir comme les distractions involontaires qui les travaillent, leur font une semence de grands biens spirituels. Elles appréhendent trois choses, je le sais bien. 1. Que ces distractions ne fassent obstacle à l'union

(1) In Psal. 102.

avec Dieu. 2. Qu'elles n'empêchent le mérite. 3. Et qu'elles ne les fassent même tomber en péché : mais je montre tout le contraire, Théonée. 1. Qu'elles favorisent la contemplation. 2. Qu'elles sont innocentes. 3. Et qu'elles sont une occasion de grand mérite.

CHAPITRE PREMIER.

Les distractions favorisent quelquefois la contemplation.

§ I.

Pour le premier, c'est une chose connue, que la contemplation consiste dans l'opération de l'entendement, qui n'est, dit saint Thomas, qu'un simple regard vers la première vérité, sans qu'il se forme aucun discours ni raisonnement. Elle consiste encore dans l'action de la volonté, qui est une opération d'amour, par le moyen de laquelle, dit le même saint Thomas, nous devenons présens à Dieu, et de sa présence nous passons dans son union. Il est très certain que les distractions involontaires n'empêchent point la contemplation : cela est manifeste : parce qu'elles ne peuvent empêcher l'opération et le regard de l'entendement, à cause de l'éminence et de la spiritualité de cette puissance, où les fantômes grossiers et terrestres de l'imagination ne peuvent monter.

Cette vérité, inconnue à plusieurs, fait que d'ordinaire ils s'inquiètent, confondant les opérations de ces deux facultés, lors qu'ils se persuadent que les sottises et les extravagances de l'imagination, sont des raisonnemens libres de l'entendement. Hélas ! que de saintes âmes par cette erreur se font tous les jours des croix et des supplices intérieurs, quand elles croient, ou qu'elles se sont élevées contre Dieu, ou qu'elles se sont entretenues en quelque mauvaise pensée, ou qu'elles ont consenti à quelque autre désordre, qui s'est élevé en leur cœur ! Ne vous en inquiétez pas, âmes désolées ! tout cela n'est qu'un feu d'imagination, que vous prenez pour un raisonnement de l'esprit ; consolez-vous, pauvres affligées ! consolez-vous ; votre entendement est inaccessible à toutes ces extravagances, et son innocence demeure toute entière parmi la rage et parmi les embrâsemens d'une faculté animale et indomptable.

Je vous avouerai néanmoins, Théonée, que ces fantômes et ces distractions importunes ne laissent pas de troubler l'oraison, déroband quelque peu de l'attention de l'esprit par leur effort

et par leur vivacité. C'est pourquoi Dieu les suspend quelquefois par privilège, pour laisser à l'âme la pure et la douce jouissance de son repos.

Mais pour l'opération de la volonté, qui est une opération amoureuse, j'estime qu'elle ne peut être empêchée par les folies de l'imagination; parce que l'amour ne peut être empêché, et détruit que par son contraire, qui est le péché; et l'imagination de soi n'ayant rien de criminel, elle ne peut nuire à cette occupation amoureuse, où s'exerce la volonté; de même que le feu, pendant qu'il ne manque point d'aliment et de matière, ne peut s'éteindre que par l'eau, qui est son contraire. Pour une preuve évidente de cette vérité, faites, je vous prie, réflexion, que quand votre cœur est doucement occupé de Dieu dans l'oraison, les distractions quelquefois vous mènent bien loin; et que néanmoins, lorsque vous revenez à vous-même, vous vous trouvez dans la même douceur, sans que le repos, et la jouissance de votre cœur ait reçu aucune altération de toutes ces extravagances. Cela veut dire que l'imagination ne peut rien sur la volonté, pour en empêcher l'occupation active avec Dieu, et qu'au milieu de mille impertinences, qui voltigent en foule, ce divin feu peut toujours brûler paisiblement.

§ II.

Je fais encore un second pas, et je dis que les distractions favorisent même la contemplation. Cette pensée vous surprendra peut-être, Theonée, comme bien d'autres, de dire que le contraire semble favoriser son contraire; mais cela est pourtant vrai. Vous n'ignorez pas que la contemplation est une union de l'âme avec Dieu. Néanmoins il faut savoir que Dieu a coutume de cacher son union, et que le voile dont il se sert très souvent, sont les distractions qui lui sont mises devant les yeux, comme un nuage.

Dieu fait en cela ce qu'il a coutume de faire dans toutes les choses naturelles où il cache à nos yeux et à nos intelligences les unions les plus communes. Les parties se voient dans un continu, et l'union ne s'en comprend pas. Il n'est rien de connu comme l'âme et le corps, qui font un tout; mais il n'est rien d'inconnu comme l'union mutuelle dont ils sont liés. Les esprits et les cœurs ont leur union; et qui est celui qui peut en dire, ni concevoir parfaitement la manière? Que si ces unions les plus grossières passent nos connaissances, ne vous étonnez pas si la plus précieuse des unions nous est voilée, qui est celle du cœur avec Dieu. Toutefois, l'ignorance que nous avons des unions natu-

relles ne fait rien pour les conserver dans cette liaison; mais elle fait infiniment pour conserver l'union du cœur avec Dieu, parce que nos connaissances inspirant je ne sais quelle corruption par leurs complaisances et par leurs retours, l'obligeant à rompre ce divin commerce. C'est pourquoi il permet souvent des distractions, pour nous cacher l'admirable alliance qu'il a avec nos cœurs, et pour nous en continuer la grâce et le privilège. Outre que tous les mystères de Dieu, qui se passent dans l'âme, veulent ordinairement être ignorés, l'âme en ce monde n'étant pas capable de comprendre sa propre grandeur et son élévation.

O! Théonée, que cette ignorance qui conserve le don de Dieu est sainte! que les distractions sont utiles d'être comme une sauve-garde de ce divin trésor! et que Dieu est bon d'humilier l'âme par ces imaginations volages, lorsqu'il s'élève par ses communications!

CHAPITRE II.

Il est montré quand les distractions ne sont point des péchés.

§ I.

La seconde chose que j'ai à vous faire voir, est que toutes ces distractions ne sont point péchés. Ce que je viens de dire devrait en être une preuve suffisante; car s'il est vrai qu'elles favorisent la contemplation, la suite en est bonne qu'elles ne peuvent être criminelles. Mais comme il faut parler plus clairement à des esprits scrupuleux et embarrassés, et comme il y en a tant qui se troublent, se croyant coupables parmi les distractions, je veux les consoler en les convainquant par une preuve différente.

Pour mieux y réussir, je distingue auparavant quatre sortes de distractions. Les unes viennent des affections dérégées, qui impriment cent images; car c'est une nécessité qu'un cœur et des sens épanchés laissent mille impressions extravagantes. 2. Les autres viennent de ce qu'on n'est point habitué à la prière et à l'oraison; car celui qui fait peu ce métier ne peut y apporter qu'une infinité de chimères, qu'il ramasse de tous côtés. 3. La troisième sorte de distractions est un pur effet d'imagination faible, vive et pleine de feu; car il y en a de qui les mouvements ne sont pas moins furieux et violens que les idées en sont folles et ridicules. 4. La quatrième et dernière sorte de

distractions, sont celles qui arrivent par pure permission divine, lorsque pour éprouver ces âmes, Dieu livre en proie leur imagination à toutes les opérations du Démon.

Or il ne s'agit pas ici, Théonée, de ceux à qui les affections désordonnées et le défaut d'exercice causent dans l'oraison une infinité de distractions ; car des effets, dont la source est criminelle, ne peuvent être innocens. Ces sortes de personnes déshonorent plus Dieu dans l'oraison qu'ils ne le glorifient, et ils sortent avec de nouvelles souillures du lieu où les autres vont pour se purifier. Je ne veux parler que pour la consolation de ceux dont les distractions viennent ou d'une faiblesse d'imagination ou d'une conduite de Dieu particulière qui les éprouve, ayant, au reste, tous les soins et toute la bonne volonté de se défaire de ces images dissipantes, pour s'unir à Dieu.

C'est donc à vous que je m'adresse, âmes souffrantes et fidèles ; c'est à vous-même, Théonée, si vous êtes du nombre de ces affligées ; pour vous dire que vos distractions ne sont point des péchés, et que les uns et les autres vous n'en devez pas être plus inquiétés, que ceux qui goûtent le repos de la plus douce contemplation. Car pour être criminelles, elles doivent être libres : c'est un point de foi ; et comment le seraient-elles, puisque l'imagination qui les produit est une puissance brute et terrestre, puisque votre cœur, par les miséricordes de Dieu, n'est engagé avec délibération dans aucun dérèglement, puisque les difficultés ne font pas que vous abandonniez l'exercice de l'oraison. Tout cela n'est-il pas vrai ? Il n'y a donc point de péché, puisqu'il n'y a point de liberté.

Mais ces distractions me pénètrent, me répondez-vous, m'assiègent en tant de manières si importunes, que j'ai tout sujet de croire que j'y offense mon Dieu. Mais moi, je vous demande si elles ne vous déplaisent pas ; hélas, oui ! me répondez-vous, elles sont mon supplice et mon tourment, et j'en suis au martyre. Si cela est, tranquillisez-vous donc, Théonée, et vous consolez, parce que le déplaisir que vous en avez est votre défense et votre justification ; car pour pécher, il est nécessaire qu'on se plaise dans la chose qui fait la matière du péché. M'alléguerez-vous encore que vous ne laissez pas toujours de craindre que quelques complaisances et de secrets consentemens ne s'y glissent, qui rendent vos distractions et votre conscience criminelles ? Cette crainte est mal fondée, car je vous fais encore cette demande : si vous ne rejetez pas ces extravagances, et si vous n'y renoncez pas généreusement ; hé, mon Dieu ! me répondez-vous,

je le fais incessamment, jusques à me fatiguer l'esprit et la tête, pour éloigner toutes les folies qui me viennent en foule. C'est où je vous convains manifestement que vous craignez mal à propos ; puisque votre résistance est une preuve manifeste que vous n'aimez pas ces distractions ; car l'on n'aime pas ce que l'on souffre contre son gré.

Dieu ne vous regardera jamais comme coupable de toutes ces misères, dit Blosius, et jamais il ne vous imputera des distractions, « qui ne viennent que de fragilité, bien moins celles qui » vous font soupirer et gémir pour en être délivré (1). » Ce n'est pas à ces misères nécessaires et désagréables qu'il attache ses colères ; car il connaît trop le fonds qu'il a fait, et il est trop bon et trop juste pour en condamner les involontaires productions.

Mais enfin vous pourrez toujours me dire qu'il vous reste quelque doute que ces distractions n'arrivent par votre faute, et qu'elles ne soient un effet de quelque dérèglement de votre cœur, et qu'à cause de cela, votre conscience n'en soit coupable. Je lève facilement ce doute, Théonée, et pour le lever, je vous donne une règle infaillible dans la morale. Lorsque vous doutez si vous avez péché en quelque matière, il faut vous consulter vous-même et voir si vous avez coutume d'y pécher ; si vous trouvez qu'il est rare que vous le fassiez et que vous en avez même de l'horreur, concluez, en déposant votre doute, qu'assurément vous n'y avez point péché, parce que dans les dispositions heureuses, il faut recourir à l'habitude pour déterminer du bien et du mal. Selon la maxime du philosophe, que dans les rencontres de surprise, nous agissons par habitude ; et comme votre habitude dans vos distractions est que votre volonté en est aussi éloignée par ses résistances qu'elles sont proches pour vous faire souffrir, vous devez conclure, en méprisant votre doute, que vous n'y commettez aucun péché.

Pourquoi donc vous en tourmenterez-vous davantage, Théonée, avec tant d'autres bonnes âmes ? N'est-ce pas assez que ces distractions vous soient pénibles, sans vous en faire encore un second travail ? Pourquoi vouloir voir du péché, où il n'y a que de la souffrance et de l'innocence ? Pourquoi vous mettre, en quelque façon, de parti contre vous-même et faire de vos distractions l'instrument de votre martyre, leur donnant une noirceur qu'elles n'ont pas ? Croyez-moi, Théonée et vous toutes, ô âmes saintes, un peu de soumission de jugement vous fera ici tous les biens

(1) Inst. sp.

du monde, et étant d'ailleurs assez coupables par des péchés affectifs, ne vous opiniâtrez pas à l'être par des péchés imaginaires.

CHAPITRE III.

La manière de faire le bon usage des distractions est expliquée.

§ I.

Mais afin de vous tranquilliser parfaitement, je vous présente le troisième avantage des distractions, vous montrant les moyens d'en bien user, et comment elles sont un grand fonds de mérite pour ceux qui savent les prendre comme il faut. Ne vous en tourmentez donc plus, Théonée, 1° soit qu'elles arrivent de quelque légère faute, comme quelquefois il pourrait être ; 2° soit que la faiblesse et le feu de l'imagination en soient la cause ; 3° soit que leur excès vienne d'une conduite de Dieu toute particulière ; car je vous montre comme, dans ces trois manières, vous pouvez les faire grandement réussir à la sanctification de votre âme. Les plus vertueux s'en inquiètent quelquefois et y perdent le temps, et je veux que vous y trouviez une moisson de paix et de sainteté.

Je suppose donc que des distractions de l'oraison soient les suites et le châtement de quelque faute que vous aurez pu faire, qu'elles vous y dérobent tous les bons sentimens, qu'elles y étouffent toutes les lumières, qu'elles vous ôtent toutes les saintes conceptions des vérités. Vous voilà sous la main de Dieu, qui se venge de quelque légère infidélité et de quelque sortie hors de vous-même, car la délicatesse de l'Esprit divin est inconcevable, et on ne peut dire combien il est sensible et combien il punit, particulièrement au temps de l'oraison, les échappées que les sens et le cœur ont pu faire auparavant. Hé bien ! Théonée, tout est-il perdu pour cela, parce que vous en sentez la disgrâce et que l'obscurité et l'embarras de vos distractions vous en dérobent la jouissance ?

Apprenez dans cette disposition à demeurer humblement sous la verge qui vous frappe, aimant ainsi à satisfaire pour les infidélités dont vous sentez le reproche. Chérissez la pauvreté de tous biens où vous êtes, et souffrez volontiers le déchirement des distractions qui vous font gémir comme un supplice que les ministres de la justice divine exercent sur vous ; mais principalement je souhaiterais que vous prissiez alors cette pensée dans l'oraison. Représentez-vous, je vous prie, le trône le plus magni-

fique où repose la majesté royale, et au pied de ce trône, un ver immonde, rampant dans sa bave que l'on y souffre ; dites, Théonée !

Voilà ce que je suis maintenant au pied du trône de cette majesté terrible et adorable, comme un ver immonde en la bave et l'ordure de mes distractions ; hélas ! c'est encore trop d'honneur pour moi que l'on me souffre dans cette divine présence. Si je ne suis pas digne de ses yeux, comment le serai-je de ses caresses ? Je suis ici pour satisfaire à la justice, puisque je suis indigne de contenter son amour, et je ne voudrais pas être, oh non ! d'une autre manière, étant ravi de payer présentement à la colère de mon Dieu par mes pauvretés et par mes délaissemens.

C'est la manière, Théonée, dont la peine de vos distractions peut être dissipée, quand elles sont le châtiment de quelque faute que la malice ou la faiblesse, ou la légèreté a commise ; car en vérité une âme humble, ayant commis une faute, ne peut supporter que Dieu la caresse dans l'oraison, et sa joie est d'y voir la criminelle punie et rejetée comme une proie et une victime des distractions. Il n'y a que les superbes qui, après leurs lâchetés, osent encore prétendre aux douces visites de l'Époux.

§ II.

Je veux, en second lieu, que les distractions qui vous fatiguent dans l'oraison soient l'effet d'une imagination violente et volage qui ne peut se fixer ; car c'est la plainte que vous me ferez, que vous l'avez si vive et si ardente, que vous ne pouvez retenir votre cœur recueilli presque un moment, et que vous avez apporté toutes les industries pour la lier, mais qu'elle vous échappe incontinent, vous laissant bien loin de Dieu parmi cent folies, au lieu du repos de l'oraison que vous cherchez. J'ai donc, me direz-vous, une entière incapacité pour ce saint exercice, puisque la vivacité de mon imagination m'en donne de si grands éloignemens, par les extravagances qui m'enlèvent toujours de la demeure de mon cœur, où je devrais être uniquement.

Vous vous trompez, Théonée, vous vous trompez, si vous croyez que ces distractions ne puissent pas vous être fort profitables et que vous ayez de l'incapacité pour l'oraison. La vôtre n'est pas d'une agréable jouissance : elle peut l'être d'offrande et d'immolation. Entendez une bonne fois cette maxime, qu'il n'y a rien qui plaise à ces yeux divins comme d'accepter et d'offrir nos impuissances. Une âme revêtue de ses impuissances qui s'ap-

proche ainsi de Dieu humblement attire certes Dieu en soi. Cette impuissance reconnue, aimée et offerte, ah ! qu'elle est un puissant charme sur ce divin cœur ! « Car alors on peut tout, parce » qu'on ne peut rien. C'est ce qui ne se comprend pas assez, » Théonée (1). » Tout le monde aime à être riche en pouvoir, et personne presque n'aime à se voir infirme, faible et impuissant. O pourtant que cette petitesse et que cette pauvre et indigente misère sont précieuses, et que la maxime en est belle, de savoir se présenter à Dieu dans l'oraison, tout nu, pauvre et impuissant ! Vous êtes justement dans l'exercice de cette sainte maxime, quand votre imagination emportée de cent distractions ne vous laisse dans l'oraison aucun pouvoir de vous recueillir. Dites donc alors amoureusement :

Ce sont vos divines mains, ô mon Dieu, qui m'ont ainsi fait, et non pas les miennes ; c'est vous qui m'avez donné une telle imagination, qui en avez prévu les transports et les égaremens, et qui avez voulu que je fusse ainsi esclave d'une furieuse. O que j'aime et que j'adore ces chaînes et l'état d'impuissance où vous m'avez mis d'en pouvoir davantage ! Que les hautes conceptions et que les pures délices de l'oraison soient pour vos favoris ; pour moi, je me contente d'être si mal fait que je ne puisse rien, afin que vous fassiez tout.

A votre avis, Théonée, n'est-ce pas là un bon usage de vos distractions, et pouvez-vous maintenant vous plaindre du travail que vous font les sottises d'une imagination faible et volage ?

§ III.

Il arrive enfin que ces distractions, dont l'esprit est travaillé dans son recueillement le plus secret, vont quelquefois jusqu'aux derniers excès. Ce ne sont plus les effets d'un cœur dérégé ou d'une imagination vive et blessée, ce sont les fantômes les plus horribles, soit qu'ils fassent une peinture des crimes du passé, soit qu'ils en fassent de choses nouvelles, qui ne sont pas moins horribles et fatigantes ; tant il est vrai que ces images, ou qui portent le reproche et la honte, ou qui sollicitent au péché, ne laissent aucun moment de repos dans l'oraison et la prière.

Il est facile de voir que ces embrasemens si étranges de l'imagination ne sont point de pures opérations de la nature ; il faut donc dire qu'ils sont de permission divine, qui donne alors pouvoir au démon sur cette faculté pour y jeter le feu, pour y

(1) D. p. 1. Cor. 2.

peindre les figures les plus épouvantables et pour en faire un théâtre de désolation.

Ces sortes de distractions ne sont pas moins profitables que les autres, Théonée ; donnez-vous bien de garde de vous en effrayer et de juger de votre perte par leurs horreurs ; mais il faut les prendre du côté qui leur est propre, et voici le côté : c'est de faire à Dieu une immolation particulière de son imagination. Le croiriez-vous, que l'on voit quantité de saintes âmes à qui, ce semble, rien ne manque pour être à Dieu dans toutes les voies d'abandon de biens, de réputation, de corps, d'intérieur, et qui toutefois comprennent à peine ce que c'est d'immoler à Dieu leur imagination ? Et si on veut les porter à cette manière de sacrifice, elles y trouvent, après tant d'autres victoires, la même peine que ferait une personne nouvelle dans la vertu.

Il faut donc, Théonée, que, quand vous serez travaillé de tous ces monstres de distractions dont vous ne pouvez absolument vous défaire, vous entriez dans cette grande maxime, d'immoler à Dieu votre imagination, comme le siège de toutes les horribles idées qui s'y passent, et que vous l'immoliez pour être tout ensemble le fonds et l'instrument des plus effroyables opérations. Vous le pouvez, car il n'y a point de péché, n'étant point une puissance libre ; vous le devez pour avoir le mérite et la paix, puisque ce vous est une nécessité d'être dans ce tourment, et que cette nécessité vous déclare les volontés divines. Car ces embrasemens, ces peintures, ces rages, ces transports, ces noires et ces infâmes représentations, sont des effets que Dieu, par de grands desseins, permet au démon d'y opérer, n'abandonnant pas moins à sa rage et à sa fureur votre imagination, pour n'y rien épargner, qu'il lui abandonna autrefois le corps de Job.

Regardez-vous donc alors sous la main de la justice divine, dont l'exécuteur est le démon, l'instrument votre imagination, et vous la victime ; ou bien, pensez que votre imagination est comme le théâtre du supplice, et que vous êtes le criminel que le démon exécute. C'est ainsi que vous donnerez un bon tour à ces terribles distractions et que vous seconderez les desseins que Dieu a sur la sainteté de votre âme.

§ IV.

Je veux finir par le sage avis que suggère Blossius à tous ceux qui sont tourmentés de distractions. « Détournez, dit-il, pru-

» demment ces perplexités intérieures, ces impétuosités, ces
» pensées trop contentieuses et ces efforts, et ne recherchez
» point avec trop de soin et de sagesse tant de manières diffé-
» rentes et tant d'industries pour vous défaire de vos distractions
» et pour vous recueillir (1). » Voilà le sentiment de ce grand
homme, qui ne veut pas qu'on s'en tourmente si fort, mais qu'on
y procède avec plus de simplicité. Tâchez tout doucement à les
écarter et à vous en défaire par de saintes pensées; si les dis-
tractions continuent, continuez aussi à vous en débarrasser tou-
jours le mieux que vous pourrez, sans vous ennuyer de la fuite,
puisqu'elles ne s'ennuient point de vous poursuivre; et si leur
opiniâtreté est grande et trop échauffée, il faut vous y faire en
patience, comme avec de mauvais hôtes dont on souffre l'importu-
nité, ne pouvant pas s'en défaire comme l'on voudrait.

Si vous n'usez pas de ce sage conseil, Théonée, et si vous vous
tourmentez indiscretement pour chasser vos distractions, voici
les inconvéniens inévitables où vous tomberez : 1. Elles vous
emporteront souvent dans de plus grands égaremens lorsque vous
serez trop appliqué à les retenir, car c'est vous engager vous-
même dans la distraction sous prétexte de l'arrêter, comme si
quelqu'un voulait joindre un ennemi plus fort que lui, au lieu de
l'éviter avec adresse, et en fuyant, de rendre ses efforts inutiles.
2. Ces distractions deviennent souvent plus échauffées et plus
furieuses quand on veut les dissiper avec une application vio-
lente, à cause de l'effort et de l'opposition qui se font de part et
d'autre. 3. On n'en remporte, sortant de l'oraison et de la
prière, qu'un bandement de tête, qu'un sang échauffé, et, ce qui
en est la suite, un dégoût de tout cet exercice que l'on voit sujet
à tant d'incommodités. 4. Disputant trop avec ces distractions,
l'on se prive des saintes pensées où il faudrait doucement faire
pancher son esprit, et l'on prend justement le change que pré-
sente le démon, s'amusant d'une occupation tuante et inutile, au
lieu de s'attacher à quelque chose de bon. 5. Ce travail excessif
que l'on se donne pour bannir ses distractions n'est au fond autre
chose qu'un désir excessif de goûter les douceurs de l'intérieur
dans le calme et la paix de sa conscience, ce qui n'est ordinai-
rement qu'une pure sensualité de l'esprit qui, parmi ces distrac-
tions, s'impatiente de n'être pas dans la jouissance.

Mais voulez-vous, Théonée, jouir d'une grande liberté dans
l'oraison et avoir l'imagination bien dégagée de cette foule de

(1) Inst. sp.

distractions? 1. Ignorez, autant que vous le pourrez, tout ce qui se passe dans le monde et même dans le domestique où vous vivez. 2. Ne permettez pas que vos sens reçoivent les images de leurs objets et qu'ils s'en remplissent. 3. Ne vous occupez jamais intérieurement de choses amusantes et superflues. 4. Et ne laissez jamais posséder votre cœur de rien de créé. Ce sont les quatre sources d'où viennent les fantômes et les images qui grossissent l'imagination de distractions continuelles ; si vous savez bien les fermer ! ah ! que de repos d'oraison, Théonée ! que de calme et de silence ! Dieu donne alors comme le signal aux puissans pour les recueillir, dit Zacharie (1). Et, afin d'achever cette grâce, ajoute un autre prophète (2), il établit l'âme chez elle-même et lui fait comme prendre racine dans son propre fonds ; ne permettant plus que l'imagination l'en fasse sortir par ses extravagances. Mais si ces sources sont toujours ouvertes, je veux dire les sens, c'est à tort et fort mal à propos que l'on se plaint d'avoir l'esprit travaillé de cent folies pendant la prière, puisqu'on n'y peut porter que ce qu'on amasse tout le jour de tous côtés ; et celui-là mérite bien d'être rejeté de devant Dieu quand il se présente à la prière et à l'oraison, qui, hors de l'oraison et de la prière, n'y pense pas plus que s'il n'était point de Dieu.

MAXIME VII.

Il n'est rien qui nous unisse à Jésus comme l'abjection.

CHAPITRE PREMIER.

Une personne abjecte fait proprement les délices du cœur de Jésus.

§ I.

Plaise à l'esprit saint, qui repose dans les âmes abjectes, de conduire ici ma plume, en un sujet où il se trouve d'autant moins d'imitateurs, que la chose a peu d'estime et d'approbation ; quoiqu'elle fasse dans sa bassesse la sublimité de tous les états où une âme peut être élevée. Vous remarquerez, s'il vous plaît, Théonée, qu'ayant à vous parler du souverain bonheur d'une personne qui est dans la bassesse et l'humiliation, mon dessein n'est pas de parler des croix : Je laisse là les persécutions, les tentations, les souffrances ; ce n'est pas où j'en suis à présent. Je

(1) C. 40.

(2) Am. ca. 9.

m'arrête précisément dans ce discours à l'abjection , à l'obscurité et à l'état méprisable, ou quelqu'un peut vivre , et qui fait le sujet de plainte le plus ordinaire , quand on se voit rebuté.

Mais pour avoir une juste idée de cette matière , il faut savoir que l'état d'abjection et de bassesse regarde deux objets ; ou les occupations et les emplois, pour ceux qui vivent en communauté, lorsqu'on n'a que le rebut et qu'on est la lie d'un corps ; ou toutes sortes de personnes universellement , quand on a de nous une idée fort basse , et quand notre réputation, cette vie délicate, que les plus gens de bien passionnent, est éteinte dans les esprits.

Cela étant bien entendu , je prétends vous faire voir , que dans quelque sorte de bassesse que vous puissiez être, c'est pour une âme chrétienne la plus haute félicité où elle puisse arriver en ce monde. Je sais bien que cette proposition n'est pas bien intelligible , et que le goût n'en est pas moins difficile que la vérité en est précieuse ; mais donnez-vous patience , et j'espère qu'avant que je finisse ce discours, le saint-esprit vous en donnera l'onction, pour tenir compagnie à Jésus en une chose où parmi tant d'âmes éclairées et spirituelles, il est quasi seul et abandonné.

Lisez-donc ce petit traité , Théonée, par une tendre compassion pour l'aimable Jésus, de ce qu'il est presque sans compagnon dans sa bassesse, afin que cette triste solitude où il est, puisse attirer votre imitation : et pour vous mener au point que je désire, je vous mettrai devant les yeux quelques vérités, tout de suite, et par ordre, afin que les idées vous en demeurent plus avant dans l'esprit.

Je vous dirai donc qu'une personne abjecte est celle qui fait proprement les délices du cœur de Jésus. Quel honneur, ô Théonée ! et quelle douceur tout ensemble , de pouvoir faire les délices de ce divin cœur ! Et où est l'âme qui à cette seule pensée ne veuille fondre au centre des abaissemens ? Cela est pourtant vrai, qu'une personne abjecte fait ses délices ; parce que ce divin Sauveur par opposition, ne les prend que dans tout ce que le monde rebute et méprise. Le monde n'a de rebut que pour ce qui est abject, et Jésus n'a d'inclination que pour le fonds et la lie de l'abjection. Oui, Théonée, il l'aime si tendrement qu'il ne sait quel nom se donner et sous quelle posture se mettre pour se perdre dans ce précieux état. Il dit qu'il est moins qu'un homme, s'appelant un ver ; ou s'il est homme, il dit qu'il en est l'opprobre (1) : et par amour de cette adorable abjection, il est

(1) Ps. 21.

toujours éteint et caché, comme de honte, dit Isaïe (1). C'est qu'il ne sait où aller, et pour les paroles et pour la situation, afin de témoigner l'excessive passion qu'il a, d'être dans cet état abaissé. Après cela, ne direz-vous pas qu'une personne qui est dans le mépris et l'abjection, doit faire les délices de son divin cœur, parce qu'il y trouve ce qui convient parfaitement à ses inclinations?

J'ajoute qu'à le bien prendre, Jésus ne peut se plaire qu'où règne la sainteté : Or soyez bien persuadé de cette vérité, qu'une personne devient sans peine juste et sainte, dès-là même que toutes les créatures ne la regardent pas plus entre les hommes que la boue et la fange qu'on foule aux pieds. Cet état d'abaissement fait sa sanctification, et le fait d'autant plus que sa bassesse est honteuse : cet état conséquemment fait aussi le sujet des délices de Jésus, qui demeure dans l'âme son épouse, élevée en sainteté, à proportion qu'elle est abaissée, et anéantie aux yeux des hommes et dans leur esprit.

Je dis encore que c'est une nécessité que les personnes abjectes fassent les divines délices du cœur de Jésus ; parce que ce lui est une nécessité d'aimer son image, cet amour n'étant pas libre, non plus que de s'aimer soi-même. Là-dessus je vous demande si vous avez jamais bien compris qu'une personne abjecte, humiliée et dans l'obscurité, est l'image la plus exacte de Jésus ? Entrez, je vous prie, avec moi dans une vérité qui après nous conduira sans peine où je veux vous mener. Dans toutes les choses parfaites il y a toujours un je ne sais quoi qui en est comme la fin et le dernier trait, et qui faisant son achèvement fait aussi proprement son caractère. Et à votre avis quelle est la chose qui dans la vie et dans la Passion de Notre-Seigneur en a fait le trait le plus admirable ? Peut-être, Théonée, n'y aurez-vous jamais bien pensé. Pour moi, j'estime que ce ne sont ni ses souffrances, ni ses persécutions, ni sa flagellation, ni son crucifiement précisément (de grâce, remarquez bien ce que je dis) ; mais j'avance que ce sont ses épouvantables abaissemens et ses opprobres.

Oh ! que saint Paul l'avait bien entendu, quand il a prononcé ces mots d'oracle : « Que le Verbe divin s'est anéanti prenant la forme d'un esclave (2). » Il n'a pas dit, qu'il s'est anéanti par les souffrances, par les agonies, par l'esclavage. C'est donc au senti-

(1) C. 53.

(2) Phil. c. 2.

ment de saint Paul cette forme d'esclave qui fait son propre caractère ; et c'est pour cela qu'Isaïe l'avait auparavant appelé le très-méprisé et le dernier des hommes.

Il est si véritable que ce profond abaissement est le propre caractère de Jésus, que son dessein étant d'être au centre de l'abjection, il ne l'a pu être davantage et s'éloigner davantage de soi-même ; et pourquoi (1) ? Parce que souffrir, absolument parlant, est de son essence, n'est pas une chose qui soit si indigne de Dieu, que d'être abaissé honteusement ; d'autant que la souffrance est assez conforme à la générosité des grandes âmes, mais l'abjection et l'opprobre ne sont que pour les viles et les abjectes. Vous voyez donc que la bassesse et l'état méprisé est le trait le plus noble et le plus beau de Jésus, et comme la différence propre de sa personne.

§ II.

J'ai voulu vous développer un peu cette vérité, Théonée, afin qu'il vous reste une idée grande et exacte des linéamens et du caractère particulier de Jésus : d'où il ne vous est pas difficile d'inférer maintenant que les personnes méprisées et abjectes font les délices de son cœur, parce qu'elles en sont l'image la plus noble et la plus parfaite.

Lorsque vous serez donc sous les coups des persécutions, assailli de tentations, avec un corps que les maladies fassent tomber en lambeaux ; ô ! sans doute je vous estime souverainement heureux, Théonée, puisque le partage de la croix est celui des favoris. Mais estimez infiniment plus que tout cela les ténèbres de votre abjection et d'une réputation perdue et déshonorée ; car c'est où Jésus attache ses complaisances, c'est où il arrête et appuie ses regards. Un portrait qui rend parfaitement le point et le vrai air du visage qu'il représente, est rare, et on en fait une pièce de cabinet : or ce sont ces personnes abjectes et méprisées qui par leurs bassesses rendent le point et le vrai air de Jésus ; et c'est pour cela qu'elles sont des pièces rares à ses yeux, pendant que le monde ne les regarde, pour me servir du terme de saint Paul, que comme des excréments que l'on vomit et qui font mal à les voir seulement. O ! quelle iniquité que le jugement des hommes (2) !

J'ajoute enfin qu'elles sont les délices du cœur de Jésus, parce

(1) C. 33.

(2) 1 Cor. c. 4.

qu'il est vrai de dire d'une personne abandonnée et dans le dernier rebut que Jésus en est l'unique possesseur. Bel avantage que toute âme qui a quelque inclination pour ce cher maître, doit ambitionner passionnément ! Voulez-vous le voir évidemment.

N'est-il pas vrai que dans quelque état que l'on soit de souffrance, de travail, d'emploi, tel qu'il puisse être, l'amour propre y entre toujours, ou par estime des créatures, ou par intérêts, ou par quelque autre manière d'immortification ? Mais dans l'abjection c'est où véritablement l'amour-propre retrouve son tombeau, et une personne abjecte en est là, que Jésus seul la possède. L'amour-propre n'en veut point, parce que la bassesse fait crever sa superbe. L'estime des hommes ne s'y rencontre pas, parce que l'on n'estime que ce qui éclate. De tous côtés, dans la conversation et les compagnies, le monde s'en défend et personne n'en veut ; parce que ou elle ne convient point à toutes les façons du siècle, ou elle n'est d'aucun service, ou sa seule présence porte la honte à ceux qu'elle aborde, ou elle passe pour indigne d'être parmi les vivans. On peut dire d'elle ce que Pilate disait autrefois aux Juifs de Notre-Seigneur en le leur exposant (1) : Que ferons nous de Jésus ? Comme s'il n'eût été bon qu'à être jeté à la façon de ce qui se jette parmi des immondices : De même on peut dire de cette personne abîmée dans l'abjection et dans le mépris : Que fera-t-on d'elle, puisque de toutes parts on n'en veut point ? Ce qu'on en fera, Théonée ? Voici le profond secret et le grand trésor : c'est Jésus seul qui la reçoit et qui la possède, et c'est ce qui fait qu'il y prend ses délices, parce qu'il en est l'unique possesseur.

Vous savez comme il est dit, que ce divin amant conduit l'âme à l'écart de la solitude pour s'y familiariser et lui communiquer ses délices (2). Quelle est à votre avis cette solitude ? Je vous réponds que c'est l'abjection. La solitude est un lieu où rien ne se trouve que celui qui y demeure : et la sainte abjection est un lieu tellement éloigné des créatures, que tout le monde la fuit et l'abhorre. C'est pourquoi le céleste Époux conduit l'âme qu'il chérit tendrement, dans la solitude de l'abjection et de la bassesse, afin d'y prendre avec elle ses divins plaisirs ; parce qu'il est sans compagnon et sans rival, qui partage avec lui sa conquête. Quelle aimable industrie de cet amant passionné de nos âmes ! qui pour s'y complaire tout à l'aise, et pour en être l'unique possesseur ;

(1) Mat. c. 26.

(2) Os. ca. 2.

nous réduit et nous pousse dans un état où personne ne veut de nous , afin qu'étant seul , il puisse aussi être seul dans la jouissance du cœur humain.

§ III.

Je veux encore que vous conceviez par ce trait , quels sont les plaisirs qu'il prend dans une personne quand elle est abjecte , rejetée, et comme un non-être dans le monde. Ils sont extrêmes ; parce que dans cet état d'abjection et de délaissement elle conserve une grande pureté intérieure. Pendant qu'on est regardé des créatures, ah ! qu'il est vrai, mon cher Théonée, qu'elles ne font que souiller la conscience en cent manières par affection, par entretiens , par estime et par d'autres façons, qui font la vie des sens et du cœur ! qu'il est à craindre pour ceux qui sont trop connus, et mis en vue à des villes et à des provinces par l'éclat de leur talent ! mais celui qui est dans la bassesse et dans l'humiliation est hors de ces impuretés ; parce qu'il n'a de la part des créatures, ni estime, ni affection, ni réputation, ni emploi et toutes ces choses corrompent d'ordinaire l'intégrité du cœur. Voilà comme la précieuse abjection le met hors de ce malheureux commerce et, en l'y mettant, est un rempart à sa pureté.

Mais aussi , n'est-ce pas dans la pureté de l'âme où Jésus est uniquement avec plaisir ? N'est-ce pas là où il repose ? Et n'est-ce pas en elle où il trouve son lit nuptial ? Ne faut-il donc pas conclure, qu'entre toutes les personnes souffrantes, ce sont les abjectes, les obscurcies et les méprisées qui font les délices du divin cœur de Jésus.

O disposition ! ô état plus souhaitable cent fois et plus glorieux que les plus hautes élévations ! puisque par ma bassesse et par mon anéantissement, par ma perte et par mes mépris, je puis contribuer aux satisfactions et aux divines délices de Jésus. Cela seul vaut le paradis , de pouvoir par son état faire les délices de ce divin cœur : et je ne sais comment à cette considération toutes les âmes qui ont quelque doux mouvement pour Jésus, ne brûlent pas de se voir plus basses que la boue ; plus obscures que les ténèbres ; plus méprisées que la lie, et plus en horreur que le déshonneur même.

Car un cœur vivement touché de l'amour de ce cher maître peut dire, si je ne suis bon à rien en ce monde, ou par la bassesse de mes talens, ou par le mépris qu'on fait de ma personne, je puis au moins servir tout entier au plaisir de Jésus , dans le fonds de

mon abjection et de mes ténèbres: n'est-ce pas là pour moi un usage trop glorieux ?

CHAPITRE II.

Jésus seul fait les délices du cœur d'une personne abjecte.

§ I.

Pour entrer toujours plus avant dans ce précieux état et pour en donner le goût aux véritables amateurs de Jésus, je veux encore les intéresser par eux-mêmes : car si une personne abjecte et méprisée fait les délices de ce divin Sauveur, je dis aussi que mutuellement Jésus seul fait les délices de son cœur.

Représentez-vous en doncquelqu'une, sans estime, sans talent, sans emploi comme un néant dans le monde et dans les communautés. Parce qu'elle est perdue chez les créatures, ce lui est une nécessité de rechercher ses satisfactions dans Jésus-Christ, où elle se retrouve, d'autant qu'elle y est rejetée comme l'écume et la bave de la mer, et qu'elle est dans le monde comme une infection qui fait horreur. N'est-il pas naturel que chacun cherche un asile et un lieu de refuge quand il est banni de son pays? C'est ce que la nature nous enseigne : ceux qui sont dans une vie abjecte et méprisée sont comme des exilés de la vie humaine et de la douceur des créatures ; c'est aussi ce qui les met dans une heureuse nécessité de chercher leur soulagement et leur asile dans Notre Seigneur, se voyant rejetés de tous côtés.

Mais n'êtes-vous pas ici étonné de l'admirable et de l'obligeante invention de ce bon maître, ô mon Théonée ! il veut que vous ne preniez uniquement plaisir qu'en lui ; et pour y parvenir il fait par mille ressorts et par mille détours, que vous tombiez dans la bassesse et l'humiliation, afin qu'étant rejeté des créatures, vous soyez contraint de le chercher et de le dire, au moins si personne ne veut de moi, j'aurai mon Jésus en qui me contenter.

J'ajoute que Jésus seul est capable de faire les délices d'une personne abjecte et méprisée ; parce qu'elle-même est incapable de prendre aucun plaisir dans les créatures. Elle s'en voit trop mal traitée par leurs mépris et par leurs rebuts pour les rechercher : elle en connaît trop le mensonge, la vanité et la politique pour ne pas l'abhorrer : elle a été trop souvent trompée pour s'y fier et pour en espérer quelque satisfaction ; voilà son incapacité. D'ailleurs son cœur ne peut être sans quelque plaisir ; car c'est la nature du cœur humain. Il faut donc nécessairement qu'elle le

prenne dans Jésus : parce qu'on peut dire d'elle (ô le bienheureux état !) que dans son abjection et dans le délaissement des créatures, il ne lui reste plus que ce cher maître pour toute consolation. Elle goûte ce qu'elle a, dans l'obscurité de sa bassesse et elle jouit sans trouble de ce bien divin (1). Cela vient de ce que, comme les apôtres autrefois sur le Thabor, elle ne voit plus que Jésus de quelque part qu'elle se tourne, toutes les choses de la terre l'ayant abandonnée ; et ce fidèle époux est si bon qu'il prend plaisir à recevoir ce que personne ne veut et à caresser ce qui est au monde un sujet de mépris.

Mais goûtez encore avec moi ce dévot et véritable sentiment d'une personne abjecte, qui ne peut trouver de délices ailleurs que dans son Jésus. Toute satisfaction naît de la proportion du sujet et de l'objet : et c'est pour cela qu'il est extrêmement naturel que celui qui est dans le rebut et le mépris, cherche le plus méprisé des hommes, qui est Jésus, et prenne avec lui ses délices.

Mon Dieu ! quelle ravissante consolation dans cet état méprisable et abandonné, de pouvoir penser qu'il rencontre son semblable dans Jésus ; qu'il y trouve toujours un bon accueil ; qu'il en reçoit une amoureuse compassion ; et que son heureuse disposition lui mérite cette divine compagnie ! Pour moi, Théonée, je vous l'avouerai tout ingénument, qu'à mon sens il n'y a point en ce monde de plaisir et de consolation plus purs et plus sensibles que, lorsque du plus profond de l'abjection, des délaissements et du mépris des créatures, il pense aux abjections et aux opprobres de son Jésus, et là s'y attache et s'y comble délicieusement en se voyant semblable et un à un avec lui. Ah ! que peu, l'oserai-je dire ? mais très-peu sont capables de goûter cette vérité et même de comprendre les douceurs qui sont réservées aux personnes perdues et obscurcies ! Oh ! si l'on savait que le paradis que porte en soi une personne abandonnée et dans les ténèbres et le déshonneur de l'abjection ; il n'en est point qui n'ambitionnât ce précieux état. Car vous diriez que Jésus ne se plaît à être tout familier qu'avec des âmes de rebut et qui sont la lie de toutes les bassesses.

§ II.

Après cela, Théonée, si votre cœur n'est point encore touché d'amour pour la sainte abjection, je porte plus loin mes pensées et vous intéressant de plus près, je découvre deux belles lumières.

(1) Mat. c. 17.

1. L'admirable félicité d'une personne abjecte et humiliée. 2. Et son incomparable grandeur.

Jusqu'où pensez-vous que monte son bonheur, toute infortunée qu'elle paraisse à vos yeux? Écoutez-le bien, je vous prie et pesez de près les considérations que je vous présente. Dieu en fait ce qu'il veut, n'y trouvant point de résistance; car comme dans la pauvreté de sa bassesse, elle n'a plus aucune prétention sur la terre, du côté de la créature et qu'elle n'attend que de se voir anéantie et comme pulvérisée; Dieu à cause de cela n'y trouve point de résistance à ses desseins : et cette sainte disposition fait qu'il en use comme il lui plait, qu'il augmente ses confusions, et ses abaissemens, qu'il les change, qu'il les retire et qu'il les rappelle, sans qu'il tombe à cette âme une seule parole d'opposition. Pétrissez-moi, dit-elle, comme la boue et me mettez à la manière qui vous fera la plus agréable. N'est-ce pas un souverain bonheur que sa disposition fasse que Dieu en triomphe?

Elle est encore heureuse, car heureusement tout est perdu pour elle. Toute personne, qui aspire, qui veut gagner avec le monde qui a une réputation à conserver, qui a des prétentions et des adresses; ah! ne m'en parlez point; c'est une misérable : car elle est et tous les gens de cette sorte dans des soins perpétuellement inquiétans, ou d'aller à leurs fins, ou de bien tenir ce qu'ils ont, ou de sortir de misères. Mais une personne qui en est venue à la sainte abjection et aux ténèbres de l'humiliation, est affranchie de tous ces soins dans une belle et agréable liberté, n'ayant plus rien dont elle puisse appréhender la perte : quel aimable bonheur !

Ce n'est pas assez ; il est de cette personne abjecte et perdue aux yeux et à l'estime des hommes, comme de celle qui du fond et de l'obscurité d'une caverne, voit bien plus distinctement ce qui se passe au dehors dans la lumière du jour : pareillement celle la voit clair de la profondeur de son abjection, comme d'une nuit obscure la vérité et la vanité de tout ce qui se passe et qui amuse les esprits, toute étonnée de l'aveuglement universel où ils sont ensevelis, pour ne pas voir les grandes vérités du christianisme : et c'est à la faveur de ses abaissemens et de cette ténébreuse, où elle est, qu'elle jouit des plus pures lumières pour voir le mensonge de toutes les choses; pendant que ceux qui sont au dehors dans le jour et dans l'éclat, sont frappés d'un funeste aveuglement pour ne pas voir leur malheur : N'appellerez-vous pas cela une grande félicité ?

Elle ne se termine pas encore là : vous saurez que c'est dans

cet état d'abjection et de délaissement, que se font les plus grandes opérations de la grâce, d'union divine, de plaisirs célestes, de prodigieuses privautés avec Dieu et d'autres ineffables communications. Car la grâce se plaît à épouser ses chefs-d'œuvres dans les états les plus obscurs et les plus humiliés ; à peu près comme nous voyons que c'est dans les lieux déserts et abandonnés que les plus rares productions de la nature se forment. Sur quoi je vous demande, si ce n'est pas à une âme abjete et humiliée, un bonheur extrême, que son humiliation et son abjection lui donne une si noble capacité aux plus élevées opérations de la grâce ?

Je pourrais ajouter à cela, qu'il en est d'une personne abîmée dans la bassesse, comme de la semence perdue au sein de la terre d'où elle sort, et monte après heureusement, tirant ainsi son avantage, de ce qu'elle a été cachée dans ses entrailles. De même, il se trouve que cette personne éteinte dans son obscurité, est comme un germe caché et fécond, qui devant Dieu, mais bien loin des yeux des hommes, produit d'admirables fruits d'éternité.

§ III.

Voilà, Théonée, la souveraine félicité de ce divin état ; mais en deux mots, voulez-vous encore en voir la grandeur incomparable ? Parce que celui qui est abjet, petit et délaissé, n'a aucune estime de la part des hommes, n'ayant pas seulement un regard, il a toute l'estime de Dieu qui en pèse la valeur sur un autre pied : est-il rien de plus précieux ?

Parce que sa réputation même est souvent déshonorée, portant les livrées de Jésus-Christ, sa récompense est qu'elle est toute entière devant Dieu et devant ses saints anges. Peut-il être de réputation plus illustre ?

Parce qu'il est éteint et perdu parmi les créatures, n'étant pas plus regardé qu'un néant, il se retrouve dans Dieu avec une gloire admirable, pour y avoir un être plus glorieux.

Parce qu'il est tout obscurci dans ses ténèbres, il arrive que comme le soleil pénètre les lieux ténébreux pour mieux faire briller sa lumière ; de même Dieu cherche ces âmes, pour y faire éclater les lumières de sa grâce. N'est-ce donc pas là un bonheur et une grandeur qui n'ont rien de pareil ?

Entre les saints qui sont à la vérité grands devant Dieu, il y en a pourtant d'illustres, et la marque et le caractère de ces illustres, selon la pensée d'un père, n'est point autre que l'excès des humiliations et des bassesses, qui, les nourrissant et les rassasiant,

les distingue et les élève au-dessus des autres (1); que l'on peut dire du commun, n'ayant pas été dans ces anéantissemens et dans ces pertes ignominieuses. Si c'est donc l'abjection qui donne à quelques saints cette grandeur partitulière et plus éclatante, jugez, Théonée, jugez de l'estime et de l'amour que vous devez avoir pour un état si divin, et combien vous devez vous réjouir de cet insigne bonheur, si jamais Dieu vous en favorise.

Suite du même discours.

Mais que devons-nous conclure de tout ce discours, sinon que les désavantages d'une personne humiliée ou de peu de talent sont les avantages de la grâce; puisque la grâce cherche toujours les âmes humbles et abaissées : que sa ruine dans l'opinion des créatures est son élévation dans Jésus; puisque Jésus reçoit et chérit tout ce qui est le rebut du monde : que sa paix est inaltérable, puisqu'elle est au plus bas, où la tribulation puisse la jeter : que sa vertu est en assurance, puisque personne n'envie et n'estime sa condition : qu'elle a enfin tout loisir de vaquer à soi-même, à sa conscience et à Jésus; puis qu'étant dans l'oubli de toutes les créatures, elle n'en reçoit aucun empêchement. Ne sont-ce pas là, Théonée, des biens incomparables de l'état de bassesse et d'humiliation?

Allons donc, ô vous tous qui faites une profession particulière d'être les amateurs de Jésus, allons à ce divin centre de bassesse. Car qui ne voudra être présentement dans l'abjection, pour y trouver ce cher Maître; puisque comme un pauvre abandonné il y a toujours fait sa demeure? Qui n'embrassera volontiers tous les abaissemens pour donner quelques délices à son divin cœur? Qui ne s'immolera volontiers aux ténèbres, aux mépris, à l'obscurité, pour faire le gain de Jésus? Et qui ne renoncera, ah! de tout son cœur, à paraître jamais aux yeux des hommes, puisqu'alors, comme un misérable banni, il est si bien reçu dans le cœur de cet adorable Sauveur?

Dites, Théonée, dites avec une grande dilatation d'âme : Si je suis dans l'abjection parce que j'ai peu de talent et peu d'avantage de nature, n'est-ce pas Dieu qui m'a ainsi fait. Et ne dois-je pas aimer la divine main qui ne m'en a pas donné plus, et qui prévoyait que de plus grands avantages tourneraient à ma perte? Si quelques accidens de la vie et des effets inespérés d'une Providence humiliante me rendent abjet et méprisable, puis-je me plaindre de me voir

(1) S. Dor.

en même placé avec Jésus, qui s'est fait opprobre pour mon amour. Ne dois-je pas me réjouir et triompher dans ce centre de bassesse et de confusion, étant le centre où Jésus repose?

C'est en vérité ne pas comprendre ce que vaut la possession de cet aimable Sauveur, de ne pas aimer les abjections les plus profondes; et se plaindre quand on est oublié, abaissé et méprisé, c'est se plaindre honteusement et indignement que les délices et la compagnie de Jésus ne sont pas préférables à une folle et vaine opinion des hommes.

Ah ! malheureuse condition de ceux qui cherchent à se produire ! et de quelle infatuation sont-ils frappés, de courir en insensés pour se faire des misérables ? Mais ceux-là ne sont guère moins misérables et malheureux, qui font tous leurs efforts pour sortir de l'état humble et abjet où Dieu les jette, puisque l'horreur qu'ils en ont n'est point autre que l'horreur qu'il ont de Jésus abjet et méprisé.

Quoi ! Théonée ; car c'est à vous à qui je parle , dans quelque bassesse que nous soyions, serons-nous jamais abaissés comme l'a été ce divin Maître ? Mais qui osera se plaindre qu'on le laisse là, qu'on n'a point d'égard à son talent et à ses mérites ? Qui l'osera, dis-je, regardant un Jésus rassasié d'opprobres , et les plus riches talens d'un Dieu perdus et éteints ? Et puis, qu'on vante, son esprit , ses belles qualités, ses beaux talens et ses autres avantages, et qu'on se plaigne si l'on peut, qu'on est dans l'abjection.

Mais encore , quelles sont ses bassesses ? Hélas ! ses bassesses sont de prendre la force d'un esclave ; ses bassesses sont d'être compté entre des scélérats ; ses bassesses sont maintenant de venir tous les jours dans des consciences impures ou sacrilèges. Après cela, Théonée, nos abjections ne devraient être, sinon d'être jetés à la voirie ; bien loin de nous plaindre d'être humiliés par nos misères, ou par notre peu de talent ou par l'oubl des créatures.

Ce serait oublier le nom de chrétien, que l'on porte et que nous sommes des hommes morts à qui n'est dû que le tombeau et que le mépris. Comme la superbe de nos esprits tend à l'éclat, il faut aussi que tout les mouvemens de nos cœurs tendent à l'abjection et aux ténèbres ; et y être avec joie quand Dieu nous y met, comme aller avec crainte à tout ce qui est d'éclatant quand Dieu nous y appelle.

Je finirai ce Traité avec un sentiment que je prie le divin Esprit, Théonée, de vous imprimer. Dites donc avec toute la tendresse de votre âme : J'aime mieux incomparablement la bassesse

des confusions, les dernières ténèbres, l'état de vie le plus éloigné des créatures, avec Jésus dans mon cœur, que toutes ces approbations et ce grand éclat, et toute cette vaine réputation parmi les hommes, avec un cœur sec et vide de Jésus ; ce qu'on y trouve pour l'ordinaire ; ô ! mille fois trop heureux , si ce bonheur m'arrivait, de vivre et de mourir rébuté, méprisé et inconnu de toute la terre.

MAXIME VIII.

[L'amour des confusions est la voie sublime de la perfection.

CHAPITRE PREMIER.

Explication des diverses sortes de confusions.

Quoiqu'il y ait bien des choses dures à la nature , qu'elle fuit et qu'elle abhorre pour éviter sa mort, on peut dire néanmoins que la confusion est celle qui lui est la moins supportable et la plus terrible. Je la distingue des abaissemens, des humiliations et des mépris qui peuvent nous venir de la malice des créatures ou de leur ignorance, ou de leur intérêt, ou de quelque autre chose, sans qu'il y en ait aucun sujet de notre part : mais la confusion est une certaine honte et une humiliation qui naît de la manifestation de quelque chose de bas et de méprisable qui est en nous.

C'est pourquoi la source étant chez nous et supposant toujours de notre part quelque défaut humiliant et honteux, qui est mis en évidence, il n'est rien entre toutes les choses humiliantes qui soit tant en horreur à l'esprit humain. C'est ce qui me fait avancer qu'il n'est point de voie sublime pour aller à la perfection , comme l'amour des confusions. Oui, Théonée, elle est si sublime que l'on pourrait, ce me semble, demander où sont entre les personnes les plus ferventes celles qui chérissent les confusions et qui en font leur première maxime ?

On peut dire, si je ne me trompe, que ce n'est pas le chemin que tient la direction ordinaire, et que c'est un langage que la délicatesse des pénitens ne peut guère souffrir : Aussi est-il peu de vertu qui aille jusqu'au bout , ne sachant pas boire une confusion de bonne grâce. Le seul mot de confusion fait peur, et parce qu'on en abhorre même l'ombre aussi bien que la vérité, l'on ne voit communément que des vertus timides et tremblantes qui ne sont jamais à toutes les épreuves de Dieu et des créatures.

Je tâcherai néanmoins d'en inspirer l'amour à tous ceux qui

prétendent à la solide et à la sublime perfection. Et pour y procéder clairement, vous saurez, Théonée, qu'il y a trois sortes de confusion : 1. Devant Dieu ; 2. Dans la confession ; 3. Et devant les hommes. Je vous prie d'en bien entendre la nature puisque je la puise du fonds et de l'expérience des cœurs qui ne se comprennent pas assez eux-mêmes.

§ I.

La confusion que l'on reçoit devant Dieu est lorsque, intérieurement et sans témoin, il confond l'âme et la poursuit par le rappel et par la représentation des péchés les plus humilians et les plus horribles, dont par le passé elle s'est souillée. La pauvre criminelle ne sait ici où aller, pour se cacher à ces vues ; car il est incroyable, comme Dieu la presse et tourmente par ces épouvantables représentations ; de telle sorte que plus elle veut fuir ces poursuites et ces vues intérieures, plus elle s'en voit confondue et pénétrée. Ce sera quelquefois au temps de l'oraison et des plus saints exercices, que ces images viendront en foule et feront toute son occupation. D'autres fois les jours entiers et les semaines, ces horribles peintures seront si pénétrantes et si familières qu'il n'est point de moment où elles ne se représentent et de lieu où elles n'accompagnent. Tantôt Dieu permettra fréquemment au démon de faire de son corps le sujet de la confusion la plus humiliante, en faisant la matière de la plus honteuse tentation.

Jugez par ces assauts, du supplice de sa conscience, et particulièrement si c'est une âme qui soit alors dans une grande innocence ; ô quelle abimante confusion ! Mais aussi, que Dieu est admirable dans ses conduites ! il veut qu'elle en boive et qu'elle en boive jusqu'à la lie. Et pourquoi cela, Théonée ? 1. Parce qu'il veut que ces choses confondantes, que maintenant elle ne veut pas, paient et satisfassent pour celles qu'elle a voulu autrefois. 2. Il veut, par une industrieuse conduite de son amour, que ces impuretés représentées purifient son âme à présent, dont l'effet et la vérité l'avaient autrefois corrompue. 3. Il veut que ce qui, par le passé, avait fait le sujet de son plaisir et de son crime, soit présentement son bourreau et l'instrument de son supplice.

Mais que fait ici une personne sans intelligence et sans prudence ? Hé mon Dieu, que d'immortification ! Elle s'inquiète, elle se tourmente, elle se tourne en elle-même en cent manières, pour dissiper ces images, elle s'afflige et se tue le corps sans mesure et sans discrétion. Demandez-lui ce qui la fait ainsi se tourmenter ; elle vous dira que c'est l'appréhension du péché ;

mais elle se trompe ; et qu'elle en cherche bien la source , elle trouvera que ce qui lui paraît crainte du péché , n'est que superbe, laquelle ne pouvant souffrir ces représentations humiliantes qui lui reprochent son épouvantable faiblesse , et les chutes qui ont déshonoré son âme , fuit par ses efforts , autant qu'elle peut , la confusion qui la couvre.

Vous prendrez cependant garde , Théonée , que je ne dis pas que cette personne doive rappeler devant Dieu les images honteuses de sa vie passée et s'y complaire ; mais je dis que quand Dieu permet, d'une manière pénétrante et inévitable , ou que ce tableau du passé lui soit mis devant les yeux , ou qu'un nouveau lui soit tracé de choses que jamais elle ne commit , alors elle doit humblement souffrir ces vues par immolation et boire sa confusion à l'aise et tout au long, suivant ce que dit un prophète : « Que » l'âme en ce temps doit se confondre volontairement et porter son ignominie(1). » C'est en quoi vous trouverez à peine une âme entre mille qui sache se donner en sacrifice , ou qui le sachant , veuille en être la victime , tant cette confusion est cruelle et demande une personne aussi abîmée en humilité que généreuse.

§ II.

La seconde sorte de confusion est dans la confession, où les secrets les plus cachés de l'âme sont manifestés ; c'est ce que tout le monde fait ordinairement ; car il en est bien peu qui , pour éviter volontairement la confusion, fassent des confessions sacrilèges, ou célant les péchés qui les peuvent confondre , ou les déguisant par des explications criminelles. Or, il faut être bien persuadé que dans la confession vous ne devez avoir rien tant à cœur, Théonée, comme la confusion de vous même ; car vous devez y apporter un esprit de pénitence et le moyen le plus efficace de satisfaire à Dieu ; et je maintiens qu'il n'est point de pénitence dure et rigoureuse qu'il n'en est point de satisfactoire , comme une volontaire confusion.

Vous le savez, si vous avez commis des crimes considérables , combien il vous a coûté de les dire à un confesseur, et que les plus sévères pénitences que l'on a pu vous imposer n'approchaient pas de la confusion à les déclarer. « Puisque souvent , » pour me servir des paroles de l'Écriture , le trouble de l'esprit » est allé jusqu'à porter la confusion sur votre visage (2). » Il faut

(1) Eze. c. 16.

(2) IV Reg. c. 8.

que tout pénitent recherche principalement cette confusion, et il doit penser que c'est elle qui fait le plus beau caractère de la pénitence et qui paie à la justice divine plus que toute autre rigueur qui pourrait être imposée.

§ III.

La troisième sorte de confusion où vous pouvez tomber est devant les créatures, ce qui peut vous arriver, ou quand quelque faute et quelque tache particulière et domestique qui était auparavant dans les ténèbres, est mise en évidence; ou bien quand quelques défauts naturels vous sont reprochés en face; ou quand vos desseins et vos entreprises, vos conseils et vos conduites ont des issues qui vous déshonorent et qui vous tournent en ridicule. Dans ces confusions visibles, ordinairement l'esprit se révolte parce que ses taches et ses défauts sont manifestés, ou bien il se confond et s'abat parce que les succès déshonorables condamnent sa conduite.

CHAPITRE II.

Il est montré comme la confusion conduit à l'éminente perfection.

Après ce que je viens d'exposer dans le chapitre précédent, je dis maintenant que toutes ces confusions bien prises devant Dieu, dans la confession et devant les créatures, sont la voie de perfection la plus efficace et la plus sublime, parce que nous allons à Dieu efficacement et d'une éminente manière, à proportion que nous marchons dans les voies de mort. Et est-il rien qui fasse mourir jusqu'à la racine, comme la confusion? Les souffrances remplissent le calice dont il faut que tout le monde boive; mais si elles ont de l'amertume, il faut dire que la confusion est excessivement plus amère, à raison que c'est elle qui fait la lie du calice et des afflictions. C'est pourquoi Isaïe dit: « Qu'il en faut boire » jusqu'à savourer le fond du calice, c'est-à-dire jusqu'à la lie (1); » car comme la lie est l'excrément le plus grossier de la liqueur, et comme cette lie, qui prend le fond du vase, est le terme de ses impuretés, on peut aussi dire que la confusion est l'égoût des tribulations qui vont là comme à leur centre, et où se rend tout ce qu'il y a de plus amer. J'appellerai encore, s'il vous plaît, la confusion comme la crème des souffrances; car elle renferme ce qu'il y a de plus délicat; car après elle, il n'est plus rien où la souffrance puisse aller pour aller plus loin.

(1) C. 45.

Dites-moi , si vous le pouvez , Théonée , quelque peine qui ne soit au-dessous , et s'il n'est pas constant qu'une personne souffrante s'estime toujours épargnée quand elle n'est pas confondue ? Et pour une preuve manifeste de cette vérité , n'est-il pas vrai qu'il n'est rien qu'on n'évite et qu'on n'immole ; qu'il n'est point de rigueurs où l'on ne s'abandonne pour ne pas tomber en confusion ? Les damnés , pour éviter celle qu'ils auront au jour du jugement , se condamneraient volontiers dans les enfers à de nouveaux supplices , dit l'Écriture (1). C'est qu'il n'est rien d'amer et de cruel à la nature , comme d'être confondu , et on peut dire , quelque affligée qu'elle soit d'ailleurs , qu'elle vit toujours , et qu'elle subsiste pendant qu'elle n'est pas en confusion.

S'il faut donc être tout à fait mort , afin d'être à Dieu parfaitement , est-il rien qui mène à cette grandeur comme la confusion , puisqu'il n'est rien qui nous fasse mourir comme elle fait ? O ! précieuse vie et délicieux état , la gloire et le faite des tribulations ! Hé ! que celui-là me semble un prodige en souffrance et un favori entre les souffrans , qui est parvenu au comble des confusions !

Mais puisque cet état tient le lieu le plus éminent , et que c'est le chemin abrégé de la perfection , vous attendez que je vous donne quelque instruction qui vous apprenne comme il faut y marcher et en bien user. Je le ferai , Théonée , et du même cœur que je vous souhaite confondu , autant que je désire que vous soyez un saint.

§ II.

Pour bien boire donc la confusion , et pour en savourer la lie et l'amertume , lorsque intérieurement mille images infâmes et humiliantes de vos crimes passés , ou des choses dont vous n'avez point été coupable , vous persécuteront par leurs représentations inévitables , accoutumez-vous à vous établir intérieurement dans la posture d'un criminel devant la justice de Dieu , tout couvert des plus horribles abominations ; aimez à être ainsi exposé à ses yeux , car c'est la vérité ; et en tout ne sortez point de cette situation intérieure , mais buvez doucement et volontiers la confusion des horreurs qui vous pénètrent le corps et l'esprit. Selon l'avis que nous en donne l'Écriture , que la confusion ne doit jamais tomber de l'esprit , ni s'effacer de dessus le visage. Dites , voilà mon Dieu (2), voilà cette confection de pourriture et d'horreur ,

(1) Luc. 23.

(2) Eccli. 20.

et c'est tout ce que je suis : j'y demeure , puisque vous le voulez , et j'y demeure exposé à la pureté de vos yeux , laquelle fait ma honte et mon supplice ; et puisque vous le voulez encore , je me nourris , ô justice adorable ! de toutes ces confondantes misères ; car il ne m'est point dû d'autres délices que la confusion de mes crimes.

Mais pour soutenir généreusement votre cœur dans cette disposition intérieure et humiliée de criminel , représentez-vous , je vous prie , Théonée , l'âme du divin Jésus toute couverte et toute pénétrée des abominations de la terre , et ainsi , par cette imputation , un objet elle-même de malédiction aux yeux de son Père , comme dit saint Paul (1) : c'est la posture où il fut toute sa vie à ces yeux divins , toujours abîmé de confusion , toujours en criminel , toujours demeurant dans la boue et les horribles immondices de toute la nature. C'est aussi à cette posture et à ces confusions intérieures de Jésus , qu'il faut vous accoutumer d'unir les vôtres , quand vous êtes plein et de corps et d'esprit , de toutes les représentations les plus honteusement humiliantes. Il fut dans cette honte toute sa vie devant son Père , et vous ne l'êtes que pour quelques heures. Il ne fut honteux que de vos infamies dont il se revêtit ; n'est-il pas juste que vous le soyez de ce qui vous appartient ? Tenez-vous donc intérieurement en idée de criminel , humilié dans vos honteuses pauvretés , et toujours uni à l'âme de Jésus couverte des confusions que lui causaient les impuretés de tous les hommes.

§ III.

Pour la confusion de vos confessions , Théonée , accoutumez-vous à la présenter à Dieu comme le plus juste paiement que vous puissiez lui faire ; mais faites plus que ce qui se fait communément. Voici la-dessus un avis que je pense pouvoir vous être fort utile ; ouvrez-y si bien votre cœur et votre esprit , que jamais il n'en tombe.

Vous remarquerez que quand on boit la confusion , cela s'accorde presque toujours à la nécessité dont on ne peut se dispenser ou physiquement ou moralement. Ces confusions intérieures , qui naissent du tableau intérieur de nos crimes , et celles qui nous viennent par la manifestation involontaire de nos défauts aux yeux des hommes , sont d'une nécessité physique à laquelle on se soumet , parce qu'on ne peut s'en défaire ; et le travail qu'on

(1) Gal. 3.

apporte à les dissiper, est un témoignage qu'on y est avec contrainte. Pour la confusion qui se prend dans la confession, elle est d'une nécessité morale, parce que l'obligation que nous en impose le sacrement pour la déclaration de notre péché, est indispensable.

De sorte que la nécessité et la contrainte sont les lois de la confusion. Mais qu'il se trouve une âme qui se confonde volontairement, c'est un miracle dans les œuvres de la grâce. Et on peut dire qu'il est peu de vertueux qui ne meurent avec ce reproche au cœur : je ne me suis jamais confondu pour Jésus une seule fois en ma vie, par le pur amour de la confusion. Quel indigne reproche à un amant de Jésus ! Ce n'est pas que je sois du sentiment que l'on fasse des choses inconsidérées et extravagantes pour en recevoir de la confusion ; les mortifications les plus sensibles ne sont pas toujours les plus vertueuses, si la prudence ne les conduit.

Mais je vous conseillerais grandement, Théonée, que de temps en temps vous confessassiez quelques péchés humilians de votre vie passée, « prenant et ramassant votre confusion, vous dit Jérémie, de votre terre et de votre propre fonds, (1) » selon que le mouvement de la grâce et du divin Esprit vous en touche le cœur. Vous les avez déjà confessés, il est vrai, et il n'y a plus de nécessité de le faire, mais je souhaiterais que vous le fissiez, seulement animé du motif de contenter la justice de Dieu, par votre confusion volontaire. O le rare et le sublime sacrifice ! et qu'il est peu de ces volontaires sacrificateurs ! Car ne sait-on pas que la grande et la superbe délicatesse fait assez souvent qu'on fuit de découvrir les hontes de sa vie passée, ne voulant pas laisser une idée désavantageuse de soi dans l'esprit d'un confesseur ?

Mais que fait une personne qui aime sa mort et son anéantissement ? De temps en temps elle découvre en confession quelque chute honteuse du passé, pour boire ainsi à plus longs traits sa confusion. Elle a pour fin de contenter la divine justice en se confondant, et elle ne pense pas pouvoir mieux le faire qu'en se ruinant de réputation, si elle peut, dans l'opinion de son confesseur. C'est pourtant le point où se ménagent très-soigneusement les personnes d'une vertu superbe et immortifiée, qui ne disent que ce qui est capable de donner à croire qu'elles ont toujours été innocentes, et qui écartent avec adresse tout ce qui pourrait faire penser que dans certains temps elles se sont égarées comme les autres. Néan-

moins il y faut de la circonspection, pour voir si le confesseur est capable de cette confidence (car tout confesseur ne l'est pas, il s'en faut bien), et pour n'y rien faire que par l'impression de la grâce. Heureuse l'âme qui sait ainsi offrir à Dieu des sacrifices de confusions ! puisque entre toutes les odeurs des souffrances, celle-ci est le parfum le plus odoriférant, et que cette âme peut se dire parmi les autres sa royale et sa divine victime.

§ IV.

Enfin il nous reste à voir de quelle manière il faut recevoir la confusion qui nous arrive devant les créatures, lorsque des défauts cachés sont manifestés, ou que de certains accidens nous couvrent de honte. Comme ces sortes de confusions sont les plus ordinaires, je vous conjure, Théonée, de bien vous pénétrer de cette pensée.

Quand vous serez dans ces pénibles conjonctures, vous devez vous y soumettre par un véritable amour de votre propre anéantissement devant les hommes ; car il n'est rien qui détruise jusqu'au principe comme la confusion. Et vous l'aimerez, en vérité, à mesure que vous serez animé de l'amour de votre perte et de votre destruction.

Pensez que vous devez aimer vos confusions aux yeux des hommes pour des sujets bien légers, puisque Dieu vous épargne des confusions horribles, pour des péchés encore plus horribles en bassesse. Car, où en seriez-vous, si les horreurs de votre vie, cachées à la connaissance des créatures ; si ces crimes commis où vous savez et avec qui vous savez, étaient mis au jour ? de quelle confusion terrible ne seriez-vous pas couvert ? Est-il d'abîme où vous ne vous jetassiez plutôt que de paraître ? C'est-là pourtant ce que Dieu vous épargne, afin que vous buviez volontiers cette légère honte devant le monde.

Mais, hélas ! combien est-il de grands spirituels, et de grandes spirituelles, qui ayant l'estime et la vénération de tous les esprits, en auraient pourtant l'étonnement, l'horreur et l'exécration, si l'on savait les abîmes où ils sont tombés ? « C'est à vous de porter » volontiers votre confusion, puisque vous avez péché plus grièvement que les autres, par des péchés beaucoup plus énormes. (1) » Songez encore que c'est à vous particulièrement, puisque vous êtes les grandes conquêtes des miséricordes de Dieu, d'aimer plus que tout autre et d'adorer les petites confusions dont

(1) Ez. c. 16.

il vous fait présent. Que ce sentiment donc vous anime souvent et vous pénètre le cœur. Oh ! si l'on savait ce que j'ai été et d'où je suis venu ; et si ce plâtre de spiritualité et de vertu était à bas quelle abomination ne serais-je pas à ceux qui, étant trompés, me révèrent ? Ce sont les vues que vous devez avoir, Théonée, pour être content et paisible sous le poids des confusions.

Je n'ai plus qu'une considération à présenter à tous ceux que la confusion accueille devant le monde, et surtout aux amans de Jésus. Représentez-vous ce doux Agneau avec une divine modestie dans le prétoire de Pilate, et le moment auquel sa robe lui étant ôtée de dessus le corps pour être flagellé, il se vit tout nu, exposé aux yeux lubriques et infâmes d'une insolente canaille de soldats. Ah ! quelle déchirante confusion, mon cher Théonée, où tout le ciel, où tous les anges du paradis se couvrirent de honte, à ce spectacle de leur divin Maître abîmé de confusion. C'est particulièrement cette vue qui doit vous être familière, lorsque la honte vous vient, ou devant Dieu, ou dans la confession, ou aux yeux des créatures. Vous devez vous tenir aux pieds de Jésus, dans cette posture effroyablement confondante, et là, pour me servir des termes d'un apôtre, avaler toutes vos confusions et les boire volontiers dans la compagnie de celui dont la confusion pour votre amour est grande comme un océan. Je vous laisse, Théonée, prosterné à ses pieds, pour comprendre, si vous le pouvez, la confusion dont il est rassasié et pénétré, et pour en adoucir et détremper la vôtre, afin de faire mourir votre superbe, et de vivre et de mourir en victime de confusion.

MAXIME IX.

Le silence sanctifie les croix.

CHAPITRE I.

Le silence à ne pas se justifier sanctifie les accusations et les calomnies.

§ I.

Nous ne sommes que trop persuadés qu'aujourd'hui les croix servent très-peu pour la sanctification des âmes, tant elles sont mal reçues. Cela est bien déplorable, Théonée ; néanmoins il ne le sera pas tant, si nous considérons que le monde étant il y déjà long-temps réprouvé de Dieu, est dès cette vie la victime de sa justice, attendant à l'être dans l'autre éternellement.

Mais ce qui est plus digne de compassion c'est que tant de personnes qui veulent tout-à-fait le bien, savent ordinairement si peu user des croix comme il faut, que si de temps en temps elles y méritent quelque chose, elles en sont aussi très-souvent une nouvelle matière de châtiment. L'on se souille dans un lieu où l'on devrait se purifier ; l'on conserve la rouille au milieu du feu des tribulations ; et ayant de quoi payer la justice divine l'on y contracte de plus rigoureuses dettes.

Il n'est, dit-on, presque point, de pur amour de Dieu sur la terre ; mais il est aussi peu de croix purement souffertes pour Dieu, et il est aussi rare de voir de véritables triomphes de la croix que de véritables triomphes de l'amour. Il faut pourtant avouer que ceux qui souffrent mal sont moins excusables que ceux qui ne savent pas bien aimer ? car il faut moins pour la bonne souffrance que pour le parfait amour. Il ne faut que savoir bien retenir sa langue, et l'on a quasi tout fait ; tant il est vrai que c'est elle qui perd tout et qui trahit les consciences les plus généreuses parmi les tribulations. Il est donc facile de s'y sanctifier, Théonée, parce qu'il n'est pas difficile de se taire, et celui-là serait bien ennemi de son bien, qui perdrait à si peu de frais l'occasion d'une si belle conquête.

C'est ce qui m'oblige d'avancer en ce traité cette grande maxime : que le silence dans les croix sanctifie les croix, afin que les plus imparfaits soient inexcusables, et que les plus vertueux soient honteux de leur lâcheté, puisqu'il ne s'agit que de fermer la bouche et d'empêcher la sortie de quelques paroles.

Mais comme il y a plusieurs sortes de croix, aussi le silence qu'on y garde est bien différent ; et, pour y voir clairement, je vous en suggère de trois manières : 1° Il y a le silence dans ses justifications, qui sanctifie les accusations et les calomnies ; 2° Le silence dans les occasions de plaintes, qui sanctifie les persécutions, les humiliations et les maladies ; 3° Le silence de respect et d'adoration, qui sanctifie les peines intérieures. Dans ce chapitre, nous allons voir comment le silence dans ses justifications sanctifie les accusations et les calomnies, et comment ces nobles sujets de mérite nous échappent des mains, si la langue par sa retenue et par son silence ne sait pas en empêcher la perte.

§ II.

Nous devons ici supposer deux vérités, Théonée : La première, que suivant les voies ordinaires, l'homme n'est jamais dans les

croix, que la nature ne se trouble, et que les passions aussitôt ne soient émues. Nous y sommes piqués, le sentiment en est vif, et souvent le feu prend au cœur et à la tête ; c'est que la grâce communément ne détruit pas la nature, qui de son fonds est toujours sensible, et, par cette inévitable sensibilité, est vivement pénétrée de tous les traits qui lui sont portés. La seconde vérité est, que dans ces altérations involontaires du cœur et de l'esprit, lorsqu'elles sont violentes, une personne le plus souvent est peu capable de produire des actes intérieurs de vertu, tant elle devient stupide, morte et étouffée en elle-même, par l'excès du trouble qui la pénètre et qui lui ôte ainsi presque toute la vigueur de l'esprit ; d'où il arrive qu'elle reste dans une impuissance morale de faire aucune opération intérieure pour relever ses croix et pour les sanctifier.

Vous voyez par là que ce n'est pas un effet de votre liberté, lorsque dans les assauts et dans l'amertume des souffrances, vous sentez un certain bruit, un feu et un soulèvement de nature, qui veut se révolter. C'est pourtant une erreur fort ordinaire, que je plains singulièrement en de bonnes âmes, qui étant dans ces accès et craignant le péché, sans aucun sujet raisonnable, s'inquiètent pour cela, s'en embarrassent elles-mêmes, et, pour se défaire d'un trouble qu'elles ne veulent pas, en causent un second mal à propos. Sans doute elles méritent de la compassion, et cette ignorance est bien à plaindre.

Vous voyez encore, qu'il ne vous est pas bien libre, dans ces feux de passions révoltées sous les coups des adversités, et sous la pesanteur des croix, d'élever votre esprit à de nobles opérations, puisque par ces mêmes troubles, et par ces obscurités, la capacité lui en est ôtée ; et l'aveuglement n'est guères moins à plaindre de ceux qui pensent que dans cet état ils devraient se porter à Dieu de la même manière, et avec la même facilité, et les mêmes élévations, que lorsqu'ils n'étaient point tentés.

Quelle est donc la chose qui dépend d'une personne souffrante et troublée ? Je vous réponds, qu'alors il n'est uniquement que le silence, qui soit en sa liberté, et qui puisse sanctifier ses croix. On en voit, je le sais bien, qui, étant tous pénétrés de douleur, s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes par des actes héroïques, qui la reçoivent avec autant de plaisir, que de résignation, et qui s'immolent encore cent fois plus que ce qu'ils souffrent : mais il faut pour cela une vertu consommée ; et tout le monde n'est pas capable de ces grandes opérations. Il n'en est pas ainsi du silence, et c'est ce qui rend quelque personne que ce soit, inexcusable ; car

il n'en est point, quelque affligée qu'elle soit, et de quelque petite vertu qu'elle puisse être, qui n'ait le pouvoir de retenir sa langue.

Vous pouvez donc, si vous le voulez, dans les accusations et les calomnies, fermer votre bouche à toute sorte de justifications; en le faisant, votre silence alors sanctifie cette sorte de croix. Mais où sont ces âmes, Théonée, hélas! où sont ces âmes, qui par un sacré silence s'immolent à toutes les accusations et les calomnies? Il faut pourtant que je fasse vous y venir, et que je tâche à vous gagner par le prix, et par la grandeur de cet état.

§ III.

Je dis donc que ce refus de justification rend les accusations et les calomnies souverainement sanctifiantes; parce qu'en cela vous faites à Dieu le plus noble de tous les sacrifices, qui est celui de votre réputation.

L'on gagne assez facilement sur soi de souffrir toutes choses, excepté la perte de sa réputation et de son honneur; et cette immolation se fait par le silence, qui est le couteau dont s'égorge la victime, pour être présentée comme la plus agréable aux yeux de Dieu. Car que peut-on lui donner au monde de pareil? Cherchez au fonds de l'âme, et du corps ce qu'il vous plaira; regardez ce qui vous environne, comme au dedans; tout cela ne vous coûtera guères avec la grâce, pour vous résoudre à en faire un sacrifice, pourvu que votre réputation demeure toute entière. Et n'est-ce pas pour cette raison qu'on voit quelquefois des spirituels, qui sont sensibles comme l'œil, lorsqu'on les accuse, et qu'on les calomnie; et qui, après avoir débité tant de belles maximes, et prononcé tant de beaux oracles, ou s'échauffent dans leurs justifications, ou bien usent de cent détours, et de cent adresses pour se justifier. C'est ce que dit Job, « Qu'ils crieront, et qu'ils » élèveront leurs voix, se voyant sous les langues d'une foule de » calomniateurs. » Cette mortification leur est intolérable (1); parce que le premier des sacrifices est celui de sa réputation, et c'est le silence dans les accusations et dans les calomnies, qui en fait l'immolation. L'amour qu'on a pour cette bonne estime, produit dans l'homme cette inclination naturelle, et ces mouvemens vifs et prompts de se justifier, aussitôt qu'on est noirci; mais le silence étouffe ces mouvemens, et ruine peu à peu cette inclination, en opérant à la fois la sanctification de cette peine, et la ruine d'un si mauvais fonds.

(1) Job. c. 35.

Mais voulez-vous voir manifestement l'excellence et le prix de ce silence dans les accusations ? Jetez seulement les yeux sur l'exemple des saints : vous en verrez qui ont éclaté en toutes les vertus, et qui, par un long usage, s'en sont fait un sujet de divertissement et de plaisir : mais aussi les mêmes ont gémi, lorsqu'il a fallu se taire sous la noire malice de quelques faux accusateurs (1) ; parce que la calomnie trouble le sage, dit le Saint-Esprit ; ayant plus avancé auprès de Dieu par un seul refus de leur propre justification, que par cent autres manières d'agir les plus vertueuses.

Et puis, si en vérité vous aspiriez à la mort, et à la destruction de vous-même, Théonée, dites-moi, s'il est rien qui porte le coup de mort à la nature et à la propre volonté, comme cette sorte de silence ? Les autres voies de mortification font des plaies ; mais elles ne sont pas mortelles, n'allant pas jusqu'au principe, et à la partie la plus délicate : pour ce silence, et ce refus de sa justification, ô ! il porte le coup de mort, donnant jusques au plus sensible, au plus délicat, et au dernier retranchement de l'esprit humain, savoir à l'amour de sa propre estime.

Suite du même discours.

Mais je veux que toutes ces considérations soient sans vigueur et sans force, pour vous obliger à mourir par ce silence au milieu des calomnies et des opprobres ; pourrez-vous mieux résister, ô Théonée ! à la vue du prodigieux silence de Jésus dans la Passion ?

Admire donc qui voudra tous les sacrés mystères de ce temps de douleur ; pour moi, le sujet d'étonnement qui me saisit, est son profond silence parmi les opprobres, les calomnies, et les fausses accusations. Jésus ne disait mot (2) : c'est tout le panégyrique que lui font les évangélistes. Hélas ! l'innocent agneau, et l'aimable Jésus ! Il pouvait par un seul mot de sa bouche confondre ses accusateurs, ou en abattre la rage par le moindre charme de ses regards ; mais il a mieux aimé, en se condamnant au silence, perdre toute sa réputation, pour nous apprendre à nous taire avec lui, en de pareilles rencontres.

Que je me plais de l'accompagner sur tous ces théâtres différents, où il fait un divin personnage en ne disant mot ! 1^o Je suis avec lui chez Pilate, et je vois qu'il n'a pas une parole à répondre

(1) Eccl. c. 7.

(2) Mat. 26. Mar. 14.

sous un nuage , et une tempête d'accusateurs ; il y passe pour un stupide ; 2° je l'accompagne chez Hérodes , et là , il aime mieux être traité comme un fou , que de rompre son silence ; 3° je le considère toute la nuit chez Anne ; et au milieu des injures et des opprobres d'une insolente canaille , je n'entends pas un seul mot et un seul gémissement pour s'en plaindre, y étant comme un insensible, sous les coups de langue et de main ; 4° je le contemple, avec un vieux lambeau de drap rouge sur les épaules , le roseau en main , et la couronne d'épine sur la tête ; mais encore plus couvert des outrages, dont la rage et la calomnie le chargent ; et parmi tout cela, ayant les yeux modestement baissés , et la bouche fermée ; il aime mieux être le jouet et la fable de ses bourreaux que de violer son sacré silence,

Ce sont ici les quatre stations, Théonée, où je vous conjure de promener souvent votre esprit, pour y apprendre le silence et le refus de vos justifications , jusqu'à être perdu d'estime dans l'opinion des hommes ; et je ne pense pas , si vous n'êtes un transfuge de Jésus , qu'étant tout attendri vous ne preniez de saintes conclusions, en voyant son exemple. Mais hélas ! le cher Maître, qu'a-t-il pourtant gagné , sinon d'être seul , et que pendant que son humble silence immole sa réputation , ses serviteurs le plus souvent s'arment la langue de fiel et de bile , pour se justifier ?

Pour Dieu, ne soyez pas de ce nombre, Théonée , et gravez en votre cœur ces deux avis : le premier, qu'étant accablé d'accusations et de faux rapports, et étant dans un trouble d'esprit, qui dispute s'il doit se justifier ou non , jamais vous n'écoutez vos propres raisonnemens ; car la raison humaine est partout une ennemie déclarée des maximes de Jésus ; le second , que vous n'écoutez non plus les doux sifflemens de ces amis , qui paraissent entrer dans vos intérêts, et qui néanmoins sont comme autant de serpents , qui viennent pour vous séduire. Ah ! les malheureux amis qui, par leur prudence charnelle et par leur conduite politique, font plus de tort à la vertu que les plus déclarés ennemis de la croix : ce sont ces demi-dévots, il faut le dire, Théonée , et ces sages mondains, qui , étant travestis sous des habits modestes, portent la corruption et l'esprit du siècle jusque dans les plus saintes âmes, en y faisant couler le poison de la prudence humaine que saint Jacques appelle terrestre, animale, diabolique (1). Et où est l'ami qui fortifie un ami, pour laisser ruiner sous les calomnies sa réputation par son silence ? On en voit, mais hélas ! on peut dire qu'ils sont très-rares :

(1) Ca. 3.

aussi est-ce sur le silence de Jésus qu'il faut porter ses regards , pour en être persuadé , plus que sur toutes les créatures. Mais encore que pourriez-vous alléguer pour défendre votre estime par vos justifications ? car voilà où ces sortes d'amis vous mènent ; qu'il vous importe grandement de la ménager. Quoi , Théonée ! Votre réputation est-elle plus précieuse que celle de Jésus ? Mettez, mettez-vous en comparaison , et produisez vos raisons , vous dit Isaïe, « Pour voir si vous n'avez rien qui soit capable de vous » justifier (1). » N'est-ce donc pas une chose véritable , que les accusations et les calomnies sont on ne peut plus sanctifiées par le silence et par le refus de ses justifications ?

§ III.

Mais, après tout, n'est-il pas quelquefois permis de se justifier ? Je satisfais à votre doute par trois réponses : 1. La chose n'est pas seulement permise, elle est même d'obligation lorsque l'intérêt d'une tierce personne y est engagé ; car un devoir de charité doit être préféré à notre mortification particulière. 2. Cette obligation existe encore lorsqu'une personne publique , par son silence , se rendrait incapable de continuer à Dieu ses services ; car un moindre bien ne doit pas nuire à un plus grand bien. Cette raison pourtant n'a point lieu dans les personnes particulières dont le silence ne peut préjudicier au bien public ; c'est pourquoi il ne leur est que très-avantageux de laisser périr leur réputation , en ne répondant point aux calomnies , pour seconder les conduites de la Providence qui les met dans cette épreuve. 3. L'on est obligé de rompre son silence pour se justifier, lorsque ceux qui ont pouvoir sur vous vous interrogent pour savoir la vérité ; car l'obéissance est le premier des sacrifices , quoique néanmoins vous deviez y apporter beaucoup de réserve et de modestie , afin de ne pas donner lieu à une décharge de cœur sous prétexte de vos devoirs ; car souvent ce qui se commence avec justice se continue et se termine avec passion. Et comment ? l'on découvre la malice des calomniateurs, l'on fait voir l'innocence de ses intentions, les discours et les paroles vont ensuite trop loin.

Mais vous devez refuser de produire vos justifications à l'opportunité de tant de particuliers qui vous en sollicitent, ou ce ne sera jamais fait, non plus que vous ne cesserez point d'animer votre passion , bien loin de faire comme de certains, que

(1) C. 43.

l'on voit professer la dévotion et qui néanmoins la scandalisent par l'immortification de leur langue; car il est étrange comme souvent ils se remuent, comme ils cherchent les auteurs des discours tenus contre eux, et comme ils s'adressent incessamment à toutes les personnes et de toutes les manières dont ils croient pouvoir prouver leur innocence. Pour vous, Théonée, je vous laisse volontiers dans ce divin silence, tout perdu et déshonoré avec Jésus, le plus déshonoré des hommes : votre honneur est trop illustre en si bonne compagnie.

CHAPITRE II.

Le silence, dans les occasions de plaintes, sanctifie les persécutions, les humiliations et les maladies.

§ I.

Ces trois dispositions différentes, de persécution, d'humiliation et de maladie, sont un sujet de plaintes si ordinaire, qu'il serait miraculeux si on y gardait un silence exact. Les uns parlent en criminels, les autres, à juger de la manière qu'ils y apportent, parlent en gens de bien; mais les uns et les autres, par leurs discours, perdent tout le fruit de leurs souffrances pour ne pas savoir comment le silence est capable de les sanctifier. Les premiers disent ou qu'ils souffrent trop ou qu'ils souffrent sans sujet, ou ils s'en prennent violemment à ceux de qui ils pensent être outragés : on ne peut les excuser de péché, vous le voyez bien, car c'est la passion toute manifeste. Les second parlent bien un autre langage : leur bouche ne s'ouvre qu'aux actes de soumission, on les entend bénir la main qui les frappe, faire gloire de leurs adversités, prêcher leurs consolateurs et se répandre en mille remerciemens.

Ne diriez-vous pas que tout cela est pur et que leurs croix sont reçues de la manière la plus sainte? Il s'en faut bien, Théonée. Ce n'est pas pourtant que je blâme des manifestations si chrétiennes, Dieu m'en garde; je les loue comme bonnes et édifiantes; mais je veux dire que dans ces témoignages extérieurs de sa soumission aux croix, la vanité s'y retrouve souvent, l'opinion de vertu et de grand courage, et un agrément secret dans les approbations qui nous sont données. Et je veux encore insinuer une manière plus sublime de sanctifier ses persécutions, ses humiliations et ses maladies, savoir un profond silence dans toutes ces sortes de tribulations.

Je vous propose donc un esprit grand et généreux , mais humilié , persécuté , avec un corps accablé de toutes les maladies ; à votre avis , comment se comportera-t-il pour diviniser ses souffrances ? Il ne dira pas le mot , et c'est ce sacré silence qui lui inspire cette éminente grandeur. Et afin que vous n'en doutiez point , Théonée , je vous y mène pas à pas ; je vous prie , suivez-moi.

§ II.

Il se tient dans le silence , parce qu'il fait peu de cas de toutes ses peines , ou plutôt il les estime comme rien quand il porte ses yeux sur de plus grandes qu'il n'a pas. Il ne fait nulle attention à ses maladies pendant que son corps , mangé de pourriture , ne tombe point en lambeaux , ni à ses humiliations pendant que sa réputation n'est pas entièrement flétrie , ni à ses persécutions pendant qu'il ne se voit pas foulé aux pieds et qu'on ne l'a pas encore traîné par les cheveux , comme son divin Sauveur. C'est ce qui fait que ce grand cœur n'ouvre jamais la bouche , estimant toutes ses souffrances indignes d'une seule parole et ne pouvant presque avouer qu'il souffre.

Mais bien moins peut-il l'avouer quand il regarde les supplices éternels qu'il a mérités , où il devrait être et où il n'est pas. Car alors , quelques rigoureuses que soient ses tribulations , il se regarde dans un état de faveur et ne comprend pas comment une âme criminelle peut dire en ce monde qu'elle souffre.

Il n'est pourtant que trop vrai que , dans ses persécutions , dans ses humiliations , dans ses maladies , ordinairement on en fait un mystère comme si c'était quelque chose de grand. C'est aussi de là que naît cette tendresse sur soi-même , ou lorsqu'on se plaint de l'excès de ses maux , ou lorsque , faisant les vertueux , on manifeste ses résignations avec une secrète bonne opinion , comme si l'on souffrait quelque chose d'héroïque. Tout cela Théonée , tout cela n'est que petitesse de cœur qui ne demande qu'à blâmer ou à vanter ses peines. Mais une grande âme ne compte pour rien toutes ses souffrances , aussi n'a-t-elle pas un mot pour en parler ; car , pour me servir des belles paroles d'un saint , elle ne regarde les ignominies , les opprobres , et toutes ces ombres et ces fantômes de peines , que comme des plaies que les faibles mains d'un enfant sont capables de supporter (1). C'est qu'à un petit cœur tout est grand , et à un grand cœur tout est petit.

(1) S. Ele. mar.

De plus, il se tient dans le silence parce qu'il ne veut que Dieu seul pour témoin de ce qu'il endure. Que les traits des persécutions tombent sur lui, qu'il soit dans l'abîme des humiliations, que les maladies de son corps en fassent un martyr, alors, condamnant sa langue, il se retire en soi-même, et là, ne voulant que Dieu pour spectateur, il ne veut aussi que lui pour consolateur dans ses agonies. C'est dans ce fond de lui-même, cette sainte et divine retraite, entre Dieu et lui, et seul à seul, qu'il digère tout, sans y appeler jamais la créature. Et parce que Dieu seul est appelé au secours, ô quelles caresses ne fait-il pas souvent à son cœur, récompensant ainsi sa générosité, sa confiance et son abandon ! Il n'est que l'âme souffrante et solitaire qui puisse le comprendre. Mais, par cette même raison, je comprends bien aussi comme nous sommes indignes que Dieu nous visite amoureusement dans nos peines, parce que nous nous épanchons aussitôt vers la créature pour y trouver de la consolation par la communication de nos maux, et Dieu ne mêle jamais ses consolations avec des consolations humaines ; ce qui fait que la consolation des créatures étant insuffisante pour adoucir nos plaies, nous sommes punis par l'appui que nous cherchons, restant toujours dans l'amertume sans en sortir.

Je dis enfin que ce grand cœur qui sait souffrir comme il faut se tient dans le silence, parce qu'il attache toujours ses regards sur la patience de Jésus et des saints, qui, étant exposés à de bien plus rudes croix de persécutions, d'humiliations et de maladies, ont toutefois gardé un silence très-profond. Ces grandes âmes ne baissaient jamais les yeux vers leurs souffrances et n'en faisaient quasi jamais d'occupation, se mettant au-dessus et n'en contemplant que le divin ressort et la cause. Mais d'ordinaire qu'arrive-t-il ? Il arrive que si l'on est ou humilié, ou malade, ou persécuté, on ne considère que sa peine, l'esprit s'en entretient et s'en amuse, il s'y plonge et il s'y abîme par de continuelles rêveries de son mal. Et c'est la cause pourquoi le cœur et la langue se déchargent en cent paroles. Mais parce que cet esprit grand et courageux dans ses croix s'en sépare tant qu'il peut, se retournant incessamment vers les souffrances et vers le silence des saints, il se retient sans peine, estimant que c'est une bassesse trop lâche de parler pour si peu, quand les plus effroyables peines des saints ne leur ont pas tiré une parole de la bouche.

§ III.

Voulez-vous donc , Théonée , une généreuse maxime , afin que ce germe des tribulations reçues en silence pousse heureusement et opère la sanctification de votre âme ? Souffrez comme un stupide et un insensible. Un insensible ne dirait pas un mot , n'étant point piqué de parler par la pointe du sentiment , et personne n'aurait pour lui de compassion si l'on croyait qu'il ne fût pas plus ému et touché qu'une souche. Voilà justement où nous devons tâcher d'être dans nos souffrances , c'est-à-dire , pendant que le cœur et l'âme sont à l'agonie , et qu'au dedans les passions irritées nous font bouillonner , être alors au dehors sans parole et sans démonstration de sa peine , comme si on avait de l'insensibilité. La simple connaissance que l'on a de nos peines , quand nous nous en expliquons , soutient et flatte agréablement la nature , et nous sommes assez satisfaits , pourvu que l'on sache que nous souffrons généreusement.

Mais ôtez cette sortie à l'esprit humain , et que l'on paraisse ou brute , comme si l'on ne voyait pas les sanglantes plaies qu'on nous fait ; ou souche , comme si l'on n'était pas touché : c'est ce qui est cruel et intolérable à la nature , à qui on ôte par là ce qui fait vivre son orgueil. Oh , que cette manière de se comporter est précieuse , et qu'il faut une grandeur de courage pour ensevelir ainsi toutes ses croix dans le silence , comme dans un tombeau ! Mais que de pertes déplorables ne fait-on point tous les jours des malades , des humiliations et des persécutions , étant assez malheureux pour souffrir , et n'étant pas assez heureux pour mériter , parce qu'on ne sait pas garder le silence. Et ne m'objectez point que votre cœur ne laisse pas de gronder et de frémir , pendant que votre langue ne dit mot ; car votre silence , animé des vues que je vous ai suggérées , rend toutes ces altérations involontaires et innocentes , et puis persévérant toujours à vous taire , ces révoltes intérieures se calmeront peu à peu , n'ayant plus la parole qui les entretenait , comme le feu qu'on voit s'éteindre , quand on lui retire sa matière. Jugez donc si je n'ai pas eu raison de dire qu'il n'est rien qui sanctifie noblement les persécutions , les humiliations et les maladies , comme le silence.

CHAPITRE III.

Le silence de respect et d'adoration sanctifie les croix intérieures.

§ I.

Pour comprendre le silence, nous devons auparavant exposer ce que ce mot de silence porte en sa définition. Je dis que ce n'est autre chose qu'une cessation de discours ; d'où je conçois qu'il doit y avoir autant de différentes sortes de silence qu'il y a de différentes sortes de paroles. Or, comme il y a une parole intérieure aussi bien que l'extérieure, nous inférons qu'il doit être aussi un silence intérieur. Notre question est maintenant que, comme le silence de l'extérieur sanctifie les croix extérieures, celui de l'intérieur sanctifie aussi les peines intérieures ; et s'il est vrai que le discours corrompt au dehors le bon usage des souffrances, il ne l'est pas moins que le discours intérieurement détruit souvent le bon usage des peines du cœur et des puissances.

Car représentez-vous une âme dans les tentations, dans les ennuis et les délaissemens ; que fera-t-elle ? Je veux qu'elle ne cherche point au dehors de consolateurs ; néanmoins, dans son fonds, elle ne fera que multiplier sans cesse des actes, que gémir et soupirer et que se tourner en cent postures. Pourquoi cela ? ou pour chercher sa consolation, ou pour se défaire de sa peine, ou pour en trouver la diminution, se flattant qu'elle n'est pas si mal, parce qu'au dehors elle garde une patience bien spécieuse. Voilà comment tout son temps se perd dans ces opérations faites mal à propos, et comment ses souffrances intérieures ne lui sont d'aucun profit. Pour les rendre donc saintes et fructueuses, je vous dirai que, dans ces dispositions pénibles et crucifiantes, la bonne manière est que tout l'intérieur soit dans le silence. Mais vous me demanderez qu'elle est cette manière dont il faut tenir en silence l'intérieur ; je vous satisfais, Théonée, et je le ferai bien volontiers, parce que c'est un sujet extrême et douloureux de savoir tant de bonnes âmes, qui, étant tourmentées intérieurement, se tourmentent encore elles-mêmes par de continuelles productions de cœur et d'esprit.

Pour bien l'entendre, vous saurez qu'il y a deux sortes de silence : le premier est un silence respectueux qui vient de ce que l'âme considère que Dieu permet ou opère les peines qui font son supplice. Cette permission, ou cette opération, engendre en elle le respect et fait qu'elle se tient intérieurement en humilité sous la main de Dieu, s'abaissant et s'anéantissant, sans oser pousser

ni gémissemens, ni sanglots, ni remuer au dedans par le moindre bruit. Et pourquoi ce respect ôte-t-il toute parole intérieure? Parce qu'elle sait que c'est Dieu qui, comme le souverain, opère ces dispositions douloureuses. Il en est comme des Apôtres, qui, voyant notre Seigneur après sa résurrection sur le bord de la mer Tibériade et étant saisis de respect, n'osèrent parler, sachant, dit l'Évangéliste, que c'était le Seigneur (1). De même cette âme, voyant que c'est le souverain et le maître qui fait ou permet ses peines intérieures, étant recueillie en elle-même par respect autant que par l'amour qu'elle a pour ces divines opérations, se tient profondément dans le silence sans oser gémir; en sorte que cet amour respectueux, dit un prophète, lui ôte tout le discours (2).

Le second est un silence d'adoration, qui vient de ce que l'âme regarde les angoisses et les détresses de sa conscience comme quelque chose de divin et comme Dieu même. Ce regard fait qu'intérieurement elle se répand tout entière, pour rendre ses hommages à ces divines croix, pour les reconnaître et pour les aimer. Et cet épanchement respectueux de tout son être disant beaucoup mieux ses soumissions et ses acceptations que ne feraient ses actes, elle reste, parmi toutes ses agonies, dans un silence de perpétuelle adoration. A votre avis, cette manière est-elle beaucoup comprise et pratiquée, et est-ce la vôtre, Théonée, lorsque vous êtes dans ces dispositions douloureuses de vous tenir toujours en victime proche de Dieu?

§ II.

Or, ce silence d'adoration et de respect anoblit et relève admirablement les peines intérieures. Car, premièrement, il n'en est point de dures et de cruelles, comme celles de l'esprit et du cœur; ce n'est donc pas un sacrifice qui soit commun, que l'âme se taise dans ces rigoureuses épreuves et qu'elle s'interdise même le soulagement d'un soupir, abîmée dans son silence par respect et par adoration, se consumant ainsi en ne disant mot, pour me servir de la pensée de Job (3). Dans les autres sacrifices qu'elle fait en se taisant, il y va tout au plus du corps, des biens et de la réputation; mais dans ces cruelles agonies, l'âme est blessée en elle-même et dans sa propre substance, en sorte que se retenir et ne point gémir dans ces rigoureux excès, c'est une éminente manière de sanctifier et de diviniser ses souffrances.

(1) Joa. c. 24.

(2) Soph. ca. 3.

(3) Ca. 3.

De plus, la rigueur de ces sortes de peines a du rapport avec celles du cœur de Jésus dans son agonie, dont l'excès était intérieur et caché ; et celles de l'âme sont toutes ramassées en son fonds, ce qui en rend la douleur plus amère, mais aussi ce qui fait que ce silence, les laissant dans leur amertume, les laisse dans toute la pureté.

Enfin ce silence sanctifie autant qu'il est généreux, parce qu'au moment que l'âme est toute pénétrée de ses peines et qu'au dehors elle n'admet aucun consolateur, elle se refuse intérieurement la consolation d'un seul acte et d'un seul gémissement, s'immolant ainsi de la plus sublime immolation par le silence où la met l'esprit d'adoration et de respect. C'est ainsi, selon la pensée de Job, « qu'étant pleine et rassasiée d'affliction et de misères, » elle (1) n'en lève pas même la tête pour chercher quelque soulagement. Fût-il jamais de plus cruelle mort et des souffrances plus divines ? » Oh, que l'on sait peu se taire dans les tribulations ! Que ce silence est ignoré, et que son ignorance apporte de retardement aux grandes âmes dans les voies de Dieu ! Car, il semble que très-souvent il serait beaucoup meilleur et plus sanctifiant dans la vie chrétienne de donner des instructions et de faire des leçons de silence, que d'un si grand nombre de choses qui ne font le plus ordinairement qu'embarrasser les consciences, que multiplier nos esprits et qu'étouffer en nous celui de Dieu.

Que vos souffrances donc, ô Théonée, soit intérieures ou extérieures, vous consomment plutôt que de trahir par votre langue la cause de Dieu. Il n'y va que de la mort, ou de votre réputation, ou de vos plaintes, ou de vos gémissements. Hé, qu'il serait à souhaiter que vous fussiez bien mort ! C'est tout le plus grand bonheur que vous deviez prétendre en ce monde, si vous voulez vivre de Dieu ; car il n'est point de disposition et d'état où cette divine mort se trouve plus facilement que dans le tombeau du silence.

§ III.

Pour lever toutes les difficultés qui pourraient vous rester sur cette matière, savoir s'il ne faut jamais communiquer ses croix, vous saurez, Théonée, qu'il y a trois sortes de personnes à qui elles peuvent être communiquées : à un supérieur, à un directeur et à un ami saint et vertueux. L'obligation de le faire à un supérieur ou à un directeur est de la plus grande évidence, et la chose se peut faire à un ami vertueux et fidèle. C'est ce qui se fait tous

(1) C. 41.

les jours ; mais pour cela ne vous imaginez pas que la chose se passe sans de notables dérèglemens ; car, hélas ! il n'est presque point de bien qui ne porte sa corruption et son venin. C'est pourquoi je vous dirai les défauts et les vices de ces communications, et le bon esprit de ces mêmes communications.

Pour le premier, vous devez être persuadé qu'à peine rapporte-t-on jamais ses croix, que l'on ne se justifie, car il est fort rare que quelqu'un soit assez ennemi de soi-même, pour présenter sa cause mauvaise ; puisque le plus souvent on la colore pour donner le tort à autrui. De plus, parce qu'il est permis, et que le devoir même y oblige quelquefois, d'exposer ses souffrances, la nature prend son avantage de cette obligation pour se contenter et pour s'emporter tout au long dans ses récits. Ajoutez que, quelque modération que vous apportiez à dire vos peines, vous vous y étendez ordinairement toujours plus qu'il ne faut, soit que vous les fassiez plus grandes par vos paroles, soit que vous y mêliez de la passion.

Voici donc, Théonée, la manière et le bon esprit qu'il faut apporter dans ces communications de vos souffrances. 1. Ne les communiquez point, afin de vous y satisfaire ; mais parce que le devoir, parce que l'obéissance et la simplicité le demandent, soit que l'on vous écoute volontiers ou qu'on vous rebute, soit que vous en sortiez avec le cœur dans la consolation ou dans l'amertume. L'ordinaire est que l'on s'y recherche étrangement, car nous voulons être écoutés, nous voulons qu'on entre dans notre douleur et que l'on fasse cas de notre peine ; et il faut que la pure obéissance nous ouvre la bouche, et que la simplicité fasse le récit de nos afflictions. 2. Vous devez encore les communiquer par un véritable esprit d'humilité, vous soumettant à ces voies de communication, parce que Dieu a voulu que les hommes dans leurs conduites fussent soumis aux hommes. Vous le ferez donc pour humilier votre esprit ; mais vous le ferez aussi quelquefois, quand vos peines seront excessives, pour y trouver quelque soulagement à votre douleur ; car souvent le refus que l'on fait de prendre quelque consolation raisonnable par des voies justes, vient plutôt de la superbe que d'un esprit de mort et de l'amour des souffrances. 3. Il faut s'accoutumer à dire en peu de paroles ses douleurs et ses peines ; car la nature nage, se plaît et ne finit jamais dans ses décharges.

Je veux conclure par ce mot, pour communiquer vos angoisses à un ami, Théonée, ô ! qu'il soit de bon choix ; car il n'est presque aujourd'hui que des amis qui trahissent la conscience, flat-

tant les peines, aigrissant le cœur, prenant un intérêt humain, et écoutant avec un esprit de chair : ce sont les amis du siècle. Mais faites choix d'un homme qui pour vous être un parfait ami, doit auparavant être ami de Jésus-Christ et de la croix, n'étant que ceux-là qui soient capables d'une bonne amitié, et de vous écouter sans préjudice.

MAXIME X.

L'esprit du parfait abandon est nécessaire pour faire régner Dieu sur une âme.

CHAPITRE PREMIER.

De l'esprit d'abandon à la variété de tous les états.

§ I.

Il faut ici, Théonée, que j'abandonne mon esprit et ma plume à tout ce que l'Esprit-Saint m'inspirera pour vous parler de l'abandon, et que je tâche moi-même de mettre en pratique ce que je voudrais faire passer dans tous les cœurs, pour être à Dieu de véritables sujets de gloire et de triomphe. Car c'est une première vérité, que jamais Dieu ne peut régner sur un cœur et s'y glorifier, si ce cœur n'est dans une disposition d'abandon, sans réserve, à toutes les opérations de la grâce et à toutes les conduites de la Providence. Vous saurez donc qu'il y a trois sortes d'abandon où je veux établir votre cœur, pour en faire un sujet de plaisir au cœur de Dieu et un spectacle de gloire à ses yeux.

Le premier abandon d'une âme généreuse est à la variété de tous les états, qu'elle regarde de même œil ; elle ne fait ici aucun discernement de ces différences de dispositions intérieures. C'est pourquoi elle s'abandonne également à toutes les dispositions imaginables de l'intérieur, à y porter un enfer ou un paradis ; à être toute bête devant Dieu, comme le prophète, ou à être pleine de lumières et de consolation ; à y pouvoir tout, ou à n'y pouvoir rien opérer ; à être le sujet des caresses de son Dieu, ou celui de ses indignations.

Pour le corps ce saint abandon porte avec la même égalité, à la santé, comme à la maladie ; à ressentir cent petites incommodités qui rendent la vie ennuyeuse, comme l'établissement de la meilleure constitution ; à des stupidités de tête et des impuissances de s'occuper aux choses divines, comme aux plus grandes facilités d'y entrer ; à être attaché à une infirmerie, importun à

tout le monde, et un fardeau inutile de communauté avec la même joie, que si l'on avait une santé qui mît dans une parfaite indépendance.

Cet abandon à la variété des états va encore plus loin : il veut d'une âme qu'elle fasse aussi peu de cas des discours de toutes les créatures que de leur silence ; que ce lui soit une même chose d'en voir sa réputation déshonorée, ou d'être élevée par leurs approbations ; et qu'enfin, elle soit indifférente, ou de gémir sous les calomnies, ou d'avoir une réputation à l'épreuve et invulnérable : c'est que tout ce qui peut venir des coups de langues, qu'elles soufflent le froid ou le chaud, doit lui être également une même chose dans des sujets où elle se dévoue avec une pareille disposition.

Et pour couronner ce saint abandon à la variété de tous les états, une âme vraiment immolée s'abandonne encore volontiers au renversement de tous ses desseins, qui tendent même le plus à la gloire de Dieu. Les personnes zélées, qui veulent se consumer pour l'accroissement de cette gloire, se troublent quand elles voyent tous leurs desseins dissipés et tant de divins projets confondus par les intrigues et par la rage du monde et de l'enfer. Pour cette grande âme, toute abandonnée comme immolée, elle regarde en paix le renversement de ses plus glorieux desseins : et comme elle ne s'élève point et ne s'enfle point dans leur succès, aussi n'est-elle point abattue dans leur ruine, et elle est aussi paisible dans sa confusion que dans sa gloire.

§ II.

Mais à votre avis, Théonée, qui fait l'âme et le soutien de ce saint abandon à la variété de ces états si prodigieux, pour ne les voir que sous un même regard, et pour faire que parmi tous ces flots et toutes ces attaques, une personne demeure toujours égale et ferme sur son pied ? C'est une suprême indifférence ? Parce que toutes ces choses ne sont point son Dieu et ne lui ôtent point son Dieu. Voilà le fonds sur lequel s'appuie cette souveraine et admirable indifférence dans la perpétuelle variété de tous les états imaginables qui sont hors du péché.

Car quelle joie pouvez-vous dire et quel attachement puis-je avoir à aucune chose dans ce monde pour l'intérieur et pour l'extérieur, pour la demeure, pour les conditions et pour toutes les dispositions agréables, même les plus saintes qu'on puisse concevoir, puisque tout cela n'est pas mon Dieu ? Et quelle peine raisonnablement me peut venir de toutes les situations de mon

cœur, de mon corps, de mon esprit, si tout cela ne m'ôte point mon Dieu? Il n'est que Dieu seul capable de donner de la joie et de l'attachement à mon âme, et il n'est que sa perte capable de m'affliger. Donc tout ce qui n'est pas mon Dieu, m'est infiniment indifférent; et parmi tous les succès, parmi les choses les plus agréables aux sens et les plus délicieuses à l'esprit, les plus innocentes, les plus célestes, les plus divines, je me dis toujours à moi-même : Tout cela n'est point l'objet de ton cœur, ton amour et ton Dieu. Donc tout ce que l'on appelle les états les plus déplorables de la vie, de l'extérieur et de l'intérieur, m'est aussi souverainement indifférent, parce que tout cela n'est pas capable de m'arracher Dieu du cœur.

Ce sont ici les deux grands principes qui mettent l'âme au dessus de tous les changemens de la vie, qui lui font voir tous les états sous un même regard, et qui lui font dire, qu'il n'y a point de chose au monde qui vaille la peine qu'on y mette de distinction, puisqu'elles ne sont pas le Dieu de notre cœur, et qu'elles ne l'en peuvent ravir par tous leurs efforts.

Ce qui fait le trouble des cœurs, Théonée, dans cette grande viscissitude des choses humaines, c'est la différence qu'on y met, et cette différence empêche l'abandon; mais aussi sachez que vous serez toute votre vie misérable, et que vous porterez une âme et une conscience toujours déchirée, toujours en guerre et en confusion, pendant que vous ferez quelque cas de ce qui vous arrive, et que vous ne serez pas totalement abandonné à ces choses qui doivent toutes vous paraître d'une égale indifférence.

O que Dieu est bon! car considérez encore qu'il fait passer le cœur par tous ces différens états, afin qu'il ne s'appuie sur rien; non, pas même sur les croix, qu'il ôte et qu'il redonne, parce que les grandes âmes s'y attachent avec le temps, de je ne sais quelle étrange manière; je le fais voir bien au long dans la Max. 11., car c'est une chose bien étonnante que le cœur ne puisse vivre sans liaison à quoi que ce puisse être.

§ III.

Dieu a encore pour fin de voir si la fidélité du cœur est incorruptible, s'il ne l'abandonne point dans les disgrâces et s'il ne se souille point dans les faveurs; car, c'est par ces continuelles alternatives de dispositions qu'il est mis à l'épreuve. Aussi remarquons-nous tous les jours la légèreté perpétuelle et l'instabi-

lité des consciences, quand elles passent par des états différens ; ce qui fait le sujet de leur retardement dans les voies de Dieu et de leur infidélité dans leurs résolutions ; tant il est vrai qu'il faut je ne sais quoi de grand, de ferme et d'élevé, pour ne point changer dans le changement continuel des choses qui se passent en nous et hors de nous : or une suprême indifférence donne cette fermeté de rocher et anime cet abandon sans limite dont nous parlons.

Ne vous attachez donc jamais, Théonée, à aucun état, ni disposition intérieure et extérieure ; car la demeure et l'appui du cœur, n'est pas son état, mais son Dieu : et laissez passer toutes ces dispositions différentes, comme elles viennent, ne regardant vos biens, que comme des biens étrangers et d'emprunt ; et vos maux, que comme des maux, qui se présentent pour disparaître bientôt. C'est ainsi que vous vous abandonnerez sans peine à cette variété continuelle des choses ; mais surtout, cela ne vous sera pas difficile, si vous vous considérez comme une grande victime de la Providence, qui vous menant par ces changemens continuels, veut vous immoler autant de fois qu'elle change ses conduites, pour faire mourir votre volonté, par la nouveauté perpétuelle des dispositions qui vous arrivent. De sorte qu'il ne vous reste autre chose que de suivre le pas de cette Providence adorable, et demeurant dans son sein tout abandonné, de regarder et d'aimer tous les états, simplement pour le temps qu'elle les fait subsister, sans les rappeler quand ils sont passés, ni s'y attacher quand ils sont présens, ni s'en tourmenter quand ils affligent.

CHAPITRE II.

De l'esprit d'abandon à toutes les peines des tentations.

§ I.

La seconde sorte d'abandon est de s'abandonner aux peines de toutes les tentations imaginables. Je vous conjure, Théonée, de ne pas vous effrayer l'esprit d'abord, et d'en suspendre un peu le jugement, jusqu'à ce que je vous aie mis au jour ma pensée. Je vous l'avoue qu'il y a souvent sujet d'être touché très-sensiblement en voyant tant de pauvres âmes tentées, se faire à elles-mêmes une seconde matière de supplice. Et d'ordinaire où pensez-vous qu'elles en soient ? Et vous-même, Théonée, à qui je parle, où en êtes-vous dans ces accès ? Vous en êtes comme elles justement, à vous inquiéter par mille efforts ; à vous rompre la tête

de prières et de résistance indiscretè ; à faire cent pratiques ; à consulter tous les directeurs et les livres , pour vous affranchir de votre tentation. Et ne pouvant venir à vos fins par l'éloignement de votre peine, ce ne sont que gémissemens, qu'abattemens de cœur, qu'inapplication de votre intérieur aux choses divines, que langueurs et négligences dans vos exercices de piété.

Tout cela n'est-il pas vrai ? et que là dessus l'on veuille vous relever le cœur par de saintes considérations, vous aimez déplorablement à rester encore dans votre inquiétude, vous flattant que la seule appréhension du péché vous met dans cette agitation. N'est-ce pas là un tourment volontaire ? Ce n'est, Théonée, ce n'est en vous qu'une pure impatience de nature, qui ne peut tenir long temps sous la main de Dieu : ce n'est qu'un amour déréglé de votre repos, qui par une certaine sensualité spirituelle ne peut souffrir ce qui empêche ou qui altère le goût des choses divines. Il faut donc que je vous ramène de cette mauvaise disposition, qui est celle que l'on voit constamment dans les meilleures âmes. Néanmoins ne pensez pas que je veuille que vous ne fassiez rien pour vous délivrer de votre tentation ; ce serait aller contre les maximes que la foi nous enseigne.

Je vous dirai pourtant deux choses : l'une est que j'approuve avec tout le monde, que l'on prie, que l'on consulte, et qu'on emploie tous les moyens judicieux pour sortir de sa tentation ; c'est ce qu'on peut et ce qu'on doit universellement conseiller, quoique cela doive se faire sans trouble et sans empressement dans ses poursuites, pour ne rien perdre de sa paix, si la démarche n'en réussit pas.

Mais la seconde chose est, qu'on voit aussi de certaines âmes, qui, par un attrait particulier et personnel, sont portées intérieurement à un profond silence et à une cessation de tout acte pour éloigner leur tentation. Je pense qu'il faut en user autrement avec celles-ci, et qu'elles doivent avoir pour maxime de rester dans leur tentation avec une nudité, sans tant prier ni gémir pour en sortir, sans crier à l'aide et au secours ; mais s'en laisser humblement pénétrer, et n'en faire que recevoir par une soumission anéantissante, l'impression terrible ou confondante, ou de quelque autre manière que ce soit, et demeurer simplement dans leur bassesse et dans l'abîme de leur misère, parce que si cela n'est, ces âmes quittent leur attrait et s'écartent des voies de Dieu ; outre qu'elles se tourmentent mal à propos, sans pouvoir obtenir l'effet de leur délivrance. C'est que le même Dieu, qui commande la prière, a droit de la suspendre dans une telle

âme, voulant pour un temps qu'elle souffre purement, et lui interdire tout gémissment. *In illo tempore me non rogabitur quidquam* (1). Il veut qu'elle se laisse dévorer et brûler; et comme ces martyrs, qui comme des brebis se tenaient sans remuer et sans gémir sous les instrumens de la cruauté des bourreaux; de même qu'au milieu du feu et de l'embrasement des tentations, qui sont les ministres de Dieu, elle en souffre l'exécution en silence et en humilité.

§ II.

Mais afin de savoir encore plus en particulier la manière dont doivent se comporter les uns et les autres, je dis maintenant aux âmes qui prient et qui cherchent toutes les voies de se défaire de leurs tentations, que celles-ci, après avoir fait en paix et sans trouble, ce que la raison et la vertu demandent, doivent abandonner leurs soins, si la tempête continue toujours, la volonté absolue de Dieu leur étant manifestée par cette nécessité de leur peine; et puis s'abandonner humblement et en confiance à l'orage, à peu près comme le nautonnier, qui, après avoir combattu longtemps contre la tempête, ne pouvant enfin la dompter et se mettre au-dessus, s'abandonne à celui qui est au-dessus des orages et des flots, restant en repos et sans rien faire. Voilà justement ce que j'estime que les personnes tentées doivent faire, lorsque toutes leurs industries n'en peuvent dompter la fureur; c'est de se tenir paisibles et abandonnées au fond de leur cœur, comme Jonas au fond du vaisseau; et là, se tenant proche de Dieu se confier du succès à son amoureuse conduite. (2) Il ne faut donc pas se comporter comme la plupart, qui ne font que se tourmenter eux-mêmes, pendant que la tentation est en feu, perdant ainsi la paix du cœur, et n'avancant rien pour abattre leurs peines, qui s'enflament souvent davantage, et qui sont beaucoup plus irritées par la résistance mal ménagée, et par la violence indiscrete qu'on y apporte.

Je dis aussi aux âmes qui, au plus fort de la tentation, n'ont aucun attrait à la prière, pour demander d'en être délivrées, qu'elles doivent alors rester dans le simple repos de l'abandon, avec la même assurance et la même douceur qu'un enfant qui repose dans le sein de sa mère. L'attrait qu'elles ont de ne pas pousser seulement un soupir pour leur délivrance, leur est un

(1) Joa. c. 16.

(2) C. 1.

gage que la main de Dieu les soutient, qu'il prend soin de les conserver, et qu'il fait lui-même son affaire de leur perfection.

Qu'à la bonne heure donc, Théonée, lorsque d'un côté, toutes les tentations de l'abîme vous assailleront, et que de l'autre cet attrait vous liera d'un profond silence, vous restiez sans soin, n'ayant uniquement que celui de demeurer proche de Dieu, et dans Dieu, qui, en permettant en vous toutes choses dans un épouvantable désordre pour ce qui est du sensible, conservera toujours votre volonté dans l'innocence, quoique l'obscurité et la noirceur de la tentation vous empêche d'en voir la pureté. Mais supportez en esprit de foi vos confusions et vos horreurs, et puisque votre époux le demande, refusez-vous à vous-même le moindre gémissment, lorsque toutes les choses en apparence tournent à votre perte, comme à la dernière désolation.

§ III.

Après ce que je viens de dire, vous me demanderez jusqu'où les uns et les autres doivent s'abandonner dans l'effort des tentations. Je vous dirai, Théonée, que c'est en ce point où les âmes les plus assurées tremblent, et qu'il en est très peu qui, dans leurs tentations, ne mettent quelques bornes à leur abandon, ou parce qu'elles ont le cœur petit et timide, ou parce qu'elles se couvrent toujours de quelque prétexte spécieux. Mais je vous avouerai aussi qu'il faut une sur-éminente grandeur de courage pour s'immoler sans limite à toutes les confusions et les horreurs des tentations. Néanmoins, il faut absolument y venir, si vous voulez être à Dieu dans la consommation de ses desseins, et porter la sainteté jusqu'où elle peut monter. Voici à mon sens les extrémités où le parfait abandon d'une âme peut aller dans les tentations.

Laissons là toutes celles qui de leur nature sont innocentes, à l'égard de ceux qui les souffrent, comme sont les maladies, les pertes, les persécutions, les calomnies et autres sortes de désolations. Car pour tout cela, il ne faut à un bon cœur qu'un peu de vertu solide, et il est trop fort, étant assuré que son Dieu n'est point offensé. Je n'entends parler que de ces tentations où une pauvre âme craint et pense toujours être en état de péché, et je dis que son abandon doit aller jusques-là, pour porter au plus haut sa sainteté et la gloire de Dieu.

L'âme peut se trouver en ces trois dispositions : 1. Dans des peines portant au péché. 2. Sur le bord du précipice. 3. Dans la croyance d'être tombée en quelque chute funeste. J'estime que

Dieu, la menant par ces états, quoique tristes, quoique déplorables, elle doit pourtant y être toute abandonnée.

Je veux donc qu'elle soit dans tout ce qui peut se passer d'horrible en l'imagination et dans la chair, dans le corps et dans l'esprit, et qu'il n'y ait rien d'humiliant, rien de terrible et de désespéré qui ne se fasse sentir en elle. Je dis avec tout cela, Théonée, qu'elle doit s'y abandonner en paix, acquiesçant et demeurant volontiers dans sa boue et dans toutes ses horreurs, qu'elle ne doit pas alors moins chérir que l'état le plus délicieux de l'esprit.

Je passe plus avant, et je veux encore que la tentation soit d'une telle violence, que l'on soit au bord du précipice, tout proche du consentement, et dans d'effroyables perplexités, si l'on n'y a point consenti; je dis pareillement que son abandon doit aller jusqu'ici, et que, malgré sa superbe et ses frayeurs, elle doit y faire ployer son esprit par ses humbles et par ses profondes soumissions. C'est ce que je montre tout au long dans la maxime des attachemens, liv. 3.

J'ajoute encore et je mets l'âme dans un état où, par quelque triste accident, elle soit tombée dans de grands désordres. Je confesse bien qu'elle doit tâcher à faire une pénitence proportionnée à sa chute et qu'elle doit en concevoir toute la douleur possible; mais je dis aussi que, parmi ses désolations et ses sanglots, et parmi les dispositions déplorables où elle se trouve, il faut encore qu'elle soit paisiblement, doucement et avec esprit d'amour dans la contemplation de cette profonde et incompréhensible permission de Dieu. Et que cet avis soit pour la consolation de certaines personnes qui, à la vue de quelques grands crimes où Dieu a permis qu'elles se soient précipitées dans une profession très-sainte et après une grande innocence, sentent ensuite d'étranges soulèvemens d'esprit contre Dieu et contre ses conduites d'avoir permis de telles confusions. C'est ici pourtant, pauvres criminelles, que, par un profond anéantissement, vous devez adorer ses miséricordieuses conduites.

Pour conclusion, j'émetts enfin cette pensée : Si Dieu même permet que le démon s'empare du corps aussi bien que de l'imagination et de l'entendement, pour être un instrument et un fonds de toutes les plus abominables horreurs qu'il voudra y exercer, comme il en est des exemples dans les âmes très-pures et très-élevées; oui, je le dis, désolé Théonée, que si vous êtes dans ces accès, vous devez être profondément abandonné à toutes ces abominations. Plus la tentation est horriblement con-

fondante, plus l'abandon est-il sublime, et plus votre perte vous semble presque certaine au milieu de vos horreurs, plus vous devez vous-même vous abandonner à Dieu.

§ IV.

C'est ici que je vais vous faire voir quelle doit être l'âme qui donne la vie et la vigueur à ce saint abandon ; car vous pourriez être en peine comment agir si elle n'était appuyée de ses motifs et de ses raisons.

Premièrement, adorez dans ces états les desseins éternels et les sages conduites de Dieu sur vous, suivant à l'aveugle ces étranges routes par où il vous mène ; c'est assez que Dieu vous conduise par ce chemin pour vous y soumettre, et parce que vous ne le comprenez pas, c'est pour cela qu'il faut vous y perdre, ne pouvant pas plus honorer ses profondes conduites que de les aimer sans les pénétrer.

Oui, ô mon Théonée, il vous abandonnera quelquefois à ces tentations épouvantablement confondantes, comme si vous étiez un égout d'enfer (quelle effroyable posture pour une âme qui est son épouse !) Et cependant il veut que vous soyez content, comme immolé au milieu de ces horreurs, en disant : J'adore, ô mon Dieu, vos desseins impénétrables à mon esprit, mais toujours aimables à mon cœur, jusque dans les dernières bassesses et les humiliations où je suis plongé.

Et puis, je vous demande si tout état ne vous est pas bon, pourvu que par-là vous contribuiez à sa gloire ? Est-il des postures imaginables où vous ne deviez vous anéantir et demeurer volontiers, pourvu qu'il en soit glorifié ? Il importe peu que le ver soit dans sa boue et dans sa bave, si Dieu en élève son trophée, et sa bassesse la plus honteuse est alors sa plus éminente grandeur, puisque Dieu en est honoré. Soyez bien persuadé, Théonée, que vos plus grandes confusions sont la règle de la gloire de Dieu la plus élevée. Ne voulez-vous donc pas bien, à ces conditions et par ces épouvantables épreuves, être l'opprobre de l'enfer aussi bien que des hommes ?

Mais n'est-il pas très-juste que ce souverain et ce terrible domaine de Dieu s'exerce sur vous ? Répondez : O qu'il est juste, et qu'un petit ver soit abandonné sans réserve à la souveraineté de ce divin domaine, et que, dans les plus effroyables accès, votre cœur dise, tout broyé sous cette puissante main : Domaine de Dieu, contentez-vous et exercez, si ce sont vos adorables des-

seins, toute la rigueur de votre empire sur ce petit point d'être et sur ce pauvre néant comme il vous plaira. Ce m'est encore trop d'honneur que je puisse servir à vos satisfactions, et comme il n'est point un cheveu de ma tête et un mouvement de mon esprit où ne s'étende votre pouvoir, aussi n'est-il point de manière concevable que vous n'ayez droit de prendre pour l'exercer. Tout cela n'est-il pas vrai, Théonée? Et où est l'esprit qui ose résister seulement d'un clin-d'œil, dans ses plus rigoureuses épreuves, à une souveraineté aussi juste qu'éminente?

Relevez encore la grandeur de votre abandon par cette pensée que, dans ces terribles et ces abaissantes humiliations où la tentation vous met, Dieu veut élever le triomphe de sa grâce. Elle fait beaucoup dans toutes les âmes, il est vrai; elle y est éclatante, elle y est victorieuse; mais, dans ces tentations qui mènent au bord du précipice, elle triomphe. Car lorsque les légions de démons assiègent une pauvre âme, que le feu a gagné toute l'imagination et que le corps est la proie des démons par ses embrâsements, un peu de grâce est plus fort que tout cela pour secourir la volonté. Quelle gloire pour votre époux, ô âme, qui êtes l'épouse de Jésus! Ne voulez-vous donc pas bien, à ces frais, être le sujet de sa gloire?

Et puis, ne savez-vous pas que Dieu n'attend souvent, sinon que vous vous remettiez de tout à sa conduite pour commander à la mer qu'elle abaisse ses flots et que l'orage de la tentation se dissipe? Car Dieu a le cœur si bon et si tendre pour l'âme affligée, qu'il ne peut continuer long-temps sur elle la pesanteur de sa main quand il la voit profondément soumise et être de parti avec lui contre elle-même; ou bien, si la tentation continue, il contracte une obligation amoureuse de lui conserver, par des grâces fortes et secrètes, l'innocence et la paix. Enfin, sachez que votre tentation est un témoignage amoureux de son souverain, et que c'est vous faire sentir les effets d'une obligeante colère; car s'il voulait vous jeter loin de ses yeux, il vous dirait ce qui est rapporté chez un prophète : « Je n'aurai plus pour toi d'indignation sanctifiante ni de zèle, mais seulement de l'indifférence et du froid, et tu ne sentiras plus les coups d'une colère paternelle, que je ne décharge que sur mes amis » (1).

Que si tout cela n'est pourtant pas encore assez afin que vous soyez paisiblement abandonné dans vos tentations, considérez que Dieu est obligé lui-même de vous y abandonner à cause de

(1) Eze. c. 16.

vosre superbe, et que c'est vosre corruption qui vous attire ces misères. Humiliez-vous, pourriture, humiliez-vous ! S'il vous reste encore tant de tumeurs parmi ces sujets d'abaissement et de honte qui vous couvrent et qui vous pénètrent, quelle enflure n'auriez-vous pas si vous n'aviez rien qui vous humiliât ? O donc qu'il est juste, pensez-y bien, que toute la confusion des tentations tombe sur vous ! Et il faut bien dire que vosre superbe est exécrable, puisque Dieu est obligé d'employer tout l'enfer et toutes les manières les plus confondantes pour vous humilier.

CHAPITRE III.

De l'esprit d'abandon à tous les délaissemens intérieurs.

§ I.

Enfin, pour mener cet abandon jusqu'où il semble qu'il peut aller, nous en avons encore d'une troisième sorte à parler, qui est de s'abandonner à tous les délaissemens intérieurs. Et comme de toutes les peines de Jésus les délaissemens de son âme furent les plus cruelles, aussi les délaissemens de l'esprit où une personne est réduite sont la plus rude agonie où elle puisse être ; car je veux qu'une âme soit conduite par toutes les épreuves des créatures, qu'elle soit sans cesse assaillie par les tentations les plus pressantes ; elle sera toujours assez forte, ayant quelque appui intérieur, et pour souffrir sans relâche et pour s'abandonner sans bornes.

Mais que veut-on qu'elle devienne, me direz-vous, si cet appui lui manque ? Je vous dirai qu'elle doit s'élever au-dessus de soi-même par un nouvel abandon. Mais quoi ! être tout plongé dans la tentation, proche du consentement et dans le doute du péché, harcelé encore bien souvent au-dehors de toutes les créatures, et, au milieu de ces effroyables accès, ne sentir ni Dieu ni sa grâce non plus qu'une âme réprouvée ; pouvoir s'appliquer ces paroles de Jérémie : « Mon cœur s'est perdu en moi-même en se » voyant tout plein d'amertume ; les persécutions des créatures » m'affligent de tous côtés, et, dans mon intérieur, je n'ai que » des images de mort. Et vouloir cependant que, dans un pareil » état, l'on s'abandonne à tous les rigoureux délaissemens de » Dieu ! » (1). Oui, mon Théonée, oui de rechef, et c'est à ce point d'abandon où il vous attend. Vous ne trouverez d'ordi-

(1) Thr. 20.

naire en vos oraisons qu'un éloignement infini de votre Dieu ; vos communications seront sans foi et sans esprit comme un infidèle ou une brute ; dans toutes vos retraites intérieures, vous n'y trouverez qu'un effroyable rien ou vous n'y entendrez que des voix de réprobation qui y gronderont sans cesse. Et c'est alors que, ces délaissemens venant pour comble à vos tentations, vous devez vous y abandonner de toute votre âme.

O mon Dieu, qu'il en est peu qui se rendent ici à ses desseins, et que le plus communément on s'y laisse aller aux impatiences, aux murmures, au désespoir et à tout quitter ! Mais courage, Théonée, courage, amante fidèle, c'est à vous que la couronne est due. Imitiez votre Jésus, le premier, dit saint Cyprien, des abandonnés. C'est sur cet épouvantable abandon de sa divine âme que la vôtre doit incessamment porter ses regards pour demeurer en unité d'abandon dans ses délaissemens. Comme ç'a été la dernière disposition de sa vie, aussi a-t-elle été la plus douloureuse et la plus cruelle. Et c'est où vous devez pareillement consumer vos abandons et votre victime en sa compagnie, et augmenter le très-petit nombre de ceux qui le suivent jusqu'à l'abandon dans ses délaissemens.

Considérez que plusieurs le suivent à la colonne par de rigoureuses pénitences, que plusieurs l'accompagnent chez Hérodes et chez Pilate sous les opprobres et les persécutions, que plusieurs encore marchent avec lui sous le fardeau de la croix et jusqu'au crucifiement par mille et mille adversités de la vie ; mais, hélas ! ordinairement les âmes les plus spirituelles le laissent seul dans les effroyables délaissemens de son cœur, parce qu'il n'en est quasi point qui veuillent totalement s'abandonner à de semblables dispositions lorsque leur époux les y conduit.

§ II.

Si cela vient faute d'amour et de compassion pour son divin cœur, il ne vient pas moins encore du peu de haine qu'on a pour soi-même ; et c'est cette haine que je vous suggère, afin qu'elle soit un puissant motif pour vous abandonner à ces délaissemens intérieurs.

Car, en vérité, pouvez-vous prétendre que Dieu vous regarde, ou pouvez-vous vous plaindre qu'il se retire de vous, si vous comprenez bien ce que vous êtes et ce que vous valez ? Qui se connaît bien et qui se hait comme il se connaît, n'a jamais plus de joie que lorsqu'il se voit délaissé de Dieu, hors du péché néanmoins, parce qu'alors il voit et l'objet de sa haine laissé là comme un in-

fâme et un Dieu qui se contente et qui se glorifie par ses mépris et par ses rebuts. Voilà justement ce qui opère en lui de profonds abandons à tous ses délaissemens, où jamais il n'est si avant qu'il ne désire encore de se voir plus perdu et plus oublié. Il dit qu'il veut y vivre avec son Jésus et y mourir avec son Jésus abandonné, et que de son âme désolée, il veut en faire un jour son lit, où il puisse expirer.

Mais jusqu'où pensez-vous que porte ce sentiment de haine qui fortifie cet abandon ? Concevez , je vous prie, Théonée, ce qui m'en est venu dans l'esprit sur ce sujet. Un cœur animé de la haine de soi-même , s'aime tant dans son délaissement , dans sa bassesse et dans ses horreurs , que si c'était une chose possible , comme elle ne l'est pas , que son Dieu fût content , et que cependant il restât dans l'effroyable difformité de ses crimes, ce serait sa joie de demeurer ainsi en son abominable bassesse, tant sa haine va loin contre ce corps du péché. Et c'est pour cela qu'une âme qui a ces humiliantes dispositions , ah ! que de grand cœur elle s'abandonne à toutes les désolations et les délaissemens de son intérieur. Je vous conjure donc, quand vous aurez le cœur abreuvé d'amertume, l'esprit comme exilé et banni de Dieu, Dieu même en votre fond qui s'y montre terrible en majesté, sans vous laisser un seul rayon et un petit point d'appui , redoublez alors vos abandons et ne vous séparez pas un moment du divin cœur de Jésus effroyablement délaissé du ciel et de la terre ; et dites : mon Dieu ! que je suis bien ici avec le cœur angoissé et délaissé de mon cher maître, et que cette situation m'est infiniment plus aimable que les douces contemplations que je laisse volontiers à qui les voudra !

Mais après tout, quelle est l'âme, quoiqu'elle soit dans les plus pitoyables délaissemens , qui osera pousser un soupir pour sortir de son état et pour fuir cet abandon ? Quoi ? vous , Théonée , qui lisez ces lignes, oseriez-vous bien le faire ? la bassesse et l'horreur de votre conscience mérite-t-elle autre chose , sinon que vous soyez vomé du cœur de Dieu , et foudroyé de ses regards ? N'est-ce pas encore trop d'honneur pour vous , qu'il vous souffre en sa présence , comme un ver rampant dans sa bave ? Pouvez-vous souhaiter une posture autre que celle de Jésus exposé en mourant aux yeux de son Père ? Et puisque votre état de délaissement intérieur est un état le plus glorieux, et divinisé par Jésus, pourquoi toute la substance de votre être ne s'y abandonnerait-elle pas ?

O délaissement ! la plus précieuse disposition de toutes les dis-

positions sanctifiantes , que vous êtes peu connu des épouses de Jésus ; car d'ordinaire elles s'en défendent comme de la dernière des misères , et elles ne vous regardent que comme une plaie de malédiction dont elles sont frappées. C'est pourtant vous , ô divin délaissement , qui avez fait le sceau de cette belle et divine vie ! qui avez fait le dernier coup du sacrifice ; et il fallait un Jésus épouvantablement délaissé pour faire un Dieu-homme mourant. O ! que de tout mon cœur et de toutes les puissances de mon âme , je m'abandonne à vos rigueurs pour être une petite copie de ce grand et pitoyable abandonné ! Et que je m'estimerai honoré si jamais une goutte de divine rosée ne consolait mon âme , et si toute ma vie je n'étais abreuvé que d'amertume pour vivre , et enfin pour expirer dans l'imitation de vos délaissemens , ô ! mon Jésus !

§ III.

Il ne me reste plus que trois mots d'avis à vous donner, Théonée , lorsque étant dans vos tentations et dans vos délaissemens, vous vous serez généreusement soumis. La nature alors fait d'étranges efforts pour sortir de sa peine et pour trouver son soulagement. C'est pourquoi , quelque abandonné que vous puissiez être ,

1. Il faut que sans cesse , et partout , vous vous observiez pour faire mourir vos sens , tandis que Dieu exerce et fait mourir le dedans , et que jamais vous ne vous refusiez plus au dehors toutes choses à vous-même , que lorsque Dieu vous refuse tout au dedans , secondant ainsi fidèlement son opération.

2. Ce n'est pas assez d'avoir produit quelques actes d'abandon ; mais vous devez intérieurement vous conserver dans un abandon habituel , pendant que votre disposition tentante et délaissée continue ; car tout le temps que cette tempête dure , vous devez chercher sans relâche votre sûreté dans ce fond d'abandon ; autrement il sera facile que la tentation vous fasse périr et que le délaissement vous accable. Cependant , ce n'est pas assez que par momens le pilote tienne adroitement la main au gouvernail pour rompre quelque coup de l'orage ; mais il ne doit point s'en séparer , autrement la tempête le trouvant sans conduite , le jettera bientôt dans le naufrage.

3. Je veux que Dieu porte le calme dans votre tentation et qu'il vous rappelle de votre délaissement ; néanmoins , Théonée , croyez-moi , suspendez vos joies , retenez-vous et ne jouissez pas incontinent de sa visite ; soyez modeste intérieurement parmi

tous ces retours de Dieu , et sans les refuser , ne laissez pourtant pas de vous resserrer , ne sortant point du fond de votre disposition habituelle d'abandon , toujours disposé à rentrer dans les mêmes voies , quand Dieu le voudra ; car quelquefois Dieu veut éprouver dans ses visites la modestie d'une personne , et souvent il aime mieux son humble refus que son acceptation , qui ne vient pour l'ordinaire que d'un ennui de son état pénible et d'un désir déréglé de voir et de goûter la paix.

Je prie le divin Esprit , Théonée , que par la force et par la douceur de ces mouvemens , il forme si bien le vôtre à cette grande vérité , que lui étant abandonné sans réserve , il puisse faire de vous une matière de gloire et de triomphe à Jésus.

MAXIME XI.

Dans toutes les sortes de croix et de tentations , il faut former l'âme à se dévouer encore à de plus grandes , que ne sont celles où est , par un esprit d'élévation au-dessus de sa peine.

Je vous présente en ce traité , Théonée , une étrange manière d'adoucir et de surmonter vos peines et vos tentations , bien autre que celle dont je viens de vous parler dans l'esprit d'abandon ; et cette manière pourra paraître d'autant plus surprenante à plusieurs , qu'elle semble aller contre la fin que l'on se propose ; de dire qu'une personne dans la peine et dans la tentation doive se dévouer aussitôt à beaucoup plus que ce qu'elle souffre pour y trouver quelque remède. N'est-ce pas là une doctrine opposée à tout ce qu'on vous a dit , et à tout ce que les bons livres nous en suggèrent , qui est de porter une personne souffrante à la considération de ses péchés , des choses éternelles , de l'exemple de Jésus-Christ et des saints , des décrets et des ordres de Dieu , afin que par ces vues elle soutienne comme il faut son état douloureux. Voilà ce qu'on propose ordinairement comme les véritables et les solides principes du Christianisme , où toute personne , qui veut bien souffrir , doit avoir incessamment son refuge.

C'est une nécessité , je le confesse , de recourir à ces considérations pour bien souffrir , et tous les esprits y sont également obligés. Mais la manière que je vous présente , pour vous mettre au-dessus de vos souffrances , comme elle n'est pas pour tous les esprits , aussi n'impose-t-elle pas une obligation absolue de s'en servir. J'avoue encore qu'à des esprits bornés , tendres et timides ,

dont la vertu est fort commune , ce serait s'y prendre bien mal , pour soulager leurs croix , de les exciter à se sacrifier encore à de plus grandes ; il faut pour cela quelque chose de fort et d'élevé dans le sujet, je veux dire qu'il faut 1° une trempe d'esprit grandement généreux , 2° un parfait renoncement de soi-même ; 3° et une vertu qui soit déjà assez faite aux souffrances ; car si l'esprit en est rétréci et petit , étant déjà effrayé de ses propres croix , ce serait l'abattre de le porter à se dévouer encore à de plus grandes. S'il n'est pas dans le vrai renoncement de soi-même , il n'aura garde , par un reste d'amour qu'il aura pour sa conservation , de sacrifier à de beaucoup plus dures croix que ne sont pas les siennes ; et si la vertu en est tendre , il ne pourra pas comprendre comment cette manière d'élévation peut lui être avantageuse.

Mais si vous me donnez une personne souffrante en qui se rencontrent ces trois qualités, je serais d'avis qu'on la portât alors beaucoup au-dessus de son état , et que la faisant oublier ce qu'elle souffre on la fit s'immoler dans les mêmes fortes peines , à toutes les extrémités qu'elle ne souffre pas. C'est faire comme ceux qui usent de contre-poison , prenant ainsi le remède du mal de la nature du mal même : c'est guérir la souffrance par la souffrance , et opérer la guérison par le principe qui fait la maladie. L'on se tourmente en tant de manières , et l'on se tourne à tant de considérations pour éloigner ou pour soulager ses peines ; hé ! Théonée ! n'en sortez point pour cela , demeurez dans votre douleur , demeurez dans votre tentation ; mais poussez alors votre esprit par voie d'immolation jusqu'à l'extrémité de la souffrance , et infiniment au-delà de celle où vous êtes. Voilà cette noble et nouvelle manière que je vous présente , dont je vous montre l'usage et la méthode , et puis je vous en ferai voir le prix.

CHAPITRE PREMIER.

La manière de se dévouer à de plus grandes peines que celles où l'on est.

Je fais donc passer une âme par toutes les plus cruelles épreuves de Dieu, des démons et des créatures ; je vous y fais passer vous-même, Théonée, et sans vous faire sortir de votre état particulier de croix et de tentations voyez je vous prie, comment vous pouvez y trouver la douceur et la victoire.

Dieu quelque fois vous poursuivra par la vue de vos péchés, et partout il vous portera le reproche jusqu'au fond de l'âme. Ce

sera un tableau animé de vos crimes , ce sera une divine voix qui vous criera intérieurement. N'es-tu pas un monstre ? Regarde et contemple ta vie : Es-tu seulement digne de paraître devant Dieu. Où est le misérable qui se soit souillé de tes horreurs ? Toi, entrer en union avec ton Dieu et aspirer à ses communications, être même exposé à ses yeux purs et divins ? Quelquefois les reproches intérieurs de la part de Dieu, font à l'âme une telle confusion que les plus doux attraites qui pourraient l'en approcher, font alors son supplice, tant on lui met devant les yeux un tableau et un spectacle horrible d'elle-même à elle-même. Que ferez-vous donc dans ce temps, Théonée ? mettez-vous plus bas que Dieu ne vous met, et vous foudroyez plus qu'il ne vous foudroie. Dites lui : Eh bien, mon Dieu, vomissez-moi de votre cœur si vous le voulez et vous contentez ; aussi bien ne me puis-je supporter devant votre divine pureté qui m'est une espèce d'enfer. Satisfaites-vous par le rebut et par le vomissement de ce monstre. Non ce ne m'est pas assez, que vous me reprochiez que je suis indigne de vos yeux et de la conversation de ceux avec qui je suis, je me place encore au-dessous de toutes les âmes damnées, car c'est la place qui m'est due.

Dieu d'autres fois laissera votre âme dans la désolation par les plus grandes sécheresses, vous faisant ressentir de si étranges éloignemens de sa présence, qu'il semblera qu'il n'est plus de Dieu pour vous : elle sera tellement altérée et desséchée, qu'une terre qui a été long-temps sans être arrosée de la pluie du ciel ne l'est pas plus par l'ouverture de ses crévasses ; car les aridités entrent si avant dans le fond de sa substance, qu'elle en est tout fiel et toute amertume. Élevez-vous alors au-dessus de votre état et dites : O ! non, mon Dieu, ce n'est pas assez, je consens volontiers que jamais une goutte de rosée ne soit versée dans mon cœur, que le ciel me soit toujours de bronze et que dans toutes mes retraites et dans toutes mes oraisons je n'y sois que pour être la proie des aridités.

Quand Dieu vous retirera toutes ses lumières, et que vous ne jouirez plus de ce beau jour de votre conscience pour y voir nettement tous les mouvemens de la nature et de la grâce et pour marcher à grands pas dans les voies de la perfection ; votre âme voudrait s'en affliger comme celui qui étant en chemin vient à perdre la lumière du soleil ; mais tournez alors vos regards et votre voix vers Dieu, et lui dites : O mon Dieu ? que je m'abandonne à de bien plus épaisses ténèbres. Oui, qu'à jamais mon entendement soit dans une perpétuelle nuit ; que je ne comprenne jamais

rien dans vos voies, que toute ma conscience soit un chaos ténébreux. Ce m'est assez que vous voyez tout dans moi et que vous y compreniez tout sans que j'y sois appelé, pendant que les seules ténèbres feront l'objet de ma contemplation.

Je veux que quelquefois Dieu vous envoie des pertes de biens. La plaie est dure, la nature veut s'en attrister et le cœur veut en gémir, mais élevez-vous, Théonée, élevez-vous incontinent au-dessus de votre perte par de plus généreux sentimens. Ce n'est pas assez mon Dieu, dites-lui, ce n'est pas assez ; il m'en reste encore, prenez le tout, car il vous appartient. Si vous ne pouvez-être content qu'après m'avoir fait nu comme un ver, ah ! je consens que vous me jetiez sur le fumier comme un autre Job, et je me dépouille volontairement de toutes choses pour l'être en effet quand vous l'ordonnerez.

Lorsque le démon vous tentera de désespoir et qu'il ne vous imprimera point dans l'esprit d'autres vues de vous-même que celle d'un réprouvé ; ne craignez rien, Théonée, ne vous en effrayez point ; mais portez plus loin votre pensée contre ce malheureux et répondez lui : Oui, s'il faut que Dieu se vange sur moi éternellement sans être son ennemi, ô ! que je m'abandonne à être sa victime, et que dès maintenant j'appelle chères et précieuses ces flammes éternelles, puisqu'elles me feront rendre hommage à la justice de Dieu.

Si vous êtes travaillé de quelque forte tentation qui vous a fait long-temps gémir et prier, je ne dirai pas seulement que vous devez vous tenir en paix sous son impression comme j'en parle bien au long dans la Max. X, l. 2, mais je dis que pour avoir la paix et la victoire, vous devez alors vous dévouer à tous les feux intérieurs et à toutes les fureurs, vous exposant pour être la proie d'une légion de démons, et en leur disant : O, contentez-vous, troupes infernales ? n'épargnez ni vos feux ni vos fureurs ; et faites de tout mon être un sujet d'horreur si vous en avez les ordres de ce grand maître.

Si les langues vous piquent, si l'on blâme votre conduite et si l'on parle de vous avec des mépris et de très-bas sentimens, n'est-ce donc que cela devez-vous dire ? L'on a bien de la bonté, de me laisser encore ma réputation toute entière, eh ? que je l'abandonne et que je l'immole de grand cœur à toutes les persécutions et les calomnies, c'est que je donne volontiers droit à toutes les créatures sur moi, qui ne m'en feront jamais tant que je suis disposé à en recevoir.

Ne vous l'ai-je pas bien dit d'abord, Théonée, qu'il fallait un

grand courage pour adoucir et pour surmonter ses peines en se dévouant à de bien plus grandes que celles qu'on a ? Car l'esprit prend ainsi l'effort pour aller comme au combat d'un plus grand ennemi et à la gloire d'une plus belle conquête. Mais ne vous en rebutez pas, parce que j'espère vous faire voir un si grand avantage et un si haut mérite dans cette manière d'opération, que je me promets que votre esprit dorénavant sortira de ses croix, en s'élevant à la contemplation de croix bien plus rudes pour s'y dévouer, selon toutes les intentions de Dieu.

CHAPITRE II.

Il est montré quel est le prix de ce dévouement à de plus grandes croix que celles où l'on est.

Ne voyez-vous pas que ce dévouement à de plus grandes croix anéantit en quelque manière les vôtres, les rendant si petites qu'à peine la nature ose-t-elle dire qu'elle souffre ? C'est que votre esprit se répandant devant Dieu, se destinant et s'immolant à des croix et à des tentations beaucoup plus grandes que celles qui vous font gémir, retournant après sur soi-même et ne voyant rien qui approche de l'objet de son immolation, ses peines présentes ne lui paraissent plus que comme un néant dans cette comparaison puisqu'il a infiniment moins que ce qu'il passionne. Il passe même jusqu'à oublier en quelque manière ses propres peines ; parce que ne pensant qu'aux plus grandes, auxquelles il se dévoue par une élévation au-dessus de son état et en faisant toute son occupation il se distrait pour ainsi dire, de ce qu'il endure, l'occupation d'un objet plus douloureux faisant presque perdre le souvenir d'une plus légère souffrance.

Vous comprendrez encore mieux, Théonée, l'éminence de cette sorte d'opération par cette pensée. Lorsque Dieu vous afflige de quelque souffrance ou qu'il permet que vous soyez dans la tentation, c'est lui qui est le sacrificateur et vous n'êtes que la victime ; car je veux que vous obéissiez et que vous vous soumettiez à la peine, néanmoins, vous ne faites que seconder ses desseins et consentir au sacrifice par l'obéissance volontaire que vous y rendez en recevant et en aimant le coup. Mais quand vous étendez votre esprit à de plus grandes peines que celle que vous souffrez pour vous y immoler et pour souffrir plus que ce que Dieu ou les démons vous impriment ; ô ! c'est vous, Théonée, qui êtes alors le sacrificateur, parce que c'est vous qui présentez à Dieu la victime

par un pur et un premier mouvement de votre liberté; les plus grandes souffrances où vous vous dévouez, étant une simple oblation de votre franc arbitre, autant qu'elle sont une marque de la grandeur de votre désir à souffrir.

J'ajoute que j'estime qu'il n'est point de manière plus capable que celle-là de vous donner une paix inaltérable. Remarquez bien, je vous prie, que ce sont les états de nos âmes qui ont coutume d'altérer nos cœurs en ne voulant pas s'y soumettre, ou bien en voulant borner la mesure, à raison que l'on ne veut point souffrir ou l'on ne veut souffrir que jusqu'à un tel degré et d'une telle manière; mais dans cette méthode de souffrir, votre paix est plus ferme qu'un rocher; car, pour me servir de cette façon d'énoncer, vous pouvez défier et Dieu, et les démons, et toutes les créatures. Et comment cela? parce qu'ils vous imposent quelque peine; bien loin de vous en troubler et de vous en affliger, vous vous immolez toujours à de plus rigoureuses que ne sont pas celles qui vous viennent de leur part. En vérité, n'est-ce pas là une rare et divine invention, pour être dans une profonde paix, que l'on se tourmente tant de trouver par cent autres industries?

Ne pouvons-nous pas dire que c'est-là, pour ainsi dire, désarmer Dieu, désarmer les démons et désarmer toute la nature, ou plutôt les armer contre vous de nouvelles et de plus fortes armes? N'est-ce pas entrer de parti avec eux contre vous, comme si ce n'était pas assez que le ciel, et que la terre, et que les enfers, conspirassent à votre ruine; mais qu'il faille encore que vous-même vous vous élevez contre vous-même; car en vous abandonnant et en vous dévouant à de plus dures souffrances que celles où vous êtes, n'est-ce pas le même que si vous disiez : Vous vous retirez de moi, ô mon Dieu! vous me refusez vos douceurs, et vous vous éclipsez à mon esprit. C'est peu, ô mon Souverain! c'est peu; armez-vous de vos fureurs et m'exterminiez. Vous me tentez, malheureux esprits! O ne m'épargnez pas; tenez, me voilà pour être la victime de toutes les plus cruelles peines que votre rage pourra inventer.

Créatures, vous me persécutez! Allez, vous ne l'entendez pas; détruisez plutôt ce monstre de péché qui ne mérite pas le jour. Je vous demande, Théonée, si cette manière de souffrir ne fait pas que les plus fortes puissances demeurent en quelque façon faibles contre vous, ou plutôt si par cette voie d'opération l'âme ne devient pas victorieuse de Dieu, des démons et de soi-même?

Mais, ô! que le démon est confondu, quand il assiège de ses tentations une âme qui est ainsi disposée; il pense la perdre, en la

fatigant par ses fréquentes] attaques ; et elle , sans fuir aucun de ses coups , se fait un blanc pour les recevoir , hors le péché ; et , passant outre , elle s'expose presque en le provoquant à toutes les dernières fureurs de ses tentations ; ensorte que l'âme confond celui qui voulait la confondre , et , par la grandeur de son immolation et de son dévouement , rend toutes les tentations qui la pressent faibles et inutiles.

O ! que saint François Xavier entendait bien ce langage , lorsque Dieu mettait son cœur à l'épreuve , et qu'il représentait à son esprit des monstres de souffrances qui lui étaient préparées ; car il ne s'arrêtait pas simplement à en faire une profonde acceptation , il criait à Dieu de tout son cœur et de toute sa voix : Davantage , Seigneur ! davantage. C'est que son cœur s'élevant au-dessus de tout ce qui lui était proposé de rigueurs et de croix , il se dévouait à tout ce que l'amour divin peut inventer de supplices , sans s'arrêter aux peines qu'on lui mettait devant l'esprit , qu'il estimait n'être pas assez dignes de la grandeur de Dieu.

Enfin , pour achever de comprendre l'éminence de cette sorte de dévouement à la souffrance , persuadez-vous que l'âme donne à Dieu plus qu'il ne demande ; qu'elle donne au démon plus qu'il n'en espère , et qu'elle donne aux créatures plus que leur mauvaise volonté n'en veut avoir. Elle donne à Dieu plus qu'il ne demande , car sa bonté qui ménage et qui épargne toujours ses châtimens , fait qu'il ne nous touche ordinairement qu'avec beaucoup de modération. Mais cette personne , comme un bon enfant qui connaît et qui veut contenter les inclinations de son père , s'offre à de plus dures rigueurs , pensant plus à satisfaire sa justice qu'à seconder en ce point l'indulgence de son amour. Elle donne encore au démon plus qu'il n'en espère ; car le démon ne porte pas toujours les peines de ses tentations jusqu'à l'extrémité , soit qu'il se ménage ainsi pour des fins cachées , soit qu'il n'en ait pas la permission , soit qu'il veuille mieux réussir en commençant par de légères attaques. Et cette âme trompant les espérances de ce malheureux , et faisant comme mépris de ses impressions , se donne en victime à tous les plus rigoureux effets de sa rage. Elle donne enfin aux créatures plus que leur mauvaise volonté n'en veut avoir , parce qu'elles ne veulent pas toujours faire tout le mal à ceux pour qui elles ont une volonté mal disposée ; et elle , par une passion d'en être détruite , s'expose volontiers à la plus cruelle rigueur de leurs traits.

Eh bien ! Théonée ! n'est-ce pas là souffrir d'une manière à triompher de toute la nature ? N'est-ce pas être noblement libéral ,

de donner beaucoup plus qu'on n'attend de nous? N'est-ce pas là un généreux paiement, qui donne sans bornes et infiniment plus que la dette?

Il faut néanmoins que je vous tire d'une erreur où vous pourriez être, qui serait de penser que ce que je dis est le même que la soumission et la résignation dans les souffrances; il s'en faut beaucoup. Je vous en distingue donc deux justes idées, afin que vous jugiez mieux de la grande différence d'une âme résignée et d'une âme dévouée.

La résignation dans les croix n'est point autre chose qu'une humble acceptation qu'on en fait, par les différens motifs dont l'âme peut être inspirée; de façon qu'elle se borne et qu'elle se resserre dans ses croix présentes qui font toute son occupation. Quelquefois, néanmoins, faisant encore un pas, elle ne laisse pas de se résigner en général à tout ce que Dieu voudra lui envoyer d'afflictions. Mais le dévouement dont nous parlons passe bien au-delà, et s'élève bien plus haut que ce bas étage, en ce qu'une âme ne s'occupe pas de ces actes de résignation, parce qu'elle se retire de sa peine, pour s'élever à la contemplation d'une plus grande à laquelle elle se dévoue. Où vous ferez une judicieuse réflexion que cette plus grande peine à laquelle elle s'immole n'est pas une peine en général, mais de même nature que celle qui la fait souffrir, comme je l'ai fait voir au commencement de ce traité dans des exemples particuliers.

Concluez donc, Théonée, si vous en avez le courage, lorsque vous serez dans la souffrance et dans la tentation, que vous ne voulez plus tant vous arrêter à ce que vous souffrez, et comme en amuser votre esprit, mais que vous voulez l'oublier et vous mettre au-dessus, disant : que Dieu porte plus loin ses satisfactions; que le démon assouvise toute sa rage, et que les créatures achèvent de vous ruiner. Vous pourrez bien faire, Théonée, et mériter, sans en venir jusques-là, je le confesse; mais aussi je vous assure qu'en n'y venant pas vous manquerez bien de donner à vos souffrances tout le caractère le plus précieux. Et quoique vous en puissiez dire, la profonde paix de votre âme ne sera jamais si bien établie, pendant que vous regarderez vos peines, que vous vous en occuperez, et que vous vous contenterez de vous y soumettre, sans vous élever dans un saint oubli de votre état présent pour vous donner en oblation à tout ce que les croix et les tentations ont de plus rigoureux.

MAXIME XII.

Le sacrifice parfait de l'âme est dans le dépouillement, dans l'amertume et dans l'abandon.

Je veux ici seconder la ferveur de ces grandes âmes qui, ne pensant qu'à se sacrifier à Dieu, n'achèvent pas souvent leur sacrifice, parce qu'elles n'en savent pas assez la nature et toutes les manières; semblables à ceux qui, étant dans les ténèbres et impatients de marcher, n'attendent que la lumière du jour pour se mettre en chemin. En toutes choses vous devez fuir la grandeur, Théonée; mais tâcher en ce sujet de devenir grand, afin que vous soyez capable de vous donner à Dieu par la consommation et par la grandeur du sacrifice. Voici donc à mon sens ce qui, donnant une parfaite idée du sacrifice, me semble aussi pouvoir faire une victime parfaite et achevée.

Tout ce qu'on peut en dire se réduit à ces trois paroles, que le sacrifice consiste, 1. dans le dépouillement total; 2. dans le dernier abandon; 3. et dans toute l'amertume du cœur. Voyez, je vous prie, l'enchaînement de ces trois mots, ou plutôt de ces trois dispositions. Une personne, en se dépouillant de tout sans aucune réserve pour en faire à Dieu le transport, pourrait avec cela n'être pas dans l'abandon à toutes les croix, qui la rendraient exactement conforme à Jésus. C'est pourquoi l'esprit de sacrifice veut qu'elle fasse un second pas, et qu'après avoir fait un parfait dépouillement de toutes choses, elle fasse un abandon de soi-même à toutes les plus dures peines qui peuvent lui donner une juste conformité avec Jésus-Christ. Mais comme cet abandon peut se faire dans l'onction du cœur et dans une certaine vigueur intérieure vive et animée avec laquelle il n'est pas bien difficile, même aux âmes faibles et naissantes, de se dévouer aux souffrances les plus rigoureuses, il reste à faire un troisième pas pour couronner le sacrifice de sa dernière perfection, qui est de s'abandonner aux épreuves de Dieu et des créatures dans toute l'amertume de son cœur. O Dieu! Théonée, quelle détermination de volonté il faut avoir pour en venir là, de faire ce dépouillement et cet abandon, non pas dans la joie et dans les excès de l'esprit, mais dans la plus grande amertume du cœur!

Animez-vous donc, je vous en conjure, de cette grandeur de courage, pour en faire à Dieu de vous-même un sacrifice consommé et pour exprimer en vous une copie de ce qu'a été Jésus,

qui ne s'est offert à son père en sacrifice et en holocauste que par ces trois voies que je vous suggère. Car ne s'est-il pas dépouillé de tout, jusqu'à être nu comme un ver ? et puis, n'en demeurant pas là, ne s'est-il pas abandonné à toutes les rigueurs de Dieu, son père, et des créatures ? Enfin, n'a-t-il pas fait l'un et l'autre dans la dernière désolation de son âme et dans la plus amère disposition de son cœur, jusqu'à s'en manifester par ce cri lamentable : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ?

Ce sont ici les trois traits, Théonée, que vous devez tâcher de tirer en vous-même ; je vais vous en faire la peinture la plus naturelle que je pourrai.

CHAPITRE I.

Le sacrifice du dépouillement.

Vous saurez donc que la première action de ce sacrifice est de se dépouiller des choses qui nous sont les plus agréables. Il y en a cent dont le dépouillement n'est guère considérable, parce qu'il ne tient guère au cœur. Vous pourrez vous défaire pour Dieu de tout ce qui vous plaira et vous réduire à une grande nudité ; vous pourrez en multiplier cent fois les sacrifices ; mais après tout, vous n'aurez pas beaucoup avancé auprès de Dieu par toutes ces oblations, si vous n'en faites une de la chose qui vous est la plus chère. O, que l'on s'y trompe, Théonée, ô, que l'on s'y trompe dans tous ces dépouillemens et toutes ces séparations ! Et combien d'âmes spirituelles se défont et s'appauvrissent de mille choses qui ne les rendent pas pour cela plus capables des richesses divines ; car la fin du dépouillement est la plénitude de Dieu, laquelle est substituée dans le vide de tout le créé ! Mais qu'elles se consultent devant Dieu, et qu'elles regardent si, dans ce dépouillement universel de tout le reste, elles ne se réservent pas quelque sujet particulier qui fait l'amour et la tendresse du cœur. Il importe peu que vous sacrifiez, si vous ne faites à Dieu un sacrifice de ce sujet qui vous est le plus cher ; à peine arrête-t-il ses regards sur vos autres présens, n'ayant les yeux que sur ce particulier qui fait son attrait. Dans le dépouillement de tout le reste, vous êtes toujours riche, pendant que vous demeurez dans l'attachement de quelque objet singulier qui vous est agréable ; mais dans le seul sacrifice de cet objet, vous donnez tout. Ne nous flattons donc point, Théonée, dans tous les épanchemens de nos vœux et de nos présens, si nous ne retranchons et si nous n'immolons ce qui fait le plus agréable objet de nos incli-

nations, et il faut aller l'arracher jusqu'au milieu de nos entrailles, afin de mourir par la séparation et par le sacrifice de ce fils aîné de nos cœurs.

Mais pour ne pas vous laisser l'esprit vague et perdu dans ces idées, vous remarquerez deux choses : qu'entre celles qui nous sont les plus chères et dont le sacrifice veut que l'on en fasse le dépouillement, il y en a dont il faut se dépouiller quant à l'effet ; il y en a d'autres dont il faut se dépouiller quant à la volonté.

Pour le premier, éloignez, Théonée, tous les plaisirs des sens, et delà que quelque objet les flatte avec douceur, ce doit vous en être assez pour le refuser, comme celui qui rejèterait un poison qui lui serait présenté dans une agréable liqueur. J'en parle fort au long dans la maxime de la mort des sens, liv. 1. 2. Étouffez, ô je vous en conjure, étouffez au plus tôt toutes les douces inclinations du cœur, et faites à Dieu un sacrifice de ce dépouillement qui est d'autant plus noble et précieux, que c'est une tendresse immolée dont la rigueur de l'immolation est proportionnée à sa délicatesse. 3. Séparez-vous, autant que le bon sens et que la conscience peuvent vous le permettre, de toutes les conversations où vous remarquez que votre cœur goûte des douceurs trop naturelles, ne voulant en prendre que dans ces divins commerces de votre âme avec son Jésus. Voilà à peu près où peuvent se réduire les choses agréables dont vous pouvez vous dépouiller quant à l'effet, pour en faire à Dieu un sacrifice, comme lui disant : Mon Dieu, ô je ne veux goûter que vous, et n'avoir de plaisir qu'avec vous ! et pour cela je renonce volontiers à toutes les satisfactions de mon cœur et de mes sens ; et si vous ne vous en faites pas davantage sentir à mon âme, elle n'en sera pas moins fidèle à se retrancher tout ce qui peut la contenter.

Il y a d'autres sujets agréables dont le dépouillement doit seulement se faire quant à la volonté, soit parce que la personne n'en peut user autrement, soit parce que souvent ce serait même une témérité de faire effort pour s'en dépouiller. Mais Dieu agrée grandement qu'en sa présence l'âme se dévoue à être dans la désolation et dans la pauvreté de tous ces biens.

Accoutumez-vous donc à cette sainte occupation, lorsque vous serez dans les plus secrètes retraites de votre cœur. Exposez votre conscience à ne savourer jamais les douceurs de Dieu, et à n'être jamais tendrement amollie de ses consolations par un désir de mourir aux choses les plus saintes ; ce sera assez qu'elles soient délicieuses pour aimer de vous en voir privé. Offrez-vous encore

à ne sentir jamais en vous de certaines dispositions intérieures, amoureuses, pacifiques, liantes, toutes retirées, qui font que l'âme porte en son sein une espèce de béatitude habituelle, vous immolant à cette privation pour demeurer purement par esprit de victime dans toutes les misères de votre nature et pour en ressentir le poids et la corruption. Immolez-vous encore à expérimenter les plus dures séparations de Dieu, autant que l'âme en est capable en ce monde ; car il n'est rien qui puisse la contenter comme de se sentir et de se voir proche de ce divin principe.

Ce sont les choses, Théonée, dont on peut faire le dépouillement, quant à la volonté seulement, ces biens agréables n'étant pas des biens dont la possession dépende de nous. Si bien que votre âme étant toute exposée aux yeux de Dieu, c'est un sacrifice de la plus douce odeur, lorsque, promenant ses pensées par tout ce qui peut lui être de plus doux, elle lui dit, à mesure que ces choses se représentent à son esprit : Et encore celle-là, mon Dieu, je vous la sacrifie, et je m'en dépouille ; et encore celle-là, et encore celle-là ! Non, mon cœur ne veut rien goûter, afin de vous en faire une pure immolation ! C'est ainsi que l'âme devant Dieu, éloigne, désavoue, et pour parler ainsi, égorge les choses qui sont les plus capables de lui causer quelque plaisir.

Comprenez-vous la grandeur du premier point de ce sacrifice ? Vous le pourrez, si vous pouvez comprendre combien entre toutes les choses il est cruel à la nature de se priver de ce qui lui est cher et aimable, pouvant souffrir toutes les privations, pourvu qu'il ne s'agisse pas de celle qui fait son plaisir et son amour. O, quelle saignée pour le cœur dont on blesse le plus délicat ! ô, quelle plaie faite au centre de lui-même ! Mais quelle gloire de ce sacrifice où l'âme se dépouille de ce qui fait sa plus douce vie, où se trouve la dernière mort de la volonté, où l'on éloigne tout ce qui peut être innocemment délectable, pour ne posséder que Dieu seul et tout pur.

CHAPITRE II.

Le sacrifice dans l'abandon aux souffrances.

On en voit comme nous venons de dire, qui se dépouillent par une grande délicatesse de conscience ; mais ils se bornent à souffrir la peine de leur dépouillement, n'ayant pas le courage de s'élever davantage et de donner plus de perfection à leur sacrifice. O ! Théonée, il ne faut pas en demeurer là et il faut bien après s'être défait de ce qu'on a de plus cher, s'abandonner encore soi-

même à toutes les souffrances ! car l'immolation de notre propre fond est bien plus parfaite que n'est celle qui se fait de tout ce qui est hors de nous , autant que notre propre être nous est cher au-dessus tout ce qui ne l'est pas.

Mais savez-vous bien comment il faut obtenir ce généreux abandon ? je vous dirai ce que vous n'ignorez pas ; mais je vous découvrirai aussi un mystère où vous n'avez peut-être jamais entré. En vous abandonnant aux croix, faites-vous la proie de Jésus ; c'est ce qui ne vous est point inconnu ; mais après cela soyez aussi assuré que vous souffrirez nécessairement ; c'est là le mystère caché. Oui, mon cher Théonée, pour bien opérer l'abandon de ce sacrifice en nous donnant en proie à Jésus, il en résulte une nécessité qui est que vous soyez la proie des souffrances : voyez-en les raisons.

Il faut bien concevoir que Jésus lui-même, quand une âme s'est dévouée généreusement, fait alors nécessairement son supplice. 1. Car ce n'est-il pas lui-même hélas ! toute croix, puisqu'il en a été comme un composé douloureux ? Si cela est, ne savons-nous pas que la forme communique tout ce qu'elle est au sujet qui la reçoit, et qu'ainsi Jésus fait souffrir par une manière de nécessité, la personne qui s'y est abandonnée et en qui il fait sa demeure. 2. Mais n'est-il pas un cachet ? il le dit lui-même et il prie qu'on l'imprime sur nos corps et sur nos cœurs : et que peut donner le cachet que ce qu'il a ? Que peut donc imprimer Jésus sur la personne qui s'y abandonne, autre chose que des caractères de douleurs. 3. Quand bien même ce que je viens de dire ne serait pas, sitôt qu'une âme s'est donnée en victime à Jésus, il en fait son épouse et elle ne peut avoir ce divin caractère que par les souffrances, qui tout ensemble en font le lien avec son époux. Il la destine alors à de grandes choses ; et la préparation et les dispositions antécédentes, doivent en être nécessairement les croix. Il contracte la délicatesse d'un époux pour ne pas souffrir la moindre tache qui en flétrisse la beauté ; et les croix sont des moyens nécessaires pour en effacer les plus légères taches et pour en conserver le lustre et l'éclat. 4. Mais le croirez-vous, Théonée, que quand une âme s'est toute abandonnée à Jésus, il devient saintement impitoyable jusqu'à ce que ses desseins soient accomplis ? On en voit qui gémissent et se lamentent sous les coups de Dieu d'une manière à faire fendre les pierres : vous n'avez qu'à lire ce qu'en dit Job (1), que le transport de sa douleur porte jusqu'à appeler

son Dieu cruel : et néanmoins Dieu continue toujours de former de nouvelles plaies, ne cessant pas que cette âme ne soit venue à son point. Nest-ce pas là souffrir nécessairement quand on s'est abandonné à un tel maître ? 5. Enfin, j'ose dire qu'il ne fut jamais tyran ingénieux à tourmenter les martyrs, comme l'est souvent Jésus à faire souffrir de certaines âmes qui se sont données à lui pour être la proie de son amour. Car les tyaans n'avaient de pouvoir que sur les corps et sur les biens qui faisaient l'objet de leur tyrannie ; ils ne pouvaient donner jusqu'à l'esprit de ces invincibles, qui triomphait de leur propre tyran, pendant que le corps était sous les rasoirs.

Mais que Jésus porte bien plus loin ces pouvoirs pour achever ses dessins sur des âmes qui lui sont immolées. Après avoir ruiné tous les dehors, il s'attache ensuite à l'esprit, il crucifie toutes les puissances ; il n'est point de sorte de peine qu'il ne fasse entrer jusque dans le fond de sa substance. Concevez cette vérité par une pensée particulière. On voit des âmes rares et d'un choix divin et extraordinaire ; à votre avis que fait Jésus à celles-ci, lorsqu'elles se sont données à lui par quelque abandon solennel ? Il semble, Théonée, comme appeler à son secours toute la nature pour les tourmenter, et les démons et les hommes, et les maladies, et les pertes, et les calomnies, et les tentations, et les aridités et les ténèbres ; ce sont comme autant de ministres de Dieu qui ne se contentant pas de faire souffrir ces âmes par eux-mêmes, c'est-à-dire par ses absences et par ses soustractions, veut encore que toutes les créatures travaillent avec lui, pour augmenter leur supplice, afin d'accroître leur couronne.

Hé ! bien, Théonée, hé ! bien, n'est-ce donc pas une nécessité de souffrir après que l'on s'est abandonné à Jésus ? et ce second pas de notre sacrifice ne demande-t-il pas une grande âme pour le faire ?

CHAPITRE III.

Le sacrifice dans l'amertume du cœur.

Néanmoins ne vous imaginez pas que le sacrifice soit dans la dernière perfection, pour en être venu là ? vraiment vous en seriez bien éloigné si vous vous en teniez à ces termes. Il s'en trouve qui s'abandonnent à toutes les souffrances avec grand courage, je le confesse ; ils demeureront même si vous le voulez, tous abandonnés sous le poids des afflictions, avec un esprit qui ploie sans résistance. Oui, Théonée : mais savez-vous quand se fait cet aban-

don, cette offrande et ce généreux sacrifice de soi-même? Oh ! je vous conjure de bien comprendre cette vérité : cet abandon se fait quand le cœur se sent animé d'une secrète et forte générosité, et quand il est soutenu de l'intime et de la vive appréhension des plus grandes vérités. Oh ! alors je l'avoue qu'il n'est point de dures extrémités où une personne ne s'abandonne, et tous les efforts de la nature seraient faibles contre un cœur si bien préparé. Je conçois très-bien que se sacrifier de la sorte aux souffrances, est une espèce de sacrifice que les âmes de la vertu la plus commune sont capables de faire : mais tirez cette personne de la forte et sensible disposition de son cœur : donnons-lui un cœur navré de l'amertume la plus amère, dans le fiel, dans les dégoûts, dans le trouble et dans la nuit la plus obscure ; si alors elle s'élève, si elle se sacrifie, et par le dépouillement de ce qui lui peut causer quelque plaisir, et par un abandon universel à toutes les manières de souffrances ; dites, Théonée, dites que cette personne est arrivée à la dernière perfection du sacrifice, puisqu'il n'est que les forts et les héros qui sachent le métier de se sacrifier dans l'amertume du cœur.

Ne vous flattez donc pas comme si vous faisiez quelque chose de grand, lorsqu'ayant au cœur une vigueur divine et sensible, et ayant l'esprit tout plein et pénétré des plus nobles lumières, vous vous abandonnez à tout ce que Dieu et les créatures peuvent avoir de plus doux ; car alors il y a même de la délectation à se sacrifier aux épreuves les plus rigoureuses, et l'âme semble comme nager de plaisir dans ses oblations et dans ses immolations. On peut dire qu'elle trouve en quelque sorte ce qu'elle fuit : car s'étant dépouillée de toute satisfaction, elle en trouve ici une ineffable qui est d'un nouveau goût ; et elle ne trouve pas ce qu'elle cherche, savoir les souffrances qui semblent changer de nature par la douce et vigoureuse disposition de son cœur, n'étant plus en quelque manière la personne qui s'abandonne et qui souffre ; c'est plutôt un esprit souverain qui l'anime. Mais parlez-moi d'une personne qui, ayant l'esprit et le cœur dans les ténèbres et dans les délaissemens, s'élève au-dessus de soi, et malgré ses dispositions s'abandonne à toutes les plus rigoureuses conduites de Dieu. C'est là, Théonée, c'est là le parfait et consommé sacrifice et le plus agréable, comme le plus grand spectacle qui puisse être aux yeux de Dieu. Et afin que vous aimiez cette manière élevée d'opérer, pour être une véritable victime, considérez-en avec moi la noblesse et le prix.

Je vous demande s'il est d'état où la grandeur de la foi éclate

comme en celui-ci ? Car l'état d'un cœur dans l'amertume et dans l'angoisse , lui dit que Dieu n'a plus d'oreilles pour l'écouter et pour l'exaucer et qu'il en est rejeté bien loin : mais cette âme s'élevant par une vive foi, se dit à elle-même : Non, c'est maintenant que Dieu m'écoute plus favorablement, et je suis persuadée qu'il ne laisse pas tomber un seul soupir d'une âme qui est dans la détresse intérieure ; c'est maintenant qu'il me dissimule son amour et que se représentant à mon esprit comme infiniment éloigné de mon cœur, il y habite néanmoins ; oui, il y habite et il se plaît à voir et à conter tous les mouvemens douloureux qui me font aspirer après lui. Cet état d'amertume et de délaissement dit à l'âme qu'elle perd son temps et qu'elle n'y amasse que de la douleur, puisqu'elle est rejetée de son Dieu : mais sa foi la relève et l'assure que jamais elle n'est dans aucune disposition où elle moissonne de plus glorieux mérites ; car la moisson croît heureusement, à proportion que la semence est bien cachée et bien morte ; et dans cet état son amertume est cette divine semence qui pousse les plus beaux fruits, dignes de Dieu et de l'éternité. Disons encore que cet état amer et abandonné laisse dans l'âme cette idée, que Dieu ne pense point en elle et qu'elle est éteinte dans son souvenir : mais la foi en l'éclairant mieux, lui montre que tout ce qui se passe en elle est une opération divine et une des plus précieuses qui se fassent dans la conscience. Il n'est donc point de disposition intérieure où la foi soit plus noble.

Ce qui peut encore nous faire voir le prix de ce sacrifice dans l'amertume du cœur, c'est que la fidélité y éclate plus qu'en aucun état. Car quelle insigne fidélité d'une âme, de ne point laisser son Dieu, quand elle en est toute délaissée ; et plus elle en est abandonnée, plus elle lui fait de sacrifices, d'offrandes et d'immolations. C'est ce que vous devez faire, ô mon Théonée ! dans ces douleurs amères de votre âme, et prendre occasion de votre amertume, de votre tristesse et de votre délaissement, pour vous en donner à Dieu encore plus en holocauste, lui disant : C'est mon plaisir, ô mon Dieu ! de pouvoir vous donner, quand vous m'ôtez tout ; mais ce sont maintenant mes délices, de vous sacrifier tout mon être, pour reconnaissance du bienfait que vous me faites, ô mon Jésus ! d'avoir part à vos agonies et à vos délaissements. C'est donc en cette situation du cœur, où l'âme peut donner le plus illustre témoignage de sa fidélité, puisqu'elle est tentée de la manière la plus capable de l'en retirer.

Mais quelle haute estime ne fait-elle pas de Dieu, lorsque cette grande amertume de son cœur ne l'empêche pas de se donner en

sacrifice? Il faut bien le dire en vérité, que cette âme a de nobles et de grandes conceptions de Dieu : car, prenez garde, je vous prie, qu'elle n'a rien en soi qui lui fasse voir Dieu bon, aimable, miséricordieux, caressant, recherchant : au contraire elle n'en expérimente que la fuite, ou l'absence, ou les rigueurs. Et remarquez que parmi toutes ces duretés de son Dieu, sans en être rebutée, elle ne cesse point de courir après et de se consacrer à lui, comme sa victime. Ma gloire, dit-elle, c'est d'être battue de cette divine main, et je fais tant de cas de toutes plaies que mon cœur en ressent, que je ne les changerais pas avec des couronnes. Faites réflexion, Théonée, que l'âme fuit et qu'elle poursuit ; elle fuit les créatures et toutes leurs satisfactions, avec horreur et soulèvement, n'en pouvant même supporter l'odeur, quoiqu'elle en soit incessamment poursuivie ; et de son côté elle poursuit son Dieu, qu'elle brûle de posséder, et qu'elle ne peut attraper, ne pouvant ainsi être gagnée de la créature, ni gagner son Dieu. O ! quel dur et cruel entre-deux de cette âme, privée de son Dieu et privée de la créature, et ainsi suspendue entre le ciel et la terre. C'est ce que dit Job, que son âme, dans l'excès de ses douleurs, a souffert l'agonie d'une personne pendue à la potence, qui ne tient ni à la terre ni au ciel. Voilà où en est celle dont nous parlons. Il faut donc dire que Dieu est infiniment grand en son estime, puisqu'en étant traitée avec tant de rigueur, et que son cœur n'en recevant que du pain d'amertume pour toute nourriture, elle ne laisse pas de tenir encore à grand honneur de s'y abandonner toute en sacrifice.

Enfin ne me direz-vous pas que, dans ce sacrifice fait en l'amertume de son cœur, il y paraît un courage tout extraordinaire ? Car, que l'on se sacrifie volontiers à toutes les croix, pendant que l'intérieur ressent une certaine plénitude divine ; quel grand trait de courage y voyez-vous, étant animé d'un si vigoureux principe, et trouvant en soi toute sa force. Mais quand l'âme ne sent que faiblesse, que fiel et qu'amertume, ne faut-il pas alors un courage surprenant pour se sacrifier à Dieu par toutes les voies qu'il a ordonnées, puisqu'elle ne trouve rien en son fond qui la soutienne, et que pour en venir là elle doit comme s'oublier elle-même, et s'élever au-dessus de soi, en puisant sa force des plus pures, des plus simples et des plus élevées vues de la foi.

Je viens de vous donner, Théonée, l'idée la plus exacte que j'ai pu d'une parfaite victime. Si vous y êtes appelé, ô Dieu ! ne fuyez pas cet appel ; car quel honneur et quelle gloire vous est-ce, d'être la victime d'un Dieu.

1. Dépouillez-vous de tout ce qui peut vous être au monde de plus cher, et il me semble que Jésus vaut bien une si mauvaise défaite.

2. Abandonnez-vous à toute la rigueur de ses voies ; oh ! que l'on se donne à de bonnes mains , qui ne nous touchent que pour faire de nous des chefs-d'œuvre de grâce et de gloire.

3. Enfin , prenez pour la première de vos maximes , de faire vos plus nobles efforts d'aller à Dieu , quand votre cœur sera dans l'amertume , car c'est en ce point que consiste la consommation de la vertu.

MAXIME XIII.

Il faut qu'un chrétien , qui est divinement consacré , ait toujours un grand respect et une grande vénération pour lui-même.

Grâces soient rendues à Jésus , Théonée , de ce que nous sommes si précieux , et des sujets dignes d'une si profonde vénération ; car nous sommes bien autre chose que ce que vous comprenez ; puisque dans le ciel et sur la terre il n'est rien de vénérable , d'auguste et de saintement terrible comme nous sommes ; et cela est un effet de l'aimable Jésus. C'est un prodigieux mystère dont vous êtes plein et que vous ne concevez pas. (Oh le grand mal de ne pas se connaître !) C'est pourquoi je veux vous découvrir vous-même à vous-même , et je veux tâcher d'inspirer dans votre cœur trois nobles sentimens : l'un d'amour tendre envers Jésus ; l'autre , d'une idée haute et sublime de ce que vous êtes , par l'admirable consécration qui s'en fait ; et le troisième , d'une vénération profonde et d'une sainteté angélique , où il faut que vous marchiez incessamment.

CHAPITRE I.

Il est montré comment nous sommes consacrés.

Vous remarquerez qu'il y a trois sortes de temples où Dieu demeure et où il veut être honoré : 1. Le temple de la gloire , où il manifeste à découvert ses grandeurs. 2. Les temples matériels , que nous voyons de nos yeux , où l'humanité adorable de Jésus repose sur nos autels. 3. Et l'homme lui-même , qui est un temple vivant de la Divinité. Les deux premiers temples ne manquent pas d'être reconnus pour ce qu'ils sont , et d'avoir leurs adorations ; mais parce que le dernier temple , qui est l'homme , est

ordinairement plein de profanations, et que l'on ne comprend pas combien c'est une chose auguste et terrible que la conscience remplie de la divinité et de la majesté d'un Dieu, c'est ce qui m'oblige d'en parler.

Mon dessein pourtant n'est pas de vous montrer que nous sommes les temples de Dieu ; je le suppose, comme tout le monde le sait et le dit : mais je veux vous déclarer une pensée, qui peut-être sera assez nouvelle à votre esprit et assez douce à votre cœur : savoir, la divine manière dont se fait la consécration de nos êtres, et puis les devoirs dont nous sommes après cela obligés à nous mêmes. O Théonée, que votre cœur, comme j'espère, va ici se dilater de tendresse et d'amour pour Jésus ! Et qu'il va fondre de douceur pour cet aimable et cher objet ! Hé ! plutôt au ciel que je fusse si heureux, que ma plume pût en tracer quelque légère image dans les esprits, et y jeter seulement une petite étincelle de son amour.

§ I.

Nous sommes consacrés par une divine onction.

Souvenez-vous, Théonée, que les temples matériels se consacrent : 1. Par l'onction que fait l'évêque. 2. Par le sacrifice du divin Agneau sur nos autels. 3. Et par le chant qui achève toute la cérémonie. Ce sont ici les trois manières dont se fait la consécration de nos êtres ; mais la manière en est incomparablement plus sainte et plus auguste ; de manière qu'un chacun de nous, en se regardant et en rentrant dans soi-même, peut dire de soi, avec beaucoup plus de raison, qu'on le dit des églises (1) : oh ! que ce lieu est saintement terrible ! non, ce n'est point simplement un corps et une âme ; mais c'est en vérité la maison de Dieu ! Vous allez en être saisi d'étonnement, voyant ce que vous êtes, Théonée, et il y en a même assez pour être touché d'une sacrée frayeur et pour en trembler de vénération.

Puisque nous sommes consacrés d'une onction toute admirable : considérez-en bien, je vous prie, la manière et les prodigieux rapports de cette consécration avec celle des temples.

1. L'évêque et le grand pontife qui fait cette onction, n'est point un pur homme et un délégué ; mais Jésus-Christ lui-même et en personne, qui entre dans nous pour nous oindre (2) ; et c'est pour cela qu'il est appelé chez saint Pierre, l'évêque de nos

(1) Gen. c. 28.

(2) 1 Petr. ca. 1.

âmes. Quelle entrée ! quelle divine main, Théonée, entreprend ce sacré ministère ! quel attouchement prodigieux, dont nos corps sont infiniment honorés ! 2. L'huile, dont il se sert pour oindre, est son propre sang ; c'est sa chair qui entre dans la nôtre ; c'est son verbe qui nous divinise ; quelle onction amoureuse, mais quel prodige d'onction et d'amour, où en sommes-nous ? ô Théonée ! ce que je dis est-il vrai ? qui est celui qui se comprend ? Avançons encore.

3. Vous remarquerez, s'il vous plaît, que l'onction qui se fait dans les églises n'est qu'extérieure et superficielle ; mais cette onction qui se fait dans nous est intime et pénétrante. Ce sang divin nous oint tellement que nous en sommes tout enivrés, que nos lèvres en sont arrosées, que notre langue y est trempée, que nos entrailles en sont abreuvées, que notre chair en est toute imbuë : O sang ! ô précieux baume, dont tout notre être porte la douce odeur et la divine teinture ! Est-ce donc nous-mêmes ? et sommes-nous en vérité ce que nous paraissions ? Sa chair oint encore la nôtre par un prodigieux mélange avec notre chair : et ce n'est pas seulement une union morale et d'attouchement, c'est une union substantielle et réelle, comme disent les théologiens ; mais encore plus que tout cela, c'est une incorporation, et, pour aller jusqu'où porte la pensée de saint Augustin, notre chair devient une même chair avec la chair de Jésus (1).

O Dieu ! jusqu'où va cette onction effective ! n'en êtes-vous pas effrayé, Théonée ? Et le croyez-vous ? J'ajoute enfin, que nous sommes oints de la divinité du Verbe : l'humanité de Jésus en fut ointe par l'union hypostatique ; nous le sommes de la même personne divine, qui s'appelle l'huile de la Divinité. Nous voilà donc par cette onction dans une sorte d'égalité avec l'humanité adorable de Jésus.

Mais contemplez avec moi ce miracle d'amour et d'étonnement. « Comme la chair de Jésus a été divinement vivifiée par l'union du Verbe, aussi notre chair étant unie à la chair vivifiée de Jésus, » dit saint Cyrille, entre dans cette vie et dans cette onction de la Divinité (2). Saint Thomas ajoute que cela arrive par le moyen du corps de Jésus-Christ, qui lie les extrêmes et qui nous fait entrer dans cette onction unissante du Verbe. Et c'est par là qu'il se peut dire dans le sentiment de David, que notre chair même est changée par cette huile de la Divinité, où devenant

(1) D. Aug. de Consec. dis. 2.

(2) Ban. l. 4.

toute pure, ou dans la modération des passions, ou passant dans la chair de Jésus (1). O le prodige nouveau ! ô l'étonnante consécration ! ô l'élévation incroyable, Théonée, et l'ineffable et divin changement de nos êtres !

§ II.

Nous sommes consacrés par le sacrifice du divin Agneau.

Je dis encore que, comme les temples matériels, nous sommes consacrés par le sacrifice non sanglant du divin Agneau. Et l'autel où est-il ? car l'autel est nécessaire pour le sacrifice : où il est, Théonée ? Hé ! c'est notre poitrine dans laquelle s'opère cet admirable mystère. O poitrine de l'homme ! portion de Dieu, le siège de la Divinité et le théâtre de ses plus admirables opérations, qui porte un Dieu sacrifié et immolé, comme le sein du Père porte un Dieu engendré ! Dans les églises le sacrifice ne se fait pas indifféremment en tous les lieux ; il n'y a que l'autel qui soit destiné pour ce mystère ; et c'est de l'autel, où repose et où est sacrifié le divin Agneau, que toute l'église prend sa sanctification comme d'une divine source. Pareillement ce divin sacrifice qui s'opère en nous, s'y opère tellement, qu'il y a un certain lieu destiné pour ce mystère. Dieu n'a point voulu que ce fût ou dans la main, ou dans la bouche, ou dans la tête, ou dans quelque autre partie noble ; mais que ce fût dans la poitrine, cette divine et précieuse portion de nous-même, privilégiée entre toutes les autres : et c'est de ce lieu, comme d'un principe et d'une source divinisée, que s'écoule la sainteté dans toutes les parties de notre être ; les pures intentions dans la volonté, la modestie dans les yeux, la retenue sur la langue, la juste composition dans tout l'extérieur.

Mais, Théonée, ce qui rend la consécration de nos corps et de nos âmes infiniment plus noble et plus admirable que celle des églises, c'est que la dernière consommation et conséquemment la perfection consommée du sacrifice, se fait chez nous et dans nos poitrines, et non pas sur les autels. Nous en avons un trait fort remarquable dans saint Paul, et qui dit que les prêtres entraient toujours dans le tabernacle pour achever et consommer le sacrifice (2). De même Jésus, qui est ce grand-prêtre, aussi bien que l'hostie, entre jusque dans le tabernacle de nos poitrines, et vient sur nos cœurs, comme sur son autel, pour y con-

(1) Psal. 408.

(2) Ad Hebr. ca. 9.

sommer ce divin sacrifice ; car sa consommation n'est que dans la cessation du corps de Notre-Seigneur sous les espèces corrompues. Et n'est-ce pas uniquement chez nous, sur nos cœurs et dans notre poitrine, que se passe ce prodigieux et cet épouvantable anéantissement ? Oh ! quelle noblesse ont nos poitrines et nos cœurs, Théonée ! quelle admirable consécration ! quelle divine sublimité ! N'est-il donc pas vrai, encore une fois, qu'entrant dans vous-même, vous pouvez dire : Mon Dieu ! que ce lieu est terrible ! et quelle frayeur, quelle horreur sacrée me saisit quand je me recueille intérieurement !

§ III.

Nous sommes consacrés par une manière de chant.

Troisièmement les temples matériels sont consacrés par le chant ; pareillement le chant achève la consécration de nos consciences ; car le cœur, dit saint Paul, a son chant aussi bien que la langue et la voix (1). Et puis, quand une personne pense qu'elle est la demeure consacrée de son Dieu, « alors, dit Richard » de Saint Victor, toute cette famille intérieure, le cœur et toutes » les puissances de l'âme tressaillent de joie et poussent vers » Dieu un chant et des clameurs qui viennent de l'abondance des » délices dont elle jouit (2). »

Regardez-vous donc, Théonée, et vous regardant de toutes parts, jetez l'œil sur votre corps, sur votre conscience, sur votre âme, et jugez de votre admirable élévation et de votre prodigieuse grandeur. Je suis la demeure, pouvez-vous dire, et le temple de Dieu, consacré par l'onction de son divin sang, par l'incorporation de sa chair avec la mienne, par l'infusion de sa Divinité. Quel état ! quel être ! Y pense-t-on, Théonée ? le comprend-on ? le croit-on ?

CHAPITRE II.

Il est montré quels sont nos devoirs dans ce temple de nous mêmes.

§ I.

Le premier devoir est le respect.

Mais puisque chacun de nous est un temple vivant et une demeure si admirable de son Dieu, voyons maintenant quels sont

(1) Col. 3.

(2) Ser. de Sp. 5.

nos devoirs dans ce temple. Je trouve que les devoirs que nous rendons dans nos églises sont le respect, le silence et l'adoration; ce sont aussi les trois devoirs que nous devons à ces temples vivans de nous-mêmes.

Le respect et la vénération se rendent même à l'entrée de nos églises et au frontispice, par une composition juste et modeste; d'où vient qu'autrefois les portes en étaient magnifiques et relevées d'or, d'argent et d'ivoire, dit saint Jérôme; si cela est, quel respect incomparablement plus grand devons-nous avoir pour ce temple vivant de Dieu?

Ce temple a son frontispice et son extérieur où il faut que tout soit magnifique et plein de vénération. Ce frontispice est le visage, les yeux, la démarche, le corps où il faut que tout soit tellement respectueux, modeste et auguste à cause de Dieu qui est au-dedans, qu'il y paraisse quelque chose de divin, et que ce Dieu dont la majesté repose dans nous, respire sur notre extérieur, et comme sur le portail du temple, un air tout recueilli, tout saint et tout divin.

C'est ce qu'a voulu dire Jérémie, que Notre-Seigneur est l'esprit de notre visage: *Spiritus oris nostri Christus Dominus* (1). Notre extérieur est animé de l'âme; l'âme est sur le visage, l'âme est dans les yeux, l'âme est dans les paroles, l'âme est dans la démarche. Il faut de même que tout l'extérieur de ce temple soit animé de Dieu qui y a mis intérieurement son trône, et que Dieu soit sur le visage, que Dieu soit dans les yeux, que Dieu soit dans les paroles, que Dieu soit dans la composition du corps: *Spiritus oris nostri Christus Dominus*: en sorte que le respect, la vénération et la majesté éclatent dans tout notre extérieur, à cause de la sainteté du lieu.

A voir le dehors d'un temple, l'on dit: voilà un temple, quoiqu'on ne voie pas l'intérieur; parce que la figure et la majesté extérieure marquent assez que ce ne peut être qu'un temple au-dedans. Pareillement, à voir un chrétien extérieurement, et une personne réformée, oh! il faut, Théonée, qu'on puisse dire: Voilà une personne pleine de Dieu; et pourquoi? parce que son extérieur si composé, si recueilli, si divinement respectueux, montre bien que ce ne peut être que Dieu qui habite ce temple et qui se répand jusqu'à l'extérieur. Et comment, Théonée, je ne dis pas seulement n'avoir pas de la vénération, mais comment ne pas trembler de tout son corps, comment avoir un seul geste et un

(1) Thr. 4.

regard qui ne soit digne de Dieu ? Comment n'avoir point partout un respect anéantissant, si l'on pense : Je suis plein de Dieu, je suis pénétré de Dieu , je suis incorporé avec le sang de Jésus-Christ.

§ II.

Le second devoir est le silence.

Le silence est encore un devoir auquel nous sommes obligés. Ce serait une chose infinie si je voulais dire à quel point l'on exigeait autrefois que le silence fût gardé dans les églises , puisqu'il était très-recommandé de n'y pas même soupirer, ni cracher, ni tousser, tant ils avaient de frayeur pour la sainteté du lieu (1). Si cela est , oh ! dans quel sacré silence ne devons-nous pas toujours être , nous qui sommes des temples où cette terrible majesté de Dieu repose d'une manière bien plus auguste (2) ?

Nous devons garder le silence extérieur et ne parler jamais , que lorsque la charité le demande ou la nécessité. C'est pour cela que nous voyons de saintes personnes de qui le maintien est si retiré en elles-mêmes, que toutes leurs paroles sont pesées. Ne vous en étonnez pas , Théonée, car sitôt que cette pensée entre dans l'esprit d'un homme intérieur : Je suis la demeure de Dieu, le temple et le sanctuaire de la Divinité , il a peine alors de parler à l'ordinaire, et de se répandre en cent superfluités, parce qu'il est frappé d'une horreur sacrée, et il croirait se faire une grande irrévérence et une indigne profanation, si sa langue disait plus que le nécessaire.

Nous ne devons pas moins garder le silence intérieur où l'esprit dit aussi peu que la langue , parce qu'il ne sait que dire devant une si haute majesté dont il voit en soi les abaissemens et les grandeurs. Représentez-vous un pauvre paysan produit devant le roi ; il n'a pas le mot à dire , tant il devient stupide étant ébloui par l'éclat de la majesté royale. Il en est de même d'une personne qui partout se considère pleine de cette majesté incompréhensible ; elle ne sait que dire à Dieu ni comment s'énoncer , tant elle connaît son insuffisance pour produire quelque conception devant cette infinie grandeur dont elle se voit remplie et environnée.

(1) Lib. 2, p. B.

(2) Mar.

§ III.

Le troisième devoir est l'adoration.

Le troisième devoir, que j'aime mieux laisser à votre pieuse méditation, Théonée, est l'adoration. Cela veut dire en un mot qu'une personne qui se regarde partout comme un temple consacré de la Divinité, est aussi partout intérieurement dans une disposition continuelle d'adoration, d'abaissement et d'épanchement de son être, pour reconnaître la majesté suprême de Dieu qu'elle contient. Elle y est comme les bienheureux, toujours prosternés devant le trône de la Divinité et de la sainte humanité de Jésus, anéantie sous le petit point d'une hostie devant la grandeur de son Père. C'est la situation intérieure où cette personne se tient incessamment et en tout lieu, persuadée que tout son être est divinement consacré, et qu'elle a en soi la plénitude de la Divinité.

§ IV.

Puisque nous sommes des sanctuaires et des êtres consacrés par la Divinité qui y établit son trône, par le sang de Jésus-Christ qui nous oint, qui nous pénètre et qui nous enivre; par son corps qui fait, au sentiment de saint Jérôme, comme un avec le nôtre; par sa divine chair, dans laquelle notre chair s'amortit, jugez, Théonée, si nous ne devons pas incessamment et partout vivre et être dans un profond respect, dans un silence respectueux et dans une disposition intérieure d'adoration continuelle? Dites-moi, si dans ce temple vivant il y a aucune partie qui ne doive être toute pure et toute sainte, logeant un Dieu, et toute consommée de vénération en renfermant la majesté d'un Dieu.

Et néanmoins, Théonée, et néanmoins, ah! quelle profanation ne commet-on point dans ce temple divinisé? L'on en profane l'extérieur, l'on en profane l'intérieur. L'on profane l'extérieur de ce temple par la dissipation des sens, par des légèretés, par des immodesties, et surtout par l'impureté des sens qui se souillent incessamment. Des yeux égarés et vagabonds, un goût sensuel et épanché dans ses appétits; des oreilles curieuses et à toutes nouvelles, un corps toujours dans ses aises, délicat et matériel; c'est là ce qui souille et profane l'extérieur de ce temple divinement consacré. Mais aussi, en vérité, est-ce là croire, Théonée, que l'on porte en soi toute la grandeur de Dieu, et que notre corps soit le reposoir et le tabernacle vivant de Jésus-Christ?

Pour l'intérieur, la profanation en est bien plus déplorable ; car l'on fait de l'intérieur de ce temple, pour me servir du terme de Notre-Seigneur, une foire et un marché où toutes les bêtes immondes se retrouvent, les extravagances, les imaginations, les passions, les jalousies, les murmures, les soupçons, les fumées de l'ambition, des desseins bas et terrestres, des spéculations d'intrigues et de politique (1). Et Dieu voit tout cela dans le saint lieu, et néanmoins il le souffre. Quel spectacle à ses yeux ! mais quelle bonté d'habiter volontiers dans une demeure tellement profanée !

Bannissez donc, Théonée, bannissez toutes ces profanations de votre cœur, conservant une disposition de pureté et d'adoration digne de la sainteté et de la grandeur de Dieu ; et partout ayez si bien votre extérieur dans le respect et dans la vénération, qu'il paraisse que vous êtes plein de cette majesté incompréhensible, et que par la consécration qui s'est faite de votre être, vous êtes quelque chose de divinisé.

LIVRE III.

MAXIMES POUR LES PERSONNES QUI SONT DANS LA VOIE D'UNION.

MAXIME PREMIÈRE.

Lorsqu'une âme est dans des voies extraordinaires, il faut bien prendre garde de lui manifester son état.

Il en est des grands dons de Dieu comme des odeurs qui s'évaporent et se perdent sitôt qu'elles prennent l'air ; comme d'un secret qui commence à ne l'être plus aussitôt qu'il passe à la connaissance de plusieurs, et comme d'un trésor qui est bientôt ravi et dissipé quand il n'est plus caché aux yeux et à la main des voleurs. Les hautes faveurs dont une âme est enrichie, sont un parfum qui lui vient de son époux et qui doit être renfermé dans les ténèbres du silence. C'est le secret du roi céleste, et ce secret ne peut souffrir de communication. C'est le trésor de l'Évangile qui doit être caché dans les entrailles de la terre, c'est-à-dire dans le fond de l'âme sans en sortir.

Helas ! Théonée, que la manifestation de ces grands dons et de ces voies extraordinaires nuit aux âmes qui en sont favorisées !

(1) Joa. c. 2.

C'est néanmoins le malheur que l'inclination curieuse tend toujours à découvrir et à éventer ce qui ne se conserve que dans les ténèbres et dans l'ignorance. Les personnes mêmes qui sont favorisées de ces dons divins, ne peuvent souffrir d'en avoir une simple et une nue possession sans en goûter la jouissance ; et afin de se comprendre elles-mêmes, elles font cent retours intérieurs et cent réflexions et ne cessent d'écrire et de parler de leurs voies, pour connaître jusqu'où monte leur talent, et quel est le point de leur élévation. D'un autre côté, il se trouve des directeurs qui découvrent aussi à l'âme très-souvent ses richesses et l'éminence de ses voies. Ceci arrive à ceux qui font grand cas des choses extraordinaires, ou n'y étant pas accoutumés, ou en ayant eux-mêmes un goût déréglé, et à ceux qui sont trop portés d'inclination envers les âmes qu'ils conduisent. Mais de quelque manière que se fasse cette manifestation, il est très-nuisible qu'une personne connaisse la grandeur de ses voies, et il faut apporter tous les soins pour faire qu'elle soit aveugle dans ses propres excellences.

Car si cela n'est et si un directeur ôte le voile à cette personne pour voir l'éminence de ses dons, il la fait tomber facilement dans une sorte de superbe que Dieu ne peut supporter : parce que l'opinion qu'elle prendra de soi est fondée sur des biens purement divins dont celui qui les donne est singulièrement jaloux : parce que la superbe dans une âme ainsi faite est étrangement cachée, et ces esprits pleins de la superbe connaissance de leurs dons, ne découvrent leur orgueil que par de certaines saillies échappées en des rencontres inopinées ; parce qu'à peine peut-on remédier à la superbe de ces personnes, qui est ordinairement voilée d'une humilité spécieuse qui accompagne facilement les grandes faveurs de Dieu : Parce qu'enfin il est fort humain qu'une personne à qui l'on découvre la sublimité de son état s'élève en idée au-dessus des autres. Ce sont les raisons pour lesquelles Dieu hait particulièrement cette sorte de superbe.

Je dis encore, qu'un directeur à mon avis perd et ruine une âme à qui il manifeste la grandeur de ses dons et de ses voies ; parce que dès-là même il cesse de l'humilier ; n'est-ce pas là, Théonée, une perte fort considérable ? Et quand bien même je vous accorderais qu'il tâchât de la modifier, ne voyez-vous pas que ce ne sera plus que jeu et que cérémonie, cette âme étant incapable d'en recevoir de l'abaissement et de l'humiliation ? Mais pourquoi ? parce qu'elle comprend assez que toutes ces mortifications ne sont plus que pour l'éprouver et qu'elles ne viennent pas du

mépris que l'on fait d'elle , puisqu'un directeur lui témoigne l'estime qu'il a des grâces dont elle est enrichie. En vérité n'est-ce pas là ruiner une âme par cette facile manifestation ?

Je puis ajouter, qu'en découvrant à cette personne ses divins trésors et la sublimité de ses voies, c'est justement pour lui ôter ce qu'on lui découvre : parce qu'il est fort naturel que de là elle vienne à se complaire dans ces faveurs ; et il n'y faut qu'un regard de complaisance pour les faire évanouir aussitôt.

§ II.

Je conclus donc qu'il me semble être très-à propos que le directeur cache à une âme son propre état quand ses voies sont sublimes, puisque l'ignorance de ses dons est la sauve-garde et la fidèle gardienne de ses dons : parce que cette sainte ignorance a cela de propre, qu'elle laisse dans l'âme ces divines faveurs toutes pures comme Dieu les y met d'autant que nos connaissances ont coutume d'en ternir la beauté par leurs agrémens, ou d'obliger Dieu absolument à nous les retirer. De plus, cette ignorance fait que Dieu opère seul dans l'âme sans aucune opposition de sa part ; car l'âme ne voyant pas les merveilles que Dieu fait en elle , cette heureuse obscurité fait aussi qu'elle n'altère point l'opération de la grâce qui agit toute pure parce qu'elle agit toute seule ; et c'est ce que Dieu prétend qu'on le laisse faire seul dans les consciences, n'y demandant que la simple obéissance sous son opération. De plus, une âme qui ignore ses faveurs est toujours abjecte à ses yeux, et prenant de cette abjection un soin singulier de se purifier, elle prend aussi le vrai moyen de les conserver, et par cette purification se dispose encore à de nouvelles grâces. Il n'est que Dieu, Théonée, et le directeur de cette âme, qui doivent connaître l'éminence de son état, et toutes les vues qu'elle en peut avoir ne sont propres qu'à porter l'impureté et le poison.

J'ajoute que je ne serais pas même d'avis qu'un directeur témoignât la moindre estime de ce qui se passe dans une âme. Je dis plus, qu'il me semble être très-sage pour sa conduite et très-avantageux pour la personne qu'il conduit, de garder ces articles suivans quand les faveurs en sont extraordinaires. 1. Il faut en écouter le récit avec beaucoup de froideur et d'indifférence. 2. Après en avoir su à fond toutes les dispositions et avoir bien fait le discernement de ses opérations et de ses voies, il faut lui refuser des'en expliquer davantage par toutes ces longues écritures et par ces longs entretiens, qui ne sont plus après cela, que des sa-

tisfactions de nature et souvent une nourriture à la vanité et à la superbe. 3. Il est quelquefois à propos de témoigner du mépris à la personne de toutes ces merveilles de grâce qui lui sont communiquées, quoiqu'en même temps il faille lui enjoindre d'en faire toujours l'exposition comme une obligation qu'elle a de communiquer même ses extravagances. 4. Il sera encore bon quelquefois de lui parler d'autres grandes âmes, afin de lui faire voir qu'elle n'est qu'un néant en comparaison. Enfin il n'est rien qu'on ne doive faire pour anéantir ces personnes extraordinaires, pour les humilier à leurs propres yeux et pour leur ôter toute l'idée qu'elles pourraient avoir qu'on en fait estime.

§ III.

Mais est-il possible que quelqu'un soit dans des voies extraordinaires sans le connaître et le comprendre? Je réponds que cela est possible, Théonée, puisqu'il arrive tous les jours. Ceux qui sont dans un pur état d'épreuves de Dieu et de tentations, n'en comprennent pas l'éminence; parce que Dieu veut qu'ils boivent le calice tout pur, qui n'aurait plus toutefois sa pureté s'il leur venait un seul petit rayon de la grandeur de leurs voies. Ceux que Dieu mène par la privation des lumières et de tous les goûts, sensibilités et satisfactions humaines ne comprennent non plus le prix de cet état; parce qu'ils s'estiment rejetés de Dieu et indignes d'en être regardés. Ceux qui marchent dans une divine simplicité avec Dieu et avec les créatures, ne sont pas capables de connaître ce qu'ils sont; parce que leur humble simplicité qui les resserre dans la douce jouissance de leur état ne leur permet pas d'aller plus avant. Ces âmes innocentes, que Dieu a toujours élevées dans les tendresses et qu'il a partout prévenues des douceurs de ses bénédictions, n'ont pas seulement la première idée qu'elles aient quelque chose de plus que les autres; parce qu'elles ne voient aucune changement, ayant toujours été dans les faveurs. Il est donc trop vrai qu'il y a bien des grandes âmes qui ne comprennent pas l'éminence de leurs voies.

Vous me ferez encore une demande, si l'on ne doit point manifester à une personne l'excellence de ses faveurs, lorsqu'elle est agitée, si ses voies ne sont point illusoires? Je vous réponds que je ne pense pas que ce soit une raison suffisante. Mais j'estime qu'on doit souvent l'abandonner à la crainte et au tremblement, si elle a l'esprit assez fort et courageux, afin qu'elle-même apprenne à s'abandonner et à s'immoler aux conduites de Dieu. (C'est-ce que je montre sur la fin de la Maxime suivante.) Tout au plus,

on peut lui témoigner qu'il n'y a rien à craindre, afin de la rassurer un peu et de la calmer et non pas afin qu'elle jouisse.

Si vous me pressez enfin pour savoir si l'on ne doit point déclarer à une âme la grandeur de ses voies, lorsque les épreuves de Dieu sont extrêmes et qu'elle est dans la dernière désolation, je vous dirai, Théonée, qu'en cette rencontre cela se peut, afin de lui dilater le cœur par la vue des grands desseins que Dieu a sur elle, et afin de la porter à se donner encore en sacrifice à de plus rigoureuses épreuves. Et si ses voies sont des voies d'amour, je crois qu'on peut aussi quelquefois les lui déclarer, quand elle est bien fondée en humilité, afin qu'elle soit plus reconnaissante et qu'elle rende de très-humbles actions de grâces à l'auteur de ces biens.

Au reste, je pense néanmoins qu'il faut prendre pour règle générale, quand une personne est favorisée de dons extraordinaires, de la cacher toujours à elle-même; ou bien en voulant travailler à sa sanctification, ce sera travailler à sa destruction et à sa perte.

MAXIME II.

Il faut bien prendre garde qu'une âme qui tend à l'union, n'ait d'appui et d'attachement en quoi que ce soit.

CHAPITRE I.

Les différens attachemens de l'âme et les différentes manières dont Dieu les détruit.

§ I.

Je ne m'engage pas ici à parler de ces attachemens criminels, qui sont le propre des personnes vicieuses, ni même de ceux qui sont trop naturels et lians, et qui ne sont que d'esprits sensuels et immortifiés. Je passe outre, et je n'entreprends que ceux qui, pour n'être pas si grossiers et si coupables, s'appellent du nom d'appui; et comme ces sortes d'appuis portent apparemment beaucoup d'innocence, les personnes les plus spirituelles s'y prennent, et par ces liens sont grandement retardées dans les voies de Dieu.

Je tâcherai donc pour les y favoriser, de faire voir qu'une âme qui est dans les lumières, dans les goûts de Dieu et dans un attrait d'union, doit être entièrement dépouillée de tout appui, quelque innocent, bon et saint qu'il puisse être, si elle veut entrer

dans cette divine vie où elle est appelée, et en recevoir les plus pures communications. Car à une âme éclairée et qui goûte Dieu, le moindre appui est une souillure intolérable et un obstacle plus grand qu'on ne pense à l'union divine. Ce qui vous fera concevoir jusques où doit aller le dégagement du cœur et la grande pureté que demande le Saint-Esprit de toutes les personnes qui ne veulent vivre que de Dieu. Comprenez-donc, Théonée, l'extrême nudité où Dieu veut une âme, pour en comprendre la pureté. Mais auparavant voyons les sujets de ses attachemens et de ses appuis.

Premièrement, l'on s'appuie beaucoup sur l'industrie des créatures. Quand on s'attache avec ardeur à la direction, et d'une manière comme si tout l'avancement de l'âme en dépendait uniquement. Quand on pense que tout est perdu par l'absence d'un directeur, et que rien ne manque pour les progrès de sa conscience, pourvu qu'on en ait la direction et l'appui. C'est de là que naissent ces attachemens à un directeur, si étrangement dérégles, car l'on en goûte la possession, et l'on s'en empresse jusqu'à l'assiéger importunément; et l'on en souffre les absences et la séparation avec des abattemens qui font bien voir que le cœur reposait dans le sens et dans la chair. L'on s'appuie encore sur ses propres industries, quand on fait un grand fonds sur ses oraisons, sur ses prières, sur l'observance de ses règles, sur ses austérités, sur cent bonnes pratiques journalières, comme si les avancements de l'âme en dépendaient essentiellement. De là naissent aussi les chagrins, les oppositions et les résistances, lorsqu'il faut laisser ces exercices de piété, ou parce que la charité le veut, ou parce que l'obéissance le commande, ou parce que la nécessité en impose la loi.

Secondement, l'on s'appuie sur les lumières, sur les connaissances, sur les goûts et sur le témoignage d'une bonne conscience. C'est là encore où l'on s'établit avec repos, et l'on se pense très-bien avec Dieu, pourvu que l'on soit dans les goûts et dans les lumières, et que l'esprit dise que ses petits biens spirituels sont Dieu merci en bon ordre. Ici l'âme se délecte par cent regards et par cent retours. Elle se contemple avec complaisance dans cette riche possession, et elle en fait tellement son appui et son attachement, qu'elle compte plus sur ce fonds que sur Dieu. Et c'est cet attachement et cet appui où l'âme tient fortement, qui fait qu'elle ne peut souffrir l'extinction de ses lumières, la perte de tous ses goûts, les troubles de sa conscience, et que vous en voyez après cela, ou qui s'abattent lâchement, ou qui quittent tout,

Le troisième appui sur lequel on se fonde, et que cherchent les personnes les plus spirituelles avec un grand empressement, ce sont les assurances que l'on veut avoir de son état intérieur, s'il est bon ou mauvais, s'il est de l'esprit de la grâce ou de l'esprit de la nature; si c'est Dieu ou le démon qui est l'auteur des opérations qui se passent, afin de se reposer dans cette satisfaction que le bon esprit nous conduit. Quand on est encore flottant et incertain si l'on est en état de péché, l'on cherche des assurances qu'on n'y est pas, afin qu'étant hors de doute, l'on jouisse en repos de la douceur de sa conscience. Et s'il faut faire quelque action, ou choisir pour quelque chose la gloire de Dieu, nous voulons et nous cherchons des assurances convainquantes de sa volonté. Ce n'est pas, Théonée, que je veuille blâmer absolument ces sortes de recherches, considérées en elles-mêmes, puisqu'elles sont autorisées par l'expérience commune, par l'usage des plus saintes âmes et par de solides raisons; mais je veux faire voir que Dieu en détruit ordinairement les sujets, et ruine toutes les assurances qu'on cherche, à cause du grand dérèglement qu'on y porte. Ce qui est si véritable, qu'il arrive que l'on s'inquiète toujours et de sa voie quand on l'ignore, et du doute de son péché quand on n'est pas résolu et affermi, et des incertitudes de ce que Dieu veut quand on n'en a pas l'évidence. C'est pour cela que l'on fait cent interrogations avec importunité, que l'on consulte tous les livres spirituels et que l'on court tous les directeurs. Voilà comme l'esprit humain, dans les voies de Dieu, veut toujours s'attacher soit aux industries des hommes et aux siennes propres, soit aux biens intérieurs, soit aux évidences qu'il cherche de choses qui, pendant la vie, seront toujours incertaines.

Ces dérèglemens dans le chemin de la vertu sont pourtant le train ordinaire de ceux qui manquent, pour mourir, à tous ces attachemens, ou de lumières qui les leur manifestent, ou de volonté qui veuille les détruire, ou de directeur qui ait l'esprit assez clair et intelligent.

§ II.

Mais que fera Dieu, Théonée, que fera Dieu pour posséder ces âmes en toute pureté et faire qu'elles s'attachent à lui uniquement et qu'elles y reposent? Ah! qu'il est rigoureux et jaloux! Voyez, voyez sa rigueur et sa jalousie! Il porte le feu, il fait ravage et détruit tout, afin que, toutes choses étant soustraites à l'âme, elle ne puisse plus s'appuyer que sur lui et s'y attacher.

1. Si une personne s'attache par excès à l'industrie des créations et à la rare intelligence d'un directeur, il écarte ce directeur par des ressorts cachés de sa providence, parce qu'on lui fait outrage en s'appuyant plus sur l'homme que sur les amoureuses conduites de sa grâce pour avancer dans la perfection ; car son cœur jaloux ne peut supporter que les soins et les adresses d'un homme soient préférés aux soins de son amour et qu'il ne soit pas le premier directeur de cette conscience. Et si l'on tient trop à ses exercices de dévotion et à ses pratiques, en y établissant tout son repos et sa vertu. Oui, dit Dieu, vous ferez donc votre fin des moyens qui ne doivent que vous conduire à moi ? Je saurai bien m'en venger par le renversement général de tout ce qui entretient et attache votre cœur. Il permet alors et que les fréquentes communions soient défendues, et que des maux de tête empêchent l'oraison, et que des infirmités habituelles ôtent le pouvoir de garder ses règles avec exactitude, et que de grandes maladies interdisent toute pénitence corporelle. La voilà, cette personne, abattue et anéantie à ses yeux, n'ayant plus rien où s'appuyer avec opinion de sa vertu ! C'est que Dieu veut qu'étant détruite à sa propre estime et à ses attachemens par la destruction de tout ce qui en faisait le fonds, elle apprenne à reposer et à se complaire purement en Dieu.

2. Si cette personne a des complaisances dans ses lumières, dans ses douceurs et dans la bonté de sa conscience, Dieu aussitôt vient en persécuteur, et afin de rompre ces liaisons et de perdre tous ces inols et ces fades agrémens, il met d'épaisses obscurités dans son entendement ; il éteint toutes ses connaissances, il jette le trouble dans sa conscience par mille idées et par mille fantômes, dont il permet au démon de la travailler. Il veut, qu'étant ainsi réduite au vide et à une pauvreté désolante, et ne trouvant plus où prendre et s'appuyer sur soi-même, elle prenne alors son secours vers Dieu pour y reposer.

3. Enfin, si une âme cherche avec trop d'anxiété les assurances de la bonté de ses voies par des lectures et par des consultations de tous côtés ; de l'intégrité de sa conscience, parmi ces doutes inquiétans dont elle est battue ; et de la volonté de Dieu, pour laisser et pour faire les choses selon qu'elles vont ou ne vont pas à sa gloire ; savez-vous ce que Dieu fait souvent pour s'exposer en Dieu à ces attachemens et à ces appuis qu'elle cherche hors de lui ? Il donne à cette âme un esprit de vertige, pour ne rien comprendre des raisons d'un directeur, ou pour lui en ôter aussitôt la mémoire, si elle a reçu quelque consolation ; il permet que

ces doutes du péché s'augmentent par de nouveaux et par de plus grands scrupules ; et il fait que ces recherches trop curieuses et trop superbes d'une volonté divine évidente l'embarrassent et l'enveloppent de plus en plus par de nouvelles recherches et par de perpétuelles irrésolutions.

Jugez donc par ces persécutions divines, jugez par ces rigueurs ce que c'est qu'un attachement du cœur humain à ses yeux. Cela nous apprend qu'il ne faut rien que Dieu, Théonée, absolument rien que Dieu, sur qui le cœur s'appuie ; car, comme une personne qui fait naufrage se prend où elle peut pour échapper au danger, de même il est incroyable comment le cœur que l'on veut faire mourir se jette désespérément, se prend et s'appuie sur tout ce qui est hors de Dieu.

Mais n'est-ce pas une bonne chose qu'un directeur ? Les dons de Dieu ne sont-ils pas précieux, étant un présent de sa main ? et n'est-il pas permis de chercher le repos de son âme par les assurances de son état ? Oui, Théonée, pourvu que l'usage en soit d'une manière dégagée ; c'est ce qui ne se fait pas, je l'ai déjà dit ci-dessus. Et puis Dieu vaut plus que tout cela. Et parce que par action l'on dit qu'un sujet d'attachement vaut plus que Dieu, il se porte incontinent pour vengeur, il met partout le dégât, il extermine le saint comme le profane, il va fouiller dans les entrailles de la conscience pour en arracher un attachement par le trouble. Il n'importe que ce puisse être, où le cœur se lie, s'il n'est point Dieu, afin que Dieu le détruise et qu'il lui donne sa malédiction ; car jamais il ne souffre que sa place soit donnée ni au directeur, ni aux biens spirituels les plus célestes, ni à la plus sainte disposition de conscience.

CHAPITRE II.

Les raisons générales et particulières pourquoi Dieu détruit tous les sujets d'attachement et d'appui.

§ I.

Mais pourquoi, Théonée, Dieu pousse-t-il si loin ses rigueurs pour un attachement et un appui humain ? C'est ce qui peut vous étonner. Ne le soyez pourtant pas, car je porte si avant l'horreur d'un attachement dans une âme, épouse de Jésus-Christ, que vous m'avouerez que Dieu en fait encore trop peu ; je vous en donne des raisons générales, je vous en donne de particulières. Vous saurez donc qu'un attachement dans ces âmes choisies et consacrées est un monstre à ses divins yeux.

1. C'est un indigne outrage que la bassesse et la petitesse du sujet qui lie soit un obstacle aux trésors des grâces et à la douce possession de Dieu, immolant ainsi un bien divin à une liaison si grossière et si terrestre ; puisqu'une seule imperfection volontaire est capable de fermer la conscience aux faveurs divines.

2. Savez-vous bien que la nature en est si difforme qu'un séraphin se précipiterait dans les enfers pour s'en purifier par les flammes , plutôt que d'en être souillé ? car la plus légère souillure lui serait un enfer, s'il était avec elle exposé aux yeux de Dieu.

3. Mais quel sentiment croyez-vous qu'en ait une âme éclairée ? Elle aimerait mieux se voir avec son corps abandonnée à une possession diabolique que d'être souillée d'un léger attachement, pouvant être innocente avec cette possession, et ne pouvant l'être avec un attachement.

4. Je vous accorde qu'il n'est pas si criminel dans des âmes communes ou qui ne le comprennent pas, ou qui ne sont appelées à un état si relevé, ou qui ne sont pas des objets d'une divine jalousie ; mais dans des épouses un attachement devient insupportable, parce que l'éminence de son caractère lui impose une rigoureuse obligation de pureté, et la laideur de son attachement doit se mesurer à la noblesse de son état.

5. La grâce n'est-elle pas encore rendue par là infructueuse ? n'est-elle pas profane ? parce que dans ces personnes ayant presque déjà tout fait par la mort des plus notables dérèglements, il ne lui reste plus d'autre emploi que de détruire aussi cet attachement, et ne le faisant pas, elle y est stérile, captive et déshonorée.

6. N'est-ce pas une honte qu'après tant de victoires, un léger et un malheureux attachement amuse l'esprit et en arrête tous les progrès dans la perfection ? L'expérience le montre, Théonée, comme une personne attachée n'a jamais de ferveur pour la vertu.

7. Pensez que sa nature a tant de malignité qu'elle ronge et corrompt tout, comme un petit ver qui, étant caché dans la racine, porte la corruption jusque dans l'extrémité des branches. Ainsi un attachement, parce qu'il est petit et souvent bien coloré, étant d'ailleurs caché sous cette apparente couleur, infecte toutes les bonnes actions.

8. Mais pour mieux en voir la semence pernicieuse , n'est-ce pas souvent d'un simple attachement que les abandons de Dieu et les grandes désolations de l'âme prennent naissance ? Car nous

ne doutons pas que de petites fautes sont souvent le principe des derniers malheurs.

Et quand bien même tout ce que je viens d'avancer ne serait pas pour en donner de l'horreur, n'en serait-ce pas encore assez de dire qu'il empêche l'union du cœur avec Dieu? car cet esprit saint et toute pureté a une si grande délicatesse, qu'un regard, une parole, un ton de voix, un ris, un geste, tout cela se faisant par voie de nature, l'oblige souvent à se retirer; que sera-ce donc d'un attachement pour en détruire l'union?

Enfin pour vous le rendre odieux et pour vous en faire voir le poison, c'est qu'il arrête et fait avorter tous les desseins de Dieu sur une âme; qu'il soit petit tant qu'il vous plaira, c'est toujours ce petit point qui en rompt les progrès et le cours; car jamais une âme n'est capable de suivre ces mouvemens divins, pendant qu'un attachement volontaire la lie.

§ II.

Pour les raisons particulières qui rendent un attachement criminel et qui portent Dieu à être miséricordieusement impitoyable, en arrachant et en détruisant tout.

Je vous dirai, Théonée, que s'il vous soustrait un directeur où vous vous appuyez si doucement, c'est qu'il commence de nuire à votre perfection plus qu'il n'y profite; car l'attachement de votre cœur ne permet plus que vous en tiriez vos avantages, et ce ne serait plus pour vous qu'une source de corruption et une occasion de vous partager avec Dieu.

Que si Dieu vous réduit à l'impuissance de rien faire dans tous vos exercices de piété, il voit que ce qui vous doit approcher de lui vous est un sujet de vous en retirer, que vous êtes plus attaché à vos petits exercices de dévotion qu'à lui, que toutes ces pratiques ne sont qu'une nourriture d'amour-propre qui s'en flatte, et que cette vie si juste et si réglée entretient l'opinion de vous-même; c'est pour cela qu'il vous met dans une incapacité de rien faire aux yeux du monde pour vous perdre dans son estime et dans la vôtre.

Quant à ce qui regarde vos lumières, vos douceurs et le bon témoignage de votre conscience, il ruine aussi tout cela, afin de vous apprendre, par la nudité et par la pauvreté d'esprit, à chercher uniquement vos richesses et votre appui dans lui seul, et à ne pas vous amuser à l'effet, mais à monter toujours et à vous arracher à la cause; car c'est une vérité que, si les communica-

tions de Dieu ne sont pas plus fréquentes , quoique les inclinations de son divin cœur l'y portent , il s'en abstient , parce qu'en nous y attachant , nous en oublierions aussitôt l'auteur , et il ne veut pas que ses dons souillent l'âme et fassent injure à son amour.

Suite du même discours.

§ I.

Enfin , dans les états douteux et pénibles où l'âme se trouve et où , pour s'en relever , elle cherche ses assurances , Dieu s'y oppose et fait si bien qu'elle demeure toujours tremblante dans l'agitation de son incertitude. Voulez-vous en savoir la première raison et le principe , Théonée ? Remarquez , je vous prie , cette grande règle et cette noble maxime dans les conduites de Dieu ; je lui donne si je puis toute son étendue.

Entre les devoirs que Dieu exige de la créature , il n'en est aucun que Dieu veuille plus hautement que celui-ci , que partout elle reconnaisse son souverain domaine ; car c'est le premier de tous les cultes qui est dû à la Divinité par un hommage qu'on lui rend comme au premier de tous les êtres.

Or , c'est une seconde vérité , qu'il n'est rien en quoi nous puissions davantage et plus noblement rendre nos hommages à ce divin domaine , que dans tous les états incertains et douteux qui mettent l'esprit à l'angoisse et à l'agonie d'aimer à rester incertains et tremblans sous cette main puissante et formidable.

Cette maxime de conduite intérieure a , ce me semble , un extrême besoin d'être inspirée à toutes les âmes qui veulent entrer dans les voies de Dieu sans se borner ; car où est la personne qui , dans l'incertitude de ses voies , si l'esprit de ténèbres ou de lumière la possède , se laisse toute abandonnée à Dieu sans se mettre en peine où elle est , disant : Je suis bien où Dieu permet que je sois , hors le péché , et je me tiens paisiblement sous son divin domaine , qui , dans mon incertitude douloureuse et pénétante , me dit qu'il veut que je lui sois une proie abandonnée.

Mais où est l'âme qui , dans les angoisses de la réprobation , dans le doute si elle a consenti au péché ou si elle ne l'a pas fait , et dans les effroyables perplexités d'une conscience en état de grâce ou en état de péché mortel , demeure néanmoins calme et tranquille dans la partie supérieure parmi ces épouvantables incertitudes et ces tremblemens ? Où est celle qui dise alors : J'aime volontiers , ô mon Dieu , à trembler et à frémir sous votre do-

maine souverain , et j'aime qu'il s'exerce jusque dans la moelle des mes os et dans le fond de ma substance, par les craintes et par les tremblemens qui la pénètrent, sans vouloir admettre aucune assurance qui, m'appuyant et me calmant, me soustrait à cet adorable pouvoir.

Croyez-moi, Théonée, personne ne veut trembler et frémir, et l'amour de cette disposition est si rare, qu'il n'en est point qui, dans ses craintes et dans ses doutes, ne cherche toujours ses assurances. C'est pourquoi ceux qui ne savent pas souffrir ces terribles incertitudes et ces frayeurs, fatiguent des confesseurs et des directeurs pour se mettre hors de cet état incertain et hors de ces craintes, et pour trouver de l'assurance et de l'appui. C'est pour cela que ce premier des hommages au domaine de Dieu, étant si peu en usage, il est privé du plus grand des sacrifices que la créature puisse lui faire; car il n'est rien où paraisse davantage notre profonde dépendance au divin pouvoir que dans ces doutes desséchans et dans ces craintes horribles.

Je ne dis pas que, dans ses doutes, l'on ne doive s'en déclarer à son directeur, car l'on y est absolument obligé; mais je veux, Théonée, qu'après avoir exposé les anxiétés et les perplexités de votre état, si un directeur, soit par son silence qu'il peut garder pour de bonnes raisons, soit par l'inefficacité de ses paroles, n'ayant pas reçu de Dieu la grâce du discours, vous laisse dans le trouble et dans la crainte; je veux, dis-je, que vous fassiez deux choses. 1. Vous devez fermer la bouche et ne plus faire d'instance par vos retours. 2. Et puis aimer en silence votre état de frayeur et de crainte pour honorer le domaine de Dieu.

C'est par cette acceptation de vos tremblemens et de vos terreurs que vous devez en tous vos recueilemens vous exposer à ses yeux, et là n'avoir point d'autre exercice que de trembler volontiers sous sa puissante main; car il est étonnant de voir comme souvent les âmes les plus spirituelles, après l'exposition de leurs anxiétés et de leurs troubles, tourmentent un directeur par des retours qui ne finissent jamais. Et si elles ne trouvent pas dans leurs décisions l'assurance qu'elles cherchent, il faut que, malgré l'obéissance, elles attrapent autant de spirituels intelligens qu'elles pourront, afin d'avoir de nouvelles résolutions qui les assurent et où elles puissent s'appuyer et s'attacher. Cela montre bien ce que j'ai avancé, qu'il n'est pas ordinaire dans la vie spirituelle que l'on fasse une maxime d'aimer volontiers à trembler dans ses doutes effrayans et dans ses craintes, pour rendre hommage au domaine de Dieu.

§ II.

Pour ce qui est de cette incertitude inquiétante où sont de bonnes âmes, qui les porte à connaître la volonté de Dieu et à chercher leur repos, s'attachant à cette volonté connue, Dieu les traverse aussi en les jetant dans l'aveuglement. C'est une bonne et sainte chose, Théonée, je le confesse, que dans le doute si une action intéresse sa gloire, vous tâchiez d'en savoir la volonté; mais sachez que vos recherches doivent être simples et bornées. Elles doivent être simples, car il ne faut pas même de l'empressement à connaître la volonté de Dieu; elles doivent être bornées, parce que vous ne devez pas prétendre la connaître avec évidence. C'est une curiosité téméraire et superbe de prétendre en ce monde avoir des vues évidentes de ce que Dieu veut de nous en l'état de ténèbres. Et puis, qui êtes-vous afin que Dieu se manifeste à vous clairement? Et de quelle conséquence est tout ce qui vous regarde pour faire tant de frais afin de connaître évidemment les volontés de Dieu? Allez, allez tout bonnement dans ces recherches, et, après un soin judicieux, sans faire trop le sage et le zélé, remettez-vous-en à la raison et à un directeur.

Nous n'en voyons que trop à qui il faut de vives touches, des instincts et des évidences de révélation, pour connaître les volontés divines, avant que de s'engager dans un dessein; ou bien il faut consulter tous les docteurs, et il n'en est point encore pour eux d'assez éclairés, afin d'avoir assurance de ce que Dieu veut. C'est ainsi que par l'attachement qu'ils veulent prendre à une volonté de Dieu manifeste, ils veulent aussi se soustraire de cette humble et aveugle dépendance à son domaine.

Pour vous, Théonée, regardez-vous si peu que vous vous estimez encore trop honoré qu'un serviteur de Dieu vous déclare ce que vous devez faire, et aimez votre aveuglement et votre ignorance dans votre soumission, pour avoir lieu de ne vous attacher à rien.

§ III.

Voici trois avis, qui fermeront ce discours, et que je vous donne afin que jamais votre cœur ne s'attache au créé et qu'il ne se repose que dans Dieu.

1. Usez des créatures et n'y manquez pas; car ce sont les voies que Dieu a ordonnées pour nos conduites, et ne faites pas comme de certains esprits indépendans qui, sous prétexte de détachement, ne veulent point de conduite que d'eux-mêmes. Usez

done de leurs industries, usez des vôtres, et de tous vos saints exercices ; mais n'en espérez nullement vos progrès en vous y attachant ; usez-en pour la pratique comme si elles devaient faire tout votre fonds ; mais soyez libre dans leur usage et fort dégagé pour les laisser périr en paix, quand Dieu le voudra, parce que n'étant que lui de qui par dessus tout vous espérez votre avancement, aussi est-ce à lui seul que vous devez vous attacher dans l'usage des créatures.

2. Recevez tous les dons intérieurs de Dieu avec une extrême indifférence, qui suspende au moins vos inclinations attachantes, et habituez votre cœur à ne point se dilater dans ces communications. C'est le moyen de recevoir les dons de Dieu avec pureté, quand l'attachement ne s'y met pas, lequel a coutume d'en changer l'usage et de faire que l'âme en reste plus souillée. Par où vous voyez que la malignité empestée d'une attache fait que des biens, qui devraient être un sujet de sainteté, sont à l'âme une occasion de corruption.

3. Dans toutes les choses où vous cherchez la volonté de Dieu, attachez-vous toujours aux voies qui sont d'obéissance et de raison, plutôt qu'à celles qui sont de révélation et de lumières extraordinaires, parce que celles-ci mènent souvent à illusion, et celles-là sont ordinairement infaillibles. Ajoutez que l'attachement aux connaissances extraordinaires, est communément punie de Dieu par la confusion de nos projets. Concluez donc à sortir autant de la créature et à en abhorrer autant les appuis et les attachemens, que vous devez, hors du créé, vous reposer uniquement dans Dieu.

MAXIME III.

Tout attachement, même aux croix, est blâmable.

Personne ne doute que tous les attachemens qu'on a pour les choses qui sont agréables à l'esprit et aux sens et qui flattent doucement nos inclinations, ne soient blâmables, c'est ce que nous venons de voir fort au long ; il ne faut qu'avoir les premières ouvertures dans la vie spirituelle, pour comprendre cette maxime et pour l'approuver. La raison en est, que tout attachement dit quelque dérèglement et, par une même suite, quelque défectuosité qui le rend peu ou beaucoup criminel, selon la nature de l'objet et selon l'esprit dont il est animé. Mais d'abord il n'est pas si facile de comprendre comment il peut se faire

que l'attachement qu'une personne aurait pour les croix serait coupable ; car ne savons-nous pas que toute la nature abhorre de souffrir ? Et si cela est, de quelle manière peut-on devenir criminel, en s'attachant à une chose qui ne donne que de l'amertume, puisque le seul plaisir est le premier principe et comme l'âme du péché ? Comment cela se peut-il, puisque les croix font la plus noble matière du mérite ? Comment, enfin, me dira quelqu'un, cela peut-il même s'imaginer, puisque les croix sont la mesure de l'amour divin, et que l'on ne peut jamais assez aimer ? puisque tous les saints en ont eu une faim insatiable ; puisque, après l'effroyable exemple d'un Dieu souffrant, l'esprit de l'homme ne peut, ce semble, avoir jamais d'assez grands feux pour se porter à de plus cruelles souffrances. Ne vous révoltez pas, je vous prie, Théonée, contre cette maxime. Les personnes éclairées voient bien que ce que je dis est vrai ; mais comme je parle à toutes sortes d'esprits, il faut aussi que je donne tout l'éclaircissement à cette vérité ; je vous y conduis avec méthode, et je vais peu à peu vous en développer tout le mystère.

Vous saurez donc qu'il y a des croix extérieures et des croix intérieures. Les extérieures nous viennent ordinairement des créatures. Les élémens nous font sentir les fâcheuses impressions du froid, du chaud, des maladies, par l'altération du tempérament et des qualités naturelles qui sont en nos corps. Les hommes piquent les uns de paroles, outragent les autres de calomnies, mettent ceux-là dans les fers et exercent sur d'autres toute leur tyrannie. Nous-mêmes aussi nous sommes souvent la cause et l'instrument de nos propres persécutions, par les jeûnes, par les austérités, par les disciplines, et par toute sorte de travaux auxquels on peut se livrer pour se faire mourir à soi-même et pour avancer la gloire de Dieu. Voilà les principes des croix extérieures. Pour les croix intérieures, elles nous viennent le plus communément de deux sources : Dieu les produit par la soustraction de ses grâces sensibles, par la cessation de ses douces visites, par de certaines absences qu'il fait de l'âme dans l'âme même, et par de grands délaissemens où il l'abandonne. Le démon les opère aussi par toutes les sortes de tentations qu'il imprime tantôt dans la chair par ses embrâsemens, tantôt dans l'imagination par ses effroyables peintures, tantôt dans l'entendement par d'horribles ténèbres, et tantôt dans la volonté par un engourdissement et une stupidité terrestre.

Entre toutes ces croix dont je viens de parler, les unes sont nobles et éclatantes, les autres sont obscures et très-communes. Les

premières demandent un grand courage et de grandes âmes et donnent beaucoup dans la vue, comme sont, par exemple : les travaux des Missions, les noires calomnies souffertes pour la justice, une extrême pauvreté, mais volontaire, et aux yeux des hommes; de cruelles austérités exercées sur son corps, mais que tout le monde sait et que personne n'ignore. Les secondes croix, qui sont en apparence comme les roturières, sont des persécutions domestiques connues de peu de personnes ; la jalousie adroite et méditante d'un esprit ombrageux; une maladie secrète qui n'est connue que de celui qui la sent ; les mépris que l'on fait de nous, pour le peu de talent dont Dieu nous a partagés.

Mais vous ferez ici avec moi, Théonée, une remarque importante qui va commencer à vous ouvrir les yeux sur mon dessein ; savoir, qu'il faut exactement faire distinction de l'amour des croix et de l'attachement qu'on peut y avoir ; car l'on confond facilement ces deux idées, et par la confusion qu'on en fait, il n'est pas facile de concevoir la maxime que j'ai avancée. C'est pourquoi je dis que l'amour des croix est une inclination et un certain poids de la volonté, afin de souffrir tout pour Dieu, soit que l'on y coure comme des altérés et des affamés, soit que les attendant, on les reçoive avec toutes les ardeurs et dans toute la capacité de son cœur. L'attachement aux croix, pour ne pas s'y tromper, ne dit rien moins que cela : c'est un mouvement précipité de la volonté qui soupire dérèglement après les souffrances, quand elles sont absentes ; c'est une complaisance excessive et sensuelle qu'y a le cœur quand il y est ; c'est une certaine douleur trop inquiétante et peu pacifique, quand elles se sont retirées par l'ordre de la Providence.

Il est maintenant hors de doute que l'amour des croix est ordinairement bon , parce que l'objet en est bon, étant l'objet qui fait que nous devenons terrestres ou célestes, selon la bassesse ou la noblesse des choses que nous aimons. Et puis, cet amour des croix est autorisé par l'exemple de notre Seigneur et des Saints, qui en ont fait leurs délices. Pour l'attachement aux croix , il est aussi absolument blâmable ; car tout attachement ayant quelque dérèglement, il ne peut par une même suite avoir aucun caractère de bonté. Vous ayant donc montré ci-dessus, qu'il y a des croix extérieures et intérieures, j'avance en premier lieu que l'attachement aux croix extérieures est ordinairement vicieux.

CHAPITRE PREMIER.

L'attachement aux croix extérieures est ordinairement vicieux.

Pour bien le comprendre, vous pouvez me faire une question, Théonée : s'il est possible que la nature s'attache aux croix : et je vous réponds , que la chose est aussi véritable , que la délicatesse de cet attachement est d'ordinaire imperceptible ; ce qui arrive dans deux occasions. La première est lorsque la nature est privée absolument de toute consolation ; soit que Dieu se retire en refusant à l'âme ses lumières et ses douceurs ; soit que l'âme elle-même s'interdise toutes les satisfactions humaines ; soit que ces deux sortes de privations se trouvent à la fois dans le cœur. La seconde circonstance est, lorsqu'une personne est intérieurement conduite par la voie du rien, et que la conscience et les puissances tombent dans une espèce de néant. Or quand la nature est dans l'une de ces deux extrémités, ou privée de toutes consolations, ou réduite à l'état du rien, je dis que c'est alors que, contre ses propres inclinations, elle commence à se complaire dans les croix, en faisant la matière de son plaisir, de ce qui a coutume de faire la matière de ses aversions.

N'en soyez pas étonné, Théonée, et vous ne devez pas aussi l'être, si vous considérez qu'essentiellement la nature a un poids, qui la porte à s'attacher toujours à quelque chose avec complaisance. N'ayant donc rien du côté de Dieu et de la créature , dont elle puisse se satisfaire, chose étrange ! elle s'oublie alors comme de son essence , qui se tend toujours vers l'agréable , et elle se jette sur les croix à la façon d'une désespérée, pour en prendre son plaisir, pour s'y attacher et s'y reposer dérèglement. Et n'est-ce pas pour cela que nous en voyons qui sont tellement attachés aux austérités du corps, qu'ils ne s'y complaisent pas moins que les voluptueux dans les plus sensuelles satisfactions de la chair. En vérité la nature a des détours bien délicats et bien trompeurs, et je ne m'étonne pas comment ces grands pénitens deviennent sensuels et volontaires dans le martyre d'eux-mêmes, si une sage direction ne leur découvre toutes ces illusions.

Mais pourtant remarquez-ici une seconde adresse de la nature : c'est que cette mortification trompeuse et superbe ne porte ordinairement qu'à s'attacher aux croix illustres qui ont l'approbation et l'estime des esprits ; parce que la nature souffrante s'engraisse de cette réputation et s'enfle par l'opinion qu'on a de

ses souffrances. Au contraire, vous trouverez que cet attachement aux croix ne se fait guère à l'égard de celles qui sont secrètes et qui n'ont point d'autre témoin que Dieu ; parce que dans ce secret et dans cette obscurité, la nature y est anéantie, qui ne peut consentir à la souffrance, si elle n'est connue du monde, pour en avoir l'approbation.

Vous continuerez encore à me demander là-dessus, Théonée, si enfin il n'est pas bon de s'attacher aux croix, puisqu'on les trouve si fort, comme le premier des moyens pour parvenir à une sainteté consommée : je vous dirai, sans hésiter, que parmi les personnes ferventes et animées d'une sainte haine contre elles-mêmes, l'attachement aux croix extérieures porte beaucoup de corruption dans l'âme, parce que tout ce qui retire de Dieu et en désunit, ne peut être que vicieux, par la séparation qui s'opère de ce divin principe. Et ne voyez-vous pas que tout attachement vous unit avec un objet créé par la perte, ou par la diminution de celle qui doit être uniquement avec Dieu ? Et n'est-ce pas ce qui se fait, lorsqu'on s'attache aux croix ? Car quelque bon que soit l'objet de nos attachemens, il cesse pourtant de nous être bon, quand il empêche celui qui est dû à Dieu seul.

Remarquez avec cela, que vous trouverez par une expérience très-ordinaire, que tous ceux qui s'attachent à leurs austérités, soit par voie de satisfaction, soit par un amour de souffrir, sont pleins de leur propre sens ; sont par une même suite opiniâtres dans leur manière d'agir, quoiqu'on puisse leur alléguer pour les persuader du contraire ; et puis ils en viennent jusqu'à résister aveuglément à l'obéissance, si l'on veut prescrire des lois et des bornes à ces sortes de mortifications. Ces désordres d'un esprit plein de soi, opiniâtre et désobéissant, ne viennent point d'ailleurs que d'un attachement opiniâtre à la souffrance qui cesse d'être sanctifiante dès là-même que l'esprit s'y attache.

Mais pour prouver cette vérité, quand je n'aurais point autre chose que de dire qu'on y fait sa propre volonté, n'en est-ce pas assez ? Car est-il rien qui infecte et qui corrompt nos actions comme la volonté propre ? Et n'est-ce pas dans cet attachement aux croix que cette volonté se retrouve d'autant plus dangereuse qu'elle est colorée d'un beau prétexte ?

Après tout, qu'est-ce, je vous prie, Théonée, que toutes nos souffrances, nos macérations et toutes les sortes de travaux, comparés à l'immolation de notre volonté ? Hé ! mon Dieu, désabusez-vous, et faites si peu de cas de toutes les souffrances de la vie, quand il s'agit d'immoler plutôt votre volonté, qu'elles vous

soient comme rien : parce qu'une volonté souffrante, morte et sacrifiée, est quelque chose digne de Dieu; et toutes les autres croix, auprès de cette volonté, quelque rigoureuses qu'elles soient, ne méritent pas seulement d'être regardées. Cela seul ne devrait-il pas suffire pour condamner l'attachement aux croix ?

Et puis ne savez-vous pas qu'il ne peut exister deux attachemens, non plus que deux maîtres, l'un étant l'exclusion de l'autre ? d'où il faut conclure que l'attachement aux souffrances exclut celui que nous devons avoir uniquement à la volonté de Dieu : et, à votre avis, que fait-on alors, sinon d'immoler au démon et à ses propres idées, et non pas à Dieu ? bien misérables de souffrir pour se faire criminels.

D'ailleurs, ne doit-on pas dire que c'est assurément une chose bien digne de compassion, que les souffrances qui sont le plus beau germe du mérite et de la gloire, deviennent inutiles par l'attachement qu'on y a ? Car l'on travaille, l'on sue et l'on se consume, et parce que l'on s'y attache, tout cela ne produit que de la douleur et non pas des fruits de sainteté qui soient proportionnés à la peine.

Oh ! sans doute, Théonée, il est bien déplorable de s'attacher aux croix : car que l'on s'attache aux agréables objets des sens, encore y moissonne-t-on quelque sorte de satisfaction ; mais que l'on s'attache aux souffrances pour n'en recueillir que de l'amertume et pour n'en tirer aucun mérite, en vérité c'est un aveuglement bien malheureux.

CHAPITRE II.

L'attachement aux croix intérieures est ordinairement blâmable.

Pour ce qui est des croix intérieures, je dis pareillement, que d'une part l'attachement qu'on y a est ordinairement blâmable ; mais que de l'autre il y a cette différence, que celui-ci peut être bon dans de certaines circonstances. N'êtes-vous pas néanmoins surpris, Théonée, d'entendre que l'esprit puisse s'attacher à des peines intérieures ? Car ce qui fait le sujet le plus ordinaire de ses attachemens, c'est l'éclat des croix, ou bien la connaissance qu'on a de nos souffrances : celles-ci donc étant cachées aux yeux du monde, comment peut-il se faire que le cœur y prenne, ne trouvant rien, ce semble, dans cette ignorance et dans cette obscurité qui puisse faire son attrait et sa douceur ? c'est cependant une chose aussi vraie et aussi prodigieuse qu'elle est pleine de mystère :

oui, Théonée, quand l'âme est intérieurement conduite par la voie du rien, des privations et de la totale nudité, elle souffrirait plus volontiers d'être abandonnée à toutes les sortes de tentations, à toutes les impressions diaboliques, aux pensées les plus criminelles, aux plus terribles mouvemens de désespoir, aux passions les plus irritées, toutes ces choses avec toute leur rigueur lui étant bien plus supportables que son état de néant et de nudité; en voici la raison : 1. Parce, que dans les peines les plus dures, au moins la nature trouve où se prendre, et il n'est rien où elle ne se prenne pour fuir sa perte et sa destruction, comme celui qui étant prêt de faire naufrage, se prend indifféremment à des épées et à des rasoirs pourvu qu'il se sauve; 2. de plus, c'est que, dans les croix les plus sensibles, l'esprit a de quoi s'exercer en s'animant et en combattant, et l'action est conforme à sa nature qui ne vit que d'activité; 3. de plus, une personne souffrante, travaillée de tentations par les démons et par les créatures, a pour le moins ce témoignage que Dieu pense en elle, puisque les croix sont les véritables marques de son souvenir.

Or ces trois marques ne se retrouvent point dans la voie du rien et des privations, parce que l'esprit humain ne trouve ici rien où se prendre et où s'appuyer, et ainsi il y trouve sa destruction et sa mort; parce qu'il demeure sans action, n'ayant point de sujet sur qui s'exercer; parce qu'il se voit comme dans un oubli total de son Dieu, qui ne se manifeste par aucun trait, ni de rigueur, ni de douceur. C'est ce qui fait que le cœur s'attache aux souffrances, jusqu'aux tentations, et qu'il vit de ses propres peines.

Or cet attachement aux peines intérieures est imparfait et vicieux, aussi bien que celui qu'on a pour les extérieures, par la raison que cet attachement porte l'esprit à se reposer et s'appuyer ailleurs que dans Dieu, qui ne peut souffrir que l'âme vive d'autre union que de la sienne, voulant être seul notre chaîne, et avoir seul le sacrifice de notre liberté. Les raisons que j'ai alléguées ci-dessus pour montrer la corruption des attachemens aux croix extérieures, prouvent et condamnent les attachemens aux intérieures; tout cela s'entend néanmoins dans les voies ordinaires.

Car je dis maintenant que ce peut être une disposition bien sainte, d'aimer tendrement les peines intérieures et de s'y attacher avec tous les excès de son cœur, parce qu'à peine peut-il se faire que la nature monte jamais jusque-là, de reposer et de se complaire dans les délaissemens, dans les ténèbres, dans les passions irritées, dans des idées et des représentations horribles. Et

pourquoi ? parce qu'elle ne trouve aucun soutien dans ces sortes de peines qui ne font point de bruit, qui sont secrètes et toutes spirituelles ; c'est pourquoi , si l'esprit s'y attache et s'y lie par d'intimes immolations , il faut dire que c'est la grâce qui forme ces généreux attachemens et ces saintes complaisances ; et alors cette disposition est un pur effet de la grâce ; or quand la grâce opère , son opération laisse toujours dans l'âme des effets de sanctification.

Après tout ce que je viens de dire , en vérité , Théonée , ne faut-il pas conclure que votre cœur doit travailler à un admirable dégagement , puisqu'il doit même se trouver jusque dans les croix où il semble que toute la nature devrait avoir permission de s'abandonner et de s'y attacher sans mesure ? Tirez donc avec moi ces conséquences de tout ce discours ; et si vous n'êtes pas du nombre de ces grandes âmes , qui étant insatiables de croix , doivent appréhender d'y souiller leur pureté , et pour lesquelles j'ai voulu traiter une matière si délicate ; au moins ne laissez pas d'en recueillir des fruits remarquables par quelques réflexions que je vous suggère.

1. Jugez combien vous devez élever votre esprit au-dessus de tout le créé , quelque parfait qu'il puisse être , puisque votre volonté ne doit pas se lier aux croix , quoiqu'elles soient le moyen le plus court et le plus avantageux pour arriver à la perfection , parce qu'elles cesseraient de vous être avantageuses si vous les aimiez par attachement. 2. Inférez de là jusqu'à quel point Dieu veut une âme dans la plus exacte pureté , puisque les croix dont le propre est de purifier , comme le feu , ne feraient plus leur devoir dans la conscience , si le cœur s'y attachait par quelque dérèglement. Sincèrement , Théonée , cela est bien étrange , que Dieu qui nous veut tous purs , ne veuille pas même que nous nous attachions à ce qui nous purifie. 3. Inférez encore de là , la grandeur de ses desseins et sa délicate jalousie , en ce qu'il veut être tellement seul dans le cœur , puisqu'il ne peut souffrir qu'il ait la moindre liaison , soit pour les choses désagréables qui sont les croix , soit pour les choses agréables qui sont les charmans objets des sens.

4. Mais de ces principes , passez plus avant , et dites : ô ! qu'il faut donc s'éloigner du plus petit attachement , et l'abhorrer , quand il est un peu conforme à notre sensualité , puisque les croix qui n'ont rien qui nous flatte deviennent en quelque manière criminelles , quand on n'y est pas avec une sainte indifférence. 5. Faites encore un pas , et voyez par-là jusqu'à quel point nous

devons être dégagés , puisque sans appuyer nos regards sur quoi que ce soit , nous devons les arrêter uniquement sur Dieu tout pur , et qu'il n'est point d'état imaginable où le cœur humain doive s'attacher.

Apprenez donc encore une fois , Théonée , à être parmi les croix dans toute la pureté ; et si l'on se souille jusqu'au milieu des feux purifiants , hélas ! quel soin ne faut-il pas apporter pour ne point contracter de souillures dans les choses communes , mais , bien plus , dans le goût et dans l'abondance des douceurs ?

MAXIME VI.

Après avoir connu l'attrait particulier d'une âme , il faut l'aider et la conduire selon son attrait.

§ Cette maxime est d'une telle conséquence , que de son intelligence et de son usage dépend la ruine ou la perfection des âmes ; et j'estime que s'il y a une chose qui aide pour leur conduite , celle-ci , selon mon sens , doit être la première. Nous savons déjà que la perfection solide et véritable doit se régler sur la condition et l'état d'un chacun , et se mesurer à ses emplois ; c'est ce que j'ai montré dans la maxime cinquième du 1^{er} liv. Personne ne doute que toute autre perfection , qui s'écarte de cette règle , ne soit dans l'erreur. C'est pour cela que les sages directeurs sont assez convaincus qu'ils doivent accommoder leurs avis et leurs conduites à l'état et aux emplois des personnes , et faire que leurs vies et toutes leurs manières d'agir y soient conformes. Mais il y a une autre règle de perfection bien plus intime , Théonée , et plus cachée : ce sont de certains secrets mouvemens de l'âme , particuliers et personnels , qui l'attirent et qui la touchent pour lui donner une forme singulière de perfection à laquelle Dieu la destine.

Je dis donc qu'il importe grandement de la mener dans cet attrait. Voici quelques considérations qui pourront vous éclairer , et qui peut-être ne vous seront pas inutiles.

§ I.

Les préceptes divins et ecclésiastiques sont universellement pour tout le monde , et personne , ou de son autorité ou sans cause , ne peut s'en dispenser. Les religieux vont plus loin , et après s'être engagés volontairement à observer les conseils évangéliques , par vœu , ils n'y sont pas moins obligés qu'aux pré-

ceptes, puisque, selon saint Bernard, « ce que professe le religieux devient à son égard un précepte, ce qui lui était auparavant libre, devenant pour lui une nécessité (1). » Voilà les règles de perfection communes généralement à ces deux états. Il y a, de plus, une règle intérieure de perfection pour de certaines âmes, laquelle dépend des touches et des mouvemens que Dieu donne au cœur, par où il se manifeste, et leur intime la manière de perfection qu'il veut d'elles.

L'expérience qu'on en a montre assez que toutes ne sont pas touchées d'un attrait particulier et d'un mouvement qui leur marque une perfection singulière où Dieu les veut. Le commun des Chrétiens est dans les préceptes; le commun des personnes religieuses est dans les vœux et les règles; et les uns et les autres vont d'ordinaire, chacun en son état, dans les voies communes de salut et de perfection.

Pour cet attrait, il se trouve qu'il n'y a que de certaines âmes choisies qui ressentent ces inspirations intérieures et ces sollicitations secrètes, afin de travailler à la perfection singulière qui leur est montrée; c'est que Dieu a sur elles des volontés extraordinaires de sainteté, il s'y applique par ses continuelles opérations, et il en prend un soin d'époux autant que de père, pour se faire en elles la demeure de ses délices et de son amour.

§ II.

Mais comment peut-on bien définir cet attrait? On peut le définir : un appel de Dieu à un état de conscience particulier et extraordinaire. Par exemple, telle personne est appelée et a son attrait aux austérités corporelles, celle-là à une recollection continuelle, celle-ci à la solitude et à l'éloignement des créatures; cette autre à l'amour des humiliations, celle-ci à un tendre amour envers Jésus; celle-là à une disposition perpétuellement respectueuse devant la majesté de Dieu, et ainsi d'autres pareilles, et différentes touches que l'esprit de la grâce imprime. Cela s'appelle donc l'attrait d'une âme, où va uniquement sa tendance et tout son poids, et où Dieu porte incessamment par son opération.

Mais il est bon de savoir que cet attrait et cet appel à cette perfection particulière se fait bien diversement : quelquefois c'est une voix distincte et intérieure qui se fait entendre au fond de l'âme; le plus souvent, c'est une inclination secrète et une dispo-

(1) Tra. de præc. et Disp. ca. 2.

sition toute répandue dans l'âme, qui fait que, sans raisonnement et sans discours, elle s'applique et va où son attrait la porte ; d'autres fois, c'est une suavité, c'est une lumière, c'est une blessure du cœur.

§ III.

Néanmoins, Théonée, vous ferez réflexion que cet attrait n'est pas toujours le même dans une âme, en sorte que toute la vie elle soit dans une même disposition.

Il en est comme des vents les plus favorables, qui ne soufflent pas toujours ; ainsi les dispositions du cœur varient selon le souffle du divin Esprit. Une disposition persévérera sans changement, les semaines et les mois, et quelquefois les années, et puis elle change par un nouveau souffle du Saint-Esprit. Ces choses vont et viennent dans une vicissitude continuelle, en un point que souvent dans un seul jour l'âme passe par plusieurs différentes dispositions, aussi changeantes que le sont les divers nuages qui nous passent sur la tête. Et ce changement de dispositions est si propre à l'esprit de Dieu, remarque sainte Thérèse, que si la disposition d'une âme, quelque sainte et élevée qu'elle soit, était toujours égale et dans le même état, elle devrait être suspecte.

§ IV.

Il n'est rien qui ne souffre deux visages, tant la surprise et le déguisement sont ordinaires dans les opérations intérieures. C'est pourquoi, Théonée, vous pouvez me demander quelles sont les manières dont un directeur peut faire discernement si cet attrait est du bon ou du mauvais esprit. Je vous réponds que l'on peut juger que cet attrait particulier, dont l'âme est pressée, vient de Dieu, soit que cette impression porte à la solitude, soit qu'elle porte à la recollection ou à la haine de son corps, ou aux humiliations ou à choses semblables, pourvu que toutes les circonstances suivantes s'y rencontrent, savoir : 1. Si l'attrait dure quelque temps notable ; car l'on juge, par sa persévérance, que ce n'est point une légèreté et quelque feu d'imagination. 2. S'il est dominant, et si toutes les autres impressions et mouvemens lui sont inférieurs, n'entrant pas si avant dans l'âme ; car l'on peut assez bien juger, par la force de son opération, que c'est un attrait singulier de Dieu. 3. Si l'âme ne peut s'occuper de quelque autre chose de saint que de son attrait ; car alors cette impuissance pour toute autre occupation est un témoignage que celle où l'âme a de la facilité est de Dieu. 4. Si, étant à l'o-

raison et devant Dieu, l'âme tombe d'elle-même et toujours dans son attrait et dans sa disposition, sans y rien faire et sans s'y exciter ; car cette pente et cette inclination si naturelle montre bien qu'un autre esprit que le sien agit. 5. Si elle sent de la violence, lorsqu'elle veut s'occuper de quelque autre chose que de ce qui l'attire ; car cette violence est une preuve que Dieu la veut toute entière dans les exercices où elle trouve plus de douceur. 6. Enfin, si elle est toujours avec repos et tranquillité dans la disposition de son attrait ; car ce calme et cette paix continuelle ne peut être qu'un effet de l'esprit de Dieu, qui opère cette disposition. Quand toutes ces circonstances accompagnent l'attrait d'une âme, l'on peut juger que sa disposition est de Dieu et non pas un effet de l'imagination.

Suite du même discours.

Ayant reconnu l'attrait d'une âme, il faut faire grande attention pour la conduire uniquement dans son attrait et pour l'avancer en perfection. C'est-à-dire qu'il faut toujours prendre garde à ne point la faire sortir de sa disposition, mais y accommoder toute sa conduite pour seconder les desseins de Dieu en favorisant son opération.

Je vous le prouve , Théonée. Par exemple , si une personne est attirée à la crainte, elle ne doit point être élevée à des voies d'amour. Si elle est portée à contempler la terreur des jugemens de Dieu, elle ne doit point prendre le change pour penser à ses miséricordes. Si elle est occupée de l'horreur de ses péchés, elle ne doit point penser à la beauté de la vertu. Il faut toujours que l'âme se borne et se resserre dans sa disposition et dans son attrait, quelque autre prétexte qui puisse être d'occupation plus éminente, comme je vais le dire. Parce que cette disposition particulière et d'attrait est la voie de Dieu, à laquelle toutes les conduites d'un directeur doivent s'accommoder.

Ce n'est point au valet de faire la loi au maître et de lui en imposer : la disposition de cette âme est une loi au directeur et une règle sur laquelle il doit former tous ses avis et être fort attentif pour ne rien faire qui trouble ce que Dieu fait. Il faut même traiter cette âme dans sa disposition avec un certain respect jusqu'à la vénération, en pensant que le maniement du plus saint œuvre de Dieu, qui est la sanctification des âmes est commis à la direction d'un homme (1). Et si Dieu lui-même a un grand respect

(1) Sap. c. 12.

pour cette conscience dans sa conduite , ne faut-il pas que le directeur en ait pour ce que Dieu y opère et qu'il ne le touche que pour l'aider et non pour le détruire.

Je dis encore, que l'âme doit être particulièrement conduite dans son attrait ; parce que sa perfection y est uniquement attachée. Et pourquoi ? parce que encore une fois la perfection de l'âme est à suivre l'appel de Dieu. L'attirant donc à une telle disposition intérieure dont il sait les besoins et les manières pour la sanctifier ; c'est le devoir et l'adresse du directeur de se joindre et de ne point la faire sortir de sa disposition ; car il n'est point pour elle d'autre perfection que celle qui lui est marquée de Dieu ; et un homme ne doit pas prétendre de la perfectionner à sa mode.

De plus, ces attraites et ces dispositions particulières sont les voies où Dieu exerce principalement son empire et son domaine sur le fond de l'âme, n'étant qu'un Dieu qui puisse y produire ces opérations et les changer comme il lui plaît. N'est-ce donc pas au directeur de laisser Dieu exercer en paix ce domaine et de n'en pas retirer la conscience en changeant ses opérations ?

Vous pourriez me demander, Théonée, puisqu'il y a des voies plus parfaites, que la disposition et que l'attrait où quelquefois l'âme se trouve, s'il n'est pas permis de l'élever à ces voies et de la faire sortir de ce bas étage ; car il faut toujours, dit-on, faire marcher une âme par de plus nobles progrès. Je réponds que non ; et puisque vous remuez une question de cette conséquence, il faut pleinement vous y satisfaire.

Ce serait à mon avis se tromper, de penser qu'il faille toujours mener une âme au plus haut et au plus parfait, nous l'avons déjà vu dans la maxime 4, du liv. 1. Pour vouloir suivre cette maxime de direction, n'est-ce pas ce qui ruine la santé de tant de personnes, ce qui les dégoûte de la vertu et ce qui les fait avorter avant le temps ? C'est qu'on veut les pousser plus loin que ne porte leur attrait, un directeur suivant quelquefois la sublimité de ses idées et non pas la disposition de l'âme qui doit être sa règle.

Ce n'est point, ce me semble, au directeur de tant faire et de tant bâtir dans une âme ; c'est plutôt son devoir d'écarter tous les obstacles et non pas d'élever, l'élévation d'une âme étant proprement l'occupation et l'emploi de Dieu. Son devoir est d'ôter et de retrancher incessamment, et le propre de Dieu est de mettre la forme plus ou moins noble comme il lui plaît.

Il ne faut donc pas vouloir porter toujours une personne au plus parfait, et si son attrait et sa disposition est d'une vertu inférieure, ce serait tout gâter, de vouloir l'élever à une plus émi-

nente. Et ainsi, il faut conduire une âme par la crainte et par l'horreur de ses péchés quand Dieu l'y attire et ne pas l'en détourner pour la faire entrer dans les voies d'amour. La voie d'amour est de soi plus parfaite je l'avoue, mais elle n'est pas dans cette circonstance la plus grande perfection de cette âme ; sa plus grande est son attrait présent , quoiqu'elle soit d'une disposition plus basse et moins pure ; car sa grande perfection est d'être où Dieu la veut et l'appelle. Jugez par là , où en sont ceux qui veulent toujours faire prendre le vol aux âmes, qui les font venir à leurs idées et qui ne les conduisent pas dans l'attrait particulier dont Dieu les touche.

§ II.

Il nous reste à faire une dernière considération pour conclure ce discours. Puisqu'il faut mener une âme dans son attrait particulier, l'on demande ce qu'il faut observer dans cette conduite, pour faire profiter son attrait et pour faire qu'un directeur conspire en quelque manière avec Dieu à sa perfection : voici ce que j'en pense, Théonée.

1. L'estime qu'une personne étant ainsi touchée de quelque attrait particulier, qui fait sa disposition habituelle et dont elle est toujours pleine et pénétrée, un directeur ne doit point avoir avec elle d'autres discours que ceux qui regardent sa disposition : parce que tout autre discours peut la partager et distraire ainsi de ce que Dieu opère par application à des idées différentes ; et il me semble que l'adresse du directeur doit être que tous ses entretiens avec cette personne tendent à la confirmer dans la disposition de son attrait ; ou bien c'est ruiner par ses discours ce que Dieu veut faire par son opération.

2. Ce n'est pas assez : parlant à une âme de sa disposition, il me semblerait encore à propos qu'un directeur ne le fit pas avec tant d'ardeur de dévotion, ce qui pourra surprendre d'abord. Parce que tout cela ne fera qu'engendrer dans cette âme un feu naturel , comme il arrive assez souvent dans l'entretien le plus saint que l'on pense être une divine chaleur, et cette chaleur est toute humaine et dans le sang ; mais, à mon avis, il serait bon de traiter cette âme avec tant de délicatesse que l'on n'y mit rien de l'homme. Je voudrais donc, Théonée, que vous ne lui parlassiez point de son attrait qu'avec beaucoup de modération, afin que son cœur ne prit feu que du Saint-Esprit et non pas du feu de vos paroles ; ce que je dis sans blâmer la ferveur des entretiens dont il sera parlé ailleurs.

3. Je pense que le soin particulier doit être surtout de ne rien

imposer à une personne qui est en cette disposition. Toutes les pratiques, tous les actes et tous les exercices les plus dévots ne sont point alors de saison, et si on l'en charge, c'est gâter l'opération de Dieu et la violenter. La principale maxime doit être en ce temps de ne faire presque rien où Dieu fait presque tout, et de ne rien mettre dans un esprit qui est plein de ce que Dieu y opère ; car cet attrait particulier dont il presse l'âme est comme une leçon qu'il lui donne à apprendre et où il veut qu'elle soit toute appliquée ; ce n'est donc pas à nous de donner une nouvelle leçon par des pratiques et par des méthodes, mais de bien aider l'âme à prendre celle qui lui est donnée de Dieu. Je plains ici grandement ces personnes, lesquelles, parmi tant de savans directeurs, en rencontrent quelquefois de si méthodiques et de si resserrés, que, pour vouloir être trop raisonnables, ils sont de purs hommes dans ces conduites où il faut beaucoup de divin qui, s'unissant à la raison, en relève la bassesse et en dissipe les ténèbres. Il s'en suit de là qu'ils font souvent le tourment et le supplice de ceux qu'ils conduisent, parce que, Dieu tirant ces personnes d'un côté et leurs directeurs voulant les mener ailleurs, ces pauvres âmes, qui au reste veulent obéir, en sont à de très-dures agonies.

4. Le dernier avis qui se présente est que, comme le directeur doit peu agir, il doit aussi faire que cette âme opère fort peu et la faire sortir de toutes ses propres industries. Il doit la former à se tenir toute recueillie dans son attrait : simplement, sans se retourner tant sur elle-même ; nuement, sans se multiplier par cent opérations ; respectueusement, regardant sa disposition comme l'œuvre de Dieu qu'il opère en elle. La raison est parce que c'est un temps où l'on ne doit pas agir, mais suivre fidèlement le mouvement de la grâce ; en sorte qu'il faut beaucoup d'attention au directeur pour empêcher que la personne ne s'occupe trop en son fonds.

Le grand principe, Théonée, doit donc être de regarder le Saint-Esprit comme le premier directeur des âmes, d'en remarquer les opérations, et d'y conformer sa conduite : car celui qui s'ingère dans le maniement des consciences par une bonne opinion de sa propre suffisance, s'égare nécessairement et entraîne son pénitent dans son égarement, tant est vrai ce que dit Notre Seigneur, « que si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse qu'ils veulent éviter (1).

(1) Mat. c. 18.

MAXIME IV.

Il faut aider les âmes qui sont en voie d'union , en faisant cesser leur propre opération.

Cette maxime, Théonée, pourra peut-être d'abord causer quelque sujet d'étonnement à plusieurs; à ceux qui n'ont pas l'intelligence de ces voies et à ceux qui , de leur mouvement et de leur propre industrie , veulent se jeter dans cette manière d'agir. Les premiers sont de ceux qui condamnent facilement tout ce qu'ils ne comprennent pas et qui veulent universellement que les âmes soient dans les actes et dans des méthodes réglées; et les seconds sont de ces personnes qui veulent s'élever d'elles-mêmes , avant qu'on leur dise qu'elles montent au haut de la table, et qui, par un amour aveugle de leur élévation , s'établissent dans de certaines suspensions imaginaires. Cela m'obligerait à ne pas parler d'une matière si délicate, pour ne point faire crier les uns et pour ne point nuire aux autres , si je n'avais égard à l'utilité de ceux que Dieu appelle à une si sainte disposition.

Mais , avant que de vous parler sur ce sujet , il importe grandement pour votre instruction , Théonée, que vous sachiez deux choses : la première, que c'est une méthode fort commune dans la dévotion d'entrer en de certaines cessations d'actes intérieurs où l'on se flatte vainement, par une pure illusion d'imagination, qu'on est dans une manière d'oraison bien élevée; la seconde, qu'il n'importe pas moins que vous connaissiez , est que bien des âmes très-unies à Dieu s'opposent à ses desseins et sont beaucoup retardées pour ne pas savoir se laisser aller à cette heureuse et sanctifiante perte. C'est pourquoi , pour le bon plaisir de ceux ou qui pourront condamner ce que peut-être ils n'ont jamais bien étudié , ou qui pourront user mal de cette explication, je ne penserai qu'à l'utilité des âmes qui sont appelées à la voie d'union , lesquelles doivent , selon moi , être aidées par la cessation de leurs propres opérations , sans laquelle la grâce ne fait plus rien en elles, ou du moins le royaume et la vie de Dieu n'y peuvent entrer. Et , pour vous faire entrer vous-même clairement et par ordre dans cette matière , Théonée , nous ferons cinq questions.

§ I.

LA PREMIÈRE QUESTION est : Quelles sont les âmes qui sont en voie d'union ; afin de ne pas s'égarer dans leur conduite, et par cet

égarement , de ne pas ruiner les consciences , plutôt que de les édifier ?

Je réponds que l'on peut souvent y être pris , et mettre des âmes où elles ne sont pas ; ce qui peut arriver assez facilement , ou à de nouveaux directeurs , ou à ceux qui aiment les choses rares , ou à des esprits faciles et crédules , ou à des cœurs affectifs , qui s'échauffent aussitôt en apprenant les belles dispositions d'une âme. Ces sortes de personnes sont ordinairement prises dans le jugement qu'elles portent des opérations de la grâce , et croyant des âmes bien plus élevées qu'elles ne sont , les perdent innocemment. Il arrive de là un grand mal pour les consciences que l'on conduit , qui est , qu'après de longues années , une personne sera dans l'occasion , aussi vive en ses passions , que si jamais elle n'y avait travaillé ; ce qui ne se voit que trop dans plusieurs personnes , qu'on appelle des éclairées et des éminentes , parce qu'au commencement l'on en fait des saintes et des élevées , ne l'étant pas en effet. Et sur ce fonds , pour n'en avoir pas fait assez le discernement , on les a menées par de fausses lumières. Il faut donc être bien attentif pour ne pas se tromper sur le jugement qu'on porte de ces âmes que l'on pense être parvenues à la voie d'union , afin de les mener d'après ce principe , et d'y appuyer sa conduite. Entre les règles de ce discernement , j'en trouve trois , qui , à mon avis , peuvent nous assurer qu'une âme marche en voie d'union avec Dieu.

1. Il faut voir si cette personne est bien morte à tous ses sens et à toutes ses inclinations ; c'est-à-dire , s'il y paraît quelque chose d'humain et de naturel , dans l'usage des objets ; si les sorties , si les démonstrations , si les applications , si en un mot toutes les manières d'agir sentent un peu l'homme. Car les sens doivent être tellement morts à leurs objets propres , le cœur à ses plus légères inclinations , les actions les plus simples et les plus communes à tous les mouvemens naturels dans une âme qui est arrivée à cette divine union , qu'on n'y remarque rien qui ait quelque chose d'humain. La raison est : parce que l'esprit de Dieu ne contracte jamais d'intime union qu'avec une personne parfaitement morte ; et pour cette union parfaite il en suppose la parfaite mort aussi nécessairement , que l'âme suppose un corps inanimé , avant que de faire union avec lui.

2. La seconde règle , pour voir si une âme est élevée à l'état d'union , c'est d'observer si elle tombe souvent dans des défauts de passion ; si cela est , vous avez une marque infailible qu'elle n'y est pas. Et c'est aussi par là que l'on infère assurément que de

certaines gens, qui paraissent extraordinaires, ne sont pourtant que dans l'illusion. Car je veux que toute personne, quelque vertueuse qu'elle soit, ne soit pas impeccable; néanmoins il est rare qu'étant dans la voie d'union, elle fasse souvent des fautes considérables. Pourquoi cela? Parce que dans cette disposition leur esprit devient un avec l'esprit de Dieu. Et l'esprit de Dieu étant impeccable, il communique à ces personnes une espèce d'impeccabilité. C'est ce qui fait qu'à peine y trouve-t-on matière d'absolution, leurs chûtes n'étant ordinairement que des infirmités de nature et des faiblesses inévitables.

3. La troisième règle de discernement, pour les personnes qui sont en voie d'union, est que d'ordinaire l'opération divine les emporte; car il est rare qu'elles agissent d'elles-mêmes, à cause du principe de cette opération, qui est l'esprit divin; car cet esprit dominant en elles, c'est aussi lui qui fait tout communément, et elles ne font qu'en recevoir librement l'opération. Voilà à peu près les trois règles qui peuvent aider à faire le discernement de ces âmes, dans lesquelles il faut travailler pour faire cesser leur opération propre.

§ II.

LA SECONDE QUESTION que l'on fait, est de savoir pourquoi il faut faire cesser l'opération propre dans ces personnes, élevées à la voie d'union?

Je vous réponds, Théonée, et je pose pour principe, que tout ce qui est créé, quelque spirituel qu'il soit, apporte quelque empêchement à la parfaite union divine; parce qu'il faut toujours une séparation entre ces deux extrêmes, Dieu et l'homme; et l'opération propre étant une production humaine, jette comme un nuage entre l'homme et Dieu, ou, si vous voulez, multiplie, et par cette multiplication, empêche la parfaite union.

De plus, n'est-ce pas ce que disent les Pères, entre autres, saint Bonaventure et Richard de saint Victor, que l'âme, pour entrer en union avec Dieu, doit être toute perdue? elle ne se perd pas dans sa substance, comme dit saint Bernard, ou elle retournerait au néant; mais sa perte consiste, disent-ils, en celle de ses opérations, sans laquelle elle ne peut passer dans cette union divine.

D'ailleurs, c'est une chose connue de tous les spirituels, que l'opération propre retarde l'opération divine, et que, tandis que nous agissons en nous-mêmes tumultuairement, Dieu agit très-peu: parce que (c'est le grand principe que je traite fort au long, dans la maxime de la vie de Jésus en nous, livre III.) Dieu a pour fin

d'opérer seul en l'âme avec le temps. Ce qui est si sensible par l'expérience, que plus on s'approche de Dieu, plus on sent un poids secret, qui porte à ce qu'on appelle inaction, et au silence intérieur?

Et puis, ne sait-on pas que, lorsque l'âme opère, quelque unie qu'elle soit avec Dieu, elle peut aisément se souiller par quelque satisfaction, par quelques regards curieux sur ce que Dieu fait, et par quelque complaisance dans son opération.

Enfin c'est une maxime, que pour ces âmes extraordinaires, le grand soin doit être de les conduire dans une mort continuelle, et de les anéantir, à proportion que Dieu les élève : Or elles se retirent de cette mort et de ce rien, par leur propre opération, parce que cette opération leur rend la vie.

Et pour conclure, souvenez-vous, je vous prie, que le souverain domaine de l'esprit de Dieu dans une âme, est d'y produire ses sacrés mouvemens, comme il lui plait et quand il lui plait. Toutefois cet esprit saint n'a jamais toute la liberté de son opération, avec un empire plein et entier, pendant que l'âme a aussi ses mouvemens par ses propres opérations; car ainsi ses mouvemens ou lient, ou arrêtent ceux du Saint-Esprit, qui est un esprit libre et délicat. Jugez par ces raisons, Théonée, combien il est nécessaire de faire cesser les opérations propres dans les âmes qui sont en voie d'union.

§ III.

LA TROISIÈME QUESTION est celle-ci : de quelle manière il faut faire cesser ces opérations?

Pour en bien comprendre la manière, il faut savoir auparavant quels sont les temps et les dispositions, où les plus saintes personnes ont coutume de se multiplier en actes, et de s'animer, se persuadant qu'il faut toujours travailler intérieurement, quoi qu'en effet ce ne soit que pour satisfaire de certaines idées, où elles tiennent fortement.

Je remarque donc trois dispositions dans ces âmes, où l'entendement et le cœur opèrent et travaillent incessamment.

1. Quand elles ne ressentent aucune opération divine et quand Dieu a retiré ses goûts et ses lumières, elles font d'étranges efforts de tête et de cœur, comme pour obliger Dieu à venir et à remplir le vide où elles se trouvent, ne pouvant souffrir qu'elles ne soient toujours dans l'onction et dans les clartés.

2. Quand elles sont convaincues qu'il faut attendre Dieu et supporter ses absences, elles ont été long-temps à patienter, sans

voir l'effet de leur patience par quelque céleste visite ; alors ennuyées de cet état , et comme perdant patience , il n'est point de manière d'opérer , dont l'esprit ne se serve ou pour plaindre son mal , ou pour appeler à son aide , ou pour se rassasier et se contenter par cent actes et par cent industries , après un si long jeûne , comme un famélique , qui en prend excessivement pour se récompenser d'une longue disette.

3. Enfin , quand ces âmes sont touchées divinement et qu'elles en expérimentent quelque amoureuse opération , ne pouvant se contenir en elles-mêmes , elles agissent aussitôt pour seconder ou pour augmenter le sentiment , le feu et les lumières où elles sont ; car c'est l'ordinaire qu'elles se mettent comme de partie avec Dieu , voulant accroître l'opération divine par des efforts naturels et faire plus dans leur conscience , que la grâce n'y veut opérer.

Il faut donc faire cesser toutes ces sortes d'opérations propres dans ces âmes extraordinaires , et en voici la manière :

1. Quand rien ne se passe en elles de particulier du côté de Dieu et qu'elles n'en ont aucune visite , elles ne doivent pas incontinent s'occuper d'actes et de pratiques comme pour suppléer au défaut de l'opération de Dieu , et pour ne pas perdre le temps , ainsi qu'elles se le persuadent ; mais elles doivent s'accoutumer au silence intérieur , elles doivent imiter ce silence divin en elles-mêmes. Dieu ne dit mot , il faut aussi qu'elles ne disent mot ; et elles ne doivent pas croire que Dieu , ou elles doivent toujours parler. Le maître dans sa maison se tait quand il lui plaît ; ce n'est pas au valet de l'interrompre : quand Dieu ne dit pas une parole dans ces âmes , elles doivent respecter son silence sans l'interrompre , et demeurer anéanties , pour imiter la ruine de leur opération propre et par leur cessation , la cessation de Dieu , comme n'ayant plus aucune prétention , ni droit d'action dans ce fonds divin.

2. Ces âmes ayant attendu long-temps la vue de Dieu , et ayant souffert ses rigoureuses absences , les ennuis et les dégoûts ; elles doivent sans bornes prolonger leurs attentes , si Dieu ne vient pas , et retenir leurs exclamations , leurs élans , leurs soupirs et tous les témoignages de leur langueur. C'est ainsi que restant dans une attente humble et mortifiée , elles doivent anéantir leur opération , se refusant toutes ces décharges et ces plaintes qu'on appelle amoureuses , mais qui ne sont souvent que des productions d'une nature impatiente et sensuelle , et des soulagemens qu'elles recherchent , pour adoucir ou pour bannir leur peine.

3. Quand Dieu se fait sentir par ces divines communications ; ma pensée est , que dans ce temps plus qu'en aucun , elles doivent

faire cesser toutes leurs opérations d'actes et de pratiques ; car il est étrange, Théonée, comme le goût divin fait que la nature se remue aussitôt qu'elle parle, qu'elle s'élève, qu'elle oublie avec qui elle traite, tant il est infiniment difficile et délicat de recevoir modestement une opération divine.

Tout ce qui doit donc leur rester dans ces célestes visites, n'est point autre chose qu'un esprit d'adoration envers celui qui s'abaisse avec tant d'amour ; un esprit de révérence envers l'opération qui se passe, étant si auguste et si sacrée, et un esprit d'anéantissement sous cette même opération divine, il n'est pas juste que la créature s'ingère d'agir avec le Créateur.

§ IV.

LA QUATRIÈME QUESTION, qui peut donner beaucoup de jour pour éclaircir les difficultés qui s'élèvent aussi contre cette maxime, et qui d'abord peuvent choquer rudement les esprits, c'est de savoir s'il n'est jamais permis à ces personnes élevées, d'agir intérieurement, de soupirer et de s'abandonner à toutes les ferventes affections du cœur.

Je vous réponds, Théonée, qu'elles le peuvent, et même qu'elles le doivent ; avec cette condition néanmoins, qui est que nous devons supposer qu'alors elles se sentent poussées intérieurement aux affections, aux sanglots et aux larmes. Car ces âmes doivent avoir pour leur grand principe, de s'accommoder au divin esprit, agissant et dominant intérieurement, et d'en suivre fidèlement les opérations.

C'est pourquoi (considérez, je vous prie, ces trois réflexions), 1. Lorsque cet Esprit Saint n'opère point au-dedans, cette âme, selon toutes ses puissances, doit se tenir au silence. 2. Lorsqu'il se communique par ses dons, elle ne doit avoir que révérence et que soumission. 3. Mais lorsqu'il la touche et la meut pour agir, elle doit suivre cette motion par une fidèle obéissance à cet esprit dominateur ; car alors ce n'est pas tant l'âme qui agit, mais, comme un instrument libre néanmoins, elle reçoit et elle suit le mouvement de ce divin esprit. Et c'est là proprement ce qui doit s'appeler le royaume, le domaine et le triomphe du Saint-Esprit dans une âme.

Et, par occasion, je vous dirai deux choses, Théonée, dont la remarque ne vous sera pas inutile sur ce sujet : la première, que les âmes généreuses, animées d'un esprit de haine et de mort, se refusent ordinairement la satisfaction de se soulager

par les affections , par les gémissemens et par les soupirs , afin que , par ce renoncement , Dieu seul soit leur satisfaction ; la seconde mérite bien , à mon sens , d'être fort considérée.

Je veux que nous puissions et que nous devions exercer intérieurement beaucoup de saintes opérations ; toutefois , il faut s'accoutumer à le faire dans le calme et sans bruit. L'ordinaire est que tout ce que le cœur et les puissances produisent en nous dans les choses les plus saintes et dans le recueillement le plus profond , se passe avec bruit et d'une manière d'opérer qui se fait toujours sentir ; c'est , Théonée , que la nature veut en tout avoir quelque témoignage de ce qu'elle fait pour s'y reposer et pour s'y complaire , et cette manière est assez commune à tous les gens de bonne volonté et même aux personnes spirituelles , si elles n'y sont bien éclairées. Accoutumez-vous donc d'opérer intérieurement , à si petit bruit et si doucement , que les actes et les opérations de votre âme lui soient presque inconnus à elle-même , pour en bannir la corruption qui se trouve très-souvent dans ces chaleurs d'opérations. Les plus grandes merveilles de la grâce se font dans le silence , comme si elles ne se faisaient pas. La grâce entre dans l'âme sans qu'on la sente et sans qu'on la voie. Il ne faut que trois paroles à voix basse pour mettre un Dieu sous les espèces , et quand elles fondent , il y fond aussi et y cesse d'être sans tant de bruit et de mystère. De même , dans toutes les occupations intérieures , il faut y avoir tant de simplicité et tant de paix , éloignant tout ce bruit des actes , qu'à peine l'âme se comprenne-t-elle elle-même.

§ V.

LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE QUESTION qu'on peut faire , c'est sur ceux qui ont coutume de se multiplier en actes et qui aiment et donnent cent pratiques. Ils pourront demander si ces personnes élevées ne perdent point le temps par une certaine oisiveté amusante lorsque devant Dieu elles se taisent , elles attendent et elles se tiennent dans un simple respect ; car c'est d'ordinaire ce que blâment hardiment ceux à qui ces manières de conduite ne plaisent pas.

Mais je réponds , pour les convaincre , si je puis , du contraire , et pour rassurer de certaines âmes à qui Dieu donne attrait pour cette simplicité intérieure , que , sans blesser le respect que je leur dois , ce qu'ils blâment en ce sujet ne semble pas être recevable , puisque ceux qui en suivent les sentimens font beaucoup gémir les consciences aussi bien qu'ils ruinent tous les desseins de

la grâce. Je ne condamne pas les méthodes et les manières réglées que l'on prescrit pour l'intérieur ; je serais un téméraire, car il en faut pour tous les esprits, qui ne sont pas tous capables de ces voies simples et dégagées ; mais aussi il ne semble pas insupportable que l'on veuille donner la gêne à des âmes qui ont de plus nobles attraites et les réduire à des règles qui captivent l'opération du Saint-Esprit. On peut donc dire que c'est un abus de penser que , dans cette cessation des propres opérations, l'on y perd son temps et que ce soit un amusement d'imagination. Je dis bien de plus, Théonée, que toute opération trop sensible et cette production trop échauffée de tant d'actes est le plus souvent une pure perte de temps , car ce n'est qu'un effet de l'amour de soi-même qui se cherche partout, qui veut toujours sentir, et qui , par une curiosité continuelle, veut voir ce qui se passe dans l'âme.

Enfin, je dis plus, pour satisfaire les esprits et pour achever cette question , que ce silence intérieur de l'âme, cette attente et ce respect devant Dieu n'est pas une pure oisiveté, mais une oisiveté saintement agissante. C'est une sorte d'oisiveté, parce que l'âme semble à elle-même ne rien opérer, tant elle le fait suavement et simplement. Cette oisiveté est pourtant agissante, parce qu'en effet l'âme n'est en silence que par un actuel empire de la volonté ; elle n'est en attente que Dieu la visite selon ses besoins, que par une humble patience qui la soutient dans cet état ; elle n'est dans une disposition de respect qu'en se recueillant, s'abaissant et s'anéantissant.

Cela donc n'oblige-t-il pas d'avouer que cette intérieure disposition de l'âme, de respect, d'attente et de silence, n'est point une disposition fainéante comme le veulent ceux qui décrient assez souvent ce qu'ils ne font pas ? Et par-là vous voyez que, quand j'avance qu'il faut dépouiller une personne qui est en voie d'union et celle qui en a l'attrait de toutes ses propres opérations, je l'entends des opérations sensibles, quoi que bonnes, des vives, des raisonnantes, des turbulentes, toutes manières très-communes, pour faire place à la plus simple manière d'agir et pour rendre l'âme capable de recevoir l'opération de Dieu.

Concluez, après ce discours, ô Théonée, si vous ne respirez point d'autre vie que celle du Saint-Esprit, de retenir grandement les opérations de votre cœur et d'en arrêter toutes les activités pour vous donner davantage au calme et vous habituer à une sainte cessation. Car c'est par-là que vous empêcherez la corruption de vos manières d'agir, que vous mourrez jusqu'à la ra-

cine, que vous vous établirez en paix, et que vous ferez vivre et régner en vous l'Esprit de Dieu.

MAXIME VI.

Il est quelquefois avantageux à une âme de la laisser dans la désolation.

Cette maxime, Théonée, est aussi nécessaire à la perfection qu'elle peut au premier abord paraître extraordinaire. Je vais en parler pour calmer l'inquiétude empressée de certaines personnes qui font tout pour sortir des désolations intérieures où quelquefois elles se trouvent, et pour corriger la compassion trop tendre et excessive de ceux qui, en ayant la conduite, n'épargnent rien pour les tirer de leurs peines. Nous pouvons dire que les uns et les autres perdent un temps très-précieux; les premiers par cent soins qui font leur supplice lorsqu'ils cherchent leur affranchissement, et les seconds par une tendresse qui est souvent plus préjudiciable que la plus dure sévérité.

Cela m'oblige d'établir cette vérité, que dans la conduite des âmes, il est souvent très-salutaire et infiniment avantageux d'en laisser de certaines dans leurs peines intérieures et de leur en laisser boire tout au long sans rien faire pour les tirer de cet état. Néanmoins je suppose auparavant une chose, c'est que ces personnes aient beaucoup de générosité pour supporter une si haute et une si forte conduite; car si elles étaient d'esprit petit et pusillanime, le directeur à mon sentiment doit avoir tous les soins et toutes les indulgences pour en calmer la tempête ou pour en adoucir les amertumes.

Jemets donc deux sortes de gens dans ces désolations intérieures, les commençans et les avancés. Et je dis, que pour de différentes raisons, il est bon d'y laisser tremper tout à l'aise les uns et les autres comme une éponge dans une liqueur bien amère.

CHAPITRE PREMIER.

Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes qui commencent dans leurs désolations intérieures.

§ I.

Pour les premiers qui entrent au service de Dieu par une sincère conversion, la vue de leurs péchés passés a coutume de produire en eux quatre sortes de peines qui les tyrannisent.

1. La grandeur de leurs crimes les poursuit partout avec de si vives représentations, qu'ils sont obligés d'en boire la honte en eux-mêmes, la grièveté en est exagérée par leur bassesse et par le démon, ce sont des furies intérieures qui en font voir l'énormité et jusqu'à quelle profondeur l'âme s'est précipitée.

2. Cette vue exagérée des péchés est suivie de cruels remords, dont la conscience est incessamment déchirée ; ce sont des exakteurs domestiques, qui de jour et de nuit, dans les compagnies aussi bien que dans le cabinet poursuivent de leurs pointes la conscience et la pénètrent si bien qu'elle en est en tout temps et en tous lieux une victime continuelle qui ne trouve pas un moment de repos au milieu de ses supplices intérieurs.

3. Mais ces remords sont bien augmentés par la vue des jugemens de Dieu, que cette pauvre âme connaît lui être réservés. Ce juge est toujours devant ses yeux comme l'est ce terrible moment, où il lui faudra comparaître dans une difforme nudité et toute couverte de ses crimes ; ce qui fait qu'on en voit quelquefois dessécher et dépérir par les craintes et par les tremblemens dont ils sont saisis.

4. Et pour comble de son extrême désolation, les pensées, de désespoir viennent achever son malheur, lui représentant un Dieu inflexible, des crimes impardonnables, un paradis perdu pour elle à jamais, et une malheureuse éternité qui ne peut lui manquer. Tout cela sont autant de flèches qui la perçant cruellement lui font perdre l'esprit, et Dieu armé de terreurs ne cesse point de la combattre (1).

Ce sont les tourmens intérieurs que les péchés passés d'une personne nouvellement convertie, portent très-souvent dans son âme. Mais pendant que cet orage dure, il faut que le sage directeur fasse comme le sage pilote, qui pendant la fureur de la tempête ne s'amuse pas à rompre le vent et la vague, mais leur abandonne le vaisseau, n'ayant que le soin d'en empêcher le naufrage. Il faut de même que le directeur adroit et prudent laisse cette âme engloutie dans tous ces flots n'ayant d'attention et de soin que d'en empêcher la perte. Et il est judicieux d'en user ainsi pour sa conduite, comme il est très-avantageux pour sa sanctification, en voici les raisons.

§ II.

Dieu a ses desseins de purifier toute personne des souillures de sa vie passée quand elle se met à son service ; et cette voie de

(1) Job. cap. 6.

purgation est d'une absolue nécessité plus ou moins, selon que Dieu a de nobles pensées de perfection sur son âme : C'est ce que dit le Saint-Esprit, « que Dieu la purge de ses péchés, pour l'élever après par l'abondance de ses faveurs (1). » Ces désolations intérieures causées en tant de manières par les péchés, sont les voies les plus purifiantes de toutes celles que Dieu applique pour consumer ses impuretés. Il faut donc, que pendant qu'elle est dans ce feu, un directeur la laisse brûler et que cette purgation et cette opération purifiante s'achève jusqu'à la dernière rouille. Si vous tirez le métal du fourneau et de la fonte, avant qu'il soit bien fondu, il ne sera jamais défait de ce qu'il a de grossier et d'impur. Et si vous retirez cette âme de son tourment et de son feu, elle restera toujours dans les impuretés de sa vie.

Il faut qu'elle demeure tout au long dans son martyre, et qu'un directeur, à l'exemple de Dieu, soit saintement impitoyable, l'abandonnant ainsi à son supplice, jusqu'à ce que la purgation en soit consommée. C'est pourquoi, Théonée, lorsque vous serez dans ces désolations de conscience, supportez généreusement ce divin martyre sans crier après votre délivrance, si vous voulez obtenir une pureté digne de Dieu; et ne vous laissez pas de ce tourment dont la sortie doit être couronnée de Dieu même. Trop aimables supplices qui vont jusque dans nos entrailles pour enbanir nos impuretés en les consumant, et pour y faire entrer Dieu?

§ III.

Je dis qu'il est bon et saint de laisser en proie à ses peines intérieures cette personne commençante, parce que les seconds desseins de Dieu sont qu'elle satisfasse à sa justice; « vous n'en » sortirez pas, dit le maître, dans l'Évangile, que vous n'ayez » payé jusqu'au dernier denier (2) : et un directeur ne doit point s'opposer à cette juste satisfaction en diminuant et en calmant les angoisses de cette personne par ses discours.

Mon Dieu, Théonée, (un peu de réflexion, je vous prie, je le dis avec étonnement) ne m'avouerez-vous pas que cette maxime a peu de sectateurs, d'aimer la justice de Dieu? C'est l'attribut le moins honoré, et à qui l'on rend le moins d'hommages; car ces hommages sont toutes sortes de croix, d'angoisses, de tentations, d'abandons intérieurs et extérieurs de la part de Dieu, et de toutes les créatures, etc. Ce sont ici les victimes qui lui sont

(1) Eccl. 47.

(2) Mat. 5.

dues ; et néanmoins il n'en est presque point qui ne veuillent se défaire de toutes ces tribulations, et n'en refusent le tribut à la justice de Dieu. Tout le monde crie : Bonté et miséricorde ; et personne ne dit : Justice divine, vengez-vous. L'on fuit cet attribut comme un exterminateur, et il en est peu qui lui fassent de volontaires sacrifices. Il est permis, je le confesse, de prendre tous les moyens pour se délivrer des fléaux de Dieu, ou pour les détourner ; et il serait grandement téméraire de condamner ceux qui le font. Mais, ô ! Théonée, que les sentimens des âmes généreuses sont bien autres ! Elles pensent que le vrai temps de la miséricorde est pour la mort, et que toute la vie doit être celui de la justice, pour n'en pas ressentir les effets dans le Purgatoire ou dans l'Éternité. Plus Dieu les frappe, plus elles disent : Justice de Dieu, frappez, et plus elles paient, plus elles veulent payer, se sentant toujours redevables. Elles ne souffrent pas seulement pour expier leurs péchés, mais pour contenter cette divine justice ; et après l'abolition totale de leurs crimes, elles ont encore une faim insatiable de lui rendre des hommages continuels de souffrances. Leur plaisir est que, dans leurs désolations les plus amères, la justice de Dieu en prenne ses complaisances, et cette complaisance divine opère en elles comme par un contre-coup, une sorte de joie au milieu de leur angoisse. Elles ne disent jamais, c'est assez, parce qu'elles voient que le règne de la justice punissante est borné à une si courte vie, et que dans le ciel elle ne pourra plus pendant toute l'Éternité tirer d'elles quelque satisfaction. Oh ! se rende qui voudra, disent-elles, à cet attribut délaissé ; pour nous autres, nous voulons en être incessamment des victimes vivantes, et pendant que tout le monde fuit ou borne sa peine, nous ne voudrions pas présentement lui dérober un moment de nos souffrances, pour toutes les joies du Paradis.

Voilà, Théonée, la haute estime qu'il faut avoir, de satisfaire à la justice de Dieu, et c'est dans cette divine vue qu'un directeur abandonne l'âme à sa désolation. Outre qu'elle ne peut satisfaire plus efficacement que par ces supplices intérieurs que Dieu exerce sur elle, parce que ce sont les plus rigoureux, se puisant du fond de sa substance, et parce qu'ils viennent de Dieu immédiatement ; un seul coup de cette divine main, faisant plus que ceux de toutes les créatures.

§ IV.

Le directeur, pour animer une personne à rester courageusement dans ses angoisses, doit la convaincre de cette vérité, que

ce qui a été l'instrument du péché doit être l'instrument de la satisfaction. Car il faut savoir que l'imagination est d'ordinaire l'instrument et le théâtre des plus grands péchés qui se commettent. C'est elle qui emprunte toutes les images criminelles des objets, qui se souille incessamment et se corrompt par ses fantômes, et qui porte la corruption et le feu dans les puissances supérieures.

C'est pourquoi le démon n'a point de plus naturel instrument du péché que l'imagination où il trace toutes ces méchantes peintures, où il répand ses ténèbres et où il jette ses embrasemens pour gagner la volonté, mais aussi Dieu en fait son instrument afin que la créature satisfasse à sa justice, lorsqu'il permet au démon d'y faire les ravages les plus terribles et les impressions les plus affligeantes; car le tourment de ces âmes nouvellement converties à Dieu n'est d'ordinaire autre chose qu'un déchirement d'imagination que cent représentations et cent craintes fatiguent et travaillent sans aucun repos. Or Dieu veut que cette personne souffre maintenant malgré elle, en paix et en soumission, les supplices d'une imagination dont elle a autrefois aimé criminellement les images, et qu'ainsi l'instrument de son péché soit l'instrument de ses satisfactions. C'est donc ici où il faut qu'un directeur fortifie une âme désolée, et qu'il l'élève à une haine d'elle-même et une grandeur d'âme capable de supporter les épreuves de Dieu.

§ V.

Il faut laisser cette âme toute plongée dans son amertume, afin d'empêcher qu'elle ne soit une superbe; car il arrive très-souvent que de nouveaux convertis veulent aussitôt se familiariser aux embrassemens de l'époux céleste. Ils en expérimentent les douceurs et les consolations qui sont les appas que Dieu leur jette pour les retirer de leurs égaremens; là-dessus ils oublient facilement ce qu'ils ont été pour aspirer à des communications dont ils ne sont pas dignes, n'étant pas encore purifiés. C'est ce qui leur fait naître une secrète opinion de vertu, comme si déjà ils étaient entre les vertueux et les spirituels; et ce qui fait encore qu'ils n'ont jamais de vertu solide, parce qu'ils se sont oubliés eux-mêmes et qu'ils se sont évanouis dans le feu de leurs ferveurs et dans la douceur de leurs consolations. Voilà où en sont, si l'on n'y veille de près, la plupart des conversions naissantes.

Ils doivent apprendre à pleurer et à gémir; à s'abaisser et à se consumer de componction, avant que de s'approcher par des prières par lesquelles on ne s'élève que pour les âmes innocentes ou bien pour

celles qui ont été long-temps lavées dans leurs larmes. Pour empêcher ce désordre , Dieu permet qu'ils tombent dans la désolation, afin qu'ils sentent et qu'ils connaissent leur fonds corrompu, et qu'ils ne soient pas orgueilleux de ces divines visites. Pourquoi donc un directeur ne travaillera-t-il pas avec Dieu pour en faire des humbles, les laissant tout à l'aise avaler leur fiel et digérer leur amertume, sans faire tant le compassif et sans appliquer tant de remèdes et tant d'adoucissements à leurs misères ?

CHAPITRE II.

Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes extraordinaires dans leurs désolations intérieures.

§ I.

Disons maintenant qu'il faut encore garder la même conduite avec bien plus de raison à l'égard des âmes élevées et extraordinaires, lorsqu'elles sont abîmées dans la désolation et dans toutes les sortes de peines intérieures dont Dieu a coutume d'éprouver et de purifier leur sainteté. C'est donc avec celles-ci que le directeur doit garder plus particulièrement cette maxime , de les laisser dans leur détresse et dans leurs croix spirituelles, sans rien faire ni rien dire , pour les en soulager, parce que les grâces éminentes dont elles sont favorisées, ne peuvent mieux se conserver en leur pureté que dans toutes ces désolations intérieures et ces rigoureuses épreuves où elles sont abandonnées. Lorsque Dieu se retire, dit Job , les saints tremblent, et ce tremblement les purifie (1).

Ce principe est indubitable que les grandes grâces se conservent dans les grandes désolations. Il faut beaucoup de sel pour empêcher la corruption d'une grande masse de chair ; et jamais la semence, jetée en abondance dans le sein de la terre, ne se conserve mieux que par les grandes gelées et le grand hiver. De même, sous les tempêtes des désolations et des peines intérieures, les grandes grâces de ces âmes se conservent avec toute la pureté ; c'est le sel qui empêche la corruption, c'est un hiver qui resserre toutes les avenues, pour conserver cette précieuse semence dans le fond de l'âme. Saint Paul ne dit-il pas que la vie spirituelle du chrétien est cachée dans Dieu avec Jésus-Christ (2) ? C'est pour

(1) Job. c. 41.

(2) Coll. ca. 3.

cela que cette vie divine de l'âme est inconnue à elle-même, parce qu'elle est cachée. Les grandes grâces d'une âme, telle que nous la dépeignons, sont aussi cachées et ensevelies dans les tempêtes ténébreuses de ses désolations, et parce qu'elles y sont cachées, elle ne les comprend pas ; et c'est cette ignorance avantageuse qui en conserve la pureté, nos connaissances ne servant le plus souvent qu'à corrompre et à souiller les dons de Dieu.

Mais après que cette âme est revenue de ses angoisses, où elle a connu ce qu'elle était, elle voit bien que les éminentes grâces dont elle est enrichie sont de purs dons du ciel, et alors avec cette connaissance, elle n'est pas plus capable de souiller ces divins trésors que la boue ne l'est de souiller le rayon du soleil. N'est-il donc pas plus avantageux pour elle qu'un directeur la laisse en ses détresses intérieures, puisque par là ses dons précieux, qui en font une rare et une extraordinaire, se conservent dans leur pureté ?

C'est ainsi que Dieu, au même temps qu'il l'élève, comme un saint Paul, jusqu'au troisième ciel, lui fait voir aussi, comme à un saint Paul, sa corruption et sa bassesse dans les tentations et dans les agonies où elle est réduite. L'élévation de saint Paul trouva sa sûreté et sa pureté dans sa tentation, et l'élévation de cette âme trouve un asile à sa pureté dans sa désolation ; ôtez à saint Paul sa tentation, peut-être que ses ravissements, comme il le dit lui-même (1), en eussent fait un réprouvé ; et ôtez à cette âme, par une conduite trop indulgente, ses angoisses intérieures, peut-être en ferez-vous une superbe et une réprouvée ?

§ II.

Je serais d'avis qu'on laissât ces grandes âmes abandonnées à leur désolation, car c'est leur donner un sujet d'exercer les actes des vertus les plus héroïques : de résignation à de plus grandes croix, parce qu'alors elles s'élèvent au dessus d'elles-mêmes par de certains efforts admirables pour se donner en victimes à cent fois plus de croix que ce qu'elles en ont ; d'abjection, parce qu'en se voyant tentées si cruellement et avec tant de bassesse, il n'est point de si grands pécheurs sur la terre, qu'elles ne se mettent infiniment au dessous ; de défiance d'elles-mêmes, en se regardant comme des enfans qui naissent nouvellement à la vertu, parce qu'elles se sentent attaquées des plus grossières et des plus horribles tentations ; d'obéissance, parce que l'état effroyable où elles

(1) 1 Cor. ca. 9.

sont fait que, se croyant au bord du précipice, elles ont une docilité sans résistance, pour éviter leur perte qu'elles croient autrement inévitable.

Il en est de même de toutes les autres vertus, et ainsi, quand ces âmes pensent que tout est perdu, c'est alors que d'une manière inespérée elles font d'admirables progrès. C'est pourquoi il semble bon qu'un directeur souffre quelquefois qu'elles gémissent dans leur détresse ; car ces angoisses de l'âme peuvent infiniment plus pour la polir et la perfectionner que toutes les directions et les adresses d'un homme, comme nous l'apprend Jérémie, « que » Dieu sanctifie les âmes dans le temps qu'il les fait mourir de » peines et de douleur (1). »

§ III.

Ce qui nous oblige encore à dire qu'il faut laisser en proie ces grandes âmes à leurs désolations, c'est que ces mêmes désolations préparent ordinairement à de nouvelles faveurs de Dieu. Il en est comme de la semence qui ne fait jamais mieux, étant jetée dans le sein de terre, et ne germe jamais plus heureusement que lorsque la terre a été bien remuée. Jamais aussi l'âme n'est mieux disposée aux éminentes faveurs de Dieu, que lorsque son fonds ayant été renversé par la désolation, cette même désolation lui est comme une divine semence qui germe en elle de nouvelles grâces et de nouveaux dons. Car c'est la coutume que Dieu garde communément, quand il est prêt de faire quelques grandes communications, d'envoyer les tonnerres et les tempêtes dans l'âme, c'est-à-dire toutes les misères des tentations, comme les avant-coureurs de sa venue, comme autrefois, voulant donner les tables de la loi à son peuple, il les y disposa auparavant par les éclairs et par le fracas du tonnerre qu'il fit éclater sur la montagne.

C'est la manière dont il en a usé avec tous les saints, ainsi que sainte Thérèse le dit d'elle-même, afin qu'ils soient capables de recevoir purement sa visite, en passant de la misère à l'extrémité du bonheur. Car, comme il serait fort naturel qu'une pauvre paysanne à qui l'on mettrait la couronne sur la tête, fût modeste, retenue et toute couverte de honte, au milieu de sa gloire ; pareillement une âme, sortant de l'abîme de ses tentations et de ses angoisses, pour entrer dans la gloire de Dieu, y est plutôt avec confusion et avec anéantissement qu'avec un esprit de grandeur,

portant encore comme l'odeur de ses bassesses et de ses humiliations. C'est donc la conduite de Dieu de jeter une âme dans la désolation et de l'abaisser, pour la disposer à quelque faveur extraordinaire, en lui faisant « comme une couronne de tribulation (1) », dit Isaïe, avant que de lui donner une couronne de gloire. Si cela est, un directeur ne lui ferait-il pas grand tort de la tirer de sa peine, et ne doit-il pas chérir cette disposition, toute douloureuse qu'elle est, et la respecter sans y toucher, puisqu'elle doit être bientôt couronnée de quelque insigne faveur de Dieu ?

§ IV.

Enfin, il me semble qu'il est très-glorieux pour ces grandes âmes qu'un directeur les laisse dans leurs désolations et leurs détresses, pour en être abreuvées et enivrées, parce que ce sont elles qui sont destinées à honorer et à imiter les délaissemens et les peines intérieures de Jésus. Ses imitateurs ne vont pas là communément ; ils se bornent à l'extérieur, parce qu'ils ne comprennent pas assez les excès de sa divine âme, et que leur courage est trop petit pour y entrer. « Ce sont ces âmes héroïques qui » sont destinées à cette grande imitation, Dieu portant la désolation dans le fond de leur intérieur, au sentiment d'un prophète (2), comme jusqu'à la source d'où elles pourraient puiser quelque soutien. » Et c'est où doit les élever un sage directeur et les rassurer, quand il les voit pénétrées des désolations les plus amères et des derniers délaissemens, bien loin de dissiper leurs peines par ses industries.

Il faut qu'il assiste Jésus abandonné, lui conservant dans la douleur des compagnes de son abandon, et qu'il fasse comme l'office d'Abraham, qui immolait à Dieu son fils Isaac. De même, qu'il immole à Jésus abandonné et agonisant comme autant d'Isaacs toutes les âmes angoissées qu'il aura sous sa conduite sans leur épargner le coup. Jamais Jésus n'honora plus hautement son Père que dans les détresses et les abandonnemens de sa divine âme ; et jamais ces grandes âmes ne peuvent plus honorer Jésus par aucune action de leur vie que par ces désolations intérieures. Si donc la compassion trop indulgente d'un directeur voulait les en retirer, ne serait-ce pas vouloir ravir au cœur souffrant et délaissé de Jésus l'honneur qui lui est dû ? Mais ne serait-ce pas priver ce divin cœur de son unique consolation ? Il est soulagé

(1) C. 22.

(2) Os. c. 13.

dans toutes les peines de sa passion par cent et cent imitateurs, qui se bornent aux sens ; il en cherche parmi ses plus chers amis, qui entrent dans les angoisses de son cœur (1) pour s'en consoler, et il n'en trouve point, aussi se plaint-il chez Jérémie : pourquoi donc un directeur lui ôtera-t-il quelques âmes choisies que les angoisses intérieures et les amertumes mettent en la compagnie de leur époux ?

Je pourrais ici fort à propos animer ces âmes désolées à tenir bon sous l'épreuve de Dieu ; mais je les renvoie à mon *Traité de l'abandon*, Maxime X. Liv. II, où elles pourront voir les raisons qui les obligent à chérir leur état.

§ V.

Je conclus ce discours par quelques avis que je pense être extrêmement nécessaires pour la conduite des personnes qui souffrent intérieurement.

1. Il importe grandement, Théonée, de ménager avec beaucoup d'adresse ces sortes de peines et d'y avoir l'œil, parce que ce sont de pures opérations de la grâce ; et de ne pas penser que ces choses se manient d'une façon commune ; car hélas ! combien de pauvres âmes gémissent dans ces dispositions, lorsqu'un directeur ne sait pas où les prendre ! 2. Que si la conscience vous dit que vous n'entendez pas ces voies qui quelquefois ne sont pas seulement douloureuses, mais épouvantables dans leurs opérations, vous devez humblement vous défaire de ces personnes ; ou bien vous ne ferez que les entretenir par vos discours ou les troubler par vos conduites ou vous embrouiller vous-même avec elles. 3. Si cette âme qui est dans la désolation et dans les angoisses est une âme forte, je vous conseille alors de la traiter selon sa force, et en vous dépouillant vous-même prudemment de toute humanité, de féconder son opération douloureuse en lui donnant toute son étendue. 4. Pour la fortifier dans ses peines, je serais de sentiment que vous la formassiez à s'en proposer encore de plus grandes que celles qu'elle expérimente et à s'y abandonner. Cette manière est fort efficace pour élever de grands cœurs et pour les mettre au-dessus de leur peine. Et c'est aussi ce que l'on voit réussir en bien des personnes à qui cette maxime est inspirée : c'est ce que je traite tout au long dans la Maxime XI, liv. 2, 5. Si néanmoins la détresse allait à un tel excès qu'une personne affligée fût proche de l'abattement, on ne doit pas en ce temps lui refuser quelques

(1) La. ta. 1.

mots de douceur et de consolation ; mais toujours pour en revenir après à l'encouragement et pour ne la tenir guère sur ces adoucissements de discours. 6. Enfin, Théonée, vous saurez que les angoisses vont quelquefois à de telles extrémités , qu'alors tous les discours du plus intelligent directeur sont importuns à une âme, au point de l'affliger plutôt que de l'adoucir et de la fortifier, comme l'étaient autrefois ces consolateurs importuns à Job (1). Ce qu'il faut faire alors, c'est d'en user comme les premiers amis de Job, qui le voyant sur son fumier, n'osèrent ouvrir la bouche, n'ayant plus que des yeux pour en contempler la misère et que des oreilles pour en ouïr les gémissemens. Pareillement les coups que Dieu porte sur une âme, sont quelquefois si effroyables qu'un directeur n'a plus qu'à en contempler les épouvantables opérations et à en écouter le récit ; puisque les discours deviennent fort inutiles.

MAXIME VII.

Ce n'est point absolument une mauvaise disposition dans certaines circonstances d'être peiné de penser à ses péchés , et de ne pouvoir les pleurer.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles sont les personnes qui ne peuvent penser facilement à leurs péchés.

Je me suis proposé de traiter cette maxime pour la consolation de certaines âmes qui sont dans cette disposition intérieure de ne pouvoir penser à leurs péchés, ou si elles y pensent, de n'en pouvoir être émues d'aucune douleur sensible. Leur état mérite bien qu'on les console parce qu'elles se croient réprouvées de Dieu dans cet aveuglement ou dans cette insensibilité. Mais il ne mérite pas moins de consolation, parce qu'elle tombent quelquefois dans des conduites qui n'entendant pas bien ces voies, les prennent pour des abandons de Dieu, quoique c'en soient des visites amoureuses, et pensent que ces âmes en sont fort éloignées, lorsqu'elles font le sujet de ses délices. Pour guérir donc ce mal imaginaire bien que la peine en soit véritable , je tâcherai de leur présenter dans ce discours un remède qu'elles ne trouvent pas toujours dans l'entretien et de donner à leur état un soulagement que ne leur donne pas une mauvaise conduite.

Ne soyez donc pas surpris de cette vérité , Théonée , si vos

péchés sont toujours présents à votre esprit et si la douleur que vous en avez au cœur n'en sort jamais : car cette surprise, vient de ce que vous ne connaissez que votre disposition et votre voie ; et vous apprenant quelles sont les personnes dont je parle, je veux en même temps vous apprendre à connaître leur disposition et à soulager leurs peines.

Je distingue quatre sortes de personnes qui ne peuvent penser facilement à leurs péchés ou qui n'en peuvent concevoir aucune douleur sensible.

1. Les premières sont celles qui ont péché grièvement et qui en ressentent les remords dont elles sont incessamment poursuivies. Pour éviter ces poursuites, pour en émousser la pointe et pour n'être pas confuses de l'énormité de leurs crimes, elles se défont autant qu'elles peuvent de ces idées, afin de jouir d'une fausse paix et de continuer impunément dans le péché. Il est clair que cet éloignement de pensée est un nouveau péché, puisque c'est l'effet d'une volonté malicieuse qui refuse sa guérison.

2. Les autres qui ne pensent point à leur péché sont des personnes dont la vie ayant toujours été fort innocente ne peut conséquemment leur fournir ces grandes vues criminelles, qui portent honte et une vive componction. Celles-ci ne peuvent être coupables pour ne point penser à une chose dont la pensée ne peut être non plus que la matière qui n'en est point.

3. Les troisièmes qui ne pensent point à leurs péchés, sont ces gens de qui la conscience est toute abrutie dans le vice, ou de qui l'esprit est étouffé dans une foule d'occupations ; cet abrutissement et cet étouffement sont aux uns et aux autres un voile qui leur aveugle l'entendement et leur dérobe la pensée de leurs crimes ; cet aveuglement est coupable parce que la cause en est criminelle.

4. Enfin il y en a, qui ont grandement offensé Dieu, mais qui après en être heureusement revenus par ses miséricordes et menant une sainte vie, ne peuvent très-souvent avoir le souvenir de leurs crimes passés. Ils ne le peuvent non plus pour les péchés présents et ordinaires. C'est pourquoi ils se tourmentent quand il faut se confesser, afin de trouver matière au Sacrement. Car le souvenir des misères où ils tombent tous les jours comme le font les plus justes, leur est tellement effacé qu'ils n'y voient non plus que dans un abîme. Ils tâchent au moins de s'exciter à la douleur par la représentation de quelque péché du passé ; mais ils se travaillent en vain ; car ou ils n'en peuvent rappeler les images, ou ils n'en sont pas plus émus que si ces péchés ne leur appartenaient pas. C'est ce qui les réduit à une extrême désolation et ce

qui les fait penser que leurs ténèbres sont des abandons de Dieu et que leur insensibilité est le caractère de leur réprobation.

Il est donc uniquement question de ces personnes, et l'on demande si dans cette espèce d'impuissance de connaître leurs péchés et d'en avoir une douleur sensible, elles sont en mauvais état.

Je réponds que cette disposition n'est point mauvaise ; j'ajoute qu'elle est innocente et que très-souvent elle est sainte et élevée. Consolez-vous donc, chères âmes, consolez-vous et sortez de vos perplexités : votre dureté va se dissiper et votre nuit va se changer en un beau jour ; ou plutôt, vous allez voir, comme cette dureté est préférable à la fraîcheur d'une céleste rosée, et comme ces ténèbres sont plus belles que le plus agréable jour. Mais parlons premièrement de l'aveuglement des péchés.

CHAPITRE II.

Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables pour ne pouvoir penser facilement à leurs péchés.

§ I.

Vous saurez, Théonée, qu'il y a des âmes qui étant parvenues à un certain point de perfection et à de certaines dispositions de conscience, ne veulent plus aucun état et d'elles-mêmes ont peine à s'occuper d'aucune pensée. Elles sont tellement à Dieu, et font d'une telle manière son bien et son fonds, que c'est Dieu seul qui les établit et qui leur imprime leurs dispositions. De cet empire divin que Dieu prend sur leur conscience, il en arrive trois effets.

1. Elles ne font que recevoir simplement tous les états par où il les mène, n'ayant de leur part qu'une soumission pure aux impressions qu'il veut faire dans leur âme. 2. Étant dans un état intérieur, d'après le même principe, elles sont dans une impuissance morale d'en sortir pour passer dans un autre qui pourrait satisfaire leur inclination. 3. Et par une même conséquence, il arrive que Dieu les mettant dans l'oubli de leurs péchés, elles y sont avec autant de sainteté que de repos ; parce que c'est Dieu qui par son opération propre les établit de cette sorte, et leur donne cette disposition intérieure.

Il y a encore des âmes tellement prises de l'amour divin, qu'il leur est presque aussi peu possible de penser à leurs péchés qu'elles sont heureusement éloignées de les commettre, tant elles sont occupées de cet attrait, leur plénitude les mettant dans une

sainte incapacité de recevoir aucune autre pensée. Elles ne sont pas plus capables d'une contrition douloureuse, parce que cet amour, qui est éminemment toutes choses, les purifie bien mieux par son divin feu que ne ferait le feu de la contrition.

Il y en a d'autres pénétrées si vivement et tellement saisies de certaines occupations secrètes, que ces occupations épuisent toute leur capacité, les empêchant de penser à rien et d'être touchées de rien que de ce qui les tient et les remplit, si bien que la mémoire de leurs péchés et tout ce qui en suit n'est point alors de saison, Dieu ayant gagné toute la puissance et la capacité de l'âme par cette occupation pénétrante.

Je trouve enfin des personnes d'une vie si innocente, si présentes à elles-mêmes et si intimement attentives à sanctifier les mouvemens de leur cœur, qu'à peine tombent-elles dans quelques fautes volontaires, et ces fautes ne sont pas plus tôt commises, qu'elles sont désavouées sans s'en occuper ensuite. Elles n'en sont pas pour cela coupables non plus que les autres, car c'est Dieu qui les mène par ce chemin, les immolant à un perpétuel aveuglement. Ces ténèbres leur sont un cruel supplice, parce qu'étant consumées du désir de s'avancer et se persuadant que l'avancement n'est que dans la victoire des passions, elles tombent dans le trouble et dans la détresse en ne voyant pas leurs péchés, qu'elles pensent être multipliés et graves.

§ II.

Je dis donc, Théonée, que ces personnes, pour ne pas penser à leurs péchés, n'en sont aucunement coupables. 1. Car ce n'est pas un effet de vanité, comme si elles ne voulaient toujours que s'élever et prendre le vol dans la contemplation des choses sublimes, dédaignant d'abaisser leurs regards jusqu'à la honteuse corruption de leur nature, puisque ce sont des âmes qui marchent avec une extrême simplicité. 2. La chose ne vient pas aussi d'un stupide aveuglement qu'une grossière ignorance de l'intérieur a coutume de produire, puisque nous supposons dans cet état des personnes spirituelles et très-éclairées. 3. Ce n'est pas encore un effet de la paresse, puisqu'elles sont toujours appliquées et qu'elles ont sans cesse l'œil ouvert sur elles-mêmes. 4. L'on ne peut dire non plus que ce soit superbe qui les fasse fuir la vue de leurs péchés, puisque tout leur désir est de connaître jusqu'aux plus secrets et aux plus légers dérèglemens de leur cœur.

Tout cela ne prouve-t-il pas que les ténèbres de ces âmes sont

des ténèbres innocentes et qu'elles doivent être tranquilles dans l'ignorance de leurs péchés , Dieu les menant par ces nouvelles routes, ou parce qu'il veut leur faire trouver la mort dans leur obscurité , ou parce qu'il veut les faire craindre dans cette ignorance , ou parce qu'il veut les humilier dans cette bêtise, ou parce qu'il veut les occuper d'une manière plus divine ?

CHAPITRE III.

Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables pour ne pouvoir pleurer facilement leurs péchés.

§ I.

Supposons la disposition ordinaire , qui est d'avoir la vue et la connaissance de ses péchés , et supposons avec cela que le cœur n'en soit point touché sensiblement : l'on forme là-dessus une seconde question, savoir si, une personne est en mauvais état parce que la considération de ses péchés ne la pénètre d'aucun sentiment de componction. Je ne parle pas ici de ceux qui, après s'être volontairement habitués au péché ou, pour mener une vie abandonnée à leurs sens et à leurs passions, en contractent une stupidité et une dureté criminelle ; car, comme ces personnes veulent le péché , leur dureté en est le châtiment et la condamnation. Je ne veux parler que de certaines saintes âmes qui sont incessamment dans les plaintes et dans les abattemens , parce qu'elles voudraient se voir le cœur pulvérisé de douleur et les deux yeux fondus en larmes, et avec tout cela ne peuvent presque exprimer une seule larme et pousser un soupir.

Mais ne vous en tourmentez pas, épouses de Jésus ; cette insensibilité ne vous doit pas être moins chère que vos ténèbres, car votre dureté n'est pas plus criminelle que votre aveuglement ; si vous êtes pressées de ce reproche, que la grièveté de vos péchés ne vous touche pas ; humiliez-vous-en, et vous en faites une nouvelle sorte de douleur. Dieu fera jaillir des eaux du rocher quand il lui plaira, et quand il lui plaira il amollira la pierre où il ne laisse pas de se reposer aussi bien que sur le foin et sur la paille.

Disons donc, pour calmer ces pauvres affligées, et vous-même, Théonée, si vous gémissiez avec elles, qu'il y a deux sortes de douleur que l'on peut concevoir de ses péchés : la première est une douleur sensible qui cause émotion ; tendresse et trouble, et qui s'opère dans la partie inférieure. Ce défaut de douleur n'est jamais péché, parce qu'il ne dépend pas de nous d'être touchés

sensiblement, et ce n'est plus qu'une grossière sensualité dans ces personnes qui se travaillent pour sentir cette douleur, cherchant plutôt la tendresse qui se trouve dans la douleur que le véritable sentiment de l'offense de Dieu. Cette sorte de douleur n'est qu'une grâce sensible, une douce amertume de la conscience, et d'ordinaire une pure satisfaction de nature après laquelle courent tous les esprits faibles et les âmes tendres et immortifiées. La seconde sorte de douleur réside dans la volonté lorsqu'elle déteste en vérité le péché, et cette douleur, qui n'est autre qu'un acte de détestation que forme cette puissance, est si absolument nécessaire, que celui qui ne l'a point pèche indispensablement.

Or, il faut avoir de la douleur, Théonée, de la dernière sorte, pour les péchés présents ; l'obligation en est absolue, car, ne s'en étant point encore repenti, il y a une obligation absolue d'en concevoir une fois du ressentiment.

C'est pourquoi je ne puis, je vous l'avoue, approuver de certaines dispositions d'âmes qui se disent tellement occupées de Dieu, qu'ayant fait quelque faute, elles n'y peuvent entrer non plus que dans un péché étranger et en former quelque acte de douleur. Je conçois bien qu'une âme pénétrée de Dieu n'est pas quelquefois tout-à-fait libre de se faire une occupation du péché qu'elle vient de commettre, tant est grande en elle l'occupation intérieure, qui absorbe tout ; néanmoins, j'estime que c'est une grande illusion de penser qu'elle ne puisse former le regret d'un péché nouvellement commis, parce que l'esprit de Dieu, par l'opération dont il l'occupe, n'empêche pas la satisfaction qui est nécessairement due pour le péché.

§ II.

Nous en sommes ici, Théonée, aux péchés de la vie passée dont la vue et la considération ne touchent pas plus de certaines âmes que si ces péchés ne leur appartenaient pas. Qu'elles sachent donc, afin de ne point s'affliger de ce qui leur paraît une dureté coupable, que cet état n'est pas absolument mauvais, parce que personne en rigueur n'est obligé de satisfaire une seconde fois par la douleur pour les mêmes péchés ; si bien qu'ayant déjà fait leur devoir par la confession, leur disposition n'est nullement criminelle quand la vue et la considération de leurs péchés passés ne fait aucune impression douloureuse sur leur esprit.

De plus, comme il y a des personnes tellement possédées de

Dieu, qu'elles n'ont presque pas la liberté d'une pensée et qu'elles n'ont ordinairement que celles qu'il leur inspire, aussi ne sont-elles point touchées d'autres sentimens que de ceux qu'il leur imprime. Tous les hommes auraient beau travailler et user de tous les plus puissans motifs pour leur donner au cœur quelque componction, elles auraient beau elles-mêmes se représenter les plus grandes abominations de leur vie passée pour se piquer de douleur, ni elles ni tous les hommes ne pourront pas y faire la plus légère atteinte. Et pourquoi? Parce que, Théonée, toutes ces industries et toutes ces causes agissantes sont humaines, et Dieu seul, qui s'est réservé le pouvoir de toucher ces âmes comme il lui plaît, a ses temps marqués et ses momens où il les touche et où il les blesse. Il vient quand il n'est pas attendu, il porte le coup et forme la plaie quand on n'y pense pas, et il confond l'âme et l'humilie par l'horreur de ses péchés quand elle se croit le plus éloignée de ces monstres infâmes. Cela vient d'un certain domaine d'amour plus particulier et plus élevé qu'il prend sur ces personnes, en sorte que, comme elles ne sont capables d'être touchées d'aucune consolation que de la part de Dieu, elles ne sont aussi capables d'être touchées d'aucune douleur sensible de leurs péchés passés que par son opération. C'est pourquoi il fait quelquefois à ces âmes des représentations si vives de leurs misères et de leurs péchés, qu'un pur et simple rayon qu'il leur en donne les anéantit infiniment plus que ne ferait toute l'invention et toute l'éloquence humaine. O quel bonheur! ô qu'il est purifiant et sanctifiant d'être ainsi sous cette divine main!

Enfin on en voit que Dieu dans des temps se plaît tellement à remplir de ses douceurs ou de la vue de ses divines perfections, que c'est à leur âme un agréable sommeil, dont il ne permet pas qu'elles soient reveillées par aucun trouble; et c'est ce trouble qu'opère la douleur des péchés. C'est pour ce sujet que Dieu rend leurs cœurs inaccessibles à tous les traits de la componction, afin qu'elles goûtent paisiblement la douceur de ce divin sommeil. À votre avis, Théonée, pensez-vous que l'âme soit alors bien coupable de n'être point émue de ses péchés, parce que Dieu la lie et endort amoureusement ses puissances dans la jouissance du souverain bien?

MAXIME VIII.

La souveraine paix de l'âme est de reposer uniquement dans l'état présent où elle se trouve.

§ I.

Il est si ordinaire aux personnes qui veulent la perfection de se partager à cent soins, que ces soins tant multipliés font très-souvent qu'elles n'ont rien moins que ce qu'elles veulent. L'on veut ordinairement tout ce que l'on n'a pas ; l'on retourne sur le passé par des regrets inutiles qui ne peuvent rappeler ce qui n'est plus ; l'on s'embarrasse du futur qui n'est pas à notre disposition, et l'on se replie fort peu sur l'état présent de son âme pour en faire toute son occupation. Cela n'est-il pas vrai, Théonée ? Ceux qui ont la connaissance des âmes ne voient rien de plus fréquent que ces embrouillemens intérieurs ; et vous-même vous m'avouerez que vous vous en troublez comme les autres ; parce que tout le monde désire ce qu'il n'a pas, et ne veut presque jamais ce qu'il a. Cette vérité est si claire et d'une expérience si commune et si familière, qu'elle fait même qu'on a peine quelquefois de supporter la paix de son cœur.

L'on connaît facilement que l'âme veut se défaire de sa disposition présente quand elle est pénible ; mais qui pourrait croire que quand elle jouit intérieurement d'une douce paix, elle ait peine de s'y tenir ? Il n'est rien néanmoins de plus véritable, et les personnes qui ont une science acquise de ces opérations, comprennent facilement ce que je dis ; parce qu'elles savent que la nature est si active qu'elle a toutes les peines à s'en retenir aux plus paisibles communications de Dieu, à cause qu'elle trouve sa mort dans cette inaction qu'on demande alors d'elle.

Mais laissons cette pensée, pour nous attacher maintenant à la première, dont l'intelligence peut être facile à toute sorte d'esprits ; savoir qu'ordinairement les âmes ne sont jamais contentes de la disposition présente où elles sont, et qu'il n'est rien pour elles de plus désagréable que ce qu'elles possèdent. Dirai-je qu'elles ne sont quasi jamais guère contentes de Dieu, quelque voie qu'il puisse prendre pour les sanctifier, étant toujours avec lui de mauvaise humeur, fâcheuses, toujours plaintives et inquiètes : jamais, disent-elles, elles n'avancent, jamais elles ne font rien de bien ; leurs peines sont toujours à contre-temps ; elles ne sont

point celles qui peuvent les sanctifier ; tout ce qu'elles voient de bien dans les autres , qu'elles n'ont point, les travaille : elles ne font que courir après des idées de vertu et de perfection , où elles ne peuvent parvenir, et jamais elles ne reposent paisiblement dans l'état présent de leur conscience. Oh ! pour Dieu , mon cher Théonée, tirez-vous aujourd'hui de ce commun et déplorable aveuglement , et apprenez que toute la paix et la perfection de votre âme, consiste à demeurer uniquement dans l'état présent où elle se trouve hors le péché.

§ II.

Mais avant que de mettre cette vérité dans tout son jour, vous devez savoir que je n'entends parler que de ces dispositions, qui sont nécessaires, et non pas de celles dont il nous est libre de nous défaire. Or ces dispositions pénibles que la nécessité nous impose sont de deux sortes ; il y en a d'extérieures, il y en a d'intérieures. Les extérieures sont, par exemple, les maladies, les affaires pressantes, les persécutions, les misères de la pauvreté, les accablemens de procès, la tyrannie d'un mari, les insolences d'un enfant, etc. Les intérieures sont les tentations, les sécheresses, les délaissemens de Dieu , les impuissances brutes et stupides de former aucune bonne pensée, etc. Tous ces états sont nécessaires, et il n'est pas au pouvoir de la volonté de nous en faire sortir. Ce que j'avance maintenant , Théonée, est que pour avoir la parfaite paix de votre âme , et pour arriver à la dernière perfection, vous devez vous habituer , quand vous serez en quelque'une de ces dispositions, de vous y resserrer, et y demeurant avec repos, d'en faire toute l'occupation de votre cœur et d'aimer uniquement avec complaisance l'état présent où vous êtes, sans vous divertir l'esprit à aucune autre chose qui pourrait vous détourner de votre disposition.

§ III.

Or, Théonée, avouez-moi ingénument une vérité : n'est-il pas constant que vous ne devez avoir qu'un soin, qui est celui de vous tenir simplement où Dieu vous place ? car nous ne sommes jamais bien que là où sa volonté nous destine et nous met, nos malheurs ne venant que des égaremens de cette divine volonté. Si cela est, vous êtes obligé de m'avouer par une même suite, que l'état où vous vous trouvez, soit de maladie, soit de persécutions, soit de pertes, soit de tentations, soit de délaissemens intérieurs, etc. est justement la place où Dieu vous met par une

volonté particulière, autant qu'elle est absolue; parce que sa pure volonté nous est déclarée par la nécessité de nos dispositions.

La grande conséquence que j'en tire, c'est que vous devez aimer tout état où vous êtes, et vous devez n'aimer que celui-là; car vous devez aimer uniquement la volonté divine, et vous devez n'aimer que cette volonté. Dites-donc, quand vous serez malade: je ne me plais, et je ne m'aime que dans ma maladie, que je préfère infiniment à la meilleure santé. Quand vous serez persécuté, dites: oh! que maintenant les persécutions me sont précieuses! je ne les changerais pas pour toutes les approbations de l'univers. Quand vous ferez quelque perte considérable, dites: ma perte me vaut mieux présentement que tous les trésors; hé! que je suis bien de n'avoir que mon Dieu! Quand vous serez tenté, dites: ô qu'être tenté est une bonne chose, quand Dieu le veut, et que la tentation est un doux repos à celui qui sait en voir le centre et le caractère! Quand vous serez dans la désolation des plus grandes sécheresses, dites: que cette disposition est pleine de rosée et d'onction à mon âme, et que j'y suis avec un doux plaisir! Quand votre cœur sentira de certaines absences divines, dites: mon exil maintenant m'est plus cher et plus agréable que d'être dans la cour du prince, et j'estime plus pour moi d'être à cette heure privé de sa face que de la voir. Quand vous serez dans un embarras d'affaires indispensables, dites: Oui, cette confusion, et d'occupations, et d'affaires, et de procès, m'est plus douce, et j'y demeure plus volontiers que je ne ferais dans le plus dégagé et le plus simple repos de la solitude.

C'est ainsi, Théonée, que l'état présent de votre âme, doit toujours être uniquement le sujet de vos complaisances et de votre amour, et faire l'intime et la seule occupation de votre esprit; parce que c'est Dieu qui vous y place, et qui vous met dans cette situation, dont vous ne devez point sortir que par de nouveaux ordres. Il doit en être comme d'un enfant qui ne remue point de la place où sa mère l'a mis, que cette mère ne l'en vienne relever. L'état où vous êtes de maladie, de tentation, d'affaires, de persécutions, de délaissemens intérieurs, est un état nécessaire où Dieu vous a placé comme une bonne mère; soyez-y donc aussi comme un bon enfant, pour y demeurer toujours avec de tendres complaisances, jusqu'à ce que cette main divine vous en relève, pour vous placer dans un autre.

§ IV.

Regardez encore votre état présent comme une croix où Dieu lui-même vous attache actuellement, et vous cloue, faisant de vous un crucifié. Oh! donc, qu'il est alors doux et honorable pour vous, d'être ainsi attaché et uni à votre disposition, uni à des monstres, uni à des délaissemens, uni à des tentations, uni à des embarras, uni à la maladie, uni à toutes les plus déplorables misères; parce que votre état présent est l'action d'un Dieu, qui vous y lie, et qui vous y cloue, vous en avez vos assurances par la nécessité de votre disposition.

§ V.

Mais afin de vous obliger davantage de demeurer paisiblement dans votre disposition présente; pour moi, Théonée, je vous conseille d'en faire votre seule pensée, que vous portiez en tout lieu, votre seule méditation, dont vous fassiez l'exercice de votre esprit, la seule matière de votre contemplation, le seul fond et sujet de vos résolutions, et de vos bons propos, en sorte que votre esprit, que votre cœur et que vos puissances soient toujours pénétrés de votre état, et ne le soient que de votre état; que vous ne soyez doucement occupé ou que de votre maladie, ou que de votre tentation, ou que de votre délaissement, ou que de votre tristesse, ou que de votre persécution. C'est ainsi que par un ingénieux et un vertueux retour, vous faites un état et une occupation de ce qui veut vous détruire. Car s'il arrive que vous tiriez vos pensées de votre disposition présente, pour les porter ailleurs, eh! ne voyez-vous pas que cette diversion de pensée ne fera que vous déchirer en vous partageant? Que vous ne tirerez pas tous les avantages que vous pouvez de votre peine, comme le veut Dieu, puisque vous n'en ferez pas une sainte occupation; mais sur toutes choses, vous ne sentirez jamais une agréable onction dans votre état souffrant, ce qui est infiniment à plaindre; et pourquoi? Parce que l'on ne goûte jamais l'onction dans ses souffrances, que quand on s'y accommode paisiblement par de douces vues, en faisant son bonheur, son centre et sa béatitude, sans s'occuper d'aucune idée étrangère, qui n'est pas celle de son état.

§ VI.

Une considération peut encore vous obliger, plus que tout ce que je viens d'avancer, à demeurer par une simple adhérence et par amour, dans tous les états pénibles de votre âme, en faisant

de ces états tout le sujet de votre occupation , de vos désirs , et tout votre trésor , parce que votre âme devient par ce moyen incapable d'être jamais altérée d'aucun trouble. A votre avis , Théonée , de quel principe viennent nos troubles et toutes les agitations de notre esprit ? Eh ! vous ne le savez que trop : c'est que nous désirons ordinairement tout ce que nous n'avons pas (je vous l'ai déjà dit), et nous supportons avec impatience les choses que nous avons.

Mais une personne qui a pour maxime de reposer uniquement dans l'état présent où elle se trouve , passe dans une sainte incapacité d'être jamais troublée , car elle ne veut jamais ce qu'elle a , et elle fait de son état présent toute sa félicité. Dans la tentation elle ne veut point une agréable tranquillité ; dans une foule accablante d'affaires , elle ne désire point le repos ; dans la maladie , elle ne pense pas seulement à la santé ; dans la plus grossière stupidité pour les choses divines , elle ne forme pas un seul souhait pour y avoir plus d'entrée. Et ainsi son cœur toujours égal à elle-même , est incapable d'être troublé , parce qu'elle veut toujours uniquement l'état présent où elle se trouve , et elle ne met absolument son bonheur , qu'en ce que Dieu lui donne dans un tel moment et dans une telle circonstance. Cela vient de ce que l'œil de la foi est si pur en elle , et si net , que dans tous les états partiels où l'âme est établie , il n'y voit qu'un Dieu agissant , et par une suite nécessaire l'âme ne voulant que sa disposition présente , n'est plus capable d'être troublée par aucune nouveauté de désirs.

§ VII.

Mais pourrez-vous vous défendre , Théonée , de vous attacher et de vous unir à l'état présent de votre âme , si je vous dis que vous ne devez uniquement chercher et ne vouloir que Dieu ? C'est ce que fait celui qui se borne et qui s'aime simplement dans sa disposition : il ne veut que Dieu seul , et c'est ce que vous devez faire. Toutes les dispositions , soit extérieures , soit intérieures , doivent vous être également indifférentes en elles-mêmes , sans avoir plus d'estime et plus d'attachement pour les unes que pour les autres , parce que tout cela n'est point Dieu , dont la seule volonté peut faire le prix et la valeur de ces états.

Il en est comme de celui qui obéit à ses supérieurs ; celui-ci , s'il est parfaitement obéissant , ne regarde ni la matière , ni le lieu , ni l'occupation , ni le temps , ni toutes les circonstances de l'obéissance , toutes ces choses lui étant grandement indifférentes ,

et n'y mettant pas plus de différence et de distinction, que si elles faisaient une même nature et un même objet. Il y voit uniquement la volonté de son supérieur, laquelle le détermine et l'arrête dans les actions particulières qui commencent de ne lui être plus indifférentes par cette volonté déclarée.

C'est ainsi, Théonée, que toutes les dispositions intérieures et extérieures doivent vous être parfaitement indifférentes, lorsque vous les considérez en elles-mêmes, et prises devant Dieu. C'est ainsi que votre esprit doit s'élever au-dessus de tout, et de la jouissance, et de la souffrance, et de la paix, et de la guerre, et des ténèbres, et des lumières, et du repos, et du travail, et de l'action, et de la contemplation, et de la retraite, et du dehors, et des impuissances, et des facilités, et du silence, et du discours; car il importe très-peu, et c'est une même chose, d'être dans l'un, ou dans l'autre de ces états; mais chacun de ces états commence d'être très-précieux, dès-là même que vous y êtes.

Prenez garde, je vous prie, ce que tous les objets sont à un aveugle; il n'en fait point de distinction, ni pour la matière, ni pour la forme, ni pour la couleur, ni pour la différence de l'être; il se tient seulement à ce qu'il prend et où il est. C'est ce que vous devez être, Théonée, aveugle à l'égard de toutes les dispositions, sans en distinguer, pour ainsi dire, la nature et la manière, ne faisant que vous tenir simplement et aveuglément dans l'état où la volonté de Dieu vous met, laquelle seule doit y mettre la distinction et rendre votre disposition précieuse.

Vous voyez bien ce qu'est le cachet qu'on applique à la matière qui en exprime en soi tous les traits et les caractères? C'est ce qu'est à tous nos états cette divine volonté qui leur donne son impression, et par cette impression les divinise; mais avec cette différence que la matière qui est imprimée du cachet en conserve toujours les chiffres et les traits. Il n'en est pas ainsi de cette volonté de Dieu, dont tous nos états sont comme caractérisés. Elle n'est, pour en parler de cette sorte, que comme un cachet coulant qui s'applique successivement à toutes nos dispositions, et nos dispositions en étant imprimées, perdent aussi cette impression à mesure qu'elles passent et qu'elles s'écoulent.

C'est donc à vous, Théonée, de demeurer en paix avec amour et avec adoration dans votre disposition présente, parce qu'elle porte une impression divine tandis qu'elle subsiste; et ainsi vous devez y être si doucement et elle doit vous être si chère, qu'elle vous tienne même lieu de Dieu. Votre tentation doit vous tenir lieu de Dieu; votre maladie doit vous tenir lieu de Dieu; votre

sécheresse doit vous tenir lieu de Dieu ; votre impuissance doit vous tenir lieu de Dieu ; vos ténèbres doivent vous tenir lieu de Dieu , parce que : et ces ténèbres , et cette impuissance , et cette sécheresse , et cette maladie , et cette tentation est imprimée et caractérisée de la volonté divine. N'est-ce pas là , pour reposer bien amoureusement dans les plus fâcheuses et les plus terribles dispositions , et pour en faire ses délices aussi bien que toute son occupation ?

§ VIII.

Revenons-en donc là , Théonée , à savoir que celui qui ne veut que Dieu seul , demeure volontiers par un attachement sanctifiant dans sa disposition présente , parce que Dieu est là uniquement et il ne se trouve point ailleurs. Dites donc incessamment : Je n'aime que ce que j'ai , et je n'ai pas un seul mouvement de désir et d'amour pour tout ce que je n'ai pas. Si mon état présent est une épreuve , j'adore cette épreuve ; si c'est un châtimement , je chéris ce châtimement , et j'aime mieux être sous les coups que dans les caresses ; si c'est un poids de misères et de corruption , oui , je me roule et je me délecte dans l'infection de cette corruption et de cette misère , plus délicieusement que je ne ferais parmi les plus douces consolations , parce que mon état présent est un état divin. Ne vous en rebutez donc jamais , ô ! mon Théonée , et portez une grande compassion à ces âmes ou aveugles ou impatientes , qui n'étant jamais satisfaites de leur disposition présente s'inquiètent éternellement pour courir après tout ce qu'elles n'ont pas , en perdant un bien infini qu'elles possèdent.

§ IX.

Pour achever de vous faire voir la solidité de cette maxime , je n'ai qu'à vous dire qu'il n'est rien au monde de solide comme une âme qui s'y établit , parce que ni le ciel , ni la terre , ni les démons , ni les créatures ne sont capables de l'ébranler. Si Dieu même lui envoie les épreuves les plus rigoureuses , elle devient une invincible à tous les coups de Dieu ; car que peuvent faire les démons et les créatures , sinon de la tenter et de la persécuter dans le corps , dans l'esprit , dans la réputation , dans les biens ? Que peut faire Dieu , sinon d'opérer en elle des soustractions de grâce , des aridités , des ténèbres , des ennuis ? Or toutes ces poursuites ne sont pas capables de la retirer de l'état pacifique de son intérieur , parce que toutes les voies dont on se sert pour la tenter , est cela même qu'elle chérit. Si l'on pense

donc la renverser et la troubler par de nouvelles dispositions , c'est ce qui est impossible, parce qu'elle ne veut aussitôt , et elle n'aime que ces nouvelles dispositions , fondée sur ce principe qu'elle a. Cela fait qu'elle n'est pas même troublée de tous les états intérieurs et extérieurs qui vont apparemment à la ruine de sa perfection , parce qu'elle s'y repose également comme dans des états qui portent aussi bien que les autres, le caractère de la volonté divine.

O Dieu ! Théonée, quelle précieuse maxime qui laisse toujours l'âme dans une tranquillité et dans un fond de paix parfaite , en la renfermant en soi pour n'avoir d'occupation et d'amour que pour sa disposition présente. C'est de cette manière que vous trouverez une source de tranquillité et de perfection d'où tant d'autres puisent leur inquiétude, et que, sans vous tourmenter , vous trouverez au milieu de vos misères et de votre soin , une félicité que les autres , en s'inquiétant , ne trouveront jamais dans les états les plus beaux et les mieux imaginés , et dans les plus agréables idées de vertu. Oh ! quel malheur pour ceux qui ayant des dispositions souffrantes dont ils ne peuvent se défaire , les augmentent pour ne pas vouloir s'y accommoder et pour chercher vainement ce qu'ils ne trouveront jamais ! Mais aussi , qu'heureux sont ceux qui , par une sainte et sage adresse , sans se figurer mal à propos des idées d'une disposition intérieure ou extérieure, qui ne dépend pas d'eux, font par un admirable usage, et par un ingénieux détour, l'exercice de leur plus grande sainteté, des plus grandes misères dont ils ont à gémir actuellement.

MAXIME IX.

Il ne faut point s'étonner de voir quelquefois des personnes de grande vertu faire de grandes chutes.

§ I.

Je prie l'Esprit consolateur que ce peu de mots soit à la consolation de ceux qui, après s'être long-temps fortifiés dans la vertu, se sont quelquefois déplorablement oubliés eux-mêmes ; et à la vôtre, Théonée, si après avoir été singulièrement favorisé de Dieu , vous vous étiez aussi malheureusement égaré dans quelque désordre. Oh ! la misère et l'étrange malheur pour ces personnes, d'avoir ainsi quitté leur Dieu ! Mais, oh ! la mauvaise rencontre pour elles , quand elles tombent entre les mains d'un di-

recteur qui n'est pas assez entendu et qui n'a pas toutes les qualités pour ces sortes de conjonctures. Il est donc bien à plaindre, quand elles rencontrent des directeurs, ou qui ont l'esprit borné et timide, ou qui n'ont pas un grand usage dans la conduite des âmes, ou qui ne sont pas intelligens dans ces voies de Dieu. Car si l'esprit en est petit et borné, ils s'effraient aussitôt au récit de ces grands désastres. S'ils n'ont pas une grande expérience des consciences, ils ne peuvent comprendre ces sortes de chutes, n'ayant point vu d'âmes élevées tomber dans ces précipices; c'est qu'ils jugent par comparaison; et s'ils n'entendent pas les chemins et les routes écartées de Dieu, ils ne pourront pas aussi entendre comment il permet de si étranges désordres dans des sujets si nobles et si élevés.

Il est donc infiniment nécessaire, dans ces occasions, d'avoir un directeur qui ait le cœur grand et capable d'entendre ces péchés sans s'étonner, pour affermir par son assurance ces sortes de pénitens, et pour en empêcher le désespoir où la confusion et la douleur sont quelquefois capables de les jeter. Car hélas! Théonée, n'en voit-on pas qui ayant la confiance de ces grandes âmes ainsi précipitées, se troublent incontinent? Ce qui ne vient que de leur esprit naturel borné et rétréci, que Dieu pour cela n'ôte pas aux plus éminentes vertus. Mais aussi, combien ces personnes sont-elles à plaindre sous cet accablement; et combien y en a-t-il qui trouvent leur dernière désolation sous des directeurs, où elles pensaient trouver leur consolation et leur remède? Après tout, Dieu le veut ainsi pour des raisons qui nous sont inconnues. Elles cherchent des directeurs qui les calment et qui les consolent, et Dieu permet qu'ils ne servent qu'à les tourmenter, comme s'ils devaient être les ministres de sa justice, et non pas les instrumens de sa miséricorde.

Voici donc, à mon avis, ce qu'un directeur peut penser, pour recevoir ces âmes avec un cœur compassif, et pour en adoucir la douleur: que la faiblesse de l'homme, hélas! surpasse tout ce qu'on peut dire et penser, et qu'elle n'est pas moins grande dans les personnes les plus éminentes en vertu, que dans les communes, pour en ressentir les misères; qu'il n'est point d'extrémité où la créature la plus sainte ne puisse aller; que si cette pauvre âme ne s'est pas encore abîmée plus avant, ç'a été par un pur effet de miséricorde, qui a voulu empêcher la profondeur de sa chute. Le directeur doit penser qu'il tomberait encore lui-même avec plus d'horreur, si la force et la douceur d'une grâce plus abondante ne le retenait; et que peut-être en peu de temps il sera précipité

dans de plus grands désordres ; car afin qu'il y soit , et que Dieu l'abandonne à ce point , il peut croire qu'il en a donné plus de sujet. Ce sont les vues que doit avoir un sage directeur pour concevoir de tendres compassions dans le malheur de cette grande âme abattue.

§ II.

Mais s'il a beaucoup de cœur et d'expérience , il portera ses pensées bien plus loin pour la consolation de cette pauvre conscience. Il pensera que dans la véhémence de la tentation, elle n'a peut-être eu que fort peu de grâce ; car Dieu quelquefois permet qu'une âme soit abandonnée à elle-même dans ces assauts avec un faible secours de la grâce , qui ne lui manque pourtant jamais ; afin qu'elle perde la bonne opinion de sa suffisance, et qu'elle apprenne à se connaître par les tristes effets de ses propres faiblesses.

Il pensera encore que Dieu , d'autres fois, frappe de temps en temps ces grandes âmes comme de coups de foudre, afin d'abattre l'élévation où elles s'aiment, car il n'est rien qui déplaît à ses yeux, comme une âme superbe des faveurs du ciel.

De plus, parce qu'il sait que les avantages de la vertu se prennent de tous côtés, il considérera qu'à ces grandes âmes les grandes chutes sont très-souvent l'occasion d'une sainteté plus éminente ; car après, toute leur vie elles demeurent anéanties en elles-mêmes ; et comme elles portent incessamment l'image de leur crime devant les yeux , il n'est pas croyable jusqu'où elles s'humilient , dans quelle posture criminelle elles se tiennent, et quels sont les admirables avantages qu'elles en tirent pour la vertu.

Il ne s'étonne pas de ces grands égaremens, parce qu'il sait la méthode de Dieu, qui est de se venger très-souvent par ces chutes funestes des âmes qu'il appelle à une haute perfection, quand elles n'y travaillent pas selon ses desseins, ce qui est une marque de la jalousie qu'il a pour ces âmes de choix, qu'il lui plaît de favoriser entre mille autres, ayant toujours la main levée pour les frapper de quelque abaissement ignominieux, sitôt qu'elles se souillent par quelque retour vers la créature.

§ III.

C'est ce qu'Origène montre fort au long, dans son *Traité sur les Cantiques* (1) ; et qu'à ce propos, Théonée, il importe grandement que vous sachiez ; je ne fais qu'emprunter sa pensée. Dieu

(1) Ori. hom. in Can.

ne permet jamais, dit ce père, que ces personnes marchent dans les voies du vulgaire, et qu'elles en demeurent à la vie commune des hommes, se comportant d'une manière indifférente et aisée dans la vertu, et se contentant de ne point faire de chute considérable sans aspirer à monter plus haut ; c'est ce qu'il ne permet jamais. Il souffre volontiers que tant d'âmes roturières, qui ne sont, dit-il, que du gros du troupeau, marchent le train ordinaire, sans les en presser davantage et sans en concevoir de plus grandes indignations. Mais pour ces âmes choisies, il a une autre délicatesse : il veut, poursuit cet auteur, qu'elles se séparent du troupeau et qu'elles prennent des voies et des routes qui ne soient pas communes, qu'elles conçoivent la noblesse et le privilège de leur appel et qu'elles fassent de grandes choses ; il veut, continue le même, qu'elles se portent de ferveur et d'élévation aux choses divines, qu'elles ne soient inspirées que de l'esprit de Dieu et qu'elles ne vivent que de l'esprit d'adoption. En un mot, il veut que leur vie et leur manière d'agir soit aussi sainte et sublime au-dessus du commun, que la qualité d'une reine est élevée sur la bassesse de ses sujets. Voilà les hautes prétentions, Théonée, d'un amour délicat et jaloux tel qu'Origène nous le dépeint.

Mais si ces âmes ne correspondent pas, et si, par ce défaut de correspondance, elles privent Dieu de ses douceurs et des plaisirs qu'il s'en promettait ; ah ! sa jalousie alors s'arme de fureur pour punir ces ingrates, et il s'en venge par trois rigoureux châtimens, savoir : par les délaissemens, par les tentations et par les grandes chutes, qui nous sont marqués au même lieu par Origène, et que je trouve être opposés à trois grâces particulières dont il voulait les favoriser.

1. Dieu avait dessein de faire d'elles ses délices et comme son refuge pour se délasser et pour se récompenser, par ses douces communications, des rebuts et des mépris des créatures. Ces déloyales le privent de ses divines satisfactions, abhorrant de se tenir captives en elles-mêmes et d'être fidèles en sa compagnie. Mais aussi que fait Dieu pour punir leur lâcheté et leur infidélité ? il les bannit hors d'elles-mêmes, dit ce père, les abandonnant à un esprit de dissipation ; et, au lieu des biens agréables dont il leur avait déjà donné les premiers goûts et dont il leur destinait la plénitude, il les met en proie à la désolation et change toutes les richesses de leur conscience dans la plus honteuse et la plus affligeante pauvreté.

2. Il voulait les rendre inaccessibles aux coups de leurs ennemis, dont elles n'eussent fait qu'entendre de loin le bruit et les

attaques, les tenant toujours chèrement près de soi ; mais, parce qu'elles n'ont pas voulu s'assujettir à des lois si amoureuses, il permet qu'elles soient attaquées et déchirées de tentations ; car c'est une chose effroyable de voir quelquefois les cruelles agitations de ces âmes qui refusent d'aller où Dieu les appelle.

3. Il voulait enfin les mener dans les grandes voies de perfection et leur donner quelque participation de son impeccabilité par un cœur incorruptible et une innocence invulnérable. Mais parce qu'elles n'ont pas voulu correspondre à ses desseins, autant il voulait les élever, autant il permet qu'elles se précipitent dans les péchés les plus honteux et les plus funestes, quoique souvent la honte n'en soit connue que de Dieu et de leur complice.

Ce sont les trois châtimens dont se venge sa jalousie sur les âmes qui refusent de contenter son amour par une sainteté extraordinaire, ne pouvant les souffrir dans un état de vertu médiocre. L'arrêt en est porté : elles sont des soleils, ou elles sont des ombres ; elles sont éclairées, ou elles sont ensevelies dans les ténèbres ; elles ont la couronne sur la tête, ou elles sont dans l'opprobre ; elles sont destinées à être des reines, ou elles seront des esclaves. Enfin, c'est leur destinée, que l'une des deux extrémités fasse l'un ou l'autre partage.

Dieu menace encore et frappe ces âmes choisies par des soustractions de grâces, par des abandons et par des chutes, dit le même Origène, parce que les ayant favorisées de belles connaissances et de nobles sentimens, afin de les gagner par ce charme, elles négligent ces attraits sans les seconder ni les cultiver, aimant mieux demeurer dans une vie basse et fainéante.

Ne vous y trompez pas, leur dit saint Bernard, et ne pensez pas être quittes pour une vertu commune (1). Vous êtes obligées à une éminente sainteté, parce que les grâces dont Dieu vous poursuit et dont il vous comble pour cet effet sont éminentes, et il veut que votre perfection réponde à l'éminence de ces faveurs prévenantes. Si vous ne le faites, ah ! il vous exterminera. S'il ne fait pas de vous le sujet de ses délices, au moins il en fera la matière de ses vengeances ; et, il contentera sa colère en vous abattant, s'il ne peut satisfaire son amour en vous élevant.

Nous avons une belle figure de cette vérité dans le *Lévitique*, rapportée par Origène dans le même lieu que j'ai allégué. « Si une » femme du commun, dit la loi, commet un adultère, qu'elle soit » lapidée ; mais, si elle est fille d'un prêtre, qu'elle soit brû-

(1) Sc. 2.

» lée » (1). C'est la figure, dit ce père, des âmes communes et des âmes que Dieu favorise entre les autres : si les premières l'offensent, il les châtie, mais le châtiment en est commun comme l'est leur condition. Si les dernières lui sont désobéissantes et des réfractaires, il ne se contente pas, pour les punir, qu'elles soient lapidées, mais il les condamne au feu ; c'est-à-dire qu'il ne se contente pas d'avoir pour elles des colères communes, mais il s'en venge par des châtimens qui sont proportionnés à la grandeur de leur état.

J'ai voulu, Théonée, par cette légère digression, vous faire voir la rigoureuse obligation qu'ont d'être entièrement à Dieu de certaines âmes, qu'il se réserve par le choix éternel qu'il en a fait, qu'il regarde comme des princesses et des reines, et qu'il veut élever au comble de la perfection, pour y prendre ses délices.

Néanmoins, quelques châtimens que Dieu en tire, lorsqu'elles lui sont infidèles, cela ne doit pas faire que le directeur n'ait pour elles toutes les bontés dans leurs chutes, sans seconder les rigueurs de Dieu, mais plutôt s'opposant à lui comme un autre Moïse, afin de faire pencher vers elles ses miséricordes.

Enfin il est très-assuré que Dieu quelquefois permet de profondes chutes dans des personnes qu'il destine au gouvernement des autres, comme le remarque sainte Thérèse dans la quatrième Demeure de son *Château de l'âme*, afin que par leur expérience elles apprennent qu'il faut avoir des entrailles de bonté pour les misères du prochain.

Toutes ces raisons, et bien d'autres lumières que Dieu verse dans l'esprit d'un directeur, l'obligent d'avoir un abîme de miséricorde, pour y recevoir tendrement ces grandes âmes qui se sont si malheureusement précipitées. Ah ! que je veux de mal à ces cœurs petits et resserrés qui, dans ces rencontres, s'étonnent et s'effraient, et n'ont que de la dureté pour ces pauvres égarées ! et que pour châtiment de ce faux zèle qui les anime, de la petitesse de leur esprit et de leur cœur impitoyable, ils mériteraient bien de tomber dans les mêmes désordres ! Il faut avoir, Théonée, il faut avoir un sein de mère dans ces occasions ; mais s'il y faut des tendresses maternelles, il y faut aussi une force qui fasse que vous ne témoigniez jamais aucun étonnement au récit que la personne vous fait de ses désastres ; car manifester de l'étonnement est une extrême imprudence, laquelle est capable de renverser ou de perdre cette conscience affligée.

(1) C. 12.

§ IV.

Pour achever cette instruction, vous me demanderez comment il faut traiter et conduire ce grand pénitent, qui, d'une si haute élévation, est tombé si profondément.

1. Je vous répondrai qu'il ne faut jamais le confondre de paroles, car il est assez pénétré de confusion, et par la grandeur de son crime, et par la confession volontaire qu'il en fait ; il faut plutôt participer à cette confusion avec lui, et en essayer et adoucir la peine par cent bontés dont il faut user.

2. L'on doit encore prendre bien garde de n'avoir aucun mot dur et assominant. Ah ! qu'il faut s'en abstenir ! car son esprit plus proche du désespoir que de toute autre chose, a plutôt besoin qu'on le relève et qu'on lui fasse concevoir hautement les miséricordes de Dieu, ne pouvant jamais assez lui en découvrir les abîmes.

3. J'estime même qu'il ne faut rien faire, pour donner plus de vivacité et de douleur à sa contrition, lui représentant la grièveté de sa chute et lui en exagérant l'excès ; parce qu'au lieu d'animer sa douleur, il se trouverait qu'on y jetterait le trouble ; car il est déjà aussi navré de la grandeur de son crime, qu'il est confondu de sa bassesse, si ce n'est que l'esprit en fût fort et généreux. Car alors je pense qu'un directeur, pour seconder la grâce et pour mener plus loin la grandeur de la contrition, pourrait quelquefois user de vives représentations, et de toutes les pensées et de tous les termes les plus capables de lui dépeindre la noirceur de son crime.

Pour ce qui est des pénitences qu'il faut lui imposer, si vous voulez là-dessus mon sentiment particulier, Théonée, je vous renvoie à la Maxime VII du liv. I, où je tâche de montrer que, pour la grandeur ou pour la petitesse des pénitences que l'on peut imposer, il faut s'accommoder aux dispositions du sujet, et y considérer la grièveté des crimes, la nature de la douleur et les forces corporelles, faisant grand fonds sur ces trois considérations, pour régler judicieusement les pénitences que l'on donne au criminel.

MAXIME X.

Nous sommes étroitement obligés de faire régner Jésus en nous.

Il me serait facile, Théonée, de vous montrer tous les droits que Jésus a d'exercer sur nous sa royauté, par les différens titres

qui lui donnent ce caractère et ce rang ; car il ne faut pas se persuader qu'il en soit de lui comme des autres rois de la terre.

Il n'est point ici bas de roi qui le soit par nature, puisque la nature nous a faits tous égaux dans la création : mais Jésus est essentiellement et par nature notre Roi, ces deux choses en étant inséparables, d'être roi et de subsister (1).

Les autres ne le sont point par donation, car il n'y a point de puissance assez grande et assez libérale pour partager des couronnes (2) : mais la royauté de Jésus est un présent que lui a fait son père, pour l'établir avec ce titre glorieux sur toutes les créatures.

Je veux qu'il y en ait qui se fassent rois par l'élection des peuples, toutefois cette élection est souvent bien défectueuse, ou parce que leur jugement se trompe dans le discernement de l'objet, ou parce qu'il y a toujours bien des esprits révoltés qui condamnent ce que les autres approuvent (3) : mais Jésus est un roi choisi par le jugement du Père éternel, qui ne peut s'égarer ; et il n'est point d'esprit au ciel et sur la terre qui puisse lui refuser son approbation.

Que s'il s'en trouve d'assez heureux pour conquérir des couronnes, néanmoins ils ne le peuvent qu'en empruntant des forces étrangères, et souvent leurs couronnes sont plutôt le sujet de leur tyrannie que d'une juste conquête (4) : mais Jésus seul et par soi-même s'est acquis la qualité de roi, au prix de son sang, ne devant uniquement sa conquête qu'à sa propre vertu.

C'est donc une chose trop connue, qu'il est notre roi, et il serait bien inutile de porter ces preuves plus loin : je veux pourtant, Théonée, vous suggérer quelques pensées, à la faveur desquelles vous puissiez entrer dans ce divin royaume ; savoir quelle est l'étendue de ce royaume ; quelle est la méthode de régner de ce roi, et quelles sont les révoltes qu'on lui fait.

CHAPITRE PREMIER.

Il est montré quelle est l'étendue du royaume de Jésus en nous.

§ I.

N'allez point chercher son royaume dans ce grand monde visi-

(1) Apo. c. 19.

(2) Joa. c. 15.

(3) Sap. c. 9.

(4) Act. 20.

ble, dont il fait si peu de cas, que partout il a des compagnons de sa royauté. Dans le ciel, les bienheureux portent comme lui la couronne sur la tête. Ici-bas les rois partagent avec lui sa royauté, et dans les enfers les démons n'y exercent-ils pas leur tyrannie? L'étendue de son royaume a des espaces où personne n'entre pour être son rival : c'est le fond de nos consciences, inaccessible à toute créature, et réservé à Jésus seul : oh ! quel précieux et quel divin fond ! mais hélas ! inconnu à ceux-là mêmes qui en sont la matière.

Les rois de la terre établissent d'ordinaire leur trône et le séjour de leur empire dans quelque ville située au milieu de leur royaume, afin que de ce centre ils puissent plus facilement envoyer leurs ordres et donner le mouvement à ce grand corps : de même Jésus ce roi agneau en douceur, a établi son trône, dit saint Jean, au milieu de nous et dans nos cœurs(1). C'est de là qu'il ordonne, qu'il inspire et qu'il imprime de tous côtés ses sacrés mouvemens, afin que tout soit dans un parfait et dans un continuel assujétissement à son empire. N'est-ce pas aussi là que se font entendre les inspirations, les reproches, les invitations au recueillement et les mouvemens qui font courir au bien du prochain ? C'est du trône de nos cœurs que Jésus donne sans cesse ses ordres ; soit qu'il appelle au secret de l'intérieur ; soit qu'il envoie à des actions de charité et de zèle ; soit qu'il condamne nos infidélités ; soit qu'il nous récompense de ses caresses ; toutes ces choses sont des actions de roi et de souverain, et elles partent et coulent du cœur comme d'une divine source ; parce que Jésus y repose comme sur son trône, et dans son lit d'honneur.

Votre propre cœur, Théonée, peut mieux vous convaincre de cette vérité, si vous en consultez de près les mouvemens. Oh ! quel respect et quelle douce vénération ne faut-il donc pas avoir pour son cœur ainsi anobli et comme divinisé par la qualité de trône du roi Jésus ! Et autant de fois que nous nous approchons de ce cœur par voie de recueillement, ne devons-nous pas être aussitôt anéantis par un respectueux silence au pied de ce trône, où Jésus est assis ?

§ II.

Les royaumes de la terre ont encore leurs bornes et leurs limites où s'arrêtent les commandemens du prince. Ce royaume de Jésus a aussi ses bornes et ses extrémités, où sans cesse il envoie

(1) Apo. ca. 5.

ses ordres et ses commandemens; c'est ce qu'il vous importe de bien comprendre, Théonée, si vous voulez être un sujet fidèle de cet aimable roi. Ces bornes sont le corps, les sens, les actions les plus petites; sans parler de l'intérieur de ce royaume qui sont les puissances, les passions et tous les mouvemens. Il veut exercer son empire sur tout l'intérieur, cela est hors de doute; sur les puissances comme sur les principales places qui ne doivent point reconnaître d'autre souverain que Jésus; sur les passions comme sur des séditeux qui veulent toujours s'élever contre leur prince; et sur les mouvemens du cœur comme sur les grands et les princes de sa cour.

Mais l'empire de Jésus ne se resserre pas seulement dans l'intérieur de son royaume; il veut régner également sur toutes les extrémités; sur le corps, sur les yeux, sur la langue, sur une parole, sur les plus petites actions; il porte l'exercice de son empire sur toutes les opérations les plus légères qui nous sont propres.

Un roi de la terre est aussi bien le roi d'une bourgade que de sa ville capitale et il ne règne pas moins sur un roturier et sur le dernier de son royaume que sur les premiers de sa cour. Cela veut dire que Jésus ce roi sans pareil, doit autant régner sur nos regards, sur nos paroles, sur les moindres mouvemens de notre corps, que sur notre cœur et sur les nobles puissances de notre âme : parce qu'il n'est rien dans nous où ne doive s'étendre l'exercice de sa royauté; car on peut dire que l'étendue de notre être et de nos opérations est la même que celle de son empire. Oh ! que tout ce qui est en moi soit donc esclave de Jésus; que rien ne se fasse par le pur mouvement de ma liberté : et qu'à tous les momens je sois sous ses divines chaînes ; renonçant à cette propriété et à ce malheureux domaine que l'esprit humain veut avoir en toutes choses.

§ III.

Les rois de la terre n'exercent pas incessamment leur empire, mais ils ont de certains temps marqués, où ils exigent les tributs de leurs sujets : il en est bien autrement du grand empire de Jésus, dont la royauté est de tous nos momens; il n'est pas un seul où il ne l'exerce ; car il veut exiger sans relâche les tributs de nos moindres opérations, s'en rendant le maître, et qu'il n'y ait pas une seule action qui ne soit mue par l'empire de son esprit.

Enfin, est-il jamais arrivé qu'un roi s'étant investi de son royaume, en renouvelle souvent l'investiture, et fasse de nou-

velles entrées dans ses villes ? Cette cérémonie se fait une fois pour toujours : mais Jésus (ôh ! l'amour, ôh ! le désir de son cœur) afin de régner sur nos âmes renouvelle presque tous les jours son entrée dans nos consciences par la communion, comme pour affermir sa royauté et pour témoigner le plaisir qu'il a de renouveler ses triomphantes entrées : ou bien je dirai qu'il conquiert autant de fois son royaume, que venant dans nous par ce passage amoureux, il peut crier ; ville gagnée ! Son royaume a donc la même étendue que nos actions, que notre corps et que nos sens.

Mais je vous prie de remarquer qu'il veut singulièrement régner sur notre cœur : car, ditsaint Cyprien (1), dont la pensée est exquise, il a consacré dans nous, pour y établir son trône par la demeure de son divin esprit, non pas la tête, ni les yeux, ni les mains, mais notre poitrine, mais notre cœur où nous ne devons jamais entrer qu'avec une profonde adoration et une sacrée horreur, pour y voir Jésus ce pacifique Salomon dans son lit de justice.

Vous remarquerez encore une chose : que dans un grand empire, le roi a ses gouverneurs pour lui conserver les places éloignées de la cour, qu'il confie comme des dépôts à leur fidélité, dont ils ne sont pas les propriétaires ni les maîtres, mais les simples dépositaires. Voilà une image de ce que nous sommes.

Jésus, faisant toujours sa royale demeure dans nos cœurs, nous établit comme les gouverneurs de ses places, ou plutôt comme les dépositaires de son empire ; c'est-à-dire qu'il nous met en dépôt les yeux, la langue, le corps, tous les sens et toutes les puissances, pour les lui conserver dans l'intégrité, pour n'en point faire un usage propre et pour n'y donner point d'entrée à ses ennemis. C'est pour cela que saint Paul (2) nous avertit de garder fidèlement ce divin dépôt par l'assistance du divin Esprit qui nous est donné pour cet effet. Et comme un gouverneur qui se ferait maître d'une place, serait criminel de lèse-majesté, aussi peut-on dire que vous devenez criminel de lèse-majesté divine, sitôt que vous tournez à vos usages vos sens, votre corps et vos puissances, parce que ce sont des places, parce que c'est un bien du royaume de Jésus qu'il vous a confié comme un dépôt et qu'il a mis sous votre garde.

(1) Ad Fort.

(2) II Tim. 4.

CHAPITRE II.

Il est montré de quelle manière Jésus règne en nous.

§ I.

Nous venons de voir l'étendue du royaume de Jésus en nous ; mais voulez-vous savoir sa méthode et sa manière de régner ? Je vous la découvre, Théonée, afin que, comme un bon sujet, vous vous accommodiez à votre roi légitime.

1. Il règne sur le rien. Les autres rois de la terre font bien voir qu'ils sont impuissans, parce qu'ils n'en auraient ni le nom, ni la couronne, si leurs sujets étaient détruits, et la grandeur de leur pouvoir comme de leurs richesses dépend de l'opulence et du nombre de leurs peuples. Oh ! quelle est la faiblesse de cette royauté caduque et périssable ! Mais vous, ô mon roi Jésus et mon souverain, vous avez bien une autre méthode de régner ; car l'éminence de votre royauté s'établit et s'exerce sur le rien, et vous n'avez que faire de nos pouvoirs pour recevoir ce divin caractère. Cela veut dire, qu'à le bien prendre, Jésus règne dans la destruction de ses sujets ; voyez, je vous prie, l'évidence de cette vérité.

Un prince donne des marques de sa royauté par des subsides et par des taxes qui sont ses revenus ; mais le grand Jésus donne des marques de la sienne, non pas en s'enrichissant de nos biens, mais en détruisant tout dans nous. Pour régner dans notre entendement, il en détruit toutes les propres lumières ; pour régner dans la volonté, il en détruit tous les attachemens ; pour régner dans notre cœur, il en détruit toutes les inclinations ; pour régner dans nos sens, il en détruit tous les épanchemens. C'est qu'il veut régner seul et sans compagnon dans toutes ces parties de nous-mêmes.

Ne disons-nous pas, et cela est vrai, que Dieu a montré son empire dans le rien de tous les êtres, en ce qu'il les a tirés du néant, mais non pas en les laissant dans le néant ? Voilà la manière dont Jésus règne dans le rien de nos puissances et de nos sens. Cela ne veut pas dire que nous demeurions dans une oisiveté fainéante ; mais il veut dire que nos sens et que nos puissances étant vides, purifiés et anéantis, Jésus alors s'en sert pour faire des merveilles de grâce ; et ces sens, et ce cœur, et ces puissances font un fonds où s'élèvent d'admirables opérations. Oh ! que de prodiges, quand une âme est réduite au rien, bien vide et

bien anéantie ! Jésus se plaît ainsi à régner en Dieu, parce que dans ce grand vide et dans ce rien de la nature, il ne trouve point d'obstacles à ses opérations divines.

Et bien, Théonée, n'est-ce pas là un roi qui a un art de régner dont tous les rois de la terre sont incapables ? Et ne sommes-nous pas heureux d'être les sujets de ce grand souverain qui nous fait trouver nos avantages dans nos pertes ? En vérité, cette façon de régner ne peut être propre et digne que de Jésus.

§ II.

La seconde méthode que garde ce bon roi, c'est qu'il a une facilité inconcevable pour nous donner accès.

Mon Dieu ! que les rois et les grands de la terre sont difficiles en ce point ! Car, s'il faut que des sujets les approchent, que de cérémonies pour cet effet ! Il n'y a que de certains temps où on peut les approcher ; et puis il faut percer des corps-de-garde et être bien-venu auprès de quelques favoris. Quand on leur parle, ce n'est que quelques momens dérobés ; et souvent la majesté qu'ils affectent ôte la liberté de la parole. Quelle dure servitude avec tous les grands de la terre !

Oh ! quelle facilité , au contraire , avec notre aimable roi ! 1. Nous pouvons lui parler en tout temps, parce que jamais il n'est empêché, à raison de son infinie capacité, s'appliquant à chacun de nous, comme s'il n'y avait au monde qu'un cœur dont il dût s'occuper. 2. Nous n'avons pas à pénétrer des corps-de-garde pour l'approcher, d'autant qu'il n'est point borné des lieux, par le moyen de cette production sacramentelle qui s'en fait incessamment de tous côtés. 3. Nous n'avons pas besoin de favoris, de quelque petite condition que nous soyons, c'est-à-dire d'intelligences et de séraphins pour nous introduire, parce que nous le portons, ce cher hôte, inséparablement dans nos cœurs, qui font son trône et son palais. 4. Quant au temps de nos entretiens, oh ! il n'est point limité, parce que nous pouvons parler à ce bon roi aussi long-temps et aussi souvent que nous pouvons rentrer en nous-mêmes. 5. Enfin, les éclats et les splendeurs de sa majesté ne nous interdisent point le discours, parce qu'il se fait notre égal ; il se familiarise en nos consciences, et nous pouvons l'entretenir avec autant de liberté que notre propre cœur.

Après cela, que peut-on dire, sinon que la facilité de traiter avec ce bon Jésus est si grande que l'on en fait ce qu'on veut ? N'est-ce pas pour cela que sur la terre il a voulu être appelé l'agneau de Dieu, et dans le ciel ne porte-t-il pas le nom d'agneau que

suivent partout des millions de purs esprits (1) ? Il a voulu comme tempérer et adoucir sa majesté royale, afin que nous ne fussions point intimidés de nous mettre sous son joug.

O mon aimable et mon adorable roi ! qui sera maintenant assez dur et misérable pour ne pas s'assujettir à la douceur de votre empire ? hé ! que ne suis-je lié de mille chaînes par vos divines mains, pour ne sortir jamais de mon esclavage ! O mon roi et mon tout, quand sera ce précieux moment, et quand serai-je tellement dompté, que vous soyez chez moi un paisible souverain ? C'est où mon cœur aspire, et je n'aurai jamais de repos que vous ne régniez en absolu sur tout mon être.

§ III.

Je vais insensiblement, Théonée, vous montrer que la troisième manière de régner de Jésus est de nous conduire à une sainte captivité.

Les rois ne sont pas des esclaves de leurs sujets ; pourvu qu'ils en tirent des finances et que ces sujets leur soient de service au besoin, ils leur laissent la liberté tout entière ; mais Jésus vous laisse volontiers tout le reste, et il en fait peu de cas, pourvu qu'il ait votre liberté. C'est là sa fin et le terme de ses conquêtes de faire de nous autant d'esclaves ; et ceux-là sont bien trompés qui pensent avoir en eux le royaume de Jésus, s'ils ne sont incessamment les esclaves de Jésus.

Cette vérité est si claire et si solide, et il est si constant qu'une sainte et douce captivité de nous-mêmes est la fin de sa royauté, que cela se touche au doigt dans l'expérience des âmes, sans user d'autre raisonnement. Car faites avec moi, je vous prie, cette remarque que, quand Jésus commence d'entrer dans une âme et de s'en emparer, il y jette aussitôt les chaînes, et elle sent en elle-même une générale captivité, étant comme si elle n'avait plus de liberté d'opérer par aucun mouvement naturel, tant elle est gagnée par les charmes de son vainqueur, qui, lui laissant d'une part tout son franc-arbitre, la fait néanmoins pencher doucement où il l'appelle. C'est pourquoi tous ses sens sont liés, ne pouvant regarder, parler, marcher et se mouvoir, par nature et par humeur. Son cœur est lié, ne pouvant pas même concevoir une seule inclination et une légère tendresse pour la créature. Sa volonté est liée, car elle se sent comme impuissante de rien vouloir, si elle n'en reçoit l'impression. Son entendement est lié, sentant une se-

(1) Apo. c. 14.

crète et douce occupation qui l'empêche de penser à toutes choses comme il lui plaît, et qui l'oblige à demeurer uniquement attachée à l'objet vers lequel la porte son attrait. En un mot, il n'est rien en elle qui se meuve seulement par un principe de propre liberté ; c'est ce que m'avoueront, sans en excepter aucune, toutes les personnes intérieures attachées à Jésus. Et tout cela n'arrive, sinon parce que Jésus, y voulant établir sa royauté, il répand aussitôt une charmante et universelle captivité dans tout le corps, dans les sens et dans les puissances de l'âme ; et cette captivité, où la liberté se soumet agréablement, est le caractère assuré de son empire.

Il est rapporté dans la Genèse que Pharaon donna à Joseph un pouvoir si étendu sur toute l'Égypte, qu'il commanda que personne n'eût pas seulement à remuer la main ni le pied sans la permission de Joseph. C'est une figure naturelle de ce qui se passe à notre égard. Dieu le père, dont le royaume est en nous, a établi Jésus, ce divin Joseph, sur tout ce royaume avec un si haut empire, que rien ne doit se faire que par son mouvement. Quand il est dit que personne ne devait seulement remuer la main ni le pied dans l'Égypte sans le congé de Joseph, la chose ne doit pas se prendre à la lettre, ce terme n'étant que pour énoncer la grandeur de son pouvoir. Mais en vérité le pouvoir de Jésus sur nous s'étend jusqu'à ne pas remuer la main, tourner l'œil, faire un pas, pousser un soupir, qu'on n'en reçoive le mouvement de son esprit et de son empire.

CHAPITRE III.

Il est montré quelles sont les révoltes que l'on fait au roi Jésus, dans le royaume de notre intérieur.

§ I.

Il nous reste à considérer quelles sont les révoltes qui se font contre ce roi débonnaire, afin que les bons cœurs soient animés à lui être fidèles en voyant les indignités dont est traité celui à qui tout le ciel rend ses hommages.

Il entre sans cesse dans son royaume par sa grâce et par la communion, mais il en est d'ordinaire banni honteusement ; car combien est-il d'âmes qui reprennent l'usage d'une mauvaise liberté en rompant leurs chaînes ? La plupart se contraindront bien pour un temps sous les lois de ce roi vainqueur, suivant

les mouvemens de son esprit , mais incontinent ils reviennent à eux-mêmes.

Vous savez , Théonée , comme le roi David fut chassé de sa ville avec opprobre par ses sujets et accueilli même d'injures et d'outrages ; il ne le fut pourtant jamais si indignement que le roi Jésus l'est des consciences. Après qu'il a fait tous les efforts pour entrer dans un cœur, et que , pour se le soumettre, il a usé de toutes les adresses de sa grâce , l'on commence à trouver son joug insupportable et l'on se joint avec ses ennemis, qui sont les passions et l'usage d'une liberté corrompue. Cela vient de ce que tout le monde s'ennuie d'une vie captive et ne peut souffrir le règne de ce divin souverain avec cette condition d'être toujours lié et assujéti.

Représentez-vous un roi qui , étant banni de ses états, rôde après sans cesse pour voir s'il n'y pourra point faire entrée par quelque surprise favorable. C'est ce que fait Jésus , ce roi chassé et banni, rôdant toujours autour des cœurs par les fréquentes attaques de sa grâce, pour rentrer dans ses droits et dans son royaume.

Il est comme un roi dépouillé ou comme un pauvre qui souffre (pour me servir de la comparaison de l'Époux aux Cantiques (1), toutes les rigueurs des saisons et des temps frappant à la porte du cœur. Cela est étrange, Théonée , que nous ne lisons d'aucun roi qu'il soit entré souvent dans son domaine avec tant de triomphe et qu'il en ait été chassé avec tant d'ignominie que Jésus l'est des cœurs.

§ II.

Mais ce qui augmente l'insolence de nos révoltes , c'est que Jésus (ô l'effroyable vérité!) est aujourd'hui traité comme un roi imaginaire, un roi de carte et de théâtre. J'oserais presque dire que les Juifs , dans son couronnement d'épines, n'en faisaient pas un fantôme de royauté comme le font les chrétiens. Ils n'en reconnaissaient pas tous la vérité, et pour cela leurs moqueries insolentes en étaient moins criminelles. Les chrétiens le reconnaissent pour leur roi et lui en rendent leurs hommages, et cependant, ô blasphème! plusieurs le traitent de folie, comme autrefois les gentils (2) ; car ils abhorrent d'en imiter les abaissemens et les confusions , et font passer pour fous et pour extravagans ceux qui suivent les grandes voies de l'abjection.

(1) Ca. 5.

(2) Paul, 1 Cor. ca.

C'est pourtant, Théonée, cette qualité de roi d'opprobres qu'il a préférée sur la terre à celle de roi de gloire. Il n'a montré qu'une fois les éclats de celle-ci sur le Thabor, à l'écart et dans la solitude. Il a fait un miracle en se rendant invisible pour fuir cette qualité éclatante que les Juifs voulaient l'obliger de recevoir, mais il a consenti volontiers d'être fait un roi d'opprobres aux yeux de tout le monde, sous les marques ignominieuses d'un roseau, d'une couronne d'épines et d'un morceau de drap rouge jeté sur ses épaules. C'est sous cette posture qu'il voudrait régner dans le cœur du chrétien, et c'est cette posture qui est insupportable à son esprit; on peut dire que Jésus et les ignominies ne faisant qu'une même chose, Jésus est aujourd'hui un sujet d'opprobre à la plupart des chrétiens. Hélas! quel roi!

Ah! mon Jésus et mon véritable roi, vous n'êtes maintenant guère moins sans sujets que vous ne le fûtes dans cet ignominieux et ce douloureux couronnement. L'on ne vous aime plus qu'en peinture et en tableau dans les églises, dans les salles et dans les cabinets, et l'on vous laisse, ô mon roi, boire tout seul et à satiété votre déshonneur. Il est pourtant vrai, Théonée, qu'il ne s'est mis sous cet habit de roi d'opprobres qu'afin de mériter du moins la qualité d'un aimable et paisible souverain dans votre cœur, et c'est ce qu'il n'obtient pas.

Une chose fait encore éclater l'outrage de nos révoltes, c'est que sur le trône de Jésus chassé et banni, l'on place la créature, la vanité, la sensualité. Ce sont les rois et les souverains qui nous commandent et à qui l'on rend une inviolable fidélité. Et cette indigne préférence, ô Théonée, est la chose du monde qui est la plus intolérable à notre roi légitime. Tous ces malheurs viennent de ce que nous avons une furieuse passion d'être toujours les souverains et les maîtres de nous-mêmes et de conserver le droit naturel que nous avons de notre liberté. Mais offrons-le à cet adorable roi et faisons-nous volontairement ses esclaves afin qu'il n'y ait rien en nous qui ne soit soumis à son divin empire, puisque tout empire de la créature n'est que tyrannie, et que celui de Jésus n'est que liberté, que paix et repos au Saint-Esprit.

MAXIME XI.

Les personnes dévotés et consacrées à Dieu ont une obligation très-particulière de suivre les maximes de Jésus-Christ.

CHAPITRE I.

Il est montré par un léger trait comme les maximes de Jésus-Christ sont méprisées.

§ I.

En voulant inspirer à tout chrétien l'esprit de Jésus, il est nécessaire que j'en donne une idée juste et réglée, afin que l'effet puisse répondre sans peine au désir de ceux qui pourraient être touchés d'amour envers ce Sauveur, et qu'ils n'agissent plus que dans son esprit, étant élevés au-dessus de l'humain. Mais auparavant il faut qu'en deux mots j'éclaircisse ce que veut dire agir dans l'esprit de Jésus-Christ. Je trouve qu'il dit trois choses : 1. Suivre ses maximes. 2. Se revêtir de ses divines opérations. 3. Et dans toutes les actions être animé de son esprit.

Voilà, Théonée, les trois sens que je donne à ce que nous appelons agir dans l'esprit de Jésus-Christ. Je donne aussi trois discours différens par trois différentes maximes, afin de satisfaire pleinement les cœurs passionnés pour Jésus et de gagner, s'il est possible, ceux qui lui disputent sa conquête. La première vérité est pour toutes les personnes qui font une profession déclarée de la vertu soit dans le siècle, soit hors du siècle, où je leur montre l'étroite obligation qu'elles ont de suivre partout les maximes de Jésus-Christ. Ce sujet, je vous l'avoue, est capable d'animer et de pénétrer tout ensemble, et l'on ne peut en parler qu'avec douleur, et les choses sont à un tel point qu'on ne peut que faire des lamentations. Car il n'est rien aujourd'hui qui soit rejeté, même de bien des personnes vertueuses et qui professent la perfection (pour les gens du grand monde, cela se suppose) comme le sont les maximes et les vérités que Jésus-Christ a prêchées. En voulez-vous un trait raccourci, mais plus clair que le rayon du soleil ? Je vous le donne d'abord pour fermer la bouche aux personnes les plus intéressés.

§ II.

Les maximes de Jésus-Christ sont de bannir toutes les vaines

joies de ce monde et la consolation des sens (1). Et combien y en a-t-il qui, portant le nom et l'habit de vertueux, ne cherchent point la satisfaction de leurs sens et toutes ces joies fades et séculières, pouvu que les choses ne leur paraissent pas bien criminelles?

Les maximes de Jésus-Christ sont (2) que de passer sa vie dans les gémissemens et dans une sainte tristesse, qui se fait bien plus sentir au cœur qu'elle ne se peint sur le visage, est un grand et un rare bonheur pour une âme. Et combien y en a-t-il qui approuvent cette disposition que l'on appelle communément sombre, mélancolique et peu sociable?

Les maximes de Jésus-Christ sont d'abhorrer tout ce qui a de l'éclat et de chercher partout les ténèbres et l'abjection; comme sa naissance, sa vie cachée et sa mort nous le font voir; et aujourd'hui toute l'ambition sous un visage et sous un habit réformé, n'est-ce pas de se pousser et de parvenir par toutes les voies politiques qu'on appelle raisonnables? N'est-ce pas même, de produire souvent au dehors sa spiritualité et d'en faire métier et parade? Et ne regarde-t-on pas comme le rebut et comme la lie du genre humain ceux qui vivent dans l'obscurité, éloignés de l'éclat et du grand jour, soit que la vertu leur fasse aimer ces ténèbres, soit que leur peu de talent et le défaut des autres qualités leur ait fait trouver heureusement ce prodigieux bien, d'être naturellement méprisables?

Les maximes de Jésus sont (3), de se taire dans les calomnies, et de mourir volontairement sous les coups de langue à toute sa réputation et à l'estime des hommes; dont il nous donne lui-même un prodigieux exemple dans sa Passion parmi les interrogations et les outrages qui lui sont faits. Et que voit-on autre chose que des personnes qui, par une délicatesse à se ménager, ont des empressemens et des passions de se justifier partout?

Les maximes de Jésus sont de haïr son corps (4). Et n'est-on pas sans cesse sur les aises de ce corps, afin que du moins rien ne lui manque en toute manière?

Ses maximes sont, de s'étudier à une simplicité d'enfant dans ses conduites et dans ses paroles. Et est-il rien qui passe pour ridicule et dont on se joue comme d'une personne de qui les ma-

(1) Luc. c. 6.

(2) Mat. c. 5.

(3) Mat. c. 20.

(4) Mat. 28.

nières et les discours sont simples ? Est-il rien qu'on affecte comme de paraître adroit et d'une sage politique ?

Enfin ces maximes sont de fuir le monde et tout commerce avec le monde, si ce n'est quand le pur bien des âmes y appelle. Puisque c'est contre lui que le Fils de Dieu lance incessamment ses anathèmes dans son Évangile : et combien en voit-on de trop épanchés et trop évaporés, entre ceux que leur état oblige d'être comme des morts parmi les vivans ?

Voilà donc l'esprit de Jésus-Christ, et ses divines maximes d'un côté, et voilà de l'autre qu'il n'est rien de combattu, d'abandonné et de méprisé comme son esprit et ses maximes, même de bien des personnes consacrées et dévouées à son service.

Ce tableau, Théonée, n'est-il pas véritable ? Est-il un seul qui puisse le contredire ? Et ne diriez-vous pas qu'aujourd'hui plusieurs de ceux qui sont consacrés à Jésus-Christ et à la croix, soient avec les autres séculiers les ennemis déclarés de Jesus et de la croix ? C'est vous, personnes dévotes, c'est vous qui êtes plus spécialement obligées de suivre ses maximes ; vous, qui touchées de piété, vous êtes déclarées pour la vertu et qui vous approchez des autels. Considérez-donc, je vous prie, avec moi toutes les raisons que vous avez de remplir cette obligation et de ne pas abandonner la cause d'un si bon Maître.

CHAPITRE II.

Les raisons qui montrent les obligations qu'ont les personnes dévotes et consacrées à Dieu de suivre les maximes de Jésus-Christ.

§ I.

Jésus-Christ vous a appelées, dit saint Paul, par une vocation sainte, selon les desseins qu'il a eus sur vous de toute éternité (1) ; « et le choix qu'il en a fait en vous inspirant un état de vie plus sainte que n'est l'ordinaire, et en vous retirant de ces grandes routes du siècle réprouvé, n'a été qu'afin que vous souteniez la perfection du christianisme qui est dans une étrange désolation, car les vérités en sont de nos jours diminuées et presque éteintes dans les esprits. Mais pour bien le comprendre, il nous faut voir en quoi consiste cette perfection du christianisme : Je trouve qu'elle est dans l'observance des conseils évangéliques, qui sont les sublimes maximes de Jésus-Christ ; et ces maximes qui sont

(1) Eph. 4.

fort nombreuses peuvent se réduire à trois comme à trois genres, qui renferment toutes les espèces, savoir : 1. à l'amour de la mortification ; 2. à l'amour de l'abjection ; 3. à l'amour des persécutions.

Or il faut concevoir qu'aujourd'hui le monde rejette ces maximes, ou comme déraisonnables, ou comme intolérables, et qu'au sentiment des profanes séculiers, chercher incessamment la mortification, demeurer avec joie dans l'abjection et chérir les persécutions est une folie, un scandale et une extravagance : c'est ainsi qu'à peine est-il un véritable chrétien dans le siècle, et que l'imitation d'un Jésus-Christ est en effet l'aversion et la fable des chrétiens mêmes.

Qu'a fait Dieu là-dessus, âmes dévotes ? ah ! il vous a choisies et tirées de cette masse de réprobation, en vous inspirant un genre de vie plus saint qu'il n'inspire au reste des hommes pour soutenir le parti de son fils et pour autoriser ses maximes ; pour être dans les souffrances, dans les abaissemens, dans les confusions et dans les persécutions ; et pour agir partout dans son esprit. Voilà la fin de cette vocation et de ce choix qu'il a fait de vos personnes. C'est pourquoi vous êtes obligées d'agir partout selon ses maximes : cela veut dire, d'aimer en tout temps et en toute occasion, les tribulations, les abaissemens et les persécutions, et vous devez être incessamment disposées pour en être les victimes quand Dieu le voudra.

Mais pour vous définir encore plus précisément ce que c'est qu'agir selon l'esprit et selon les maximes de Jésus-Christ, et pour vous en laisser une idée bien nette, vous saurez que ce n'est autre chose, sinon que ses maximes doivent être votre unique règle en tout ce que vous faites.

Par exemple, vous ne devez témoigner en tous vos discours aucune estime que pour la mortification, pour les abaissemens, pour les confusions de la part des créatures ; et vous devez vous en déclarer hautement partout avec un sentiment et une liberté chrétienne. Bien plus, vous devez être réservé pour ne donner jamais aucun mot d'approbation aux maximes du monde et à tout ce qui est de vain, de grand et de délicieux, selon le sens et la chair : ce que les gens de bien ne laissent pourtant pas quelquefois de louer ou par une mauvaise coutume, ou par politique ou par un reste d'estime.

Si vous êtes appelé de Dieu à la conduite des âmes, vous devez conduire celles qui vous sont données de la Providence, d'après les adorables maximes du crucifix, et non d'après des maximes

molles, complaisantes, lâchement accommodantes, qui ruinent toute la solide vertu, qui font outrage à Jésus crucifié et qui scandalisent les consciences.

Êtes-vous dans les tribulations, dans les abaissemens et dans les persécutions? vous devez les recevoir comme les plus hautes faveurs du Ciel et vous estimer indigne que Dieu vous traite avec tant d'amitié. Cela s'appelle agir selon l'esprit et selon les maximes de Jésus, conformément à l'obligation que vous en impose le choix qu'il a fait de vous.

§ II.

Vous êtes ses âmes choisies et réservées; vous êtes donc ses garans : voyez, je vous prie, ce que j'en infère. Parce que vous êtes ses garans (étrange conséquence!) il vous reste une obligation rigoureuse d'être mortifiées, abjectes et persécutées. Et comment cela? C'est que Notre-Seigneur a été notre garant et notre caution envers son Père; étant sur la terre, nous apprend saint Paul, il a été notre répondant (1). Et maintenant c'est à vous de l'être, âmes dévotes, puisque vous êtes établies pour être les garans de sa doctrine et de ses maximes. Il vous demande que vous répondiez pour lui, parce qu'il est abandonné et réprouvé des hommes (2), il attend que vous prouviez et que vous souteniez ses maximes non-seulement par vos discours, parce qu'un grand répond de son bien et quelquefois de son corps et de toutes ses facultés, mais encore par votre vie mortifiée, par vos humiliations et vos confusions, par les rebuts et par les persécutions des créatures. Ne soyez donc pas étonnées, lorsque cette grêle et cet orage tombera sur vous (3), n'en soyez pas plus ébranlées qu'un rocher, vous dit saint Paul, parce que vous devez vous souvenir de ce grand mot, que vous n'êtes établies que pour cela; c'est-à-dire, pour garantir les maximes de Jésus-Christ, étant des victimes de tribulations.

Si vous lui manquez, hélas! l'humilité et l'opprobre de la croix, qui sont tout l'honneur, le trophée et la grande gloire de Jésus, seront anéantis (4); et pourquoi? Parce que le monde les ayant en horreur, il n'y a plus que vous dans le christianisme pour garantir et pour maintenir par vos souffrances et par vos humiliations

(1) Ad Heb. 7.

(2) 1 Pe. c. 2.

(3) Thes. I c. 3.

(4) Ad Gal. 1.

la vérité, la bonté et la noblesse des opprobres et de la doctrine de Jésus-Christ. Voudriez-vous bien l'abandonner au besoin, et ne pas répondre, à si peu de frais, pour celui qui vous a cautionnées auprès de la justice divine, aux dépens de tous les supplices de sa vie et de son honneur?

§ III.

J'ajoute, âmes saintes, parce qu'il a fait de vous un choix particulier, que ce choix vous constitue ses disciples. C'est donc une suite, que vous devez souffrir et être humiliées. Le disciple est obligé de soutenir la doctrine de son maître, ou il doit y renoncer. Votre obligation est bien plus rigoureuse de soutenir celle de Jésus-Christ et ses maximes, ou il faut y renoncer; le voudriez-vous bien? Car c'est ici une science de pratique et non pas seulement de spéculation. Il a prouvé lui-même sa doctrine par l'opprobre de la croix; et le bois, dit saint Augustin, où ses sacrés membres ont été attachés, a été la chaire d'où ce divin maître nous a enseignés. Il faut donc que vous prouviez aussi, comme les disciples d'un si grand maître, la doctrine qu'il vous a enseignée, par vos souffrances, par vos bassesses et par vos abandons.

Je dirai encore ce mot, pour vous montrer les étroites obligations que vous avez de vivre selon les maximes de Jésus-Christ. Ayant été choisies pour être consacrées à la piété, vous n'êtes entrées dans ce choix que pour être le refuge de Jésus (ô l'amoureuse et aimable qualité!), et vous n'êtes ce refuge que dans l'exercice de ses maximes. N'est-ce pas une chose digne de compassion et surprenante, qu'il ne soit rien d'abandonné et de rejeté des hommes comme Jésus? Car personne ne veut suivre en pratique ses maximes, ou comme impossibles, ou comme trop contraires à la nature de l'homme. C'est pour cela qu'il est contraint de se réfugier vers vous, ô! âmes dévotes, comme à son asile, et comme il le fit autrefois vers ses apôtres. Cet aimable Sauveur, prêchant ses divines maximes, plusieurs de sa suite n'en pouvant supporter la rigueur (c'est ainsi qu'ils les qualifiaient), l'abandonnèrent aussitôt (1). Et lui, se voyant ainsi méprisé et abandonné, se tourne vers ses apôtres comme à son refuge, et leur demande si, étant dégoûtés pareillement de ses maximes, ils ne voulaient point imiter ces transfuges (2). C'est de cette sorte, âmes choisies et dévotes, que, dans le rebut et dans l'abandon

(1) Joan. 4.

(2) Joa. 6.

que fait le monde des maximes et des vérités que Jésus-Christ prêche en son Évangile, il va vous trouver pour être son refuge et son asile. Et c'est pour ce sujet qu'il a fait choix de vos personnes parmi tant de réprouvés, afin que vous meniez avec lui une vie méprisée, souffrante, obscure et opposée à celle du siècle. Car c'est vous, dont la vie doit être la condamnation des malheureuses maximes du monde.

CHAPITRE III.

Continuation des raisons qui prouvent le même sujet.

§ I.

Pour achever de vous faire voir les obligations que vous avez de vivre selon les maximes de Jésus-Christ, je vous présente de nouvelles considérations que vous pèserez, je vous prie, attentivement; je ne puis croire que votre cœur ne soit touché de compassion et d'une sainte indignation, en voyant la doctrine de ce bon Maître tellement dans le mépris et dans l'abandon.

Bien que ses maximes, prises en elles-mêmes, soient des premières vérités, néanmoins elles ont encore besoin de preuves aux yeux des hommes; parce qu'elles passent l'intelligence humaine, et en bien des choses sont au-dessus de la pure raison, qui se révolte et qui n'en peut souffrir les arrêts. Elles demeurent donc sous le blâme, ou comme impossibles, ou comme trop rigoureuses, et elles doivent passer pour n'être pas véritables dans l'opinion commune, si la vérité n'en est mise en évidence. Et c'est à vous, âmes dévotes consacrées à Jésus, de l'autoriser par votre vie et par votre imitation; c'est ici l'emploi et la commission dont vous êtes chargées, vous dit saint Jean, de rendre témoignage à la vérité, et de montrer dans vos actions, à toute la terre, que Jésus n'a point imposé un joug impossible (1).

Vous devez cette reconnaissance au choix qu'il a fait de vous; et comme il vous a privilégiées, vous faisant entrer dans les voies de ses élus, vous devez vous rendre dignes de cette élection, en prouvant dans vos mœurs la doctrine de celui qui vous a choisies.

Il veut vous avoir en quelque manière cette obligation, que vous mettiez en crédit ce qu'il a prêché (2), et que vous défendiez

(1) Joa. 27.

(2) Joa. 7.

Jésus d'avoir été un séducteur (1), comme on le disait autrefois, qui abusait les peuples, en débitant des maximes dont l'infirmité humaine ne peut supporter la rigueur. Car toute sa doctrine des souffrances, des humiliations, de la pauvreté, de la vie cachée et du reste, passera pour des idées, et pour de nouvelles productions d'un zèle emporté, si on ne la voit écrite sur vos corps, dans vos paroles, en votre manière de vie, et en toutes vos actions, et il faut qu'on dise, comme il est rapporté dans saint Luc, que la sagesse incarnée a été justifiée par ses enfans (2).

C'est à vous de prêcher avec saint Paul que votre ambassade est dans la chaîne (3); cela veut dire que votre commission est de prouver les divines maximes de ce grand Maître, par vos tribulations, par vos abaissemens, par une vie incessamment mortifiée, et par la véritable mort de vous-mêmes. Toutes ces choses sont autant de chaînes qui vous lient à Jésus-Christ et à son divin Esprit.

§ II.

Et cependant, hélas ! ne peut-on pas dire, à la condamnation de plusieurs gens de vertu et de beaucoup de personnes qui portent un intérieur de la plus grande réforme, que les séculiers suivent plus fidèlement et plus inviolablement les maximes du monde qu'elles ne font celles de Jésus ? Oui, Théonée, c'est une chose on ne peut plus étonnante, et pourtant c'est la vérité. Pour cet effet, je me sers ici de la pensée d'un prophète qui en faisait autrefois le reproche au peuple de Dieu, et qui les renvoyait aux peuples étrangers ; leur disant, à son imitation (4) : Allez, je vous prie, allez dans ce grand monde ; voyez un Paris, voyez la cour ; mais considérez attentivement leurs maximes, et regardez bien si jamais on y change rien des manières et de toutes les folies que le monde y apprend. Et il se trouve des dévots de profession, ce peuple chéri de Dieu, qui change la gloire des opprobres, des maximes du crucifix et des souffrances, dans des vanités et dans les fausses maximes du monde.

N'est-ce pas là un reproche aussi dur et aussi ignominieux que véritable, qu'il y ait au monde plus de hardiesse et de fidélité pour en professer les maximes, que n'en ont assez ordinairement plusieurs gens de bien, pour celles de Jésus-Christ ? puisqu'ils

(1) Mat. 27.

(2) Luc. 7.

(3) Eph. 9.

(4) Ter. 40.

passent même quelquefois jusqu'à se séculariser, et qu'ils ne suivent les maximes de l'Évangile, sinon en les ajustant par un accomodement profane et outrageux, à celle d'un monde que Dieu a réprouvé. N'est-ce pas la conduite scandaleuse de quelques serviteurs de Jésus-Christ?

Car où sont-ils, Théonée, hélas! où sont-ils ces généreux disciples, qui se déclarent en pratique avec plus de liberté et plus de fermeté pour la divine doctrine de Jésus, que les mondains ne le font pour les extravagantes maximes du monde? C'est une chose déplorable que parmi ceux qui ont juré au Crucifix une imitation inviolable, il se trouve quelquefois des parjures qui, par des maximes et par des mœurs sécularisées, trahissent lâchement ce qu'ils ont promis.

Je vous présente encore une vue qui vous montre combien vous êtes obligées, ô âmes dévotes, de vous tenir aux maximes adorables de Jésus. Ces deux propositions ont une évidence qui ne souffre point de répartition : que jamais il n'y a eu de secte qui ait eu plus d'approbateurs que celle de Jésus-Christ, toute la terre le sait ; mais aussi, qu'à proportion, il n'en a jamais été qui ait eu moins de sectateurs, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais eu de maître dont les maximes aient été plus méprisées en pratique que celles de Jésus ; car elles ne le sont pas seulement de ceux qui ne les approuvent pas, mais de ceux qui les reconnaissent, et, ce qui est de plus étrange, de ceux qui se portent pour ses imitateurs et pour les disciples de sa doctrine.

Eh! faut-il qu'il se trouve des gens de bien qui, comme les autres, abandonnent cette divine académie, fuyant et abhorrant les mépris, les abjections, l'obscurité, les croix, qui sont les maximes de ce grand Maître? Vu nommément qu'il a tout dit et qu'il a tout fait, et qu'il n'y a point de posture qu'il n'ait prise pour nous engager à la pratique.

§ III.

Entrons, Théonée, entrons plus avant dans la contemplation de cette épouvantable indignité. Je vous demande quel est le langage ordinaire, si ce n'est de parler avec un certain goût et avec un sentiment d'approbation, de tout ce que Jésus-Christ a réprouvé? On le fait autant que les plus profanes séculiers ; car n'en entend-on pas qui, sous un habit de réforme, n'estiment que ce qui éclate, que les grandeurs, que les grands succès, qu'un grand talent et que de pareilles folies qui amusent le monde et qui en font les maximes? Et cette estime, et ce goût ne paraît-il pas dans

les expressions, dans le ton de la voix et sur le visage? Avec cela comment peut subsister l'estime de Jésus crucifié, et des maximes qu'il a données, des humiliations, des confusions, et de toutes sortes de délaissemens et de souffrances. Ce langage n'est-il pas une marque de l'aversion que beaucoup de gens de bien même ont en pratique des divines maximes et de la doctrine de Jésus?

Et de fait, par une preuve manifeste de cette vérité, je vous fais une instance, à vous personne dévote et vertueuse, à vous-même, Théonée. Ayant appris quelque désastre d'un particulier, quelque confusion arrivée, un mauvais succès, un bouleversement de fortune, et choses pareilles, est-il jamais arrivé, je dis jamais, qu'une seule fois dans la vie vous ayez dit ou entendu dire avec un profond sentiment : Mon Dieu! que cette personne est heureuse et digne de jalousie! oh! la faveur et le haut privilège; il paraît bien que nous ne sommes pas comme elle des amis de Dieu; et quand sera-ce que Dieu nous fera une grâce pareille et une pareille miséricorde? Au contraire, l'on ne trouve parmi la plupart de ceux qui portent le nom de vertueux, que des compassions séculières et peu chrétiennes comme d'un pur séculier qui plaint la disgrâce d'un séculier. Et d'où vient, Théonée, ce déplorable désordre? de l'estime infatuée, qu'on a comme les autres, de tout ce qui éclate et qui est estimé parmi le monde, et de l'horreur qu'on a des abaissemens du Crucifix et de sa doctrine. Mais quoi! un dévot, un religieux, un chrétien, n'estimer et ne parler que de ce qui éclate et de ce qui est agréable aux sens? Un chrétien dévot, n'estimer pas uniquement et ne suivre pas les adorables maximes de son divin Maître! Mais un chrétien dévoué au Crucifix, ne pas aimer les opprobres de Jésus! quel opprobre est cela même!

Enfin, pour achever de vous montrer les obligations que vous avez de vivre selon les maximes de Jésus, concevez une bonne fois que les suivre c'est être dans une mort continuelle de son esprit, de son cœur et de ses sens, et de recevoir sans cesse le coup de mort des créatures. Or, l'état d'un serviteur de Dieu, dévoué et consacré à Jésus, lui impose cette loi que sa vie doit être une mort continuelle, qu'il doit renoncer à toutes les créatures, et que toutes les créatures ont un droit de mortification sur lui; si bien que l'obligation de vivre selon son engagement est une obligation de vivre selon toutes les maximes de Jésus-Christ. Et si vous voulez avoir une juste idée d'un serviteur de Jésus, je vous dirai que c'est une victime publique sur laquelle tout le monde a droit de frapper et à qui tout peut se refuser, tel que le fut autrefois Notre-

Seigneur, à qui toutes les créatures avaient reçu permission de son Père de faire tous les outrages.

Il est donc vrai que les conseils évangéliques qui sont les saintes maximes de Jésus, ne sont ordinairement guère plus aimées en pratique des chrétiens que si l'on désavouait un Jésus crucifié (j'en ai donné un crayon au commencement de ce discours) et c'est une désolation dans le christianisme, laquelle fait que nous n'avons presque plus que l'ombre de cette première vérité des anciens chrétiens. Après cela je ne sais pas comment ceux qui ne pratiquent pas réellement ces divines maximes, ont la hardiesse de dire qu'ils aiment Jésus; et comment ceux qui l'aiment en vérité ne pleurent pas et ne gémissent pas incessamment de voir aujourd'hui sa doctrine et ses enseignemens abandonnés en pratique par ses amis.

MAXIME XII.

Dans toutes les impuissances de l'âme, de quelque côté qu'elles viennent, et dans toutes les privations, il faut se revêtir des opérations de Jésus-Christ.

Les misères ordinaires où les âmes se trouvent, et les pertes continuelles qu'elles font dans leurs exercices spirituels, m'obligent de leur suggérer ce qui est capable de changer leurs peines, de relever divinement toutes leurs impuissances, et de faire ainsi que toutes leurs occupations intérieures ne soient point infructueuses.

Il n'est rien qui soit commun comme ces plaintes : Je ne puis rien faire dans l'oraison, ni dans la communion, et universellement dans toutes mes retraites; et autant de fois que je veux m'occuper intérieurement, l'esprit ne me fournit rien, ou par incapacité, ou par stupidité, ou par un certain vide et pauvreté de toutes mes puissances; cela fait que j'y perds tout mon temps et qu'il ne m'est pas moins désagréable qu'il est inutile.

Je vous l'accorde, Théonée, qu'il ne doit pas vous être moins désagréable qu'il est inutile; parce que vous n'allez pas au remède. Oh! que Jésus, cet aimable et ce souverain médecin est peu connu et que les âmes l'appellent rarement au secours! Et pourtant il est à nous, mon cher Théonée; nous l'avons comme à gage et à nos services; tout ce qui lui appartient est à nous en propre, et avec cela l'on ne s'en sert pas plus que d'un bien étranger. C'est que l'aimable Jésus n'est point connu. Je veux vous apprendre à ne pas laisser oisif ce bien divin, non plus que vous-même,

et connaissant ce que vous est Jésus, à connaître aussi le moyen de vous sanctifier intérieurement dans vos plus grandes misères.

Il s'agit donc de savoir ce qu'il faut faire, lorsqu'on ne peut méditer, ni s'occuper d'aucune bonne pensée dans les plus saints exercices, par un certain vide, par un appesantissement et par une impuissance où toute personne se trouve, le capable comme l'ignorant. J'estime que le capable également avec celui qui ne l'est pas, doit suivre en ceci l'avis de saint Paul (1), et se revêtir des opérations de Jésus-Christ pour ne point perdre le temps et pour rendre sa disposition toute divine. Ce qui n'est pas si difficile et si mystique que les personnes communes n'y puissent entrer aussi bien que les spirituelles; je vous en développe par ordre toutes mes pensées.

§ I.

La différence qu'il y a entre imiter Notre-Seigneur et se revêtir de Notre-Seigneur.

Il est à remarquer, Théonée, pour aller au-devant du doute qui peut se former, qu'imiter Notre-Seigneur et s'en revêtir, n'est pas une même chose. Nous imitons Notre-Seigneur quand nous faisons quelque action par ressemblance de celles qu'il a opérées, et quand par notre opération propre nous exprimons en nous ce qu'il a fait intérieurement ou extérieurement, de sorte que notre opération, pour en bien parler, soit une expression et une image de la sienne.

Mais se revêtir de Jésus-Christ, n'est autre chose qu'une appropriation et une application de ses actions; de manière que ce n'est pas tant moi qui agis, que je m'applique les opérations de Jésus; et alors il ne reste autre chose à l'âme qu'of frir au Père Éternel ces mêmes opérations adorables pour supplément des siennes.

Par exemple, vous voudriez bien témoigner à Dieu votre amour et vous ne savez que lui dire; offrez-lui tous les actes d'amour que le cœur charitable de son fils a produit autrefois, et produit encore sur nos autels. Vous voulez-vous anéantir devant cette haute et infinie majesté, et vous ne savez comment vous y prendre; présentez-lui les profonds anéantissemens de Jésus humilié, souffrant et sacrifié. Si vous voulez vous recueillir en esprit de respect et d'adoration devant la grandeur de Dieu, lorsque de folles

(1) Rom. 13.

imaginations vous en ôtent le pouvoir, offrez-lui les divins recueils de l'âme de Jésus toute respectueuse et adorante.

C'est ainsi qu'en voulant vous occuper intérieurement de quelques actes, et en ayant l'impuissance et l'incapacité vous devez recourir aux mêmes actes de Notre-Seigneur, et les offrir à Dieu comme un bien qui vous est propre; de sorte que parmi les impuissances il faut vous oublier totalement vous-même et vous laisser-là dans vos stupidités et dans vos misères, n'ayant simplement que deux regards, l'un vers ces divines opérations de Jésus que vous tenez en main comme un présent, et l'autre vers son Père à qui vous les offrez. Cela s'appelle se revêtir de Jésus, comme le dit encore saint Paul, que nous ne voulons pas être dépouillés, mais être revêtus (1).

Car, faites, je vous prie, réflexion que ce qui revêt comme l'habillement est manifeste à nos yeux, mais que ce qui est revêtu comme le corps ne se voit pas; pareille, l'âme dans cette disposition se présentant à Dieu, ne se voit pas, parce qu'elle est revêtue et comme habillée des opérations de Notre-Seigneur; mais les opérations de Jésus qui la revêtent sont manifestes aux yeux de son Père qui ne s'arrêtent qu'à cet habillement divin, dont l'âme est couverte. C'est aussi le sens que l'on peut donner à ce que dit le même saint Paul, que notre vie est cachée avec Jésus dans Dieu (2); car alors l'âme est toute cachée et absorbée sous les opérations de Notre-Seigneur qui la revêtent et la couvrent, étant exposée à ces yeux divins; on peut encore dire que dans ces dispositions Jésus lui est comme un tombeau, parce qu'elle y est tellement ensevelie et perdue, que Jésus seul se voyant, qui la revêt et l'environne, elle n'est vue de sa part, non plus, que ce qui est renfermé dans les ombres et dans le sein d'un tombeau.

L'on peut encore, ce me semble, concevoir assez bien ce revêtement de l'âme de la part de Jésus-Christ, par comparaison de son humanité adorable à l'égard de son Père; cette humanité était toute cachée et engloutie dans le Verbe, qui la revêtait, s'offrait en victime à son Père; en sorte que c'était le Verbe qui, revêtant son humanité, donnait un prix infini à ses opérations, et la rendait à Dieu le Père infiniment aimable; il en est de même à proportion d'une âme toute cachée et ensevelie sous les opérations de Jésus qui la rendait souverainement agréable aux yeux de Dieu. Vous comprenez donc bien maintenant ce que c'est qu'être divinement revêtu des opérations de Jésus-Christ.

(1) 1 Cor. 5.

(2) Col. 3.

§ II.

Il est montré quand il faut se revêtir de Notre-Seigneur.

Mais quand faut-il se revêtir de ces divines opérations ? c'est ce qu'il nous faut voir, Théonée ; vous saurez que Jésus quelquefois revêt une âme de lui-même et de ses opérations, sans qu'elle y mette que fort peu du sien, sinon qu'elle reçoit librement ce qui s'opère en elle ; de même qu'une mère, par son action propre, revêt et habille son enfant, qui sans avoir fait autre chose que de laisser agir sa mère, se trouve tout habillé. Pareillement l'âme n'y contribuant que très-peu, se voit tellement revêtue, imbue et remplie de Jésus et de ses divines opérations, que sans retour sur elle-même, elle n'a plus de vue que de Jésus et de Dieu.

Mais l'ordinaire est que l'âme elle-même, par son action propre, se revêt et se remplit de ses saintes opérations. Voici le temps où elle doit ainsi en user : c'est lorsqu'elle sent son esprit tout interdit et impuissant de rien faire, dans d'épaisses ténèbres et des obscurités, dans une certaine disposition terrestre et stupide, dans un vide de toute bonne pensée ; quand elle ne sait où elle en est, ce qu'elle doit faire ni où se tourner. Dans cet état, Théonée, vous devez aussitôt vous approcher de Jésus, et prenant chez lui ce que vous n'avez pas chez vous, l'offrir à Dieu son Père pour supplément de vos impuissances : lui offrir l'amour, les adorations, les abjections, la patience de Jésus, pour de semblables opérations, où vous n'avez alors de capacité non plus qu'une brute. Et qu'en sera-t-il, si vous n'en venez pas là, je veux dire à ce divin revêtement ? Il arrivera que dans cette disposition engourdie et terrestre, vous y serez sans fruit, sans élévation, l'esprit tout étouffé et la nature abruti, n'étant pas en votre pouvoir de sortir de cette bassesse par aucune opération de votre part.

J'ajouterai néanmoins une chose, Théonée, que vous ne devez pas seulement vous revêtir des opérations de Jésus dans ces impuissances ; mais que dans vos oraisons, et toutes les fois que vous vous mettez en la présence de Dieu, ce doit être encore votre manière d'agir la plus familière ; car ne savez-vous pas que Jésus tout entier est à vous ? que c'est votre bien et votre possession ? ô le riche héritage ! Vous présentez à Dieu le Père, le sang de son Fils, ses tourmens et ses mérites, et vous le faites, parce que vous pouvez dire en vérité ; ce divin sang est à moi ; ces tourmens et ces mérites sont à moi. Or ses divines opérations d'amour,

d'adoration , d'anéantissement , de recueillement , de patience , ne sont pas moins à vous , puisque ce sont les fruits d'un arbre et les écoulemens d'une source qui vous appartient ; pourquoi donc ne vous les approprierez-vous pas et ne vous en revêtirez-vous pas pour en faire à Dieu vos offrandes ?

Il y a même cela de particulier , que ces opérations de Jésus ont un rapport bien plus naturel à la disposition de nos consciences ; car je ne puis souffrir comme lui ni donner mon sang comme lui , mais je puis opérer comme lui ; et ainsi ma conscience a bien plus de rapport et plus de capacité pour prendre la forme et le revêtement de ses opérations divines ?

De plus , pensez que vous êtes redevable à la justice de Dieu , et que vous avez entre les mains deux sortes de monnaie pour la satisfaire. Vous avez vos actes propres et vos opérations ; vous avez les opérations de Jésus , dont la donation vous a été faite. Répondez-moi , laquelle des deux monnaies est de meilleur aloi et la plus précieuse , si ce ne sont pas les opérations de Jésus ? Et puis , dites-moi , si pour payer Dieu dignement , il n'est pas juste que le plus précieux lui soit donné ? pourquoi donc ne lui offrirez-vous pas ce que vous avez de meilleur , vous revêtant de Jésus et de ses divines opérations , sans vous arrêter à la bassesse des vôtres ?

De plus , ô ! Théonée , une âme qui vraiment ressent , connaît et pénètre son indignité , à peine ose-t-elle offrir à Dieu rien de son fonds , parce que le plus ordinairement , ce qui vient de notre part est impur. Il en est à peu près comme d'un borbier qui a pris au-dessus une croute , pendant que rien ne s'y remue , vous n'en sentez pas la mauvaise odeur ; mais vous ne l'avez pas plutôt remué , qu'aussitôt une exhalaison s'en élève , qui empest l'air et ceux qui sont autour. De même notre conscience n'est que pourriture et qu'infection , ce qui se voit en ce qu'elle ne se remue pas plutôt par ses opérations propres , qu'il en sort pour l'ordinaire des actessi corrompus et si pleins d'amour de nous-mêmes , qu'ils ne peuvent guère être à Dieu que de très-mauvaise odeur. C'est pourquoi un cœur persuadé de sa corruption et de sa bassesse a peine de parler devant Dieu et d'offrir rien de son fonds ; mais tout son refuge est aux opérations de Jésus , pour avoir quelque chose à Dieu , laquelle soit digne de Dieu. Il entre dans les recueilemens de cette divine poitrine , dans les ardeurs de cet aimable cœur , dans la révérence et les adorations de cette belle âme , dans les abîmes anéantissans de toute cette adorable humanité ; c'est ainsi qu'il devient tout Jésus , s'oubliant soi-même , et

qu'il ne craint point de paraître devant la majesté de Dieu , avec assurance d'en obtenir ce qu'il veut.

§ III.

La haute sainteté de ce revêtement de Notre-Seigneur est montrée.

Vous venez de voir, Théonée, les obligations amoureuses que vous avez de vous revêtir de Jésus afin que vous appreniez par-là à vous quitter vous-même comme un fonds misérable et tout perdu ; mais considérez maintenant la sublimité de ce revêtement et qu'il n'est rien de relevé comme d'entrer dans les opérations de Notre-Seigneur et de s'en revêtir.

Premièrement , l'âme , dans cet état , se dépouille et se vide et s'anéantit autant qu'elle le peut être , parce qu'elle fait cesser toutes ses manières d'opérer (dont je montre l'air et la méthode dans la maxime quatrième , liv. 3) , se refusant ainsi son action intérieure , qui est toute sa vie et son soutien , et , par ce refus , se détruisant autant qu'il est en son pouvoir. Et puis elle le fait par une haine qu'elle a de tout ce qui part d'elle comme étant impur et indigne de Dieu ; mais particulièrement elle se refuse toute opération propre et naturelle pour faire place aux opérations de Jésus dont elle se revêt. Peut-elle faire quelque chose de plus noble , puisqu'elle ne peut être plus glorieuse que lorsqu'elle est plus anéantie ?

Secondement , une âme ainsi revêtue des opérations de Jésus a ses assurances d'être toujours bien venue auprès de Dieu et d'en avoir les regards toujours favorables et amoureux ; que peut-elle souhaiter davantage pour sa joie et sa félicité ? Le Père Éternel , la voyant ainsi sous la posture de son fils , sous ses opérations divines et comme toute éclatante de ses habillemens et de ses divines couleurs , ne refuse jamais à cette âme son approbation et son amour. C'est ici la tunique de Joseph , dit il , et je reconnais à l'attouchement les mains et l'extérieur de mon fils aîné (1). Cela fait qu'il n'a que des regards de complaisance pour une âme ainsi disposée.

Troisièmement , afin de bien juger de l'éminence de cet état , rappelez toutes les opérations intérieures de Jésus-Christ ; n'est-il pas vrai qu'elles furent infiniment agréables à Dieu son père lorsqu'il était sur la terre , et qu'elles lui rendirent un honneur

(1) Gen. 33. 37.

infini? N'est-il donc pas vrai aussi, Théonée, qu'en vous revêtant de ces mêmes opérations et en faisant une offrande à son père, vous lui renouvelez la même joie, le même bonheur et la même gloire? Et n'est-ce pas en quelque sorte vous l'obliger et en faire votre débiteur? Approchez, approchez donc sous cet habillement sans appréhension, puisque vous êtes l'obligeant et que Dieu est l'obligé, et que, tout ignorant et grossier que vous soyez, vous parlerez toujours assez bien en parlant le langage de Jésus.

Quatrièmement, je dis encore, afin que vous compreniez toujours mieux la dignité de ce revêtement, que c'est la plus agréable de toutes les choses que vous puissiez faire à Jésus. Tout le monde considère assez ses actions extérieures, son sang et sa mort, et tous en rendent leurs hommages par imitation, par paroles et par les sentimens de leurs cœurs. Il y en a peu qui passent jusqu'à la contemplation des mystères cachés de son âme, mais il y en a bien moins qui se revêtent des opérations adorables de son cœur. Et c'est pour cela que ceux qui le font le touchent d'un plaisir très-sensible. En voici la raison : si la solitude, si les tourmens et les persécutions de Jésus n'avaient point d'imitateurs, toutes ces choses mourraient dans les esprits ; c'est pourquoi fort peu entrent dans les divines opérations de son intérieur ; elles sont mortes dans la pensée des hommes. C'est donc vous, Théonée, qui, vous en revêtant, les faites renaître et leur donnez une nouvelle vie ; et c'est aussi pour cela que vous êtes à Jésus un sujet de gloire et de plaisir tout extraordinaire, pendant que les autres laissent mourir dans l'oubli ce qu'il y a eu de plus précieux dans sa divine vie.

Cinquièmement, enfin je vous prie de concevoir par ce trait l'éminente manière de se revêtir de Jésus-Christ et des saintes opérations de son cœur. Peut-être n'y avez-vous jamais pensé, et néanmoins c'est le sentiment de l'Eglise dans la préface de la messe. Que dit-elle donc ? Elle dit que tous les bienheureux ne pouvant, par leurs propres opérations, rendre à Dieu ce qu'il mérite et étant comme saintement désespérés de leurs devoirs, leur recours est de se revêtir des divines opérations de Jésus. Les anges le louent des louanges de Jésus, les dominations l'adorent des adorations de Jésus, les puissans tremblent des tremblemens respectueux de l'humanité de Jésus devant sa haute Majesté. C'est ainsi que nous devons faire, à l'imitation du paradis, lorsque, dans l'oraison, nous sommes exposés devant ce Dieu saint et terrible ; et vous devez juger de la noblesse et de la sainteté

de ce revêtement par l'exemple que ces suprêmes intelligences nous en donnent.

Mais jugez encore par ces trois paroles : 1. Qu'il n'est point de personne si misérable et si criminelle qui ne puisse ainsi s'élever vers Dieu. 2. Qu'il n'en est point de si grossière et de si matérielle qui, par ce moyen, ne se puisse spiritualiser. 3. Et qu'il n'en est point de si vide et de si impuissante qui ne puisse par-là sanctifier son état et le rendre sublime devant Dieu. Donc, rendons nos hommages, ô Théonée, avec tout le ciel aux admirables opérations de ce divin cœur de Jésus, nous les appropriant et ne paraissant point devant le trône de Dieu que sous cette divine posture.

MAXIME XIII.

Tout chrétien doit être animé de l'esprit de Jésus-Christ en toutes ses actions.

La fin du christianisme, comme celle de Jésus, a été de nous animer de son esprit et de faire uniquement notre vie. Tout ce que nous faisons de saintes actions pour le prochain et pour nous-mêmes, par voie de zèle, de charité et de pénitence, tout ce que nous en attendons et tout ce que nous en lisons n'est pas ce qu'il faut se proposer ni la fin dernière que Jésus a eue, mais c'est de vivre de sa divine vie; sans cela nous sommes des corps inanimés, et avec cela nous sommes en quelque manière divinisés. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il annonçait Jésus-Christ afin que tout homme se perfectionnât et fût parfait en Jésus-Christ (1). Et ainsi toute personne, quelque bonne et sainte qu'elle paraisse dans cent actions de piété, dans les austérités les plus rigoureuses et dans toutes les choses qui canonisent aux yeux des hommes, n'est pourtant qu'un bruit sans corps et qu'un fantôme de vertu, si en toutes choses l'esprit seul de Jésus ne l'anime et n'en fait la vie. Par-là, je ne veux pas seulement dire qu'il faut suivre les maximes de Jésus et s'en revêtir; je vais plus loin, et je veux ce qu'il a de plus parfait dans le christianisme. Vous agissez selon ses maximes lorsque vos actions se font sur cette règle et qu'elles y ont de la conformité; vous vous revêtez de Jésus lorsque vous vous appropriez ses divines opérations ou pour suppléer à l'impuissance des vôtres, ou pour en relever la bassesse. Mais, allant plus loin, vous êtes animé de l'esprit de Jésus lorsque son esprit saint influe en toutes

(1) Col. 3.

vos opérations et que seul il leur donne le mouvement, au point que le recommande si souvent saint Paul, que Jésus fasse uniquement la vie de l'âme.

Concevez-le, Théonée, par ce mot : Votre corps est tout animé de votre âme, et il ne l'est, que parce qu'il est toujours présent à l'âme, laquelle par cette présence, lui donne la vie et lui imprime ses mouvemens : de même, nous sommes animés de l'esprit de Jésus lorsqu'intérieurement nous nous tenons toujours proches de lui par adhérence et par union, en paix et en simplicité, sans nous multiplier en cent pensées, quoique très-bonnes et très-vertueuses; et cette adhérence intérieure, cette union avec l'aimable Jésus, fait qu'alors son esprit saint donne la vie à tout ce que nous faisons, et, s'insinuant dans nos plus petites actions, les règle, les anime et les divinise.

Je dis maintenant que la consommation du christianisme où doit tendre tout chrétien consiste à être animé de cet esprit de Jésus. Il ne faut donc pas se persuader qu'en être ainsi animé dans toutes ses actions, ce soit seulement le propre des grands spirituels, c'est un abus et un langage de personnes immortifiées, qui renoncent à suivre de près Jésus-Christ; tout chrétien sans distinction y est tenu; et si vous me dites qu'il en est très-peu qui entendent et encore moins qui pratiquent cette vie de Jésus, je vous réponds aussi que cela même est pitoyable dans le christianisme, mais que l'obligation n'en est pas moins grande. N'ai-je donc pas sujet d'y animer, mais particulièrement ces chers amateurs de Jésus, auxquels je sacrifie volontiers toutes mes pensées, puisqu'ils font une profession particulière de se sacrifier eux-mêmes au plus aimable des objets? Jugez par-là, Théonée, s'il est possible de vous dispenser de vivre de la vie de Jésus. Je vous en montre l'obligation de la part de ce bon maître; c'est une première vérité. Je vous la montre de votre part à vous-même; c'est une seconde vérité.

CHAPITRE PREMIER.

L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, considérée par rapport à lui-même.

§ I.

N'est-il pas vrai que le sang de Jésus est la divine monnaie et le prix de notre rachat? N'est-ce donc pas une suite nécessaire que nous sommes ses rachetés et ses esclaves? Oui, sans doute, et je conçois cette propriété de nos êtres à Jésus-Christ en un si

haut point, qu'il n'est point de droit qui soit souverain comme le sien ; car, supposons que nos âmes et que nos corps ne lui appartenissent pas par droit de création, néanmoins ils lui appartiendraient par le droit de ce rachat. Vous n'êtes point à vous, nous avertit saint Paul, car vous avez été rachetés à un grand prix (1). Avec tout cela, en vain pourtant, Théonée, aurait-il ce droit sur nos êtres s'il ne l'avait généralement sur toutes nos actions ; car celui qui ne peut rien prétendre sur le fruit ne peut aussi avoir que des prétentions inutiles sur l'arbre. Il faut donc dire que si le droit qu'il a sur nos actions est un droit absolu et souverain, il ne peut néanmoins l'exercer qu'en leur donnant la vie et les animant ; et, de notre part, nous ne nous soumettons au droit de cet aimable vainqueur, et nous ne le rendons capable d'exercer son empire, qu'en lui adhérant et nous y unissant intérieurement en tout temps et en tout lieu.

Il a encore un droit d'influence sur toutes nos actions, parce qu'il a droit de chef sur toute l'Église, qui en est le corps. Ne savons-nous pas que le chef, comme chef, a droit d'influence sur toutes les actions des membres, puisqu'il est le principe de mouvement, de direction et de vie ? (2). Pareillement, puisque Jésus est notre chef, il a droit d'influer et d'insinuer son esprit dans toutes nos actions. C'est-à-dire, Théonée, qu'il faut que l'esprit de Jésus donne la naissance et le mouvement à toutes nos pensées, à nos desseins et à nos actions, quelque petites qu'elles soient, et non pas l'intérêt, le plaisir ou quelque autre considération de la chair. Qu'il les dirige en éloignant toute passion qui puisse la corrompre ; car nos actions le plus saintement commencées, contractent facilement des impuretés dans la suite, comme des ruisseaux qui, étant purs dans leurs sources, se souillent néanmoins dans leur course de fange et de limon. Qu'il faut enfin que cet esprit de Jésus fasse la vie de nos actions, ne permettant pas qu'il y entre rien de naturel qui ressente l'homme comme il est très-facile aux personnes même les plus spirituelles.

Mais, pour donner plus de jour à cette vérité, disons mieux : Que les membres n'ont point d'autre vie que celle du chef, et qu'ils sont toujours animés d'une même âme et d'un même esprit. Si nous sommes donc les véritables membres de Jésus, notre chef, comme nous en assure saint Paul (3), ah ! il faut, Théonée, il faut que partout nous soyons uniquement animés de son

(1) 1 Cor. c. 6.

(2) Eph. c. 4.

(3) 11 Cor. c. 9.

esprit. Il faut que cet esprit divin vive tellement en nous, dans les plus petites choses, qu'il anime jusqu'à nos paroles, nos regards, nos démarches, nos postures, et qu'on puisse dire de nous que nous marchons comme Jésus, que nous parlons comme Jésus, que nous regardons et que nous opérons comme Jésus, et qu'ainsi notre vie est la même que la vie de cet aimable Sauveur; parce que la noblesse du chef est la noblesse des membres, qui en tirent leur grandeur, et nous devons être des membres divinisés, ayant un chef tout divin. O Théonée, quel honneur pour nous d'être élevés à une si belle vie! Quelle heureuse nécessité de ne pouvoir nous en dispenser sans injustice! Et quel droit aimable dans ce bon maître d'avoir bien voulu en faire sa conquête par ses sueurs et par son sang!

§ II.

Portons encore cette pensée plus loin. Vous êtes, dit saint Paul, le corps de Jésus-Christ et les membres de ses membres (1). Oh! si cela est, jugez combien nous devons vivre de son esprit! Car, je vous prie, pesez bien cette vérité, que ce que notre corps est à notre âme, nous devons être le même à l'esprit de Jésus.

1. L'âme anime tout le corps jusqu'à la moindre partie et jusqu'au moindre mouvement; pareillement l'esprit de Jésus doit animer en nous ce qu'il y a de plus petit dans l'extérieur et dans l'intérieur, n'étant rien de léger qui ne doive être mu par cet esprit de grâce et soumis à son mouvement et à son empire.

2. L'âme ne laisse aucun moment où elle n'anime le corps, et il n'est point de moment dans le jour, Théonée, où nous ne devions être pleins et animés de Jésus. 3. L'âme se retrouve dans toutes les actions quelque empêchantes qu'elles soient, sans que l'empêchement des occupations l'étouffe ou la banisse du corps; pareillement l'esprit de Jésus doit toujours surnager dans toutes nos actions, où nous devons tellement être, que notre cœur (remarquez ce mot) soit toujours plus occupé de Jésus que de la chose même que nous faisons.

Et, pour en voir plus clairement la preuve, comme le corps ne doit pas être plus animé de l'âme que nous devons l'être de Jésus, considérons le très-saint Sacrement de l'Eucharistie. L'âme, entrant dans le corps, acquiert (souffrez ce terme) un droit d'animation, et le corps, de sa part, contracte une obligation de soumission à ses mouvemens. C'est ainsi, Théonée, que

(1) 1 Cor. c. 12.

Jésus, entrant en nous par le Sacrement de l'Eucharistie, acquiert un droit essentiel d'animer tout notre être; et, de notre part, nous subissons une loi indispensable et une obligation rigoureuse de n'être animés en tout que de l'esprit de Jésus. Peut-il être de droit plus fondé, puisqu'il se prend jusque dans nos entrailles?

Mais cette demeure ineffable de Jésus en nous ne nous laisse-t-elle pas encore une extrême obligation d'être animés en tout de son esprit? Cette obligation ne résulte, ô le prodige d'amour! ô l'étonnement des anges! que de cette application et de cette union de son corps avec le nôtre, de sa chair avec notre chair, de ses yeux avec nos yeux, de son cœur avec notre cœur, de son âme avec notre âme. En sorte que cette demeure, cette application, cette union, étant continuelle, nous sommes aussi dans une continuelle obligation de n'être animés que du divin esprit de Jésus dans les plus petites opérations du corps et de l'âme. Quel droit de Jésus! Quelle obligation du cœur humain!

De plus, je vous demande s'il n'est pas très-juste que Jésus exerce sur nous son domaine, mais un domaine propre et de telle nature, que personne n'en puisse exercer de pareil? très-juste, me direz-vous, et de la justice la plus importante, parce qu'il est le roi des rois et le grand souverain. Or, je maintiens qu'il n'exerce jamais sur nous un plus haut empire que lorsque nous sommes animés de son esprit. Il n'est point de créature qui ne puisse exercer son pouvoir sur le corps, sur la vie et sur les biens; mais il n'en est point qui ait pouvoir et empire sur notre esprit. C'est donc en cela que Jésus montre et exerce son divin maître, lorsque nous sommes animés de son esprit; car lui seul peut entrer dans le fond et dans l'essence de nos âmes.

§ III.

Enfin, Théonée, pour comprendre parfaitement combien nous sommes obligés de n'agir que dans l'esprit de Jésus-Christ par union et par adhérence continuelle avec lui, je vous prie de bien considérer cette grande vérité : que nous sommes proprement chrétiens par la communication de son esprit, ayant reçu, comme nous l'apprend saint Jean (1), une participation de cette plénitude qui a été en lui. Nous avons été faits chrétiens dans le baptême par son sang, dont nos âmes ont été lavées comme par la cause efficiente, il est vrai; mais nous sommes particulièrement chré-

(1) Joa. c. 6.

tiens par l'esprit de Jésus-Christ, comme par une espèce de cause informante; et c'est cet esprit saint, nous dit saint Paul (1), que Dieu a répandu abondamment par Jésus.

Car ne disons-nous pas que c'est la forme qui distingue l'être de l'être? pareillement et avec proportion nous devons dire, qu'agissant dans cet esprit de Jésus-Christ, comme par un principe intérieur, nous sommes distingués de l'hérétique et du chrétien charnel et animal qui proprement n'en a que le nom. Ne sont-ce pas là, Théonée, des titres fort, bien fondés et tout-à-fait aimables dans Jésus, qui nous obligent d'agir en son esprit, nous tenant toujours unis et adhérens à lui, et qui lui donnent un droit d'influence et de vie dans toutes nos actions?

Et puis, quel est l'esprit rebelle, Théonée, et assez misérable, qui ne veuille se soumettre à celui de Jésus et se faire esclave de tous ses mouvemens? et qui sera assez perfide de secouer son joug et un empire acquis par des manières si étanges, et dont l'exercice fait le bonheur et la gloire du captif? Aimez, nobles amateurs de Jésus, aimez à être les esclaves de l'Esprit saint, et puisque tout le monde en rompt les chaînes par l'amour d'une méchante liberté, priez-le qu'il redouble les vôtres, et qu'incessamment il vous lie de ses sacrés mouvemens. Voyons maintenant les raisons qui nous obligent par rapport à nous-mêmes.

CHAPITRE II.

L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, considérée par rapport à nous.

§ I.

Supposons, Théonée, que Notre-Seigneur n'ait aucun droit sur nous, pour étendre son empire et sa vie sur nos actions. Néanmoins toutes les raisons d'intérêt nous obligent encore de lui transporter ce droit, pour nous faire les esclaves et les instrumens de sa divine vie et pour nous défaire de toutes les corruptions inséparables de cette vie propre et naturelle où nous gémissons. Et cela est si véritable que, si toutes nos actions se font dans l'esprit de Jésus par adhérence et par union avec lui, de là même elles tombent et périssent, parce que de notre fonds nous sommes absolument incapables d'aucun bien.

Il faut que le sarment soit uni à la vigne pour porter des fruits, car c'est uniquement par le moyen de cette union qu'il tire de la

(1) Ad tit.

vignes a vigueur et sa vie. Il faut aussi, dit Jésus-Christ (1), si nous voulons rendre nos actions méritoires et saintes, que nous soyons comme des sarmens toujours attachés et unis à lui, pour en puiser l'esprit et la vie. Ce que confirme encore saint Paul, que toute ce qu'il opère de bien il ne le fait que par l'assistance qui lui vient de l'esprit de Jésus (2). Voilà notre pauvreté et notre impuissance avouées par la bouche de l'oracle. Voilà notre nécessité intimée d'être aussi incessamment attachés à Jésus par union intérieure que le sarment l'est à sa vigne, si nous voulons que nos actions aient vie. Il n'y a point d'explication à donner ; car c'est un Dieu qui en a prononcé l'arrêt. Quelles pertes, hélas ! ne se font donc pas tous les jours, Théonée ! et dans quels abîmes de néant notre pauvre vie ne s'écoule-t-elle pas, étant si peu de cœurs qui soient incessamment attachés à Jésus !

Mais le besoin de conserver cette union avec le divin Sauveur vous paraîtra bien nécessaire, si je vous dis que nos actions ne sont pas seulement vides et stériles, lorsqu'elles ne sont pas animées de l'esprit de Jésus ; mais que sans cet esprit, nos actions, quoique bonnes d'ailleurs, sont très-imparfaites et très-impures, parce que l'esprit de vie divine n'est que dans Jésus-Christ, dit saint Paul (3), et l'esprit de corruption n'est que dans nous. Nous pouvons, ce me semble, concevoir par ces deux principes l'infection et l'horreur de tout ce qui part de nous et la nécessité de cette liaison et de cette union avec Jésus. C'est une première vérité que notre esprit est essentiellement corrompu, qu'il a une tendance continuelle à la corruption, que partout il est intéressé et charnel, et qu'il n'a point de soi d'autre capacité que d'opérer incessamment notre perte. C'est d'ailleurs une seconde vérité que nous ne pouvons agir absolument qu'au même temps quelque esprit ne règne dans nos actions. Et de ces deux principes, il faut conclure que, si l'esprit de Jésus ne règne pas dans nos actions, le nôtre s'y retrouve et les anime, et qu'ainsi tout ce que nous faisons est empoisonné et corrompu, l'esprit de Jésus ne s'y rencontrant pas. O ! quelle source infectée ! quel écoulement corrompu ! et de quelle mauvaise odeur est devant Dieu tout ce qui sort de nous, quand l'esprit de Jésus en est absent ! C'est pour cela que dans la pensée de saint Paul (4), nous devons sans cesse fortifier l'homme intérieur par l'esprit de Notre-Seigneur. Mais pour

(1) Joa. 1. c.

(2) Ad Ph. c. 1.

(3) Da Rom. c. 7.

(4) Ad Eph. ca. 3.

Dieu, Théonée, réveillez votre attention, pour comprendre une pensée qui vous montrera manifestement jusqu'où nos actions sont corrompues, si elles ne sont inspirées et animées de l'esprit de Jésus. Je lui donne tout son jour, où vous découvriez une belle et amoureuse conduite de la grâce.

§ II.

Nous remarquons que plus une personne s'approche de Dieu, moins elle fait et opère de son côté ; c'est la nature des voies de Dieu. Et la chose est si certaine, que nous n'avons qu'à consulter là-dessus l'expérience des cœurs. Car en est-il aucun qui ne confesse (et vous-même ne le direz-vous pas ?) que lorsqu'il est visité et consolé de Dieu intérieurement, il parle moins, il fait moins d'actes, et il tombe insensiblement dans le silence, se trouvant lié et comme impuissant de rien opérer ? D'où vient à votre avis cette cessation d'agir, à laquelle les âmes les plus communes se sentent attirées dans ces visites ? Elle vient de ce que d'une part toutes nos opérations et nos productions étant d'elles-mêmes grandement impures, et de l'autre, l'esprit de Dieu entrant dans l'âme à dessein de s'y communiquer, il détruit peu à peu ce qu'elle fait et en suspend tous les actes, afin de substituer son opération divine et d'agir avec toute la pureté. Ce qu'on voit encore clairement dans la contemplation où l'esprit de Dieu seul opère et où l'âme ne fait que recevoir.

La chose va si loin, que cet esprit divin agit quelquefois en des personnes d'une manière étonnante, puisqu'il y fait tout absolument ; car nous ne devons pas lui accorder moins dans de certaines âmes qu'au démon dans les énergumènes. Serait-il dit que le maître fît moins que le valet, et que le démon eût dans l'âme une possession et une union plus étroite que l'esprit de Dieu ? Le démon, dans les possédés, pense, parle, regarde ; de sorte qu'ils ne sont que les organes et les instrumens du démon, qui fait tout en eux. L'esprit de Dieu ne doit pas avoir un moindre empire dans de certaines âmes bien disposées, quand c'est lui qui donne au corps, aux sens extérieurs et aux puissances de l'âme tous leurs mouvemens ; de telle manière que ces âmes ne sont que de simples instrumens maniés de l'esprit de Dieu, soumis néanmoins par le mouvement de leur liberté, qui en fait des victimes, à l'opération de cet esprit saint. N'est-ce pas ce qu'a dit notre Seigneur à ses apôtres, que ce n'étaient pas eux qui parlaient, mais l'esprit de Dieu qui parlait en eux (1) ? N'est-ce pas pour cette raison qu'un

(1) Mat. c. 20, d. Am. in Luc. c. 12.

Père donne à cet esprit saint une autorité qu'il appelle *impériale*, voulant dire qu'il exerce sur l'âme l'esprit le plus élevé ? Et n'est-ce pas encore pour cela que nous lisons de l'abbé Rupert, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Gertrude, de sainte Thérèse et de bien d'autres, qu'ils expérimentaient en eux-mêmes une présence de notre Seigneur si réelle et si palpable et une possession si absolue, qu'ils n'y voyaient plus que l'action et l'opération de Jésus ? Dieu en vient à ces manières de possession, parce que les puissances et les sens ne peuvent presque opérer qu'ils ne se souillent et ne se corrompent ; et pour empêcher cette corruption, il détruit peu à peu et par degrés leur opération, jusqu'à ce qu'il agisse seul avec toute la pureté et la sainteté de son esprit. Cette pensée, à laquelle je viens de donner toute son étendue, vous fait voir, Théonée, quelle est la grande corruption de ce que nous faisons, puisque la fin de l'esprit de Dieu en nous, selon les desseins qu'il a de notre perfection, est de détruire toutes nos opérations pour faire place à la sienne. Et delà, passant plus avant, nous devons inférer l'extrême obligation que nous avons d'agir toujours dans l'esprit de Jésus par adhérence et par union continuelle avec lui.

§ III.

Et puis, devons-nous avoir moins de soumission et de dépendance de Notre-Seigneur dans toutes nos actions qu'il n'en avait de son Père (1) ? Il ne faisait rien que par son ordre et nous ne devons rien faire que par l'ordre de Jésus. Son humanité sainte n'avait aucun mouvement de corps, de cœur, qui ne fût animé du Verbe ; et sur ce divin exemple, nous ne devons avoir aucun mouvement, ni dans le corps, ni dans l'esprit, qui ne soit animé et inspiré de l'esprit de Jésus : écoutez-en la raison (2) prise dans son premier principe ; elle doit vous demeurer au cœur. Parce que, dit saint Paul, comme Dieu le Père était la fin de Jésus, qui lui rapportait toutes ses actions et qui ne faisait rien que par son mouvement ; pareillement Jésus est la fin du chrétien, qui doit faire tout pour lui et n'avoir point de mouvement que de son divin esprit dans tout ce qu'il opère. Si bien que l'obligation que nous avons d'agir dans l'esprit de Jésus, se prend de la nature de notre fin, puisque tout ce que nous sommes, corps, âme, cœur, action, doit se consumer uniquement pour Jésus-Christ, comme lui-même s'est tout consumé en victime pour son Père. O ! mon Dieu ; quelle douce consolation pour un véritable ama-

(1) Joa. c. 4.

(2) 1 Cor. 3.

teur de Jésus, que tout ce qu'il y a d'esprits au ciel et sur la terre aille à Jésus comme à son repos et à son centre; qu'il en soit la continuelle victime d'amour, et comme il ne subsiste que pour Jésus, qu'il ne fasse aussi rien qu'animé de son divin esprit! De-rechef, quel excès de sa consolation pour un amant de Jésus! est-ce la votre, Théonée?

Et pour achever les preuves de cette vérité, vous saurez que nous ne pouvons être agréables au Père, que nous ne portions en nous l'image de son cher Fils (1) et que toutes nos actions n'en aient l'air et le caractère; car de nous-mêmes; nous sommes des objets d'aversion et de colère, à cause de la corruption qui nous compose comme je l'ai montré. Il faut donc que nous soyions marqués de ce caractère divin dont l'impression ne se fait que par l'esprit de Jésus; et c'est pour cette raison que ce Père des bontés a fait passer l'esprit de son cher Fils dans nos cœurs, dit saint Paul (2). De sorte que, si vous êtes avec fidélité sous le mouvement de ce divin esprit, Théonée, vous ne parlerez plus qu'en Jésus; ô le divin état! vous ne penserez plus que comme Jésus; vous n'agirez plus qu'à la façon de Jésus; parce que, son esprit étant l'âme de tout ce que vous ferez, vous n'opérerez plus rien, au sentiment de saint Paul, que selon son opération dans vous (3).

Mais hélas! pour vivre d'une si belle et si divine vie, faut-il recourir à tant de raisons? et ne suffirait-il pas de dire que Jésus le veut pour en allumer en nos cœurs la passion? N'est-ce pas un témoignage de l'éloignement que nous avons de ce bon maître, qu'il faille tant de choses pour nous en approcher? Et après tout cela, insensibles encore et durs pour Jésus, ô le malheur! n'aimons nous pas cette vie de chair et des sens où se passent nos jours? C'est ce qui m'oblige aussi à terminer ce discours par quelques dévotes considérations, qui peut-être étant ajoutées à toutes mes raisons, feront effet pour obtenir de vous cette vie animée de Jésus-Christ.

Suite du même discours.

§ I.

Représentez-vous, que son divin esprit est comme une teinture universelle, dont toutes les actions des chrétiens doivent être colorées, empourprées et divinisées. Plus la soie et la laine demeurent dans la teinture, plus elle en prennent la couleur. De même,

(1) Gal. c. 4.

(2) Gal. c. 4.

(3) Col. c. 1.

demeurant dans Jésus par union et par adhérence continuelle en tout ce que nous faisons, plus nous y serons, plus nos actions seront pleines, éclatantes et relevées de ce divin esprit. Pouvons-nous être en meilleure demeure? Et où se trouvera-t-on jamais si bien que chez Jésus?

Considérez qu'à la vérité son sang a été répandu pour nous racheter, il est vrai; mais que ce n'a été qu'une de ses intentions. Il a été encore répandu pour nous posséder, pour conserver la proie qu'il avait conquise et pour vivre dans nous; ce qu'il ne peut faire que par son esprit vivant et régnant dans toutes nos actions; car pendant que cela ne sera pas, l'on ne peut dire que Jésus soit assuré de sa conquête, car il n'y a que son esprit qui puisse nous lier et nous attacher intérieurement à lui comme à notre conquérant.

Et pourquoi agir dans notre propre esprit, puisque notre esprit n'est que corruption? Que devenons-nous, Théonée, ne sortant point de là, éloignés ainsi de Jésus? eh! vous ne l'ignorez pas, que n'en étant pas animés, nous ne sommes qu'un cadavre pourri et dégoûtant pas ses impuretés.

Mais encore, pourquoi ne ferons-nous pas uniquement place au divin esprit de cet adorable Sauveur? Tout le monde aspire à sa royauté: toutes les bonnes âmes le veulent faire triompher dans elles-mêmes; cela est louable, néanmoins sachez que vous ne l'établirez jamais votre roi que par son Esprit saint, qui le fait seul régner dans les âmes; et que jamais Dieu n'élévera en vous son triomphe, à quoi nous exhorte saint Paul, comme à la consommation de sa gloire, que par la vie et par l'empire de l'esprit de Jésus (1).

Après tout ce que je viens de dire, voulez-vous savoir le secret pourquoi nous n'en voyons que très-peu qui soient animés de Jésus? C'est que cela ne peut se faire que par une union et une intérieure et continuelle adhérence avec lui; ce qui n'est point sans une perpétuelle captivité de notre esprit. Et combien en voiton, qui fassent métier de tenir toujours leur esprit à la chaîne, et dans ce saint esclavage? La plupart des gens qui font état de la vertu, abhorrent cette captivité. Et parmi tous les exercices de piété, l'on se réserve toujours un certain libertinage intérieur, pour ne pas tant se gêner sous les liens d'un recueillement continu. Et comme ce recueillement, qui nous lie incessamment à Jésus, est la seule voie, et comme le canal, par où sa vie et son Esprit coule en toutes nos actions, ne vous étonnez pas s'il y

(1) II Cor. c. 2.

en a peu qui vivent de Jésus. Voilà le secret découvert, Théonée, servez-vous en, si vous voulez entrer dans cette sainte et divine vie; et pensez que faire profession d'être partout animé de ce divin principe, c'est une même chose que de faire profession d'un continuel esclavage de recollection.

§ II.

Mais pour y réussir, voici trois avis : considérez-en bien le poids et la nature, mon Théonée, car ils donnent beaucoup de lumière, et une belle entrée à notre dessein.

Vous remarquerez qu'avant que Dieu inspirât dans Adam le souffle de vie, trois choses précédèrent comme des dispositions à ce divin souffle. 1. Il fût pétri et façonné des mains de Dieu. 2. Il était inanimé et sans mouvement. 3. Il n'était qu'un composé de terre et de boue. S'il n'eût pas été traitable pour recevoir la figure extérieure, la vie n'y eût pû être introduite; s'il n'eût pas été de boue et d'argile, il n'eût pas été si maniable pour prendre cette façon; et s'il eût eu quelque mouvement propre, et quelque propre vie, celle que Dieu lui destinait n'eût pû y entrer. C'est là, Théonée, un crayon assez naturel, de ce que nous devons être pour n'avoir de vie que Jésus.

1. Il faut être capables que Dieu nous donne toutes les formes qu'il lui plaira pour l'intérieur et pour l'extérieur, et que ses divines mains nous pétrissent, qu'elles retranchent, qu'elles ajoutent, qu'elles changent, qu'elles frappent, qu'elles enfoncent, et qu'elles élèvent; il faut qu'elles mettent en nous une forme proportionnée à cet Esprit divin. Mais pour en avoir la capacité, il faut que nous soyons auparavant habitués à recevoir toutes les dispositions imaginables sous la main de Dieu.

2. Il faut être toute boue et tout limon, c'est-à-dire profondément abaissés en nous-mêmes. Il n'est rien de maniable comme la boue, et ce qui est dur ne souffre par les façons de la main. De même, il n'est rien qui plie sous la main de Dieu, pour prendre toutes les formes, comme une âme qui est dans sa boue et dans sa bassesse; au contraire, les orgueilleuses sont impitoyables, et pleines de résistance, à cause de leur dureté. Il faut donc, Théonée, être toute boue et limon, pour obéir aux façons de cette divine main, et pour recevoir de Jésus le souffle de vie.

3. Vous devez être inanimé et sans mouvement; je m'explique : je veux dire, que dans toutes vos actions extérieures, vous devez être en vous-même plus recueilli, et plus uni, que non pas agissant; vous devez vous tenir paisiblement proche de Jésus, sans

tant d'opérations intérieures. C'est-là voir son âme sans mouvement, et dans une manière de mort ; et c'est alors que l'Esprit de Jésus la vivifie et lui imprime ses sacrés mouvemens, la trouvant morte à elle-même ; car qui ne vit pas d'une vie propre et humaine, est aussitôt animé de l'Esprit de Jésus.

Concluez donc maintenant avec moi, que nous sommes souverainement obligés de porter toujours Jésus au cœur, et dans la pensée, et de nous tenir aussi proche de lui, que nos corps le sont de nos âmes : car comme ils cesseraient de vivre, s'ils en étaient éloignés un seul moment, nous le cesserons de même façon, tous les momens que nous serons éloignés de Jésus, puisqu'il est l'unique principe de vie, et qu'autrement toutes nos actions se perdent par la corruption qui leur est naturelle.

LIVRE IV.

SUR L'ENGAGEMENT DANS LA VERTU.

MAXIME PREMIÈRE.

Toute personne qui commence à s'engager dans la vertu doit être formée à l'oraison.

Il n'est rien où les esprits soient si partagés que dans le jugement que l'on porte, si toutes sortes de personnes indifféremment doivent s'appliquer à l'oraison, dès qu'elles s'engagent dans la vertu. Les uns qui, selon mon sens, en font la plus saine partie, prétendent que cela doit être, comme cette maxime va le faire voir ; et les autres, qui ont un sentiment contraire, disent qu'il faut faire beaucoup de discernement des esprits, admettant les uns à ce saint exercice, et en rejetant les autres ; ils soutiennent même souvent leur propre cause en se confirmant dans le repos d'une vertu à laquelle ils se bornent, croyant n'avoir pas besoin d'aller plus avant, ou même ne le pouvoir pas faire. Voici les raisons dont ils se servent ; voyez, je vous prie, Théonée, ce que vous en devez juger.

CHAPITRE PREMIER.

Les raisons apparentes qu'on allègue pour s'excuser de l'oraison.

Pourquoi nous pressez-vous tant, se plaignent-ils, à nous engager incontinent dans l'exercice de l'oraison, parce que nous

avons quelque bonne volonté de nous donner à Dieu , et de mener une nouvelle vie ? ce n'est pas le moyen de nous mener bien loin que de vouloir ainsi nous effrayer d'abord en nous portant à une vie retirée et contraire à nos inclinations.

Ne savons-nous pas que toutes les conditions ont leurs emplois, où elles se doivent perfectionner. J'avoue que celui de l'oraison est très-saint ; mais il appartient aux personnes religieuses , qui en font le premier de leurs exercices ; il appartient dans le siècle à celles qui font une profession extraordinaire de vertu : pour nous , qui ne sommes ni religieux , ni de ces personnes de grande piété, et qui n'avons ni l'inclination , ni l'attrait , ni la capacité , pour cette vie d'oraison, pourquoi voudra-t-on nous y engager ? car ce serait aspirer à un état qui demande une perfection plus grande que la nôtre ; ainsi nous laissons cet exercice aux religieux et aux personnes retirées, qui mènent une vie toute religieuse dans le monde.

On dit même qu'il faut beaucoup d'esprit pour cette occupation intérieure, qu'il le faut fort et pénétrant pour comprendre les choses et pour les méditer, et qu'une intelligence bornée et grossière, n'y peut avoir d'accès ; on dit encore que la science y est nécessaire, et que ceux qui ne sont pas versés dans les lettres n'y peuvent pas avoir de grands avantages : si tout cela est vrai, n'est-ce pas nous engager à un travail inutile ? puisque notre esprit n'a pas assez de force, ni les lumières nécessaires pour l'oraison. Il vaut beaucoup mieux demeurer dans notre petitesse, sans nous élever témérairement à un état dont si peu de personnes sont capables.

J'avoue qu'il y en a qui y sont appelés ; à la bonne heure, qu'ils s'y engagent et qu'ils suivent ce mouvement ; ils feraient très-mal d'y résister, parce que cet attrait intérieur leur est une espèce de commandement que leur fait le Saint-Esprit ; si bien qu'ils sont obligés d'en suivre la voix , à laquelle ils ne peuvent refuser de se soumettre sans désobéissance ; et l'oraison doit proprement s'appeler l'emploi de ces personnes, que l'esprit de Dieu y destine par cette manifestation intérieure qu'il leur en fait. Mais pour moi, je n'ai pas tous ces attraites d'oraison, et Dieu me manifeste assez qu'il ne m'y veut pas, par le refus qu'il me fait de ses sollicitations intérieures ; de sorte que j'en suis fort en paix, et que je n'en ai nulle inquiétude.

Je pourrais enfin vous dire que cette occupation demande plus de tête que je n'en ai ; il y faut contempler, il y faut incessamment considérer, et tout cela est pour achever d'incommoder

une santé qui est déjà assez faible d'elle-même; outre que j'ai aussi quelque expérience que cette application m'est contraire; ainsi, qu'on ne m'en parle plus, car je ne prétends pas m'engager à plus que Dieu ne veut de moi.

Que jugez-vous, Théonée, de toutes ces raisons que l'on redit sans cesse, et sans examiner bien si on le fait judicieusement? mais il est très-facile d'en montrer la faiblesse.

Il est vrai que tout le monde n'est pas également appelé à l'oraison, et que Dieu en ce point ne prévient pas les âmes des mêmes grâces, comme il ne donne pas les mêmes dispositions naturelles: l'expérience qu'on en a, est la plus forte preuve qu'on en puisse apporter.

Et afin de reprendre les raisons que l'on m'a objectées, je conviens que les religieux ont des avantages pour l'oraison, qu'il est difficile de trouver dans les engagements du monde; car leur solitude, le partage de leur temps, l'austérité de leur vie, la bonne odeur des exemples et la sainteté de leurs occupations, sert beaucoup à entretenir en eux l'esprit d'oraison, de sorte qu'il ne peut se faire que le religieux qui use bien des choses, ne soit un homme intérieur. Une personne vertueuse dans le monde, qui a pu s'en défaire et y trouver sa retraite, n'a guère moins d'avantage pour réussir dans l'oraison; et j'avoue que les uns et les autres ont pris le meilleur moyen pour acquérir ce précieux trésor.

Je ne nie pas encore que les personnes savantes, et celles qui ont belle ouverture naturelle d'esprit, n'aient quelque chose qui les aide bien plus que le commun, pour entrer avec plus de facilité dans l'oraison, et n'y pas ressentir d'abord toutes les peines qui sont ordinaires à des esprits plus grossiers; car enfin, Dieu qui ne fait point de miracles dans les conduites communes de sa grâce, à coutume de se servir plus heureusement d'un instrument qui lui est propre.

Je confesse même que ceux qui sont prévenus de quelque attrait pour l'oraison, y réussissent bien mieux que les autres, l'oraison leur passant comme en nature, et leur devenant comme un bien propre et inséparable, parce que c'est le Saint-Esprit qui la fait en eux, comme je le montrerai dans la troisième maxime de l'attrait, n'ayant qu'à en recevoir passivement l'opération.

Je reconnais donc que les personnes, dont je viens de parler, sont privilégiées, et qu'elles ont un avantage particulier pour l'oraison; mais je ne me persuaderai jamais qu'elle leur soit uniquement réservée, et qu'il en faille éloigner le reste des âmes qui ne sont pas favorisées des mêmes avantages; au contraire, il

est certain que toutes les personnes qui s'engagent dans la vertu, doivent s'engager dans l'exercice de l'oraison.

J'ajoute néanmoins que le directeur, dans la conduite des âmes qui s'y appliquent, doit faire réflexion sur trois choses : 1. Sur la condition d'un chacun, pour ne pas les pousser dans ce saint emploi, plus que leur état ne le peut souffrir ; 2. sur les forces de l'esprit et du corps, pour proportionner à l'un et à l'autre la mesure de l'attention intérieure et du temps qu'il y faut employer ; 3. sur la nature et la force de l'attrait, pour le seconder dans toute son étendue et selon ses fins particulières. Mais au reste, je soutiens qu'il n'est point de personne qui veuille se donner à Dieu, qui ne doive aussi se donner à l'oraison, et je veux que vous-même, Théonée, le fassiez plus qu'aucun, fussiez-vous dépouillé de tous les avantages dont je viens de parler.

CHAPITRE II.

Les véritables raisons pour lesquelles on ne veut point faire oraison.

Après vous avoir montré la faiblesse du raisonnement de ces personnes qui s'excusent de l'oraison, vous voulez bien maintenant, Théonée, que je vous découvre les véritables raisons qui les portent à s'en défendre, comme si elles étaient bien fortes, parce qu'elles s'aveuglent, pour ne pas voir l'illusion de leur défense.

Je veux donc leur faire voir que toute autre chose que ce qu'elles disent les fait parler pour se justifier de ce qu'elles refusent de s'adonner à l'exercice de l'oraison ; et si vous êtes de ce nombre, Théonée, c'est à vous à qui je m'adresse, et dans votre personne à toutes celles qui sont dans la même disposition.

Vous fuyez l'oraison, je l'avoue ; mais avouez aussi que cela vient de ce que vous vous bornez dans la vertu, et que vous ne voulez aller que jusqu'à un certain point sans passer plus avant ; vous vous prescrivez des méthodes et des pratiques, et puis vous en demeurez là, disant que c'est assez pour vous, et que vous prétendez mener une vie qui ne vous donne point tant de peine par ces continuelles applications. Voulez-vous ainsi donner la loi à Dieu, en ce qui regarde votre perfection ? Les bornes que vous vous donnez, sont des bornes que vous prescrivez à sa conduite : c'est donc vous qui prétendez régler votre perfection, usurpant ainsi sur les droits de Dieu ? Vous ne comprenez pas assurément ce que vous faites, de limiter de cette sorte votre vertu par une

autorité particulière qui entreprend sur celle que Dieu a de vous conduire toujours à une plus grande perfection par toutes sortes de voies ; et vous voyez par là combien vous vous excusez faiblement de l'exercice de l'oraison.

Mais si nous voulons encore entrer plus avant dans les replis de votre cœur, nous y découvrirons que votre immortification ne peut supporter ni surmonter les difficultés de l'oraison ; car pour y réussir il faut peu à peu y assujettir les puissances de son âme ; il faut les recueillir en elles-mêmes, ce qui ne se fait pas sitôt, ni sans bien des combats. Or, comme vous fuyez ces peines qui sont les plus rudes et les plus sensibles de l'intérieur, vous dites que l'oraison n'est point pour vous. Oh ! que vous dites mal, Théonée ! Cette vie que vous menez, et ces pratiques dans lesquelles vous mettez toute votre dévotion, n'ont pas beaucoup de difficultés, et c'est pour cela que vous vous y tenez ; mais parce que l'entrée de l'oraison est difficile et que la continuation ne l'est pas moins, vous prétendez que vous n'êtes point appelé à cette sainte occupation ; dites plutôt que vous ne vous excusez de l'oraison que pour en éviter la peine et la difficulté.

Peut-être aussi, Théonée, que le grand soin que vous prenez de vous excuser de l'oraison, vient de ce que vous êtes un sensuel dans les choses spirituelles ; vous avez cru qu'elle n'était qu'une source de douceurs, dont j'espère bien vous désabuser dans la maxime suivante. Dans cette pensée, vous vous êtes présenté plusieurs fois à l'oraison, et n'y trouvant pas les consolations que vous vous promettiez, vous dites maintenant que vous n'êtes pas né pour cet exercice du cœur. Il me semble que vous devez plutôt dire que la sensualité de votre goût n'ayant pas été satisfaite, vous n'avez pas pu davantage supporter les légères épreuves de l'oraison. Ne m'alléguez donc plus pour excuse votre incapacité à ce divin emploi, mais votre immortification à ne pouvoir être dans cette occupation, si vous n'y trouvez de la douceur.

Mais peut-être aussi que l'aversion que vous en avez vient de votre impatience et que vous voulez que les choses se fassent quasi aussi promptement que vous les concevez. Voilà justement, Théonée, la cause du dégoût que vous avez pour l'oraison ; vous vous y êtes porté, croyant qu'après quelques semaines vous seriez un grand contemplatif ; vous n'avez épargné pour la bien faire ni préparation, ni solitude, ni austérités ; vous avez cru qu'après cela vous deviez posséder à votre gré ce précieux trésor de l'oraison ; mais vous trouvant bien éloigné de votre attente, votre humeur impatiente vous a fait perdre cœur dans la suite, parce que

vous ne saviez pas que le don d'oraison est le prix d'une longue persévérance, et qu'il y faut être saintement opiniâtre pour l'obtenir. Ne dites donc plus que ce qui vous fait demeurer où vous en êtes, c'est que vous n'êtes point né pour l'oraison.

Mais afin de vous faire voir à vous-même la faiblesse de vos excuses, je vous demande s'il n'est pas vrai que vous avez quelquefois expérimenté les peines intérieures de l'âme pendant l'oraison ; et s'il n'est pas aussi véritable que vous n'en avez pu supporter le poids, parmi les sécheresses et les ennuis dont elle s'est vue accablée. Ne sont-ce pas là les véritables raisons pour lesquelles vous tâchez de vous persuader à vous-même que vous n'êtes pas appelé à l'oraison. Vous n'aviez pas encore bien appris, Théonée, que le germe et la semence de l'oraison sont les croix intérieures ; car il faut que l'âme y soit comme arrosée et pénétrée de toutes les amertumes, pour en concevoir de la fécondité et pour être capable de voir naître en soi ce don précieux de l'oraison.

Je sais bien qu'on n'allègue pas d'ordinaire ces raisons, pour s'excuser de ce saint exercice ; mais au fond elles sont les seules dont l'immortification intérieure a coutume de se servir pour se justifier.

CHAPITRE III.

Les raisons qui prouvent que les personnes qui commencent doivent s'adonner à l'oraison.

N'avez-vous pas un cœur, Théonée, capable d'aimer ? et n'en est-ce pas assez pour que vous soyez un homme d'oraison, quand il vous plaira ? Approchez-vous de Dieu avec ce cœur et permettez-lui de dire tout ce que l'affection pourra lui inspirer, et voilà la meilleure oraison dont vous soyez capable ; car l'oraison consommée consiste en l'opération du cœur, où tout se passe et se perfectionne dans un amoureux repos avec son Dieu, qui s'y rend comme à son centre, pour ainsi dire, et qui prend un si grand plaisir à en écouter le langage et à y répondre. Il n'y a donc point tant de difficulté à faire oraison ; permettez que votre cœur y dise toutes choses ; qu'il y entre dans une sainte familiarité avec Dieu, qu'il ne fasse qu'y suivre les mouvemens de son ardeur, sans les régler autrement ; qu'il s'y épanche avec la même simplicité qu'il ferait avec un bon ami, car Dieu lui est plus que le meilleur ami du monde. C'est ainsi que, laissant agir l'inclination de votre cœur, vous ferez oraison sans qu'il vous en coûte tant. Ne seriez-vous pas après cela bien blâmable de ne pas vous appliquer à ce

saint exercice, puisque vous en avez le principe en vous-même? Car enfin, il ne vous est pas plus difficile de faire oraison que d'aimer; je vous fais juge vous-même là-dessus, si l'exercice de l'amour est bien difficile à votre cœur?

Il ne faut pas aussi que vous vous persuadiez mal à propos qu'il faille tant de belles pensées pour faire oraison; il n'y a que le vulgaire ignorant qui en juge de la sorte. Otez-vous bien de l'esprit cette fausse persuasion; mais persuadez-vous plutôt que la beauté de toutes ces pensées y apporte plus d'empêchement que de profit; car la grande occupation de l'entendement nuit ordinairement à celle du cœur, qui se nourrit mieux d'ardeur et de feu que de lumières. C'est pour cela que les personnes qui ont une profonde capacité n'ont pas d'ordinaire des dispositions si avantageuses pour la pureté de l'oraison, parce que la curiosité de leur raisonnement les éloigne de cette simplicité intérieure, qui est absolument nécessaire pour converser avec Dieu. Consolez-vous donc, Théonée, si vous n'êtes pas de ces esprits si éclairés, et mettez même au nombre des faveurs de Dieu, de n'avoir pas une intelligence si subtile et si pénétrante, puisque c'est un moyen pour entrer plus heureusement dans les richesses de l'oraison : car heureux sont les pauvres d'esprit, puisque ce sont eux à qui Dieu se communique dans l'oraison avec plus de familiarité. Ne dites donc pas que les belles pensées y sont nécessaires, et que vous êtes incapable d'en avoir, c'est une méchante excuse; réjouissez-vous plutôt dans la pauvreté de vos lumières, parce que c'est en quelque façon ce qui vous rend plus capable de devenir un homme d'oraison.

Mais ne savez-vous pas, Théonée, que vous êtes né pour avoir une perpétuelle conversation avec Dieu? O l'admirable et l'aimable nécessité! Vous n'avez qu'à consulter les inclinations de votre âme, et elle vous dira qu'elle porte en son fond un poids secret qui ne peut trouver son repos que dans Dieu; que toute autre conversation des créatures dégénère toujours en amertume; et que vous n'y pouvez rien trouver qui contente pleinement vos désirs. Or, cette conversation divine n'est autre chose que l'oraison où Dieu et l'âme s'entretiennent avec une sainte familiarité : vous êtes donc par une même suite né pour l'oraison, sans pouvoir vous en dispenser. Pourriez-vous, Théonée, résister à une chose que demande tout votre être; et croyez-vous pouvoir arracher du fond de votre âme cette inclination si essentielle qu'elle a de converser avec son Dieu pour y trouver son repos et son bonheur? c'est ce que vous ne ferez jamais.

Mais faites réflexion, je vous prie, sur ce raisonnement. De toutes les choses que Dieu veut de vous, il n'est rien qu'il veuille comme votre cœur ; car donnez-lui votre corps et vos biens ; sacrifiez-lui tout ce que vous possédez, il n'en fait nulle estime, dit un père (1), tandis qu'il n'est pas possesseur de votre cœur, et quand vous lui refuseriez tout le reste, il serait parfaitement satisfait si vous lui donniez ce cœur dont la seule possession lui est plus chère que l'univers ; car comme dans soi il n'a, pour ainsi dire, que son sein où il repose, aussi hors de soi il n'a que le cœur humain où il tâche de trouver son repos. Or, il est certain que ce n'est que par le moyen de l'oraison qu'il peut avoir la possession et l'empire de votre cœur ; car hors de là il est ordinairement emporté par le feu des passions et par l'épanchement des sens ; mais comme pendant l'oraison tout est fermé, et que d'ordinaire les passions n'y sont pas altérées, Dieu prend alors son temps pour se glisser et s'insinuer dans ce cœur, afin d'y établir son empire. Il faut donc conclure, par une conséquence nécessaire, que vous êtes étroitement obligé à l'oraison ; car si vous avez une obligation rigoureuse de donner à Dieu votre cœur, puisqu'il en fait l'unique objet de ses demandes et de son amour : et si d'ailleurs il ne peut le posséder que vous ne soyez homme d'oraison, n'êtes-vous pas indispensablement obligé de travailler à ce divin exercice ? c'est trop de gloire pour vous, ô Théonée ! que Dieu vous commande de lui donner votre cœur pour en faire ses délices : vous ne sauriez donc aussi trop aimer l'oraison pour aider et pour seconder un dessein qui vous est si avantageux.

Enfin, je ne crois pas que vous étant déclaré pour la vertu, vous ayez renoncé aux divines douceurs qui en sont ordinairement les compagnes, ou bien vous auriez les inclinations bien basses, outre qu'il est très-difficile que la vertu se soutienne longtemps dans la privation totale de ces biens délicieux ; sachez néanmoins que vous n'en connaîtrez jamais le goût, que vous ne vous appliquiez à l'oraison ; car comme l'oraison est un lieu d'épreuves, elle est aussi un lieu de jouissances, et si c'est là où les peines les plus dures attendent l'âme pour tenter sa fidélité, c'est là aussi où lui sont réservées les plus douces faveurs pour la couronner : de sorte que l'oraison n'est pas moins la source des douceurs que des amertumes de l'intérieur ; et comme les princes ont de certains temps pour répandre leurs faveurs avec plus d'abondance, ainsi Dieu a fait choix du temps de l'oraison pour s'y

(1) Ric. à S. Vic.

approcher davantage de l'âme par la communication de ses bontés. Si vous avez donc quelque désir de posséder ces biens, il faut que vous aimiez l'oraison, sans laquelle vous ne les posséderez jamais. Il me semble que des délices si célestes méritent bien que vous ne négligiez pas ce saint exercice.

Mais pour vous convaincre encore davantage de la nécessité de l'oraison, n'est-ce pas assez que Notre-Seigneur nous en ait recommandé l'usage en tout temps et en tout lieu ? Cette recommandation doit nous tenir lieu de commandement, puisque le Sauveur nous témoigne que la prière nous est si nécessaire. Or, il n'a pas entendu que cette prière continuelle se fît du mouvement des lèvres, car c'eût été une chose incompatible avec toutes les fonctions de la vie humaine ; il a donc voulu parler de la prière du cœur, et n'est-ce pas celle que je vous ai dit être la véritable oraison ? Si bien qu'au jugement de Dieu même, elle est de nécessité et d'obligation. Pourriez-vous bien après cela, Théonée, résister à un commandement qui vous est si avantageux, et ne pas vous soumettre à un ordre qui vous fait trouver votre sainteté dans votre soumission ? Ne pensez pas vous excuser sur ce que la loi n'a été faite que pour quelques âmes choisies ; car prenez garde qu'elle a été portée universellement pour tous, parce que le besoin en est universel, ce qui prouve que vous êtes compris dans l'étendue de cette obligation, sans pouvoir vous en dispenser.

N'êtes-vous pas convaincu de toutes ces preuves, et pouvez-vous après cela vous défendre d'être un homme d'oraison ? C'est maintenant, Théonée, qu'il faut que vous vous rendiez, malgré tout ce que vos répugnances et vos fausses lumières vous en peuvent dire, et que vous vous disiez à vous-même, que l'ardeur que vous sentez au service de Dieu, ne sera qu'un feu de peu de durée, si l'esprit d'oraison n'en entretient la chaleur.

Mais afin que vous connaissiez les peines que souffre une âme qui refuse de s'appliquer à l'oraison, je veux vous les représenter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Les misères inévitables à une personne qui commence à servir Dieu, lorsqu'elle refuse de s'adonner à l'oraison.

Je vous dirai donc, mon cher Théonée, que vous engageant dans une vie vertueuse, il y a quatre grands défauts que vous n'éviterez jamais, si vous n'entrez en même temps dans l'exer-

cice de l'oraison : je veux vous les faire concevoir par l'opposition de quatre choses dont vous avez un extrême besoin.

Vous avez besoin de vous connaître, parce que jusqu'ici vous avez été dans les ténèbres, vivant toujours absent de vous-même ; vous n'avez eu les yeux ouverts que pour les objets des sens, vous avez été aussi aveugle pour tous les mouvemens de votre âme et pour toute cette vie intérieure et cachée, que si c'eût été une chose qui ne vous eût point touché : vous le savez, Théonée, que vous n'avez pas été moins dans cette obscurité que dans vos égaremens. Cela étant, il est nécessaire que vous entriez dans la connaissance de votre fonds, pour avancer dans la vertu, laquelle ne peut être solidement appuyée que sur cette même connaissance.

Vous avez encore besoin de dompter vos passions ; ah ! que vous le comprenez bien, parce qu'elles ont été immortifiées : vous en avez tant ressenti les révoltes, vous en avez tant reçu de plaies dans l'âme, vous en avez souvent été emporté si loin , que ce serait à vous de me le dire, et non pas à moi de vous en parler. Vous pouvez donc bien juger que pour être vertueux selon vos desseins, il est nécessaire que vous soyez le maître de vos passions, autant que vous en avez été l'esclave.

De plus, vous avez un besoin tout particulier de la présence de Dieu, n'est-il pas vrai, Théonée ? avouez ingénument que vous en avez été tellement éloigné par vos grandes dissipations, qu'il semblait qu'il n'y eût point de Dieu pour vous. Or, vous ne pouvez pas douter que pour avancer dans la vertu, cette divine présence ne soit un moyen aussi nécessaire qu'il est efficace, et qu'entre toutes vos obligations, celle-ci ne doit pas être la dernière.

Le quatrième besoin que vous avez, est de spiritualiser vos sens, et de les détacher du sang et de la chair ; car vous savez qu'ils ont été bien extérieurs et répandus sur les objets ; vous savez que votre âme en est devenue toute matérielle par leur contagion, et que vous avez encore toutes les peines du monde à l'en séparer, tant ils ont pris un empire souverain sur votre esprit. Cela vous fait bien voir que, pour devenir un homme spirituel, vous devez nécessairement travailler à purifier vos sens, et à les dégager de la matière.

Ces quatre besoins, Théonée, dont votre âme n'a que trop d'expérience, étant une fois bien compris, vous feront voir qu'ayant dessein de vous donner à la vertu, vous tomberez inévitablement dans quatre défauts très-considérables, opposés à ces

quatre besoins, si en même temps vous ne faites une étude particulière de l'oraison.

Le premier défaut, que vous appellerez, si vous voulez, dérèglement ou désordre, est l'ignorance de vous-même, dont votre âme sera toujours obscurcie, si vous abandonnez l'exercice de l'oraison. Parce que dans le temps de l'oraison, toutes choses étant plus calmes dans l'âme, il se présente à l'esprit comme un miroir et une glace, dans laquelle on découvre tous les mouvemens divers de la grâce et de la nature, où l'on fait le discernement des uns et des autres, et où l'on acquiert une science expérimentale de l'intérieur; et c'est par là qu'on apprend les voies sûres de la vie spirituelle, sans tomber dans celles qui sont remplies de beaucoup d'erreurs. Si vous ne vous appliquez donc point à l'oraison, hélas! que sera-ce de vous? sinon que vous ne verrez jamais les principes de vos maladies; vous n'aurez jamais de compassion pour les pauvretés de votre âme; vous prendrez indifféremment le mensonge pour la vérité; vous irez dans des précipices, sans les apercevoir, que lorsque vous y serez tombé. Ce sont les suites de cette ignorance de soi-même, qui s'entretient dans l'âme, lorsqu'elle s'éloigne de l'oraison : est-il rien à plaindre, ô Théonée, comme de ne pas se connaître? Mais est-il rien de déplorable, comme de fuir l'oraison, dont la perte attire à la conscience tant de funestes dispositions? Voilà l'état où vous serez réduit, si vous n'aimez pas l'oraison, et si elle ne fait pas la nourriture ordinaire de votre âme.

Le second dérèglement est la vivacité et le feu des passions. Vous savez bien qu'elles naissent avec nous dans le désordre et dans la révolte; c'est pour cela que le plus grand soin doit être d'en arrêter les saillies et les emportemens, et que l'industrie consiste à les réduire à une juste modération, et à les adoucir si bien, qu'elles soient soumises à la grâce et à la raison : car je vous demande quel est l'état d'une âme assujettie à ses passions, et si sa conscience ne peut pas alors plutôt s'appeler un lieu de désordre que la demeure du Saint-Esprit? Voilà néanmoins l'état où la vôtre sera réduite, si vous n'aimez l'oraison; car il n'y a rien au monde qui calme et qui apaise tant les passions : la cause est bien naturelle. Nous n'ignorons pas que l'on prend facilement l'esprit de la personne avec qui l'on a quelque habitude, et que l'on passe aussitôt dans toutes ses inclinations : croyez-vous que la même chose n'arrive pas à celui qui converse avec Dieu, et qu'il soit moins facile de prendre son esprit? Et où se passe ce divin commerce et cette familière conversation, si ce n'est dans

l'oraison, qui est le véritable entretien de Dieu et de l'âme ? Et quel est le caractère le plus aimable de l'esprit de Dieu à notre égard, sinon une douceur délicieuse et ineffable ? C'est donc dans l'oraison que l'âme ayant une si chère compagnie, ses passions farouches et intraitables peuvent facilement s'adoucir par la suavité et l'onction de ce divin esprit. Après cela, Théonée, je ne ferai point de difficulté de dire que vous aimez le désordre et le trouble de vos passions, si vous n'aimez pas l'oraison.

Le troisième dérèglement est un étrange éloignement de Dieu. Il n'est rien qui soit intime à notre cœur comme Dieu, dit saint Grégoire, et pourtant il n'est rien qui s'en éloigne comme ce même cœur par ses égaremens. C'est un vagabond, qui court incessamment, qui se donne à qui le veut, et qui, par ses fuites continuelles, dérobe à l'âme la présence de son Dieu, la laissant dans un état bien digne de compassion. Voilà où en sera éternellement votre cœur, Théonée, si vous n'y remédiez ; mais vous n'y pourrez jamais trouver le remède, que dans l'oraison ; car c'est elle qui fait naître la familiarité de l'âme avec Dieu, qui l'en pénétrant toute entière, lui en laisse ensuite une douce présence pendant le jour. Si elle a donc cet avantage de vous faire jouir des plus douces caresses de Dieu, pour vous en laisser la vue et la compagnie en toutes vos actions, ne sommes-nous pas déjà assez éloignés de Dieu par le malheur de notre condition, sans nous en éloigner encore davantage en nous retirant de l'oraison.

Le quatrième dérèglement, dans lequel vous tomberez infailliblement, est la vie des sens. Cette vie, comme vous savez, est une vie animale, qui fait dégénérer l'homme jusqu'à la condition des bêtes, lorsqu'il n'a point d'autres règles de ses actions que les objets terrestres et grossiers, et que son esprit n'a plus d'autre opération que celle que des sens charnels peuvent lui suggérer : et cependant voilà la vie que vous mènerez, et que vous ne pouvez absolument éviter, si vous ne recourez à l'oraison, parce que cette vie sensuelle et indigne de Dieu ne peut être réformée, et les désordres ne s'en peuvent arrêter que par un continuel recueillement. Et où s'apprend ce recueillement, sinon dans l'oraison, où il se commence et où il se perfectionne, pour en laisser après l'impression à l'âme dans toutes les actions de la journée, et pour faire en sorte que les sens, qui sont de leur nature tout charnels, se puissent spiritualiser, en se dégageant peu à peu des objets sensibles ? Il faut donc aller à l'oraison comme à la source de ce bonheur, et y faire puiser aux sens une vie surnaturelle et divine, autrement ils abaisseront l'esprit jusqu'à la

chair, au lieu qu'ils devraient être élevés jusqu'à participer à la nature de l'esprit. C'est à vous de voir maintenant si vous aimez mieux passer vos jours dans cette vie animale des sens, que de mener une vie toute sainte et toute spirituelle dans l'exercice de l'oraison.

Mon cher Théonée, seriez-vous bien capable de prendre une si funeste résolution? Quoi! vous renoncerez au paradis de la vie, où l'on a le bonheur de voir Dieu, de le posséder et de le goûter. Non, je suis assuré que vous n'y consentirez jamais, et que, dans le commencement de vos ferveurs, vous aurez autant d'ardeur pour l'oraison, que vous avez de désir de vous perfectionner dans les vertus.

MAXIME II.

DU MOYEN DE PROFITER DE L'ORAISON.

C'est un bon moyen pour réussir dans l'oraison, que d'y aller pour se sacrifier.

Après vous avoir montré combien il est nécessaire aux personnes qui commencent à servir Dieu, de s'engager d'abord dans l'exercice de l'oraison, j'ai cru qu'il était à propos de les prévenir d'une maxime qui les empêchât de se rebuter, et qui les détrompât des fausses persuasions dont elles se laissent ordinairement préoccuper.

Mais avant que d'en venir là, je veux, Théonée, vous ôter l'étonnement que vous pouvez justement avoir, de ce que d'une infinité de personnes qui s'appliquent à l'oraison, il y en a si peu néanmoins qui y réussissent; car les plaintes qu'on en fait sont si ordinaires, que pour cela les uns la laissent tout-à-fait, et les autres n'y persévèrent qu'avec beaucoup de négligence, et comme par manière d'acquit.

Je ne prétends pas ici parler de ceux qui sont dans des engagements incompatibles avec l'exercice de l'oraison, parce qu'ils doivent ôter ces obstacles volontaires, s'ils veulent être dignes d'entrer dans cette divine conversation. Je ne parle pas aussi de ces âmes immortifiées qui, ne cherchant que la satisfaction des sens, ne sont pas capables de cet exercice de l'esprit, parce qu'elles sont toutes matérielles. Je ne parle point non plus de certaines gens, qui ont des dispositions naturelles si opposées à l'oraison et à la contemplation, qu'il n'y a point de sujet de leur en vouloir mal s'ils n'y réussissent pas. Toutes ces personnes ne

doivent point faire votre étonnement , parce qu'elles sont retranscrites de ce divin commerce , ou comme indignes d'y être admises , ou comme incapables d'y rien faire.

Mais voici ce qui doit vous paraître plus surprenant ; il y en a qui semblent se défaire de tous les obstacles de l'oraison , qui meurent assez bien à leurs sens , qui rompent avec toutes les compagnies , qui ont un soin continuel de se recueillir en eux-mêmes ; et néanmoins vous en trouvez peu de tout ce grand nombre qui réussissent dans l'oraison.

Pour moi , Théonée , je vous confesse que je n'en suis guère surpris , sachant les dispositions qu'y apportent ordinairement toutes ces personnes ; et je le serais beaucoup plus , si elles y faisaient autant de profit qu'elles s'en promettent ; car il n'est rien d'immortifié comme les fins et intentions avec lesquelles elles entrent dans l'oraison. Et on peut dire que le désordre de leurs oraisons vient du repos et des douceurs qu'elles y cherchent , y courant comme aux embrassemens de l'époux et comme à une source de délices. Vous diriez qu'elles ne regardent l'oraison que comme un sujet de sensualité et une mer où elles prétendent nager dans le plaisir.

Il y a pourtant quelque différence entre ces personnes. Car les unes y cherchent des lumières et de belles connaissances. Ce sont de ces esprits curieux et ambitieux qui aiment l'élévation , et qui ne sont jamais contents si leur entendement n'est rempli de clartés. C'est pourquoi ils ne vont à l'oraison que pour y étudier et pour y apprendre , afin de pouvoir après faire leçon , et tenir comme académie de la vie intérieure ; si bien qu'ils ne s'y portent que pour s'y enrichir , par une certaine avarice spirituelle , étant bien aises ensuite d'étaler la grandeur de leurs trésors.

Il y en a d'autres qui ne vont à l'oraison que pour en goûter les douceurs , et qui ne la regardent que comme une source de plaisir , se persuadant que ce sacré temps ne doit être pour eux qu'un festin rempli de délices , de sorte que la pure sensualité est le principe du mouvement qui les y porte.

Il y en a même qui y cherchent l'oraison de quiétude , et qui , pour cet effet , se tenant le corps en repos , se persuadent que l'esprit y est aussi. Elles croient que , pour ne se point remuer , pour adoucir leur respiration , pour se donner une situation fort composée , l'âme en est pour cela dans une divine quiétude , c'est un étrange abus de croire ainsi se reposer et s'endormir en Dieu.

Vous en trouverez encore plusieurs qui ne vont à l'oraison que pour y entendre Dieu par de certaines voies intérieures ; et il arrive d'ordinaire que ces personnes se font elles-mêmes une

oraison de silence , où elles s'établissent par leur propre industrie , elles empêchent l'entendement de raisonner ; elles arrêtent tous les actes de la volonté ; elles suspendent , en un mot , tous les mouvemens de l'âme ; et là-dessus elles se flattent que cela suffit pour entrer dans l'oraison de silence , et qu'il n'y a plus que Dieu qui parle en elles.

On en voit d'autres qui se portent à l'oraison , parce qu'elles y attendent une union douce et amoureuse , et même un feu sensible , qui leur échauffant la poitrine , leur fasse pousser des soupirs et des gémissemens : on les entend soupirer souvent et s'enflammer ainsi peu à peu , et puis elles se persuadent faussement qu'elles sont transformées dans cette amoureuse union , quoique ce qu'elles sentent ne soit que l'effet d'une imagination échauffée.

Après des intentions si impures et bien d'autres qu'il serait trop long de vous dire , pourrez-vous maintenant vous étonner , Théonée , si l'oraison laisse si peu d'effets de sainteté dans les âmes , et si l'on en voit si peu qui en remportent un esprit intérieur et l'intelligence de ce divin exercice ?

Voyons donc quels sont les moyens de bien faire l'oraison ; et parmi tant de sortes d'esprits intéressés et corrompus qu'on y apporte , quel est celui qui doit être comme l'âme d'une si sainte occupation. On en donne une infinité de pratiques , on prescrit des préparations éloignées , et des préparations prochaines , que chacun donne et prend selon la diversité de son goût , et dont tous les livres sont remplis ; vous souffrirez bien aussi , Théonée , que je vous présente un moyen que j'estime le plus sûr ; parce qu'il est tout opposé à la disposition sensuelle , avec laquelle on a coutume d'entrer dans l'oraison. L'on y va comme en un lieu de repos et de jouissance , et je dis qu'une bonne manière d'y réussir , est d'y aller pour s'y sacrifier et pour y souffrir.

Cette maxime n'est pas pour ces âmes lâches , qui ne cherchent que des douceurs dans l'exercice de la vertu ; elle demande un esprit généreux qui préfère l'état de victime à tous les autres états : c'est de ce nombre que je désire que vous soyez , Théonée ; vous en serez plus capable de comprendre la suite de mes raisons , parce que les inclinations de votre cœur donneront à votre esprit plus de facilité pour les concevoir.

CHAPITRE PREMIER.

Les principes qui font ordinairement que l'oraison réussit mal.

Il est à propos de savoir les choses qui d'ordinaire nuisent à l'oraison et la rendent infructueuse, lors même que l'on y est ; car je ne parle pas maintenant des dispositions qui la précèdent et qui rendent l'âme incapable d'y pouvoir rien faire de bien. Or, je trouve, ce que tout le monde sait, que l'âme y est ordinairement dans l'un de ces trois états, qui sont ou la source, ou l'occasion des dérèglemens qu'elle y expérimente, et qui lui rendent ce divin exercice ou inutile, ou même désavantageux.

§ I.

Le premier état sont les ennuis, les dégoûts, les délaissemens, et toutes les autres peines de l'oraison, sur lesquels je ne prétends pas ici m'étendre, parce que ce n'est pas le lieu de le faire, et que c'est une chose qui se trouve dans une infinité de livres spirituels ? mais je vous prie de faire réflexion avec moi que c'est là ce qui donne sujet aux âmes faibles et sans courage de s'abatre, de se plaindre de l'oraison, de se dégoûter de cet exercice, et de n'en sortir jamais qu'avec une mauvaise humeur et un chagrin extrême, jusqu'à penser qu'elles y ont une totale incapacité, et qu'elles n'y font que perdre le temps.

Et cependant, vous êtes peut-être de ce nombre, Théonée, vous qui disiez avec tant de courage que vous seriez une victime entre les mains de Dieu, et que vous soutiendriez le poids de toutes ces épreuves avec fidélité ; et à peine êtes-vous touché d'une légère plaie, selon la parole de Job, que vous manquez aussitôt de cœur ; à peine Dieu porte-t-il la main sur vous, que vous en êtes tout troublé. Où est donc cette force, où est cette patience, où est la perfection des voies, dont vous vous formiez de si belles idées ?

Voilà la petitesse de l'esprit et son peu de fidélité, quand il est privé des douceurs de l'oraison, faisant le lieu de son supplice de celui qui le devrait être de son bonheur. C'est ainsi que dans les âmes sensuelles, les misères de l'oraison en détruisent tout le fruit et font qu'elles en sortent avec plus d'immortification et d'impureté qu'elles n'en avaient lorsqu'elles y sont entrées.

§ II.

Le second état de l'âme dans l'oraison , est celui des consolations et des visites de Dieu , que tout le monde ressent de temps en temps , selon la conduite ordinaire : vous le savez , je n'en veux point douter ; mais savez-vous bien que c'est aussi un des principes qui fait que l'oraison n'a pas ordinairement de si favorables succès ? Oui , Théonée , ces agréables biens , ces délices du ciel que Dieu répand dans l'âme en ce temps , ou comme des appas pour l'attirer à lui , ou comme des récompenses , ou comme de pures complaisances de son amour , sont à plusieurs personnes une occasion de faire leur oraison d'une manière qui leur est désavantageuse.

Parce qu'il est extrêmement difficile de recevoir avec pureté la suavité des dons de Dieu. Savez-vous bien que c'est le propre des saints de pouvoir être dans ces divines communications , sans intéresser la pureté de leur âme , n'y mêlant point de retours ou superbes , ou sensuels ? Cela vient de la délicatesse de ces faveurs , qui sont pleines de tant de douceurs et de charmes , qu'il faut être saint , pour empêcher que la nature ne s'y attache aussitôt avec quelque dérèglement : et l'êtes-vous , Théonée ? Je vous en laisse à vous-même le jugement , et s'il n'est pas difficile de recevoir les consolations divines sans les altérer.

Remarquez que toutes les personnes de piété ont une disposition à bien souffrir ; et cette disposition , qui ne demande qu'une simple soumission d'esprit , se trouve communément dans les bonnes âmes. Mais la disposition à recevoir les douces visites de Dieu , de la même manière que la boue reçoit le rayon du soleil sans se mêler avec sa lumière , est une grâce particulière des grands saints.

Pour nous autres , hélas ! Théonée , sitôt que Dieu dans l'oraison se rend sensible à nos cœurs par quelque effet de son amour , nous nous y mêlons d'ordinaire avec tant de sensualité , qu'il est obligé de se retirer pour ne pas prolonger davantage l'impureté de notre jouissance. Et voilà justement ce qui fait que les consolations de l'oraison deviennent dangereuses à tant d'âmes par la mauvaise disposition qu'elles apportent à les recevoir.

§ III.

3. Le troisième état auquel l'âme se trouve dans l'oraison , tient comme le milieu entre les deux états dont je viens de parler ;

parce que dans celui-ci , elle n'est ni dans la consolation , ni dans la désolation ; elle n'est ni éprouvée par les peines , ni visitée par les caresses , mais comme si elle goûtait de l'eau qui n'a ni bon ni mauvais goût , elle n'expérimente point d'amertume , et ne savoure point aussi de douceur. A votre avis , que produit communément cet état ? Il fait que ces âmes , qui s'aiment beaucoup elles-mêmes , comme c'est l'ordinaire , tombent pendant l'oraison dans une lâcheté et une langueur d'opération , à se laisser emporter à cent extravagances.

Il est étrange , Théonée , que l'on ne veuille se donner aucune peine pour s'approcher de Dieu dans l'oraison , par une application fidèle et persévérante , si l'on n'est toujours inspiré et toujours prévenu de ses dons ; jugez de là quel est le dérèglement de notre nature , à qui il il semble encore que Dieu doive beaucoup , quand elle veut bien recevoir les recherches de sa grâce.

Vous venez de voir distinctement les trois dispositions différentes de l'âme dans l'oraison , et pourquoi ordinairement elle en retire si peu de profit. C'est donc une vérité établie par notre propre expérience , par des preuves très-certaines , que les souffrances de l'oraison , que les consolations qu'on y goûte , et que l'état d'indifférence qui ne tient ni de l'un ni de l'autre , sont aux âmes communément une occasion de faire très-mal leur oraison ; c'est pourquoi j'ai avancé , dans cette maxime , que le moyen d'y réussir était d'y aller pour s'y sacrifier et pour y souffrir , parce que cette disposition fait que tous les états dont je viens de parler deviennent avantageux à l'âme et ne l'empêchent point de s'y occuper saintement.

CHAPITRE II.

Raisons qui prouvent que l'oraison réussit toujours bien , quand on y va avec un esprit de sacrifice.

Allez donc à l'oraison , Théonée , comme si vous alliez au Calvaire , pour vous y sacrifier et non pas pour y jouir. Représentez-vous que l'oraison est comme l'autel des sacrifices , où l'on ne va pas pour vivre , mais pour mourir. Le prêtre ne monte à l'autel que pour y sacrifier Jésus à la grandeur de son Père , et non pas pour le couronner de gloire , comme sur le Thabor. Allez ainsi à l'oraison , non pas pour y être dans les clartés et dans les délices , mais seulement à dessein d'y faire à Dieu un sacrifice de vous-même , et d'y souffrir tout ; allez-y encore une fois comme les martyrs sur le théâtre de leurs supplices , pour y sentir les plus dures épreuves de Dieu , et non pas

pour y entrer dans les douceurs de sa consolation ; allez-y enfin pour y trouver votre destruction , et pour en sortir tout détruit ; entrez-y comme dans une fournaise , afin d'y brûler et de vous y purifier , et non pas comme dans un bain pour vous rafraîchir , ni comme dans un lit de fleurs pour vous y reposer.

Si vous allez à l'oraison avec cette excellente disposition , ni tout l'enfer , Théonée , ni toutes les douceurs les plus capables de flatter la nature , n'empêcheront jamais que votre oraison ne vous soit alors un moyen assuré de sainteté et d'union avec Dieu.

§ I.

Car , pour reprendre les trois états dont j'ai parlé , qui rendent inutile à l'âme le temps précieux de l'oraison , je veux qu'elle y soit dans toutes les détresses intérieures , et qu'elle y soit desséchée de tout ce qui pourrait lui donner une seule goutte d'onction ; pensez-vous qu'elle s'étonne et qu'elle se décourage pour cela ? Je n'ai , dit-elle , que la chose à laquelle je me suis destinée ; je trouve justement le couteau que je cherchais pour être sacrifiée , et je vois heureusement que je suis devenue la victime de celui à qui je veux être immolée. Je vois que mon attente est remplie ; de quoi donc me pourrais-je plaindre , puisque mes désirs sont accomplis ? C'est ainsi , Théonée , qu'allant à l'oraison pour vous y sacrifier , les peines qui pourront y arriver ne sont que l'agréable terme de vos vœux.

Mais cette âme de sacrifice rend encore les peines de son oraison bien plus saintes , par l'union qu'elle en a fait à celle de Jésus dans les peines de son oraison agonisante ; elle y demeure avec grande paix , et elle s'estime toujours trop bien , en ayant beaucoup moins que son divin Sauveur , et étant en sa compagnie. Les ennuis de son oraison ont beau se redoubler , elle ne l'en aime pas moins , et elle n'en voudrait pas retrancher un seul moment , pour ne pas perdre un seul moment le bonheur d'être avec son Jésus souffrant. C'est ainsi que sa disposition de sacrifice lui fait trouver aimables les misères de son oraison , qui en devient infiniment plus précieuse.

Mais cette disposition de victime et cette préparation à souffrir toutes les peines de l'oraison , fait que celles qu'elle y rencontre ne lui paraissent que des ombres ; car , hélas ! Théonée , elle a bien d'autres vues dans le moment qu'elle en est un peu délaissée pendant l'oraison , et que la nature voudrait s'en plaindre ; elle considère des yeux de l'esprit les flammes de l'enfer , où elle

devrait brûler; et alors, oh! qu'il lui est doux d'être dans les légères détresses de son oraison, et qu'elle se repose avec plaisir dans ce qui devait faire le sujet de son inquiétude! Elle en aime la longueur, elle en chérit l'amertume; car enfin le temps qu'elle emploie à cet exercice n'est pas une éternité, et ces légers ennuis ne sont pas les tourmens de l'abîme. Et d'où viennent ces effets si avantageux de l'oraison? de l'esprit de victime, avec lequel cette âme y est entrée.

C'est cet esprit qui lui fait encore penser que l'oraison est proprement le lieu des sacrifices, où Dieu détruit la victime dans le silence, car il n'en est point empêché par les occupations que cette âme peut avoir avec le monde : il est vrai qu'il y fait souvent des victimes d'amour, et qu'il les brûle par l'ardeur de ses saintes flammes. Il y fait encore des victimes de contrition, prenant alors son temps pour les consumer par la vue de leurs péchés; il y fait des victimes d'anéantissement, l'âme se mettant comme au néant par la considération de ses grandeurs. Mais il y fait aussi des victimes de souffrances par toutes les désolations qu'il y fait sentir à l'âme, qui en est la victime et qui ne refuse point de l'être, s'y étant bien préparée par un esprit de sacrifice et par un généreux abandon d'elle-même à toutes les peines de l'intérieur.

Cet esprit de sacrifice que l'âme porte à l'oraison, lui fait de plus penser que l'oraison est le temps où Dieu réserve ces saintes vengeances, pour châtier les égaremens qu'elle a eus dans ses autres occupations, comme s'il lui disait : Tu t'es retirée de moi, et moi, infidèle, je me retire maintenant de toi; à quoi l'âme, à cause de la bonne disposition qu'elle a apportée, se soumet très-volontiers et profite de son oraison aussi bien sous le poids des vengeances de Dieu que dans l'excès de ses consolations, lui disant avec humilité : Hé bien, mon Dieu, c'est ce que je désire; je suis ravie que votre justice soit satisfaite. Voilà toutes les caresses que je souhaite dans mon oraison; contentez votre juste indignation, et je suis contente moi-même.

Et puis, dans l'abondance des amertumes de son oraison, venant à considérer que Dieu veut s'en glorifier, le croirez-vous, Théonée, que quelquefois la chose change de face? Car il arrive assez souvent que cette vue fait couler dans l'âme, dit le prophète Joël, des eaux vives et divines, qui en tempèrent et qui en adoucissent toutes les amertumes; de sorte qu'elle voit, sans l'avoir espéré, son sacrifice d'absinthe changé en un sacrifice de parfums et d'odeurs.

Vous en souvenez-vous, Théonée, et ne l'avais-je pas bien dit,

que rien n'était capable de faire réussir votre oraison, comme d'y aller pour vous y sacrifier et pour y souffrir ? qu'il y fallait un grand courage, et que ces âmes tendres et délicates, à qui le seul mot de sacrifice et d'amertume fait peur, n'y sont pas propres. Mais n'est-ce pas pour vous un grand sujet de consolation de ne chercher dans l'oraison que votre mort et que votre anéantissement, et d'y renoncer à toutes les satisfactions sensuelles ?

§ II.

Supposons maintenant que votre oraison soit inondée de douceurs célestes, et que, tout au contraire de vos dispositions, Dieu vienne à vous avec la tendresse de ses embrassemens ; je vous disais tantôt que d'ordinaire ces caresses divines étaient à l'âme qui n'est pas tout-à-fait sainte une occasion de beaucoup d'impuretés ; mais je vous dis maintenant, qu'allant à l'oraison avec cette disposition de vous y sacrifier et d'y souffrir, toutes ces consolations ne seront pas capables d'altérer la pureté de votre âme, et il arrivera, comme dit Tertullien (1), que l'excès de ses divines faveurs lui sera un poids pour l'abattre et non pas un vent de vanité pour l'élever. Hélas ! dira-t-elle alors, est-ce donc à mon indignité que l'on fait toutes ces faveurs, et pourquoi ne suis-je pas plutôt secondée dans la disposition que j'ai de me voir pendant toute l'oraison sacrifiée par les peines et les ennuis ? C'est ce qui fera que la communication de ces douceurs célestes lui sera plutôt un sujet de confusion et d'abaissement que d'élévation.

Ajoutez que, comme elle est entrée dans l'oraison toute pénétrée de ce sentiment de sacrifice et de mort, elle ne s'arrêtera pas aux douceurs et aux lumières dont il plaira à Dieu de la favoriser ; mais elle sera dans l'admiration de ses bontés. Hélas ! Dieu d'amour, s'écriera-t-elle, je ne viens à l'oraison que pour y trouver ma croix, afin d'apprendre à bien mourir, et vous me remplissez de toutes les douceurs de vos miséricordes ; je pensais y trouver mon tombeau, et vous m'y comblez de vos libéralités ; je pensais y venir rendre le tribut à votre justice comme une criminelle, et vous venez me caresser comme une innocente épouse ; elle ne contempera que les bontés de son Dieu et son indignité, sans être occupée vainement de ses faveurs, parce qu'elle est allée à l'oraison si bien disposée de s'y voir détruite, que sa plus grande peine est de ne l'être pas, et que les douces visites de Dieu font son plus dur supplice.

(1) De Pat.

Mais elle ne manquera pas de tirer encore beaucoup d'avantage des consolations qu'elle recevra, car portant à l'oraison le sentiment de son indignité et le désir de toutes les privations, elle aura bien plus d'estime de ces biens divins, et les recevant avec plus de confusion et de honte, elle les ménagera avec bien plus de discrétion et de respect. Les âmes communes qui vont à l'oraison avec sensualité, comme à un banquet, deviennent plus hardies et plus prodigues, quand elles y trouvent toutes les choses exquisés ; mais au contraire, celle-ci en est plus circonspecte et plus timide et ne regarde ces richesses de grâces que comme des biens qu'elle ne mérite pas et dont elle ne sait pas faire un bon usage. Et à qui doit-elle, Théonée, cette crainte judicieuse et cette sagesse avec laquelle elle reçoit les faveurs de Dieu dans l'oraison, sinon à cet esprit de victime avec lequel elle y est venue.

§ III.

Je veux maintenant que dans l'oraison vous ne soyez ni visité par les consolations, ni éprouvé par les peines ; mais que votre état soit dans un certain milieu, qui n'est ni échauffé de ferveur, ni abattu par les dégoûts. Votre âme ne se laissera pas aller à la langueur et à l'oisiveté ; au contraire, elle entrera dans un sentiment de joie, et se dira à elle-même : Oh ! que je suis heureuse, car j'étais résolue, venant à l'oraison, d'y demeurer dans la souffrance, et je me trouve beaucoup au-dessous de l'état auquel je m'étais préparée. J'attribue même à une faveur particulière un traitement si doux. Car, pour les consolations, hélas ! ce n'est pas à moi qu'elles sont dues ; j'en laisse volontiers le goût et le bonheur aux âmes qui ont plus de pureté que moi. Bien loin donc de me décourager, me voyant dans un état intérieur froid et indifférent, je m'en anime davantage, puisque Dieu m'épargne un châtement que j'ai mérité. Les consolations ne sont pas pour une âme aussi infidèle et aussi incapable d'en profiter que moi, et je suis encore bien obligée à Dieu de ne me point remplir de détresses. Vous voyez bien par là, Théonée, que cette disposition indifférente de l'âme dans l'oraison ne dégénère jamais en langueur ni en abattement, quand elle y apporte un esprit de sacrifice, puisqu'elle y rencontre toujours un état beaucoup plus doux que celui auquel elle s'était préparée.

N'êtes-vous donc pas maintenant convaincu qu'on ne peut mieux faire pour réussir toujours dans ses oraisons, que d'y aller pour s'y sacrifier à Dieu, qui n'y demande que sacrifice et que mort ?

Puisque vous voyez manifestement que tous les états, qui, pendant l'oraison, ont coutume d'en faire ou le supplice ou la corruption, deviennent si utiles par l'esprit de sacrifice qu'on y apporte, que jamais l'on n'en sort qu'avec une nouvelle satisfaction de son âme.

Ne serez-vous pas après cela, Théonée, du nombre de ces généreux contemplatifs, qui, bien loin de vouloir respirer le doux air de la contemplation, n'y vont que pour en goûter l'absinthe et l'amertume? Vous en serez, je m'assure, et non pas de ces âmes efféminées qui ne vont à l'oraison que pour s'y enivrer de délices, et qui se font elles-mêmes fondre par leurs soupirs et par leurs efforts, si la grâce ne les fait fondre par ses douceurs. Fortifiez votre âme dans cet exercice, éloignez votre esprit de tout ce qu'il y a de sensible dans l'oraison, tenez-vous toujours dans un état de victime prête à être sacrifiée. Croyez-moi, Dieu ne vous en sera pas moins doux ni moins libéral; au contraire, cette disposition l'obligera, sans que vous le prétendiez, à vous remplir de tout ce que vous ne lui demandez pas. Mais c'est à vous de chercher toujours votre mort dans l'oraison, comme c'est uniquement à lui de vous y inspirer la vie.

CHAPITRE III.

Motifs pour entrer dans l'oraison avec un esprit de sacrifice.

Vous voulez bien, Théonée, que je finisse cette maxime par quelques nouvelles considérations qui serviront à l'éclaircir encore davantage et à vous éloigner de cette disposition tendre et sensuelle, pour vous approcher de celle qui ne cherche dans l'oraison que la destruction et l'anéantissement de l'âme.

Premièrement, pourquoi pensez-vous que ces âmes tendres et immortifiées s'empressent tant pendant l'oraison d'y sentir, d'y goûter et d'y voir? Je leur demande ce qu'elles prétendent et quelle est leur fin. Savent-elles bien que la fin consommée de l'oraison est l'union avec Dieu? Si elles ne l'ignorent pas, elles ne doivent pas aussi ignorer qu'il n'est point d'état dans l'oraison qui ne nous unisse à Dieu. Si cela est, je trouve qu'elles s'égarent en deux choses : 1^o Elles semblent n'aspirer aux douceurs de cet exercice que comme à leur fin ; 2^o si elles ne les regardent que comme des moyens pour cette union avec Dieu qui est la fin de l'oraison, pourquoi font-elles choix plutôt de ce moyen qui est plus conforme à leur sensualité? Théonée, dites-leur donc bien, si

vous en avez la conduite, que toutes les dispositions de l'âme pendant l'oraison sont également bonnes pour nous y unir à Dieu, et qu'ainsi la sécheresse et la consolation, la disette et l'abondance ne sont qu'une même chose, étant toutes également capables de nous conduire à cette fin, quelque contraires qu'elles soient à la nature et aux sens, parce qu'elles sont sanctifiées par la volonté de Dieu. Il y a pourtant cette différence que les peines de l'âme ont de leur fonds quelque chose qui nous rend plus capables de cette union divine ; parce qu'elles sont à l'âme une semence de mort, laquelle est le passage nécessaire pour arriver à l'union ; de sorte que, pour réussir plus aisément dans l'oraison, il est très-utile d'y aller pour s'y sacrifier et pour y mourir.

De plus, jugez encore de l'utilité de cet état par l'admirable disposition qu'il met dans l'âme aux plus hautes élévations où Dieu veut la conduire. Un prophète (*Mich.*) nous assure que Dieu abaissera jusqu'au néant toutes ces connaissances, ces lumières et ces beaux sentimens sur lesquels l'âme mettait son appui, comme sur des pierres fermes, et qu'il lui découvrira le fond de ses misères, afin de la rendre capable d'être après élevée à la communication de ses grandeurs ; mais, suivant notre maxime, l'âme prévient Dieu dans l'oraison, et se met si bas par son sacrifice volontaire, et se détruit et s'immole si parfaitement, qu'elle ne peut être mieux disposée aux infusions divines. Car Dieu, dans le dessein qu'il a de se communiquer à elle, prétend qu'elle soit auparavant en état de recevoir ses faveurs sans danger et avec toute la pureté dont elle est capable : et n'est-ce pas ce qu'elle fait, entrant dans l'oraison avec un esprit de sacrifice et d'abandon d'elle-même aux peines intérieures ? Ainsi cette heureuse disposition a en même temps la force d'attirer sur l'âme les communications de Dieu les plus particulières et d'empêcher qu'elle ne s'y attache : car outre que les dons du ciel sont toujours bien reçus dans une âme humiliée et que ces divines eaux s'arrêtent et se reposent dans la profondeur des vallées ; son état immolé et anéanti y fait encore à Dieu une douce violence, qui l'oblige de répandre sur elle les plus précieux trésors de ses grâces. Après cela, Théonée, dites-moi si l'on peut trouver un moyen plus efficace pour bien réussir dans l'exercice de l'oraison ?

Mais il faut que je vous dise encore que vous avez même toutes les obligations d'entrer dans cette disposition ; car pouvez-vous, hélas ! oublier vos misères présentes et passées ? Si vous ne le pouvez pas, ah ! vous ne savez que trop que leur vue doit vous couvrir de honte et vous faire paraître comme un criminel, quand vous

allez vous présenter à Dieu dans l'oraison ; que vous ne devez conséquemment en approcher que comme une victime , et que toute autre disposition serait injuste et peu conforme à votre état. Et quand bien même les misères de votre vie ne vous obligeraient pas à vous revêtir de cet esprit lorsque vous vous approchez de l'oraison , sachez que dans ce temps la grandeur de Dieu vous y oblige infiniment plus que toutes vos misères et toutes vos bassesses ; car c'est en ce temps principalement qu'il découvre sa majesté et qu'il a coutume plus qu'en tout autre d'étaler ses magnificences.

Que de raisons donc , Théonée , vous obligent d'aller à l'oraison avec cet esprit de sacrifice et de victime ! et néanmoins qu'il y en a peu qui le fassent de cette manière ! Un prophète s'en plaint tout ouvertement , ou plutôt Dieu parlant par sa bouche. Qui est celui , dit-il , qui ferme à toutes les choses visibles les portes de ses sens , pour entrer dans le recueillement de l'oraison , et qui , s'y étant recueilli , allume le feu de son amour sur l'autel de son cœur , et qui fasse tout cela comme à ses frais , sans y être porté par l'excès de mes faveurs ? Cette plainte est juste , car le sujet n'en est que trop véritable. L'on voit des seigneurs qui vont à la guerre pour y servir le prince en volontaires et qui y dépensent tous leurs biens , sans prétendre autre chose que la gloire de le servir. N'est-ce pas là ce que nous devrions faire , Théonée ? Ne faut-il pas , à l'oraison , et entrer dans ce divin recueillement , et y servir Dieu à nos dépens , pour ainsi dire , sans attendre qu'il nous récompense par la douceur de ses grâces , et sans qu'il nous y reste un seul appui naturel pour nous soutenir ? Ce n'est pourtant pas là ce qui se fait ordinairement , puisque , comme j'ai avancé dans cette maxime , l'on ne vient à l'oraison que pour y jouir , et y étant , ou l'on veut que Dieu fasse tout , ou l'on y change souvent d'état au désavantage de son âme.

Concluez donc mieux , Théonée , et dites qu'il ne tient plus qu'à vous de faire toujours votre oraison , pourvu que vous vous en approchiez pour vous y sacrifier , et pour y mourir. Car vous ne devez pas vous y porter pour y goûter des consolations , mais dites-vous plutôt à vous-même : dois-je souhaiter des douceurs , moi qui devrais être maintenant dans les flammes l'objet de la justice de mon Dieu ? moi , serviteur inutile et misérable , que j'aspire à être reçu à la table du roi , étant même indigne des miettes qui tombent à terre , et étant trop heureux que l'on ne refuse pas à un enfant prodigue , comme moi , la nourriture des bêtes.

MAXIME III.

Dans l'oraison , personne ne doit sortir de son attrait.

Ayant déjà dit plusieurs choses de la nature de l'attrait dans la maxime que je vous ai donnée dans les livres précédens , je n'ai pas dessein de les répéter dans celui-ci : j'en suppose donc toute l'explication , sans qu'il soit besoin d'y ajouter aucun éclaircissement. Je ne ferai seulement , Théonée , que vous rappeler en mémoire que l'attrait n'est autre chose qu'une touche intérieure et une inclination secrète à quelque disposition particulière , à laquelle Dieu attache l'âme en tout temps et en tous lieux. Si vous en voulez davantage pour comprendre mieux ce que je dirai , voyez la maxime que j'en ai donnée au livre troisième.

Cette définition étant bien entendue , la maxime que j'ai maintenant à vous donner est , qu'allant à l'oraison , personne ne doit sortir de son attrait.

J'ai tant de sujet d'avancer cette vérité , que les âmes vraiment intérieures m'avoueront qu'il n'est rien de plus important dans la vie spirituelle : car l'on sait assez que parmi celles qui sont conduites par un attrait particulier de Dieu , plusieurs en usent fort mal , soit que d'elles-mêmes elles se retirent de leur disposition , ou par des opérations différentes , ou par des préparations , soit qu'elles le fassent par les méthodes et les pratiques qui leur sont prescrites par leurs directeurs.

Mais avant que de m'engager plus avant dans la preuve de cette maxime , vous serez bien aise que je vous distingue trois sortes de personnes qui entrent dans l'oraison , afin que vous jugiez mieux de celles dont j'ai dessein de parler.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans les voies ordinaires , allant à l'oraison.

Pour les premières qui sont dans les voies ordinaires , je dis qu'elles ne doivent jamais s'approcher de l'oraison , qu'elles n'en aient auparavant préparé le sujet ; c'est le sentiment de tous ceux qui parlent sainement de ces matières contre l'opinion de quelques-uns qui , par de fausses lumières , engagent indifféremment tous les esprits dans des oraisons , qui d'ordinaire sont remplies

d'oisiveté et d'illusion. Oui, Théonée, je veux que si Dieu se contente de vous faire marcher dans les voies communes, vous n'alliez jamais à l'oraison que vous n'y apportiez toujours quelque sujet préparé.

L'Écriture Sainte et tous les vrais spirituels ne vous disent-ils pas qu'autrement c'est tenter Dieu? car l'âme de son côté doit faire tout ce qui dépend d'elle pour se disposer aux divines opérations, et par sa préparation inviter ainsi cet Esprit-Saint de s'écouler en elle, sans prétendre témérairement que Dieu fasse tout et qu'elle ne fasse rien, comme si Dieu était obligé de la visiter, ne faisant elle-même aucune avance ni aucune démarche de son côté : elle mérite plutôt que Dieu la rejette pour punir une disposition si superbe ; aussi comme ces personnes n'ont pas seulement un regard de Dieu dans l'oraison, elle leur devient tout ensemble insupportable et infructueuse.

Mais outre cela, cet état est sujet à une infinité d'illusions ; car un esprit téméraire qui veut s'élever de lui-même à la contemplation, apportant à l'oraison une âme mal préparée et attendant les infusions et les illustrations divines, est fort capable d'être trompé, parce que n'ayant aucune matière préparée dont il puisse s'occuper, quoique Dieu ne se découvre point à son âme, il se figure alors assez facilement que Dieu l'occupe ; si bien que la vanité, ou même l'ennui de se voir si vide, le porte en ce temps à faire des efforts d'imagination, par lesquels il se persuade qu'il entend des paroles intérieures, et que cent autres mystères se passent en lui, qui ne sont pourtant que de pures fantaisies.

C'est encore de là que naissent les extravagances importunes de l'imagination ; car l'esprit n'apportant pas à l'oraison de quoi s'occuper et de quoi s'entretenir, si Dieu ne le remplit et ne l'occupe, il se fatigue en supportant son absence, et les efforts qu'il fait sont suivis d'un épuisement de tête qui produit ensuite cent illusions et cent chimères. Que jugez-vous de cet état, Théonée ? Ne vous paraît-il pas bien digne de compassion ?

Il arrive après cela, par une même conséquence, que les peines de l'oraison sont extrêmes, parce que l'esprit, n'ayant aucune nourriture, devient affamé, pour ainsi dire ; il se tourmente pour trouver Dieu, qui le fuit, et, se retournant en lui-même, il prend cent postures inquiétantes, n'en pouvant trouver une seule où il se puisse reposer. Je ne m'en étonne pas, parce qu'il s'appuie sur le rien, ne voulant donner aucune matière à ses opérations. En vérité, il mérite bien les peines qu'il endure.

Mais quand bien même l'esprit n'en souffrirait pas, n'est-ce

pas faire une perte considérable d'un temps si précieux? Hélas! Théonée, le temps de l'oraison est le temps de la plus riche moisson que nous ayons dans le jour, puisque c'est là où Dieu a coutume de faire à l'âme ses plus douces communications, et où il la remplit de mille biens. Que fait donc celui qui ne s'y prépare point, en prenant quelque sujet, lorsque Dieu ne prévient point son cœur par les visites de sa grâce? Il y est dans une pure inutilité, n'ayant rien qui le fasse mériter ni de la part de Dieu, qui se retient, ni de la part de son propre esprit, qui n'opère point. Ah! Théonée, que peut-on gagner le reste du jour, quand on a perdu le temps de l'oraison? Éloignez de vous cette lâche et trompeuse fainéantise, et n'affectez pas un repos ingrat qui rend inutile à l'âme un si saint exercice, lequel lui pourrait produire de grandes richesses.

Enfin, pour vous convaincre que c'est une nécessité d'avoir quelque matière préparée en allant à l'oraison, je n'aurais qu'à vous dire que c'est la pratique universelle des personnes les plus judicieuses, les plus capables et les plus saintes. Que pouvez-vous donc juger de ceux qui, ne marchant que dans des voies ordinaires, vont contre cet usage universel, si ce n'est que ce sont des esprits écartés qui s'égarent autant qu'ils manquent de sens et d'humilité?

CHAPITRE II.

Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans l'oraison passive, pendant l'oraison.

Il y a une seconde sorte de personnes qui font oraison, mais qui sont dans celle qu'on appelle passive et qui ne font ordinairement qu'y recevoir les opérations de Dieu. Peut-être vous semblera-t-il bien étrange, comme à beaucoup d'autres, si je vous dis qu'elles doivent aussi se préparer; cela est pourtant vrai, Théonée, et si la grâce vous a vous-même élevé à cette sorte d'oraison, je ne vous exempte pas pour cela d'avoir toujours quelque sujet préparé avant que d'y entrer; car vous ne devez point vous flatter que vous soyez privilégié et dispensé de toutes les règles que prescrivent la soumission et la fidélité. Voulez-vous que je vous prouve clairement cette proposition?

Il y a un devoir absolu, comme je vous l'ai montré ci-dessus, de préparer quelque sujet d'oraison, et j'ajoute que ce devoir oblige principalement quand l'âme ne porte en elle aucun état qui soit une préparation particulière. Or, il est certain que ceux qui

sont dans cette oraison passive, c'est-à-dire qui ne font en ce temps que recevoir simplement ce que la grâce opère en eux, n'ont pas toujours une préparation intérieure et particulière, lorsqu'ils n'y portent qu'un fonds recueilli, qui n'est pas la seule préparation nécessaire à l'oraison. Ainsi, quoiqu'ils ne soient pas comme les autres au temps de l'oraison, ils doivent néanmoins s'y préparer comme les autres. Vous le ferez donc, Théonée, à quelque élévation que vous puissiez être.

Mais je veux encore que vous le fassiez par une considération qui vous y oblige étroitement; c'est le respect et la vénération que vous devez à ce Dieu auguste, avec qui vous allez traiter. Car que diriez-vous d'un courtisan qui, ayant affaire avec le roi, ne penserait seulement pas à ce qu'il aurait à lui dire avant que de se présenter devant lui? Votre irrévérence, vous le voyez bien, serait incomparablement plus criminelle si vous vous présentiez à Dieu dans l'oraison sans vous y être auparavant préparé. Et ne me dites point que Dieu ne manque guère, en ce saint temps, de se répandre en votre âme et d'occuper toutes vos puissances, et qu'ainsi il n'est pas nécessaire de préparer un sujet, et que, d'ailleurs, cette préparation vous serait entièrement inutile, puisque Dieu, pendant l'oraison, se communique toujours à votre âme, tout autrement que ne porte la matière que vous avez préparée.

Il ne faut pas parler ainsi, Théonée; car je vous demande si, en allant à l'oraison, vous devez être moins disposé et moins respectueux, parce que Dieu vous y est bon; vous devez respecter la communication de ses faveurs par la préparation de votre sujet, non pas pour empêcher ses opérations, mais pour faire auparavant ce qui dépend de nous, et après, vous abandonner à son divin esprit; et si ordinairement, dans l'oraison, il vous retire du sujet que vous avez préparé, vous en apprenez mieux par-là à mourir à toutes vos industries.

J'ajoute même qu'en ne vous préparant pas, il est aisé de tomber dans la présomption et de vous persuader vainement que les faveurs que Dieu vous départ dans l'oraison sont un bien qui vous est dû et qui ne peut vous manquer, sans qu'il soit besoin de rien faire de votre côté qui, pour le moins, invite Dieu à ces aimables communications. La préparation qu'on y apporte est un témoignage que les grâces que nous pouvons y recevoir ne nous appartiennent pas, et que nous ne les considérons pas comme une chose qui nous soit déjà acquise; et ainsi nous recevrons ces divines faveurs avec beaucoup plus de pureté.

Préparez-vous donc, Théonée, quelque grand contemplatif

que vous soyez, et n'ayez pas la présomption d'en faire moins que les Thérèse et que les Balthazar. Ce père de notre compagnie fut un des grands saints de son siècle et élevé à un très-sublime degré de contemplation, comme il le fut révélé à sainte Thérèse, et néanmoins cette grande sainte dit, dans sa vie écrite par elle-même, que sur quelque difficulté que ce père, qui était son confesseur, lui faisait, Notre-Seigneur, dans une apparition, l'assura qu'il ferait condescendre son directeur à ses desseins, et, pour cet effet, il lui ordonna de donner à ce père, de sa part, pour sujet de son oraison, un verset d'un psaume de David, qu'il lui marqua et qu'il prononça lui-même, voulant se servir de cette matière préparée pour lui signifier ses volontés.

Que pouvez-vous penser, Théonée, après l'usage des saints, et le jugement de Jésus-Christ et des personnes les plus élevées dans la contemplation, qui refusent d'y apporter quelque préparation ?

CHAPITRE III.

Quelle est l'obligation des âmes qui sont conduites par attrait dans l'oraison.

La troisième sorte de personnes qui sont dans l'exercice de l'oraison ont cet avantage sur celles dont j'ai déjà parlé, qu'elles sont en tout temps et en tout lieu touchées intérieurement de quelque attrait, et la question est de savoir si elles doivent en sortir, pour entrer dans l'oraison, par la préparation de quelque sujet, et si vous le devez faire, Théonée, quand quelque attrait secret fera partout l'occupation de votre âme.

Non, vous ne devez pas le faire, et il faut vous conduire en cela bien d'une autre manière que les autres. Ainsi, ne vous chargez point l'esprit d'aucun sujet d'oraison, avant que de vous en approcher, lorsque votre cœur est plein de quelque attrait particulier, et ne sortez pas indiscrètement de cet attrait pour vous remplir la tête de quelque matière qui n'est point alors de saison.

Il est bien aisé de vous persuader cette vérité, car il suffit de vous dire que la préparation à l'oraison est déjà toute faite. Tous conviennent que l'âme doit être préparée; c'est ce qui ne peut être contredit; cela se fait néanmoins diversement : les uns le font par quelques points, les autres par quelque sentence, ce qui est un effet de leur soin et de leur application. Mais pour vous, Théonée, vous trouvez votre préparation toute faite. Et qui l'a faite ? C'est le Saint-Esprit, par l'impression de votre attrait, dans

lequel il tient toujours votre âme. Oh ! que Dieu et les hommes préparent l'âme à l'oraison d'une manière différente ! Les hommes s'y préparent humainement, et leur préparation n'est souvent suivie que de peines et d'amertumes ; mais Dieu, ah ! il le fait divinement, parce que dès là qu'il touche l'âme d'un vif attrait et qu'il l'en occupe, son attrait est tout ensemble sa préparation et son oraison. C'est pourquoi je désire que, pendant le temps de l'oraison, vous ne fassiez que demeurer simplement dans votre attrait, et je désire aussi qu'avant l'oraison, vous n'y apportiez point d'autre préparation que ce même attrait ; car pourriez-vous faire quelque chose de mieux, pour vous préparer, que ce que fait le Saint-Esprit ? Oui, Théonée, c'est lui-même, cet Esprit-Saint, qui est perpétuellement l'auteur de cet attrait sacré de votre âme, et qui, la tenant toujours par-là sous son occupation, la met en état de ne faire aucune distinction du temps de l'oraison et de celui qui ne l'est pas.

Pour entrer mieux dans cette pensée, considérez, je vous prie, que si, étant pénétré de quelque attrait, vous voulez encore apporter à l'oraison quelque matière préparée, vous troublez l'opération du Saint-Esprit. Mais, mon Dieu ! qui êtes-vous, pour vouloir détruire ce que fait cet Esprit-Saint ? Il vous tient si bien en vous-même, il vous lie tout le jour si amoureusement par la douceur de son attrait ; pourquoi donc tous ces sujets préparés ? Que voulez-vous davantage dans l'oraison, que ce que vous possédez ? Toute cette application à comprendre des points et une matière ne fait que combattre l'esprit de Dieu, en vous retirant de l'occupation de votre attrait.

Mais de plus, cher Théonée, je vous conjure de faire réflexion sur ce que je vais vous dire. Vous n'ignorez pas que les moyens ne sont que pour la fin, et que, quand on est en possession de la fin, on quitte les moyens, parce qu'ils sont alors inutiles. A votre avis, comment doit-on appeler la préparation à l'oraison, sinon un moyen pour parvenir à cet attrait ? Et cet attrait intérieur, qui est une opération continuelle du Saint-Esprit, par laquelle il s'unit à l'âme, n'est-il pas la fin de l'oraison ? Si donc vous êtes continuellement dans la douce activité de cette sainte opération, pourquoi n'y reposerez-vous pas paisiblement comme dans votre fin ? Et pourquoi vous en retirerez-vous mal à propos pour vous occuper de quelque matière préparée qui n'est plus qu'un moyen fort inutile ?

Concluez de là que vous devez avoir plus de fidélité et plus de respect pour ce qu'opère en vous le Saint-Esprit par son attrait,

et laisser là toutes les préparations méthodiques que l'on donne pour l'oraison.

Je souhaite , à ce propos , que vous compreniez une chose qui n'est pas de peu de conséquence , et qui fait beaucoup de peine à ceux qui veulent partout de justes règles. Savez-vous bien, Théonée , que les âmes qui sont conduites par ces divins attrait , sont incapables des exercices qu'on donne dans les retraites , et de passer par tous les sujets de méditations que l'on y prescrit ? Hélas ! qu'on en voit de tourmentées par ceux qui en sont alors les directeurs , parce qu'ils veulent les faire entrer dans la suite des sujets des oraisons ; et ces pauvres âmes , qui ne sont plus capables que d'être attachées à leur attrait , se donnent souvent beaucoup de peine d'elles-mêmes en se retirant de leur attrait , pour comprendre les sujets qui leur sont expliqués , et pour rendre une obéissance à laquelle elles ne peuvent se soumettre. Il faut les laisser conduire à un plus grand maître , et ne pas prétendre les assujettir à nos manières. Cet esprit divin ne leur ôte pas la capacité d'obéir pour tout ce qui est de l'extérieur , mais il se réserve à lui seul le pouvoir de les tenir où il lui plaît , sans permettre que la créature puisse leur faire adopter sa direction. Ne vous étonnez donc pas , Théonée , si dans des retraites vous en trouvez , qui étant possédées de quelque attrait , ne peuvent être émues de la ferveur de vos mouvemens , ni de la grandeur des matières ; mais accommodez-vous à leur état , et les abandonnez à un plus grand directeur.

§ I.

Je suis bien persuadé , me direz-vous , qu'en allant à l'oraison il ne faut point sortir de son attrait , par toutes ces préparations ordinaires ; mais je demande comment il faut se comporter quand on y est. La réponse en est facile , parce qu'il n'y faut pas apporter tant de mystère que vous pensez : ne faites pas plus au temps de l'oraison , que hors du temps de l'oraison , et vous avez tout fait ; cela veut dire que , vous tenant pendant la journée avec simplicité et respect dans votre attrait , vous n'en devez pas faire davantage , quand le temps de l'oraison est venu.

Il arrive quelquefois que cet attrait se fait sentir avec plus de force au temps de l'oraison , parce qu'il y trouve l'esprit plus dégagé et moins offusqué des nuages de tant de soins extérieurs , qui en dérobent à l'âme le sentiment de la vue. Quelquefois aussi l'impression de cet attrait sera moins vive et moins forte au temps de l'oraison ; soit parce qu'alors l'imagination elle-même est plus

vive , ne recevant rien des sens , qui ne sont plus amusés par la représentation des objets ; soit parce que Dieu se plaît à faire que l'âme connaisse que la douce occupation de son attrait pendant le jour n'est pas un effet de son application et de sa fidélité , mais de la grâce qui la prévient avec beaucoup d'amour et de miséricorde.

C'est ce qui doit nous obliger de dire que , dans les personnes qui sont conduites par attrait , le temps de l'oraison n'est qu'une oraison continuée ; puisque leur attrait est une continuelle oraison que le Saint-Esprit fait en elles. Ce qu'on peut seulement dire , c'est que le temps de l'oraison semble donner à cet esprit d'amour une plus ample liberté pour attirer l'âme et pour y faire en paix toutes ses opérations.

§ II.

Avec tout ce que je viens de dire , et quoique vous soyez très-persuadé que dans l'oraison il ne faut point sortir de son attrait par des préparations étudiées , je vois bien que vous ne serez point satisfait , que je ne vous aie donné une dernière résolution ; à savoir , si étant touché d'un attrait , vous ne pouvez jamais vous préparer par quelque sujet d'oraison.

Il faut donc vous contenter , Théonée , et vous dire que tout ce que je puis vous accorder , c'est qu'ayant pris votre sujet de quelque endroit de l'Écriture sainte , ou d'une autre manière , vous vous comportiez dans l'oraison , comme je vous l'explique. Présentez vous à Dieu avec votre sujet , sans y faire autre chose que cette pure exposition de vous-même , afin que s'il a quelque nouveau dessein , il vous fasse entrer dans votre matière ; que s'il arrive que Dieu vous fasse de vives impressions de cette matière exposée , et que la force en soit plus grande , que de l'attrait où vous étiez , retirez-vous alors de votre attrait , et vous abandonnez à cette nouvelle opération ; car ainsi il vous manifeste le changement de sa volonté par une force victorieuse , dans ce second état ; que si l'exposition de vous-même et de votre sujet ne porte point Dieu à en faire le fond de quelque opération extraordinaire , ne vous exposez plus de ce côté-là ; mais retournez à votre attrait , et y demeurez paisiblement ; car c'est assez que vous ayez rendu à Dieu ce nouvel hommage , comme en lui disant par cette exposition et par ce sujet présenté : Me voilà , mon Dieu , et je ne tiens à rien ; je suis tout aussi prêt à passer dans un nouvel état , que de rester dans celui où vous m'avez mis.

Ce que je viens de dire , Théonée , n'est toutefois , à vous dire

le vrai , que pour vous satisfaire et pour accommoder un peu la préparation d'un sujet , avec l'occupation de l'attrait ; mais après tout , si vous me croyez , vous ne porterez jamais à l'oraison que votre attrait ; Dieu vous changera quand il lui plaira ; pour moi , je n'estime pas que vous deviez rien faire en votre oraison , qui puisse causer un nouveau changement ; car c'est sortir de la simplicité de sa disposition , et il ne faut rien tant aimer que d'avoir une âme simple dans ses voies.

CHAPITRE IV.

Les causes qui font que l'on sort de son attrait , allant à l'oraison.

Si le discours que je viens de vous faire a été pour vous contenter , il faut aussi que maintenant je me contente moi-même par la recherche que je veux faire de la cause qui porte plusieurs à sortir de leur attrait , en allant à l'oraison ; mais si cette instruction me satisfait , je prétends aussi qu'elle ne vous sera pas moins avantageuse et qu'elle vous affermira dans la maxime que je vous présente.

Vous saurez donc , Théonée , que deux erreurs sont les deux causes pourquoi des personnes qui sont conduites par la douceur de quelque attrait intérieur , s'en retirent néanmoins , quand elles s'approchent de l'oraison.

La première erreur , est qu'elles pensent qu'il faut agir autrement dans l'oraison que hors de l'oraison : je confesse bien que cette proposition est véritable à l'égard de tout le monde , pour en faire une règle générale ; qu'il faut se comporter au temps de l'oraison d'une manière bien différente de celle que l'on garde hors de ce temps ; car des âmes qui sortent d'elles-mêmes tout le jour pour cent occupations , n'ont-elles pas un grand besoin d'y entrer dans ces précieux momens , et d'être alors proche de leur cœur et de Dieu , autant qu'elles en ont été éloignées ? N'est-il pas vrai que pendant la journée l'on ne fait presque aucun bien , tant les empêchemens en sont grands , et du côté des objets , et du côté des passions ; et que le temps de l'oraison est celui où l'on apprend à bien faire ? Et comme les pertes que l'on fait pour son âme parmi les créatures sont continuelles , n'est-ce pas dans l'oraison que l'on tâche d'en faire une séparation générale ?

Mais il faut parler d'une autre manière , et sur des principes tout opposés , pour ce qui regarde les âmes qui sont conduites par quelque attrait ; car il est certain qu'elles ne doivent pas être au-

trement dans l'oraison que hors de l'oraison, parce que leur esprit ni leurs sens ne sont jamais dans la dissipation, étant toujours retenus et comme captivés par le divin attrait qui les possède : ces âmes sont dans un exercice intérieur que leur donne leur attrait, lequel fait leur occupation continuelle ; et elles opèrent toujours divinement, parce que l'attrait dont elles sont touchées est une pure opération du Saint-Esprit. N'est-il donc pas vrai qu'elles se trompent, quand elles pensent devoir, pendant l'oraison, prendre une manière d'agir, autre que celle qu'elles ont hors de l'oraison ?

§ I.

La seconde erreur qui les fait sortir de leur attrait en allant à l'oraison, est qu'elles estiment qu'il faut moins faire hors de l'oraison que dans l'oraison : j'avoue, Théonée, que cela est encore véritable, à parler communément ; car une personne qui est à l'oraison est toujours dans la considération de son sujet ; ce qu'elle ne fait point pendant le jour : elle y apporte une application toute recueillie et intime, qui n'est pas nécessaire hors de l'oraison, ni même possible, si elle n'est élevée par quelque grâce extraordinaire : et si elles s'appliquait également hors de l'oraison, comme lorsqu'elle y est, elle serait dans l'impuissance de s'acquitter de ses devoirs et de ses obligations.

Mais pour celle dont l'attrait est la conduite, elle ne doit pas moins faire hors de l'oraison que dans l'oraison ; car, dans l'un et dans l'autre temps, elle n'a point d'objet particulier qui l'occupe, n'étant remplie que de la simple impression de son attrait : elle ne fait pas plus d'efforts d'esprit en l'un qu'en l'autre, ne faisant simplement que recevoir ce qui s'opère en elle : et elle n'est point empêchée par son attrait de vaquer exactement à tous ses devoirs ; car une occupation intérieure étant douce et divine, elle aide même à en mieux faire toutes les choses de l'extérieur.

Ne vous laissez donc point prévenir de cette double erreur, Théonée, si Dieu conduit votre âme par la suavité de quelque attrait que vous devez en faire plus pendant l'oraison que lorsque vous n'y êtes pas.

Etant ainsi désabusé, commencez à vous tenir avec une fidèle et constante égalité dans votre attrait, sans vous en retirer, ni pour prière, ni pour faire oraison, ni pour aucune occupation, quelque sainte qu'elle puisse être ; et pour vous en donner une connaissance nette et abrégée, voici comme je désire que vous compreniez ma pensée.

Si vous avez un attrait aux anéantissemens intérieurs devant la grandeur de Dieu , tenez uniquement partout votre âme ainsi anéantie, sans donner entrée à aucune autre occupation ; si vous êtes saisi de la douleur de vos péchés, ne vous occupez jamais d'aucune pensée, ni d'aucune lecture, ni d'aucune préparation qui puisse vous détourner de ce sentiment douloureux ; si la confusion pénètre toute la substance de votre âme, n'écoutez jamais que ce qui peut entretenir cette confusion ; si la vue des jugemens de Dieu se présente toujours à votre esprit, et vous fait trembler de crainte, ne songez point à vous adoucir par d'autres considérations ; si une idée de simplicité possède votre âme en tout lieu, n'en sortez jamais par aucun exercice, ni pour tout ce que vous pourriez entendre. Cela veut dire que dans l'oraison, et que partout ailleurs, cet attrait ; ou d'anéantissement, ou de composition, ou de confusion, ou de simplicité, ou des jugemens de Dieu, ou de quelque autre impression que ce soit, doit faire toute la situation de votre âme, ne donnant en vous accès à rien de tout ce qui n'est point votre attrait.

Voilà l'abrégé de toute cette maxime : ne vous en écarter pas, je vous prie, Théonée, et assujettissez-vous tellement à votre attrait, qu'un esprit curieux, ou quelque pensée de mieux faire, ne vous en fasse jamais sortir. Que si vous le faites, oh ! que vous vous en trouverez mal, et qu'il vous en arrivera d'inconvéniens ! Voulez-vous les apprendre ?

§ II.

1. Si en allant à l'oraison vous usez de toutes vos préparations et de points pour vous attacher à un sujet, vous séparant ainsi de votre attrait, vous verrez par expérience que cet attrait cessera, c'est-à-dire que votre âme ne sera plus blessée de cette divine touche, que le Saint-Esprit cessera de faire son opération, et que vous séparant vous-même de lui, pour vous attacher à une matière préparée, vous mériterez bien aussi qu'il se sépare de vous.

2. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cet attrait ne reviendra pas, comme vous le voudriez bien ; car quand ces divines opérations se sont écoulées de l'âme par sa faute, le retour n'en est pas facile, étant une pure libéralité de Dieu, et les libéralités ayant cela de particulier, qu'elles ne reviennent guère, quand elles ont été mal reçues.

3. Mais savez-vous ce que vous faites, en quittant votre attrait, pour entrer dans un sujet d'oraison ? Vous ne faites pas moins

que celui qui aime mieux se mettre à la rame, allant auparavant heureusement à la voile; car l'attrait qui vous conduit est comme un souffle du divin esprit, auquel vous n'avez qu'à vous laisser aller; et vous aimez mieux prendre la rame, c'est-à-dire user de vos préparations, et vous travailler l'esprit après un sujet. Je vous demande si c'est là faire un choix bien judicieux.

4. Enfin, je trouve en tout ceci un mal assez considérable: c'est que perdant le trésor de votre attrait, pour entrer dans votre matière préparée, il arrive le plus souvent que Dieu ne permet pas que vous puissiez y entrer; de sorte qu'en même temps vous perdez ce que vous avez, et vous n'obtenez pas ce que vous prétendez. N'est-ce pas là ménager bien mal les intérêts de son âme?

J'espère, Théonée, que le Saint-Esprit, dont le propre est d'insinuer ces attraites, vous en dira davantage par son onction, et en même temps vous apprendra à le suivre avec une égale fidélité.

MAXIME IV.

Les résolutions générales trompent une infinité d'âmes dans la vertu.

Après tout ce que j'ai dit, Théonée, pour donner quelque lumière à votre esprit, et pour vous inspirer la ferveur qui est nécessaire dans les voies de la perfection, je ne doute point que vous n'ayez conçu de grands désirs et formé de bonnes résolutions de vous engager à sa recherche: j'espère que plusieurs autres seront aussi touchés des mêmes pensées, car il ne faut qu'un peu de bonne volonté et de bon cœur, pour s'animer aussitôt à la vue de ces grandes vérités. Mais je veux dans cette maxime aller au-devant d'un grand mal que la nature produit, et qu'elle inspire avec tant d'artifice, qu'elle abuse et qu'elle corrompt la plupart des esprits par la douceur de son poison.

Et afin de vous le faire mieux comprendre, je vous demande d'où il peut arriver que tant de résolutions que l'on prend tous les jours de se vaincre et de se sanctifier, deviennent inutiles, et s'annéantissent toutes comme les soupirs qui les accompagnent? Car il n'est rien de plus commun que de proposer et de le faire même avec ardeur; et il n'est rien aussi de plus ordinaire que de voir que tout cela ne produit rien, et que tant de ferventes résolutions ne sont suivies d'aucun effet.

Ce qui peut augmenter notre étonnement, c'est que ces bons propos sont conçus avec une ferveur extraordinaire; ils se for-

ment quelquefois dans un saint temps de rénovation, où l'abondance des grâces, jointe à la vue des égaremens de la vie passée, semble devoir être suivie d'une conversion infaillible.

Tantôt ils sont causés par de certains mouvemens intérieurs très-pénétrants qui emportent et qui font voir tout ce que l'on propose infiniment au-dessus de la grandeur de sa résolution. Enfin, la véhémence en est quelquefois si pleine de chaleur et de sincérité, qu'on en voit qui signent même leurs bons propos de leur propre sang, qui les conçoivent dans les termes les plus sacrés et les plus augustes, qui en appellent Dieu et ses saints anges à témoin, et qui en portent sur eux-mêmes le papier comme une relique et comme un témoignage et un souvenir éternel de leur engagement.

Voilà, Théonée, ce qui doit être un grand sujet de nos étonnemens ; que des bons propos puisés dans de si saintes sources, tant de fois réitérés, formés si magnifiquement, et conçus souvent dans les adorables embrassemens de Jésus, au temps de la communion et dans le sein même de la divinité, soient ordinairement inefficaces, et ne laissent à l'âme que la confusion de sa promesse et la tache de sa perfidie.

Mon Dieu, que de personnes liront ici avec honte leur condamnation, et qu'elles pourront bien dire : Hélas ! toute notre vie n'a été qu'une protestation continuelle et une continuelle trahison ; et ce que nous avons souvent souscrit et signé de notre propre main, a été un arrêt pour mettre en celle de notre juge contre nous-mêmes.

Je sais bien que l'on peut attribuer l'inefficacité de ces bons propos à diverses causes, à la faiblesse humaine, à notre légèreté, aux occasions et à beaucoup d'autres semblables principes ; c'est ce que l'on n'ignore pas, et ce que l'on dit communément, de sorte que, connaissant la cause de son mal, on la condamne aussi, ou comme dangereuse ou comme criminelle.

Mais je veux vous découvrir dans cette maxime un autre principe de ce grand dérèglement, qui est que l'on propose seulement en général de se surmonter, de se convertir et de se sanctifier. Voilà la source du mal et le déplorable abus qui trompe bien des esprits. Je l'appelle un abus, car combien en voit-on qui se satisfont et se contentent eux-mêmes de leurs ferveurs et de leurs soupirs, et qui, dans cette vaine complaisance, se croient déjà bien vertueux, parce qu'ils veulent se défaire de tout mal universellement, et qu'ils se proposent en général la plus haute perfection. Cette sorte de résolutions est, à mon avis, très-dangereuse, parce

qu'il n'est rien qui entretienne tant une âme dans une vaine opinion d'elle-même, que de se voir tout enflammée de fervens desirs, qui ne lui donnent pourtant qu'une nourriture imaginaire.

Voici donc une vérité que j'ai dessein de vous imprimer fortement dans l'esprit, Théonée, à savoir, que vous ne ferez jamais rien dans la vertu, tandis que vos résolutions ne seront que générales, et que vous ne vous proposerez pas en particulier quelque imperfection à combattre ou quelque perfection à acquérir, à laquelle tout votre soin et tout votre esprit s'applique. Et afin que vous soyez bien convaincu de cette maxime, je vous prie de considérer avec une attention particulière les preuves que j'en apporterai dans les deux chapitres suivans.

CHAPITRE PREMIER.

Les causes pour lesquelles l'on ne forme des résolutions qu'en général.

Premièrement, il faut rechercher la cause du mal, et examiner soigneusement d'où vient que l'on se porte seulement à former des bons propos en général. Nous découvrirons dans cette recherche les artifices de la nature, et vous pourrez y acquérir une nouvelle science de l'abîme du cœur et de tous ses mouvemens.

Soyez donc très-persuadé que la nature s'accommodera tousjours fort bien avec vous, soit que vous la menaciez de sa destruction, soit que vous veuillez la mener bien loin dans la vertu, pourvu qu'elle y voie quelques appas agréables, et que vous ne vous en teniez pas de si près. Ainsi quelques idées difficiles que vous puissiez vous proposer de la plus éminente vertu, elle n'en sera point effrayée, tandis que vous ne la lui ferez voir que de loin par des résolutions générales; au contraire, elle y aura de la satisfaction et de la complaisance, et sera toujours prête à les former avec vous.

Ne savez-vous pas ce qu'on dit d'ordinaire, Théonée, que la vertu d'elle-même, considérée en général, n'est nullement rebelle à la nature, et qu'elle a même des attraits pour s'en faire aimer? La vertu est belle dans cette vue, et la nature aime tout ce qui est beau et agréable. Les plus vicieux ne lui refusent point leur approbation et leur estime; les païens et les philosophes l'ont aimée en cet état. Tandis qu'elle n'a que cette apparence à l'égaré de l'esprit, c'est une rose qui brille de loin, dont on n'aperçoit point les épines; et elle est alors semblable à ces statues que l'on place sur le haut des palais, lesquelles, dans cet éloignement, on

te la beauté et toutes les proportions que l'on peut souhaiter ; quoiqu'à les regarder de près, elles soient plus capables de faire sur que de faire plaisir à la vue. Voilà justement l'image de la vertu, que tant de bons propos en général font paraître si belle, avec tant de charmes tout ce qu'elle peut avoir d'âpre et de rude, étant comme caché sous ce grand éloignement.

Ne vous imaginez pas que la nature soit ennemie de la vertu lorsqu'elle paraît agréable ; elle l'aimera toujours en cet état, elle recherchera tant que vous voudrez, elle soupirera avec vous vers les vertus les plus généreuses et les plus chrétiennes ; elle consentira de travailler avec vous à la perfection la plus élevée, tandis que vous ne lui ferez voir ce beau visage que de loin par vos bons propos en général ; et ainsi elle ne manquera pas de se fier et de s'accommoder à toutes vos ferveurs, dont elle n'est pas moins charmée que vous-même. Voyez, je vous prie, quel est cet aveuglement et l'artifice de la nature qui vous persuadera encore que tout ce qui est en vous est produit par un véritable amour de la vertu, quoique ce ne soit qu'un amusement de l'esprit du cœur, qui se contentent, l'un de la douceur de ses feux et l'autre de l'éclat de ses spéculations. Après cela, peut-on se fier à ces tendresses intérieures et à ces transports pour la vertu qui nous font tous ces bons propos généraux et indéterminés ? et peut-on se persuader qu'ils détruiront tout ce qu'il y a de vicieux en nous, et qu'ils y produiront une parfaite sainteté ?

§ I.

Mais je vous prie de bien remarquer que le peu de répugnance que la nature témoigne à tous ces bons propos en général, ne vient pas seulement de la beauté qu'elle remarque dans cette sorte de représentation qui lui en est faite, mais encore de ce qu'elle n'y perd rien, et qu'elle n'en souffre point. Car quelques soient les idées que vous ayez de mortification, de mort de vous-même, de solitude, de séparation des créatures, d'abjection, de persécution, pourvu que vous ne déterminiez rien en particulier, la nature ne s'y opposera point, parce qu'elle n'en sera point incommodée ; au contraire, par un artifice très-subtil et très-difficile à découvrir, elle s'accordera si bien avec vous que vous n'en sentirez aucun mouvement déréglé qui s'élève contre vos bons dessein.

Cela vous fera croire aisément que toutes les ardeurs de vos résolutions sont pures, sont légitimes, sont désintéressées, parce

que vous ne sentez aucun dérèglement de la partie inférieure, ni des passions qui s'y opposent ; et ainsi vous serez trompé par ce faux silence de la nature, dont la condescendance séduit et corrompt la ferveur des bons propos.

Ce que je viens de dire est si véritable, que passant plus avant, elle souffre même quelquefois, afin d'obtenir ce qu'elle prétend, et par une douceur et une modération feintes, elle agit comme de concert avec les mouvemens de la grâce pour sa propre destruction ; mais c'est afin de se rétablir après plus avantageusement, quand on ne s'en défie plus. Or, si la nature vient jusqu'au point de souffrir avec une douceur feinte et accommodante, dans le dessein de se retrouver ensuite avec avantage, ne voyez-vous pas qu'avec bien plus de raison elle sera toujours fort paisible parmi les transports les plus fervens de vos résolutions générales, où elle n'a rien à souffrir.

Pour vous persuader encore mieux cette vérité, considérez, je vous prie, Théonée, que la nature en vous-même est accoutumée à entendre le bruit et à sentir l'ardeur de tant de résolutions inutilés. Elle voit que vous avez cent fois menacé, que cent fois vous avez dit, promis et protesté, et que néanmoins tout cela s'est terminé à une chaleur de sang et d'imagination ; que son corps n'en est pas plus maltraité, que ses passions n'en sont pas plus gourmandées, que sa liberté n'en est pas plus gênée, qu'elle n'en est pas plus éloignée ni plus privée du doux commerce des créatures ; cela rassure la nature et l'accoutume à ne se point effrayer de toutes ces résolutions générales de conversion et de sainteté, et de ne jamais les contredire, afin que l'esprit s'endorme avec elle dans le faux repos et dans la fausse paix de ces bons propos, qui ne descendent presque jamais à la pratique des vertus.

Otez-moi, Théonée, ôtez-moi tous ces soupirs, tous ces transports, tous ces cœurs embrasés de désirs, et ces esprits gros de plus belles résolutions, qui n'ont que des idées vastes de la mortification, des vertus et de la sanctification de leurs âmes ; peut-être que vous avez été comme eux dans cet égarement, sortez-ens dès maintenant, et n'y persévérez pas avec eux :

§ II.

Il y a enfin une dernière amorce, plus dangereuse que tout ce qu'on peut dire, qui fait que l'on aime ces bons propos en général ; c'est qu'on en conçoit facilement une secrète opinion de sa vertu, et comme l'on se croit déjà bien riche de ces biens spirituels et divins, l'on se plaît dans son état, et l'on considère ses

bonnes résolutions comme un effet des grâces et des trésors dont on est enrichi.

Par exemple, une personne sent en elle-même un violent désir de pratiquer les vertus, d'entrer dans les plus saintes voies, de ne point s'épargner et d'aller à la perfection la plus élevée. Elle goûte avec cela des suavités intérieures, où son cœur se répand, et son esprit est plein de connaissances lumineuses qui lui découlent de belles vérités; ensuite, secondant ses inclinations ardentes qui la portent à se faire mourir et à ne vivre que de Dieu, et ses douceurs qui la pénètrent, et ses lumières qui la convainquent, elle signe à Dieu de grandes et nobles protestations, et elle les considère écrites entre ses mains? Que jugez-vous de cette personne? pensez-vous qu'elle n'ait point de vaine complaisance, de la vue de tant de belles résolutions? Si nous ne pouvons pas en juger certainement, au moins nous pouvons dire qu'elle a un sujet bien spécieux de se flatter vainement d'une haute opinion de vertu, fondée sur la grandeur de ses bons propos.

Mon Dieu! que cette manière de se proposer la vertu est, pour ainsi dire, un breuvage agréable à l'esprit, dont il est facilement enivré et empoisonné! et qu'il y a un grand nombre de ces Ames trompées, dont la vertu ne consiste que dans ses bons propos, qui n'incommodent jamais la nature, et qui la laissent fuir d'une fausse paix et d'une tranquillité dangereuse!

J'attends bien de vous d'autres résolutions, Théonée, car il ne faut pas que vous vous amusiez à ces désirs inutiles, qui ne déterminent rien en particulier; vous y perdriez votre temps, et vous tomberiez dans la vanité, comme plusieurs autres, pensant faire tout ce que vous ne seriez pas.

En vérité, c'est une chose bien déplorable que les enfans de première soient moins prudents et moins éclairés que les enfans du siècle; car vous ne verrez jamais que les gens du monde qui ont de la passion pour les richesses et pour les honneurs, en forment le dessein seulement en général, cela passerait pour une extravagance: mais ils concluent aussitôt à prendre les moyens qui puissent les y conduire. Il faut avouer que les personnes consacrées à la vertu ont bien moins de lumière ou de volonté, puisqu'elles en demeurent à ces désirs et à ces résolutions qui ne passent pas plus avant. Et ce qui est plus étrange, c'est qu'elles imaginent encore être riches en toutes sortes de vertus, comme un homme avait raison de s'estimer riche, parce qu'il sent en lui-même un grand désir de posséder des richesses, et qu'il

dit qu'il veut en avoir , sans rien faire néanmoins pour les acquérir.

CHAPITRE II.

Qu'il est impossible d'avancer dans la vertu , tandis qu'on ne prendra des résolutions qu'en général.

Toute bonne volonté est louable , et par cette raison , quand vous formez un dessein de vous donner à Dieu , ce dessein mérite quelque louange , parce que la fin en est sainte ; mais aussi comme ce n'est pas assez d'avoir une fin vague et indéterminée , si l'on n'en vient aux moyens qui peuvent nous y faire parvenir ; et il faut dire que vouloir la vertu en général , et n'en former que des résolutions universelles , c'est ne pas vouloir ce que l'on propose ; ou courir avec de vains efforts après une chose qu'en effet on ne veut pas , en disant qu'on la souhaite. Et voilà justement l'illusion de ces esprits pleins de désirs et de sentimens de fermeté.

C'est pourquoi , Théonée , ne dites pas seulement , dans l'excès de vos ferveurs : Je veux aimer Dieu , je veux être patient , je veux être débonnaire : parler de cette sorte , c'est parler le langage de tout le monde qui n'en fait pourtant pas davantage , et c'est s'amuser de résolutions frivoles , où l'on se flatte que l'on a dit tout cela de cœur , et où l'on ne dit néanmoins jamais guère la vérité ; car il n'en est point , quelque déréglé qu'il puisse être , qui n'ait quelquefois ces sentimens , et qui ne le témoigne même par ses paroles.

Ne vous arrêtez donc jamais à ces propositions trompeuses , mais parlez mieux , et dites : Je veux aimer par la voie des souffrances , et par tous les genres d'épreuves des créatures ; je veux être humble dans une telle et une telle occasion qui m'est familière et domestique , et qui répugne à l'orgueil de mon esprit ; je veux être mortifié principalement à l'égard d'une telle réputation , d'un tel sens , d'une telle passion , où je n'ai qu'emportement , que recherche de moi-même , et que sensualité ; je veux être patient en telles conjonctures fâcheuses , qui me sont assez ordinaires , et retenir mon cœur dans la paix , et ma gloire dans le silence ; je veux être doux et débonnaire , avec une telle humeur qui est toute contraire à la mienne , et parmi les aigreurs et les chagrins que mon propre esprit me cause souvent mal à propos.

C'est ainsi , Théonée , qu'il faut former une résolution solide.

et efficace, qui retire l'esprit de ces idées générales, ou plutôt qui le retire d'une oisiveté superbe, pour l'appliquer et le faire descendre aux actions particulières.

Il faut donc dire que, pendant que l'on s'entretient seulement des résolutions générales de se changer, et de se donner à Dieu, il est impossible de faire aucun progrès dans la vertu; car comme il n'est rien dans la nature qui subsiste seulement en général; mais que les choses doivent être bornées par leurs différences particulières, qui les mettent au nombre des êtres, et qu'autrement ce ne sont que des chimères, dont la substance n'est que dans l'imagination; ainsi il n'est point de vertu en général, et celle que se propose un esprit qui s'échauffe en ses bonnes résolutions, n'est qu'un être de raison; une peinture en l'air, un vrai songé, et une illusion véritable de l'imagination.

De plus, il est constant qu'il n'est point de vertu qui ne soit ou habituelle ou actuelle, c'est la division qu'en donne l'école: or, ces bons propos en général ne conduisent à aucune de ces deux sortes de vertus, puisqu'ils demeurent toujours suspendus, sans s'appliquer à rien de particulier, que s'ils n'y conduisent pas, ne sont-ce donc pas des résolutions imaginaires, qui, de leur nature, mettent une personne dans l'impossibilité de faire jamais aucun avancement dans la vertu?

§ I.

Mais il ne faut pas que j'oublie de vous donner ici un avis très-important sur ce qui regarde les mouvemens dont l'âme peut être touchée; vous en pourrez faire l'application à vous-même, et à tous ceux qui vous découvriront les opérations de leur intérieur. Quand un cœur est saisi de quelque forte occupation, soit qu'une douce flamme le consume, soit qu'une vive plaie le pénètre, soit que les gémissemens le fassent éclater; et quand l'esprit est rempli et éclairé de connaissances, soit par des vues distinctes, soit par de fortes appréhensions; en un mot, quand l'intérieur est en quelque occupation extraordinaire, si vous remarquez alors que dans vous, ou dans un autre, cette occupation ne se termine qu'à être dans la pure jouissance et dans le repos, à goûter la douceur de vos sentimens, et à aimer l'éclat de vos lumières, défiez-vous grandement qu'un mauvais esprit ne soit le principe de ces opérations.

Car vous devez être persuadé que toute opération de l'esprit de Dieu dans les âmes, en y portant ou les illustrations ou les dou-

ceurs , a toujours pour fin l'exercice des vertus : de sorte que ses lumières et ses suavités laissent toujours à l'âme une plus forte inclination pour les souffrances , pour l'abjection et pour les dispositions d'abandon. Mais l'opération du mauvais esprit qui contrefait cette divine paix , ces douceurs et ces connaissances lumineuses , se distingue en ce que tous ces agréables biens ne laissent dans l'âme qu'une jouissance inefficace , sans lui donner aucun penchant à sa propre destruction , ni aucun désir d'en venir aux occasions particulières , car l'esprit de Dieu , en ce monde , ne se fait pas goûter simplement pour se faire goûter ; ce caractère n'est que de l'esprit de ténèbres ; mais il se fait goûter , pour faire après souffrir , pour détruire et pour purifier.

Faites donc peu d'estime des communications intérieures les plus élevées , et qu'elles vous soient même toujours suspectes , si vous ne remarquez que leur impression vous inspire , et vous laisse en même temps une secrète inclination pour tout ce qui est capable de vous porter au dépouillement , à la mort et à la pureté. Jugez après cela de ceux qui , ne faisant pas le discernement des opérations douces et sensibles qui se passent dans l'âme , ne pensent qu'à se reposer dans leurs douceurs et dans leurs lumières , par une approbation pleine de vanité et de sensualité.

Si ce que je viens de dire est vrai , ne faut-il pas conclure , par les mêmes principes , que tous ces bons propos qui ne déterminent rien en particulier , abusent déplorablement tous ceux qui les conçoivent , quoiqu'ils soient produits par les sentimens d'une ferveur extraordinaire ?

§ II.

Vous pourriez ici m'arrêter , Théonée , et me dire qu'on en voit aujourd'hui plusieurs qui veulent un abandon plus libre à l'action de la grâce , et qui prétendent qu'étant emportés par l'ardeur de ses mouvemens , l'on ne doit pas se distraire et s'amuser à la considération des cas particuliers , mais qu'il faut abandonner l'âme à son transport , et aux purs et simples desirs qu'elle a d'être tout à Dieu , et de faire tout pour lui.

Il est vrai qu'il y a de ces sortes de personnes , mais il faut avouer aussi que dans les rencontres , elles font assez voir , par leur immortification scandaleuse , que leur manière d'opérer dans leurs ferveurs intérieures , et le mépris qu'elles font d'envisager et de prévoir les occasions particulières des vertus , a plus de vanité et d'illusion que de solidité. Mais je veux donner plus de

jour à cette difficulté , car la chose mérite bien qu'en combattant cette erreur, je vous donne une instruction claire et facile sur ce sujet.

Je ne nie pas qu'il n'y ait des âmes qui ne forment presque jamais aucun bon propos , et qui ne s'occupent jamais de la pensée des occasions particulières où la vertu doit se pratiquer ? On le connaît assez, pour peu que l'on ait entré dans les consciences. Mais savez-vous bien que ces âmes sont celles qui , ayant passé par une longue mortification , et en étant devenues toutes mortes et purifiées , ne respirent plus qu'une vie divine , tant elles sont transformées en Dieu : si bien qu'à ces âmes , dans l'excès de leurs ardeurs , et en tout autre temps , il est inutile de former de bons propos , de se mortifier en telle occasion , de s'abaisser, de patienter, parce que toute leur substance , par une longue habitude ne respire que cela ; et l'occupation qu'elles se donneraient de cette prévoyance pour les cas particuliers , ne ferait que les distraire mal à propos de celles qu'elles auraient avec Dieu. Cette loi donc n'est point pour elles, leur état allant bien au-delà de cette loi , dont la mort d'elles-mêmes , et l'amour qui les possède les a déjà retirées.

Mais , pour les voies ordinaires , et pour vous , Théonée, vous devez prévoir les cas particuliers ; et vous ne devez jamais être dans l'oraison , et y former de saintes résolutions , que vous ne les déterminiez à des actions singulières , sans imiter ces dévots et ces dévotes en idée , qui s'évanouissent dans leurs ardeurs , et qui ne produisent que des soupirs et des gémissemens .

Et afin que vous jugiez encore mieux de l'état de ces personnes qui ne s'occupent que des vues générales de la perfection, il est important de vous faire voir que c'est là justement la source des grandes infidélités , où l'on trahit la cause de Dieu dans l'occasion , après avoir pris les résolutions les plus solennelles et les mieux signées , qu'un cœur plein de Dieu avait pu concevoir. Je vous prie de bien comprendre ce que je vais dire.

Les bons propos se forment dans le temps de la plus grande ferveur, où la difficulté de se vaincre est éloignée , et où l'esprit n'approche pas seulement des occasions particulières par sa prévoyance, mais demeure dans la douceur de ses transports, c'est dans ces trois circonstances que se font les plus belles résolutions. Or, vous allez en voir les conséquences , et combien ces résolutions sont vaines et téméraires ; voici ce qui en arrive. L'occasion imprévue de se surmonter se présente, cela surprend : la difficulté est bien plus rude que l'esprit ne se l'était figuré en général, cela

l'effraie et le trouble , la ferveur qui avait aidé à produire ces résolutions si généreuses, n'est plus ; de sorte que cette ferveur, qui en était comme l'âme et le principe venant à cesser , et la difficulté imprévue surprenant dans l'occasion du combat , l'esprit succombe alors avec autant de bassesse que ses bons propos avaient eu de vanité. Et voilà les suites de ces grands desseins qui embrassant tout en général, et n'embrassant rien de particulier, se tournent à la confusion de celui qui les a conçus.

Suivez donc le conseil de saint Pierre, ne vous égarez pas, dit-il, dans la ferveur de vos dévotions en vous proposant toutes les choses aveuglément. Cette ferveur vous est inspirée de Dieu pour contenter votre sagesse et votre humilité, et non pas pour faire que vous vous emportiez en des résolutions inconsidérées : prévoyez soigneusement les difficultés particulières qui vous attendent , et les mesurez avec la fervente disposition que vous sentez.

§ III.

Je dis enfin que cette prévoyance des occasions particulières est si nécessaire, quand on forme de bons propos, que sans elle il est impossible qu'on puisse jamais avancer dans la vertu. Parce que l'esprit , dans les occasions particulières de se mortifier, a toujours cent raisons pour se défendre, s'il n'en a été auparavant convaincu, quand il a formé ses bons propos. Mon Dieu, Théonée que la malignité de la nature est subtile, si l'on ne va toujours au-devant des pièges qu'elle nous a préparés !

Supposons donc, pour éclaircir entièrement cette vérité, que vous ayez formé de grandes résolutions d'être humble, de mortifier vos sens, de vous abandonner à l'obéissance ; mais sans vous être mis en peine d'en considérer les sujets particuliers, je maintiens que dans l'occasion vous aurez une infinité de raisons d'objecter, pour vous persuader que la circonstance particulière où vous vous trouvez, n'est pas celle que vous renfermiez dans vos bons propos, que vous avez alors de nouvelles lumières, et que vous devez en user autrement.

Si l'on vous humilie de quelque manière outrageante, soit par des actions supposées, soit par des paroles qui vous piquent sensiblement, il faudrait vous taire et vous sacrifier ainsi par votre propre silence ; car vous avez dit tant de fois, dans la ferveur de votre oraison , que vous vouliez être humble. Je l'avoue, répondez-vous, mais dans cette rencontre si je ne dis rien, je donnerai lieu au monde de me traiter encore avec plus d'insulte ; il y va

de ma réputation, ne faut-il pas la conserver pour de bonnes fins? et puis, n'est-ce pas un acte de justice, de défendre la vérité et l'innocence? Enfin, vous en direz ce qu'il vous plaira, mais il y a une fausse humilité comme une bonne, et il nuit quelquefois de s'abaisser à contre temps.

Si l'occasion de mortifier vos sens se présente, vous devez l'embrasser avec joie, puisque vous avez tant promis, dans l'excès de vos ferveurs, de faire mourir vos sens, par la soustraction de toutes les satisfactions sensuelles. Ah! je le confesse, me direz-vous, et je ne m'en repens pas; mais dans la circonstance où je me trouve, le bon sens veut de moi que je m'accommode à la manière des autres. Avec cela, encore faut-il donner quelque douceur innocente à ses sens, et quelque relâchement à son esprit; mais j'ai résolu de refuser tout à mes sens, je ne le nie pas; mais aussi nous savons assez qu'il y a des résolutions bien inconsidérées, et que c'est dans les occasions particulières que l'on juge si elles ont été bien conçues.

Si l'obéissance vous exerce, et veut absolument rompre votre jugement et votre volonté, c'est alors que vous devriez être ravi d'en être la victime, car vous avez pris tant de ferventes résolutions de vous y soumettre à l'aveugle, et sans raisonnement. Je ne m'en dédis pas encore, me repartez-vous; mais il faut que les ordres soient raisonnables, et j'ai un sens pour en juger dans la rencontre où je suis; ajoutez que si je ne faisais quelque forte remontrance, l'on me chargerait de tout ce qu'il y a de plus difficile, sur le refus de tous ceux qui voudraient s'en décharger: on est mal informé contre moi, et l'on ne veut pas écouter mes raisons; il y va même de la gloire de Dieu, de ne pas suivre entièrement le mouvement que l'on veut me donner; et je sais bien que l'on est en tout prévenu contre moi, et que l'on me commande les choses par humeur et par passion.

En vérité, Théonée, n'est-ce pas là une étrange suite de toutes ces grandes résolutions? n'est-ce pas là un effroyable égarement dans la pratique, après les protestations que l'on a faites à Dieu? Ne sont-ce pas là de belles réponses et des excuses bien raisonnables? d'où vient donc ce prodigieux désordre? Je vous l'ai déjà bien dit, qu'il vient de ce que formant ses bons propos dans l'ardeur de ses dévotions, l'on ne se prépare jamais avec prévoyance aux occasions particulières, dont la difficulté imprévue venant à naître, l'on change aussitôt de langage et de résolution.

Jugez après cela s'il ne faut pas conclure évidemment qu'il est impossible de faire de progrès dans la vertu, pendant que l'on ne

s'entretient l'esprit que de résolutions générales. C'est ainsi que toute la vie se passe en de purs désirs, et que les communions, les oraisons et toutes les retraites ne produisent que des propos vides et stériles : c'est ainsi que dans les choses spirituelles, on s'abuse bien vainement, lorsqu'on croit être fort avancé, parce que l'on se sent le cœur échauffé, la volonté ardente, et l'esprit brillant de belles connaissances, quoique l'on ne détermine jamais rien en particulier, et que toutes les résolutions soient inutiles et sans effet.

Je vous conseille donc, Théonée, afin d'être plus sage dans les voies de Dieu, de suivre fidèlement deux avis que je vous donne.

1. Accoutumez-vous, quand votre cœur est tout enflammé de désirs de se donner à son Dieu, de représenter à votre esprit toutes les rencontres particulières qui sont capables de vous faire de la peine, afin de vous accoutumer à la vue des difficultés qui peuvent arriver dans la suite de votre vie, l'esprit en devient extraordinairement courageux, et il n'est point surpris quand il faut en venir au combat.

2. Lorsque les occasions de mortifications se présenteront, comportez-vous y comme dans les choses de la foi ; je veux dire, sans discourir ni raisonner, s'il est alors à propos de vous mortifier, supposons que tout cela a déjà été prévu et jugé bon ; car si vous n'en usez ainsi, il est moralement certain que vous succomberez ; car, dans le temps de la tentation, l'attrait de la grâce étant quelquefois assez faible, et la nature étant émue, l'objet fait une forte impression, et la raison étant alors embarrassée, il est très-difficile que la volonté ne s'emporte dans le dérèglement.

MAXIME V.

Les bonnes résolutions ne peuvent subsister, si l'on ne se prépare à la tentation.

Nous venons de voir que les bons propos, dans la prévoyance du futur, doivent être déterminés au cas particulier, afin d'être efficaces ; mais je dis maintenant toute autre chose sur ce sujet. Ce que j'en ai avancé a été plutôt pour détromper les esprits, qui ne proposent les choses que généralement, que pour leur en apprendre le bon usage ; et je leur ai, ce me semble, assez montré que leurs bons propos sont fort mal conçus. Je veux faire voir ici que, supposé même que tous les bons propos soient conçus de la

meilleure manière, ils seront néanmoins sans effet, si l'on ne se prépare à la tentation.

Cette vérité, Théonée, est si plausible, que je n'ai qu'à parcourir les solitudes et les retraites, qui se font de toutes parts tous les ans, pour en mettre au jour la démonstration. C'est donc proprement aux personnes qui sont dans ces saints exercices que j'adresse cette maxime ; parce que c'est principalement dans le silence de ces retraites que se forment tous ces nobles et grands désirs de la perfection, et d'où l'on voit sortir des âmes toutes de feu, qui néanmoins deviennent après toutes de glace pour l'exécution.

Ce mal est commun et ordinaire, puisqu'il est difficile de trouver des personnes qui soient sincèrement converties, après être sorties de ce sanctuaire, pour ainsi dire, et descendues de cette divine montagne, avec les plus belles résolutions du monde. Ce qui ne doit pas assurément paraître peu étrange, puisque ces bons propos ont eu, comme je le suppose, toute leur bonté, n'étant pas vagues et indéterminés comme ceux dont nous avons parlé, qui ne sont que de purs amusemens de notre vanité.

Il faut donc découvrir le principe de cette inefficacité et de ce dérèglement, pour y apporter le remède, et faire que ce que le Saint-Esprit a produit dans l'âme avec tant de soin par son opération, ne soit pas inutile.

Cela m'oblige de dire que ce désordre n'arrive que faute de se préparer aux tentations, en même temps que ces bons propos sont formés, non pas indifféremment à toutes, mais à de certaines qui sont immédiatement opposées aux dispositions où la personne se trouve dans la ferveur de sa retraite. Je m'explique, Théonée ; comprenez, je vous prie, ma pensée.

Faites réflexion que pendant que vous êtes en votre retraite seul avec Dieu qui vous y visite par les caresses de ses bontés, vous expérimentez alors trois dispositions bien différentes : 1^o votre conscience y jouit de la paix d'un paradis, et en savoure les délices avec plaisir, étant unie au principe de tous les biens ; 2^o toutes vos passions en ce temps-là ne viennent point vous troubler, et elles sont si modestes et si tranquilles, qu'elles semblent être entièrement éteintes ; soit qu'elles manquent des objets qui sont capables de les animer, soit qu'elles soient endormies en quelque manière, par les douceurs que Dieu communique à l'âme ; 3^o toutes les créatures vous laissent jouir de votre repos sans l'interrompre, parce que, ou vous êtes entièrement séparé, ou elles respectent la divine conversation à laquelle vous êtes appliqué.

Là-dessus vous formez toutes vos saintes résolutions, vous priez même avec beaucoup de soin les occasions particulières ; mais ordinairement vous ne regardez pas les peines et les tentations qui doivent succéder aux belles dispositions où vous êtes.

Vous verrez, Théonée, qu'étant hors de votre retraite, et après en être sorti comme d'un buisson ardent où vous ne respiriez qu'à l'aide de Dieu, et où vous formiez de si divines résolutions, vous rencontrerez trois adversaires qui vous attaqueront par trois diverses sortes de tentations : 1^o Dieu éprouvera votre conscience par les délaissemens, et vous serez tout surpris de voir tous ces beaux jours qui éclataient de lumières, et qui étaient doux comme du miel, changés pour vous dans les plus tristes nuits, et dans l'amerume la plus amère ; 2^o vos passions qui semblaient être mortes ou réformées, reprendront souvent tout leur feu, et vous feront sentir plus que jamais leur révolte et leur importunité ; 3^o les personnes de votre connaissance, et même souvent les plus dévouées et les plus familières, exerceront votre changement à votre nouvelle réforme par cent petites persécutions.

O mon Dieu ! que pour ne point se préparer à ces tentations infaillibles et inévitables, nos résolutions les plus généreuses se trouvent faibles dans l'occasion ! C'est que vous aviez flatté trop sensuellement votre propre amour, que vos états si agréables seraient continuels toujours ; et vous deviez anticiper de l'espérance toutes ces tentations, et vous en faire par avance la victime, pour n'en être pas après étonné au temps du sacrifice et du combat. Faisons donc mieux, Théonée, et ne soyez plus dans ces divines ardeurs de vos résolutions au milieu de vos retraites, goûtant les délices de votre conscience, le calme de vos passions et le silence des créatures, qu'en même temps vous ne vous représentiez ces trois ennemis, et que vous ne vous disposiez à en soutenir les assauts par cette préparation. Mais ne vous en effrayez pourtant pas, car je vous montre manifestement combien il importe que tous vos états délicieux et paisibles soient suivis de ces tentations ; et puis je vous ferai voir les différentes manières dont vous devez les recevoir, afin que vos résolutions soient toujours efficaces.

CHAPITRE PREMIER.

Les raisons pour lesquelles les résolutions des retraites sont suivies de tentations.

Voici donc ce que j'avance, que votre conscience, que vos passions, que votre extérieur doivent être abandonnés à la tentation.

après les bons propos conçus dans la ferveur de vos retraites, autant qu'ils y ont été dans la plus agréable jouissance : entrez bien, je vous prie, dans toutes les raisons que je vous en apporte ; c'est que cela vous est dû par voie de justice, par voie de bonté, par voie de fidélité et par voie de nécessité.

Oui, Théonée, il est juste que votre conscience soit après abandonnée aux délaissemens, et que vous en sentiez toutes les misères et les pauvretés par la soustraction sensible des opérations divines : car, à votre avis, pourquoi Dieu, pendant le silence de votre retraite, répandait-il sur vous de si grandes faveurs, qui vous faisaient former de si admirables résolutions ? Ne voyez-vous pas que votre âme était auparavant une égarée et une libertine, sans intérieur, sans goût de Dieu, pleine du goût de toutes les créatures, et comme un lieu public où tout était bien venu, excepté votre Dieu ? Qu'a donc fait son amour pendant le recueillement de votre solitude ? Il est venu la caresser, afin de la retirer de ses égaremens, et il ne lui a fait sentir la douceur de ses grâces qu'afin de l'engager dans son parti : et il a cru ensuite qu'elle était entièrement à lui ; mais comme ce moyen de suavités intérieures et de lumières n'a pas tout-à-fait purifié votre conscience, ni satisfait à sa justice, Dieu veut aussi avoir son tour, s'il m'est permis de parler ainsi, et c'est ce qui fait qu'il se retire de votre âme, quant au sentiment, étant juste qu'une conscience qui s'est rendue criminelle par l'éloignement de son Dieu, soit après épurée et punie par son absence. Vous ne devez donc pas moins aimer cette purgation et cette punition que la douceur de ses visites : car il ne serait pas raisonnable, Théonée, que vous prétendissiez que ce grand feu de vos ferveurs et ces délicieuses dispositions de votre âme durassent toujours ; il faut que la justice se satisfasse, après que l'amour s'est contenté.

Il est très-juste encore que vos passions se réveillent : Dieu les avait comme endormies dans votre recueillement et au milieu des doux feux de votre dévotion, afin qu'elles ne vous troublassent pas dans la vue de tant de belles vérités, ne leur commandant pas moins qu'il ne fit autrefois aux tempêtes de la mer, afin de pouvoir voguer paisiblement : mais comme la mer reprend le bruit et la colère de ses flots, il est juste aussi que Dieu cesse un peu de retenir vos passions ; car vous souvenez-vous que vous vous y êtes laissé emporter avec autant de transport qu'elles étaient furieuses, et qu'elles étaient presque le seul principe de vos actions, et la source de vos plaisirs ? Il est juste que vous en supportiez maintenant avec paix et humilité les mouvemens déréglés, et qu'elles ne

contribuent pas moins à votre sanctification , en vous humiliant , qu'elles ont fait à votre confusion et à votre perte , en vous révoltant.

De plus, il est juste que vous soyez éprouvé par les persécutions des créatures. Votre retraite vous a servi comme d'asile contre tous leurs traits , et ce précieux temps vous a été , pour ainsi dire , comme un nuage qui vous cachait à leurs yeux : qu'y avez-vous donc fait ? De grandes résolutions de rompre tout commerce avec elles ; cela est fort louable , Théonée , mais avez-vous oublié que vos lâches complaisances vous en ont auparavant rendu l'esclave , et que pour leur être agréable , vous avez abandonné la vertu , la conscience , votre Dieu et , en un mot , toutes choses. Or , sachez qu'il est maintenant de la justice que Dieu se serve de toutes ces créatures comme d'instrumens , afin de châtier vos prévarications , et qu'elles soient comme les vengeresses de Dieu , puisque vous vous en êtes servi contre Dieu et contre votre conscience. C'est l'intention que vous devez avoir dans les peines qu'elles vous feront souffrir , lorsque vous vous serez donné à Dieu , et vous devez penser qu'elles feraient en quelque manière injustement et qu'elles manqueraient à leur devoir , si elles ne vous étaient désagréables autant qu'elles vous ont plu.

§ I.

Je dis encore que c'est une voie de bonté de la part de Dieu , que vous soyiez tenté après vos retraites et vos bons propos , ménageant ainsi par là les intérêts de votre sainteté avec des soins très-aimables.

Car ce Dieu plein de bonté et toujours appliqué à nos besoins , ne permettra pas que votre conscience , après avoir goûté tant de biens célestes dans les ferveurs de votre solitude , continue encore d'en avoir également le goût : non , non , il vous aime trop pour cela. Il vous a fait sentir ses douceurs et ses embrassemens , je vous l'ai déjà dit , afin de vous gagner , mais non pas afin d'intéresser votre pureté ; et il sait que ces douces faveurs vous sont ordinairement très-désavantageuses à cause de votre sensualité. Que fait-il donc ? Ah ! Théonée , comme il aime plus la pureté de votre conscience que sa consolation , il ne permet pas qu'étant sorti du doux séjour de votre retraite , ces délices de l'intérieur vous soient continuées. C'est le tendre soin qu'il a de vous conserver pur devant ses yeux qui l'oblige à vous retirer ces suavités qui ont bien pu vous approcher de lui , mais qui pourraient aussi ensuite vous en éloigner.

C'est encore une bonté fort obligeante de ce qu'il permet que vos passions, qui avaient été si éteintes pendant vos ferveurs, se soient ensuite réveillées. Hé! mon Dieu, dites-vous, je les pensais si bien apaisées que je me tenais comme assuré qu'elles ne me troubleraient jamais, et je m'en vois tout de nouveau assailli et troublé? Que vous vous êtes trompé, Théonée, de vous être persuadé que ces ennemis ne dussent plus renaître! mais leur retour est votre avantage, et vous ne le comprenez pas. Oh! que Dieu n'avait garde de permettre qu'ils fussent entièrement exterminés, car leur inimitié vous est trop utile. Vous fussiez tombé dans une fausse paix, vous fussiez devenu moins soigneux de vous observer en toutes choses, vous vous fussiez flatté que tout eût été dans une parfaite assurance, vous en eussiez même conçu un orgueil secret. Voyez que de misères a une personne immortifiée comme vous, dans le pernicieux repos de ses passions! Mais Dieu, qui est toujours bon, permet qu'elles renaissent, qu'elles vous importunent, qu'elles vous humilient et qu'elles vous avertissent que vous soyez toujours sur vos gardes, parce que l'ennemi n'est pas défait.

Mais ce n'est pas un moindre effet de sa bonté, de permettre qu'après les ferveurs de vos retraites, votre vertu soit tentée des créatures. Vous en serez raillé, l'on vous dira cent mots piquans, l'on se rira de vous d'une manière désobligeante; vous serez montré dans l'occasion, comme une chose dont la nouveauté fait parler tout le monde. Oh! que de biens pour vous, Théonée! voilà justement où vous devez être, car hélas! que deviendriez-vous, si votre vertu était élevée par l'approbation des créatures? la plus solide a de la peine à s'y conserver; que serait-ce donc de la vôtre, qui n'a point encore de solidité? Non, il faut que la réforme de vos mœurs passe pour une faiblesse et pour un défaut de sens commun, afin que ce que la ferveur des bons propos a pu vous faire concevoir de bien, soit comme à couvert et en assurance sous le mépris que l'on a fait de vous. Voilà quelle est la bonté de Dieu dans la permission de vos tentations.

§ II.

Ily a de plus une voie de fidélité par laquelle Dieu permet que vous soyez tenté. Vous avez tant dit dans les saintes ardeurs de vos bons propos et de votre retraite, que c'en était fait, et que vous seriez dorénavant tout à Dieu. Qui n'en dirait bien autant, Théonée, lorsqu'il se sent le cœur plein de Dieu, et qu'il nage dans les délices? donnez-moi la personne la plus plongée dans le vice, si néanmoins

Dieu la touche de quelque tendresse intérieure et lui éclaire l'esprit de quelques vives lumières, il n'y a point de desseins de sainteté qu'elle ne prenne et de bons propos qu'elle ne fasse; mais ces impressions divines étant passées, elle se reprend aussitôt elle-même, et oubliant Dieu et tout ce qu'elle lui a promis, elle oublie tout et rentre ainsi dans ses premiers désordres. Il faut donc faire quelque distinction de vous et d'une personne vicieuse, pour faire voir votre fidélité; il faut que Dieu éprouve si après avoir été consolé comme elle, vous serez aussi infidèle qu'elle, quand il vous aura retiré sa consolation; car il ne désire rien tant que de connaître si votre fidélité est à l'épreuve; et c'est pour ce sujet qu'après la ferveur de votre solitude, il est très-à-propos qu'il laisse votre âme toute refroidie et toute glacée, pour voir si vous faites aussi bien que vous savez bien promettre. Aussi ne ferai-je jamais état de vous, Théonée, que lorsqu'étant hors de votre retraite et de vos saintes ardeurs, vous serez fidèle et persévérant dans les disgrâces de votre conscience, et non pas lorsque vous formerez de grandes résolutions, pendant que votre âme sera animée de quelque divine flamme.

Mais souvenez-vous que votre fidélité sera encore éprouvée par le retour de vos passions. Ne vous y trompez pas, l'on ne prouve jamais que l'on est fidèle que dans l'attaque qui vient solliciter la foi que nous devons à Dieu; se croire fidèle dans la victoire de ses passions, quand elles ne font point de bruit, c'est s'abuser, Théonée, et c'est ce que vous avez fait pendant la jouissance des agréables biens de votre retraite, lorsque vos passions étaient si pacifiées : mais celui-là est vraiment fidèle, lequel étant sorti de ce profond repos, et sentant toutes ses passions altérées, n'y obéit non plus que si elles étaient mortes. C'est pourquoi ne vous étonnez pas si après ce grand calme de vos passions où vous mettais le silence de votre retraite, Dieu permet qu'elles viennent vous assaillir comme des furies, afin que votre fidélité en triomphe.

Ne vous souvient-il plus, Théonée, avec combien d'infidélité et d'injustice vous avez laissé Dieu pour la créature, à qui vous avez presque toujours donné la préférence. Vous en avez fait depuis un grand désaveu dans les bons propos de votre retraite, je le sais bien, et vous en avez fait à Dieu une réparation douloureuse; mais qui sait si, dans les mêmes rencontres, vous ne laisserez point encore votre Dieu? Vous avez souvent dit, dans l'ardeur de vos résolutions, que la créature ne vous serait plus rien, en comparaison de lui. Il faut voir quelle sera votre fidélité; et pour cet effet, que fera-t-il? Il permettra que les personnes de votre con-

naissance, et quelquefois les plus familières, vous tentent pour vous rappeler dans les premières libertés de votre vie, afin de reconnaître si les respects humains seront plus puissans sur vous que tous les engagemens que vous avez à son amour. N'est-ce pas à quoi vous devez vous préparer, et être bien aise que cette fidélité, tant de fois violée auprès des créatures, se répare généreusement auprès d'elles, en supportant maintenant pour la cause de Dieu tous les mépris et tous les opprobres qu'elles vous feront souffrir.

§ III.

Il y a enfin une quatrième voie par laquelle vous serez tenté après avoir fait à Dieu le don de vos bons propos, qui est celle de la nécessité.

Il y a nécessité, je l'avoue, que vous soyez quelquefois consolé pour vous relever le cœur; il n'y a pas moins de nécessité que Dieu permette que vos passions vous donnent quelque trêve de temps en temps, autrement vous y succomberiez. Il faut encore que les persécutions des créatures ne tombent pas toujours sur vous; car qui pourrait toujours ne dire mot? Voilà ce que je vous accorde; mais aussi,

C'est une nécessité que votre conscience, ayant senti dans votre recueillement les ineffables effets de la présence de Dieu, vous en sentiez ensuite les privations. Le ciel n'a pas toujours une même face; le corps humain change sans cesse par ses altérations, les saisons de l'année se chassent et se succèdent; l'esprit de l'homme a toujours de nouvelles pensées: c'est une loi établie que toutes les choses sont dans une vicissitude continuelle; n'espérez donc pas pour vous une loi particulière. Vous avez reçu dans votre chère retraite les douceurs et les lumières de Dieu; c'est une nécessité que vous soyez après cela dans les ténèbres et les dégoûts; préparez-vous-y bien, car c'est le cours des choses divines comme des humaines, puisque l'esprit de Dieu même n'opère jamais dans les âmes toujours de la même manière, soit que son opération change d'elle-même incessamment, soit que sa grâce s'accommode à nos dispositions naturelles, qui sont perpétuellement changeantes.

C'est une nécessité que de temps en temps le feu de vos passions se rallume, après les avoir vues comme consumées dans celui de vos faveurs; car pouvez-vous douter qu'elles ne rencontrent encore des objets capables toujours de les exciter, au moins jusqu'au premier mouvement? Cela sera indubitablement, parce

qu'il y aura toujours de la proportion entre l'objet et la passion qui ne pourra pas s'en défendre, mais qui en sera aussitôt frappée par un mouvement nécessaire, néanmoins avec cette différence qu'auparavant vous vous en laissiez emporter, et il faut espérer que vous ne ferez plus qu'en souffrir les altérations et l'humiliation. Et puis, devez-vous croire que vos passions puissent être vaincues en un moment, à cause de vos belles résolutions et du repos que vous avez expérimenté ? Ce serait n'en pas connaître la nature et la malignité. Vous devez savoir qu'il n'y a qu'un long travail qui puisse les abattre, et que celui-là seulement peut le faire qui ne se rebute jamais du retour de leurs révoltes.

C'est enfin une nécessité que, venant à vous déclarer pour la vertu après les faveurs et les bons propos de votre solitude, vous soyez un objet de scandale à plusieurs dont les langues vous persécuteront. Oui, vous serez persécuté, Théonée ; l'oracle de Jésus-Christ vous y a déjà condamné, en disant que les scandales sont nécessaires, parce que le changement de votre vie, dont la déclaration se fait par des actions vertueuses, est la condamnation des âmes immortifiées, qui, ne pouvant souffrir ce blâme, semblent s'en défendre par le scandale qu'elles s'en donnent mal à propos et par les persécutions de leurs langues. Outre que les voies des saints étant rares et exquises, il faut bien que vous passiez par de rudes épreuves et que votre changement soit examiné par la censure de tout le monde.

C'est donc une chose qui doit vous être maintenant manifeste, qu'après la sincérité et la grandeur de vos bons propos, vous passerez par les tentations de votre conscience, de vos passions réveillées et des créatures ; parce que la justice de Dieu le demande, sa bonté le ménage ainsi, votre fidélité l'exige, et la nature de la nécessité ne peut vous en dispenser.

Soyez donc ferme et intrépide, Théonée, et après avoir promis à Dieu une nouvelle et sainte vie avec tant de courage et de vérité, ne soyez pas un prévaricateur, vous effrayant de ce que vous avez promis et prévu. Je me persuade bien que vous ne le serez pas, et je sens déjà que vous êtes tout plein de cette grande volonté d'en passer plutôt par toutes les rigueurs des épreuves que de reculer ; mais vous me demanderez la manière dont il faudra vous comporter quand vous y serez : cela est juste, et il ne l'est pas moins que je seconde une si belle disposition.

CHAPITRE II.

Comment il faut recevoir les trois épreuves , de la conscience , du retour des passions et des créatures.

Je ne prétends pas ici vous donner une multitude d'avis et de pratiques ; je réduis à fort peu ce que j'ai à vous dire, afin qu'il vous demeure mieux dans l'esprit. Voyez s'il pourra bien s'accommoder à mes pensées.

Je vous donne avis que dans les misères et les désolations où votre conscience pourra retomber, après en avoir été si éloignée pendant les consolations de votre retraite, vous fassiez ce que vous conseille le Saint-Esprit, qui est de soutenir les épreuves de Dieu ; mais apprenez aussi l'usage de ce soutien, et ce qui peut lui donner toute sa vigueur.

1. Soutenez ces misères de votre âme en vous approchant plus intérieurement de Dieu. C'est ce que dit le même Esprit divin au même endroit (1), qu'alors vous devez vous unir plus fortement à Dieu, parce que vous tirez de cette union une force admirable, ne se pouvant faire que vous ne participiez de la nature de l'objet auquel vous êtes uni, puisqu'on passe même jusqu'à devenir une même chose avec lui (2). C'est pourquoi serrez-vous tout proche de Dieu dans le fond de votre cœur, pendant ce mauvais temps, comme fait un enfant au sein de sa mère pour éviter ce qui lui fait de la peine ou de la peur, et que votre unique soin soit de vous y tenir inséparablement attaché avec beaucoup de simplicité.

2. Animez encore ce soutien d'une douce et paisible attente qu'enfin ce beau soleil de votre âme aura son retour ; vous devez l'attendre, parce que jamais il ne manque de venir à une âme qui l'attend ; mais vous devez aussi l'attendre avec bien de la paix et de la douceur ; car ôtez-moi toutes ces attentes inquiètes qui altèrent la conscience et qui en troublent le calme. Vous n'en avancerez pas plus pour cela, Théonée, le retour de Dieu ; vous l'en reculerez même davantage, car il ne peut venir dans une âme qu'elle ne soit dans une parfaite tranquillité. Votre attente sera donc alors toute pacifique, sans le limiter et prétendre presser impatiemment Dieu de son retour, ne voulant simplement le re-

(1) Ec. c. 2.

(2) I. c. 56.

voir qu'au moment qu'il a marqué pour renaître en notre âme par ses premières consolations.

3. Souvenez-vous aussi de redoubler en ce temps votre attention sur vous-même ; car votre intérieur n'étant pas satisfait, il vous échappera aisément de chercher hors de vous ce que vous n'avez pas en vous, comme pour vous récompenser par les sens et par les passions de ce que l'on vous ôte pour votre âme. C'est pourquoi, afin d'empêcher ces infidélités, soyez grandement attentif à tous vos mouvemens, et soutenant les peines que vous fera votre conscience, ne soutenez pas moins celles que vous fera l'impatience de la nature dont vous devez arrêter tous les épanchemens.

§ I.

Pour ce qui regarde le retour de vos passions, dont l'altération et le bruit vous donneront encore un nouvel exercice auquel vous ne vous attendiez pas :

1. Ayez pour maxime très-particulière de ne point vous rebuter et de ne vous en chagriner pas plus que de voir des effets naturels sortir de leur cause : ce serait un surcroît de misère, Théonée, si vous ajoutiez la mauvaise humeur contre vous-même à l'aigreur de vos passions. Ne seriez-vous pas bien ennemi de vous-même de seconder ainsi les desseins du démon ? Car persuadez-vous que dans le fréquent et importun retour des passions, il ne désire rien tant que de rebuter un esprit, en le lassant de combattre des ennemis qui ne meurent jamais. Dites donc que quelque importunes qu'elles puissent vous être, vous vous en adoucirez davantage, et vous vous en animerez encore plus, pour être aussi persévérant à les vaincre qu'elles le sont à vous persécuter.

2. Entrez par là de plus en plus dans la connaissance de votre corruption, qui vous est manifestée par des mouvemens si déréglés, et dans leur nature et dans leur continuation. Mais pensez aussi que vos passions, par le retour de leur dérèglement, ne vous sont pas peu utiles, bannissant ainsi l'ignorance de vous-même, dans laquelle vous seriez comme enseveli, si elles vous laissaient en repos. Car c'est là que vous pouvez dire en vérité : Voilà ce que je suis, et tout ce que je puis ; savoir : misère, corruption, révolte, je ne puis que m'égarer et perdre mon Dieu. N'est-ce pas là une belle science que vous apprend le trouble de vos passions, et comme une obligeante visite qu'elles vous font en revenant lorsque vous ne les attendez pas ?

3. De plus, apprenez bien à vous en humilier, quand elles re-

viennent et vous font ressentir la violence de leurs mouvemens; oh! que je comprends bien, devez-vous dire, que je porte en moi un fonds d'humiliation et que la bassesse de mes passions doit me rendre horrible à mes yeux! Au moins, je me console en ce point, que si j'en suis persécuté, j'en tire aussi cet avantage, que j'apprends à être plus humble, en recueillant ainsi d'un si mauvais arbre un si beau fruit. C'est par là, Théonée, que le retour de vos passions ne vous sera pas si fâcheux, les biens que vous en retirerez vous étant plus considérables que leur révolte ne pourra vous être désavantageuse.

§ II.

Enfin, quand il arrivera que le monde par ses railleries vous jouera en toute occasion et tournera le changement de votre vie en ridicule, je n'ai que trois mots d'avis à vous donner.

1. Afin de couper plus court avec toutes ces personnes, ne leur répondez jamais sur ce sujet et laissez-les toujours dire, n'ayant point d'autre réponse que votre silence; car pour peu que vous entriez en explications, il sera difficile que vous ne vous échauffiez au-delà de la modestie, voyant l'indignité de leurs persécutions et la justice de votre cause. Votre silence les réfutera mieux que vos paroles, et vous ne devez penser qu'à bien faire, afin que vos actions aient plus de force pour vous défendre que leurs discours n'en ont pour vous condamner.

2. Que si vous ne pouviez absolument vous dispenser de parler, ne vous mettez jamais sur la défense; mais ayez des réponses plus modestes et plus douces, qui prouveront bien mieux que vous faites bien, que les termes les plus forts d'une grande justification. Si vous étiez assez généreux pour aimer à être le jeu des langues et des esprits, parce que vous auriez suivi Dieu, ô Théonée, quelle joie ne donneriez-vous pas à son cœur, par la conformité que vous auriez avec son Fils, dans l'amour des opprobres dont il a fait lui-même ses plus chères délices! Mais, quoi qu'il en soit, ne vous défendez jamais avec empressement, et contentant ces personnes seulement de quelques bonnes paroles, ne vous tourmentez jamais de les satisfaire de raisons, les laissant en penser ce qu'il leur plaira; car étant déterminées à ne pas vous imiter, vous n'obtiendrez jamais d'elles qu'elles vous approuvent.

3. Si, après tout, vous vous sentiez trop faible pour en supporter la présence, retirez-vous de l'occasion, et vous conservez par la fuite; car il y en a bien à qui le combat n'est jamais avanta-

geux et qui ne trouvent leur sûreté qu'en évitant la rencontre. Outre qu'il faut ici grandement se défier de soi-même et craindre que qu'un cœur qui ne fait que commencer d'être animé de ses bons propos ne soit trop faible pour résister constamment à de si rudes épreuves.

§ III.

Encore une fois, mon cher Théonée, soyez ferme dans la cause de Dieu, qui est celle de votre âme, et après de saintes résolutions conçues avec tant de ferveur et tant de bonnes raisons, ne vous laissez pas vaincre par les peines qui vous attendent. 1^o Animez-vous du souvenir du passé et dites-vous à vous-même que toutes les difficultés qui peuvent vous arriver ne sont pas comparables aux misères où vous avez gémi; 2^o considérez l'état présent de votre conscience, qui savoure des biens qui ne peuvent assez s'acheter par tous les combats les plus rudes, et pensez que si elle manquait de seconder les desseins de Dieu dans l'effet de vos bons propos, hélas! elle pourrait sentir les vengeances de Dieu les plus terribles, l'état qui l'attendrait devant être infiniment plus déplorable que celui où elle a été.

Sachez donc, Théonée, que les douceurs dont vous avez joui, que le calme des passions où vous avez été, et que ce repos que vous avez eu de la part des créatures, n'ont été que pour vous engager dans l'ardeur de vos bons propos, afin d'en venir solidement à l'action. Mesurez donc vos obligations sur la ferveur et sur les lumières avec lesquelles vos résolutions ont été si saintement formées. Vous trouverez que le compte que vous aurez à rendre sera terrible, si vous n'exécutez ce que vous avez promis; parce que votre promesse a été conçue et réitérée dans l'abondance des grâces, et vous en ressentirez assurément des suites funestes, car vous verrez que votre conscience sera abandonnée à la plus effroyable désolation; que vos passions vous emporteront à toutes sortes de dérèglemens et que les créatures vous seront toujours contraires en toutes choses, au lieu de la douceur, de la victoire et de la paix qui vous étaient préparées, tant il est formidable de s'engager solennellement à Dieu, et de ne rien faire ensuite de ce qu'on a proposé avec tant de liberté.

MAXIME VI.

Personne ne peut avancer dans la perfection, s'il n'est perpétuellement assujetti à trois règles.

C'est une première vérité, qu'il n'est rien dans la nature qui n'ait absolument besoin d'une règle pour être conduit à sa perfection ; car comme il n'y a aucun être qui soit parfait de soi-même, il n'y en a point aussi qui n'ait un besoin particulier et essentiel de quelque règle supérieure qui le perfectionne.

Quoique cette vérité ne puisse être contredite, il faut néanmoins avouer qu'il n'est rien que la nature de l'homme souffre si impatiemment que de recevoir la foi et la règle d'autrui ; et l'amour de son indépendance et de sa liberté est telle en ce point, que cette soumission est le dernier et le plus noble des sacrifices qu'il puisse faire à Dieu. C'est pour cela que ce mal est si universel que les choses les plus saintes ne sont pas exemptes de sa contagion. Car que des âmes profanes et séculières ne veuillent point recevoir de règles qui les assujettissent et qui les perfectionnent dans leur état, je dirai que ce sont des âmes imparfaites et résolues de s'opposer à tout ce qui peut les perfectionner ; je n'en suis pas surpris, mais je le suis extraordinairement de ce qu'il se trouve tant de personnes dévotes, qui ayant du reste presque tout fait, abhorrent pourtant une règle de vie et refusent de s'y soumettre.

Je ne m'étonne pas aussi si toutes les vertus de ces dévots et de ces dévotes ne sont que de fausses vertus, parce que tout ce qu'ils font est uniquement animé de leur propre volonté ; ils s'abusent ainsi vainement, et faisant tout en apparence pour se perfectionner, ils reculent au lieu d'avancer et ne font que des sacrifices à leur amour-propre.

Oh ! Dieu vous préserve, mon cher Théonée, d'être de ces sortes de personnes, car vous tromperiez bien du monde, comme elles font ; vous autoriseriez l'abus de la dévotion, et vous vous tourmenteriez bien à leur exemple, pour ne rien moissonner après avoir semé beaucoup de sueurs. Il faut que vous ayez une dévotion véritable et solide, vous engageant dans le saint esclavage d'une vie qui soit assujettie à toutes les règles dont elle est capable.

C'est pourquoi j'avance, dans cette maxime, que ni vous ni aucun dévot, ni dévote du siècle, ne peut avancer dans les voies

de la perfection qu'il ne soit incessamment soumis à trois règles : à la règle écrite, à la règle de l'obéissance et à la règle de la Providence. En vous en faisant voir la nécessité, je vous en ferai voir aussi la subordination et l'enchaînement, et comme celles qui sont inférieures cèdent et n'ont plus de vigueur quand les règles supérieures se présentent. Les voici toutes par ordre où je vous en donne séparément l'explication, et je vous en montre les obligations.

CHAPITRE PREMIER.

De la règle écrite.

La règle écrite est un ordre du jour où chaque action a son temps et ses heures marquées, et il ne doit pas être libre à la personne de l'anticiper ou de la reculer sans quelque raison particulière, mais il faut que les choses se fassent précisément dans les momens qui sont arrêtés ; voilà ce qui s'appelle règle écrite , laquelle règle les heures du jour et tient dans un assujettissement continuel.

Il y en a sans doute dans le monde qui ont cette règle extérieure et qui s'en font saintement les esclaves, avec autant d'exactitude et de fidélité que les religieux les plus exacts ; mais voyons où en est pour ce point le commun des personnes dévotes : en vérité, il est étrange de le voir et de le dire. Voulez-vous bien que je vous en fasse la peinture , et que j'en propose quelque une qui vous tiendra lieu de toutes les autres ? considérez donc leur conduite et regardez si vous voulez l'imiter.

Depuis le matin jusqu'au soir, cette âme volontaire, cette dévote sans règle suit en tout son humeur, son transport et sa passion. Elle se lève quand il n'y a pas grande mortification à le faire ; elle se couche seulement lorsque le sommeil lui vient et qu'elle est fatiguée de parler ou de travailler ; elle fait son oraison selon qu'elle juge elle-même qu'elle y est disposée, tantôt en un temps , et puis en un autre, la laissant aussi bien souvent, ou en retranchant une bonne partie ; elle va à la messe, selon qu'elle est plus ou moins occupée à la maison , sans se gêner bien fort à aucun temps déterminé ; elle a ses temps de silence, suivant l'humeur et la mélancolie ou la dévotion sensible dont elle est possédée ; elle va à l'église l'après-dînée dans de certains temps, pourvu qu'elle ne soit point empêchée par des compagnies ; elle fait ses lectures spirituelles quand la dévotion et le goût lui en prennent ;

elle avance et recule ses repas , selon le dérèglement de son appétit.

Hé bien ! Théonée , que pensez-vous de cette personne qui ne reconnaît point pendant tout le jour d'autres règles de ses actions que la rencontre et les incidens de sa fantaisie et de sa boutade ? Quant aux pratiques de dévotion , elle en fera tant qu'il vous plaira , elle ne refusera guère les pénitences que vous voudrez lui imposer ; elle ira à tous les pèlerinages et à tous les lieux de dévotion ; elle prendra toutes les manières d'une personne bien réformée ; mais qu'elle souffre que vous l'enchaîniez dans l'esprit de Dieu par un juste règlement de toutes les actions de la journée , elle rompra tous ses liens et vous abandonnera plutôt que de se faire esclave de toutes vos règles , prétendant qu'il faut une sainte liberté et que Dieu ne regarde que le cœur.

Si néanmoins vous obtenez d'elle qu'elle prenne quelques règles et quelque ordre de ses actions du jour , ne croyez pas que ce soit pour long-temps ; tantôt elle laissera tout par dégoût , tantôt elle s'en acquittera par quelque remords : le plus léger obstacle qui se présentera lui en fera négliger l'observance , parce qu'elle en fait si peu de cas qu'elle met tout cela au nombre des actions qui lui paraissent de fort peu de conséquence.

Après tout , ce n'est pas que je prétende qu'une personne de piété engagée dans le mariage soit réglée en toutes ses actions du jour avec une parfaite et une invariable exactitude , non plus qu'une fille qui n'a pas tout l'usage de sa liberté , ces sortes de personnes devant s'accommoder aux embarras et à la nécessité de leur état ; mais il est certain néanmoins que , soit qu'elles soient dans le mariage , soit qu'elles soient encore sous la discipline de leurs parens , ou même accablées de soins et d'affaires , lorsqu'elles font profession d'une vertu particulière , elles doivent toujours avoir quelque règlement de la journée , autant que leur condition peut le souffrir.

Mais ce que je prétends regarde les personnes libres qui se déclarent hautement pour la vertu : et je maintiens qu'elles doivent être exactement assujetties à quelques règles qui partagent toutes leurs actions du jour ; et si cela n'est , je vous montre qu'elles sont absolument incapables de s'avancer dans les voies de la perfection ; je vous montre à vous-même , Théonée , que vous êtes vous-même incapable , si vous n'êtes pas réglé pendant le jour en toutes vos actions.

§ I.

La raison est que cette règle extérieure a d'elle-même une extrême facilité ; car il ne s'agit pas de s'occuper l'esprit de grandes opérations et d'entrer dans l'intime intelligence de la vie spirituelle. Il s'agit seulement de faire les mêmes choses que vous feriez menant une vie déréglée , mais de les faire avec ordre et dans de certaines heures qui vous seront marquées. Les personnes les plus grossières ne sont-elles pas capables de cela ? N'est-ce pas ce que l'on recommande aux novices les plus nouveaux dans la vertu ? Vous ne pouvez pas vous en excuser sur la difficulté de ce règlement ; il faut donc la rejeter toute entière sur le libertinage de votre esprit qui ne veut point s'assujettir. Espérez-vous, avec cette disposition, pouvoir aspirer à la haute vertu et y faire quelque progrès ? Je ne crois pas que vous-même vous puissiez vous le persuader.

J'ajoute que cette incapacité de s'assujettir à un règlement extérieur montre bien que l'esprit a un amour de sa liberté extraordinairement déréglé. Je vous demande comment cela peut être compatible avec l'avancement dans les voies de Dieu ; car ces voies ne sont qu'une perpétuelle captivité jusque dans les choses les plus délicates , puisqu'il n'est rien où le plus simple mouvement de la liberté ne doive être sacrifié ; si donc vous refusiez de vous captiver dans une chose aussi grossière qu'est la gêne d'une règle extérieure, quelle espérance pourriez-vous avoir d'entrer jamais bien avant dans les voies de la vertu ?

Et puis , n'est-ce pas une légèreté bien basse et tout-à-fait indigne , qu'ayant reçu quelques règles du jour, dont l'exacte observation est sans doute accompagnée de beaucoup de vertu, l'on s'en dispense à la première rencontre qui vient à naître, comme de la chose la plus indifférente ? Cette légèreté rend une âme entièrement incapable de la perfection , quelque profession qu'elle en fasse dans le reste de sa conduite.

De plus, si elle ne peut avoir ce pouvoir sur elle-même , de se faire quelque contrainte pour s'assujétir à si peu d'actions qui lui sont réglées pendant le jour, comment sera-t-il possible qu'elle se fasse violence pour dompter incessamment ses passions ? Sa délicatesse pour ce petit règlement extérieur la rendra encore infiniment plus délicate à l'égard de ses passions , auxquelles elle n'osera s'opposer, de peur que cette résistance ne cause une peine beaucoup plus intolérable à son esprit immortifié. Je vous le dé-

blaire, Théonée, que vous perdrez tout votre temps avec ces sortes de dévotes, si vous vous arrêtez à les conduire ; car l'incapacité qu'elles ont à la moindre règle extérieure marque en elles une petitesse de cœur et d'esprit qui, ne pouvant pas se gêner ni vaincre en des choses si aisées, a bien moins de fond et de capacité pour les vertus héroïques.

Mais pour preuve sensible de cette vérité, voici une chose que je pense devoir être ici de grande considération. Quelles sont les personnes, à votre avis, qui jouissent de la plus grande approbation dans les communautés religieuses ? Ce sont celles qui sont inviolablement attachées à leurs règles, soutenant par ce moyen la sainteté de la religion, comme elles travaillent à leur sainteté particulière. Au contraire, les irrégulières en sont ordinairement la ruine et le scandale. Et s'il en est quelquefois qui fassent les spirituelles, qui donnent plusieurs heures à la contemplation, qui se consomment d'austérités et qui, avec cela, ne soient pas exactes dans l'observance de leurs règles, elles passent pour des illuminées, parce que l'exactitude à garder leurs règles est la première et la plus certaine marque de leur sainteté. C'est par là que nous pouvons aussi juger de la perfection et de la capacité à la perfection des personnes dévotes qui sont dans le siècle ; et je dis qu'une personne dévote, fût-elle admirable en tout le reste, si néanmoins elle refuse de se soumettre aux ordres extérieurs et aux règles qui lui sont prescrites par son directeur, elle ne fait en moins que ce qu'elle paraît faire, parce que cette vie, que j'ose appeler une vie libertine, suivant en tout l'humeur et le caprice, montre bien que les autres actions de piété ne procèdent que d'une volonté propre, qui leur ôte toute la solidité de la vertu et qui ne leur en laisse qu'une apparence trompeuse.

Vous venez donc de voir deux choses, pour ce qui regarde les personnes qu'on appelle dévotes, à savoir, que d'ordinaire elles ne veulent aucune règle écrite, ne voulant être assujetties dans leurs actions qu'à leur volonté, à leur humeur et aux rencontres, et que, par une même suite, elles ne sont pas capables de faire aucun progrès dans la perfection.

Et après cela, Théonée, vous vous amuseriez à prendre pour les des soins qu'elles ne méritent pas et qu'elles ne sont pas capables de suivre ; défaites-vous-en au plus tôt, je vous en prie, et n'accordez pas plus long-temps les bontés de votre conduite à des personnes dont la vie volontaire et déréglée déshonore la vertu.

CHAPITRE II.

De la règle de l'obéissance.

Il y a encore une seconde règle à laquelle doit se soumettre toute personne qui a dessein de devenir parfaite ; c'est l'obéissance qu'elle doit rendre à son directeur. Cette règle prévaut à la règle écrite et aux règles particulières de l'ordre du jour ; parce que celui qui a réglé toutes les actions de la journée, en peut dispenser quand il lui plaît, par obéissance pour divers incidens qui peuvent survenir ; c'est en quoi consiste la supériorité de cette règle d'obéissance au-dessus de la règle écrite.

Or, vous savez, Théonée, qu'il n'y a guère moins de personnes dévotes dans le monde qui refusent de se soumettre parfaitement à cette règle d'obéissance, que nous venons d'en voir qui se révoltent contre la règle écrite. Voulez-vous bien que je vous décrive toutes les manières ou pour mieux dire tous les déguisemens d'obéissance de ces sortes de gens.

Ne vous persuadez pas que vous puissiez les faire obéir indifféremment dans les choses que peut souffrir leur condition, car vous ne devez point leur en ordonner d'autres. Ils savent très-bien se borner et porter leur obéissance jusqu'où il leur plaît, et non pas jusqu'où un directeur jugerait à propos selon Dieu de les conduire ; ils jugent de l'étendue du pouvoir d'un directeur ; ils décident et se font les arbitres de leur propre obéissance, et savent fort bien se retrancher, selon le jugement qu'ils font des matières dans lesquelles ils doivent obéir ou ne pas obéir.

Dans les choses même qui sont de droit et d'une obéissance claire et indubitable, combien cette personne dévote raisonnera-t-elle avec son directeur, pour détourner ce que l'on veut qu'elle fasse ou pour n'en faire que la moitié ? Elle en perdra quelquefois la modestie et le respect ; et quoiqu'elle obéisse, son jugement ne laisse pas de condamner la conduite de son directeur, parce qu'elle veut lui anéantir tout le raisonnement, la faisant obéir dans certaines choses qui lui déplaisent beaucoup.

Une autre demande réglément de certaines permissions par une obéissance contrefaite ; car c'est pour faire cent autres choses de sa propre volonté ; elle couvre ainsi ces désobéissances et cette propriété où elle se met, par une obéissance affectée, comme si ce qu'elle fait d'elle-même et par son propre choix, était bien autorisé, à cause qu'elle s'est soumise dans de certaines actions, s

lesquelles elle a prévenu son directeur par ses demandes. Elle ne voit pas qu'elle fait ainsi un larcin à l'obéissance, se faisant ordonner à elle-même ce qu'elle veut faire.

Vous en trouverez d'autres qui demandent tout, à la vérité, mais à qui l'on accorde tout aussi, parce que l'on en connaît l'immortification; et là-dessus elles se réjouissent en elles-mêmes, comme si elles avaient l'esprit d'une obéissance parfaite. Oh! qu'elles se trompent, car elles se font une joie d'un bien imaginaire; elles obéissent parce que rien ne leur est refusé, et que l'on s'accommode à tous leurs désirs; mais si on vient à leur refuser avec un peu de sévérité ce qu'elles désirent, ou qu'on les fasse obéir en quelque point auquel elles ne s'attendent pas, vous les verrez incontinent s'alarmer et perdre bientôt le calme qui cachait leur immortalité.

Il y en a encore qui savent si bien s'insinuer auprès d'un directeur, qu'elles viennent toujours à leurs fins, n'ayant jamais guère de l'obéissance que ce qu'elles veulent. Mais hélas! qu'elles s'égarent! car elles sont aussi éloignées de la vraie obéissance que leur petite politique et leur douceur étudiée l'est de l'esprit de Dieu; puisqu'en tout elles font joindre l'obéissance à ce qui leur fait plaisir, et l'écartent de tout ce qui peut leur déplaire.

Enfin, j'en trouve que l'on peut appeler délicates parmi les dévotes: ce sont celles qui veulent le bien et même, disent-elles, la perfection, qui la cherchent, que l'on voit souvent au confessionnal et à l'église et qui font en apparence honneur à la vertu. Vous vous adresseriez mal, Théonée, de penser les faire marcher par les voies d'une obéissance exacte. On dirait aussitôt que vous manqueriez de sens commun, car il faut des conduites précieuses pour ces sortes de personnes. Ce sont celles-ci qui ne tiennent guère à un directeur; car leur délicatesse est si grande, que si vous pensez les faire plier sous l'obéissance, en ce qui ne leur est pas agréable, c'est assez pour ne les plus voir. Cela vient d'une insupportable vanité, qui leur fait croire qu'elles seront bien reçues partout où elles voudront aller.

Je ne puis encore omettre, avant que de finir, de vous dire qu'il y en a de certaines qui fuient l'exactitude de l'obéissance pour ne pas demander des permissions en cent choses: et que disent-elles pour leur défense? qu'elles ne sauraient tant importuner un directeur; qu'elles appréhendent de lui être à charge; que les choses n'en valent pas la peine; que l'obéissance ne s'étend pas jusqu'à ces bagatelles. Mais elles ne voient pas que cela vient de ce qu'elles veulent se retenir une partie d'elles-

mêmes ; elles ne voient pas que par ce moyen elles se donnent un penchant à faire bien d'autres choses de conséquence avec indépendance d'un directeur, et que tout cela n'aboutit qu'à se resserrer , à ne se manifester qu'à moitié et à limiter leur obéissance.

Que jugez-vous de la manière d'obéir de toutes ces personnes qui passent pour dévotes ? et faut-il s'étonner si les soins des directeurs laissent si peu d'effets de sainteté dans leurs âmes ? Il faut qu'elles soient une bonne fois persuadées qu'elles n'iront jamais à la perfection où elles aspirent , qu'elles ne rendent à un directeur l'obéissance la plus soumise par un renoncement total de leur propre volonté et par une continuelle dépendance dans les moindres choses que leur condition et leur état peuvent souffrir.

Je n'ai pas ici dessein de m'étendre pour montrer la nécessité de cette obéissance dans le désir que ces âmes ont de se perfectionner ; car tous les livres en parlent si au long qu'il serait importun de rebattre une chose dont tout le monde est persuadé.

Dites-leur seulement, Théonée , que si leur obéissance n'est étroite, exacte et perpétuelle jusqu'à en faire à la majesté de Dieu de vivantes victimes, toutes leurs actions seront purement humaines et volontaires ; qu'elles perdront le fruit et la gloire du mérite , qui ne pourrait leur manquer si elles voulaient ; que leur volonté sera uniquement l'âme de tout ce qu'elles opèreront , c'est-à-dire , qu'elle en fera la peste et le poison.

Voilà les pertes considérables que feront toutes ces personnes , si elles ne sont pas entièrement immolées à l'obéissance , et ce sont les raisons qui prouvent qu'avec tous ces désordres et ces inconvéniens , elles seront incapables de faire aucun progrès dans la perfection , si elles ne s'étudient à obéir d'une manière qui puisse les faire mourir à elles-mêmes.

CHAPITRE III.

De la règle de la Providence.

La troisième règle que je vous propose , et qui est absolument nécessaire pour arriver à la perfection , est la règle de la Providence ; laquelle est vraiment une règle et ne peut être mieux nommée , parce que nous appelons règle ce qui dirige , ce qui donne de la rectitude et ce qui oblige constamment à faire quelque chose : or, remarquez, Théonée , que c'est cette aimable

Providence qui, comme une bonne mère, conduit toutes les actions et tous les pas de notre vie; que c'est elle qui y met la justesse et la droiture et que c'est elle qui nous impose incessamment la nécessité d'agir et de ne pas agir en cent occasions.

Il arrive quelquefois que les bonnes âmes ont des attachemens à l'exacte observance de leur règle écrite; Dieu rompt alors cet attachement par une règle supérieure qui est celle de sa providence, lorsqu'il fait naître des incidens inespérés, ou de conversation, ou d'affaires, ou de charité, dont on ne peut humainement se dispenser. La règle de l'obéissance est sainte et vous vous formez sur elle avec repos pour faire toutes choses, comme si elles vous étaient ordonnées de la bouche de Dieu; un directeur parle, et vous volez où il vous appelle; mais l'obéissance ne parle plus quand la Providence se déclare, car elle ruine tous les projets et tous les ordres d'un supérieur, par la maladie d'un inférieur, par quelque empêchement indispensable des causes secondes, par la mort, en un mot, par quelque nécessité qui n'est point prévue. C'est ainsi que cette règle de la Providence anéantit toutes les autres quand il lui plaît et doit être regardée comme la première de toutes les règles de notre vie.

C'est pourquoi je vous fais voir la pressante et la sainte nécessité qu'a toute personne de se soumettre à la règle de la Providence et de respecter avec amour tous ses ordres qui nous sont signifiés par les accidens nécessaires de la vie, si elle veut entrer sûrement dans les voies d'une solide perfection; et cette voie me semble si courte et si aisée, que l'âme n'a presque plus rien à faire, n'ayant qu'à se laisser simplement conduire au cours de la Providence, qui prend un soin particulier de tout ce qui la regarde.

§ I.

Ne vous révoltez donc jamais, Théonée, contre aucun événement de cette divine Providence, mais ajustez-vous à la règle qu'elle vous donne; car, sans parler du profond respect que vous lui devez, ne voyez-vous pas que c'est pour vous une nécessité d'en recevoir la loi. Vous pouvez, de quelque manière que ce soit, vous dispenser de la règle écrite et secouer le joug de l'obéissance; mais la règle de la Providence vous assujettit nécessairement. Il faut donc que tout au moins sa nécessité vous la fasse aimer, que vous lui laissiez régler toute la conduite de votre vie et que vous ne soyez pas comme ces rebelles qui se débattent contre la chaîne qu'il leur est impossible de rompre.

Mais ce qui doit encore vous assujettir avec amour à la règle et aux ordres de cette Providence, c'est qu'elle est juste, sans jamais être capable de s'égarer ; car il est de foi que tous les incidents nécessaires de la vie, qui vous arrivent par sa conduite, comme sont les pertes et les maladies, les persécutions et les délaissemens, sont absolument des arrêts du ciel. Votre règle écrite est louable ; celle de l'obéissance est sainte ; mais il n'est pas de foi que Dieu veuille l'une et l'autre. Et il est de foi que tous les événemens de la Providence sont des volontés absolues de Dieu : cela ne suffit-il pas pour y reposer avec bien de la douceur et de la paix et pour s'attacher amoureusement à cette divine règle ?

Toutes les autres règles ont leur temps : l'écrite a ses heures déterminées ; celle de l'obéissance est quelquefois long-temps sans parler et elle ne le fait qu'en de certains temps ; mais la règle de la Providence est de tous les temps, son cours n'étant jamais interrompu. Toutes les autres règles ont chacune leur lieu qui les borne dans leur exercice : l'écrite a ses lieux séparés et attachés à certaines observances, et celle de l'obéissance en a aussi de certains, où elle exerce particulièrement son empire ; mais la règle de la Providence est de tous les lieux du monde, comme de tous les temps. N'est-ce pas là une raison bien forte pour vous obliger de vous y soumettre, dans quelque âge que vous soyez et dans quelque lieu que vous vous rencontriez ?

Considérez encore que souvent vous n'avez aucune règle écrite, ou que vous êtes dans des circonstances qui ne vous permettent pas de la garder, et que vous manquez aussi très-souvent de la règle de l'obéissance pour être éloigné d'un supérieur, mais vous ne manquez jamais de la règle de la Providence qui subsiste toujours dans la perte et la ruine des autres, parce qu'elle subsiste par nécessité. Cela doit sans doute nous en faire aimer toutes les lois et nous y tenir attachés avec tendresse, comme à une bonne mère qui ne se sépare jamais de nous, puisque, lorsque toutes les autres règles nous abandonnent à nous-mêmes par leur perte, celle-ci ne cesse jamais de prendre soin de notre conduite.

Enfin, je vous exhorte, Théonée, à faire comme ces enfans à qui l'on donne à apprendre une leçon, et qui, pour cet effet, y portent sans cesse les yeux, la lisent et la relisent. Vous n'avez pas une moindre obligation d'avoir toujours les yeux ouverts et comme de lire incessamment cette grande règle de la Providence, afin d'apprendre les leçons qu'elle vous fait par ces conduites

continuelles. Car si vous ne vous accoutumez à y porter les yeux, reconnaissant que tous les évènements de la vie sont des effets de ses divins réglemens, savez-vous bien ce qui arrivera? C'est que dans tous les fâcheux incidens qui mortifieront vos inclinations, vous serez aussitôt troublé, et au lieu des soumissions profondes que vous devriez rendre aux ordres de cette Providence adorable, vous n'aurez pour elle que des révoltes. Pourquoi donc ne pas vous reposer dans son sein, puisqu'elle vous y embrasse et que vous ne pouvez jamais vous égarer sous la règle de sa conduite?

§ II.

Tous les raisonnemens que je vous ai faits jusqu'ici vous ont assez prouvé, comme je le crois, que personne ne peut avancer dans la perfection, qu'il ne soit assujetti à ces trois règles, à une règle écrite, à la règle de l'obéissance et à la règle de la Providence.

Ce que j'ai prétendu par là, est de ruiner le mauvais usage de votre liberté. Et 1° afin que vous ne disposiez pas par boutade et par humeur de toutes les actions du jour, j'ai voulu pour cela vous lier à une règle écrite; 2° afin que votre volonté ne vive pas en libertine et en indépendante, j'ai voulu aussi vous assujettir à la règle de l'obéissance; 3° afin que votre esprit ne soit pas dans la révolte et dans les murmures parmi les continuelles contrariétés de la vie, et pour vous y faire trouver votre calme et votre paix, aussi bien que votre profit, j'ai voulu vous assujettir à la règle de la Providence.

Voilà, Théonée, les fins que j'ai eues dans ce discours, que je veux néanmoins finir par la solution d'une difficulté qui pourrait vous rester, à savoir, s'il n'est point encore quelque autre règle à laquelle il faille s'assujettir pour avancer dans la perfection. Cela me donne ouverture pour vous traiter deux questions fort considérables dans la vie spirituelle: l'une, de la règle intérieure de perfection; l'autre, de ce qu'on appelle aide de perfection.

C HAPITRE IV.

De la règle intérieure de perfection.

Vous devez remarquer que les trois règles dont je vous ai fait l'exposition sont toutes extérieures: la première est sensible dans le réglement des actions du jour; la seconde dans la bouche d'un directeur; la troisième dans les divers accidens par lesque's

la Providence nous gouverne ; mais il y a encore une règle intérieure dont la connaissance n'est pas moins nécessaire que la perfection à laquelle elle conduit. Pour bien le comprendre, Théonée nous allons faire ensemble cinq démarches , où je pense que peu se réduire toute l'intelligence que vous pouvez en souhaiter.

1. Premièrement, je dis que cette règle intérieure n'est autre chose que l'attrait de l'âme ; mais ne pensez pas que j'aie ici à vous expliquer à fond la nature de cet attrait que vous pourrez voir au long dans le second tome des Maximes, livre troisième, où j'en fais expressément une maxime particulière ; je vous dirai seulement que cet attrait est une impression que Dieu fait dans l'âme , par laquelle elle se sent attirée à quelque chose de particulier, cela se faisant sans raisonnement, avec simplicité et d'une manière si occupante, qu'elle s'en sent partout pénétrée sans le vouloir. Or, cet attrait est ce que j'appelle la règle intérieure de perfection ; car, comme la règle extérieure est ce qui conduit tout le dehors, de même cet attrait est ce qui règle et qui détermine toutes les fonctions de l'âme , laquelle y porte toujours son regard comme sur un tableau , pour faire et pour opérer selon qu'il lui est représenté , ne voulant être réglée , dans toutes ses opérations, que par la voie secrète de cet attrait.

2. Je désire néanmoins, Théonée, que vous fassiez ici une sérieuse réflexion ; à savoir , que cet attrait et cette règle intérieure doivent toujours être d'accord avec la règle extérieure ; car comme la règle extérieure, soit écrite, soit de l'obéissance, soit de la Providence, est de l'esprit de Dieu ; si la règle intérieure, c'est-à-dire cet attrait, la contredisait, elle ne serait plus qu'une trompeuse illusion et non pas une inspiration divine ; autrement l'esprit de Dieu se combattrait lui-même. Par où vous découvrirez l'égarement de ceux qui se croient possédés de quelque attrait, lorsqu'en même temps ils enfreignent ou la règle écrite, ou l'obéissance, ou la Providence ; car il est certain que Dieu , qui est un esprit de vérité, ne révoque pas au fond de l'âme ce qu'il lui ordonne extérieurement par la sagesse de sa conduite.

3. Après cela, vous pourrez me demander si cette règle intérieure est d'elle-même nécessaire pour la perfection ; et je vous répondrai que, pour une exacte perfection, elle l'est entièrement, et que sans elle l'on n'y parvient jamais. Ne voyez-vous pas qu'il n'est rien dans le monde de parfaitement achevé, qui n'ait été soumis, ou qui ne le soit à quelque règle, soit dans les arts, soit dans les corps politiques ? Ne devons-nous donc pas dire, par le même principe, que la perfection de l'âme ne peut jamais être

ans son dernier achèvement , qu'elle ne soit formée sur quelque règle intérieure , comme sur un modèle ?

4. Mais vous pouvez encore me demander avec étonnement où vient qu'il y en a si peu qui connaissent cet attrait particulier et cette règle intérieure et qui découvrent en leur conscience ce trésor et ce mystère caché ? Il n'est pas difficile de vous satisfaire, Théonée , puisque la raison en est aussi commune que l'ignorance qu'en ont la plupart des âmes. C'est qu'ordinairement la conscience est dans le trouble et le mouvement , partagée en cent pensées différentes , et le plus souvent errante , dissipée , et éloignée d'elle-même ; d'ailleurs la voix de cet attrait intérieur ne parlant qu'au cœur , il n'est pas impossible que ces personnes ainsi penchées hors d'elles-mêmes , puissent la connaître et en entendre le langage ; car on ne peut que très-difficilement , comme dit un père , avec ce bruit extérieur et intérieur , entendre Dieu , quoiqu'il n'en soit pas éloigné.

5. Si donc le mal est si grand que cet attrait échappe d'ordinaire à nos connaissances , au moins apprenez-nous comment nous pourrions le découvrir. Pour moi , j'ai ce sentiment que vous ne pourrez jamais mieux y réussir qu'en vous étudiant à cette continuelle recollection dont je vous ai tant parlé dans le premier tome , au livre second ; puisque c'est elle qui , mettant le calme et la clarté dans l'intérieur , rend l'âme capable de voir et d'entendre cet attrait divin. Mais pour y ajouter quelque chose , soyez fidèle à agir selon toute la mesure de votre grâce présente , et à la remplir ; car rien ne vous attirera tant la communication et la vue de cette nouvelle grâce d'attrait , dont la première est comme l'invitation et l'appât , et celle-ci est comme le fruit et la conquête. Et pour cet effet ne soyez jamais , Théonée , de ces âmes impatientes et curieuses qui , ne pouvant se reposer dans l'état présent de leur grâce , cherchent toujours des nouveautés avec empressement , comme pour y trouver leur repos , selon la pensée de saint Laurent Justinien , car cette curiosité est le poison le plus dangereux de la vie intérieure , empêchant , pour ainsi dire , la grâce présente de parvenir à sa maturité et à toutes les fins qu'elle prétend , de sorte que les choses qu'on recherche ne sont plus qu'une vaine satisfaction de l'esprit.

6. Ayant été assez heureux pour découvrir en vous ce divin attrait de la grâce , vous pouvez encore attendre de moi que je vous dise la manière dont vous devez vous y accommoder : la voici , Théonée , en peu de mots. 1° Ne faites presque rien en ce temps , mais tenez-vous intérieurement en esprit de révérence ,

de soumission et de simplicité et abandonnez votre âme à l'impression que vous sentez, vous dépouillant absolument de tous les soins dont elle pourrait s'occuper. 2° Apprenez à vous laisser aller à cette grâce d'attrait, selon les accroissemens et les diminutions de son opération qui n'agit pas toujours d'une même force ; car tantôt elle est plus pénétrante, tantôt elle est moins active ; c'est à vous de n'y rien mettre de votre part ; mais de vous y laisser conduire avec beaucoup de simplicité. 3° Soyez tellement lié à ce attrait, que cela se fasse avec grande indifférence et que vous soyez également prêt à en ressentir la présence et la privation et mettez-vous ainsi au-dessus de toutes vos opérations, ne vous tenant uni qu'à leur principe.

Vous voilà maintenant, Théonée, assez bien instruit, comme je crois, de cette règle intérieure de votre perfection ; mais, pour terminer cette question, je veux éclaircir un doute qui peut naître dans votre esprit, à savoir, si les personnes de grande vertu ne sont pas aussi une juste règle de perfection ; car il semble qu'il n'est rien qu'on recommande avec tant de soin, pour entrer dans les saintes voies, comme de se mettre devant les yeux les personnes dont la vertu est plus exemplaire et plus éclatante ; c'est à quoi tous les spirituels et tous les livres nous exhortent incessamment.

CHAPITRE I.

De l'exemple et de l'aide de la perfection.

Je ne dispute pas ce qu'on dit, Théonée, qu'il faut se proposer les personnes les plus signalées en vertu, pour s'exciter à la pratique des vertus ; mais je nie qu'elles doivent être l'exemple de votre perfection. Je vous prie de faire ici avec moi une distinction exacte ; car il y a de la différence entre être un aide pour la perfection et être un exemple de perfection : l'on appelle un aide de perfection, ce qui sert ou de motif, ou de reproche, pour nous obliger à y travailler avec courage ; et c'est ce que sont les personnes rares en vertu, que l'on se met devant les yeux pour piquer sa lâcheté et pour s'enflammer à bien faire, en les imitant dans les voies de la perfection, mais l'on appelle un exemple de perfection l'idée et le modèle qu'on doit exprimer en soi-même, de sorte que votre perfection, Théonée, ne soit qu'une expression de l'exemple que vous vous proposez, et que vous voulez parfaitement imiter ; et c'est en ce sens qu'il faut dire que toutes les personnes vertueuses ne doivent pas être les modèles de votre perfection. Car quel désordre serait-ce, si vous prétendiez que la per-

fection d'un tel fût la vôtre, et qu'elle en fût toute la règle ? Pour moi, j'y remarque des inconvéniens très-considérables, et je crois qu'il est même souvent très-pernicieux d'agir par exemple, quand on se donne à Dieu.

§ I.

Car, soit que vous soyez fervent ou languissant dans les voies de la vertu, il est fort naturel qu'agissant par exemple, vous vous proposiez tout ce qui est extrême, l'esprit humain cherchant toujours ce qui favorise le plus son inclination. Je veux donc que vous soyez une personne transportée de ferveur ; il est évident qu'alors, ayant pour maxime de vous régler et de vous former sur l'exemple de quelque autre, vous ne voudrez qu'un exemple extraordinaire et remarquable par des choses éclatantes, aspirant à faire aussi de vous-même une personne extraordinaire.

Ce désordre n'est que trop commun : car enfin n'est-ce pas sur cette mauvaise conduite que nous voyons tant de jeunes esprits, qui ayant lu les merveilles des vies des saints et des saintes, et les rares voies par où Dieu les a conduits, contrefont les Thérèse et les Catherine de Gènes, et se veulent, avec une extrême vanité, introduire dans leurs voies et dans tous leurs états ? Le siècle est si plein de ces illusions, que les femmes surtout se persuadent assez facilement qu'elles peuvent passer dans toutes les dispositions des âmes élevées, dont elles lisent ou entendent les rares faveurs, comme si c'était là l'exemple et le modèle de leur conduite.

N'en imitez pas l'égarement, Théonée, et quelque ferveur que vous ayez, ne regardez jamais ces personnes extraordinaires comme des exemples de votre perfection, mais comme les objets de vos admirations. Autrement vous seriez du nombre de ceux dont parle saint Bernard (1) qui ne sont fervens qu'afin d'éclater, montrant par là que leur ferveur n'est qu'une vaine passion de paraître.

Mais supposons que vous marchiez avec langueur dans le chemin de la vertu, je dis que vous ne serez pas moins égaré, si vous avez encore pour maxime de vous régler sur l'exemple d'autrui ; parce que votre disposition languissante vous fera aussitôt regarder l'exemple qui la favorise davantage : vous en couvrirez votre langueur avec une adroite malice, disant : Pour moi, je n'ai pas assez de présomption pour prétendre mieux faire qu'une telle personne ; je ferai toujours bien si je suis aussi bonne qu'elle, et je

(1) In Nat. Joan. Bapt.

penserais faire un grand péché, si je croyais qu'elle fût un exemple qui ne fût pas digne que je l'imitasse. O le beau prétexte, Théonée, pour se tromper doucement, et pour couvrir sa lâcheté d'un exemple capable de l'entretenir et de la fortifier !

§ II.

Je veux encore vous convaincre de cette vérité que vous ne devez prendre personne pour l'exemple de votre perfection particulière, en cherchant la preuve jusque dans son principe.

Je ne veux pourtant vous le faire voir que d'une manière abrégée, par la considération de la gloire du paradis. Car cette gloire des âmes est toute différente, comme une étoile diffère en clarté d'une autre étoile ; et par conséquent, en ce monde les mérites sur lesquels cette gloire est fondée doivent être différens aussi bien que la grâce sanctifiante, qui fait la perfection de l'âme et la mesure de la récompense éternelle. Si ces principes sont véritables, il ne l'est pas moins, Théonée, que votre perfection ne peut être que la vôtre, non plus que la gloire qui vous est destinée ne peut être celle d'un autre.

Cela étant, voyez, je vous prie, si c'est bien s'y prendre que de se proposer qui que ce puisse être pour exemple de sa perfection ? Voyez si ce n'est pas aller contre l'ordre de Dieu, et, par un renversement de ses desseins, vouloir une différente perfection, et une gloire différente de celle qu'il a arrêtée de toute éternité ? C'est à quoi l'on ne pense pas, Théonée, et c'est aussi ce qui fait que, pour se perfectionner, l'on s'attache à de certains exemples, avec autant de désavantage pour son âme que d'inconsidération.

§ III.

Mais j'ai une raison plus plausible à vous apporter sur ce sujet, qui vous découvrira quelque chose que j'estime qui ne vous sera pas inutile pour les voies de l'intérieur. Je vous le répète donc, que personne ne doit être l'exemple de votre perfection ; parce que plusieurs choses, qui sont bonnes dans un autre, ne vous seront pas bonnes : car enfin celui que vous vous proposez pour l'exemple de votre perfection, sera si vous voulez, dans les jeûnes, dans les austérités, dans la profonde retraite : et que penseriez-vous faire, Théonée, si vous prétendiez avoir comme lui ce point de perfection ? Vous seriez peut-être l'indiscrétion du monde la plus grande ; car il a des forces pour suffire à toutes ces austérités du corps, et le vôtre est faible et plein d'infirmités ; il a un appel de Dieu pour cela, ayant un fond capable de ces rigueurs, et je dois

croire que vous n'y avez point d'appel, puisqu'il ne vous y a point préparé par des forces proportionnées. Ces choses donc, qui sont bonnes et louables dans celui que vous prenez pour votre exemple de perfection, cessent de l'être dans vous.

Je dis même que bien des choses se feront avec beaucoup de simplicité et sans malice dans celui que vous avez pour exemple, lesquelles seront criminelles dans vous si vous les faites. Il pourra être un peu trop ouvert, trop facile à parler, moins juste en tousses mouvemens; il fait tout cela innocemment, car il n'a point de lumière pour le contraire, ni de grâce qui le presse d'avoir une plus grande retenue en tout son extérieur; mais vous, Théonée, ayant des vues qui vous disent toute autre chose, et qui vous représentent la continuelle captivité, l'exacte circonspection; l'extérieur toujours juste que Dieu veut de vous, vous seriez coupable si vous pensiez vous régler sur l'exemple de cette personne. C'est à ce sujet que peuvent, ce me semble, parfaitement se vérifier les paroles d'Isaïe, que le bien est un mal, et que le mal est un bien : cela veut dire que ce qui est innocent dans cet autre, devient un mal dans vous; et que ce qui est un mal dans vous, est innocent dans sa personne.

Tout cela vous oblige à prendre la règle et l'exemple de votre perfection de votre attrait, sans vous laisser persuader mal à propos que vous deviez et que vous puissiez même prendre cette règle hors de vous-même, et sans confondre jamais l'exemple de perfection avec l'aide de perfection.

MAXIME VII.

Les personnes qui commencent et qui ont beaucoup de ferveur doivent s'observer, et ne se produire pas sitôt au dehors.

Les personnes zélées que le cœur et le feu de l'esprit portent incontinent à tout ce qui est de bien, ne me seront peut-être pas favorables dans cette maxime; mais je ne laisserai pas d'en souffrir tout ce qu'il leur plaira, pourvu que j'aie toute liberté de dire ce que je croirai pouvoir être utile sur une matière de cette conséquence. Oui, Théonée, comme je n'ai que vous seul à former, c'est aussi vous seul que je veux satisfaire, sans prétendre néanmoins mécontenter personne : si d'autres que vous veulent prendre quelque part à ce discours, j'en serai trop satisfait et trop honoré; et j'aurais bien de la joie de pouvoir contribuer en quelque chose à bien ménager l'ardeur de leur zèle, et à les avancer dans le chemin de la perfection.

Mais après tout, c'est à vous principalement à qui je parle ! et si, dans toutes ces maximes, je m'adresse toujours à vous, je veux tellement le faire dans celle-ci, que je ne m'en éloigne pas d'une parole. Je suppose donc que vous êtes jeune, que vous commencez à vous donner à Dieu, et que vous avez un grand zèle pour secourir le prochain : mais dites-moi, je vous prie, dans ces nobles transports que l'esprit de la grâce vous donne pour le prochain, avez-vous bien considéré qu'une des adresses les plus cachées du démon, est d'inspirer à ceux qui commencent une certaine impatience, de s'employer à ce saint exercice. Il est pourtant vrai que c'est une de ses plus adroites malices, quoique la ferveur dont vous avez été rempli ne vous ait pas permis d'y faire réflexion.

Je la fais donc pour vous, et je vous dis que cet esprit ténébreux transformé en ange de lumière vous mettra dans l'esprit tant de louables prétextes de ne pas laisser votre zèle inutile, que vous en serez facilement emporté si vous n'en êtes prévenu. Vous direz que la charité de Jésus-Christ vous presse, que ce feu divin ne peut plus se retenir dans votre poitrine, qu'il y a une obligation de conscience de ne pas courir au besoin de ses frères, et qu'il faut un peu s'oublier soi-même pour ne pas tant différer de tendre la main à la nécessité des autres. Il vous trompera, Théonée, croyez-moi, si vous l'écoutez ; mais j'espère que vous ne le ferez pas, et que vous n'imiterez pas ceux qui s'en laissent séduire.

Je vois bien que vous désirez déjà savoir de quelle manière on doit se produire au dehors, et quelles sont les personnes, parmi celles qui commencent, qui se portent ainsi avant le temps à secourir leur prochain. Je vous réponds que ces emplois sont de quatre sortes : 1° les missions ; 2° les confessions et la conduite des âmes ; 3° les conférences spirituelles ; 4° les œuvres de charité à l'égard des misérables. Là-dessus je vous montre trois choses : 1° les raisons qui prouvent que vous ne devez pas sitôt vous y exposer ; 2° les grands inconvéniens qui en arrivent ; 3° et quelques avis ensuite sur ce sujet.

CHAPITRE PREMIER.

Les raisons pour lesquelles les personnes qui commencent ne doivent pas sitôt se produire au dehors.

Je veux donc maintenant que, n'ayant donné à l'étude de la vertu que très-peu de temps et d'années, vous soyez néanmoins plein de saintes ardeurs, rempli de lumières, et tout porte à faire voir et à communiquer au dehors les grâces que Dieu vous a faites.

Je vous demande d'abord si en vérité vous pouvez être capable de faire du bien aux autres, vous qui avez à peine commencé à vous en faire à vous même. J'avoue que je trouve en vous beaucoup de ferveur, de belles connaissances, du goût de Dieu, une riche volonté, et même de la mortification : mais où sont vos vertus, et depuis quand les auriez-vous ? J'en vois bien les semences, mais elles n'ont pas encore eu le temps de croître ; je vois bien quelque commencement, mais je ne vois encore rien d'achevé. Étant donc si peu formé, comment serait-il possible que vous puissiez former les autres ? Et n'ayant encore rien de solide, comment pourriez-vous leur servir d'appui ? Hélas ! Théonée, vous n'avez encore qu'une légère couleur de la vertu, vous n'avez qu'un peu de son odeur, et vous penseriez en pouvoir faire part au prochain ? Vraiment, il serait à une bien mauvaise école, où le maître ne serait qu'un novice. Il faut donc que vous donniez plusieurs années à la retraite, pour faire mûrir, pour ainsi dire, vos ferveurs et vos vertus, avant que vous soyez capable de les engendrer dans les cœurs des autres.

J'ajoute que ceux qui se communiquent au prochain par la voie du zèle, soit dans les missions, soit dans les confessions et les directions, soit dans les entretiens, soit dans les œuvres de charité, doivent abonder dans les choses dont ils veulent faire communication ; car s'ils n'en sont pleins eux-mêmes jusqu'à ne s'en pouvoir épuiser, savez-vous ce qu'ils feront ? ils imiteront ces mères qui se vident de leur lait pour leurs enfans et n'en gardent point pour elles. Voilà où vous en serez réduit, Théonée, si vous vous produisez avant le temps ; ah ! tout ce que vous avez de bien est encore si petit, que bien loin d'en abonder, vous n'en avez pas seulement pour suffire à vous-même ; que feriez-vous donc en vous donnant aussitôt au prochain, sinon de vous vider comme une mère indiscreète et peut-être de vous perdre en sanctifiant les autres ? Car comment pourriez-vous avoir acquis de quoi enrichir les âmes, ayant si peu pratiqué l'exercice de la mortification et des vertus ? Cela n'est-il pas vrai ? Vous êtes obligé de l'avouer, et vous ne pouvez le nier sans contredire vos propres lumières.

Mais vous n'aurez peut-être pas fait réflexion que, pour se produire au-dehors avec sûreté, il faut que votre âme ait acquis une habitude d'union avec Dieu assez familière ; car, pour avoir quelque sainte pensée qui vous y attache, lorsque vous commencez à entrer dans ces voies, et quelque ferveur qui semble vous transformer tout en Dieu, vous n'y êtes pourtant pas encore bien éta-

bli, et vous êtes semblable à une fleur à qui il ne faut qu'un souffle de vent pour en effacer la beauté et pour l'arracher du sein de la terre. Il faut une union bien fondée, qui ait pris de long-temps ses racines, et qui puisse soutenir comme les cèdres toute la fureur des vents, c'est-à-dire toutes les épreuves qui se rencontrent dans le commerce des créatures; et la vôtre est si faible, qu'elle peut se rompre facilement; car quel temps lui avez-vous donné pour avoir de la consistance et de la vigueur? Non, vous êtes comme les autres, à qui il faut passer par bien des voies avant que de parvenir à celle de l'union; et vous oseriez maintenant vous exposer aussitôt avec un si faible appui aux hasards des communications et des occupations agissantes? Ce serait une témérité dont les suites pourraient être très-funestes.

Vous n'y tomberez pas, Théonée, je m'assure, si vous considérez bien la nature de ces ferveurs et de ces vertus naissantes, telles que sont les vôtres. N'avez-vous pas quelquefois vu de la semence jetée seulement sur la surface de la terre, qui ne l'a pas encore reçue bien avant dans son sein? il ne faut qu'un orage pour la dissiper; les oiseaux du ciel la peuvent enlever, et les passans la fouler aux pieds. Voilà ce que sont vos vertus, qui ne font encore que d'éclore; elles ne sont, pour ainsi dire, qu'à la surface de votre conscience, où elles ne sont pas encore entrées pour se fortifier et pour s'enraciner. Hélas! il ne faut qu'un peu d'occupation au-dehors pour les étouffer et pour perdre toutes les belles espérances d'une sainte moisson. Après cela, Théonée, voyez si vous pouvez judicieusement vous exposer sitôt au grand jour.

Enfin, je n'ai plus qu'un mot à vous dire là-dessus, jugez vous-même si vous pourrez y répondre. C'est une chose très-constante, que les personnes qui ont déjà passé plusieurs années dans l'exercice de la vertu, et qui comprennent ce que c'est que de traiter avec le monde, ont bien de la peine à sortir de leur retraite et en ont encore davantage à se conserver parmi les créatures; et quand elles peuvent en sortir avec pureté, elles mettent cela au nombre de leurs grandes victoires: et vous, Théonée, qui n'êtes pas encore bien établi dans la vertu, vous croirez pouvoir vous jeter avec assurance dans tous les emplois extérieurs. Ah! sans doute, vous m'avouerez que ce serait une grande témérité de le croire et une témérité beaucoup plus grande encore de le faire; car vous devez plutôt imiter l'exemple de ceux qui reculent et qui tremblent avant que de se produire, que d'écouter la ferveur qui vous y pousse.

CHAPITRE II.

Les inconvéniens qu'il y a de se produire au dehors avant le temps.

Si vous n'êtes pas encore assez persuadé que vous ne devez point sortir de votre retraite et que le temps n'est pas venu de courir au besoin de votre prochain, appliquez-vous donc, Théonée, à tous ces emplois extérieurs, puisqu'il est si difficile de retenir le feu de votre zèle, et donnez toute l'étendue à votre activité ; mais souffrez aussi que je vous montre tous les inconvéniens et les désordres où vous tomberiez infailliblement.

Si vous travaillez au salut des âmes dans les missions et dans les prédications, quelles fautes n'y ferez-vous pas, n'ayant encore ni expérience ni vertu pour suffire à cet emploi ? L'on y travaille presque sans repos tout le jour, qui n'est pas ordinairement assez long pour contenter la dévotion et l'ardeur des peuples ; et toutes les forces du corps et de l'esprit y sont dans une application continue : et vous pensez qu'une vertu tendre comme la vôtre puisse s'y conserver ; c'est ne pas comprendre que les hommes de Dieu et d'une vertu consommée n'en ont pas encore assez pour s'y tenir dans le recueillement et pour ne pas s'oublier eux-mêmes, pendant qu'ils travaillent à la sanctification des autres. Savez-vous bien ce que vous y ferez ? Je veux que les âmes soient touchées de votre zèle et que vous travailliez avec beaucoup de fruit à leur conversion ; mais votre esprit se perdra dans la dissipation, votre âme sera sans aucune union avec Dieu, votre grand feu ne sera plus que le feu naturel d'une personne qui travaille purement en homme, parce que votre vertu n'a pas encore acquis assez de force pour soutenir un si grand poids. Il est encore inévitable que vous y ferez bien des indiscretions, car cet emploi ne demande pas moins d'expérience et de tête que de vertu, soit que vous en fassiez trop en prodiguant vos forces, soit que vous fassiez les choses à contre-temps, soit que vous intimidiez et que vous troubliez mal à propos les consciences, par les transports de votre zèle. Toutes ces choses veulent un esprit bien préparé, qui, avant que de s'y engager, ait considéré long-temps avec beaucoup de maturité ce qu'il avait à faire : et vous, Théonée, vous vous y porterez, vous contentant de quelque année de réforme et de retraite : je ne crois pas que vous puissiez vous y résoudre, et je suis assuré que vous écouterez les avis de celui qui s'est tout consacré à votre instruction.

Je veux maintenant que vous soyez dans le travail des confes-

sions et dans la conduite des consciences ; sachez que vous ne serez pas plus heureux pour y réussir : vous y donnerez tant de décisions hardies, n'y suivant que l'ardeur de votre volonté et de votre zèle ; vous vous laisserez surprendre facilement aux belles lumières qui vous seront communiquées ; vous condamnerez avec tant de liberté toutes les autres conduites qui n'auront pas la sévérité de la vôtre ; vous vous persuaderez que, pour avoir extérieurement un petit air de réforme, quelques œillades et quelques soupirs jetés au ciel à propos, et quelques beaux termes spirituels qui se prononcent avec douceur et avec dévotion, le temps est venu de vous produire et d'être un confesseur et un directeur considérable.

Ne sont-ce pas là de grands abus ? Et comment, Théonée, pourriez-vous les éviter ? Car cet emploi de confession et de direction veut une science très-intime des choses spirituelles ; et quand vous êtes-vous donné le temps de l'apprendre ? Ne vous y trompez pas ; cette sorte de science ne s'apprend pas pour avoir fait quelques retraites, pour avoir pris un habit réformé, pour savoir quelques termes beaux et lumineux de la spiritualité, et quelques manières de parler de la vie mystique, cette science est l'effet d'une longue expérience du cœur et d'une grande familiarité avec Dieu ; et vous croiriez l'avoir par l'exercice intérieur de si peu de temps, et d'une si courte solitude, que la seule impatience de votre zèle vous fait quitter ? Vous voyez bien qu'avec cette ignorance vous ne devez espérer que ténèbres, qu'égaremens et qu'illusion dans la conduite des âmes.

Je vous considère encore dans les conférences spirituelles où vous porte votre attrait, dites-vous, à cause de la plénitude des lumières et des sentimens que Dieu vous communique : contentez-vous donc, Théonée, et dilatez votre cœur dans cet emploi, puisque vous le voulez. Mais considérez, je vous prie, les immortifications que vous y commettez. Si vous ne voulez point fermer les yeux à la vérité, je suis assuré que vous y découvrirez un esprit vain à produire de belles conceptions et à faire voir de nouvelles idées de vie intérieure que l'on n'a point encore lues ni entendues, une affectation à dire les choses spirituelles d'un ton dévôt et à les embellir de nouveaux mots ; des démonstrations épanchées que vous faites de la douceur et de l'onction dont vous paraissez être plein ; un empressement extraordinaire à chercher les personnes qui passent pour être fort spirituelles ; des entretiens infinis qui vont bien au-delà du nécessaire ; une étrange facilité à porter jugement dans les entretiens de ceux qui sont spirituels

et de ceux qui ne le sont pas, de ceux qui sont éminens dans la vie mystique et de ceux que l'on ne compte qu'entre les bonnes gens. Ne serait-ce pas là un bel effet, Théonée, de vos ferventes communications ? car voilà comme se passent d'ordinaire les conférences spirituelles, quand les esprits y sont portés par les nouvelles ardeurs de leur dévotion. Voilà les désordres dans lesquels tombe une vertu naissante quand elle sort d'elle-même, et, au fond, vous cherchez plutôt à découvrir ce que vous êtes et ce que vous valez, qu'à faire connaître les dons de Dieu.

Mais enfin je vous demande ce que vous deviendrez, si vous vous jetez dans toutes les œuvres de charité : je sais bien que vous avez beaucoup de zèle, et que les misères du prochain vous touchent et vous attendrissent extrêmement, et que vous vous sentez pressé du désir de le secourir ; mais après tout, le soin que vous avez des autres ne doit pas vous faire abandonner celui que vous devez avoir de vous-même. Faites-donc, Théonée, une sérieuse réflexion sur vous, et vous verrez que ces hôpitaux, ces prisons et ces misérables abandonnés, vous laissent un esprit toujours empressé ; que votre âme est dans une éternelle dissipation, et aussi peu unie à son Dieu, que celle de ceux qui sont dans les embarras du monde ; que souvent vous vous acquittez fort mal de vos exercices spirituels, afin de secourir tant de pauvres qui vous tendent la main, dites-vous, dérochant ainsi à votre âme ce que vous lui devez au préjudice de toute la terre ; qu'on vous trouve partout, que vous courez de tous côtés, jusqu'à en perdre la modestie ; que vous allez de maison en maison, et souvent avec importunité, afin de trouver de quoi suffire à vos charités ; que dans la prière et dans l'oraison tous ces objets et tous ces soins sont les choses qui vous occupent uniquement. Hélas ! que de misères, et que vous auriez bien besoin de soulager plutôt les maladies de votre âme, puisque vous êtes le premier de tous vos malades. Il faut donc, Théonée, plus de force de vertu que de corps, pour vaquer à un emploi qui est de lui-même si dissipant ; et vous n'ignorez pas que la vôtre n'a que du feu et de l'ardeur, et qu'elle manque de cette fermeté, sans laquelle elle ne peut se conserver parmi tant d'occupations extérieures.

Que si ce que je viens de dire n'est pas encore capable de vous convaincre l'esprit, je vous avertis très-sérieusement que vous êtes en danger de tomber en quelque égarement très-considérable, si, sortant avant le temps de votre retraite, et n'écoutant que les premières ferveurs de votre dévotion, vous venez à vous épancher, ou dans les missions, ou dans la conduite des âmes, ou dans

toutes les communications spirituelles, ou dans les œuvres de charité. Je pourrais vous montrer les chutes funestes qui en arrivent, mais c'est assez pour vous que je les prévienne et que je vous en avertisse, afin que vous n'y tombiez pas.

Ne vous exposez donc pas, mon cher Théonée, que votre vertu n'ait acquis auparavant quelque maturité, ou bien vous feriez comme celui qui se jette en pleine mer avec un petit esquif pour y faire naufrage, ou comme ces petits oiseaux qui, n'ayant que des ailes naissantes, et voulant prendre le vol, retombent aussitôt à terre par une chute qui leur coûte la vie, ou comme celui qui n'ayant pas été assez bien dressé au combat, et, se jetant dans la mêlée, vient à tomber sur la place.

Avis sur ce sujet.

Je veux finir par quelques avis fort utiles qui pourront vous servir de règle et comme de frein pour arrêter vos grandes ferveurs.

1. Il n'est point d'homme sage, il n'est point de saint, quelque élevé qu'il puisse être, qui ne craigne quand il est obligé de sortir de sa retraite et d'entrer dans le commerce du monde, parce qu'il connaît les hasards où l'on a coutume de s'exposer ; il sait les accidents qui en arrivent très-souvent ; il n'ignore pas que les vertus les plus fortes y ont toujours de quoi se défier d'elles-mêmes, et il connaît ses faiblesses particulières ; c'est ce qui fait qu'il ne se produit jamais qu'avec crainte ; jugez donc si vous devez être précipité à le faire, vous qui n'êtes ni saint, ni bien fondé encore dans la vertu ; tremblez plutôt, quand vous serez obligé de vous produire par nécessité.

2. Lorsque l'on sent je ne sais quelle inclination secrète de sortir de sa retraite, quoiqu'elle soit colorée de spécieux prétextes pour le bien du prochain : mon Dieu, Théonée, qu'il faut s'en défier, et que l'impatience cachée de la nature, qui ne peut se voir renfermée et comme ensevelie dans la solitude, sait bien s'autoriser de beaux motifs pour s'en retirer ! S'il est donc vrai que quelque inclination louable que l'on sente à se produire, en quelque âge que ce soit, elle doit être toujours suspecte ; quelle défiance ne devez-vous pas avoir, lorsque vos ferveurs vous échauffent et vous pressent incessamment de vous donner de l'emploi parmi le monde ?

3. Toutes les personnes qui ont un soin particulier de leur propre perfection, ne se produisent jamais au dehors, que l'obéis-

sance ne leur en fasse un commandement, ou que la nécessité ne les y oblige, ou que quelque charité pressante ne les y attire ; ce sont les règles de leur sortie comme de leur sûreté. S'il faut des raisons si importantes pour quitter sa retraite, et si la vertu la plus consommée n'en est pas une assez forte pour se produire de soi-même, quel jugement devez-vous porter de la ferveur d'une personne qui commence, lorsqu'elle se sent portée à s'épancher au-dehors, dans les plus saints exercices.

4. Toute personne, quand elle connaît, par sa propre expérience, que ses occupations extérieures les plus saintes et les plus louables lui sont un empêchement infailible à sa sanctification, et que sa vertu s'y diminue, est obligée pour lors de se dégager et de retourner à sa retraite : pensez là-dessus, Théonée, quelle est votre obligation, de vous retenir encore long-temps sans vous produire, puisqu'une vertu naissante comme la vôtre ne peut s'exposer qu'elle ne s'y épuise et qu'elle n'en souffre de grands désavantages.

LIVRE V.

SUR DIVERSES PASSIONS DE L'ÂME.

MAXIME PREMIÈRE.

La modestie est un puissant moyen pour vaincre ses passions.

Entre les moyens que nous avons pour dompter nos passions, je trouve qu'il y en a de trois sortes, dont l'usage n'est guère moins commun que la connaissance. Les uns sont comme des remèdes spécifiques, qui sont tellement proportionnés à certaines maladies de l'âme, et à quelques passions particulières, qu'ils seraient souvent ou nuisibles ou inefficaces, si on les appliquait à d'autres. Car il y a de certains remèdes pour l'orgueil, qui ne sont point pour la colère, et d'autres pour la colère, qui ne peuvent s'appliquer à vaincre l'intempérance.

Les seconds moyens dont on use pour la victoire de ses passions, peuvent se ranger entre ceux que chaque directeur prescrit, selon ses conduites particulières : car tous n'ayant pas les mêmes voies pour mener une âme à la sainteté, ils prennent aussi de différentes manières pour faire mourir les passions ; de sorte que chacun suit en cela le jugement qu'il porte de la bonté des moyens, les proportionnant aussi à la connaissance qu'il a des sujets, et à la qualité de leur corruption et de leur tempérament.

Les troisièmes moyens ont quelque chose de meilleur que tout ce que je viens de dire ; ce ne sont plus les effets d'une invention humaine , et d'un cœur saintement animé contre lui-même ; mais ces moyens sont purement animés du Saint-Esprit , qui suggère à l'âme dans l'occasion et dans le moment , ce qu'elle doit faire pour se surmonter ; et c'est de là que nous voyons des personnes si ingénieuses à trouver cent nouveaux moyens de mortifier leurs passions ; cette sainte adresse ne vient que de l'inspiration de l'Esprit Saint , qui seconde en cela leur ardeur et leur fidélité.

Pour ce qui est de la nature de ces moyens, vous saurez, Théonée, que les uns sont violens et fort durs à la nature , et que si les passions ont beaucoup de vivacité et de feu , les remèdes qu'on apporte n'ont pas moins de force ; de sorte que le combat est fort rude , parce que le moyen qu'on apporte pour se dompter est violent. Les autres ne sont pas si facilement compris de tout le monde , soit parce que l'usage n'en est pas ordinaire , soit parce que leur manière choque le sens des particuliers , soit parce qu'on n'en a jamais eu l'expérience.

Il y a encore d'autres moyens pour vaincre les passions ; mais ils ne sont propres que des âmes fortes et généreuses , qui ont déjà beaucoup avancé dans la vertu ; parce qu'elles prennent des voies si rudes et si déterminées , tant intérieures qu'extérieures , que les combats qu'elles livrent pour dompter leurs passions sont autant de victoires signalées.

Je laisse donc tous ces saints artifices , dont on se sert pour tranquilliser son âme , et qui se trouvent en tant d'excellens livres , afin de vous en proposer maintenant un particulier : la matière en est très-commune , mais peut-être que l'application vous en semblera bien nouvelle ; et parce que le sujet en est très-facile , vous aurez bien de la joie de pouvoir dompter vos passions par un moyen qui vous coûte si peu.

Ce moyen est la modestie et une juste et constante modération de tout l'extérieur , que je pense n'être pas moins efficace pour calmer ses passions , qu'elle a de douceur et de facilité. L'on travaille à chercher toutes les manières imaginables de se surmonter ; l'on en trouve de bonnes et d'excellentes je le confesse ; mais on les prend ordinairement hors de soi ; et pourquoi , Théonée , le prendre hors de soi-même , puisque l'on trouve en soi ce qui peut suffire à un si louable dessein ?

Tous les autres moyens de vaincre ses passions ne sont pas universellement au goût de tout le monde ; il y en a dont la rigueur rebute les esprits ; il y en a d'autres dont la nature et la nécessité

ne sont point comprises : il y en a encore dont l'usage n'est que pour les grandes âmes : mais la modestie est un moyen si naturel, qu'elle n'ayant point tous ces désavantages, l'on est inexcusable, si l'on refuse de s'en servir ; car elle n'a rien de rude ni de capable d'effrayer un esprit ; il n'y en a point qui n'en comprenne facilement la nature ; elle est un moyen également propre pour les plus grossiers et les plus spirituels. Cela ne prouve-t-il pas que personne ne peut se dispenser de prendre la voie de la modestie, pour vaincre la loi à ses passions ?

Je ne doute point que plusieurs ne s'élèvent contre le moyen que je présente pour dompter ses passions, parce qu'il n'est pas si commun de ceux qu'on propose d'ordinaire, comme si la nouveauté devait faire qu'une chose dût être rejetée : mais je les prie de ne point se révolter contre ce que je viens de dire, que je n'aie fait une juste exposition de mes pensées.

CHAPITRE PREMIER.

Diverses espèces de modestie.

Mais afin de ne pas prendre pour la modestie ce qui n'en a que l'apparence, il faut faire ici une exacte distinction de toutes les espèces de modestie, pour rejeter celle qui est indifférente ou criminelle, et m'arrêter à celle que je vous propose ici, comme le plus sûr remède pour guérir le trouble des passions.

Vous saurez qu'il y a une modestie purement naturelle, qui est fondée simplement que sur la complexion ; car on en remarque assez, en qui l'extérieur et les dehors sont si bien composés, quoique sans affectation et sans étude, que vous ne les voyez jamais se dérégler. Ne vous y méprenez pas, Théonée, ce n'est point un effet de leur vertu ni d'aucune attention qu'ils fassent, pour se tenir toujours en devoir ; les personnes peu éclairées, et les âmes innocentes, y sont trompées, admirant ce qui ne mérite pas plus d'admiration qu'une belle peinture, car toute cette modestie n'est qu'un effet de leur froideur naturelle ; et ce leur vaudrait une sorte d'impossibilité d'être immodestes, quand même ils le voudraient, n'étant presque pas plus libres de perdre leur modestie que leur tempérament : et ainsi on ne peut les louer qu'à l'erreur d'être modestes, non plus qu'ils ne peuvent s'en flatter avec vanité. Cette modestie ne peut donc rien faire pour la victoire des passions, puisqu'elle est sans âme et sans vie ; elle est même d'ordinaire un grand obstacle, parce que c'est une

belle apparence , et comme un voile qui couvre des passions endormies , et qui en entretient paisiblement la corruption.

Nous découvrons encore une autre espèce de modestie ; c'est celle qui est propre des jeunes gens , des novices et des personnes qui se donnent nouvellement à la vertu : c'est aussi la leçon qu'on leur fait , d'avoir une application particulière à se tenir modestes ; car dans la jeunesse de leur âge et dans les commencemens de la vertu , ils ne sont guère capables que de cela ; car ils ne peuvent encore s'élever , et ne peuvent être élevés à rien de plus sublime. Si bien que toute leur capacité étant bornée à la modestie , elle ne passe pas plus avant pour remporter des victoires , et la composition de l'extérieur épuise tout leur esprit , comme elle fait leur unique occupation. C'est pourquoi cet air modeste n'est qu'une agréable superficie , sans vertu et sans solidité ; il ne faut qu'une légère contradiction et qu'un souffle pour dissiper tout ce beau calme et pour dérégler cette juste composition. Cette modestie n'est donc plus capable que la première , d'aider à vaincre les passions ; parce que sa petitesse l'occupe toute en elle-même , qu'assez ordinairement elle n'est guère animée de l'esprit intérieur , et que souvent elle est bien inconstante , car elle n'est appuyée que sur un jeune âge et sur des commencemens de ferveur.

Il y a une troisième sorte de modestie , qui n'a pas l'innocence des précédentes : celle-ci est le propre des hypocrites , qui empruntent cet extérieur réformé , pour parvenir à leurs fins. Car vous en voyez qui prennent un adoucissement de visage , et une composition de tout le corps si bien réglée , qu'à juger de leur dehors vous diriez qu'ils ne respirent que réforme et que dévotion. Ce sont de ces tombeaux reblanchis , que Notre-Seigneur condamne , dont les intentions aussi malignes qu'elles sont obscures , se couvrent et s'autorisent de cette belle montre. Les uns veulent séduire les simples et les gens de bien , pour en tirer des intérêts temporels ; les autres veulent se faire une vaine réputation de vertu , pour avoir de l'approbation et de la suite , et les autres tâchent d'entrer dans les esprits , pour y faire passer le poison de leurs opinions , et afin d'y bien réussir , ils se revêtent de la modestie la plus adoucie et de l'air extérieur le mieux tourné à la sainteté. Oh ! je vous prie , Théonée , ne laissez point surprendre à ce piège malicieux , ni votre esprit par des sentimens pleins d'erreur , ni votre cœur par une inclination de piété pour cette belle apparence , ni vos biens par des sommes considérables données à des personnes si intéressées. Toute cette modestie , comme vous le voyez , n'est que péché , puisque , bien loin de

réformer les passions , elle en entretient la malice par sa fausse réforme.

La quatrième sorte de modestie, qui est celle dont je prétends parler, répand tellement sur le visage et sur tout l'extérieur un air toujours réglé, bienséant et dévot, qu'un esprit intérieur, droit et saint, en est uniquement l'âme et le principe ; elle n'est point inconstante pour suivre les dispositions changeantes du tempérament et les diverses rencontres des objets, mais elle est partout égale sans se démentir, aimant une manière qui est juste et composée mais qui n'est nullement affectée, parce que l'esprit qui la produit au dehors est un esprit saint et toujours appliqué, qui ne veut pas moins faire à Dieu un sacrifice continuel de tout le corps par sa modestie, que de l'intérieur par ses respects et par ses anéantissemens. C'est donc ici la modestie que je prétends être un excellent moyen pour parvenir à la victoire de ses passions. Les preuves que j'ai eu à vous produire sont si naturelles, que je m'assure que vous ne pourrez vous défendre dorénavant d'être modeste, en étant, comme je me persuade, si bien convaincu.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent que la modestie est un grand moyen pour vaincre ses passions.

Je vous prie, Théonée, de considérer l'activité du feu, comme il s'inquiète incessamment et comme il cherche de la matière pour se conserver ; pendant qu'il n'en manque pas, il entretient sa flamme et sa vigueur ; mais ôtez-lui sa matière, vous le voyez languir et se diminuer peu à peu et s'ensevelir enfin dans ses propres cendres. Voilà ce que vous devez penser de vos passions ; elles sont vives et fortes et s'entretiennent dans leur feu par toutes ces sorties déréglées et immodestes qui paraissent dans le discours, dans la voix dans les gestes et dans les actions précipitées, et tout ce dérèglement de l'extérieur est leur matière ou comme des portes ouvertes, si vous voulez, par où elles s'échappent et s'évaporent ; et cela est si vrai, qu'à en parler communément, les personnes les plus passionnées ont aussi des saillies et des dehors bien plus déréglés. Mais domptez un peu l'extérieur et le resserrez à une honnête modestie qui arrête ce qu'il y a de trop libre et de trop naturel ; vous ne l'aurez pas fait quelque temps, que les passions peu à peu perdront beaucoup de leur feu, parce que, n'ayant plus à quoi se prendre ni ce qui avait coutume de les entretenir au de-

hors, ce leur est comme une nécessité ou de mourir, ou de ne plus tant faire de bruit, en devenant plus modestes.

Mais je vous fais voir manifestement cette vérité par une expérience qui est assez ordinaire aux âmes spirituelles, et il n'est pas possible, Théonée, que vous ne l'ayez expérimenté dans de certaines dispositions intérieures. N'est-il pas vrai que, quand vous vous sentez intérieurement paisible et pacifique, il se répand aussi au dehors par un certain écoulement et par une heureuse communication un calme et un repos visible sur le visage, sur tout le corps et dans la contenance, avec une modestie si tempérée et si bien conduite, qu'il n'échappe pas seulement un geste, ni un regard qui ne soit comme il faut? parce que l'abondance de cette tranquillité intérieure se montre sur l'extérieur et le compose en le pacifiant. Il en faut dire autant par proportion et par rapport de la modestie extérieure, et votre expérience, je m'assure, n'en appuiera pas moins la vérité en ce point. Lorsque le corps est retenu dans une grande modestie qui règle et qui captive avec douceur tous ses mouvemens, sans leur laisser la liberté d'aucune action trop libre ou trop précipitée, ne m'avouerez-vous pas qu'alors il se communique à l'intérieur je ne sais quoi de tempéré, et que l'âme et toutes ses puissances se sentent comme liées et assujetties à la loi de l'extérieur?

Mais, pour prendre la chose dans son principe, considérez, Théonée, que vous ne pouvez pas réduire tous les mouvemens du corps à une exacte modestie, que ce règlement ne soit un effet de l'empire de l'esprit qui arrête tous les dérèglemens du corps; si bien que l'esprit s'accoutume à commander au corps et à l'assujettir à ce qu'il veut, lui donnant la posture, la contenance et toutes les manières qu'il lui plaît. Je dis donc, par ce même principe, que l'esprit s'accoutumant à dompter l'extérieur en le réformant et en lui donnant toutes les justes règles d'une modestie toute chrétienne, il contracte une habitude de n'exercer pas moins son empire sur les passions, pour les régler et pour faire sur elles les mêmes impressions de retenue et de paix qu'il fait sur l'extérieur. Ajoutez que, comme l'extérieur modeste est déjà réduit sous l'empire de l'esprit, les passions ne sont plus si capables de se révolter, ayant l'exemple d'un corps dompté et assujetti par cette réforme; de sorte que l'esprit commençant par la partie la plus facile à gagner, qui est la modeste retenue du corps dans tous ses mouvemens, ce premier pas lui donne plus de facilité pour passer à la retenue et à la victoire de ses passions. Cela ne vous semble-t-il pas, Théonée, assez justement conçu

pour vous convaincre que la modestie extérieure conduit à la mortification des passions ?

Je vous demande encore votre sentiment, s'il n'est pas vrai que l'âme devient elle-même auparavant ce qu'elle communique ? Parce qu'elle ne peut donner que ce qu'elle a, comme on le dit ordinairement de toutes les causes ; si cela est, elle ne peut faire une impression de modestie sur l'extérieur, qu'elle ne soit intérieurement elle-même toute modeste ; car elle a, comme dit saint Pierre (1), sa modestie qui porte avec elle une divine paix. Or, je maintiens qu'elle n'a pas moins de pouvoir de communiquer aux passions ses propres dispositions, et par conséquent de leur faire part de sa modeste tranquillité, aussi bien qu'au corps, passant ainsi de l'opération qu'elle a faite sur l'extérieur à celle qu'elle exerce sur les passions.

Je fais encore juges de cette vérité les personnes d'oraison, et vous-même, Théonée, à qui je tâche, il y a si long-temps, d'inspirer le goût de ce divin exercice ; confessez-le ingénument et voyez si ce que je vais dire n'est pas véritable. Lorsque les ennuis et les dégoûts pénètrent votre âme pendant l'oraison, l'esprit se relâche souvent, et le corps perd sa contenance par un changement continuel de posture, si l'on n'est attentif à empêcher son abattement, le corps en ce temps ayant coutume de suivre la disposition de l'esprit ; voilà comment les choses se passent d'ordinaire. Mais avez-vous remarqué que, quand vous retenez les abattemens de votre corps parmi les ennuis de l'âme et les extravagances de l'imagination, et que vous le redressez, en lui donnant la posture la plus modeste et la plus respectueuse, comme si vous aviez de grands sentimens de la présence de Dieu, cette modestie extérieure et tranquille communique enfin peu à peu sa disposition à l'âme, qui en devient toute modeste et paisible comme le corps ? Vous n'en doutez pas, Théonée, soit que par là Dieu récompense la fidélité de la personne qui fait ce qui dépend d'elle pour l'extérieur, tandis qu'elle souffre humblement les ennuis intérieurs qui n'en dépendent pas, soit que peu à peu cette modestie et ce repos du corps fassent impression dans l'âme, par une communication naturelle de biens, soit que l'âme, par une douce nécessité et par un secret attrait, entre dans la posture et dans la situation modeste du corps.

Cela me donne occasion de vous exhorter, autant que je le puis, à prendre toujours au temps de l'oraison la modestie exté-

(1) 1, c. 3.

ricure la plus respectueuse et la plus anéantissante qu'il vous sera possible ; car au moins , si alors votre esprit n'obéit pas , pour être uni à Dieu , comme votre cœur le souhaite , votre corps lui rend , par l'hommage de sa modestie , tout ce qu'il est capable de lui rendre. Je sais bien que l'on dit ordinairement que pendant l'oraison , il faut donner au corps la posture qui peut davantage favoriser l'opération de l'esprit ; mais combien s'en trouve-t-il qui se flattent sur ce principe , prenant des postures aisées , naturelles et peu respectueuses ? Ne les imitez pas , Théonée , car le plus souvent ce n'est qu'une lâcheté grossière et matérielle , qui leur fait perdre toute modestie , se remuant et se retournant en cent manières , pour trouver la situation du corps la plus commode , et pour soulager par ce moyen les ennuis que sent l'esprit dans l'oraison. Ils devraient plutôt suivre cet autre avis , que c'est une adresse très-sainte et très-utile , quand on ne peut se défaire pendant l'oraison des folies de l'esprit , d'en récompenser au moins les misères par la modestie extérieure la plus profonde que l'on puisse donner au corps ; après quoi , ce que j'ai dit ne manque jamais guère d'arriver , à savoir que l'intérieur se trouve enfin dans le même repos et dans le même respect que l'extérieur.

§ I.

Mais , pour revenir à la victoire des passions par la modestie , il faut que je vous en démontre la vérité en particulier , afin que la conviction vous fasse conclure que vous devez autant aimer la modestie que vous avez de désir de régler votre intérieur.

Un extérieur retenu et modeste n'arrête-t-il pas toutes les précipitations ? car les manières d'agir précipitées et ardentes , qu'annoncent-elles , sinon un dérèglement de tout l'extérieur ? Et que fait autre chose la modestie , que d'empêcher ses saillies , et de contenir le corps dans une composition bienséante ?

Si la colère veut pousser au dehors son feu et ses transports par les paroles et par toutes les autres actions déréglées , n'est-ce pas la modestie qui est capable ou d'éteindre ses feux , ou d'en modérer les ardeurs , par le refus qu'elle fait à tous les sens d'ouvrir les portes à cette passion , en les resserrant sous les règles d'une sainte captivité.

Vous savez que la nature a incessamment des mouvemens sensuels qui la portent à contenter ses inclinations ; les âmes les plus saintes en ressentent les sollicitations importunes , avec des accès ordinairement bien désavantageux : sur quoi je vous demande s'il est rien qui puisse mieux arrêter ces emportemens que la mo-

destie? Car elle a cela de particulier, de laisser à l'âme une attention très-exacte sur elle-même; d'où il arrive qu'à la faveur de cette attention, découvrant les plus légers dérèglemens de la sensualité, il lui est facile aussitôt de les réprimer.

Mais est-il rien qui donne, comme la modestie, un avantage particulier pour arrêter les désordres de la langue? car vous n'ignorez pas qu'elle ne s'emporte que lorsque l'esprit est égaré, et comme hors de soi; et vous n'ignorez pas non plus que la modestie opère le recueillement de l'esprit. Je vous l'ai montré: soyez donc modeste, et vous verrez que vous possédant partout avec une égale modestie, vous n'aurez point de peine à retenir les dérèglemens de votre langue.

Si vous voulez maintenant considérer les passions particulières, vous trouverez que partout la modestie est un riche moyen pour les surmonter, avec un certain doux penchant et une facilité qui ne se rencontrent point dans tous les autres moyens. Ne vous tourmentez donc point tant, mon cher Théonée, en recherchant tant de différentes manières pour vaincre vos passions; je vous conjure, ne vous occupez que de cette pensée pacifique; je veux être modeste, et mettez toute votre attention à composer avec justesse les mouvemens de votre visage, de vos yeux, de vos gestes, de votre démarche, par des vues intérieures qui animent l'âme à tout cela.

§ I.

Il y en a bien qui ne manqueront pas de combattre ce que je dis, sur ce qu'on en voit beaucoup qui, étant parfaitement modestes, sont néanmoins quelquefois emportés par leurs passions; mais donnez-vous de garde, Théonée, d'entrer dans leurs sentimens, car je vous fais voir clairement la faiblesse de ce qu'ils objectent.

Premièrement, je leur dirai que ces personnes auraient des saillies encore bien plus vives, si leur modestie ne les retenait; pourquoi donc ne louent-ils pas aussi bien la modération ordinaire où elles sont, qu'ils blâment à tort quelques transports qui leur échappent? et pourquoi ne regardent-ils cette modestie continuelle qui les fait régner sur leurs passions, sans s'arrêter à une faiblesse qui ne fait que passer?

2. De plus, la sortie des passions, dans ces sortes de personnes, vient plutôt d'une abondance d'humeur et de quelque surprise, que d'une mauvaise volonté et d'une âme immortifiée.

3. Et puis, peuvent-ils prétendre que ces personnes, pour

être modestes ordinairement , et réglées dans leurs passions , n'en souffrent jamais aucun désordre ? c'est une prétention pleine d'injustice , dont on persécute communément tous les gens de bien , comme s'ils devaient être impeccables , parce qu'ils se sont adonnés à la vertu.

4. Enfin , c'est que Dieu permet qu'ils s'emportent quelquefois , afin qu'ils ne se reposent pas vainement dans leur modestie avec une secrète complaisance et dans cette belle modération qui les ferait considérer comme des saints. C'est donc sans sujet que l'on prétend que la modestie n'est pas un moyen qui réforme les passions.

§ III.

Mais , en vérité , nous avons bien plus de raison , Théonée , de condamner ces censeurs qui font si peu de cas de la modestie , et qui n'en parlent que comme d'une vertu d'enfant ; car , je vous prie , examinons-en de près la source et le principe , et il nous sera facile de juger qu'ils blâment avec passion ce qu'ils devraient aimer avec tendresse , et rechercher avec étude.

1. Nous trouverons que les uns ne s'appliquent point à la modestie , et que leur extérieur est dans un grand désordre , parce que l'intérieur est dans le dérèglement , ne pouvant pas se faire que toutes les parties de leurs corps soient toujours dans une juste composition , pendant que les puissances de leur âme sont dans la confusion et dans le trouble.

2. Il y en a d'autres qui ayant de l'estime pour la modestie , ne travaillent pourtant point à l'acquérir ; cela vient d'une lâcheté criminelle et d'un amour de leur liberté à ne se gêner en rien , et à laisser aller leur corps , leur tête , leurs bras , et toutes leurs postures , selon les mouvemens les plus naturels et les plus commodes.

3. Mais il y en a d'autres qui ne se mettent guère en peine de cultiver cette belle vertu , parce qu'ils penseraient s'abaisser s'ils s'en occupaient ; il ne leur faut que ces vertus éclatantes , qui font du bruit et qui demandent de grands courages et de grandes âmes. Ne voyez-vous pas manifestement que cela ne vient que d'un principe d'orgueil ? Apprenez à leurs dépens , Théonée , qu'on ne s'abaisse jamais quand on s'étudie à la modestie qui , entre toutes les vertus , a été singulièrement chère à Jésus ; mais comprenez bien aussi , contre ce qu'en pensent tous ces grands esprits , que cette vertu , par sa continuelle captivité , ne coûte pas moins de

rudés combats , et ne remporte pas moins de glorieuses victoires , que celles qui ont une apparence plus pompeuse.

O vertu ! ô modestie ! le plus bel habillement de Jésus , que tu es peu aimée , et que l'on méprise ta beauté , parce qu'elle est accompagnée de simplicité , et que tu t'accommodes aussi bien avec les petits et les faibles qu'avec les grands et les forts ! Mais pour vous , mon cher Théonée , qu'elle vous soit toujours aimable , et qu'elle fasse vos délices , parce qu'elle est petite , parce qu'elle est humble , parce qu'elle est simple ; car je désire de vous particulièrement que vous chérissiez les vertus qui ne sont pas les plus estimées , afin que vous ne le soyez guère vous-même , et que vous soyez comme enseveli avec elles dans leur obscurité.

CHAPITRE II.

Motifs qui persuadent la modestie.

Pour finir heureusement ce discours , et vous inspirer l'amour de la modestie , je vous présente tous les motifs que je pense être capables de vous gagner l'esprit et le cœur ; faites-y une attention particulière , afin d'en comprendre la force et d'en goûter la douceur.

Proposez-vous toutes les vertus qu'il vous plaira , et vous verrez qu'il n'y en a aucune qui ne vous coûte grandement à acquérir par tant de sortes d'industries , par tant de raisonnemens et par tant de combats. Il faut beaucoup travailler , parce qu'elles ne dépendent pas tant de notre volonté ; mais pour la modestie , ah ! Théonée , il ne faut que vouloir être modeste pour l'être incontinent , car quoi ? s'agit-il d'une chose fort difficile ? il ne faut que marcher sans précipitation , et tenir ses bras et ses mains avec bienséance , avoir la vue baissée et conduire doucement ses regards , ne faire jamais de gestes trop vastes ni trop actifs , tenir le corps tellement droit qu'il ne porte rien d'altier , ne pousser jamais la voix en éclats et en ris déréglés : est-ce là de quoi se rebuter ? et cela même ne montre-t-il pas que la modestie étant une chose qui dépend tellement de nous , nous sommes sans excuse , si nous n'y travaillons pas , et nous méritons que nos passions nous tyrannisent ?

Vous savez bien que toutes les vertus sont bornées et que leur exercice n'est pas de tous les temps et de tous les lieux ; il y en a du jour , il y en a des ténèbres , il y en a de la solitude , il y en a des compagnies , il y en a de la maladie , il y en a de la santé ;

mais l'exercice de la modestie n'est nullement borné; car je veux, Théonée, que vous soyez partout et toujours modeste; vous ne devez pas moins l'être dans l'obscurité qu'à la vue de tout le monde; et vous devez vous souvenir qu'étant seul dans votre cabinet, vous ne devez pas avoir un moindre soin de garder toutes les règles de la modestie, qu'étant au milieu d'un cercle, cela veut dire que vous devez moins vous dépouiller de la modestie que de vos habits, puisque son domaine est si continu et si étendu.

Mais est-il rien qui édifie comme la modestie? c'est à tous les yeux un doux spectacle; c'est un prédicateur muet qui persuade souvent mieux que tous les discours: aussi on en a vu plusieurs qui ont été plutôt convertis par la vue d'un visage modeste que par la force de l'éloquence la plus animée: c'est qu'en vérité la modestie a quelque chose de divin lorsque les ressorts en sont intérieurs, et elle insinue dans les âmes par les yeux de ceux qui la contemplent, les pensées les plus saintes et une odeur toute céleste. Où vous remarquerez qu'elle a encore cet avantage par-dessus les autres vertus; que celles-ci, pour la plupart, résident dans le fond de l'âme, et ne peuvent pas, à cause de cela, laisser une édification si persuasive; mais la modestie étant placée sur le visage et dans toute la contenance du corps, elle a coutume de faire naître en ceux qui la considèrent, des sentimens qui leur sont très-utiles.

Que si vous voulez élever davantage votre esprit, et considérer le plus grand culte que vous deviez à la grandeur de Dieu, je vous dirai que l'adoration continuelle en est le plus glorieux hommage; or l'esprit qui adore ne peut pas être toujours dans cette actuelle adoration, soit que cela procède de l'épuisement des esprits, soit qu'il vienne de sa nature, qui ne peut avoir constamment le goût d'un même exercice; mais le corps a cette prérogative, que sa modestie pouvant être continuelle, cette posture est aussi une continuelle adoration rendue à la grandeur de Dieu. Et cela n'est-il pas bien capable de vous faire aimer cet assujettissement continu aux lois de la modestie?

Et puis, Théonée, vous cherchez les moyens de vous sacrifier: il ne faut point tant raffiner, soyez incessamment modeste, et vous ferez de vous une hostie toujours vivante à Dieu, car est-il rien qui nous fasse mourir comme la captivité? Et est-il rien qui captive comme la modestie, puisqu'elle ne laisse pas la liberté d'un propre mouvement qui ne soit conduit avec toute la justesse?

Je ne vous dirai pas encore que vous êtes le sanctuaire de la Divinité qui repose en vous , pour vous obliger à être modeste, étant de tous les motifs le plus digne, le plus sacré et le plus saintement terrible que l'on puisse alléguer sur ce sujet ; car je ne ferais que répéter ce que j'ai dit fort au long, au premier volume des Maximes, dans la maxime de la consécration ne nos êtres, où je vous renvoie.

Il ne me reste, pour bien conclure, que de vous conjurer avec saint Paul, mon cher Théonée, par la modestie de Jésus-Christ, que vous soyez modeste, et que vous travailliez à cette vertu, autant que vous avez de désir de porter une tranquillité générale dans toutes vos passions. Jésus l'appelle sa vertu, lui donnant cet avantage par-dessus toutes les autres ; car lorsqu'il nous avertit que nous apprenions de lui sur toutes choses qu'il est doux, n'est-ce pas le même que s'il disait qu'il est modeste ? puisque la modestie et la douceur ne sont qu'une même chose, étant également répandues sur l'extérieur ; parce qu'une personne toujours modeste ne peut l'être qu'elle ne soit douce, et une personne toujours douce ne peut l'être sans modestie. Soyez donc, mon cher Théonée, le disciple de Jésus en ce point ; et laissant aux autres l'imitation de ses vertus éclatantes, tâchez de votre côté d'exprimer en vous les traits de sa modestie, humble, douce et charmante.

MAXIME II.

Personne ne peut jamais guère avancer dans la vertu, s'il ne s'attache à dompter sa passion dominante.

Il est étrange, Théonée, combien les sentimens sont partagés pour définir en quoi consiste la véritable dévotion ; car ordinairement chacun s'en forme l'idée qu'il lui plaît, selon qu'il y est porté par les inclinations particulières de son tempérament.

Une personne mélancolique mettra toute la dévotion à être solitaire et bien loin du commerce des créatures, n'estimant point celle qui est exposée, et toujours au hasard de se perdre. Celui qui est bilieux n'a d'estime que pour celle qui est active, et qui sait par les soins de son zèle gagner incessamment des âmes à Dieu. Un esprit rude et sévère ne reconnaît point de dévotion bien solide, que dans la rigueur des austérités. Une âme douce et affective ne croit pas qu'elle soit jamais dévote, que lorsqu'elle est toute remplie de douceurs. Un autre, qui aura l'esprit petit et borné, jugera, selon la petitesse de sa capacité, que toute la dévotion consiste à dire une infinité de prières vocales, à courir

d'église en église, et à faire souvent des pèlerinages. Celui qui est naturellement porté à la compassion prétend qu'il n'y a point de solide dévotion, que celle qui a cent mains pour faire la charité aux pauvres et aux misérables.

C'est ainsi que d'ordinaire chacun met sa dévotion particulière dans l'occupation qui revient le mieux à son tempérament ; et c'est qui fait que toute la dévotion n'est qu'humeur et un pur effet de nos inclinations, et que nous faisons les vertus esclaves de nos bizarreries, au lieu de nous soumettre nous-mêmes à l'empire de nos vertus.

La véritable dévotion peut se connaître par son seul nom, qui signifie un dévouement de soi-même, que l'on fait à Dieu par une entière immolation : or, comme il n'y a rien qui soit si contraire à cette immolation parfaite, comme la passion dominante qui est en nous, il faut dire que la dévotion sincère, et le grand progrès dans la perfection, consistent à dompter cette passion dominante et tyrannique : et c'est ici le mal délicat où l'on ne veut point porter la main, tandis que l'on s'empresse assez vainement de guérir toutes les autres maladies de l'âme.

Pour vous bien faire entendre ma pensée, il faut que vous remarquiez avec moi, Théonée, qu'il y a dans chaque personne une passion dominante. Je sais bien que toutes les passions sont dans nous ; mais elles n'y sont pas au même degré, les unes y étant presque éteintes, les autres y ayant plus de chaleur ; si bien que, si vous y faites réflexion, vous en retrouverez toujours quelqu'une en particulier qui domine sur toutes les autres, c'est-à-dire, a plus d'ardeur, qui éclate davantage, qui règne en toutes les actions, qui donne le mouvement à tout, et qui entraîne avec elle le reste des passions.

Les uns sont possédés du feu de la colère, et des saillies de l'impatience : vous en voyez d'autres dont le cœur les tyrannise par l'inclination violente qu'ils ont à aimer ; il y en a qu'une secrète aversion pour tout ce qui leur est antipathique tient toujours dans le fiel et dans l'aigreur ; d'autres portent partout un esprit ambitieux, qui veut toujours éclater ; on en voit en qui la passion de censurer et de condamner ce qui n'est pas selon leur sens n'épargne personne ; vous connaissez de certaines personnes qui ont un mouvement de langue qui ne cesse jamais ; et il y en a d'autres qui sont si pleines de l'amour de leur liberté, qu'elles ne veulent se gêner en rien, quelque saint qu'il puisse être ; vous en verrez enfin qui ne sont appliqués qu'aux aises et aux commodités de leurs corps et à la sensualité de leur goût.

Voilà comme dans chacun de nous il y a une certaine passion dominante, qui a tant de force et tant de pouvoir, qu'elle fait d'ordinaire l'âme de toutes nos opérations; c'est elle qui exerce en nous un souverain empire, qui fait comme le caractère de nos personnes particulières, et qui produit en nous comme une seconde nature, après celle de l'homme.

Je veux dire maintenant, Théonée, que c'est à cette passion dominante qu'il faut s'attacher, pour la régler et pour la détruire, si l'on veut s'avancer solidement dans la perfection; car quelque soin que vous preniez d'assujettir les autres passions, vous ne ferez pourtant rien, si celle-ci n'est combattue et domptée. Et c'est pour cela que la plupart, s'épargnant et se flattant toujours de ce côté-là, se trompent eux-mêmes, pensant qu'il font quelque chose dans la vertu, parce qu'ils ne se négligent pas tout-à-fait dans le reste.

Je vous le répète donc encore, car il faut que cette pensée entre bien avant dans votre esprit; que si cette personne n'adoucit son humeur impatiente et colère; si celle-là n'éloigne absolument son cœur de toutes ses tendresses et de toutes ses amitiés; si cette autre ne corrige et ne tempère ses aversions; si celle-ci ne s'étudie à se cacher et à s'obscurcir en toutes choses; si celle-là n'arrête les précipitations et les immodesties de son extérieur par une juste composition; si celle-ci ne s'applique à toujours bien juger de son prochain; si cette autre ne travaille à être plus réservée en ses paroles; si celle qui aime trop sa liberté ne se fait violence pour l'assujettir; si celle qui est sensuelle ne s'étudie à refuser à son corps et à son goût ce qui peut contenter sa sensualité; il n'y a point de progrès à espérer pour toutes ces personnes dans la perfection, pendant que cette passion dominante ne sera point domptée.

Nous allons donc voir deux choses, Théonée : 1^o d'où vient que dans l'exercice de la vertu, chacun s'applique si faiblement à la victoire de cette passion; 2^o quelles sont les raisons qui montrent la nécessité qu'il y a de s'y appliquer.

CHAPITRE PREMIER.

D'où vient que l'on travaille si peu à vaincre la passion dominante.

Efforcez-vous, Théonée, de découvrir avec moi la malignité cachée de ce mal si universel, dans lequel les personnes de piété sont engagées aussi bien que le vulgaire; parce qu'elles ne tra-

vallent pas avec un soin tout particulier à détruire cette passion dominante.

Ce dérèglement vient d'ordinaire de ce que cette passion n'est pas considérée comme un mal de conséquence ; mais c'est ce qui m'étonne, me direz-vous, et je cherche ce qui peut empêcher qu'on ne connaisse pas combien elle est dangereuse, puisqu'elle se déclare si hautement , et qu'elle fait les plus grands désordres de l'âme.

Je vous réponds que cette personne, qui au reste aime le bien, faisant beaucoup d'autres actions vertueuses, en fait comme un voile et une ombre à cette passion, qui perd ainsi beaucoup de sa difformité. Celle qui a des amitiés molles et naturelles n'en comprend pas le mal, parce qu'elle se sent une âme dévote, qui a des inclinations pour tout ce qui est de piété ; celle qui est colère et impatiente s'aveugle dans cette passion, parce qu'elle a du zèle pour le bien public, pour la régularité, pour les austérités ; celle qui est ambitieuse et qui a une grande passion de paraître, voit qu'elle fait cent bonnes actions pour le prochain, qu'elle s'y consume par de grands soins, et qu'elle n'y épargne point ses sueurs ; cela jette comme un nuage sur sa passion, qui ne lui est plus visible étant si bien à couvert ; celle qui est lâche dans ses devoirs, par une pesanteur de nature et d'esprit , n'appréhende pas cette disposition terrestre, parce que pour tout le reste elle sent qu'elle est assez modeste, qu'elle n'est point malfaisante, qu'elle ne parle pas mal de son prochain ; celle qui est sujette à avoir des aversions particulières n'y découvre rien de si coupable, parce qu'elle fera, si vous voulez, la charité à plusieurs, qu'elle dit du bien de quantité d'autres, et qu'elle a pour eux un cœur plein de bonté. Il en est ainsi, Théonée, de toutes les autres passions dominantes, dont la nature couvre malicieusement le désordre, par la vue des biens qu'on fait par ailleurs.

Cette passion passe encore pour assez innocente, parce que l'on ne voudrait pas se porter aux derniers excès : ce cœur qui ne vit que d'amitiés sensuelles, ah ! il ne voudrait pas aller jusqu'au crime ; cette personne toujours aigrie d'aversion, ne voudrait pas en venir à la vengeance ; celle qui a de l'ambition ne voudrait pas la satisfaire par l'abaissement et l'humiliation d'un autre : celle qui aime son corps ne voudrait pas lui procurer toutes les délicatesses. O Dieu ! que d'adresses malicieuses pour autoriser cette impérieuse passion. Cela n'est-il pas étrange, Théonée, comme si cette passion, pour n'être pas portée à l'extrémité, était entièrement innocente ?

Enfin, l'on ne comprend pas la malignité de cette passion dominante, parce que l'on s'en justifie par l'exemple de plusieurs qui n'en font pas moins, qui ont aussi leurs amitiés, qui soignent assez bien leurs corps, qui ont leurs impatiences comme les autres, qui ne négligent pas leurs intérêts, quoique vertueux, qui ne se gênent point tant à être exacts et réglés en toutes choses. Mais ne sont-ils pas bien aveugles, comme si le dérèglement des autres était la justification de leur passion particulière? Ils n'ont pas entendu parler Cassien (1), qui leur donne cet avis, que pour aller à la perfection il ne faut pas se former sur les façons communes de ceux mêmes qui font profession de vertu, d'où l'on ne peut ordinairement tirer que des sujets de relâchement et de froideur.

Vous voyez donc ce qui fait que cette passion n'est point appréhendée comme elle devrait être, c'est qu'on la considère sous de certains regards trompeurs qui la déguisent et qui la font paraître comme colorée du peu de bien que l'on fait d'ailleurs; on se flatte sur ce qu'on ne la satisfait pas autant que l'on pourrait, et sur l'exemple de plusieurs qui n'en usent pas autrement : c'est pourquoi il n'y a pas lieu de s'étonner si toutes ces personnes, trompées par de fausses raisons, croient leur mal plus innocent qu'il n'est, et ne travaillent pas à en chercher la guérison.

Je trouve encore un autre principe de ce dérèglement; c'est que cette passion étant maintenant réglée d'un autre côté et sous un autre visage, elle s'effraie par la difficulté qu'elle fait voir dans sa victoire; car, comme elle domine entre toutes les passions avec empire, elle est forte et elle est délicate; elle est forte, parce que sa domination est établie par une vieille habitude; elle est délicate, parce que, pour peu qu'on l'attaque, elle éclate. Or, il est peu d'âmes assez courageuses dans la vertu pour entreprendre un ennemi de cette nature. L'on ne refusera pas de chercher la mortification de toutes les autres passions, pourvu que cette passion dominante soit épargnée; mais si l'on prétend vous porter à détruire ces amitiés si sensuelles, cette colère si vive, cette ambition si politique, cette pesanteur d'agir si terrestre, cet amour lâche de votre liberté, cet extérieur toujours dérégé, cette superbe facilité à juger et à condamner, ou quelque autre passion que ce soit qui vous domine, n'est-il pas vrai que vous immolerez plutôt tout le reste que d'en venir là? Ces paroles, que le démon dit autrefois à Dieu, au sujet de Job (2), peuvent en un sens vous être appliquées : que vous donnerez jusqu'à votre peau et tout ce qui

(1) Liv. 6 Instit.

(2) C. 2.

dépend de vous, pour la conservation de votre âme, c'est-à-dire, qu'il n'est point d'autres sortes de mortifications que vous ne subissiez plutôt que d'attaquer cette passion dominante, qui fait comme une seconde âme dans vous. Vous en appréhendez les cris, vous en redoutez les combats, et c'est ce qui vous rend timide à l'attaque, c'est ce qui fait que vous approuvez dans l'action ce que dans le fond vous condamnez.

Ajoutez, Théonée, que cette difficulté paraît si grande, que l'on vient jusqu'à se persuader qu'il y a une impuissance absolue de dompter cette passion, et là-dessus on en laisse le travail; car j'en entends les plaintes de tous côtés; et savez-vous ce que l'on dit? J'ai tâché de me défaire de toutes ces amitiés, mais mon cœur l'emporte toujours; j'ai fait cent efforts pour modérer les impatiences de mon humeur, mais son feu est indomptable; j'ai apporté toute l'application pour me lier la langue et parler peu, mais son flux m'entraîne, poussé par la vivacité de mon imagination; j'ai tant promis de ne plus juger et de ne plus condamner, mais dans l'occasion je ne puis me contenir sitôt que j'ai le sens choqué; je vois bien que c'est temps perdu pour moi, que de penser réduire cette passion dominante: à quoi bon s'en tourmenter davantage? C'est mon humeur, et si j'ai cette passion particulière, chacun aussi n'a-t-il pas la sienne? Voilà, Théonée, comme ils prétendent avoir une fausse impuissance de vaincre cette passion, afin de s'y laisser aller impunément; mais ils ont grand tort de s'appuyer de cette défense; car ils ne me nieront pas qu'ils en ont été quelquefois les vainqueurs; s'ils ont pu l'être dans un temps, ils ont pu l'être aussi dans un autre, parce que le principe de la victoire, qui est la grâce, ne leur manque jamais; mais il faut dire qu'ils aiment leur mal et qu'ils se plaisent à en sentir la tyrannie.

Enfin, je trouve qu'on ne travaille pas à détruire cette passion dominante, parce que le démon y forme incessamment des obstacles par ses tentations. Persuadez-vous, Théonée, que tous ses efforts servent à entretenir cette passion; il y trouve de la facilité, parce que le tempérament et le naturel de la personne le favorisent, il y trouve de l'avantage, parce que c'est par là qu'il réussit à la perte de l'âme. Il fait comme un ennemi qui, assiégeant une ville, tourne, cherche et regarde quel est l'endroit le plus faible des murailles, pour y faire ouverture et s'en rendre le maître. Le démon en use ainsi, dit saint Pierre, tournant et rôdant sans cesse, comme un lion rugissant; il vient à découvrir que le faible de cette personne est sa passion dominante, et c'est par là qu'il la bat sans repos, et qu'enfin il se fait brèche, et se rend maître de son

âme ? Or, le feu que le démon ajoute au feu naturel de cette passion dominante, fait que l'esprit devient lâche et paresseux à la combattre, voyant qu'il aurait trop à souffrir s'il l'entreprenait.

Revenons donc, et disons qu'ordinairement dans les voies de la perfection, l'on se contente d'un petit travail, où je vous accorde même, si vous voulez, que l'on prend cent bonnes manières de se faire mourir et d'avancer, pourvu néanmoins qu'on ne soit point obligé de tant s'inquiéter après la victoire de cette passion.

En vérité, Théonée, vous seriez bien aveugle si vous en usiez ainsi, puisque vous voyez assez que ce n'est plus que s'amuser dans la vertu, et se tourmenter inutilement en bien des manières, tandis qu'on épargne la passion qui a le plus de besoin d'être assujétie ; car je veux que vous soyez mortifié, que vous vous dépouilliez de tout, que vous maltraitiez votre corps, que vous soyez un homme d'oraison ; tout cela ne fera qu'entretenir votre illusion, vous n'en avancerez pas davantage dans la vertu, pendant que cette passion dominante vivra dans vous et que vous n'en ferez pas l'objet de votre haine et de votre travail. Cela m'oblige, après vous avoir montré combien cette passion est épargnée, et qu'elle fait l'idole de notre immortification et l'illusion de toutes nos vertus, de vous faire voir maintenant la rigoureuse nécessité que vous avez de la combattre, sans jamais vous lasser.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent qu'on doit incessamment travailler à surmonter la passion dominante.

Je ne puis mieux établir cette vérité que sur le premier des principes. Vous savez qu'il n'est en ce monde qu'une chose nécessaire, qui est de servir Dieu, et que sa nécessité est absolue pour le salut ; mais vous devez aussi savoir, Théonée, que la victoire de la passion dominante est absolument nécessaire pour la perfection. Il vous est nécessaire indispensablement de servir Dieu, parce que c'est l'unique voie pour vous mener à la gloire, et il vous est aussi nécessaire indispensablement de travailler à détruire la passion qui domine en vous, parce que c'est l'unique moyen pour arriver effectivement à la perfection.

Pouvez-vous en douter, si vous consultez en votre cœur les mouvemens de la grâce ? Regardez un peu de près ce qu'elle vous dit, et vous trouverez par expérience que ses avertissemens, que

ses reproches , et qu'universellement le sort de ses opérations est surtout de ruiner cette passion dominante, qui fait le plus d'opposition au Saint-Esprit. Car il veut régner, cet Esprit-Saint, et cette passion qui règne sur le cœur et sur l'esprit en empêche le domaine, deux esprits ne pouvant être avec empire dans un même sujet.

Ne m'avouerez-vous pas que c'est cette passion particulière qui fait ordinairement le plus grand sujet de vos remords , qui vous dérobe toute la paix de l'âme , et qui vous cause intérieurement tous les combats que vous avez avec la grâce ? Mais pouvez-vous encore nier que ce ne soit elle qui fait la plus ordinaire et la plus griève matière de vos confessions , qui vous cause la honte que vous avez de redire si souvent une même chose, et qui rend pour vous l'usage des sacremens très-peu efficace ?

Vous n'ignorez pas les deux choses que je viens de vous dire, par le témoignage que vous en rend votre conscience. Je vous demande là-dessus si ce combat continuel que vous livrez à la grâce, et si vos confessions, pleines toujours des mêmes misères, ne sont pas un empêchement essentiel à votre perfection ? Car, pour y parvenir heureusement, il est nécessaire que les confessions n'aient point de fautes si fréquentes , et que l'âme ait une extrême docilité aux mouvemens divins : et n'est-ce pas cette passion dominante plus que toute autre, qui empêche ces deux biens, et qui s'oppose conséquemment à la perfection de l'âme ?

Oui, Théonée, soyez bien persuadé que tandis que cette passion vivra dans vous , par la négligence que vous apporterez à la vaincre, vous pouvez à jamais renoncer à votre perfection, quelque réformé et quelque mortifié que vous puissiez paraître dans le reste, et quelques sentimens de piété qu'il vous semble avoir dans le cœur, puisque cette passion particulière ne s'oppose pas moins à une vie parfaite que des mœurs déréglées répugnent au salut.

§ I.

Je maintiens encore que sa ruine est absolument nécessaire pour la perfection , parce qu'il n'y a qu'elle qui y fasse un puissant obstacle. Considérez, je vous prie, que si les autres passions mettent quelque empêchement à la perfection de l'âme, elles n'ont pourtant ni la force, ni la malignité, ni la faveur de cette passion dominante; elles n'en ont pas la force, ayant produit dans l'âme une moindre habitude; elles n'en ont pas la malignité, étant moins volontaires; elles n'en ont pas la faveur, étant moins éparignées : comme elle a donc tous ces avantages, elle fait seule plus de tort au progrès de l'âme que tous ses autres dérèglemens.

De petits sujets révoltés pourront bien faire quelque léger ravage dans le royaume ; mais un homme puissant qui voudra exercer sa tyrannie, y portera bien d'autres dégâts et d'autres embrasemens. Toutes les passions sont comme autant de petits sujets, qui font du bruit et qui s'opposent au bien de l'âme ; mais la passion dominante est véritablement dans l'homme un roi et un tyran, qui y fait seul de plus grands ravages de biens spirituels et de perfection que toutes les passions ensemble.

§ II.

En voici une nouvelle preuve, Théonée, qui ne sera pas moins convaincante ; car je la tire de la nature même de la perfection. Je me demande en quoi consiste cette perfection, sinon dans notre propre mort et dans notre union avec Dieu. C'est ce qu'on ne peut contredire, car il est aussi nécessaire que cette union soit fondée sur la mort de nous-mêmes, qu'il est impossible que deux vies subsistent dans un même sujet.

Or, cette mort ne s'opérera jamais pendant que cette passion dominante sera en vigueur, parce que c'est elle qui inspire la vie à toute la nature corrompue de l'homme, par le moyen de ce grand empire qu'elle a sur ses puissances et sur ses sens. Car je veux que tout le reste soit mort, qu'une personne soit sans ambition, sans aucun feu de colère, sans jalousie, sans aucun attachement à ses commodités ; si néanmoins elle est possédée, par exemple, de quelque amitié sensuelle, comme de sa passion dominante, il faut dire qu'elle vit, et qu'elle est bien loin de sa propre mort, parce que cette passion fait que son cœur est plein de vie. C'est à peu près comme si vous aviez seulement coupé les bras et les jambes à quelqu'un ; vous diriez bien alors qu'il serait mort quant à ces parties de son corps, mais vous ne diriez pas absolument qu'il fût mort, étant encore animé du cœur, qui est le principe de la vie. Toutes ces autres passions, dont je viens de parler seront mortes, si vous le voulez, comme des membres coupés ; mais parce que cette passion dominante, qui est comme le cœur, inspire la vie à cette personne, et pendant qu'elle subsistera, elle ne peut jamais passer dans cette heureuse mort.

Vous ne pouvez non plus, Théonée, tandis qu'elle règne, entrer en union avec Dieu, parce que toute union ne peut souffrir d'entre-deux, ou bien elle cesse d'être : or, cette passion impérieuse est ce qui fait un milieu entre Dieu et vous ; d'où il arrive que de votre part vous ne pouvez vous en approcher, car cette passion est comme un nuage qui vous en sépare, et que Dieu aussi ne peut

s'approcher de vous , car il veut s'unir immédiatement à votre cœur et il trouve un obstacle qui l'en empêche.

Si donc la perfection est dans notre mort et dans notre union avec Dieu , il s'ensuit de ce raisonnement que cette passion dominante empêchant l'une et l'autre, vous devez désespérer d'être jamais parfait , tandis que vous n'en détruirez pas la tyrannie. Cela n'est-il pas évident, Théonée, et pouvez-vous refuser de déclarer la guerre à cet impitoyable ennemi ? Pouvez-vous, par une lâche crainte et par une plus lâche tendresse sur vous-même, renoncer par là à la perfection de votre âme ?

§ III.

Mais je veux vous intéresser par la fuite de la peine que la nature a coutume d'éviter en toutes choses. Vous vous tournez en tant de postures, et vous avez recours à tant de voies pour aller à la perfection ; à quoi bon tous ces soins et tout ce tourment ? Prenez-moi le chemin le plus court et le plus sûr en attaquant cette passion dominante ; car c'est vous attacher au principe de votre grand mal, sans vous arrêter à de légères plaies. Celui qui retranche la cause de son désordre, en a bientôt retranché toutes les suites.

Savez-vous bien ce que c'est qu'une passion dominante abattue ? C'est une colonne renversée, qui entraîne avec elle tout le reste de l'édifice ; c'est une ville capitale, dont la prise est suivie de celle de tout le royaume ; c'est un général, dont la mort attire la défaite et la déroute de toute l'armée ; c'est un corps dont la tête étant abattue, il n'en reste plus qu'un tronc sans force et sans vie ; ce sont les conséquences qui ne peuvent manquer après la ruine de cette seule passion, dans la victoire de laquelle celle de toutes les autres est comme nécessairement renfermée.

Pourquoi donc vous arrêtez-vous au ruisseau, sans aller promptement à la source ? Voyez ce que fait le démon , et apprenez bien la leçon qu'il vous enseigne, en imitant son adresse. Que fait-il donc ? eh ! ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Il s'attache principalement à la passion qu'il voit dominer dans une âme, comme à son grand faible, afin de se faire entrée par là , et de s'en rendre le maître. Imitez-le, Théonée, et vous servez de l'instruction qu'il vous donne ; attachez-vous surtout à cette passion pour la ruiner, afin qu'enveloppant toutes les autres dans sa ruine, vous en élevez bientôt votre perfection, étant le maître de vous-même.

§ IV.

Mais si vous n'êtes pas encore persuadé que vous devez travailler à la destruction de cette passion dominante, par la nécessité de votre perfection, peut-être le serez-vous par la vue des autres dérèglemens qui en arrivent. Le croirez-vous bien, Théonée, que la malignité de cette passion est si grande, qu'elle porte sa corruption dans toutes les actions de notre vie.

Elle ne fait pas moins qu'une goutte de venin qui, s'étant écoulée dans les veines, empoisonne incontinent toute la masse du corps ; qu'une qualité du tempérament, laquelle étant gâtée communique aux autres sa mauvaise disposition ; qu'un maître dont la vie dérégulée porte aussi le dérèglement et la contagion dans les mœurs de ses domestiques. C'est ainsi que cette passion dominante, par une certaine influence maligne, fait passer sa corruption dans tout ce que nous faisons.

Cela vient de ce qu'elle est une passion affectée, qui réside dans la volonté, à laquelle elle donne tout son poison ; or, la volonté étant gâtée, toutes les actions le sont par une même suite, parce que, comme dit un père, c'est elle qui étant le principe du bien et du mal, anéantit le mérite de tout ce que nous pouvons faire, lorsqu'elle est infectée de quelque mauvaise disposition.

A peine donc pourrez-vous jamais rien faire de bien, pendant que cette passion aura sa vigueur, et toute votre vie sera de cette sorte un fruit perpétuellement corrompu. N'est-ce pas là une raison (1) capable de faire qu'on abhorre une passion si pernicieuse et qu'on l'extermine enfin par l'assiduité de ses soins ? N'êtes-vous pas résolu de le faire tout de bon, ô Théonée ?

§ V.

Après tout, je veux que cette passion dominante n'infecte pas nos actions, comme je viens de dire, et que de ce côté-là elles ne soient pas désagréables à Dieu ; mais seront-elles seulement supportables à ses yeux, et n'y seront-elles pas plutôt en quelque façon abominables, lorsqu'il se verra traité avec mépris ? Celui-là est frappé de la malédiction divine, dit un prophète, qui ayant dans son troupeau quelque chose digne d'être sacrifié à Dieu, ne lui présente néanmoins que le rebut et que ce qu'il y a de plus maigre.

N'est-ce pas ce que fait celui qui, sacrifiant à Dieu plusieurs

(1) Laur. Just. de spe.

actions de sa vie par la mortification, se réserve néanmoins cette passion particulière et dominante, à laquelle il ne touche point, comme à ce qu'il y a de meilleur au troupeau (1) ? Dieu a bien à faire, Théonée, de tout le reste de vos oblations et de vos sacrifices, dont vous serez prodigue tant qu'il vous plaira ; pendant que vous ne lui égorgez pas la victime de cette passion, et que vous vous partagez ainsi avantageusement à son préjudice. Il regarde ce que vous aimez, pour juger du prix de votre offrande, et comme cette passion est la chose qui possède le plus votre cœur, il n'estime que le sacrifice que vous pouvez lui en faire, désirant uniquement l'objet de votre affection, et non pas une infinité d'actions que vous pouvez lui immoler.

Me direz-vous que vous faites par ailleurs bien des choses pleines de piété, que vous lui envoyez sans cesse comme un parfum ? Il ferait bon vous entendre, Théonée ; car je vous adresserais volontiers ces mots de Tertullien (2), que vous auriez bonne grâce, après vous être en quelque façon évaporé à satisfaire cette passion dominante, de venir présenter à Dieu en sacrifice vos soupirs, vos prières et vos autres mortifications ; immolez cet Isaac qu'on attend de vous, et soyez persuadé que jamais vos offrandes ne seront de bonne odeur, tandis que celle-ci ne se fera pas.

§ VI.

Si, avec tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je n'ai pu encore gagner sur votre esprit que vous travailliez sérieusement à détruire cette passion particulière qui domine en vous ; et, pour vous le dire encore une fois bien distinctement, si cette colère vous anime toujours ; ou si ces amitiés vous souillent toujours le cœur, ou si cette ambition vous emporte partout, ou si ce flux de langue ne s'arrête jamais, ou si cet esprit en toute occasion juge de toutes choses et condamne tout ; si cela est, mon cher Théonée, réveillez votre attention et m'écoutez : voici les conséquences funestes que j'en tire, vous vous en défendrez comme vous pourrez.

1. Il n'y aura après cela ni entretien, ni prédication, ni grâce, ni Dieu, qui vous puisse faire revenir de cette passion ; parce que toutes ces choses ayant été inefficaces, leur retour le sera aussi, n'étant rien d'ailleurs de nouveau, capable de causer en vous ce changement : de sorte que cette passion étant fortifiée, sera après

(1) Mal. c. 1.

(2) De hab. mul.

inébranlable par tous les efforts du ciel et des hommes. Oh ! quel état !

2. Vous y formerez votre conscience, et vous l'y établirez si bien, que cette passion dominante étant comme toute passée en nature, à peine seulement vous en confesserez-vous ; parce qu'elle ne vous paraîtra plus si dangereuse, y étant de long-temps tout accoutumé. Hélas ! est-il personne plus dangereusement malade que celui qui l'étant beaucoup se flatte qu'il est en bonne santé ?

3. Mais je vous accorde que vous vous confessiez des égaremens où cette passion dominante aura pu vous emporter ; assurez-vous que vous n'en serez touché non plus que d'un conte, à cause de l'habitude de faire les choses, qui a coutume d'en ôter toute l'appréhension (1). O Dieu ! Théonée, quand on en est là, quelle confession et quel sacrement.

4. Ce que j'avance de votre aveuglement à l'égard de cette passion est si véritable, qu'elle vous paraîtra toujours juste et innocente : et à quelque excès qu'elle vous ait porté, vous aurez toujours des raisons pour la défendre, sans avouer jamais que vous ayez été coupable. N'est-ce pas là le moyen de passer des ténèbres dans un déplorable endurcissement ?

5. Ce qui en arrivera encore ensuite, c'est que vous ferez tout pour la satisfaire, plutôt que de l'aigrir et de vous voir en guerre avec elle ; c'est là sans doute lui permettre d'aller bien loin et vous rendre à ses instances avec une grande complaisance.

Je vous demande maintenant si ce ne sont pas là des suites bien étranges de cette passion dominante ? Je vous demande après cela, Théonée, à quoi une âme chrétienne et qui aspire à la perfection doit se résoudre ? Je vous en laisse le jugement pour vous en faire l'application à vous-même, et je veux croire que vous n'aurez pas de peine à conclure à votre avantage.

MAXIME III.

Il est facile de vaincre la passion dominante.

Puisqu'il y a une si grande nécessité de combattre et de vaincre la passion dominante, comme nous venons de le voir, nous pouvons dire qu'il est assez facile d'en remporter la victoire, car Dieu a fait, par la sagesse de sa conduite, que les choses dont la

(1) De Greg. in mort.

possession a beaucoup de nécessité n'aient pas beaucoup de difficulté dans leur acquisition.

Ne vous étonnez donc pas, Théonée, de tout ce que je vous ai dit, des besoins de détruire cette passion, pourvu que vous ayez l'âme docile, pour bien user de tous les moyens qui peuvent vous y favoriser : car j'espère vous en montrer de si naturels, que vous n'aurez point de peine à juger de la facilité de la victoire, ou que vous serez contraint de blâmer votre peu de courage et de fidélité.

Voyez les moyens que je vous présente ; il y en a d'universels qu'on peut appliquer indifféremment à toutes les passions dominantes ; il y en a aussi de particuliers qui sont propres uniquement de chacune de ses passions. Je vous demande seulement que vous apportiez autant de volonté de vous en servir, que d'attention pour les bien comprendre, car il n'est que trop ordinaire, qu'on ne manque guère de savoir les moyens de se vaincre, mais l'on manque beaucoup de faire ce que l'on sait être nécessaire pour y réussir.

CHAPITRE PREMIER.

Moyens généraux pour dompter les passions dominantes.

J'en trouve de quatre sortes, qui assurément ne vous seront pas inutiles, si vous voulez sérieusement en faire l'application : 1° ce sont de certaines persuasions, dont il faut se convaincre l'esprit afin qu'étant ainsi prévenu, l'exécution en puisse être plus facile ; 2° ce sont des occupations intérieures, où il faut tâcher de tenir incessamment son âme ; 3° ce sont des maximes particulières pour se conduire sûrement dans ce travail ; 4° ce sont quelques actions que j'estime pouvoir beaucoup aider à obtenir cette victoire.

§ I.

Les persuasions nécessaires pour vaincre les passions dominantes.

1. Persuadez-vous grandement, Théonée, que les ennemis domestiques de votre âme, pris tous ensemble, ne peuvent pas lui être si pernicious qu'une seule passion dominante : je vous en ai montré la vérité dans la maxime précédente : en étant ainsi bien persuadé, il sera naturel que vous vous appliquiez avec plus de vigueur à surmonter cet ennemi particulier. Car vous ne doutez pas que l'on s'intéresse à combattre ce qui nous est contraire, selon qu'on en appréhende la malignité ; si vous avez donc cette forte persuasion, que votre passion dominante est elle seule le plus

dangereux ennemi de votre âme, n'est-il pas vrai que votre esprit en aura plus d'ardeur et plus d'application à la vaincre?

2. Persuadez-vous encore que la victoire de cette passion ne consiste pas à l'éteindre et à n'en plus sentir aucun dérèglement; car cette forte persuasion fait que plusieurs cessent par désespoir de la combattre, voyant que tous leurs soins ne peuvent empêcher qu'elle ne s'élève souvent par quelque mouvement de révolte, comme si la victoire consistait à avoir une paix inaltérable avec cette passion, et non pas plutôt à se modérer parmi ses plus vives altérations, le temps de la paix et le temps de la guerre s'accordant très-bien à la fois. Supposant donc, Théonée, que cette passion dominante ne laisse pas d'être vaincue, quoique ses feux ne soient pas éteints, vous voyez bien que cela vous en donnera plus de cœur pour l'entreprendre, ne regardant plus la mort de ses mouvemens involontaires, comme une chose qui soit nécessaire à sa victoire, mais seulement la retenue et la modération de votre esprit.

3. Pour vous relever encore le courage et vous exciter à combattre cette passion, ne vous imaginez pas, comme font plusieurs, qu'après l'avoir bien combattue vous ne devez plus en être attaqué? car c'est ce qui les fait abandonner le combat avec un lâche découragement, ayant cru qu'ils devaient après être comme impeccables; hélas! que cette persuasion si mal fondée décourage de personnes dans cette entreprise; mais persuadez-vous tout le contraire, qu'il est moralement inévitable que cette passion ne vous fasse tomber quelquefois, tant la faiblesse, la corruption et l'habitude ont de pouvoir. Étant ainsi bien prévenu de cette pensée, quoique vous veniez à tomber, vous n'en serez pas plus abattu pour cela, et vous en tirerez même une nouvelle ardeur, pour vous animer davantage au combat.

4. Mais voici une quatrième persuasion qui doit entrer plus que toutes les autres dans votre esprit, avec laquelle je ne crois pas que vous ne vous appliquiez entièrement à vaincre la passion qui domine en vous. Persuadez-vous bien, Théonée, qu'elle est en votre fond un véritable germe de damnation; je vous ai assez fait voir comme cette passion dominante est la source et le premier mobile de tous les dérèglemens de l'âme, dont la perte est ordinairement infaillible, si le remède n'est porté jusqu'au principe; si vous êtes donc bien plein de cette vérité, que la passion qui vous domine est pour vous damner infailliblement, n'étant point domptée, ô Dieu! pourrait-il se faire que vous ne vous attachassiez pas à la ruiner? et pouvez-vous être pressé plus

efficacement à le faire que par une considération si importante et si terrible ?

Ce sont les persuasions dont je désire que votre esprit soit tout pénétré, avec lesquelles il ne vous sera pas difficile de travailler heureusement à cette victoire.

§ II.

Les occupations intérieures nécessaires pour vaincre la passion dominante.

1. Je vous conseille, Théonée, afin d'y bien réussir, de repasser tout le jour dans votre esprit la pensée de cette passion ; faites-le, comme ferait celui qui machine la perte d'un ennemi : il n'est point de moment dans le jour, où il ne soit dans la pensée de son dessein, rêvant toujours sur les moyens et sur les temps les plus favorables de faire son coup ? Faites-en de même, et qu'il ne soit point d'heure où vous ne soyez toujours comme en conspiration contre cette passion qui domine en vous : car si vous en interrompez beaucoup la pensée, votre esprit n'y aura pas aussi beaucoup d'ardeur ; et puis, comme cette passion est forte, à cause de son empire, elle vous emportera facilement si vous n'êtes sur vos gardes : tout au contraire, vous occupant toujours de la pensée et du désir de la ruiner, votre esprit en prendra un certain feu d'indignation, qui vous fera vivement comprendre le malheur de cette servitude ; et étant ainsi toujours préparé, vous ne serez pas si capable d'une surprise.

2. Ce n'est pas assez, je désire que cette passion dominante fasse uniquement votre principale occupation, sans la partager à tant d'autres choses ; il n'est rien d'efficace comme un homme qui n'a qu'une affaire, parce qu'en étant tout pénétré, il la pénètre aussi bien mieux, toute l'occupation de son esprit n'étant que de cet objet. Prenez aussi ce biais, Théonée, que cette passion dominante vous occupe de telle manière qu'elle épuise toute votre pensée, sans permettre volontairement qu'elle se divertisse beaucoup à aucune autre considération. Cette application presque continuelle de votre esprit vous fera connaître facilement les mouvemens les plus obscurs et les plus cachés de cette passion, pour éviter ses adresses et pour arrêter sa violence ; de sorte que ramassant ainsi toute sa vigueur, par l'attachement qu'il aura à ce seul objet, il le combattra plus aisément, et il le surmontera plus efficacement.

3. Souvenez-vous, Théonée, que la pensée de cette passion doit toujours avoir quelque part en votre oraison, au moins dans

le temps que Dieu lui-même ne fera pas son opération ; car c'est à que les choses se voient avec plus de vérité , pour en avoir ou de la haine ou de l'amour , et c'est là où Dieu seconde davantage nos pensées , par les mouvemens de son divin esprit. C'est pourquoi je vous conseille de n'entrer point dans ce saint commerce avec Dieu , que vous n'y fassiez toujours entrer la pensée de cette passion qui vous domine ; parce que le rayon de la grâce vous fera bien mieux découvrir alors sa malice et son poison ; et après , oh ! de quelle sainte impatience ne serez-vous pas emporté contre une passion si pernicieuse , afin de la détruire ?

4. Pour vous animer enfin à une guerre si sainte et si avantageuse , portez souvent votre pensée sur les grands désordres que cette passion a pu vous causer. Ah ! quel courage , Théonée , n'en tirerez-vous pas , pour en entreprendre la destruction ? Car n'est-on pas facilement animé à perdre ce qui nous a perdus , et ce qui nous peut encore perdre ? L'on considère et l'on compte les étranges chutes où cette passion dominante a précipité l'âme , et après cela , pourrait-il se faire qu'on laissât son ennemi en repos ? Ou bien vous m'avouerez que l'on peut aimer et voir en soi la cause de son malheur. Contemplant donc ainsi sa laideur et sa malice dans les chutes où elle a poussé l'âme , ne doutez pas que vous ne soyez touché de crainte et de haine , pour vous en défaire et pour vous en venger , en la combattant et en la perdant ?

Ne vous étonnez donc pas , Théonée , s'il y en a tant que cette passion dominante tyrannise : c'est qu'ils n'y pensent point , ou ne le font que fort peu ; s'ils y pensent souvent , l'application n'en est qu'imparfaite , prenant cent pensées différentes , ils ne prennent pas encore le temps propre pour y penser , qui est celui de l'oraison ; et ils ne se donnent pas la peine de regarder les grands désordres où cette passion les a engagés.

§ III.

Maximes particulières pour vaincre la passion dominante.

1. Prenez pour première maxime , après avoir conçu les résolutions les plus généreuses , de dompter cette passion , qu'il est moralement inévitable que vous n'y retombiez encore de temps en temps ; et là-dessus formez le dessein de ne jamais vous rebutter , quelques rechutes qui puissent vous arriver ; dites alors : Je suis homme , mais j'ai de la bonne volonté et beaucoup de grâces ; le premier dépend de moi , le second ne me sera jamais ôté ; et avec cela j'espère que le temps me fera obtenir la victoire ; mais

je ne me rebuterai jamais , quand bien même cette passion dominante me ferait tomber plusieurs fois le jour. Ce sont mes gens , Théonée , qui domptent les ennemis les plus indomptables , et qui enfin chantent les victoires , montrant , en ne se rebutant pas , un cœur humble , ferme , fidèle et persévérant. Au contraire , d'où vient que si peu réussissent à vaincre la passion qui les domine ? C'est qu'ils se rebutent , voyant de temps en temps les retours de cette passion ; ils font voir par là l'orgueil de leur esprit , qui ne peut supporter cette humiliation , leur lâcheté à se rendre aussitôt , leur infidélité à violer si facilement ce qu'ils ont promis à Dieu , leur inconstance à vouloir et à ne pas vouloir une même chose avec tant de légèreté.

2. Mais je veux qu'on ne tombe point ou presque point par cette passion dominante , jusqu'à en venir à l'effet : néanmoins les mouvemens déréglés ne laissent pas de s'en élever , et ce sont ces mouvemens qu'on ne peut souffrir , parce qu'on les abhorre : et moi je vous dis qu'étant involontaires , vous devez avoir pour maxime de n'en faire non plus d'état que d'un bruit étranger ; car , hélas ! que vous seriez bon et simple de vous en tourmenter , puisque vous n'y mettez rien du vôtre ; il n'y a que la coopération de votre liberté qui puisse les rendre criminels ; mais puisque vous le souffrez , Théonée , ils font la matière de votre gloire et de votre mérite ; et de votre côté , vous devez mépriser tous les troubles que cette passion excite dans la partie inférieure , n'imitant pas ceux qui s'en effraient si mal à propos , pendant que leur liberté est victorieuse.

3. Il sera aussi très-utile , pour ne pas vous rebuter de vos rechutes , d'avoir bien avant cette troisième maxime dans l'esprit , à savoir : de ne limiter jamais le temps de la victoire de cette passion dominante. Toute personne qui se borne et qui donne quelque temps à ce travail , s'abat le courage quand elle se voit au bout , sans avoir l'effet de ses peines et de son attente. C'est ne pas savoir que Dieu veut qu'on travaille à cette passion , sans y mettre de temps limité ; parce qu'autrement c'est donner la loi à ses conduites : il y a telle personne , dit saint Bernard , de qui Dieu veut seulement des efforts continuels et fidèles , pour vaincre une passion , sans permettre jamais qu'elle soit entièrement domptée. Ne vous prescrivez donc point un temps particulier , Théonée , pour avoir la victoire de celle qui vous domine : mais de vous-même , destinez-vous à la combattre toute votre vie. Vous voyez assez qu'avec cela votre esprit ne se rebutera pas , quoique les chutes que vous y ferez ne finissent point ; mais d'un

côté, vous tenant toujours en paix et en humilité, de l'autre vous ne cesserez point de poursuivre toujours votre ennemi.

4. Une dernière maxime, tout-à-fait nécessaire pour bien établir celles que je viens d'avancer, et pour vaincre votre passion dominante, est de croire que votre victoire est au milieu de ses révoltes. Je vous prie, Théonée, de ne point vous laisser persuader l'esprit avec tant de monde, qu'une passion n'est point subjuguée, que quand tout son feu est éteint dans ses cendres : c'en est bien une manière de victoire, je le confesse, mais il est bien plus glorieux d'être vainqueur d'un ennemi qui fait toujours du bruit sans effet, que de celui qui est entièrement détruit, parce que c'est une continuation de victoires, et quand sa destruction est totale, n'y ayant plus de victoire à remporter, l'on dégénère facilement à l'oisiveté. Croyez donc que la victoire de votre passion dominante sera bien plus recommandable quand, parmi ses révoltes les plus importunes, votre esprit demeurera dans son égalité, toujours élevé au-dessus, comme le vaisseau au-dessus des flots et de la tempête, de sorte que vos victoires seront aussi grandes et en aussi grand nombre que les attaques de cette passion seront longues et violentes.

§ IV.

Les actions nécessaires pour vaincre la passion dominante.

Quoiqu'il soit bon que vous soyez bien persuadé de certains principes, pour combattre la passion qui vous domine, et que vous deviez vous en faire une occupation et avoir des maximes qui vous servent à la combattre et à la vaincre; néanmoins j'estime qu'il ne suffit pas d'être convaincu, mais qu'il faut en venir à la pratique de certaines actions qui puissent faciliter cette victoire.

1. Je suis d'avis que vous commenciez par l'examen particulier que saint Ignace nous enseigne dans ses exercices, c'est-à-dire, que vous ayez un certain temps dans le jour, où, sans vous examiner de tout le reste, vous pensiez uniquement à cette passion dominante, pour en découvrir les mouvemens, pour en voir les diminutions ou les progrès, pour en mieux pénétrer la malignité et les dangers, et pour vous renouveler toujours dans le dessein de la vaincre. Cet aide a semblé si important à ce grand saint, qu'il nous l'a présenté comme un des plus efficaces, pour parvenir à la victoire de cette passion. Faites réflexion, Théonée, qu'on en néglige très-facilement l'exercice, parce qu'on veut donner à son esprit une certaine indépendance ou fainéante, ou superbe, pour

ne se donner aucune captivité ; mais suivez ce qu'il vous en dit, plutôt que d'écouter une si mauvaise inclination.

2. Confessez-vous souvent des fautes que cette passion vous fera commettre ; vous en attirerez par là plus de grâces pour la surmonter ; vous en ferez plus sérieusement vos désaveux ; vous en concevrez ainsi avec le temps plus de déplaisir ; vous en aurez bien plus de honte de vous-même ; vous en serez après bien plus sur vos gardes. Voilà ce qu'opèrera la fréquente confession que vous en ferez ; car, à vous l'avouer simplement, je ne suis pas du sentiment de ceux qui ne sont pas pour les confessions fréquentes, puisque nous voyons que les saints en ont ainsi usé, et que nous savons par expérience que l'âme en puise une grande pureté, et que celles qui passionnent cette pureté divine, voudraient, si cela se pouvait, se purifier par ce sacrement plus souvent qu'une fois le jour. Faites le même jugement pour la passion dominante.

3. Ne soyez jamais sans quelque austérité particulière au sujet de cette passion ; c'est toujours un paiement et un sacrifice continuels que vous en ferez à Dieu ; elle réveillera davantage votre esprit pour s'appliquer au combat ; elle ne laissera pas d'humilier cette passion, qui s'en verra si maltraitée ; et comme l'esprit suit assez ordinairement la nature et la disposition du corps, celui-ci étant abattu, l'autre en sera aussi plus modeste et plus retenu.

4. J'estime encore qu'il vous sera bien avantageux pour réussir dans la victoire de la passion qui vous domine, d'en avoir souvent des entretiens ; car le discours a cela de propre, de faire dans l'esprit de plus fortes impressions de la chose qui en est la matière, soit pour en augmenter l'amour, soit pour en accroître la haine. Parlez donc souvent de cette passion, quand vous aurez avec qui vous le pourrez faire ; vous verrez par expérience que votre cœur en tirera plus d'ardeur pour la combattre, que votre esprit en sera rempli, et que cela ne servira pas peu à vous tenir toujours sur vos gardes, afin de n'en être pas surpris.

5. Enfin, je désirerais, Théonée, que vous fussiez assez généreux pour hanter par dessein ceux qui ont un esprit opposé à votre passion dominante. Cela sera peut-être plus efficace que toute autre chose, pour vous en rendre vainqueur ; car cet esprit contraire à votre passion lui sera un exercice continuels pour retenir ses saillies, ou pour s'animer, ou pour en tirer quelque imitation, ou pour s'en confondre ; parce que l'exemple de ceux qui ne sont pas dans notre passion, nous condamne bien mieux que tous nos raisonnemens, et nous persuade plus efficacement pour travailler à sa destruction.

C'est à vous maintenant de voir laquelle de ces actions vous sera la plus propre , afin de vous attacher ou à plusieurs , ou à toutes , selon que vous le jugerez être nécessaire , et que l'esprit de la grâce vous l'inspirera.

CHAPITRE II.

Moyens particuliers pour vaincre la passion dominante.

Tous les moyens que je viens d'avancer pour dompter la passion dominante , sont tellement généraux , qu'ils peuvent s'appliquer aussi facilement à chaque passion ; néanmoins , afin que ce travail soit encore plus efficace , je veux , Théonée , vous suggérer maintenant des moyens qui soient uniquement propres à chaque passion en particulier.

Otez-vous pourtant de l'esprit ce qui pourrait y être , que ces moyens , non plus que les premiers , empêcheront tous les mouvemens de la passion qui vous domine ; mais persuadez-vous seulement qu'ils ne sont que pour en empêcher les effets déréglés : je vous en ai déjà insinué quelque chose ; et cette persuasion fera que vous userez de ces moyens d'une manière à n'être pas surpris , quand vous en sentirez encore les soulèvemens.

Moyens pour vaincre la passion dominante de la colère.

Lorsque vous sentirez le feu de cette passion , et que vous en serez embrasé du corps comme de l'esprit : 1^o ayez un grand soin de ne lui donner alors aucune sortie ; parce qu'il n'est guère possible que l'agitation où vous serez ne fasse parler avec déréglément ; 2^o si néanmoins vous êtes obligé de parler en ce temps , faites-le avec toute la modestie , donnant à votre extérieur autant de modération que l'intérieur a de feu ; cette façon modeste pourra apaiser l'émotion du cœur , et vous donnerez au moins à Dieu ce qui dépend de vous ; 3^o avec cela , je vous conseille pourtant de parler fort peu ; car ayez toute la modération qu'il vous plaira , vous ne pourrez néanmoins faire , si vous parlez beaucoup , que peu à peu votre discours ne s'enflamme du feu de votre passion ; 4^o il ne vous sera pas encore peu utile , pour vaincre cette passion échauffée , de donner à votre visage tout ce que vous pourrez de doux et de serein , comme si c'était un effet de l'agréable tranquillité de votre âme ; parce qu'il se trouve souvent que cette suavité du dehors fait couler l'onction au dedans , sur la passion émue qui en est tout-à-fait adoucie.

Moyens pour dompter la passion dominante de la paresse.

Pour vaincre cette passion pesante et endormie et pour ne pas vous en laisser abattre : 1^o accoutumez-vous à faire les choses avec goût ; car cette passion brute donne à l'âme je ne sais quoi de si terrestre qu'elle laisse tout à faire, ou s'en acquitte très-mal , si elle n'est réveillée par quelque goût sensible ; 2^o gênez-vous à faire toutes choses avec une parfaite exactitude, dans les momens justes et précis qui sont marqués : vous relèverez ainsi cette humeur paresseuse, qui ne veut en rien ni se presser ni se captiver, la ponctualité étant comme une pointe qui en anime la pesanteur ; 3^o affectez même, si vous êtes engagé dans une communauté, d'être toujours le premier où l'obéissance appelle tout le monde ; ce soin, croyez-moi, inspire je ne sais quelle activité , et fait trouver de la ferveur jusque dans la paresse naturelle ; 4^o avec tout cela, persuadez-vous bien qu'une âme paresseuse est celle que Dieu vomit loin de son cœur (1) et qu'il frappe de malédiction : il sera bien difficile qu'ensuite vous ne tiriez au moins quelque petit feu de la bassesse de cette passion.

Moyens pour vaincre la passion dominante de la facilité à condamner tout.

Si vous êtes du nombre de ceux qui ont une inclination prodigieuse à condamner indifféremment tout le monde : 1^o au moins, taisez-vous, Théonée, quand on avancera quelque chose désavantageuse au prochain, si vous ne pouvez faire mieux, et faites à Dieu ce petit sacrifice de votre silence ; 2^o si vous avez un peu de générosité, allez encore plus avant, et dites tout le bien que vous savez des personnes dont on parle mal, ou celui que l'on peut présumer charitablement être en elles ; autrement vous retiendrez avec injustice ce que vous devez manifester : ce moyen commence déjà d'ouvrir le cœur par quelque bonté pour son prochain ; 3^o je souhaite néanmoins que vous alliez encore plus avant ; défendez toujours les absens, quand on les blâme en votre présence, et tâchez de trouver des raisons pour excuser tout le mal qu'on en dit , y donnant des interprétations chrétiennes, soit du côté de l'intention, soit du côté de l'ignorance ou de l'inadvertance ; 4^o que si le mal que l'on dit était si clair qu'il fût sans défense, je vous conjure, Théonée, d'imiter en ceci les saints, et en particulier saint Ignace, qui est d'en renvoyer le jugement à Dieu, à qui il appartient uniquement de condamner, et non pas à l'homme.

(1) Apoc. c. 3.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'attachement à son sens particulier.

Il y en a de si extraordinairement attachés à leur sens , qu'il n'est rien qui ait assez de force et d'autorité pour les faire plier ; je ne sais pas, Théonée, si vous en êtes, mais si cela est : 1° je vous prie, afin de vous défaire d'un si mauvais esprit , de penser seulement combien la conversation de ceux qui ont ces sortes d'heurtemens est insupportable, et combien il en arrive de désordres dans les entretiens, de chaleur, de dispute, d'emportement et de division ; 2° pensez encore qu'il est si facile de se tromper dans son sens, que l'on voit tous les jours les grands égaremens où l'on tombe, car nos vues sont extrêmement bornées, et nos raisonnemens suivent toujours nos connaissances ; 3° concluez ensuite, Théonée, si vous voulez agir vertueusement, non-seulement de ne pas écouter votre sens avec opiniâtreté, mais même de le soumettre à ceux qui vous sont inférieurs en esprit, en capacité et en âge. Oh ! que ce moyen vous conduira bientôt à en voir l'heureuse mort ; 4° enfin ce qui vous y oblige, c'est que cette superbe n'est pas supportable, que l'on croie mieux penser que tout le monde, et qu'ainsi l'on préfère souvent un raisonnement extravagant et égaré à ce qu'il y a de plus sain et de plus solide dans les esprits les mieux faits.

Moyens pour vaincre la passion dominante de beaucoup parler.

Si vous êtes un grand parleur, n'épargnez rien, je vous prie, pour vous défaire d'un vice qui n'a pas moins de bassesse qu'il a peu de jugement ; et pour cet effet : 1° puisque votre langue a un flux continuel, qui montre assez que votre esprit n'est pas plus retenu, imposez-vous pendant quelque temps de la journée un grand silence, où vous ne disiez pas un seul mot, qu'y étant obligé par la pure nécessité. Comme l'on se désaccoutume de tout, votre langue étant si long-temps et si souvent liée, perdra peu à peu cette habitude ; 2° je vous conseille encore, dans la conversation, de vous accoutumer à laisser volontiers parler les autres, sans en interrompre le discours, et sans vous presser de prendre aussitôt la parole ; mais aimez plus à entendre qu'à dire, et donnez toujours cette satisfaction à ceux de votre compagnie, de parler tant qu'il leur plaira ; 3° cette seule considération que le mensonge est toujours mêlé avec un grand flux de paroles, doit être capable d'arrêter le vôtre ; 4° et si vous faites profession d'une vie intérieure, n'oubliez pas, Théonée, qu'il n'est rien qui

lui soit contraire comme une langue qui est sans cesse dans le mouvement ; car vous auriez de la peine à trouver un seul saint qui ait été un grand discoureur.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'ambition.

Quelque vive et délicate que soit en vous cette passion, néanmoins il ne vous sera pas difficile d'en abattre l'élévation, si vous êtes résolu à vous servir de ces moyens avec une grande fidélité : 1° contenez-vous, Théonée, autant que vous le pourrez dans toutes vos actions, pour ne rien faire qui éclate, et dans toutes vos paroles pour ne rien avancer qui donne opinion de vous ; 2° si l'on dit en votre présence quelque chose qui soit à votre louange, entendez-le avec peine, rompez le discours, et qu'on puisse remarquer qu'on ne vous oblige pas ; 3° recevez avec inclination de cœur tout ce qui vous peut apporter quelque humiliation, et, entre tous les biens que Dieu vous fait, regardez celui-ci comme le plus précieux et en parlez avec ce sentiment ; 4° mais si vous êtes vraiment indigné contre cette passion superbe qui vous domine, cherchez, si vous en avez le courage, ce qui pourra davantage vous humilier et anéantir l'orgueil de votre esprit. Ne doutez pas, Théonée, qu'avec ces moyens, la passion ambitieuse qui vous emporte ne soit arrêtée, et qu'elle ne trouve heureusement sa mort dans son abaissement.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'affection.

Je pourrais bien vous renvoyer dans le premier tome des Maximes à celle des amitiés naturelles, mais comme je veux dans celle-ci resserrer d'une manière abrégée les moyens de vaincre la passion dominante, je ne laisserai pas de vous dire, Théonée, que si le grand poids de votre cœur vous porte à vous attacher toujours par quelque affection : 1° n'ayez jamais d'expressions trop expansives à l'égard de la personne pour qui vous sentez de tendres inclinations ; mais quand vous serez obligé de communiquer avec elle, étudiez-vous plutôt à refroidir, pour ainsi dire, toutes vos paroles, afin d'éteindre peu à peu ce feu naissant de votre cœur ; 2° abstenez-vous surtout de donner par vos discours aucun témoignage de cette tendresse, laquelle s'affaiblira avec le temps, ne se pouvant ainsi contenter par aucune sortie ; 3° retranchez tous les présens que vous pourriez faire par ce principe d'inclination douce ; car ils ne font qu'entretenir le feu qui n'a pas de peine à mourir quand on lui retire sa matière ; 4° privez-vous, autant qu'il vous

sera possible, de la conversation de l'objet pour qui vous avez cette douceur sensible, parce que le cœur et l'esprit se défont peu à peu de ce qui ne passe plus par les sens ; 5° lorsque la nécessité vous obligera à quelque entretien, conduisez vos yeux, avec grand soin, afin de n'y arrêter aucun regard ; parce que les yeux plus qu'aucune autre chose, font dans l'âme de vives impressions de ce qui lui est agréable.

Moyens pour vaincre la passion dominante de l'amour de ses commodités.

Il y a des personnes, même parmi celles qui passent pour spirituelles, qui sont tellement attachées à leurs petites commodités, que ce soin les occupe incessamment ; cette passion n'est pas moins basse dans la vie spirituelle qu'elle est importune : que si vous y étiez sujet, Théonée, oh ! je vous conjure, prenez ces moyens pour vous en défaire : 1° recevez les choses tout comme elles viennent sans en faire de choix, les regardant comme envoyées de la Providence, et les aimant d'une si bonne main, qui distribue justement à chacun ce qui lui est propre ; 2° quand vous serez dans la disette de celles qui vous sont nécessaires, tâchez de la souffrir en silence ; car n'est-il pas juste que nous souffrions sans rien dire les privations que Dieu nous envoie, pour celles que notre lâcheté ne nous promet pas de nous procurer ; 3° je voudrais néanmoins, afin de mieux réussir dans ce dessein, que quelquefois vous vous privassiez même des choses qui contribuent beaucoup à votre commodité ; ces actes généreux vous feraient acquérir avec le temps un grand empire sur cette inclination basse et délicate ; 4° elle sera néanmoins encore mieux gourmandée, s'il arrive que le pire vous soit donné ; car la nature ayant ce qui est tout contraire à l'amour de ses commodités, et se voyant obligée d'en avoir l'usage, n'est plus si hardie à faire ses recherches et craint même de se produire ; 5° pour ne pas manquer à ce travail, convainquez-vous bien, je vous prie, que cette sorte d'amour est la plus dangereuse peste de la vie intérieure ; car comme il ne va pas à chercher avec dérèglement ses commodités, mais à procurer simplement que rien ne manque et que rien n'incommode, tout cela paraît fort juste ; et c'est cependant une teigne qui ronge tout et un esprit qui est ennemi de la haine de nous-mêmes.

Moyens pour vaincre la passion dominante de la jalousie.

Pour bien guérir cette maladie, qui est un des plus pernicieux poisons parmi les personnes dévotes, si vous en étiez blessé, Théo-

née : 1^o tâchez de vous persuader devant Dieu que la jalousie est une de vos maladies, et n'ayez point de honte d'en confesser la vérité; car on ne voit presque jamais que ceux qui en sont atteints veuillent l'avouer, et c'est alors un mal absolument sans remède; 2^o faites cette violence à votre esprit, de croire toujours le contraire de ce que des mouvemens jaloux vous font voir par les yeux et vous figurent dans l'imagination; car cette passion ne voit guère que le mensonge, et presque jamais la vérité; 3^o imposez-vous cette loi, de dire toujours du bien de l'objet pour lequel vous sentez de la jalousie et d'en exalter les talens; vous pourrez par là attirer des grâces, afin d'aimer même ce que vous ne pouvez supporter; 4^o aimez encore, par une sainte haine de vous-même, qu'on vous le préfère en tout, en approbation, en emploi, en amitié, jugeant que vous ne méritez rien et que l'on vous fait justice; 5^o passez enfin plus avant, si vous avez assez de générosité, et procurez même tous les avantages que vous pourrez à la personne qui vous donne de la jalousie; car c'est le moyen le plus efficace pour faire mourir cette honteuse passion; et après cela, je ne doute point qu'elle ne diminue, qu'elle ne se calme et qu'elle ne vous laisse enfin un cœur aussi bon et aussi bien disposé qu'il était auparavant rempli de troubles, d'aversion et d'amertume.

MAXIME IV.

Un moyen très efficace pour acquérir les vertus, sont les tentations des vices contraires.

Je ne sais pas, Théonée, si je puis vous donner une maxime qui débrouille davantage la conscience, qui vous découvre plus clairement les ressorts de la grâce, et qui vous apprenne un chemin plus court et plus facile pour acquérir solidement les vertus, que celle que je vous présente ici. La seule proposition que j'en fais n'est pas d'abord bien intelligible, mais donnez-vous un peu le loisir de la considérer, et je m'assure que vous en aurez tant de consolation et que vous en prendrez tant de courage, que vous bénirez Dieu de ce nouveau jour que je vous donne et de ce nouveau chemin que je vous apprend.

Vous voulez les vertus, Théonée, et vous y courez avec toutes les personnes bien intentionnées comme à une conquête. Que cette ferveur est louable et que cette course est belle! Mais ne m'avouerez-vous pas que dans ces voies bien des choses vous embarrassent, qui ne vous reculent pas moins de votre terme, qu'elles vous

font de difficulté ? C'est où je veux tâcher de vous aider efficacement, et en même temps toutes les âmes qui sont touchées comme vous du désir de leur sanctification ; mais pour ne pas confondre moi-même davantage une matière qui semble déjà porter avec soi quelque confusion , je vais vous en parler avec tout l'ordre et toute la netteté que je pourrai.

CHAPITRE PREMIER.

Deux manières différentes pour acquérir les vertus.

Il faut ici distinguer deux sortes de voies qui mènent à l'acquisition des vertus : il y en a d'humaines, il y en a de divines. Les humaines sont celles que vous prenez, assisté d'une grâce ordinaire, lesquelles dépendent de votre industrie et de votre application ; c'est ainsi qu'on porte à en user tous ceux qui aspirent à la vertu.

Par exemple, vous voulez l'humilité, et pour y parvenir vous vous exercez dans les actions les plus basses ; vous prenez les considérations les plus humiliantes et vous contemplez les effroyables anéantissemens d'un Dieu. Vous voulez acquérir la chasteté, par la garde de vos sens, par l'éloignement des occasions, par la mortification de votre chair. Vous vous étudiez à la douceur, en pacifiant votre âme, en adoucissant tout votre extérieur, en insinuant jusque dans votre voix et dans vos paroles une manière douce et débonnaire. Vous voulez la patience, et pour l'avoir vous arrêtez vos plaintes, vous regardez l'exemple des saints, vous considérez vos péchés. Vous voulez la sobriété, refusant à votre bouche toutes les délicatesses, ne lui accordant que les choses les plus grossières et lui refusant même quelquefois les nécessaires. Vous voulez la charité fraternelle, et pour cet effet vous prévenez ceux avec qui vous vivez de tous les bons offices, vous les rendez même à ceux qui vous sont contraires, et vous les regardez comme le fruit du sang de Jésus-Christ. Vous voulez enfin l'amour de Dieu, et afin d'y réussir, vous vous dépouillez des créatures, vous vous abandonnez aux souffrances et vous aspirez à la mort de vous-même. Ce sont les voies ordinaires qui conduisent à l'acquisition des vertus, et dont nous faisons l'application et le choix par le mouvement de notre propre liberté.

Il y a maintenant de secondes voies pour acquérir les vertus, et je les appelle divines ; parce que ce n'est point nous qui nous y engageons de nous-mêmes ; c'est purement Dieu qui nous y fait

entrer par des desseins extraordinaires, afin de mettre en nos âmes les vertus d'une manière bien plus noble, et afin qu'elles y prennent de plus profondes racines.

Pour y parvenir, il prend des voies qui, étant d'une part incompréhensibles à l'esprit humain, semblent de l'autre ruiner et détruire la chose même que Dieu veut établir. Il inspire l'humilité par des tentations d'orgueil ; il imprime au corps la chasteté, par des tentations d'impureté ; il répand la douceur dans l'âme, par les mouvemens intérieurs de l'aigreur la plus vive et la plus amère ; il donne la patience, par des émotions de cœur et de bile les plus violentes ; il accorde la parfaite sobriété, par les plus grossières tentations de gourmandise ; il départ la charité fraternelle, par des mouvemens de dégoût et de l'aversion la plus grande pour les personnes ; il fait couler dans l'âme la pureté de son amour, par les saillies de haine contre lui-même les plus effroyables qu'il permet au démon d'inspirer dans le cœur humain.

§ I.

Ne sont-ce pas là, Théonée, d'étranges moyens que prend Dieu fort souvent pour établir les vertus dans une âme ? Et ne vous l'ai-je pas bien dit, que la sagesse de l'homme se perd dans ces routes, lorsqu'il pense que tout est désespéré, quoique les choses soient dans le meilleur état où elles aient jamais été.

Ne vous y trompez pas, car vous ne devez pas ignorer que les voies de Dieu ne soient pas les voies des hommes, et qu'elles en sont autant éloignées que les abîmes le sont du ciel : il se plaît à perdre nos esprits dans la vue de ses conduites, menant souvent au terme par des moyens qui prennent en apparence des routes tout-à-fait opposées. Il fait éclater la gloire de son Fils par les opprobres ; s'il veut établir son Église, il le fait par la destruction et par le sang de ses propres enfans. Et s'il veut placer lui-même les vertus dans une âme, il ne s'arrête pas aux voies communes, mais il en prend qui soient dignes de l'invention d'un Dieu, lesquelles laissent dans la conscience des impressions bien plus fortes et des racines bien plus profondes ; se servant de tous les dérèglements des vices, pour ce qui regarde leurs premiers mouvemens, leurs attaques et leurs confusions, afin d'inspirer la force, la beauté et l'éclat des vertus opposées : il n'appartient qu'à Dieu de prendre ces conduites et de les faire réussir.

§ II.

Cependant l'âme qui est abandonnée à ces sortes de voies, se

trouble extraordinairement : je n'entends pas ici parler de ceux dont les tentations sont des effets de leurs vicieuses habitudes, ni de ceux à qui elles sont un châtement de leurs crimes, les uns et les autres méritent d'être la proie des monstres qu'ils ont enfantés ; mais je veux uniquement parler de ces âmes , dont toute la vie ne respirant que mortification et que sainteté, Dieu leur envoie toutes les sortes de tentations dont j'ai fait mention, comme une semence qui doit produire en elles les plus excellentes vertus.

Ce sont donc celles-ci que j'estime être à plaindre déplorablement ; car elles aiment toutes les vertus et y travaillent avec fidélité ; et avec cela elles ont un sentiment qu'elles sont possédées de tous les vices contraires. Celle-là voudrait se jeter dans les flammes de l'enfer, pour conserver sa pureté dans toute son intégrité ; et elle sent sa chair et son imagination embrasées de tous les feux de l'abîme. Celle-là ne soupire qu'après les bassesses et désire se voir foulée aux pieds de tout le monde ; et elle se voit en même temps pleine des pensées les plus vaines et les plus superbes : celle-ci a une passion pour la douceur, et elle porte partout un cœur aigri et irrité ; cette autre n'épargne rien pour avoir une divine patience dans les plus rudes accidens, et dans l'occasion elle a souvent le cœur et l'esprit échauffés jusqu'au trouble : il y en a qui ne haïssent rien tant que de contenter leur bouche, et néanmoins elles sont pressées de mouvemens de gourmandise, comme des bêtes : d'autres font tout ce qu'elles peuvent pour soulager le prochain et le prévenir de leurs services, et elles ne sont intérieurement agitées que d'aversions secrètes ; enfin , il s'en trouve dont le fond de l'âme brûle d'un feu d'amour sacré et caché, et néanmoins elles expérimentent des mouvemens de haine contre Dieu, tels que le démon n'en a pas de plus violens.

O pauvres âmes ! que je vous plains tendrement dans votre peine , et dans l'aveuglement qui vous empêche de connaître votre bonheur. Hé ! pour Dieu , ne vous troublez pas davantage mal à propos ; car Dieu opère en vous toutes les vertus que vous recherchez , et vous n'avez rien moins que les vices dont vous déplorez la misère : ce que vous pensez être en vous un malheur , est le germe de votre félicité , et si vous saviez les saintes productions qui résultent des tentations vicieuses qui vous travaillent, vous voudriez être toujours sous leur opération , pour avoir plus parfaitement les vertus où vous aspirez.

C'est en quoi je prétends au moins vous convaincre évidemment, mon cher Théonée , et si parmi les saintes ardeurs que vous pouvez avoir pour la vertu , vous sentez néanmoins le feu et comme

la passion et l'empire des vices contraires, de vous montrer que le moyen le plus admirable et le plus efficace pour acquérir les vertus, sont les tentations des vices qui leur sont opposés.

CHAPITRE II.

Preuves générales qu'un moyen très-efficace pour acquérir les vertus sont les tentations des vices contraires.

Je veux encore vous le dire une fois plus clairement, Théonée, car on ne peut assez bien dire, pour le faire comprendre cette maxime, à savoir, que je ne veux pas ici parler de ceux qui, menant une vie fort commune, ont des tentations qui sont fondées sur leur tempérament, non plus que de ceux qui sont tentés, parce qu'ils se jettent volontairement dans les occasions; car ce serait bien tromper les uns et les autres, de les former à se servir de leurs tentations pour avoir les vertus opposées, puisque ce sont des tentations, ou qu'ils négligent de combattre, ou qu'ils se procurent par leur infidélité.

Il n'est donc question que de ces bonnes âmes qui, faisant toutes choses pour avoir les vertus, et se voyant néanmoins combattues par les vices contraires, désespèrent d'en venir à bout, et sont prêtes à abandonner tout, ne voulant plus travailler à ce qui leur paraît impossible.

Je leur dis donc pour leur consolation, et je vous le dis à vous-même, Théonée, que les vertus ne se peuvent acquérir d'une manière plus efficace que par les tentations qui semblent les détruire.

La nature même ne nous apprend-elle pas qu'un contraire n'est souvent jamais mieux établi et fortifié dans son état que par son contraire? Le feu ne prend jamais plus d'ardeur, ni une plus vive pointe, que lorsqu'on y répand un peu d'eau; le chêne et la palme ne prennent point de plus fortes ni de plus profondes racines, que quand l'effort de la tempête veut les abattre; et une personne poursuivie de son ennemi jusqu'aux abois, trouve quelquefois tant de vigueur dans son désespoir, que tournant visage elle change sa fuite en une glorieuse victoire. Voilà, Théonée, comme une personne se conserve souvent dans la vertu, par le combat de la tentation qui lui est contraire, parce que quand l'ennemi presse, toutes les forces de l'âme s'en ramassent davantage, et étant ainsi toute réunie en elle-même, sa vertu en est bien plus vigoureuse, car se voyant toujours sur le penchant et proche de tomber, la

crainte de faire quelque chute fait quelle est toujours sur ses gardes, et qu'elle réclame incessamment le secours du Ciel, avec lequel elle est invulnérable (1).

Je dis encore que la tentation sert beaucoup à avoir la vertu contraire, parce que cette vertu en est, pour ainsi dire, couverte et cachée comme d'un voile bien favorable; je pourrais vous le prouver, en vous disant que les croix intérieures sont un germe de vie, et que la tentation n'étant pas la moindre croix, elle est comme la semence de la vertu qu'elle veut détruire. Mais la preuve vous en sera plus claire, si je vous dis qu'une vertu qui s'acquiert hors de la connaissance de l'âme, s'acquiert avec bien plus de solidité et de pureté, lorsque, sans comprendre ce qu'elle fait pour son Dieu, les actes en sont bien plus généreux et plus désintéressés; or, remarquez qu'une tentation émue est comme un nuage qui offusque l'âme, laquelle cependant ne laisse pas, dans cette obscurité qui la couvre, de faire de secrets efforts de la vertu que l'on veut abattre; c'est ainsi qu'elle remporte des victoires, sans le connaître avec certitude, n'ayant que ce seul témoignage qu'elle ne voudrait pas assurer qu'elle a consenti à la tentation.

De plus, faites, je vous prie, réflexion que, lorsque, voulant une vertu, la tentation s'y oppose, l'esprit est plus piqué à l'acquisition de ce bien qu'on veut lui ôter; car nous voyons même dans la nature, que nous nous portons toujours plus ardemment à la chose pour laquelle on nous fait opposition, comme si elle nous paraissait plus agréable par la résistance. Ainsi la tentation a je ne sais quoi qui nous fait concevoir plus de beauté dans la vertu qu'elle veut nous ravir, ou qu'elle veut nous empêcher d'avoir; d'où il arrive que la vertu en est plus animée, et que prenant en quelque manière plus d'éclat de la tentation, elle est aussi plus capable d'en dissiper les efforts; ce qui vous oblige de conclure que la tentation donne assurément quelque avantage pour mettre l'âme dans une plus forte possession de la vertu pour lui en donner de plus pressantes inclinations.

Enfin, qui ne sait que rien n'excite tant la passion, pour parvenir à un bien, comme la connaissance de son prix et de sa valeur; car l'esprit humain aspire toujours plus aux choses qui ont quelque excellence par-dessus les autres, leur grandeur étant le motif de sa poursuite, comme leur beauté est celui de son amour. Ce principe étant véritable, vous trouverez, Théonée, que la violence de

(1) Bern. in fest. S. Andr.

la tentation nous découvre le prix de la vertu qui lui est opposée; parce qu'un ennemi n'emploie pas de rudes attaques pour avoir une place qui n'est pas de conséquence, et l'on juge de ce qu'elle vaut par la grande chaleur des assauts. Si la vertu était peu considérable, la tentation ne prendrait pas souvent tant de feu pour la détruire; de sorte que les grands efforts de la tentation nous montrent la valeur de la vertu. Après cela ne voyez-vous pas qu'il est naturel de conclure que l'esprit a sujet de se porter à la vertu avec plus d'ardeur lorsqu'il est tenté, puisqu'il découvre par là bien mieux sa noblesse, et que si elle valait peu de chose elle ne serait pas si rudement attaquée.

Ajoutez à cela que la tentation est comme une voix qui réveille la vertu, laquelle autrement serait endormie; car une vertu qui n'est point exercée, s'engourdit en son repos, et se perd même quelquefois dans le trop grand calme : l'avantage donc qu'elle tire de la tentation, c'est qu'elle ne tombe pas dans l'oisiveté et dans une espèce de léthargie, mais par occasion elle en prend comme une nouvelle vie et une nouvelle activité, pour répondre à cette voix de la tentation qui l'appelle au combat. Ce qui est si véritable, que l'on pourrait bien alléguer des exemples de ceux dont les vertus ont fait naufrage, quand la tentation ne leur a pas donné d'exercice : comme au contraire, l'on ne produira jamais de vertus vigoureuses que la tentation par ses combats n'ait aidées à leur inspirer cette vigueur.

En voilà assez, Théonée, pour les preuves générales de cette maxime; car quoiqu'elles prouvent assez bien, néanmoins l'esprit ordinairement demeure vague dans ces sortes de preuves, et il veut quelque chose qui le conduise comme par la main, dans la pratique de ce qui lui est proposé. C'est pourquoi, afin de vous satisfaire pleinement, je vous donne fort au long des preuves particulières qui vous feront voir que pour avoir la vertu il n'y a guère de moyen qui soit plus efficace que la tentation contraire.

CHAPITRE III.

Preuves particulières qu'un moyen très-efficace pour avoir les vertus sont les tentations des vices contraires.

Je vous conduis donc pas à pas, et d'un côté vous découvrant l'aimable et la sage conduite de Dieu pour votre sanctification; de l'autre je vous ferai voir la naissance et l'établissement des plus belles vertus, à la faveur des tentations, qui en composent à l'âme une éclatante couronne.

Votre sainte impatience me presse déjà d'entrer dans mes preuves. Je le veux, entrons-y; et je suppose d'abord que vous êtes dans les sentimens de vous-même les plus bas et les plus anéantissans, et que vous avez aussi en même temps les sentimens d'orgueil les plus élevés, qui veulent enfler votre cœur. Or, je maintiens qu'il n'est point de moyens si capables d'imprimer dans l'âme une profonde humilité, comme ces mouvemens superbes involontaires qui attaquent l'esprit.

Car une chose humilie l'homme, à proportion qu'elle est basse et horrible; regardez maintenant tous les vices qui sont capables de lui causer de la confusion, vous n'en trouverez point qui confonde et humilie tant une âme sainte en elle-même, que d'être persécutée d'un vif mouvement d'orgueil, parce que ce mouvement a plus de bassesse et plus d'horreur; et pourquoi? Parce que toute sorte de vice, et l'impureté même, n'est pas une chose si éloignée de la nature de l'homme; mais il est horrible et abominable qu'une créature si méprisable de son fond ait des sentimens si superbes.

C'est pourquoi une âme étant pénétrée de la connaissance de son effroyable corruption, et là-dessus venant à être pressée de vanité et d'orgueil, ah! elle voudrait alors s'humilier jusque dans le néant, tant ce mouvement lui paraît avoir d'abomination.

Moi, dit-elle, moi, avoir quelque sentiment d'élévation de moi-même! Hé! que plutôt tous les crimes de ma vie soient mis en évidence, et que l'excès de ma confusion m'anéantisse. Je suis capable d'être dans l'ordure de tous les péchés, c'est où me porte mon poids, mais que cette ordure s'élève, c'est une disposition monstrueuse. O mon Dieu! ô mon Dieu! que plutôt encore une fois je sois l'abîme de toutes les bassesses, que ce mouvement abominable de mon élévation approche seulement de mon cœur. Si l'impureté m'attaquait, je n'en serais pas encore si étonnée; car je ne suis que chair: si j'étais possédée de gloutonnerie, je ne suis encore que chair; si la colère me piquait, je ne suis que bile et qu'humeur: chaque passion et chaque vice trouve en moi son fond naturel. Mais que l'orgueil y veuille entrer! Et où est son fond? Oh! c'est l'horreur et l'abomination même.

Il n'est pas croyable, Théonée, jusqu'à quelle profondeur d'humiliation tombe cette âme, par l'indignation qu'elle conçoit de se voir remplie de mouvemens de vaine gloire. N'ai-je donc pas eu raison de dire qu'une superbe tentation engendre dans une sainte âme une plus profonde humilité que toutes les autres voies qu'elle pourrait prendre pour s'abaisser?

§ I.

Mais voici bien une autre question : vous qui avez une passion tendre et délicate pour la chasteté, vous êtes néanmoins assailli des impuretés les plus humiliantes ; et vous vous en affligez extraordinairement, croyant que la pureté de votre corps et de votre âme y trouve son naufrage ; arrêtez, je vous prie, arrêtez ces plaintes imprudentes, et désabusez votre esprit : c'est ici le miracle, que le lustre et la beauté de votre innocence puissent prendre quelque accroissement de l'ordure de votre tentation. Vraiment je veux bien autrement vous détromper et porter le calme dans votre cœur, vous faisant un peu entrer dans l'intelligence de ces voies de Dieu, qui ne tire pas moins le rayon et le cristal de la boue, qu'il a formé du limon de la terre le plus beau des corps.

Oui, Théonée, persuadez-vous que pendant cette terrible tempête, les plus infâmes tentations affermissent et purifient davantage votre pureté. Les mortifications du corps, je le confesse, aident beaucoup à la chasteté ; mais aussi l'on s'en donne souvent des idées vaines et avantageuses, et quelquefois elles irritent même la chair : l'éloignement des occasions contribue encore à rendre une personne chaste ; mais de soi-même il n'inspire pas l'horreur de l'impureté : l'oraison dessèche encore beaucoup le corps, et en détache l'esprit, le rendant par ce moyen moins susceptible des impressions impures et terrestres ; mais elle laisse aussi quelquefois l'âme dans une fausse paix de la chair, qui la rend capable d'être facilement surprise par la tentation.

Tous ces moyens que l'on suggère ordinairement, sont bons et louables pour conserver l'intégrité du corps, je ne le nie pas. Néanmoins les tentations impures font un tout autre effet dans une âme passionnée pour la chasteté ; elles lui ôtent toute vanité, car elle ne sent et ne voit en soi qu'ordure et qu'impureté ; elle a un éloignement de toute présomption, car elle se voit sur le bord du précipice ; elle ne s'établit point dans une fausse paix et dans une assurance trompeuse : au contraire, elle vit dans une incroyable défiance, et plus elle est pressée de la honteuse bassesse de ses tentations, plus son cœur en a d'horreur et d'aversion.

Oh ! que tous les feux d'enfer, dit-elle, me brûlent plutôt que ces feux infâmes qui me pénètrent ! Que ma chair, ô mon Dieu, n'est-elle plutôt ternaillée ! Que ne puis-je maintenant me préci-

piter dans le feu de l'abîme , et être le bourreau de moi-même pour arracher de mon sein cette flamme infernale ! Pureté de Dieu ; oh ! pouvez-vous me souffrir ? Mais , ô pureté de mon Dieu , venez plutôt à mon aide , et que je sente tous les supplices plutôt que cette damnable douceur. Où suis-je ? ô Dieu , mon secours et mon refuge ! Que voulez-vous donc faire de moi ? Tout , mon Dieu , tout ce qu'il y a de plus cruel et de plus effroyable , plutôt que ces impressions diaboliques , et faites-moi acheter la belle fleur de la chasteté et l'éloignement de ces attaques funestes par les plus étranges rigueurs.

Voilà un langage , Théonée , que des personnes d'une pureté calme et tranquille ne tiendront jamais : voilà les avantages tout particuliers des tentations déshonnêtes dans une âme chaste , lesquelles y établissent la chasteté bien plus solidement , et lui donnent un plus bel éclat. N'oubliez donc pas cette rare leçon , mon cher Théonée ; consolez-vous quand vous serez dans ces pénibles accès , et donnez-moi quelque créance en ce point , où le trouble , qui a coutume d'y naître , vous oblige à me rendre une aveugle soumission de votre esprit.

§ II.

Me direz-vous maintenant que vous avez une inclination extrême pour la douceur , et que néanmoins votre cœur a des irritations continuelles et des aigreurs très - pénétrantes , quelque application que vous puissiez apporter à tranquilliser et à pacifier votre extérieur et votre esprit ? C'est ce qui vous fait gémir de vous voir , ce vous semble , si éloigné de vos desseins. Non , n'en gémissiez pas ; car c'est faire compassion à vous-même sans raison. Allez , vous êtes bien mieux que vous ne vous imaginez. Oui , Théonée , je soutiens que quand vous avez le cœur ainsi fait , vos aigreurs intérieures perfectionnent davantage votre douceur.

La douceur qui n'est fondée que sur un tempérament flegmatique est terrestre et non pas vertueuse. La douceur qui n'est point combattue s'idolâtre facilement , et se plaît dans ce qu'il a d'agréable. On en voit tant qui passent pour avoir cette charmante vertu , à cause qu'ils ont toujours un air doux et une affabilité obligeante à l'égard de tout le monde ; et ils n'en ont simplement que l'ombre et l'appareuce , parce que cela vient ou de ce qu'ils ont reçu un beau naturel , ou de ce que tout leur applaudit. Mais parlez-moi d'une douceur exercée intérieurement et extérieurement ; c'est celle-là qui l'est en vérité , et dont les épreuves lui donnent une fermeté inébranlable.

Ne me dites donc pas, vous qui aimez si tendrement la douceur, vous qui partout portez l'onction sur le visage et dans vos paroles, que les aigres altérations que vous sentez en vous-même, vous éloignent infiniment de cette divine vertu : dites plutôt qu'elles vous en approchent, qu'elles vous la donnent plus éminemment, et qu'elles la font éclater. Car quelle beauté et quelle gloire est-ce à la douceur d'une âme, de ne rien perdre de sa sérénité et de son égalité quand les irritations de l'intérieur et les contradictions du dehors veulent l'étouffer par des émotions déréglées ? Ce n'est point ici la mollesse de la complexion qui fait une personne douce et débonnaire, ce ne sont point les approbations, ce ne sont pas les suaves et douces dispositions de l'âme ; car je veux que tout cela n'y soit pas ; mais c'est la vertu de douceur toute pure à qui ces aigreurs intérieures servent comme de ciment et d'éclat.

Tout ce qu'il y a, c'est que vous n'avez pas en vous-même, et vous ne savourez pas le miel de cette vertu ; je vous en estime plus heureux, parce qu'il ne sert d'ordinaire qu'à fomentier des affections et des complaisances dans cette belle humeur. Dénobusez-vous donc, et concluez contre les fausses persuasions que vous en avez eues, que tout ce qu'il y a de plus irritant donne une douceur plus parfaite à l'âme qui la souhaite avec ardeur et qui se ménage au dehors, comme si elle avait un paradis de paix et de suavité dans le cœur.

§ II.

Vous continuerez encore dans vos plaintes contre vous-même, et moi, je continuerai à en apaiser les mouvemens. Vous demandez la patience de Jésus par tant de vœux et de prières, dans les choses affligeantes qui nous arrivent ; car, hélas ! dites-vous, j'ai toujours le cœur ému, et le feu m'en monte à la tête, quoique je retienne assez ma parole et que l'émotion ne me fasse pas sortir un mot de la bouche : et moi, je vous fais voir votre simplicité, me servant de votre confession contre vous-même. Que vous êtes bon, Théonée, de vous tourmenter ainsi, et de vous tromper par cette pensée, que ces émotions intérieures de colère sont un empêchement essentiel à la vertu de patience que vous demandez avec tant de zèle. Parlez plus véritablement, et dites que ces chaleurs bilieuses, qui assiègent votre cœur et qui vous occupent la tête, contribuent plutôt à vous donner la vertu de patience. Ne venez-vous pas de m'avouer que cette colère allumée dans votre intérieur ne vous causait pas la plus légère sortie ni le moindre emportement ? Cela étant, je dis que cette

émotion secrète et involontaire perfectionne en vous la patience.

Répondez-moi : qui est celui qui souffre plus patiemment ? C'est celui dont le silence est plus victorieux dans ses croix , me répartirez-vous ; c'est bien dit , et je vous prends par votre réponse. Une personne qui , ayant l'âme dans le calme , souffre les torts qui lui sont faits , sans se satisfaire par aucune parole , gagne assurément sur soi , et mérite quelque louange ; mais celle qui , ayant le cœur tout plein du feu de la colère , n'en laisse pas sortir une petite étincelle , souffre avec une patience bien plus noble , parce que , suivant la confession que vous venez de m'en faire , son silence est plus victorieux. Elle souffre non-seulement par les peines qui lui viennent du dehors , mais encore par les altérations du cœur et d'une bile échauffée : sa patience est donc bien plus glorieuse , et l'accroissement et la gloire de cette vertu procèdent de cette colère intérieurement animée , qui n'a point ses sorties.

Oui , Théonée , c'est peu d'être patient , sous les coups de toutes les créatures et de l'enfer , quand l'âme est toute pacifique ; mais c'est une patience qui fait un spectacle digne de Dieu , lorsque tout l'intérieur étant dans la tempête , jointe aux attaques du dehors , l'esprit toujours égal ne s'échappe jamais par aucune saillie. Oh ! que je ne vous plaindrai donc pas , lorsque le feu de la colère mettra tout en alarme au dedans ; et qu'au dehors vous recevrez en silence les coups de l'adversité , à qui vous rendez un respectueux hommage par votre retenue : car ce feu intérieur doit s'appeler une source de patience divine , puisqu'il fait que , vous combattant vous-même , vous en devenez aussi bien vainqueur que des créatures.

J'entre assez dans les preuves que vous m'avez données jusqu'ici , me dites-vous ; mais voici bien un autre sujet de misère pour moi , dont la matière me fait voir à mes yeux aussi criminel qu'elle est de sa nature basse et terrestre. Je sais que le corps doit se traiter comme une bête , pour ce qui est des satisfactions de la bouche ; je tâche aussi à ne lui donner que le nécessaire et le plus grossier : et néanmoins je sens un appétit si brutal , et je suis tellement pressé de la gloutonnerie , qu'il me semble que je suis tout chair : et où est donc cette sobriété admirable et angélique ?

Vous l'avez , Théonée , quoique vous ne pensiez pas l'avoir : car prenez garde que cette vive pointe de gourmandise vous donne une sobriété bien plus vigoureuse et plus parfaite. N'est-il pas vrai que cette inclination si animale fait que vous avez toujours

plus d'attention sur vous-même, lorsque vous êtes à table? que vous vous refusez toutes les délicatesses du goût? que vous vous retranchez même quelquefois le nécessaire? que quelquefois vous en venez jusqu'à prendre les choses contraires à votre appétit? et qu'avec cela vous pensez être tout charnel et tout animal?

A votre avis, n'est-ce pas là une sobriété bien exacte, bien ennemie de vous-même et bien spirituelle? A qui devez-vous donc cette exactitude, cette rigueur et cette spiritualité, sinon à cette tentation grossière de la bouche? Quand cet ennemi ne vous presse pas vivement, vous savez ce que la sensualité de votre goût vous dérobe, et que vous vous laissez souvent aller à satisfaire votre appétit. Dieu, qui ne veut pas que vous ayez le goût moins fortifié que les autres sens, permet que cette brutale tentation de manger vous persécute, afin que voyant sa bassesse, vous abhorriez davantage de la contenter, et qu'en étant sollicité si dangereusement, vous soyez toujours sur vos gardes pour ne pas lui obéir.

Admirez donc, Théonée, admirez les moyens dont Dieu se sert pour vous rendre tempérant, vous faisant plus avancer dans cette vertu par des mouvemens de gourmandise, que vous ne le pourriez faire par toutes les considérations de l'abstinence la plus rigoureuse.

§ IV.

Enfin, vous me dites que la charité du prochain est la vertu chérie et tant recommandée de Jésus, qu'en comprenant sa beauté et sa nécessité, vous voudriez, à l'imitation de ce divin Sauveur, l'avoir bien avant dans le cœur, et que vous tâchez de la pratiquer, autant que vous le pouvez : mais, m'ajoutez-vous, j'ai pour de certaines personnes de si fortes antipathies et de si vives aversions, que tout s'en émeut en moi, quand je les vois. Cela n'est-il pas bien affligeant, d'être rempli d'une passion comme malgré soi, et de tâcher de faire tout le contraire de ce qu'elle suggère, sans le pouvoir néanmoins détruire?

Non, Théonée, il n'est point si affligeant; mais c'est vous-même qui vous affligez sans sujet. Apprenez qu'il y a des aversions antipathiques qui ne sont fondées que sur les qualités opposées du tempérament, et celles-là sont naturelles, et n'ont de leur nature ni bonté, ni malice : il y a aussi des aversions fondées sur quelque tort reçu; celles-ci peuvent être aussi naturelles, involontaires et sans malice, n'étant point secondées. Or, tâchant d'un côté à faire tout le bien que vous pouvez à votre prochain;

quoique vous ayez, d'ailleurs, les unes et les autres de ces aversions, je le veux. Que veut dire cela? sinon que la charité que vous avez pour lui est éminente, et que tous ces mouvemens antipathiques et déréglés donnent plus de lustre à cette belle vertu.

Vous ne faites pas un pas pour le servir, que ce ne soit une victoire; vous ne lui dites pas une parole d'amitié, qui ne soit recueillie de Dieu même : et vos mains ne s'emploient jamais pour lui, que vous ne semiez pour la gloire et pour l'éternité. Vous n'aimâtes jamais mieux votre prochain que dans ces actes généreux où la générosité de cette vertu n'est animée que par les mouvemens secrets de cette aversion naturelle ou acquise, laquelle fait l'occasion d'un mérite bien plus noble, et non pas la cause d'un péché.

Souffrez donc l'amertume de votre aversion, comme une chose qui anoblit davantage votre charité. Car figurez-vous bien que telle personne qui rend des offices charitables au prochain avec un cœur gai et dilaté, donne cela souvent, ou à la sympathie, ou à l'inclination qu'elle a pour l'objet, ou à quelque reconnaissance; mais vous le servez avec une pureté de vertu tout-à-fait admirable, et vous en avez l'obligation à cette répugnance amère et à cette aversion qui vous presse de faire ce que votre volonté toute simple refuse de lui accorder.

§ V.

Je pensais finir, mais vous m'obligez à parler par les transports de votre douleur. Où en suis-je, me dites-vous? Le croyez-vous bien, qu'il semble que les démons aient inspiré dans mon âme tous les feux de leur haine contre Dieu, contre qui je sens de si horribles mouvemens qui m'enlèvent, et des pensées de désespoir et de fureur si violentes, que je dirais quasi que j'ai changé de nature, et j'en suis un objet d'horreur à moi-même. Et où est donc, hélas! ce divin amour dont mon cœur voudrait être consumé? Quand sera-ce? ah! quand sera-ce, mon Dieu, que cette pure et sainte flamme me fera pousser incessamment des aspirations amoureuses, et que l'enfer de ma conscience sera changé en un paradis, où vous soyez toujours aimé. Hé! où êtes-vous donc, mon Dieu? Comment ou ne m'exterminerez-vous pas, ou ne me donnez-vous pas un autre cœur? vous voulez que je vous aime, et ce malheureux cœur n'est rempli que d'exécutions contre vous.

N'avez-vous donc que cette plainte à me former, Théonée?

Vous vous persuadez que vous me dites quelque chose de nouveau. Hé! nous en connaissons tant qui sont malades de votre maladie, à qui les démons semblent avoir communiqué tout ce qu'ils ont de haine contre Dieu, par l'inflammation et par la noirceur de la bile, par le remuement des fantômes, par les ofuscations de l'entendement, par des impressions particulières qu'ils font de leurs propres dispositions, pendant que le fond de l'âme est tout rempli de l'amour de Dieu.

Mais je veux encore vous parler plus clairement pour votre consolation, en vous convainquant de plus près. Sachez qu'il n'est rien qui donne une plus vive ardeur à l'amour que ces mouvemens de haine que Dieu permet au démon d'inspirer à une âme : ô Dieu! quelle effroyable matière d'un si beau feu!

Remarquez que le feu naturel s'embrace en trois manières, par le bois, par le vent et par l'eau. Le bois l'entretient, le vent l'enflamme, et un peu d'eau répandue en irrite davantage l'ardeur : ce sont aussi les trois façons dont le feu du divin amour s'accroît dans une âme. 1° Toutes les différentes considérations qu'elle prend de Dieu et de Jésus-Christ sont comme la matière qui nourrit et embrase ce feu; 2° les crimes de sa vie sont comme un vent froid et impétueux dont elle s'enflamme davantage; 3° mais les mouvemens de haine de Dieu et de blasphème dont elle se voit inspirée par d'effroyables épreuves, ressemblent à cet arrosage d'eau, duquel le feu sacré de cette âme prend une vivacité bien plus violente que de toutes les autres voies.

Son amour s'échauffe doucement par la contemplation des perfections et des bienfaits de Dieu : il s'anime par des gémissemens et par de saintes indignations à la vue de ses crimes; mais il s'embrace d'une telle véhémence par ces transports de haine, qu'il forme son incendie de son contraire. Ce sont de prodigieux efforts d'amour que fait cette âme, semblable à un feu renfermé, qui se fait ouverture avec violence, quand ce qui le renferme veut l'étouffer : de même, ce feu divin de son cœur, comme tout renfermé et enveloppé de ces tentations de haine, a des soulèvemens, et fait des sorties admirables pour chercher son Dieu.

Il est encore du parfait amour de cette âme, comme d'une personne poursuivie de son ennemi, qui lui tient l'épée aux reins; elle pense toujours être morte, pendant qu'elle fuit sans relâche, et sa fuite est d'autant plus animée qu'elle croit sa mort plus proche : l'âme, pleine de l'amour de son Dieu, n'en fait pas moins; cette tentation de haine la poursuit, mais plus elle en est pressée, plus elle s'élance avec amour vers son Dieu; le mal-

heur dont elle se voit tout assiégée lui donnant plus d'activité pour chercher en Dieu son asile.

Fut-il jamais d'industrie pareille à celle-là, pour accroître le feu de l'amour divin dans votre cœur, de dire que les démons, sans le prétendre, y soufflent de divines flammes de leur bouche infernale? Oh! que Dieu est incompréhensible et aimable dans ses voies! Revenez donc de votre erreur, Théonée, et ne croyez plus que toutes ces impressions de haine éteignent en vous le beau feu de l'amour, mais apaisez votre esprit en y faisant entrer le calme et la paix.

§ VI.

Jugez maintenant des merveilleuses conduites de Dieu, qui donne souvent les vertus plus éminemment, par les choses mêmes qui ont coutume d'être le principe de leur destruction; et apprenez que c'est ici une nouvelle école qui passe les règles ordinaires, que l'on prescrit pour avoir les vertus. Celui qui n'en entend pas le langage : 1° Il se fera bien de la peine et aux autres aussi, par cette ignorance, pensant que les tentations sont incapables d'être comme le germe des vertus opposées; 2° il ruinera bien des desseins de Dieu, s'effrayant de ces routes, ou les condamnant; 3° et il manquera d'arriver à un nouveau genre de sainteté, d'autant plus sublime, que ces voies étant au-dessus de l'esprit humain, font que les plus grands ennemis d'une vertu servent à l'établir au lieu de la détruire.

Que cette maxime vous demeure donc constamment dans l'esprit; savoir, qu'à des âmes qui cherchent Dieu en vérité, il n'est point de moyen si efficace pour acquérir une vertu que la tentation du vice qui lui est contraire : que la tentation d'impureté favorise la pureté; que la tentation d'orgueil perfectionne l'humilité; que les aigreurs du cœur servent beaucoup à la perfection de la douceur; que les mouvemens intérieurs de la colère établissent bien mieux la patience dans l'âme; que la tentation de gourmandise spiritualise la tempérance; que les aversions involontaires du cœur donnent plus d'éclat à la charité fraternelle; et que les tentations de haine contre Dieu enflamment l'amour divin dans une âme, mieux que toutes les autres voies imaginables. O Dieu! Théonée; ô Dieu! qu'il est avantageux de se laisser détruire!

MAXIME V.

Il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à sa complexion et à son tempérament.

Je ne sais pas, Théonée, si je serai assez heureux pour bien débrouiller une matière aussi importante pour la vie spirituelle qu'elle est délicate, et que l'usage qu'on en fait d'ordinaire est sujet à l'illusion et à la tromperie ; car on s'abuse si étrangement, et l'on prend si facilement le change dans la recherche des vertus, qu'on croit souvent en posséder la vérité, lorsqu'on n'en a que l'apparence ; et, ce qui est de plus déplorable, l'on se réjouit d'un bien imaginaire, comme si c'étaient de solides richesses.

Je veux dire, pour vous en parler nettement, qu'il n'est pas croyable combien l'humeur, la complexion et le tempérament prévalent et dominent dans l'exercice de la vertu : cela vient de ce qu'on ne distingue pas assez l'humeur d'avec la vertu qui lui est conforme, et que l'on confond l'un et l'autre avec beaucoup de facilité. Car il y a de certaines vertus qui ont une ressemblance si naturelle avec le tempérament particulier de certaines personnes, que presque tout le monde y est trompé par une apparence spécieuse de sainteté que porte leur complexion, et prend ainsi fort aisément le tempérament pour la vertu.

Souvenez-vous donc, je vous prie, qu'il est fort aisé de s'y tromper, soit que nous regardions les vertus dans les autres, soit que nous les considérions en nous-mêmes ; car nous avons ordinairement ou de la complaisance pour nous, ou de l'admiration pour les autres, dans la vue de certaines vertus imaginaires, qui n'ont que le dehors et l'éclat, et qui ne sont en effet qu'une véritable illusion.

CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste l'illusion du tempérament et de la vertu.

C'est pourquoi je vous avertis encore que l'on prend très-souvent pour une vertu solide ce qui n'est qu'une complexion grossière ou sensuelle. Celui-là pense qu'un véritable zèle et qu'une sainte ferveur l'animent dans les moyens qu'il prend pour le salut des âmes et dans l'ardeur qu'il fait paraître pour cet emploi ; je veux bien qu'il y en ait quelque chose ; mais ce qui en fait d'ordinaire la meilleure partie, et ce qui en est presque toujours le prin-

eipe, c'est sa complexion ardente et bilieuse, qui n'aime rien tant que le bruit et l'action. Et afin de s'en convaincre, qu'il fasse lui-même un retour sur soi, et il verra combien il souffre impatiemment le repos de la retraite et d'une vie commune; et ainsi que son humeur violente, comme un feu qui ne peut être renfermé, demande toujours à sortir au dehors, et fait l'âme de ce qui nous paraît être un grand zèle. Voilà comme la ferveur du zèle et le feu du tempérament bilieux ont beaucoup de rapport.

Un autre s'imagine que son cœur est touché et brûlé d'un feu divin, toutes les fois qu'il se sent intérieurement échauffé de certaines douces ardeurs, lorsqu'il est dans la contemplation dans le discours et dans la lecture des choses divines; mais c'est une pure tromperie et une dangereuse vanité; car je vous prie, Théonée, d'y prendre garde, et vous trouverez que sa complexion est sanguine et affectueuse, et que son tempérament qui abonde en sang, est un fonds qui prend facilement les tendresses et les feux de l'affection, sitôt que quelque doux objet se présente à l'esprit, qui s'y attache ensuite encore davantage, sentant cette agréable opération; et là-dessus il croit que tout ce feu est le feu d'un amour céleste. Son erreur vient de la ressemblance trompeuse du feu terrestre et du feu divin qu'il ne distingue pas.

Il y en a d'autres qui semblent avoir la douceur d'une colombe et posséder en un degré éminent cette charmante vertu, par une participation abondante de celle de Jésus: vous diriez qu'il y a en eux une infusion de l'onction divine, répandue sur tout l'extérieur. Ah! détrompez-vous, je vous prie; arrêtez-y un peu les yeux, et vous verrez que leur complexion est froide et flegmatique, dont l'humeur grossière étant difficilement émue, laisse je ne sais quelle fausse égalité que l'on confond aisément avec la véritable douceur, à cause de l'apparente conformité qui se rencontre entre l'une et l'autre.

Il y en a encore qui se persuadent jouir d'un profond recueillement que fait en eux l'esprit de la grâce et être continuellement sous l'opération de Dieu; ceux-ci ne sont pas capables de s'en défabuser, Théonée, car c'est leur propre esprit qui les trompe; mais moi je vous désabuse de ce que vous en pourriez penser. Examinez bien leur naturel, et vous découvrirez que c'est une complexion profondément mélancolique, et une imagination forte qui s'établit sans peine dans un faux recueillement et qui s'endort assez doucement dans ce repos qu'elle se procure: oh! qu'il en est de cette sorte, qui prennent leurs agréables mélancolies pour des contemplations et qui se forment des suspensions, des quiétudes,

des silences et des sommeils , par les doux efforts de cette puissance imaginative ! Ne vous y laissez donc pas tromper , et que la ressemblance qui se trouve entre le véritable recueillement et une paisible mélancolie , ne vous les fasse pas confondre indifféremment.

Enfin , vous en verrez qui semblent partout brûler d'une ardente charité pour le prochain , qui ne sont que main et qu'entrailles pour le secourir dans la nécessité , et qui s'oublient d'eux-mêmes pour lui en faire un perpétuel sacrifice. Qui ne croirait que c'est un cœur vraiment charitable qui les anime ? et néanmoins si vous les considérez de près , vous trouverez que ce sont des naturels bienfaisans et affables , qui ont reçu de la nature un esprit compassif , qui sont nés à caresser et à obliger , qui veulent toujours être bien dans l'esprit de tout le monde , et qui aiment le mouvement et l'action. Appellerez-vous cela une véritable charité du prochain ? Voilà comme ils trompent les autres , et comment ils se trompent aussi eux-mêmes , se persuadant qu'ils possèdent une vertu dont ils n'ont purement que l'éclat.

C'est ainsi que le tempérament qui a beaucoup de rapport avec une vertu , se prend assez ordinairement pour elle , parce que l'un et l'autre ont tout le même exercice et toutes les mêmes inclinations en apparence ; et c'est ainsi que , par cette confusion de l'humeur avec la vertu , l'humeur et la complexion règnent communément dans toutes les actions qu'on appelle vertueuses.

Il en est à proportion comme de ces vices dont parle saint Grégoire , qui ont une ressemblance si naturelle avec de certaines vertus , qu'ils sont pour cela bien plus préjudiciables à l'âme , parce qu'on les estime et qu'on les aime à cause de cette conformité , comme si c'étaient de véritables vertus : de même aussi la complexion naturelle , qui porte la teinture de quelque vertu , trompe par cette apparence , se faisant passer pour ce qu'elle n'est pas.

CHAPITRE II.

Raisons pour lesquelles il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à son tempérament.

Ce que je viens de dire étant bien compris , je veux , Théonée , que vous concluiez avec moi qu'il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à son humeur et à son tempérament : car il ne faut pas que vous tombiez dans l'illusion , ni que vous preniez pour une vaine occupation de l'humeur pour l'exercice d'une vertu solide.

Et la raison de cette vérité est que si une personne n'est parfaitement convaincue qu'elle a besoin d'une vertu , elle n'a rien qui l'oblige, ni qui l'invite à travailler pour l'acquérir ; car la nécessité d'une chose est d'ordinaire ce qui produit en nous le désir de la posséder , et ce désir s'augmente à proportion de la nécessité que nous en avons.

Si l'on ne comprend donc pas le besoin que l'on a d'une vertu en particulier, l'on se repose facilement, sans s'en mettre beaucoup en peine ; parce qu'on la considère, ou comme un bien qui n'est pas fort nécessaire à notre bonheur, ou comme un bien dont on a déjà la possession.

Or, prenez garde à ce que je vais dire pour vous convaincre entièrement de cette vérité. Il est très-constant que celui qui est doux et débonnaire de son naturel n'est pas bien capable de concevoir qu'il a besoin de la vertu de douceur, ayant en soi toutes les bonnes qualités que cette vertu a coutume de donner, et se persuadant qu'il jouit d'un bien qui est né avec lui : de sorte que son tempérament froid , doux et modéré, lui fait croire aisément qu'il n'a nul besoin de la vertu de douceur, et que ce serait un travail superflu et inutile que de travailler à l'acquérir.

Une personne bilieuse et ardente, qui a d'ailleurs de l'inclination au bien, ne comprend pas facilement qu'elle doive tant se tourmenter pour avoir la vertu de zèle ; parce qu'elle sent en soi une ferveur et un feu qui, la portant naturellement à l'action , la portent conséquemment aussi à travailler pour le prochain , et même avec d'autant plus de chaleur qu'elle voit dans la conversion des âmes plus de gloire et d'éclat, ce qui est encore un charme plus doux à la nature.

Une personne de complexion sanguine et affective qui sans peine s'échauffe doucement le sang et les esprits, à la considération de quelquesaint objet, n'entre pas aisément dans la pensée qu'elle soit si éloignée du divin amour ; parce qu'elle voit qu'elle excite, quand il lui plaît , une dévote et douce chaleur en son âme , et qu'une tendresse amoureuse et sainte lui est comme naturelle.

Un mélancolique porté à la piété, qui a l'imagination vive et forte et qui se recueille facilement en soi-même par le dégagement des objets, ne croira pas qu'il ait besoin de ce divin recueillement dont on parle tant , et à quoi portent tous les spirituels ; parce que ce tempérament tout propre à se former des idées intérieures , lui fait penser qu'il y est déjà entré, et que les exhortations qu'on en fait ne sont pas pour lui.

Il en est de même de tous ceux dont le tempérament a grande

ressemblance avec une vertu particulière , lesquels ne croient presque jamais avoir besoin de la vertu, dont ils ont en eux-mêmes l'apparence, parce qu'étant trompés par cette apparence, ils se persuadent qu'ils en possèdent la vérité.

Si cela est, n'est-il pas manifeste, Théonée, qu'il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à sa complexion, puisqu'alors on ne travaille pas à l'acquérir, parce qu'on s'est faussement persuadé qu'on la possède ?

De plus, dans cette grande ressemblance qui se trouve entre l'humeur et la vertu, étant bien difficile dans la chaleur de l'action, de discerner si c'est la vertu qui agit ou l'humeur ; alors le poids de la nature l'emporte, et la seule humeur fait l'âme de l'action, tandis qu'il ne reste qu'une idée nue et vaine de la vertu particulière que l'on pense pratiquer, et tout cela est fondé sur la ressemblance fort naturelle des opérations de l'humeur et de la vertu.

Par exemple, qui peut assurer que c'est un zèle véritable, et non pas l'effet d'un tempérament bilieux et ardent, quand quelqu'un travaille incessamment pour les âmes et s'emporte contre le vice ? car ce louable travail peut être aussi bien l'effet d'un esprit chaud et violent que de la vertu. Qui peut assurer que ces douces ardeurs dont la poitrine est quelquefois embrasée au temps de l'oraison, sont produites par l'opération d'un feu divin, et qu'elles ne sont pas purement l'effet d'un cœur échauffé par quelque effort naturel, par des élans, par des soulèvemens de poitrine et par des soupirs ? Car si l'amour divin embrase l'intérieur par l'ardeur de ses feux, l'esprit aussi joint avec le cœur enflamme la masse du sang par son action. Qui peut assurer que le recueillement de l'âme est un divin recueillement, et non pas l'effort d'une imagination mélancolique ? Car, comme j'ai déjà dit, une imagination forte et profonde peut établir l'intérieur dans une disposition fort recueillie. Qui peut assurer que cette belle et louable activité que l'on a pour les misères de son prochain, procède d'une pure et solide charité fraternelle, et non pas d'une humeur agréable, née à obliger tout le monde ? car la véritable charité et l'esprit naturellement compassif ont extérieurement tout le même exercice.

Tout cela ne montre-t-il pas évidemment que l'humeur et la vertu qui sympathise avec l'humeur ne peuvent presque se distinguer dans la pratique, et qu'ainsi, la nature y ayant d'ordinaire la meilleure part, il est très-difficile d'avoir la vertu, qui porte le même visage que la complexion ?

Après cela, que ces mélancoliques se donnent, s'ils peuvent,

des assurances de leur recueillement ; que ces cœurs affectifs se persuadent de la vérité de leurs saintes ardeurs ; que ces esprits ardents et bilieux se flattent de la vérité de leur zèle, ces tempéramens doux et modérés de la vérité d'une douceur vertueuse, ces personnes bienfaisantes et compassives de la vérité d'une vraie charité pour le prochain : ils ont au moins tous les sujets du monde de se défier qu'un tempérament trompeur ne leur dérobe la vertu, dont ils sont infiniment éloignés, lors même qu'ils pensent être assurés de la posséder.

Pour vous, Théonée, quelque tempérament que Dieu vous ait donné, mettez-vous bien dans l'esprit que vous aurez toujours plus de peine à acquérir une vertu, quand elle aura de la ressemblance et de l'affinité avec votre complexion naturelle, que si elle lui était contraire ; et suivez toujours cette règle et cette maxime, d'être plus circonspect et plus sur la défiance, quand vous sentirez beaucoup de facilité à une vertu particulière, que si vous y aviez bien de la répugnance.

CHAPITRE III.

Il faut s'étudier à la vertu conforme à son tempérament.

Mais ne faut-il pas, me direz-vous, que je m'étudie à la vertu qui a le plus de rapport à mon naturel ; car tout ce discours jette mon esprit dans l'embarras et dans la crainte. Je suis bien aise, Théonée, que vous me donniez une si belle ouverture pour éclaircir votre esprit et pour dissiper tous vos doutes, par l'explication d'une chose qui serait capable de vous laisser beaucoup de difficultés, si elle n'était bien développée.

Disons donc, avec ordre, qu'il y a des vertus qu'on appelle intérieures, dont l'essence est dans l'habitude intérieure de l'âme et dans les actes qu'elle en produit : il y en a d'autres qu'on appelle extérieures, qui consistent dans la pratique et dans l'action, et qui émanent des intérieurs comme de leur principe : par exemple, nous disons qu'il y a une patience intérieure, laquelle est dans l'âme une habitude et une qualité fortifiante, pour soutenir toutes les choses pénibles et pour les faire avec facilité : et il y a une patience extérieure, qui consiste à supporter les épreuves qui nous viennent de Dieu et des créatures ; il en est de même de toutes les autres vertus, qui d'une part ont leur principe et leur essence au dedans de nous-mêmes, et de l'autre ont leur sortie par l'action.

Votre demande donc se borne à ces vertus extérieures et non pas aux premières ; vous voulez savoir si vous ne devez pas toujours vous étudier à celles qui naturellement reviennent mieux à votre humeur et à votre complexion.

Pour vous satisfaire pleinement, je vous dirai, Théonée, qu'il se trouve en nous deux sortes de complexions : l'une est vicieuse, comme celle qui nous porte à l'orgueil, à la volupté, à l'intempérance ; or, il est certain que pour celle-ci, il faut la ruiner par l'exercice des vertus tout opposées, comme par des actions d'abaissement, de mortification, de sobriété : l'autre est indifférente de sa nature, comme une complexion sanguine, mélancolique, bilieuse, bienfaisante et débonnaire.

Vous devez maintenant savoir qu'il faut toujours vous étudier aux vertus les plus conformes à cette sorte de complexion, qui est de soi indifférente. Je vous prie, Théonée, d'en bien remarquer le principe, sur lequel vous devez, en toutes choses comme en celle-ci, vous régler exactement : c'est que Dieu lui-même, selon les lois ordinaires de sa sagesse, ne nous porte qu'aux choses qui sont conformes à nos états, à nos dispositions, à nos inclinations, y accommodant toujours le mouvement de sa grâce, afin d'obtenir plus heureusement de nous ce qu'il en prétend, et que sa grâce ne travaille point inefficacement.

Voilà ce qu'il faut imiter, s'appliquant toujours aux vertus qui s'accordent le mieux avec la complexion et le tempérament ; parce qu'ainsi les choses se font avec bien plus de facilité, elles se continuent avec plaisir, et elles sont plus constantes dans leur durée, ayant une correspondance et une mutuelle sympathie. C'est pourquoi celui dont le naturel est bilieux doit s'appliquer aux exercices des vertus agissantes, capables de donner toujours de la matière à son ardeur et à son feu ; le mélancolique doit se servir adroitement de son humeur, la faisant doucement tourner à l'occupation de l'intérieur et à la contemplation, et ménageant sa solitude, qui en est le doux élément ; le sanguin et l'affectif doivent beaucoup laisser aller leur cœur aux opérations de l'amour, et donner cet appât naturel à une si belle et si noble disposition ; le bienfaisant et l'affable doivent se donner de l'emploi parmi les misérables, dont le besoin peut exercer les bontés de leur cœur.

C'est ainsi qu'on réussit sans peine dans l'acquisition des vertus parce que la nature se voyant appliquée à celles qui s'ajustent si bien avec son tempérament, elle ne fait guère de résistance, et se laisse enfin prendre à un objet qui ne lui est pas si désagréable, parce qu'il ne lui est pas si contraire.

C'est par le manquement de cette judicieuse application , et pour vouloir tourner le tempérament à des vertus qui lui sont tout-à-fait contraires, que nous voyons naître tant de révoltes et si peu de succès. Car il y en a qui, n'ayant pas ce jugement pratique et le discernement nécessaire pour appliquer où il faut la complexion naturelle dans l'exercice des vertus, causent par là de si vives irritations et des aigreurs si amères à la nature, qu'on y perd tout au lieu de gagner. Il faut avoir une indulgence raisonnable pour elle, et ce qu'on peut lui accorder sans intéresser la vertu ne doit pas lui être refusé.

Il faut détruire tout, je le confesse, mais non pas ce qui est innocent et indifférent de soi-même, par un renversement d'application prise mal à propos ; c'est néanmoins ce que font ceux dont les règles de conduite sont ténébreuses et hors du sens commun : ils jetteront une humeur douce et flegmatique dans les grandes occupations de l'extérieur ; ils resteront dans une vie sédentaire et languissante, un esprit plein de bile et de feu ; ils voudront borner un grand cœur et une âme tendre aux plus légères touches de Dieu, à trois points de méditation ; ils voudront faire un contemplatif de celui qui a une ardeur extrême de courir aux besoins de tous les misérables. C'est là tout renverser, parce que l'on veut appliquer le tempérament à des exercices de vertus qui lui sont tout-à-fait opposés. Il faut se servir avec plus de prudence des complexions naturelles qui n'ont rien de vicieux, et les ménager, comme l'habile laboureur ménage les terres, auxquelles il fait porter des fruits proportionnés à la nature du sol ; autrement il ne retirerait aucun avantage du meilleur fonds.

CHAPITRE IV.

La manière d'acquérir les vertus conformes au tempérament.

Vous venez de me dire, me répartirez-vous, qu'il faut que je m'applique aux vertus les plus conformes à mon tempérament ; c'est ce que je juge très-à propos et d'une conduite bien raisonnable, et vous m'en avez si bien convaincu que je n'ai aucune peine à m'y soumettre : mais vous souvenez-vous bien qu'auparavant vous m'avez dit que, s'appliquant aux vertus conformes à sa complexion, l'on n'en avait ordinairement que l'ombre et l'apparence, par le grand abus qui s'y glisse, de faire les choses les plus saintes suivant son humeur.

Je m'en souviens fort bien, Théonée : l'un et l'autre sont très-

véritables, et que l'abus des vertus sympathiques est très-grand, et qu'il faut néanmoins y donner toute son application et son étude : mais il faut savoir la manière dont ces vertus doivent s'acquérir. Car pour les vertus intérieures, et pour toutes les autres universellement parlant, il y a cent moyens d'y parvenir, que nous en donnent tous les livres qui en traitent ; il n'est pas ici question de celles-là, et je parle seulement des vertus qui ont de la ressemblance et de la conformité avec l'humeur et la complexion, pour faire bien comprendre la manière de les acquérir, sans tomber dans l'illusion et la tromperie dont j'ai parlé, lorsqu'on demeure dans la pure bassesse de son tempérament.

Pour le premier, ce que je puis vous en dire en général, c'est que j'estime qu'il faut avoir une attention intérieure extraordinaire dans l'exercice des vertus qui ont beaucoup d'affinité avec la complexion naturelle, afin qu'elles soient des vertus véritables et non pas colorées. La raison en est manifeste ; car si cette attention particulière manque, le tempérament qui abonde et qui domine nous portera par son propre poids à faire les mêmes fonctions que demande la vertu qui lui ressemble ; il en prend la place sans en prendre l'âme, les vues et les motifs ; parce que cette complexion étant une expression et une image fort naïve de la vertu qui lui est comme sympathique, c'est-à-dire, l'humeur bilieuse et ardente d'une personne qui s'emploie pour le prochain, étant une expression bien naturelle du vrai zèle, et ainsi des autres, elle agira toute seule, et s'insinuant dans les actions les plus saintes en apparence, les rendra terrestres et animales, ne leur laissant que le dehors qui porte le masque trompeur de la vertu.

Or, l'attention singulière qu'une personne peut faire sur soi dans ces rencontres, est comme un frein qui arrête les insinuations secrètes et corrompantes de l'humeur et du tempérament, qui empêche qu'on ne prenne le change, et qui fait qu'on donne uniquement lieu à la vertu et non pas au tempérament qui lui est conforme.

Cette vue attentive et cet œil toujours ouvert font qu'elle se défie perpétuellement de cette humeur, comme d'un larron caché qui dérobe tout, ou comme d'un ennemi déguisé, qui sous l'air emprunté d'un ami porte le coup de mort. Et il n'est point de temps où les personnes intelligentes et bien spirituelles soient plus sur la défiance, que lorsqu'elles sentent que tout ce qu'il y a en elles d'humeur et de complexion, trouve de la joie et de la facilité dans l'exercice des vertus, parce qu'elles sont persuadées que la nature n'est jamais guère avec un si agréable repos dans quelque prati-

que vertueuse, qu'elle n'y trouve son avantage. C'est pourquoi elles se défient toujours et s'observent elles-mêmes soigneusement, quand elles voient que dans les occasions d'exercer la vertu, la nature ne fait aucune résistance.

Mais venons, je vous prie, en particulier, à la manière d'acquiescer les vertus qui sont conformes à la complexion et à l'humeur, et tâchons d'expliquer plus nettement ce que nous avons dit.

Je vous conseille donc, Théonée, si vous êtes bilieux et ardent de votre naturel, de vous appliquer à modérer l'ardeur que vous apportez à faire des actions de zèle pour le prochain : car croyez-moi, toute cette grande activité à parler, à marcher, à courir, à s'empresser de cent choses, n'est d'ordinaire qu'un feu grossier de la nature, qui contrefait le vrai zèle. Diminuez donc tous ces empressemens si échauffés, et faites les choses d'une manière plus modérée et plus tranquille ; c'est le moyen d'arrêter les dérèglemens de votre naturel et de ne donner lieu qu'à un zèle pur et sincère.

Si vous avez le naturel affable et porté à bien faire, retenez-vous, et n'en faites pas tant que demande ordinairement cette humeur. Ne soyez pas si caressant, retranchez toutes ces manières trop obligeantes, et dans vos soins et vos services charitables, ne regardez jamais le sang et la chair, car autrement ce n'est plus qu'humeur et non pas charité, et cette humeur vous ravit le mérite et la gloire de tant de bonnes actions : mais sans tant de façons, soyez honnête et charitable avec simplicité et, rendant service au prochain, n'y considérez que Jésus qui est également en tous. Voilà le moyen de faire en sorte que votre tempérament affable et bienfaisant n'altère point la pureté de la charité fraternelle.

Je vous conseille, si vous êtes d'une complexion douce et débonnaire, d'observer deux choses, pour n'intéresser pas la vertu de douceur : ne soyez point pesant en vos paroles, en votre démarche, en toutes vos actions, et ne vous laissez pas endormir l'esprit dans cette douceur purement terrestre : mais par un dessein formé donnez toujours un peu de vie et d'activité à votre discours, aux mouvemens de votre corps, et universellement à tout ce que vous ferez ; cela désappesantit en quelque manière cette douceur matérielle qui vous compose : mais de plus, accoutumez-vous toujours à vous entretenir l'esprit de quelque vue intérieure de la divine douceur de Jésus ; car votre regard continuel sur cette douceur charmante, en fera couler en vous une secrète impression, qui relèvera et spiritualisera la bassesse de votre douceur naturelle.

Que si vous êtes d'un tempérament affectif, souvenez-vous de

ne vous point échauffer le cœur par vos propres opérations, lorsque vous sentez quelque attrait de l'amour divin ; car d'ordinaire ceux qui ont cette sorte de complexion veulent toujours faire le feu plus grand que Dieu ne l'allume ; n'ajoutez donc pas une chaleur de sang à la pureté de la chaleur divine. Mais je suis d'avis que vous receviez avec quelque sorte de froideur ces divines flammes que Dieu vous insinue ; il arrivera ainsi que , retenant l'action naturelle de votre complexion affective, l'amour divin ne sera point altéré , et votre cœur en recevra les plus saintes ardeurs , sans y mêler ses impuretés.

Si vous êtes mélancolique , je vous conseille de ne point vous figurer des idées de recollection, de n'en point former des images particulières, et de ne vous pas appuyer beaucoup sur ce que l'imagination en peut produire ; car tout cela ne fait que détruire le divin recueillement, en le contrefaisant ; mais afin que la mélancolie de votre tempérament n'y nuise point, défiez-vous beaucoup de toute disposition recueillante, fût-ce l'esprit divin qui l'opère ; parce que cette défiance est le moyen qui peut empêcher que cette complexion mélancolique et imaginative ne se mêle dans ce recueillement divin ; et étant de cette humeur, vous ne serez jamais plus sage que lorsque toutes vos retraites intérieures vous seront suspectes ; c'est le véritable moyen d'éviter l'illusion et la tromperie, et d'acquérir la pureté et la vérité de la recollection.

Voilà, Théonée, ce que j'avais à vous dire sur une matière qui fait une grande science de l'intérieur. Le grand bien que je vois qui en peut naître , c'est que , connaissant que le tempérament et la vertu font souvent toutes les mêmes choses, 1^o vous serez plus circonspect, pour ne pas confondre l'opération du tempérament et l'opération de la vertu ; 2^o cette circonspection fera que vous ne tomberez pas dans cette illusion si ordinaire , de prendre sa complexion et son humeur pour la vertu avec laquelle elle a de la ressemblance ; 3^o vous ruinerez par ce moyen votre humeur, ou plutôt vous la spiritualiserez ; 4^o en vous servant avec avantage de votre humeur et de votre complexion , vous pourrez aussi avoir avec plus de facilité et plus de perfection la vertu qui lui est conforme.

MAXIME VI.

Le remède le plus efficace pour les tentations d'impureté ne sont pas les austérités corporelles.

Ne direz-vous pas, Théonée, que cette maxime combat le premier des avis qui se donnent dans la vie spirituelle , pour vaincre

les tentations d'impureté? Cet avis est, me direz-vous, que, comme les maladies du corps veulent des remèdes qui leur soient proportionnés, aussi les maladies de l'âme en veulent qui aient du rapport avec leur nature; c'est ce que le bon sens et l'expérience nous apprennent: et puis passant plus avant, vous me ferez instance.

Dites-moi s'il y a quelque remède qui se puisse appliquer plus justement aux tentations d'impureté, que les austérités corporelles? Car c'est la chair qui est dans la révolte, et l'on attaque la chair dans son fond par les austérités: peut-on mieux dompter le criminel, que de l'entreprendre en sa propre personne? Et si c'est le corps qui est rebelle, peut-on mieux s'y prendre que de l'abattre sous les coups et de l'accabler de rigueurs?

Mais peut-on faire un choix plus judicieux d'un remède, que de celui dont les plus grands saints ont usé, quand ils étaient attaqués de tentations impures? Car nous savons assez ce qu'ont fait saint Benoît, saint François, sainte Magdeleine de Pazzi, et tant d'autres qui, sentant ces attaques infernales dans leur chair, se vengeaient incontinent sur leurs corps, par des rigueurs qui ont étonné ceux qui les ont entendues. Après cela, ne peut-on pas être surpris de cette maxime, qui avance que les austérités corporelles ne sont pas le remède le plus efficace contre les tentations d'impureté?

Tout ce qui nous surprend, Théonée, n'est pas toujours le moins véritable; il faut seulement se donner un peu de patience, et l'on accorde après facilement à la raison et aux preuves ce qu'on avait refusé d'abord à la première proposition. Tout ce que vous venez d'avancer est bien dit, je l'avoue, mais j'espère aussi que ce que je vais dire vous paraîtra raisonnable, si vous vous donnez le loisir de le bien comprendre.

Vous m'alléguez l'exemple des saints, et avec cela vous croyez être bien fort contre moi; mais savez-vous que cette façon de raisonner a sa faiblesse comme elle a sa force? O mon Dieu! Théonée, ne faites pas comme ceux qui veulent aveuglément et avec rien de l'imprudence, imiter tout ce qu'ils voient dans les saints: imitez leur humilité, imitez leur patience, imitez leur douceur, imitez la haine d'eux-mêmes: ce sont là des choses qui sont en eux imitables, et vous n'excéderez jamais dans cette imitation; mais donnez-vous bien de garde de prendre d'eux votre exemple et votre règle, sur des actions qu'ils n'ont faites que par un mouvement particulier de la grâce et du Saint-Esprit qui les animait. Pour punir la rébellion de leur chair, ils ont exercé sur elles des rigueurs inimitables: leur grâce les portait jusqu'où ils sont allés

dans le choix de ce remède, et la vôtre n'y va pas : vous seriez donc téméraire de prétendre en ee point les imiter. Ce choix qu'ils ont fait ne venait pas d'eux-mêmes , mais du Sant-Esprit : c'est donc à vous de prendre judicieusement une autre règle de votre choix.

Ce n'est pas néanmoins que je nie que vous ne deviez châtier votre corps , quand il vous fait de la peine par ses révoltes : ah ! Dieu me garde que je favorise une opinion si criminelle , pour laquelle la mollesse et l'immortification de certains esprits ne laissent pas de trouver des partisans : oui , Théonée , châtiez alors cette chair insolente , et ne lui épargnez pas les coups. J'approuve que vous en soyez un ennemi dur et impitoyable, et que vous humiliez autant votre corps par la sévérité des châtimens, qu'il vous humilie par la bassesse de la tentation; je vous y exhorte même, et à rejeter bien loin dans cette matière le sentiment de ceux qui, par une indulgence trompeuse et efféminée , veulent que les révoltes de la chair ne se surmontent que par le pur esprit.

Mais je vous avoue que je ne puis pas vous accorder que les austérités corporelles soient le plus efficace remède pour ces sortes de tentations ; c'est d'où je veux retirer votre esprit, s'il y est engagé; car, à vous dire la vérité, il y en a bien aujourd'hui, parmi les personnes ferventes, qui ont cette persuasion dans la pratique, que pour surmonter les tentations de la chair, on ne peut rien faire de mieux ni de plus efficace, que d'accabler son corps d'austérités: je leur porte compassion , parce que la peine qu'ils se font étant grande, elle n'en est pas pour cela plus utile , et , comme nous le verrons , le remède qu'elles cherchent à leur mal est souvent ce qui en augmente davantage la malignité.

CHAPITRE PREMIER.

Les diverses sources des tentations d'impureté.

Mais comme il y a des tentations d'impureté qui veulent des remèdes tout particuliers, vous voulez bien, Théonée, que je vous marque aussi toutes les sources de ces peines, afin qu'en ôtant par ce moyen la confusion, nous voyions nettement celles dont nous avons dessein de parler.

Persuadez-vous donc que Dieu a des vues bien différentes qui le portent à permettre que ces tentations fatiguent les saintes âmes , selon les desseins de perfection qu'il a sur elles ; et je souhaite que cet éclaircissement serve à ces pauvres désolées comme

à vous, pour les relever du doute , et quelquefois de la fausse assurance qu'elles se donnent qu'elles sont perdues , lorsque tout travail à leur sainteté.

1. Quelquefois ces tentations arriveront aux personnes de la plus grande innocence. Oh ! que la nouveauté de ces dispositions terribles leur est un dur martyre. Car ayant toujours eu un corps pur et éloigné de toute souillure , elles se voient en un moment comme plongées dans la boue et dans l'ordure la plus honteuse. Mais ne vous en affligez pas tant, âmes innocentes : cette tentation infernale n'est qu'une épreuve , et non pas une souillure à votre âme ni à votre corps. Quoi ! N'est-il pas juste que votre chasteté soit éprouvée par son contraire , et qu'elle soit un effet de votre vertu aussi bien qu'un don du ciel ? une pureté sans épreuve ne mérite qu'à moitié la couronne.

2. Il arrivera aussi que les personnes les plus justes et qui sont les plus appliquées à se sanctifier , seront humiliées par la bassesse de ces tentations. Oh ! saintes âmes, que cela vous est bon ! vous vivriez dans une trop grande sécurité de votre état ; vous vous en exposeriez plus facilement au danger ; et Dieu, qui veut empêcher votre chute, permet que cet aiguillon vous pique , vous réveille et vous fasse trembler, afin que vous soyez sur vos gardes. Consolez-vous , votre tentation est un effet de son amour, et non pas d'une colère.

3. Il fait bien davantage , il permet que les plus grands saints soient humiliés par ces mouvemens d'impureté. N'en soyez nullement étonné, Théonée , quand vous l'apprendrez ; car moi-même je vous apprends , si vous ne le savez pas , que Dieu est si délicatement et si étrangement jaloux de ces âmes , que si elles se souillent de quelque imperfection volontaire , il les en châtie aussitôt par ces humiliations de la chair ; et il veut qu'elles sentent cette impure bassesse du corps , parce qu'elles n'ont pas été assez fidèles pour conserver la pureté de leur esprit.

4. Il adonne encore souvent à la tentation les personnes nouvellement converties qui reviennent de quelques grands égaremens. Il faut dire à celles-ci que si elles se plaignent de leur tourment , elles font contre toute raison et contre toute justice. Il faut , âmes pénitentes , il faut que vous soyez purifiées par les mêmes feux qui vous ont rendues criminelles et que votre chair se sanctifie en souffrant par ce qui l'a souillée en la délectant. Cette paix de la chair ne vous est pas encore due , n'en ayant pas encore senti la guerre et les combats ; et vous devez voir maintenant se

soulever contre vous cet ennemi domestique dont vous vous êtes servi contre Dieu.

5. Il y en a encore qui tombent souvent dans les misères honteuses de ces tentations ; mais il n'en faut point chercher d'autre raison , sinon que Dieu laisse aller les causes secondes dans leur cours naturel ; et comme ceux-ci ont un tempérament sanguin et ardent, il ne faut point aussi chercher d'autre source de leur peine que leur complexion. C'est ce que le directeur doit tâcher de reconnaître avec bien du soin , afin de les porter à adorer l'ordre de la Providence , dans le partage qu'il leur a fait d'une telle constitution de corps , et de les faire en ce point se soumettre aveuglément aux conduites incompréhensibles de Dieu.

6. Enfin, nous en voyons qui sont pénétrés de ces infâmes tentations, ou parce qu'ils en aiment et qu'il en cherchent les occasions, ou parce que leur immortification leur attire ces rudes châtimens.

Or, il ne s'agit point ici des tentations de ces derniers, lesquelles je retranche entièrement de ce discours ; mais je prétends parler de toutes les tentations précédentes, qui ne sont pas moins innocentes qu'elles sont pénibles à ceux qui les souffrent : et j'avance pour maxime que les austérités corporelles ne sont pas le meilleur moyen de les guérir.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent que les austérités corporelles ne sont pas le meilleur moyen pour guérir les tentations d'impureté.

Je vous prie , Théonée , de faire une réflexion particulière sur toutes les raisons que j'en apporterai , et vous verrez qu'elles ne sont pas moins convaincantes, que l'expérience qu'on en a ne peut être contredite.

Pour peu de connaissance que vous ayez des tempéramens et de la conduite des âmes, ne m'avouerez-vous pas qu'il y a des personnes à qui la rigueur des pénitences n'est nullement bonne ? Ce sont des corps tellement composés, que les haïres, les cilices, les disciplines, la dureté de la couche, leur enflamment aussitôt toute la masse du sang et leur échauffent extraordinairement la bile ; or, ce feu naturel insinué dans tout le corps, n'est nullement favorable pour éteindre ces tentations impures. Un esprit zélé et animé de haine contre son corps plus il en est tenté, plus aussi il redouble imprudemment ses austérités ; et il ne voit pas que la

cruauté dont il se persécute donne plus de feu à sa tentation par l'inflammation du sang et de la bile.

C'est donc à un chacun de se connaître, et à un sage directeur de bien connaître son pénitent, pour juger des circonstances où les grandes austérités favorisent plus ces sortes de tentations qu'elles ne leur sont un remède.

Que ceci soit dit en peu de mots, Théonée, pour tirer d'erreur ceux qui ne font jamais aucune considération sur le tempérament, lorsqu'ils sont pressés de la tentation, mais qui n'écoutent que leur transport pour se détruire; je suis certain qu'ils pourront m'avouer eux-mêmes que cette voie n'a pas apporté la guérison à leur mal, et que très-souvent leur indiscretion n'a fait qu'irriter la peine dont ils voulaient se défaire. En quoi je les plains de se faire ainsi un double tourment : ils en font à leur corps un volontaire, par la cruauté des pénitences qui sont appliquées sans jugement et sans sagesse; et ils s'en procurent un autre plus dangereux, qui est celui qu'ils veulent éviter.

§ I.

Mais pour vous faire voir encore plus clairement la vérité que j'avance, je passe à une autre sorte de raisonnement, auquel je tâcherai de donner toute la netteté et toute la force qu'il me sera possible.

Je vous demande donc, Théonée, ce que vous pensez de ceux qui se chargent d'austérités pour vaincre l'impureté de leurs tentations, et qui en font le moyen le plus important pour venir à leurs fins; je vous dirai ce que j'en pense, puisque vous me faites la grâce de m'écouter.

Faites réflexion, je vous prie, qu'ils se remplissent l'imagination incessamment d'une tentation dont ils devraient plutôt tâcher d'éloigner le souvenir. Hé! ne voient-ils pas que l'application continuelle qu'ils apportent à leurs grandes austérités ne fait que renouveler et conserver les images impures de ce qui se passe dans le corps? car ils ne peuvent s'appliquer à détruire sans cesse leur chair, que la pensée de cette même chair ne s'imprime de plus en plus dans leur esprit. A votre avis, est-ce là le moyen de surmonter leur tentation? Vous savez bien que non; parce que l'imagination étant pleine de toutes ces infâmes espèces, et s'entretenant des bassesses honteuses de la chair, par un faux zèle de la vaincre, fomenté ainsi son dérèglement; car l'imagination a cela de propre, de faire d'étranges impressions sur le corps.

Ces sortes de gens s'abusent donc bien, de penser tant à un si

dangereux ennemi , et de lui donner des forces , lors même qu'ils veulent le perdre : tout ce grand mal n'arrive que de la grande chaleur qu'on a pour les austérités , desquelles on se persuade que dépend toute l'assurance de la victoire.

§ II.

Et c'est ici justement une troisième raison qui nous montre que les grandes austérités ne sont pas le meilleur moyen pour abattre les tentations impures ; car les personnes tentées qui s'attachent à ce moyen , le regardent comme un remède infailible , et elles en font ordinairement une haute estime : ce qu'elles ne font point sans s'estimer beaucoup elles-mêmes ; parce que si elles sont tourmentées par ce brutal ennemi , aussi , disent-elles , nous le rangeons bien , et nous humilions tellement cette chair rebelle par les austérités , qu'il lui en coûte des coups et du sang et bien de la dureté.

Et qu'opère , à votre avis , cette estime d'elles-mêmes , inspirée par l'estime de leurs austérités ? Hélas ! Théonée , c'est que parmi les mortifications les plus rigoureuses , on en voit qui succombent malheureusement à la tentation , dont ils ne doutaient point de la victoire. Ils faisaient trop de fond sur ce moyen , et ils s'y regardaient avec une secrète complaisance de leur courage et de leur corps déchiré de coups , et Dieu a pris plaisir de les laisser tomber tout-à-fait dans l'humiliation. Direz-vous donc après cela que les grandes austérités sont le plus efficace remède pour les tentations d'impureté ?

§ III.

J'ajoute que ceux qui sont fortement persuadés que les austérités du corps sont le meilleur moyen d'en arrêter les révoltes , n'y gardent point de bornes , étant fondés sur cette persuasion : car l'on n'épargne point d'ordinaire un remède que l'on pense être fort efficace pour la guérison de sa maladie ; mais aussi qu'en arrive-t-il ? sinon que ces personnes font tout ce que la passion violente peut suggérer pour se délivrer d'un mal dont on appréhende les suites.

C'est pour cela que , pour combattre ces sortes de tentations , l'on en voit qui se jettent dans des excès extravagans de pénitence , qui ne veulent plus entendre les règles de l'obéissance pour se modérer , qui sont opiniâtres à exercer sur leurs corps tout ce qui peut leur inspirer le dépit et l'indignation , plutôt qu'une sainte haine , et qui ne veulent point d'autre conduite

pour guérir leur tentation, que cette fausse et cette opiniâtre persuasion que les austérités les plus grandes en sont le plus fort et le plus puissant remède.

N'est-ce pas là un bel effet de l'idée que ces gens se donnent, qu'il faut tuer son corps pour le rendre chaste? Ils y moissonnent des peines extrêmes; ils deviennent les bourreaux d'eux-mêmes; ils n'ont point d'autre directeur que leur propre esprit; et ils n'en apaisent pas pour cela davantage les révoltes de la chair, comme nous avons vu. Voilà sans doute le beau fruit de ces grandes austérités où ils veulent s'arrêter opiniâtrément.

§ IV.

Mais si la pensée qu'ils ont de l'efficacité de ce remède est la meilleure et la plus utile, et que toutes les autres voies soient très-peu efficaces, que deviendront donc les personnes qui sont persécutées de ces tentations fâcheuses, et qui d'ailleurs ont un corps extrêmement faible et incapable de supporter la rigueur des austérités?

N'en sont-elles pas dans un grand trouble, si elles savent que les plus dures macérations du corps sont le moyen le plus avantageux pour éteindre ces flammes? Quoi! parce qu'elles ont un cœur délicat ou infirme, seraient-elles privées, à cause de cela, de pouvoir surmonter leur tentation par le remède le plus efficace?

Non, Théonée, consolez ces âmes, quand vous en rencontrerez dans ces sortes de dispositions, et leur dites qu'elles peuvent facilement trouver dans la faiblesse de leur corps des moyens bien plus capables d'abattre la tentation qui les afflige. J'en ferai voir bientôt la vérité.

§ V.

Enfin vous saurez, Théonée, que ceux qui jugent que les grandes austérités sont le véritable remède à l'impureté de ces tentations, n'ont point d'autre pensée que de ces austérités, comme ils semblent n'être uniquement que dans cette sorte de peines; mais jusqu'où va cela, et quelles en sont les conséquences? Les voici, et je vous en découvre toute l'illusion.

Comme ils sont convaincus que les plus grandes rigueurs exercées sur le corps sont l'unique et la grande voie pour éloigner les impuretés qui les pénètrent, ils ne s'occupent aussi uniquement que de cela, par le peu de cas qu'ils font de tout le reste. C'est pourquoi nous en voyons qui, dans le plus fort de leurs tenta-

tions et parmi les plus sévères rigueurs dont ils persécutent leurs corps , sont pleins de légèreté , emportés par la colère , irréguliers et immortifiés en cent choses. Hélas ! quel aveuglement ! car l'expérience ne nous apprend que trop que plusieurs appliquent tout leur courage à maltraiter leur corps , et qu'ils n'ont que de l'indulgence , que de la lâcheté et que de l'infidélité pour la mortification continuelle d'eux-mêmes.

Cela vient de ce qu'ils croient avoir tout fait , pourvu qu'ils soient ennemis de leur chair ; et ils ne voient pas que leur immortification dans tout le reste est beaucoup plus capable d'allumer en eux la concupiscence , que leurs austérités ne le sont de l'éteindre. C'est ici un abus qui n'est que trop ordinaire , parce que les grandes mortifications laissent toujours quelque satisfaction à l'âme , et l'aveuglent tellement qu'elle ne s'en aperçoit pas , au lieu que la mortification en tout et en toute rencontre , et dans les plus petites choses , ne laisse que de l'amertume à la nature.

CHAPITRE III.

Les moyens les plus naturels pour vaincre les tentations d'impureté.

Je n'ai pas jusqu'ici prétendu , Théonée , vous désabuser de cette créance , que les grandes austérités sont le meilleur remède pour les tentations contre la pureté , et puis vous laisser dans le trouble de ce que vous auriez à faire ; mais comme je vous ai retiré d'un écueil , je veux aussi vous montrer la route que vous devez prendre. Parlons clairement : c'est que je veux vous insinuer les moyens que j'estime être les plus naturels et les plus efficaces pour vaincre les tentations d'impureté. Ne croyez pas que j'y apporte tant de façon et que je vous donne des idées toutes nouvelles , comme si la nouveauté des moyens devait en rendre l'usage plus utile ; je le ferai avec simplicité et , si je puis , avec solidité : jugez vous-même si vous trouverez l'un et l'autre dans ce que j'ai à vous dire.

Persuadez-vous donc que vous ne pourrez jamais donner un meilleur avis aux personnes qui seront tourmentées de ces tentations infâmes , que de se tenir profondément humiliées devant Dieu , pendant que la tempête dure. Hé ! mon Dieu , n'allons point tant raffiner sur des méthodes et sur des avis qui s'écartent souvent du solide : qui comprend ce que peut auprès de Dieu une âme humiliée en elle-même , et qui s'aime dans l'humiliation de

sa tentation, ne doutera jamais que c'est le plus efficace moyen pour en remporter la victoire.

Considérez, Théonée, que je ne dis pas que cette âme doit alors s'exercer dans toutes les actions d'humilité ; j'en dirai après quelque chose ; mais je veux qu'intérieurement, lorsque la tentation fait le plus de bruit, elle s'humilie devant Dieu autant que sa tentation est humiliante ; je veux qu'elle se regarde aussi indigne de ses divins regards, que sa tentation est basse et horrible ; je veux enfin qu'elle se considère comme une victime d'abomination qui ne mérite pas d'être sacrifiée et présentée à Dieu.

En vérité, que jugez-vous de la posture de cette pauvre âme, toute pénétrée de sa tentation ? Vous pouvez en juger ce qu'il vous plaira ; mais pour moi, vous me permettrez bien de vous dire que j'estime que cette posture force doucement Dieu et l'oblige en quelque manière à venir promptement au secours de cette âme affligée, qui sait si bien recevoir ou son épreuve ou son châtement. La promptitude de son secours est proportionnée à la profondeur de la bassesse de l'âme ; et comme elle se met aussi bas devant Dieu que l'est l'horreur de sa tentation, c'est pour lui un attrait dont sa miséricorde ne peut se défendre.

Que cette âme fasse tout ce qu'il lui plaira pour attirer Dieu à son aide, tout ce qu'elle pourra faire ne sera point un charme qui attire Dieu par une douce violence ; il n'y a, Théonée, que son abaissement intérieur, qui ne cédant point à la bassesse de sa tentation, est capable d'arrêter les yeux de Dieu, ou pour trouver la victoire dans l'orage, ou pour en voir bientôt la tempête dissipée.

Je pourrais ici vous étendre bien plus au long la manière dont cette âme regarde son Dieu, pendant qu'elle est abîmée dans les erreurs de sa tentation, mais je me réserve sur ce sujet, dans un troisième livre de la Vie intérieure, que je prétends donner au public, où parlant des peines intérieures, je fais un traité particulier et fort étendu des tentations et de la manière dont je pense que l'âme doit alors se comporter pour y trouver sa paix et sa sainteté. Il suffit maintenant que je dise que les austérités corporelles ne sont pas un moyen qui approche de l'efficacité d'une âme humiliée, pour la rendre victorieuse de l'impureté de ses tentations.

Mais donnons un autre tour à notre raison pour vous faire voir encore mieux l'importance de ce moyen. Vous n'ignorez pas que l'orgueil d'une âme fait très-souvent que Dieu la frappe des chutes les plus honteuses. Hélas ! les expériences si fréquentes que nous

en avons n'en prouvent pas moins la vérité, qu'elles causent de larmes et de gémissemens : vous diriez que Dieu n'ait point de plus rigoureux châtimens de ce vice superbe que l'impureté, parce que voulant abaisser un orgueilleux autant qu'il s'élève, il ne peut mieux le faire qu'en permettant qu'il soit précipité jusqu'au fond de la boue.

Prenons maintenant le revers de cette vérité, et disons que l'humilité d'une âme n'en éloigne pas moins les chutes et les bassesses de l'impureté que l'orgueil les y attire, et que la chasteté en est autant la récompense que l'impureté est le châtiment d'une âme superbe : car il est certain que Dieu n'est pas moins enclin à couronner qu'à punir ; et comme la pureté est le beau fruit de l'humilité, l'âme profondément humiliée dans sa tentation n'obtiendra pas moins cette faveur, que l'orgueil s'attire par une permission divine toutes les confusions de l'impureté.

§ I.

Le second moyen que je crois être très-efficace pour ces tentations basses et infâmes sont les actions extérieures, viles et abjectes, dans lesquelles on s'exerce.

L'humiliation intérieure de l'âme est bien le moyen le plus excellent, je l'avoue, et nous venons d'en voir la vérité ; mais l'exercice extérieur dans les occupations les plus méprisables et les plus humiliantes, ne laisse pas d'appuyer encore ce que fait l'âme intérieurement, et de lui inspirer une vigueur particulière. Toutes les opérations de l'esprit et du cœur sont à la vérité le principe et l'âme de tout le reste ; néanmoins, si elles ne se terminent à l'exercice extérieur des vertus, elles sont souvent bien suspectes ; car cet exercice est comme le bois qui entretient la chaleur du feu, quoique de soi-même il n'ait point de chaleur.

Je suis donc d'avis, Théonée, que pendant que ces tentations durent, vous ajoutiez aux abaissemens de votre âme l'abaissement de l'extérieur, par tous les emplois les plus capables de vous humilier ; et ne faites pas, je vous prie, comme ceux qui, s'humiliant dans leur fond par les plus grands anéantissemens, ont d'ailleurs une délicatesse insupportable pour ne se pas abaisser d'un seul pas devant le monde ; c'est un égarement de superbes illuminés. Faites plutôt choix de toutes les occupations extérieures les plus abjectes et les plus rebutantes, et ne doutez pas que, par cette humiliation volontaire de la chair, la tentation n'en reçoive beaucoup de soulagement.

Hélas ! mon cher Théonée , quel sentiment pensez-vous que peut avoir le cœur de Dieu , lorsque vous passez des abaissemens intérieurs de votre âme à vous confondre encore au dehors en toutes les manières ? Il ne peut davantage humilier une âme qui se perd et se consume elle-même d'humiliations ; c'est une adresse sainte et ingénieuse de ceux qui connaissent la nature et les inclinations de Dieu ; ils savent que pour le désarmer , lorsqu'il les humilie et les persécute , ils n'ont qu'à se joindre à lui , et s'humilier et se persécuter eux-mêmes en le secondant , parce que Dieu , qui n'est que bonté , a de la peine à faire mal à ceux qui s'en font volontairement par amour , si ce n'est que pour leur procurer une plus belle couronne , et pour de grands desseins , il ne juge pas à propos de faire cesser la rigueur de la tentation , prenant seulement le soin d'en empêcher les effets.

C'est pourquoi , lorsqu'il permet que ces malheureuses tentations vous confondent et vous humilient , courez aussitôt à tout ce qui est capable de vous rendre méprisable , et vous verrez que , devenant comme fort contre Dieu , vous l'inviterez et quelquefois vous l'obligerez même doucement à faire cesser l'humiliation de votre peine.

Remarquez que Dieu ne se plaît guère à ajouter misère sur misère , et qu'il ne fait pas d'ordinaire à la créature le mal qu'elle même se procure pour lui être agréable : suivant cette maxime , confiez-vous , et même soyez assuré que pour vaincre ces tentations humiliantes , vous ne pourrez mieux faire que de vous abaisser par toutes les actions les plus humbles et les plus abjectes.

§ II.

Il y a un troisième moyen , que je pense n'être pas moins efficace pour éteindre le feu de ces sortes de tentations ; c'est la douceur , Théonée , dont je voudrais pouvoir vous inspirer l'estime et l'amour. O la belle vertu ! dont la force est d'autant plus grande qu'elle paraît n'avoir ni feu ni activité ; elle est de ces causes dont l'opération est plus pénétrante , parce qu'elle se fait d'une manière douce et paisible , et elle produit tellement son effet , qu'elle semble n'y rien mettre du sien.

Oui , Théonée , cette manière d'agir pleine de suavité , cette douceur toujours égale et modérée , tout inanimée qu'elle paraît , est capable d'abattre les plus grands feux des tentations ; c'est elle qui plus que toute autre chose tempère les passions et en éteint les ardeurs , et c'est elle qui a aussi le pouvoir de modérer

et de calmer celles de la concupiscence ; car cette douceur n'est pas moins forte et impérieuse qu'elle est aimable , et si elle sait porter la tranquillité dans toutes les passions et dans les puissances de l'âme , elle n'a pas un moindre pouvoir pour pacifier les tempêtes des tentations , puisqu'il est certain que la chair n'est plus insolente quand elle est animée d'une âme qui est partout dans un calme éternel , parce qu'elle n'a plus rien qui l'appuie , n'ayant rien du côté des passions échauffées qui puisse en allumer la matière ,

Et puis , si vous êtes doux à tout le monde et à vous-même , oh ! ne croyez pas que Dieu ne le soit à votre égard : les âmes douces ne lui sont pas moins aimables que les humbles , puisqu'il dit lui-même que tout son esprit y repose avec plaisir ; s'il repose donc en vous lorsque vous êtes tout rempli de douceur , à votre avis , pourrait-il bien se faire qu'il souffrît en sa compagnie la bassesse de vos tentations , et que votre chair qui fait son sanctuaire fût dans quelque sorte de dérèglement ? Vous ne le direz pas , je m'assure. De plus , comment se pourrait-il faire que Dieu eût pour vous de la dureté , en vous laissant dans ces tentations affligeantes , lorsque vous n'avez que de la douceur pour tout le monde ?

Pensons mieux, Théonée, de la douceur d'un Dieu que nous pouvons dire n'être presque point capable de laisser une colombe dans le tourment, étant porté d'un attrait particulier à être touché de compassion pour les âmes douces et pacifiques, plus que pour toute autre disposition.

Nous dirons encore, si vous le voulez, que cette même douceur où vous établissez votre âme pendant que la tentation vous afflige, est comme une invocation continuelle vers Dieu ; et peut-on penser que cette voix de colombe ne fléchisse pas Dieu, pour le porter à commander à la tempête de cesser ?

Je ne prétends pas néanmoins après tout cela, que ce remède porte assurément toujours son effet ; mais je veux dire qu'il est de lui comme des autres remèdes des passions, qui ne sont pas à la vérité infailibles, mais que vous ne pouvez nier aussi qu'ils ne soient le plus souvent efficaces, étant bien appliqués : pensez le même de la douceur, à l'égard des tentations impures ; c'est tout ce que je veux dire.

Je pourrais encore ici m'étendre sur toutes les manières dont on peut traiter son corps, lorsqu'il est attaqué de ces dangereuses tentations ; mais je crois qu'il n'est pas à propos que je le fasse, soit parce que cela se trouve assez ailleurs dans tous les pères spi-

rituels, qui en parlent expressément et à dessein; soit parce que j'estime qu'il ne s'en peut guère donner une bonne règle pour tous la chose devant être purement réglée, au jugement d'un directeur, selon les connaissances qu'il a des personnes pour le corps, pour l'esprit et pour l'attrait de la grâce; soit parce que j'en ai moi-même déjà dit ce que j'ai pu dans la maxime des austérités, tome 1, livre 1; soit enfin parce que mon dessein principal n'a été ici que de désabuser les esprits qui se persuadent contre la vérité, que les austérités corporelles sont le plus efficace moyen pour vaincre les tentations impures; et si j'en ai suggéré quelques moyens, je ne l'ai quasi fait que par occasion et pour vous insinuer ceux que j'ai pensé être les plus universels et les plus doux, comme les plus efficaces, et pour vous faire remarquer que pour l'ordinaire on n'en fait pas l'état qu'on en devrait faire.

Concluez donc de ce discours, Théonée, si Dieu permet que vous soyez assailli de l'impureté des tentations, de vous adoucir en toutes choses, et de porter partout une suavité inséparable : soyez, pendant ces mauvais temps, tout humilié et anéanti devant Dieu; et n'oubliez pas extérieurement d'aller à tous les exercices qui de leur nature pourront accroître votre humiliation.

Comparez, je vous prie, maintenant la force de ces remèdes avec celle des grandes austérités: quetrouverez-vous? sinon que le remède pris par la voie des austérités, quoique bon d'ailleurs, fait entrer souvent l'orgueil dans l'âme, porte l'illusion dans l'entendement, jette le feu dans l'imagination, met le trouble dans la conscience et laisse l'immortification dans toutes les actions : au contraire, vous trouverez que le remède pris par la voie de la douceur et de l'humilité, est ordinairement infailible et ne manque point de faire venir Dieu au secours d'une personne tentée, au moins pour la fortifier dans le combat: il y en a peu pourtant qui le prennent, parce qu'il ne satisfait guère la nature, dont la douceur et l'humilité font la mort; comme au contraire elle ne laisse pas de trouver encore sa vie jusque dans les plus rigoureuses austérités.

Demeurons donc fortement, Théonée, dans cette persuasion, que les grandes austérités ne sont pas le plus efficace remède pour ces sortes de maladies de l'âme, sans vous en tourmenter davantage avec ceux qui sont trop attachés à cette pensée, mais croyez qu'avec un peu de douceur et d'humilité de cœur, vous ne manquerez jamais de sortir victorieux de ces combats.

LIVRE VI.

SUR DIVERSES DISPOSITIONS D'UNE AME PARFAITE.

MAXIME PREMIÈRE.

Une des choses le plus nécessaire pour la vie intérieure est l'esprit sérieux.

Cette maxime me semble de si grande conséquence pour la vie intérieure, que je ne sais s'il y en a aucune qui lui soit si absolument nécessaire, comme je ne sais s'il y a rien qui lui puisse être aussi pernicieux que l'esprit qui lui est contraire.

Avant que de vous dire mes pensées là-dessus, il faut expliquer deux choses : 1°. En quoi consiste cet esprit sérieux; 2°. combien il y a de sortes de personnes qui prennent cet esprit.

Je trouve qu'une personne est sérieuse en quatre manières : 1°. Elle l'est en la substance de ses paroles, lorsqu'elle ne dit rien que dans un esprit de vérité, étant ennemie de toute sorte d'exagération et de déguisement; parce qu'elle porte la candeur et la sincérité sur ses lèvres et que ce qu'elle dit est toujours conforme à ce qu'elle pense. 2°. Elle est encore sérieuse dans la manière; car les choses même véritables peuvent se dire d'un air moins retenu et moins sérieux; mais sa manière est de les dire avec une certaine gravité, qui les rend moins suspectes, et donne à la vérité plus de grâce et plus d'éclat. 3°. Elle porte avec cela dans tout l'extérieur une grande majesté sans affectation, qui la fait respecter de tous ceux qui la regardent. 4°. Elle ne s'occupe que d'actions qui sont d'elles-mêmes sérieuses, ne s'abaissant jamais à celles qui sont ou légères, ou inutiles, ou de peu d'importance.

Pour ce qui est des personnes qui sont sérieuses, j'en trouve aussi de bien des sortes. 1°. Vous en verrez qui, sans dessein et sans étude, le sont par les pures dispositions de leur naturel, et il leur serait violent de sortir de cette situation, qu'elles portent partout dans leur maintien, dans leurs paroles et dans toutes leurs actions. 2°. Il y en a d'autres qui sont sérieuses, mais c'est pour des fins humaines qu'elles se proposent, toute leur sérieux n'étant qu'un effet de leur politique. 3°. Pour les dernières, elles le sont de la bonne façon; car tout leur sérieux vient de l'abondance de l'esprit de Dieu, qui donne cet air si plein de gravité à leurs paroles, à leurs manières, et universellement à tout ce qu'elles font.

Cela étant bien entendu, je dis que l'esprit sérieux est une des

choses que j'estime être le plus absolument nécessaires à la vie intérieure; je vous en montre la vérité par deux raisonnemens : le premier est qu'il n'y a rien qui soit si pernicieux à cette sorte de vie que l'esprit qui est opposé à l'esprit sérieux ; le second , qu'il n'y a rien de plus avantageux à la vie intérieure que cet esprit sérieux, ni plus capable de rendre une âme digne d'être la demeure et comme le trône de Dieu.

CHAPITRE PREMIER.

Il n'y a rien qui soit si pernicieux à la vie intérieure, que l'esprit qui est contraire à l'esprit sérieux.

Il est maintenant question, Théonée, de savoir quel est cet esprit qui est tellement opposé à l'esprit sérieux, afin que vous découvrant la malignité et le poison du premier, vous concluiez favorablement pour le second, après en avoir connu la nécessité.

Je vous déclare donc que ce poisson des entretiens et des conversations est l'esprit de raillerie, qui est entièrement opposé à l'esprit sérieux. Oh! que cette contagion est ordinaire parmi les personnes mêmes qui font profession de vertu, et qu'elle empoisonne aujourd'hui de consciences par sa douceur dangereuse ! Mais pour vous en laisser une idée plus juste et pour vous montrer le grand mal qui en revient à l'âme, je vous explique avec ordre, d'une part, tout ce qui est opposé à l'esprit sérieux, et de l'autre, je vous fais voir jusqu'à quel point il est pernicieux, tant par la contrariété qu'il a avec le Saint-Esprit, que pour les mauvaises conséquences qui en arrivent.

§ I.

Voici ce que j'ai remarqué, par une expérience assez commune, être entièrement ennemi de la vérité; je vous en ferai le tableau le plus exact que je pourrai.

1. Il y a de certaines joies trop épanchées, où l'esprit semble comme sortir de soi-même, et où il paraît bien qu'il n'a pas l'empire de ses mouvemens, mais qu'il est emporté par la passion, laquelle fait qu'il se réjouit sans discrétion, et qu'il se laisse aller avec tant de légèreté à plusieurs choses indignes d'un esprit un peu raisonnable. Cet épanchement de joie a coutume de se faire dans des incidens particuliers, où l'homme s'oublie et s'abandonne peu judicieusement aux agréables mouvemens de cette

passion. Oh! que cela est contraire à cet esprit sérieux dont nous parlons, qui regarde ces joies comme des bassesses dont il a honte, et comme des dérèglemens d'une nature qui ne fait pas un bon usage de sa raison!

2. Mais ce qui est beaucoup plus opposé à l'esprit sérieux, est une certaine manière d'agir toujours enjouée; car on en voit qui ne montrent jamais aucune maturité, ni sur leur visage, ni dans leurs paroles, ni dans leurs déportemens: ce sont des personnes toujours de belle humeur, qui font partout les agréables, qui défraient les compagnies, dont l'abord et l'entretien est plein d'esprit et de vivacité, qui ont cent rencontres ingénieuses, qui ne font point de récit qu'en s'épanouissant, qui caressent, qui s'ouvrent, et qui, en tout temps, en tout lieu, et sans aucun discernement, ne quittent jamais leur gaieté.

Je confesse bien que cette manière d'agir toujours prête à rire, peut être innocente; mais quelque innocente quelle soit, il faut avouer qu'elle est infiniment contraire à la vie intérieure, comme vous verrez dans la suite.

3. Le troisième esprit opposé au sérieux, va beaucoup plus avant que ce que je viens de dire: c'est l'esprit de raillerie, lequel, quoiqu'il n'aille pas jusqu'à outrager le prochain, néanmoins il met toujours quelqu'un en jeu, et il se divertit aux dépens des autres: l'on écoute ces personnes fort volontiers, quoiqu'on ne veuille pas être le sujet de leur divertissement, parce que tout le monde aime à rire et que personne ne prend plaisir à être raillé. Ceux dont nous parlons, bien loin d'approcher de l'esprit sérieux, en font par une certaine opposition le sujet le plus agréable de leur raillerie, quand elles le rencontrent.

Tous ces esprits, Théonée, ne sont pas tolérables pour la vie intérieure: ah! éloignez de vous cette dangereuse peste, et soyez convaincu par ce que je vais dire, que chacune de ces manières si peu sérieuses est entièrement pernicieuse à l'âme.

§ II.

La première preuve que j'en allègue, est qu'elle est toute contraire au Saint-Esprit qu'elle combat directement et dont elle détruit les opérations plus qu'aucun autre dérèglement de la conscience.

1. Pour ce qui est de ces saillies de joies, si immodestes, si déréglées et si éclatantes, oh! qu'elles répugnent à cet Esprit-Saint, qui est un esprit toujours égal et modeste, dont le propre est d'inspirer une manière d'agir toujours modérée et sérieuse: il s'en

explique lui-même, quand il dit (1) que celui qui n'est pas sage dans ses épanchemens , élève sa voix dans l'occasion avec un rire qui tient de la folie, mais que le sage et le sérieux, étant toujours égal à lui-même, à peine ouvrira ses lèvres pour rire, quelque chose qui lui puisse arriver.

Celui-là donc qui a ces légéretés de vaine joie , montre bien qu'il n'est pas animé de ce divin esprit , et qu'il est aussi peu capable de ces sacrés mouvemens , qu'il est facile à sortir de lui-même dans l'occasion, par les épanchemens de son cœur.

2. Cette autre manière d'agir , toujours riante , toujours gaie et ouverte , me semble encore bien plus opposée à l'esprit de Dieu. Et ne me dites pas , avec de certaines gens qui sont toujours dans l'enjouement et qui ne disent rien qu'ils ne l'accompagnent d'une humeur plaisante et d'un air propre à faire rire , que cette façon est fort innocente et qu'elle ne blesse personne.

Cette défense est indigne d'une âme spirituelle. Vraiment, c'est bien là la marque d'une âme pénétrée d'une divine componction. Oh ! qu'un cœur qui se connaît et qui connaît Dieu, est éloigné de ces épanouissemens , que j'ose appeler badins dans les voies intérieures ; et que l'on peut bien dire que cette personne n'a guère de l'esprit de Dieu, quelque spirituelle qu'elle paraisse !

Mais je veux que cette manière toujours plaisante et portée à rire , n'intéresse en rien le prochain, elle vous intéresse vous-même ; n'en est-ce pas assez ? Car cette manière , qui ne fait jamais rien dans le sérieux, souille la pureté de votre âme : le Saint-Esprit vous le dit (2) : que celui qui fait toujours l'agréable et le plaisant souille son âme ; et c'est en cela même qu'il combat cet esprit divin, qui étant tout pur de son essence , ne peut imprimer sa pureté dans ces sortes d'esprits, dont la nature tout impure s'égayant et s'ouvrant par un rire continu, est aussi sans cesse dans une bassesse d'opération qui la rend toute sensuelle.

3. Mais ce qui va jusqu'à une douce raillerie n'est pas moins ennemi du Saint-Esprit que du sérieux. Il y a , dit l'Écriture (3), de ces agréables railleurs, qui faisant les simples comme s'ils n'en voulaient donner à personne, portent néanmoins le trait jusqu'au cœur : ils le font doucement , pour le faire plus fortement , et leur simplicité dissimulée ne sert qu'à porter leur coup plus à propos : et , comme dit un ancien , ils piquent d'une façon adroite

(1) Eccli. 21.

(2) Eccli. 44.

(3) Prov. 16.

et figurée, couvrant leur raillerie de paroles civiles et bienséantes, lorsqu'en apparence ils ne disent rien moins que ce qu'ils pensent, et qu'ils donnent à deviner ce qu'ils prétendent.

Hélas ! que ce pernicieux esprit est contraire à l'esprit divin , étant essentiellement contraire à la charité ! car combien pensez-vous que les meilleures âmes en sont blessées ? Oui , les âmes les plus saintes sont quelquefois pénétrées de la malicieuse raillerie de ces esprits : le prophète Jérémie (1) n'en peut retenir ses plaintes : J'ai été tout le jour, dit-il, le ris et la fable des discours ; pour cela je n'ai plus le cœur de prêcher davantage le peuple ; un certain feu dévorant me consume, et je ne puis plus supporter de me voir ridicule aux yeux de tout le monde. Si la charité est blessée, dans les personnes de la plus grande piété , par ces railleries douces et colorées, jusqu'où ne doit-elle pas l'être dans les personnes d'une vertu commune ?

O Dieu ! Théonée , exterminiez de la vie spirituelle cette manière d'agir , puisqu'elle en extermine même l'esprit de Dieu ; et afin de vous obliger d'en concevoir toute la haine , voulez-vous que je vous montre combien elle est pernicieuse à l'âme , par toutes les conséquences qui en sont infaillibles ?

§ III.

Laissons donc cet esprit de railleries sanglantes et outrageuses, dont il n'est pas ici question, ne parlant qu'aux âmes spirituelles ; mais seulement de celui qui est tout opposé au sérieux par ses épanchemens, par sa façon d'agir toujours gaie et enjouée, par ses petites railleries faites avec esprit ; et je vous fais voir maintenant jusqu'à quel point il détruit la vie intérieure. En voici les suites et les désavantages.

1. Il dessèche toute la dévotion ; car comme elle ne vient dans l'âme que par cet esprit d'amour et de simplicité , à la faveur de l'onction qu'il y répand , il n'a garde de se communiquer à des personnes qui ont des dispositions si contraires à sa nature : c'est pourquoi ces sortes d'esprits sont incapables de goûter les choses de Dieu, parce que celui de Dieu les abhorre , tout leur goût n'étant que pour ce qui est plaisant et facétieux : et en effet, entrez dans leur fond , et vous trouverez des esprits toujours prêts à sortir par des gaités et des plaisanteries, mais fermés à tous les sentimens de la piété, comme s'ils étaient vomis du cœur de Dieu,

(1) C. 20.

ce qui fait ou qu'ils n'en parlent jamais , ou qu'il leur sied très-mal de le faire, n'en ayant pas le goût dans l'intérieur

Il arrive de ce même principe qu'ordinairement quelque part qu'ils se rencontrent , tout ce qui est dit est tourné en ridicule ; l'on n'y entend que des ris et des choses plaisantes , qui donnent la chaleur et le mouvement à tout le discours ; l'on n'y voit régner que les éclats de voix et les rencontres de bons mots : les choses même les plus sérieuses de leur nature , faites-y réflexion, ne se disent que d'une manière à rire et à passer le temps , profanant de cette façon ce qu'il y a de plus saint : c'est ainsi que se passent tous leurs entretiens. Quelle vie , Théonée , et quelle pernicieuse manière de converser !

3. Mais la suite n'en est pas moins pernicieuse que nécessaire : car ils bannissent par ce moyen des conversations toutes sortes de discours capables d'édifier et d'inspirer de la piété , parce qu'ils n'inspirent qu'un esprit de joie pleine de dissipation. Ils empêchent tout ce qui se pourrait dire de vertueux dans les entretiens, et c'est assez qu'ils y soient, afin que les choses de Dieu n'y soient point entendues. Oh ! quel malheureux esprit, devant qui la vertu n'ose paraître, ou ne le fait qu'à sa confusion !

4. Que pouvez-vous conclure de là , sinon qu'il n'y eut jamais de malice pareille ou de pareille légèreté ? car quand je vous accorderais que ces esprits plaisans et railleurs n'auraient aucune malignité , il est toujours vrai pour le moins que leur malignité est pernicieuse, par l'opposition qu'elle a avec tout le bien qu'elle empêche, et par tous les excès où elle pousse tous ceux qui prennent part à ces sortes de divertissemens ; car, je vous prie, quelle étrange façon de converser est celle de ces personnes qui semblent avoir renoncé à toute l'honnêteté de l'entretien et à tout ce qu'il y a de judicieux dans les conversations civiles ?

5. Mais je n'ai garde de vous accorder que leur façon n'ait aucune malignité, parce qu'elle est si grande , qu'au sentiment de saint Grégoire (1) , ces esprits enjoués et agréables sont la plus dangereuse peste des communautés. Remarquez bien que ce sont eux qui, par l'air contagieux de leurs entretiens , infectent tous les esprits ; car la plupart , ne goûtant pas la ferveur de la dévotion , cherchent volontiers dans ces conversations divertissantes et railleuses, ce qu'ils ne trouvent pas dans leur conscience ; c'est ainsi que l'on voit quelquefois des maisons entières prendre une

(1) In Mor.

manière dissipante et enjouée , par la contagion de ces mauvais esprits qui entraînent tout après eux.

Et comme il y en a toujours qui vivent dans la simplicité des saintes âmes, dit un père (1), ce sont des esprits railleurs, dont le démon se sert comme de gens qui ont aussi peu d'amour de Dieu que de sérieux pour faire leur jeu de ces âmes simples, et par paroles, et par actions. Car, chose étrange, il faut toujours que les bons et les simples, à qui la vertu ne permet pas de se défendre, soient le sujet de leurs récréations.

En vérité, qui pourra supporter ce poison des esprits ? et ne faudrait-il pas les retrancher comme la peste des communautés, qui d'ordinaire en souffrent incomparablement plus que de toutes les autres sortes de dérèglemens.

Si tout ce que j'ai dit jusqu'ici montre combien cet esprit est pernicieux, je dis, Théonée, qu'il est tout-à-fait scandaleux quand il se voit des personnes dévotes et spirituelles être assez peu sérieuses pour se mêler aussi de rire et de railler. Pour Dieu, ne me parlez pas de cette spiritualité qui fait voir facilement son illusion par cette manière d'agir ; car le séculier supportera plus volontiers tout autre défaut dans une personne de piété que celui-là ; mais qu'il y remarque quelque manière d'agir et de parler qui tienne d'un air un peu railleur ! ah ! c'est son scandale ; comme si ce qu'il attend le plus d'une profession vertueuse, c'était un air sérieux et divin qui l'édifiât.

Je ne puis mieux conclure mes preuves contre cet esprit dangereux, que par la pensée de saint Thomas (2), qui prétend qu'il fait bien pis que celui qui outrage de dessein, parce que celui-ci, en se découvrant, fait voir le feu de sa passion : mais l'autre, ne faisant qu'un jeu de tout ce qu'il dit, déshonore davantage ceux qu'il attaque, en faisant un plus insigne mépris.

Dites-moi donc s'il est rien qui soit pernicieux à la vie intérieure de l'âme comme cet air de gaîté toujours enjouée, qui bannit de l'entretien et de l'extérieur une manière grave et sérieuse ? Hé ! Théonée, que j'adresserais volontiers à ces personnes le sentiment du grand chancelier Gerson (3). Pensez-vous bien à ce que vous faites ? hélas ! fut-il jamais de folie pareille à la vôtre, de rire et de vous réjouir sans cesse vainement, pendant que l'on traite de votre arrêt éternel, et que peut-être vous-même

(1) De dis. et in L. Sus. oper. mon. c. 13.

(2) 2, 2, q. 75, a. 2.

(3) In Fest. SS.

vous faites les liens qui vous ôteront la vie par une funeste mort ? Il me semble que cela est bien capable d'arrêter ces railleries et ces enjouemens et de vous obliger de vous couvrir incessamment le visage d'une sainte tristesse.

CHAPITRE II.

Il n'y a rien qui soit si avantageux à la vie intérieure comme l'esprit sérieux.

Si jamais j'ai tâché de faire quelque impression sur votre esprit, Théonée, je vous avoue que c'est en ce sujet que je le désire particulièrement ; car je suis trop persuadé que l'esprit sérieux est le soutien et l'âme de la vie intérieure et qu'il fait dans le cœur comme un fond sur lequel la grandeur de Dieu repose. Afin d'en mieux prendre les idées, je vous prie de vous composer vous-même intérieurement à toute la gravité et de vous laisser prévenir par avance de la pensée que vous avez un besoin extraordinaire de cet esprit.

Pour vous en bien montrer la vérité, je n'aurais qu'à vous dire simplement que l'esprit sérieux vous défait de toutes ces manières d'agir égarées et peu judicieuses, où cet air plaisant et railleur a coutume de vous emporter.

Car jamais vous ne verrez une personne sérieuse s'abandonner en aucune occasion à une vaine joie, par quelque sorte de surprise ; parce que la posture où elle tient son âme et son extérieur est toujours si juste, que rien n'est capable de les dérégler ; et puis, ces sorties si épanchées lui semblent tellement puériles et peu raisonnables, qu'elle aurait une extrême confusion si elle s'était laissé aller à de semblables bassesses : de sorte qu'elle porte toujours en soi une disposition de mépris pour toutes ces saillies évaporées, qui sont autant de lâches faiblesses de la nature. Ce qui fait qu'elle est partout revêtue d'une contenance si grave et si honnête, qu'il n'est point d'incident qui l'en puisse faire sortir par aucun mouvement de légèreté.

Cet esprit sérieux fait encore qu'elle parle avec de si justes mesures, qu'il ne lui échappe jamais rien qui ait un tour de raillerie ; ô Dieu ! que ces paroles badines, facétieuses et bouffonnes sont loin de sa bouche ! le ton de sa voix n'en approche seulement pas ; mais son discours est toujours conforme à la contenance de son extérieur, c'est-à-dire qu'elle s'énonce avec gravité, et que l'esprit sérieux dont elle est possédée lui donne cet avantage, que

les choses qu'elle dit sortent souvent de sa bouche comme si c'étaient des oracles.

Par la même disposition, comme par le principe dont elle est toujours animée, qu'elle est éloignée de jouer personne par ses discours! Comme son sérieux est grand, sa charité aussi n'est pas moindre à l'égard du prochain, pour ne dire jamais aucun mot qui puisse en rien l'intéresser, ce qui fait écrier un père (1): Oh! douce et aimable charité! dont l'innocence ignore même comment il faut se moquer d'autrui; et qui craignez excessivement de le rendre ridicule par quelque parole; parce que, sans vous arrêter à ce qui paraît, vous ne contemplez que Jésus dans le prochain; si bien que cette personne sérieuse fait toujours couler en ses discours un esprit qui n'est pas moins simple et charitable que sérieux, étant aussi juste et réglée à l'égard des autres qu'elle l'est pour elle-même.

§ I.

Cet esprit sérieux n'empêche pas seulement les désordres de la personne; mais vous allez encore voir les rares avantages qui en reviennent à l'âme. Proposez-en donc quelque'une à votre esprit, dont l'extérieur, le discours et les actions soient toujours tempérés d'une manière douce et sérieuse. Je vous dis, Théonée, que son âme est enrichie de dons si rares, que je ne puis croire qu'après ce que je vais vous en découvrir, vous ne soyez résolu d'être toujours dans un grand sérieux, autant que vous avez dessein d'entrer dans la vie intérieure.

1. Si votre âme est touchée de quelque divine onction; sachez que rien n'est capable de conserver cet agréable et précieux bien comme l'esprit sérieux: car ce qui a coutume d'en causer la perte, est quelque légère sortie de soi-même; une manière d'agir qui s'oublie un peu avec Dieu, quelque défaut de respect, un empressement d'opération, et une trop grande assurance que l'on se donne dans la possession de ce bien.

Mais la personne sérieuse étant bien plus sage et plus avisée, est comme la fidèle dépositaire de cette onction divine; parce que son sérieux fait que jamais elle ne s'évapore par aucune légèreté; qu'elle ne se familiarise point dans cette communication si pleine de privauté; qu'elle en est même toujours plus respectueuse; qu'elle s'en retient davantage pour laisser toute la place à cette opération, et qu'elle est saisie d'une sainte et chaste crainte de

(1) B. Laur. Just.

perdre son trésor. Voilà comme l'esprit sérieux sait ménager les dons de Dieu, et comme sa grande circonspection le rend capable d'entrer en commerce avec lui.

2. Cet esprit sérieux ne fait-il pas encore que la personne respire, à la voir, quelque chose de tout divin, de façon que son air extérieur découvre assez quelle est la situation de son âme, et qu'elle a un je ne sais quoi qui fait penser qu'il y a quelque chose de plus qu'humain ? cela vient de ce que la majesté de Dieu y repose d'une façon toute particulière.

Sa pureté repose dans les âmes innocentes, sa miséricorde dans celles qui sont pleines de misères, son amour dans les amantes ; chaque attribut a ainsi dans les âmes une disposition conforme et particulière qui y prépare sa demeure : pour celle qui a le plus de rapport avec sa majesté, je dis que c'est l'esprit sérieux qui lui fait un siège et un trône, d'où elle inspire de la vénération au travers de la créature ; car la manière de cette personne étant toute majestueuse, la majesté de Dieu y trouve un fond qui lui est plus proportionné ; et c'est pour cela qu'elle respire un air tout divin, plus que dans une autre disposition où elle pourrait être.

3. Mais vous remarquerez qu'ensuite de cette disposition, une personne sérieuse ne parle jamais que comme si elle était exposée visiblement devant la majesté de Dieu : elle s'observe partout, comme font les anges qui sont toujours exposés à ses yeux, et sachant bien qu'elle ne peut non plus qu'eux échapper à ses divins regards, elle en est, aussi bien qu'eux, toujours saisie d'une crainte respectueuse.

Et c'est de là que vous voyez que tout ce qu'elles disent est si plein de gravité, qu'on le recueille ordinairement comme autant de sentences et d'oracles ; c'est encore ce qui fait qu'elles ne disent rien qui ne soit digne de Dieu, et qu'elles parlent comme si Dieu même parlait. Ne vous en étonnez pas, car leur grand sérieux les rend capables de n'être inspirées que de Dieu dans toutes leurs paroles.

4. Une personne sérieuse n'est pas seulement avantageuse à elle-même, mais en quelque lieu qu'elle se trouve, elle a cet avantage particulier d'arrêter toutes les légèretés des autres par sa seule présence. Cela vient de ce qu'elle-même étant une demeure si naturelle de la majesté de Dieu, qui lui inspire cette disposition, elle fait les mêmes impressions dans ceux avec qui elle est, leur inspirant son sérieux, et les contenant dans une modération juste et bienséante.

L'on peut dire que sa présence est comme une école où l'on apprend la modestie et où personne n'ose se dérégler : vous diriez qu'elle est comme l'ombre de Dieu, dont la présence manifeste met toutes choses dans l'ordre ; c'est aussi ce qu'elle fait, étant comme une image obscure de lui-même.

Je pourrais dire que cet effet qu'elle produit dans les autres est une sorte de récompense de Dieu, et qu'on la révère en montrant son sérieux et en arrêtant toute sorte de légèreté, parce qu'elle-même révère Dieu en soi, par cette gravité si majestueuse dont jamais elle ne s'éloigne.

Que jugez-vous après cela, Théonée, de l'esprit sérieux pour mener une vie intérieure et élevée ? N'est-ce pas là un fond qui donne tout une autre grandeur d'âme que ne donnent les autres ? car les autres font bien en nous les impressions des vertus, mais assurément celui-ci inspire quelque chose de grand et de divin, ne donnant pas à l'âme moins d'élévation qu'il y opère de pureté.

§ II.

Le principe de cet esprit sérieux.

Mais pour prendre la chose dans sa source, je satisfais à la demande que vous pourriez me faire, d'où peut naître cet esprit sérieux dans une personne avec toutes les suites que nous en avons dites ?

1. Je vous dirai que cela vient de ce que l'esprit de Dieu lui-même est tout sérieux, lequel en imprime conséquemment le caractère dans les personnes où il habite. Car cette qualité de sérieux est la chose du monde que nous pouvons concevoir être la plus séante à la majesté de Dieu.

C'est pourquoi nous jugeons que la majesté des rois doit toujours être accompagnée d'une grande gravité, et nous estimons que celui-là serait indigne de porter la couronne, qui montrerait quelque chose de bas et de léger sous le diadème. Nous en devons bien autrement penser de Dieu, qui est infiniment plus grand en majesté, et à qui nous devons, par une même suite, attribuer un esprit souverainement sérieux et digne de sa grandeur.

2. Cela est encore si véritable, que, pour en juger par les suites, si vous faites réflexion sur ce que cet esprit opère dans les consciences, vous trouverez que son opération est toujours sérieuse, et porte toujours dans l'âme je ne sais quoi de grand.

Vous me direz néanmoins qu'il a des privautés avec elle, et qu'il ne met ses délices que dans ses communications familières ;

c'est ce que je ne dispute pas, Théonée, car l'on en est trop convaincu ; mais vous m'avouerez aussi que cette même expérience nous apprend que ses familiarités les plus intimes sont toujours tempérées du sérieux, et que pour cela elles ne manquent jamais de laisser dans l'âme des impressions de vénération et de respect, laquelle par ce moyen n'est pas moins pénétrée d'une disposition respectueuse, qu'elle est favorisée des privautés ineffables dont Dieu la caresse.

3. Et si nous voulons seulement arrêter nos yeux à l'extérieur des saints qui ont eu entièrement la plénitude de ce divin esprit, il nous sera facile de juger combien cet esprit saint est sérieux par ce que nous en voyons éclater dans leur maintien ; car ils le sont eux-mêmes, comme par une effusion qui se fait de l'esprit dont ils sont remplis, sur toutes leurs paroles et sur toutes leurs actions : de sorte que la gravité et la majesté de ce divin esprit semblent être peintes et visibles sur leur visage.

4. De plus, pour une preuve manifeste que l'esprit de Dieu est tout sérieux, remarquez, je vous prie, avec moi, qu'il n'est guère de défauts qu'il n'ait soufferts dans ses saints, leur en laissant d'ordinaire quelqu'un pour les humilier, quelques efforts et quelque fidélité qu'ils apportent pour se vaincre ; mais vous n'en pourrez jamais alléguer un seul qui n'ait été sérieux, et en qui l'on ait vu quelques traits de légèreté ; parce que rien n'est si contraire à sa nature qu'une personne épanchée et légère, et que voulant en faire son trône et sa demeure, ou il la trouve déjà toute sérieuse, ou il lui imprime ce caractère.

5. Mais considérons l'adorable humanité de Jésus, en qui nous savons que tout l'esprit de Dieu a reposé, et qui a reçu de lui toutes les impressions et les mouvemens de sa divine vie : je vous demande s'il fut jamais rien de plus sérieux ; l'on sait qu'il a pleuré, l'on sait qu'il a frémi, son sérieux passant même quelquefois jusqu'aux effets d'une tristesse fort amère ; mais nous ne lisons point qu'il ait jamais ouvert son visage au ris ni à la joie. Cela ne veut-il pas dire que l'esprit de Dieu, qui exerçait en lui un esprit souverain, est essentiellement un esprit grave et sérieux ?

6. Et s'il a tiré des larmes à Jésus, s'il lui a fait pousser des remissemens, il faut encore que je dise ce mot, que cet esprit tout sérieux et tout divin est celui qui pénètre les âmes de componction et d'une sainte tristesse qui les blesse de cette plaie salutaire et qui les fait sans cesse gémir à la vue de leurs péchés ; mais il faut dire aussi que l'esprit sérieux est celui qui conserve cette douce et

douloureuse componction et qui, arrêtant les épanchemens naturels, la resserre toute entière dans le sein de l'âme, sans lui permettre d'autre sortie que par les sanglots et par les soupirs.

Ce qui est si vrai, que si vous considérez de près ces personnes toujours enjouées, qu'y verrez-vous? sinon des âmes dures aux touches du Saint-Esprit, qui ne furent jamais blessées d'aucune componction de leurs péchés et qui jamais ne le seront, et qui ont si peu de disposition à ces sortes de blessures, que le péché n'en a guère plus à être uni à la sainteté. Confessez-le, esprits enjoués et railleurs, rendez ce témoignage à la vérité, malgré vous, si je ne fais pas ici la pure et sincère exposition de vos consciences?

Revenons maintenant, et disons que si l'esprit de Dieu est si sérieux, l'on ne doit pas s'étonner que les personnes d'une vie intérieure, lesquelles font profession d'en être uniquement animées, soient toujours dans un grand sérieux; et si celles qui n'y sont pas, ou qui ne s'y étudient pas, n'entrent jamais dans cette divine vie.

§ III.

Réponse à quelques difficultés.

Parlez, Théonée, vous reste-t-il maintenant quelques difficultés sur ce sujet, et pouvez-vous rien m'objecter qui soit capable d'affaiblir les preuves que je vous ai alléguées? Oh! je pénètre déjà votre pensée et je vous entends dire :

1. Quoi donc! faut-il bannir de la société civile toutes les joies innocentes? ce serait nous obliger à une vie où les peuples les plus barbares ne sont pas réduits. 2. Prétend-on nous engager dans une vertu sombre et mélancolique? ce serait plutôt nous en rebuter comme d'une chose qui ferait le supplice de l'âme, que de nous y attirer par ses attraits. 3. Mais saint Thomas (1) ne nous apprend-il pas qu'il y a une vertu, appelée Eutrapélie, laquelle consiste à donner un tour si agréable aux choses dans l'entretien et à leur faire prendre un biais si ingénieux, que le ris qui en vient à naître, cause un doux plaisir à tous ceux qui sont présens? Il faut donc la retrancher du nombre des vertus contre le sentiment de ce docteur? et c'est ce que semble prouver manifestement la maxime que l'on vient d'avancer.

N'avez-vous donc que cela, Théonée, pour me combattre et pour vous défendre? Allez, il n'est pas si malaisé de vous répondre et de vous satisfaire.

(1) 2, 2, q. 160, 2, 6.

1. Pour le premier, je n'aurais que ce mot à vous dire, comme à un homme spirituel : Ah ! qu'il serait à souhaiter que nous n'eussions jamais aucun goût des douceurs de la vie et que nous fussions toujours fermés à toutes les plus innocentes joies des sens et du cœur, car cette totale mort aux plus innocens plaisirs nous vaudrait la jouissance de Dieu tout entier, qui communique ses pures douceurs, à proportion que nous sommes privés de celles des créatures.

Ne faites donc pas tant d'état de la privation de toutes les joies humaines, quoique pourtant je n'aie prétendu dans cette maxime que condamner celles qui vont à un épanchement immodeste et déréglé.

1. Avec cela, ne pensez pas que je vous fasse une vertu morne et mélancolique, parce que je vous porte à un esprit grandement sérieux ? car, mon Dieu ! que l'on se trompe de croire que ceux qui sont toujours dans une composition sérieuse et grave, soient aussi dans un état triste et ennuyeux à eux-mêmes !

Sachez qu'il n'est point de joie plus pure que celle qui est cachée sous cette gravité ; et si vous considérez ces personnes de bien près, vous verrez même au travers de cette façon toute sérieuse, je ne sais quoi de si doux, de si paisible et de si content que vous envieriez leur bonheur : car l'esprit de Dieu, qui répand au dehors cet air sérieux, répand aussi une paix admirable dans l'âme ; mais celui qui aime trop la joie n'est pas capable de comprendre cette vérité.

3. Pour ce qui est de la vertu d'Eutrapélie que vous m'alléguez, vraiment vous avez bonne grâce, Théonée, c'est la vertu des saints, à qui il appartient de faire une rencontre pleine d'esprit, sans vanité, et sans y mêler aucun mouvement de pure nature ; car vous ne me nierez pas qu'il est très-difficile de faire briller son esprit par quelque beau trait et de n'y prendre non plus de plaisir qu'à ce qui viendrait d'un autre : que l'on soit donc du nombre des saints, et je vous accorde que l'on peut facilement en user comme eux.

Néanmoins, à vous dire vrai, je n'ai pas prétendu exclure cette belle vertu des conversations ; mais, n'en condamnant pas l'usage qui est très-malaisé, j'ai voulu blâmer tout ce qui est opposé à l'esprit sérieux, à savoir, les épanchemens de vaine joie, l'air toujours plaisant et enjoué, et l'esprit railleur.

MAXIME II.

Une des voies les plus importantes et les plus abrégées pour se sanctifier, est la privation de tout plaisir.

N'êtes-vous pas effrayé, Théonée, de cette proposition : car vous aimeriez autant être condamné à la mort que de vous voir privé absolument de toutes les satisfactions de la vie : aussi est-ce mon dessein de vous y condamner et de vous faire mourir si je puis, et vous ne me ferez jamais de pitié de ce côté-là, où je vois tant de biens divins qui vous attendent. Mais afin que vous ne m'attendiez pas vous-même davantage sur une matière de cette importance, je ne diffère point d'y entrer pour vous convaincre et pour vous satisfaire d'une part, lorsque de l'autre je tâche de vous priver de toutes sortes de satisfactions.

Ne vous persuadez pas néanmoins que je veuille ici parler des satisfactions criminelles ; j'en laisse le soin à d'autres qui pourront les combattre plus heureusement : comme je n'en veux seulement qu'aux personnes intérieures, je ne veux aussi parler que des plaisirs même les plus innocens, dont je prétends faire voir combien la privation est nécessaire pour leur sanctification.

Mais en vous déclarant mon intention pour ces sortes de plaisirs, il faut aussi que je vous déclare quelles sont les personnes à qui je m'adresse. Il y en a de si grossières et dont le goût est tellement perdu, soit que cela vienne du tempérament, soit qu'il vienne d'une certaine nature d'esprit, qu'elles semblent n'être capables de prendre plaisir à rien. Je ne parle point de celles-ci qui ne sont pas plus capables que les premières de comprendre la vérité que j'avance. Il y en a d'autres dont l'inclination est si vive, le goût si exquis pour le plaisir, que tout leur grand penchant les y porte, comme leur plus grande mortification est d'en être privées ; c'est à celles-là que je prétends parler ; c'est à vous, Théonée, si vous êtes de ce nombre ; car je désire que vous ne goûtiez non plus qu'un mort, aucune satisfaction, quelque innocente qu'elle puisse être.

L'arrêt en est donc prononcé, qu'il faut une privation totale de tout plaisir, si l'on veut comprendre et expérimenter les douceurs de Dieu et si l'on veut prendre une voie courte et efficace pour sa sanctification. Y souscrive qui voudra ; mais celui qui refusera de le faire doit être assuré, ou qu'il sera bien retardé de sa perfection, ou qu'il n'y fera jamais de progrès considérables.

Mais de quel plaisir innocent est-il question, me direz-vous, afin que je n'aie pas sur ce sujet une confusion d'idées et que j'en puisse mieux saisir les preuves? Je vous réponds qu'il y en a de quatre sortes, qui sont ceux que j'ai dessein de combattre, montrant le besoin et la nécessité de leur privation.

Il y a le plaisir des sens, comme sont les commodités du corps, qui ne sont pas même trop recherchées; les objets curieux et agréables à la vue, tout ce qui peut être délicieux dans la voix et dans les sens, toutes les odeurs qui peuvent flatter l'odorat, et enfin les choses qui ont quelque délicatesse pour satisfaire le goût; pourvu néanmoins que toutes ces satisfactions, comme je le suppose, puissent se prendre sans crime.

Il y a encore le plaisir du cœur : ce sont les attachemens et les liaisons naturelles, les démonstrations, les sensibilités et les tendresses qui demeurent néanmoins dans les termes du devoir.

Il y a de plus le plaisir de l'esprit, qui consiste dans la conversation avec des personnes spirituelles, dans la lecture des livres curieux, dans la recherche des rares connaissances, dans un désir de toutes les belles nouvelles, dans des compositions ingénieuses, ornées d'un beau langage et d'une littérature purement profane.

Il y a enfin le plaisir des choses divines et intérieures, qui sont, comme vous savez, Théonée, par votre expérience, les douceurs de l'âme, la beauté de ses lumières, la pénétration de ses sentimens, la grandeur de ses idées, ses approches de Dieu, ses atouchemens divins et enfin tout ce qui peut causer à l'âme quelque suavité.

Voilà tous les différens plaisirs dont je maintiens que la privation est infiniment avantageuse à l'âme pour sa sanctification. Il faut y mourir, Théonée, et sans écouter ce qu'en peuvent dire toutes les personnes tendres et sensuelles, et malgré tous les cris de la nature, faire un renoncement universel à tout ce qui est capable de donner seulement quelque légère satisfaction. Mais afin que la difficulté d'une si noble entreprise ne vous décourage pas, en vous montrant combien cette privation est nécessaire, je vous montrerai aussi le bonheur et la félicité dont elle est suivie.

Éloignez donc des sens, du cœur, de l'esprit et de la conscience, toutes les choses qui peuvent leur causer quelque sorte de plaisir. Oh! quelle dure sévérité! vous écriez-vous, et qui en peut supporter la sentence? Mais quel aveuglement déplorable et quel amour bas de soi-même, vous répondrais-je, et qui en peut supporter la lâcheté? Non, non, il faut y venir, puisque vous aspirez à

la perfection : et pour mieux vous y obliger, je vous montre , 1° que Dieu ne veut rien tant de nous que la privation de tout plaisir ; 2° que la nature ne recherche rien tant que le plaisir ; 3° qu'il n'y a rien qui corrompe l'innocence de l'âme comme le plaisir.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu ne veut rien tant de nous que la privation de tout plaisir.

§ I.

Quelle est la chose, à votre avis, qui fait en nous l'attrait de Dieu ? N'en cherchons point d'autre : ce qu'il désire le plus de nous, c'est le témoignage de notre amour ; car quoi qu'on puisse lui donner, il n'en sera jamais satisfait, si nous ne lui faisons un présent de notre cœur ; et comme toutes les choses ne lui sont d'aucune considération, lorsqu'il ne possède pas l'amour de nos cœurs, il est certain aussi que s'il n'a le plus noble témoignage de cet amour, il n'en fait jamais grande estime.

Car vous devez savoir que l'on témoigne à Dieu son amour en bien des manières : les uns le font par les austérités du corps ; les autres par de continuelles oraisons, quelques-uns par de grandes aumônes et par une infinité d'autres voies très-saintes et très-utiles : mais néanmoins sachez que tout cela sera toujours assez peu de chose à son égard, tandis que cet amour ne se manifestera pas par la privation de tout plaisir ; car, comme l'amour n'a rien de plus précieux ni de plus délicat que le plaisir, c'est à ce plaisir que Dieu en veut surtout, c'est ce qu'il faut lui sacrifier, sans cela il ne sera jamais parfaitement content, et il ne dira jamais que nous l'aimons par-dessus toutes choses.

§ II.

Outre cela vous savez bien que le dessein de Dieu est de s'unir à nos âmes et vous ne doutez pas que la pureté ne soit le fond de cette union : or, vous ne devez non plus ignorer que la privation de tout plaisir est la voie qui opère mieux que toute autre cette pureté dans l'âme. Car, pour prendre cette vérité dans son principe, s'il est vrai que le plaisir est la chose du monde qui souille davantage l'âme, comme je le prouverai dans le chapitre troisième, n'est-ce pas une suite bien évidente que la privation de tout plaisir y engendre la pureté par l'éloignement du principe de la corruption ? C'est donc là ce que Dieu attend le plus de nous, avec

les mêmes inclinations qu'il a de nous voir disposés à cette union.

O malheureux plaisir ! qui nous empêche d'être purs, et par conséquent d'être parfaitement unis à Dieu ! Non, ô Dieu de pureté ! je ne veux rien goûter en ce monde, afin d'être capable de vous voir en moi, et moi en vous ; car, hélas ! ne serais-je pas bien misérable, si j'aimais mieux jouir de quelque fade et légère satisfaction en l'aimant, que de vous posséder en vous l'immolant ?

§ III.

Mais remarquez, Théonée, que Dieu ne veut pas moins notre mort que notre pureté : je dis même que la pureté n'est qu'un passage à la mort, dont on peut dire encore qu'elle est comme la semence et le germe. Car faites réflexion sur l'enchaînement de ces trois choses : la privation de tout plaisir ôte ce qui peut causer quelque mouvement sensible à l'âme ; de cet éloignement et de cette évacuation vient à naître sa pureté ; et cette pureté se termine à sa mort, n'ayant plus rien d'agréable qui la fasse vivre. Or, Dieu veut cette mort, afin d'insinuer en nous sa vie : et c'est pour cela qu'il ne désire rien tant de nous que l'éloignement de tous les plaisirs.

Mourons donc de cette mort si heureuse à toutes les douces satisfactions de la vie : car quelle vie, hélas ! de ne vivre que de quelque douceur basse et naturelle ! c'est bien s'aimer à son malheur ; et quelle aimable mort que d'être dans une générale privation des bassesses de nos plaisirs, puisqu'elle fonde en nous la vie d'un Dieu ! Que je meure donc tout vivant, et que non plus qu'un mort, je ne respire plus rien de ce qui peut agréablement me satisfaire.

§ IV.

Si Dieu veut les plus nobles témoignages de votre amour, s'il veut votre pureté, par la privation de tous les plaisirs, Théonée, il ne désire pas moins votre estime. Vraiment, il est bien juste que vous l'estimiez plus que tout ce qu'on peut imaginer ; car où est l'objet qui l'égale en grandeur et en cent autres perfections infinies ? C'est pourquoi il exige de vous ce tribut avec la même rigueur que celui de l'amour.

Voyez maintenant ce qui peut davantage lui prouver l'estime que vous en faites ; vous en direz ce qu'il vous plaira, mais je sais bien que l'on ne peut mieux montrer son estime pour quelque objet que par le dépouillement que l'on fait de ce qui nous est agréable, et ce n'est que dans cette comparaison que nous faisons voir la grandeur de notre estime. Si ce que je dis est une vérité, répon-

dez-moi, quelle est la chose qui vous est la plus douce et la plus chère, sinon le plaisir? N'est-ce donc pas dans la privation de ce qui est agréable que vous pouvez lui témoigner excellemment qu'il n'est rien qui soit grand comme lui dans votre estime?

Quoi! Théonée, après cela vous ne donneriez pas à votre Dieu cent petites satisfactions des sens, du cœur, de l'esprit, de la conscience? Et vous pourriez lui préférer je ne sais quel amusement de plaisir bas et lâche. O l'injustice! non, vous ne la commettrez jamais; mais dites-lui plutôt : O le Dieu de mon cœur et mon unique souverain! que toutes les satisfactions du monde me soient un poison plutôt que je les regarde seulement auprès de vous. Pour vous témoigner comme elles sont l'abomination de mon âme et que vous êtes le seul objet de mon estime, de mes admirations et de mon amour, je suis résolu, ô mon Dieu, de m'en priver entièrement et durant toute ma vie.

Voilà les sentimens dans lesquels vous devez être, afin de seconder le désir que Dieu a de vous voir dans la privation de toutes sortes de plaisirs.

§ V.

Il faut encore nous haïr nous-mêmes, puisque Notre-Seigneur nous le commande si souvent dans l'Évangile, parce que cette haine est le fondement de l'amour et de toutes les vertus et qu'elle est la meilleure voie pour parvenir à la haine de soi-même; assurez-vous que l'on se flatte, lors même que l'on se traite avec rigueur en beaucoup de manières, tandis que l'on ne retire pas à la nature ce qui fait son plaisir.

C'est bien se tromper, et non pas se haïr soi-même, que de se contenter de certaines mortifications, pendant que l'on demeure dans la jouissance de ses satisfactions, que les sens ont ce qu'ils recherchent, que le cœur a la douceur de ce qu'il aime, que la conscience se repose avec une tranquillité sensuelle dans tous les biens de l'intérieur.

Se haïr, en vérité, c'est se soustraire ce qui est le plus agréable à la nature; et ne me parlez pas de toutes les austérités, ni de cent moyens que l'on invente de se mortifier, si vous ne le faites par cette soustraction. Et est-il rien d'agréable à la nature comme le plaisir des sens, du cœur et de l'esprit, et de la conscience? Est-il donc rien où cette haine puisse être plus effective et plus véritable que dans cette privation universelle de tout plaisir? car vous m'avouerez que la nature souffre assez volontiers tout ce que l'on veut lui faire souffrir, pourvu qu'on le laisse reposer dans la chose

qui lui est agréable. Si Dieu ne peut donc obtenir de nous cette haine parfaite de nous-mêmes, que par la ruine de toutes nos satisfactions naturelles, doit-on être surpris qu'il souhaite si fort de nous cette privation générale de toutes sortes de plaisirs ?

§ VI.

Mais, ô le plaisir malheureux et en quelque façon sacrilège, puisqu'il dérobe à Dieu ce qu'il y a dans l'homme de plus précieux ! La douce et la tendre inclination des sens, du cœur, de l'esprit et de la conscience vers leurs objets est ce qu'il y a de plus précieux et de plus considérable, tout le reste n'étant que fort peu de chose en comparaison ; or, c'est cette tendre inclination que le plaisir dérobe, car c'est lui qui la fait toute écouler vers l'objet auquel il s'applique.

Et à qui est dû ce qu'il y a de plus précieux en nous-mêmes, sinon à Dieu ? En qui doivent reposer la douceur et les tendresses de nos sens, de nos cœurs, de nos consciences et de nos esprits, sinon en lui ? Et c'est ce plaisir malheureux, Théonée, qui fait à Dieu ce larcin. Dieu n'a-t-il donc pas un juste sujet de demander de nous que nous nous éloignons de tous les plaisirs imaginables, puisqu'ils lui dérobent ce qu'il y a de meilleur et de plus délicat dans nos sacrifices.

§ VII.

Enfin, si vous voulez entrer avec moi dans le fond de cette vérité, je vous dirai qu'il n'est rien qui empêche tant les opérations de l'âme avec Dieu, comme d'être attachée par quelque plaisir à un objet. Pour vous le faire comprendre, je n'ai qu'à vous renvoyer à ces anciens philosophes qui se privaient volontiers de tous les plaisirs de la vie, parce qu'ils voyaient qu'ils en devenaient plus terrestres et ensuite moins capables des opérations de l'esprit.

Il faut donc dire avec bien plus de raison que le plaisir qui abaisse toujours l'âme, la rend bien plus incapable de rien faire avec Dieu, qui est un pur esprit ; car elle doit avoir un si grand dégagement de la matière et de tout le sensible, qu'elle approche en quelque façon de la pureté de Dieu, et le plaisir humain et naturel la rend toute terrestre et toute naturelle.

C'est pourquoi Dieu, qui ne désire rien tant que d'avoir avec elle un amoureux commerce, ne peut souffrir qu'elle s'occupe et qu'elle se souille des plus légères satisfactions ; hé quoi ! être privé de cette divine conversation pour ne pas se priver de quelque plaisir naturel ! y a-t-il rien de moins raisonnable, et Dieu pour-

rait-il souffrir, Théonée, qu'étant possédé de quelque plaisir, vous prétendissiez entrer dans ses divines privautés : Allez, vous dirait-il, allez, vous êtes un sensuel ; cherchez votre plaisir où vous avez coutume de le prendre, car je ne dépars les miens qu'à ceux qui se privent de tous les humains.

O mon Dieu ! afin de seconder la passion de votre divin cœur, je suis donc entièrement résolu de me refuser dorénavant les plaisirs même les plus innocens. Non, je ne veux ni le plaisir de mes sens que je veux fermer à tout ce qui les pourrait flatter, ni le plaisir de mon cœur dont je veux étouffer tous les doux mouvemens, ni celui de mon esprit à qui je veux retirer toutes ses vaines occupations, ni celui de ma conscience, consentant à l'en voir privée toute ma vie. C'est ainsi, ô le Dieu de mon âme, que vous aurez de moi ce que vous désirez tant, et que je pourrai voir en moi tous vos desseins accomplis.

CHAPITRE II.

Il n'y a rien que la nature recherche tant que le plaisir.

Je ne puis encore mieux vous convaincre, Théonée, et vous obliger de faire à Dieu l'immolation de tous vos plaisirs, que de vous faire voir que la nature, qui s'oppose toujours à Dieu, ne désire rien tant que le plaisir : c'est par là que vous pourrez concevoir plus d'horreur de ce que recherche si ardemment celle qui est ennemie de Dieu.

Persuadez-vous donc bien cette grande vérité, que la nature ne vit que de plaisir, dont elle fait son soin, son occupation, sa fin et son centre, où elle nage et où elle se repose avec sensualité ; mais il faut vous en découvrir les preuves, afin qu'en étant mieux persuadé vous ayez aussi plus d'aversion du plaisir, après lequel elle soupire avec tant d'impatience.

§ I.

Premièrement, remarquez bien comme tous ses efforts ne tendent principalement qu'au plaisir, et que c'est là où par-dessus tout vont ses empressemens et ses ardeurs ; c'est pour cela qu'elle met sans cesse en action les sens et le cœur, l'esprit et la conscience ; car vous verrez, après y avoir fait une sérieuse réflexion, que les sens courent incessamment après quelque satisfaction.

Les yeux cherchent toujours à voir ce qu'il y a de plus beau ;

Les oreilles veulent toujours entendre des nouveautés ; le goût ne manque jamais de satisfaire son appétit quand il peut ; la chair recherche partout ses commodités ; il n'est pas jusqu'à l'odorat qui n'aime à sentir toujours les odeurs les plus agréables : et leur mouvement ne cesse jamais que dans la rencontre et dans la possession de leur plaisir.

Le cœur n'a-t-il pas ses mouvemens inquiétans pour trouver ses douceurs dans ses sympathies, dans ses communications, dans ses démonstrations ? Et l'empressement en est souvent si grand, que si on ne lui donne quelque digne objet où il se puisse satisfaire, il faut qu'il le fasse dans les choses les plus basses qui se rencontrent. L'esprit n'en fait pas moins dans tout ce qui est capable de contenter la curiosité de ses idées. Et la conscience, que ne fait-elle pas pour trouver son plaisir parmi les opérations de la grâce ?

N'est-ce pas là une étrange recherche de la nature, qui fait paraître l'inclination furieuse qu'elle a au plaisir ? Car il faut qu'elle se satisfasse absolument par quelques légères douceurs, qu'elle dérobe toujours à la vertu la plus sévère.

§ II.

Son ardeur y est si grande, qu'elle se privera de tout sans aucune peine, pourvu qu'elle y trouve son plaisir : et de là vient qu'une personne quittera toutes les compagnies, pourvu qu'elle goûte les douceurs de la solitude ; une autre immolera tout pour avoir le plaisir d'un entretien ; celui-là renoncera à toutes les créatures pour jouir des plaisirs de l'esprit : parce que la nature n'envisage que son plaisir, qui lui tient lieu de toutes choses, et qui est comme sa fin et le centre où elle se repose ; et qui possède sa fin, ne pense plus qu'à demeurer dans la jouissance de ce qui fait sa douceur.

Elle passe encore plus avant ; car il n'est rien qu'elle ne souffre, pourvu qu'elle obtienne la satisfaction qu'elle désire ; le plaisir du cœur dans les amitiés lui fera souffrir tous les mépris et les rebuts, toutes les persécutions et les paroles les plus outrageantes, toutes les attentes et les ennuis : le plaisir du corps fera souvent supporter tout le travail et toutes les poursuites, et souvent l'on sacrifiera un sens pour la satisfaction de l'autre : n'en voit-on pas aussi qui achètent les plaisirs de l'esprit par les plus dures privations de la vie humaine ? et ne s'en trouvera-t-il pas encore plusieurs qui, pour avoir les douceurs de l'âme et de la conscience, feront endurer à leur corps toutes les austérités imaginables ?

Cela vient de ce qu'une souffrance n'est rien à la nature, toute délicate qu'elle est , pourvu qu'elle parvienne au plaisir qu'elle souhaite. Ne m'avouerez-vous pas , Théonée , que c'est avoir une passion bien désespérée de se satisfaire que de se dépouiller ainsi de tout et de souffrir tout pour arriver à la jouissance de son plaisir ?

§ III.

Mais supposons que la nature , ni par ses dépouillemens , ni par ses souffrances affectées , ne puisse trouver la satisfaction qu'elle se promettait ; qu'arrive-t-il alors ? Voyez , je vous prie , ce qu'elle fait , ou bien elle se jette d'un autre côté pour se satisfaire autant qu'elle peut , ou elle fait cesser toutes ses saintes rigueurs pour ne pas s'en tourmenter davantage , ou elle se retire de tous les exercices de piété pour trouver au moins ce soulagement.

Car ne pensez pas que la nature se soumette volontiers à aucune souffrance , que pour les fins secrètes qu'elle a d'y pouvoir après rencontrer quelque douceur : c'est ce qui doit vous inspirer une grande défiance d'elle , quand vous la trouverez si docile aux plus rudes épreuves , vous devez craindre qu'il n'y ait quelque malice cachée , et qu'elle ne se retrouve subtilement , lors même qu'on la pense ou détruite ou domptée.

Que cet avis vous soit d'une considération particulière , afin d'observer avec attention tous les mouvemens de la nature et de ne pas vous laisser surprendre à son hypocrisie et à ses soumissions feintes et dissimulées.

§ IV.

Ce que je dis est si véritable , que pour vous en montrer la dissimulation , aussi bien que la passion qu'elle a pour le plaisir , vous prendrez garde que si , après tous les artifices dont elle se sert pour en goûter quelqu'un , elle s'en voit absolument frustrée , ou par nécessité , ou par la rigueur de la mortification , elle tombe dans d'étranges dérèglemens.

Tantôt ce sont des abattemens sombres et mélancoliques auxquels elle s'abandonne , tantôt ce sont des gémissemens à ne s'en point consoler , tantôt ce sont des révoltes contre tous les exercices de la vertu , comme s'ils faisaient tout son malheur , tantôt elle passe intérieurement jusqu'à la rage et à la fureur , ou se retournant sur elle-même , ou s'élevant contre Dieu , jusque là qu'on voit des personnes dans ces accès et dans ces dispositions que

vous diriez être possédées, tant leur opération semble passer les bornes de la nature.

D'où viennent tous ces excès ? sinon de ce que cette nature est dans une privation totale du plaisir, et voyant que les voies qu'elle a prises n'ont pu lui procurer aucune douceur, elle en devient toute furieuse, comme ces bêtes féroces qu'on enchaîne, qui se débattent et se déchirent, ne pouvant aller à la proie qui leur est présentée.

§ V.

Mon Dieu ! Théonée, l'eussiez-vous cru ? Que de ruses, que d'épanchemens, que de transports et de fureurs de la nature, pour avoir quelque plaisir ! Après cela, le seul mot de plaisir ne doit-il pas vraiment vous faire peur ? Pouvez-vous mieux juger combien vous devez le fuir, que par les ardues poursuites qu'en fait la nature ? car nous ne pouvons avoir une règle plus sûre qu'une chose nous est dangereuse, que par la passion qu'elle en a. Sa voix et tous les bruits qu'elle en a faits, ne sont-ce pas autant d'avertissemens qui doivent nous en donner même de l'horreur ? Vous n'ignorez pas que le principe de la mortification est de lui refuser ce qu'elle nous demande : il faut donc que nos refus soient proportionnés à l'ardeur de ses sollicitations : et puisqu'il n'est rien dont elle ait tant de passion que du plaisir, n'est-ce pas ce plaisir qu'il faut lui refuser plus que toute autre chose ?

Point de plaisir donc, mon cher Théonée, ah ! point de plaisir : rejetons-le comme un poison dangereux ; point de plaisir pour nos sens, car ils sont terrestres, et il faut les spiritualiser ; point de plaisir pour notre cœur, car il est sensuel, et il faut le purifier ; point de plaisir en notre conscience dans les plus saints exercices, autant que nous le pourrons, car il y a des complaisances trop sensibles, et il faut la faire mourir aux choses les plus divines comme aux humaines.

Mais comme vous pourriez être extraordinairement effrayé de tous ces arrêts, afin de vous en faire revenir et de vous obliger à l'approuver cette condamnation, je vous montre, par une conséquence nécessaire, que si la nature a de si grandes ardeurs pour le plaisir, aussi la douceur qui s'y rencontre est, de toutes les choses contraires à la sainteté, celle qui porte le plus de corruption dans l'âme.

CHAPITRE III.

Il n'est rien qui nous corrompe comme le plaisir.

§ I.

Premièrement , ne pourrais-je pas vous dire que toutes les autres misères de l'âme se resserrent dans leurs bornes ? que les aversions se bornent au cœur, que la liberté des paroles n'est que sur la langue et que tous les autres dérèglements ont ainsi leur source et leur demeure particulière ; mais pour le plaisir , ah ! Théonée, que sa corruption est étendue ! elle n'est point limitée. Ne vous en ai-je pas montré le fond au commencement de ce discours , qui sont les sens , le cœur , l'esprit et la conscience ?

Or, il ne touche presque jamais toutes ces parties de nous-mêmes , qu'il ne les souille en même temps. Hélas ! que les sens , les yeux , la chair, le goût , les oreilles se corrompent facilement par la bassesse de leurs objets ! je le fais voir fort au long dans la maxime de la mort des sens, au tome I, livre 1. Peut-on donner son cœur à la créature , qu'il n'en soit infecté ? Peut-il se faire que l'esprit ne se souille point , lorsqu'il se délecte en quelque chose hors de son Dieu ? et cette corruption ne s'insinue-t-elle pas jusque dans les communications que Dieu fait à la conscience ! car il n'est rien de si divin ni de si pur, où la nature ne s'insinue pour en flétrir la pureté.

O Dieu ! quelle corruption universelle nous cause le plaisir , puisqu'il n'est pas une seule partie en nous qui n'en ressente la contagion ! Après cela , n'est-ce pas un étrange malheur que de ne pas craindre et de ne pas haïr un ennemi si dangereux et de travailler même avec lui à notre perte ?

§ II.

Si la corruption du plaisir est si universelle, persuadez-vous qu'elle n'en est pas moins grande ; je le juge par sa délicatesse. Il n'est rien qui soit cher à la nature comme lui ; c'est ce que nous ont prouvé bien des raisons dans le chapitre précédent. Si cela est, j'en infère nécessairement la grande corruption , parce que , suivant cette maxime , que l'excès de la corruption suit l'excès de la délicatesse d'une chose , comme il n'est rien qui soit si exquis à la nature que le plaisir, il n'est rien aussi qui engendre une corruption si maligne.

Croyez-moi , Théonée , ce que les sens , le cœur , l'esprit et la conscience contractent de souillure par le plaisir , porte ses conséquences plus loin que vous ne pensez , et vous ne sauriez assez vous persuader ce qu'une satisfaction humaine et sensuelle a d'opposition à la grâce dans une âme , car il n'est rien qu'elle souffre moins qu'une impureté : et en est-il de plus répugnante et de plus maligne que celle que produit un plaisir bas , sensible , charnel et terrestre ?

§ III.

Allons encore plus avant , pour comprendre la malignité de cette corruption . Ne me confesserez-vous pas que celle qui est la moins connue est toujours la plus grande et la plus dangereuse , parce que l'ignorance qu'on en a la rend moins capable de remède ; mais vous devez aussi m'avouer en même temps qu'il n'est rien de si caché que la corruption causée par le plaisir ; parce qu'ordinairement elle ne passe point pour ce qu'elle est , et passe même pour légitime ; cela vient de ce que c'est une douce corruption , et sa douceur en couvre le poison et la malice .

Les sens flatteurs et sensuels d'une personne à demi spirituelle , s'appliquent si doucement à tout ce qui leur plaît , qu'elle n'y voit rien qu'innocence : son cœur s'épanche si agréablement dans ce qu'elle aime , qu'elle n'y découvre que pureté et que simplicité ; son esprit prend un plaisir si dégagé des sens dans ces occupations profanes et curieuses , qu'elle croit que l'impureté n'y peut entrer , sa conscience se repose si délicieusement dans les divines faveurs qui la remplissent , qu'elle se persuade que la sainteté de la matière justifie toute la douceur qu'elle peut y ressentir .

Qui ne se défiera maintenant d'un si doux ennemi ? et quelle est l'âme spirituelle qui ne doive craindre les approches du moindre plaisir , puisqu'il cache si bien sa corruption en nous caressant ?

§ III.

J'ajoute encore , pour vous montrer la grande corruption que cause le plaisir , qu'il n'est rien qui affaiblisse tant la vigueur et la force de l'esprit , soit pour supporter les épreuves des créatures , soit pour soutenir celles de Dieu , soit pour s'entreprendre et se vaincre , soit pour se mortifier en cent rencontres .

La raison peut s'en prendre de la nature du plaisir , dont le propre est de faire fondre et comme d'énervier le sujet où il est , en sorte qu'il lui reste peu de force pour l'action ou pour la souffrance . Cela étant , je vous demande ce que peut faire et soutenir une

personne spirituelle qui aime à se satisfaire en toutes choses ? Recevant le plaisir des sens , comment aura-t-elle le courage de se mortifier ? Ayant le cœur tout amolli de ses douces inclinations , où trouvera-t-elle de la générosité pour dompter ses passions ? se regardant avec des complaisances sensuelles jusque dans les opérations divines , quelle vigueur pourra-t-elle avoir pour surmonter les épreuves de Dieu ?

Non, Théonée, il n'est rien qui ôte à l'âme toutes les généreuses dispositions comme le plaisir : et je conçois bien par là pourquoi saint François-Xavier demandait si instamment à Dieu qu'il fit cesser les consolations de la sienne, par ce précieux mot, tant de fois répété : c'est assez, mon Dieu, c'est assez. La raison qu'il en avait, était que les plaisirs divins lui eussent laissé de si grands affaiblissements, qu'il n'eût pu faire tant d'actions héroïques qui demandaient une vigueur tout entière. Que sera-ce donc de ces plaisirs purement humains et naturels, dont les effets ne peuvent être que proportionnés à leur cause ?

§ V.

Enfin , pour vous bien faire voir à quel point le plaisir corrompt l'âme dans laquelle il entre, j'ajoute à toutes ces preuves une dernière vérité ; à savoir qu'il n'est point de dérèglement dont on sorte plus difficilement que de celui du plaisir, quand on y a pris quelque habitude, l'âme y demeurant comme en prison et tout enchaînée ; car donnez-moi une personne spirituelle qui soit sujette à l'amour de ses petites commodités, qui entretienne des amitiés tendres et fort humaines, qui partout soit accoutumée à chercher ce qui peut la satisfaire ; il est certain qu'elle ne pourra presque jamais en revenir : l'on revient assez bien de tout le reste, et nous en voyons des victoires assez ordinaires ; mais il n'en est pas de même du plaisir.

J'en cherche le principe , et je trouve que cela vient de ce qu'il n'a que de la douceur, laquelle nous désarme plutôt qu'elle ne pique notre indignation ; où de ce qu'étant passé , il laisse toujours d'agréables images qui nous invitent à le rappeler ; ou de ce qu'il entre bien avant dans nous , étant fort difficile de chasser un poison qui a gagné le fond de notre substance ; ou parce que n'étant rien avec qui nous nous rendions si familiers qu'avec le plaisir, l'on ne peut aisément se résoudre à combattre un domestique et un ami.

Regardez, Théonée, si toutes ces raisons prouvent solidement la difficulté qu'il y a de se défaire du plaisir auquel on est ha-

bitué, et si elles ne vous en font pas voir la malignité par-dessus toutes les autres maladies de l'âme? Pourriez-vous bien maintenant en aimer les liens, puisqu'ils vous mettent dans un esclavage nécessaire, sans vous laisser presque la liberté d'en sortir?

§ VI.

Medirez-vous que tous les divers plaisirs dont nous avons parlé, des sens, du cœur, de l'esprit et de la conscience, étant de leur nature grandement innocens, on peut aussi en faire un usage qui ne le soit pas moins? Et si cela est, pourquoi tant répéter que le plaisir porte avec soi une corruption qui est aussi grande qu'elle semble inévitable?

Je ne dis point trop, Théonée; mais je dis encore, contre ceux qui pourraient s'en plaindre, qu'il est grandement difficile de sanctifier l'usage du plaisir. Car puisque la nature s'y porte avec tant d'empressement, qu'elle se sert des sens, du cœur et de l'esprit pour le goûter, qu'elle le cherche jusque dans les choses divines, pouvez-vous croire qu'elle le fasse sans dérèglement et sans sensualité, si elle n'est incessamment arrêtée par une actuelle attention? Et qui est celui dont l'attention soit si exacte, pendant la jouissance du plaisir, que l'esprit n'en soit pas souvent et long-temps égaré?

Si l'esprit donc est trop volage et ordinairement incapable d'une attention si rigoureuse, n'est-ce pas une nécessité morale, que l'usage de son plaisir ne soit pas tout-à-fait innocent? Savez-vous bien que les grandes âmes font un des plus hauts points de leur sainteté, de pouvoir être avec innocence parmi les plaisirs? Il faut même avoir une admirable fidélité, pour suspendre alors l'application de son goût sensuel; et quoique les simples plaisirs dont elle jouissent quelquefois ne soient point dangereux, elles ne s'estiment pourtant jamais hors de danger.

Comment donc pouvez-vous dire qu'il est facile de faire un innocent usage du plaisir? Les saints l'ont toujours fui: osez-vous prétendre d'en faire moins qu'eux? Hélas! que la présomption de n'y point contracter d'impureté y a précipité de monde, et qu'elle en a perdu!

Vous me disiez tantôt que vous vous effrayiez, voyant que je vous parlais de vous condamner à la privation de tout ce qui peut être agréable; mais n'êtes-vous pas plutôt maintenant effrayé, en apprenant l'étrange corruption que le plaisir porte avec soi? Car, ô Dieu! qu'elle est universelle, ne laissant rien en nous qu'elle ne souille! Qu'elle est grande en sa nature! Qu'elle est

douce pour cacher sa malice ! Qu'elle est épuisante , pour ôter toute la vigueur ! Qu'elle est captivante , pour nous enchaîner ! Et qu'il est difficile d'en faire un bon usage !

§ VII.

N'avez-vous donc pas tout sujet de regarder le plaisir comme le plus pernicieux poison de votre âme ? Et ne devez-vous pas vous en défendre, comme du plus grand ennemi de votre perfection ? Il est si petit, il est si bas , il est si passager , et avec cela il met obstacle à un si grand bien ; pourriez-vous donc bien vous y amuser ? Voudriez-vous perdre les grands avantages que la privation a coutume de laisser dans l'âme ?

Car persuadez-vous qu'une personne qui éloigne de soi tout ce qui peut lui causer quelque satisfaction , 1° est au-dessus de tout ce qui serait capable de la troubler , puisque rien ne trouble tant que lorsqu'on nous prive de ce qui nous donne quelque satisfaction ;

2° elle devient capable d'union avec son Dieu , puisque l'éloignement de tout plaisir est la plus grande source de la pureté , laquelle nous donne entrée dans cette divine union ; 3° elle passe dans une sainte liberté et une admirable indépendance , car rien ne nous rend si esclaves que le plaisir ; 4° elle parvient à cette belle et divine mort ; car qui ne goûte aucune satisfaction de la vie peut bien se compter entre les morts , puisque ceux qui vivent ne vivent ordinairement que de plaisir.

Ces avantages , ajoutés à tous les désordres que je vous ai indiqués , ne vous obligent-ils pas à en aimer la privation ? Considérez encore ce que Dieu vaut et ce qu'il mérite , et je suis assuré que vous direz en vous-même : Non , je ne veux plus en ce monde d'autre plaisir que la pure possession de mon Dieu ; qu'on ne me parle plus ni de goût , ni de satisfaction , ni de douceur , c'est l'aversion de mon âme , je ne veux goûter que Dieu ; tout le reste est trop bas et indigne d'une âme noble que Dieu seul peut contenter. S'abaisse qui voudra à la chair , aux sens , au cœur , à l'esprit ; pour moi je m'en retire , comme je ferais de la corruption même. Qu'on ne me dise point que tous ces plaisirs sont innocens , c'est bien à quoi je m'arrête ; il me suffit que d'une part ils servent à satisfaire un malheureux criminel , et que de l'autre ils ne soient pas ce que je veux uniquement posséder , qui est mon Dieu.

§ VIII.

1. Mais pour vous donner là-dessus une instruction encore plus

précise : quand vos sens vous solliciteront à quelque plaisir auquel ils voudront s'attacher , prenez ces pensées , et considérez attentivement que vous vous êtes trop laissé aller au plaisir des sens ; qu'ils ont rendu votre âme toute sensuelle et toute terrestre ; qu'ils vous ont trompé tant de fois , que vous ne devez plus les écouter ; qu'ils veulent encore vous séduire , en vous représentant l'innocence du plaisir auquel ils vous sollicitent ; que vous savez trop , par votre propre expérience , qu'ils ont coutume de rendre criminel ce qu'il y a de plus innocent ; qu'il faut leur apprendre à vivre de la vie de l'esprit fuyant la recherche des choses terrestres ; et que par conséquent il ne faut plus leur permettre de rien goûter de ce que les objets leur représentent d'agréable , mais qu'il est nécessaire de les retenir dans une privation continuelle.

2. Si vous sentez que votre cœur veuille se satisfaire de quelque douce inclination , de quelques démonstrations et de quelques tendresses naturelles , souvenez-vous que ce cœur a été le principe de bien des désordres ; que c'est de lui , comme d'une source funeste , que se sont écoulées toutes les impuretés de votre âme ; qu'il est bien plus à propos de le punir de ses dérèglemens passés , que de lui en permettre de nouveaux ; qu'il mérite bien de goûter l'amertume qui se trouve dans la privation des plaisirs même qui sont permis , après en avoir goûté de défendus.

3. Si c'est l'esprit qui veuille vous emporter à cent vaines curiosités , faites-lui faire réflexion que ces occupations frivoles et profanes sont indignes de la noblesse de sa nature ; qu'il n'y a jamais trouvé de solide plaisir ; que toutes ces choses sont trop bornées pour le satisfaire ; qu'il est fait pour quelque chose de plus grand ; qu'il ne doit s'occuper que de Dieu , puisqu'il ne trouvera jamais son bonheur et son repos qu'en Dieu seul.

4. Enfin , quand votre conscience aura des complaisances trop sensibles dans les visites de Dieu , reprochez-lui que c'est un étrange abus , de faire une matière d'impureté de la pureté des dons de Dieu ; qu'elle doit plutôt se retirer humblement de ces divines douceurs et demeurer dans la modestie et dans la confusion , lorsque Dieu s'abaisse jusqu'à elle ; qu'il lui est même avantageux de porter avec une sainte impatience ces divines caresses et de s'accoutumer à trouver de la mortification dans la suavité des biens qu'elle possède ; enfin , qu'après avoir si mal usé des consolations divines , il est juste qu'elle ne les goûte jamais.

Voilà , Théonée , les sentimens que vous devez avoir ; c'est ainsi que vous devez éloigner votre cœur de tout plaisir et lui en faire aimer la privation ; il faut en appréhender les moindres appro-

ches et les éviter avec autant de soin que vous avez de désirs de votre perfection.

MAXIME III.

Il faut savoir beaucoup attendre , dans les voies de la vertu , pour obtenir ce que l'on prétend.

Pour éloigner de votre esprit, Théonée, ce qui pourrait le rendre moins capable de cette maxime, je le prévien de deux pensées : la première est que je ne parle que des personnes qui soupirent après les choses divines, et qui, comme dit Notre-Seigneur, ont faim et soif de la justice ; car cette faim et cette soif sont comme le fond et le soutien de leur attente : les âmes pesantes et endormies ne savent ce que c'est que d'attendre Dieu, n'étant poussées à cela par aucune disposition intérieure ; mais c'est le propre de celles qui ont faim, d'être incessamment dans l'attente de ce souverain bien qu'elles passionnent.

Je suppose encore, par une même suite, que pour vouloir faire entrer les âmes dans cette douce et divine attente, je n'en exclus pas pour cela l'esprit de ferveur, et je ne prétends pas favoriser l'oisiveté ; mais plutôt je prétends qu'elles travaillent d'une part avec tout le zèle, pendant que de l'autre elles attendent Dieu et tous les biens qui peuvent leur en arriver. Car il serait bien étrange que, sous prétexte d'attendre les effets des vertus et les opérations divines, l'on voulût intérieurement s'établir dans une pure fainéantise.

Je leur déclare donc qu'il faut s'occuper et qu'il faut tout faire de sa part pour parvenir à Dieu et à la perfection, mais aussi je crois qu'après y avoir apporté de son côté tous les soins nécessaires, il faut demeurer dans une paisible attente, qui est le meilleur moyen que l'on puisse prendre pour l'obtenir.

L'impatience des esprits fait ordinairement que cette maxime n'est point comprise et que l'on ne pénètre pas ce mystère de la vie spirituelle, qu'il faut savoir beaucoup attendre Dieu pour le trouver : c'est pourquoi, afin d'en rendre les mouvemens plus paisibles, plus sages et plus généreux, je tâcherai, dans ce discours, de bien établir la nécessité de cette attente, dans les âmes qui aspirent à une vie intérieure et à la douce possession de Dieu, et de leur faire voir que sans cela elles ne feront que se débattre en vain, et qu'après mille efforts, elles seront aussi peu avancées qu'au commencement.

Voyez donc, Théonée, la suite de l'ordre que je donne à tout ce dessein. Je vous montre : 1° ce qu'il faut attendre ; 2° les dérèglements de nos attentes ; 3° comment il faut attendre ; 4° pourquoy il faut attendre ; attendez vous-même, je vous prie, patiemment que je donne toute l'étendue à mes pensées.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'il faut attendre.

Il y a quatre choses qui d'ordinaire, dans les voies de la perfection, font les objets de nos attentes : l'on attend que Dieu, par sa grâce, 1° éloigne de nous les vices ; 2° qu'il nous donne les vertus ; 3° qu'il nous fasse sentir intérieurement ses opérations ; 4° qu'il se manifeste à nos âmes. Voilà ce qui a coutume de nous tenir en attente, et ce que vous devez attendre.

1. Attendez donc que vos mauvaises habitudes se domptent, et croyez que ce qu'un combat violent ne peut gagner d'abord, une longue attente peut le faire ; car des vices invétérés ne sont pas guéris aussitôt, et il ne faut pas espérer qu'une fomentation légère et précipitée soit capable d'en adoucir toute l'amertume. Un mal qui dure depuis long-temps demande une longue cure, et vous devez attendre avec patience que des vices qui sont nés avec vous se diminuent et se vainquent peu à peu.

Où avez-vous vu que l'on chasse incontinent des ennemis d'une place où ils se sont long-temps fortifiés ? et comment prétendriez-vous exterminer en peu de temps des vices auxquels de longues années ont donné tant de force ? Il n'y a que l'attente capable d'en donner la victoire, il n'y a rien qui lui soit invincible et qu'elle ne surmonte par sa fermeté.

Attendez donc, et vous proposez bien cette règle, que pour vaincre vos ennemis il ne faut pas tant vous attacher à les combattre avec inquiétude, et qu'on les surmonte plus efficacement en les combattant doucement et en attendant leur défaite, parce qu'ils se détruiront eux-mêmes en quelque manière, pourvu qu'en leur résistant, vous sachiez supporter leurs efforts avec longanimité.

Il faut encore attendre, dit Théonée, que vos vertus se fortifient avec le temps. Persuadez-vous bien qu'elles ne sont pas le fruit d'un jour, et que ce même fruit n'arrive pas sitôt à maturité : mais soyez aussi persuadé de cette vérité, que les vertus sont en cela semblables à toutes les choses qui se perfectionnent, qui ne

le font que par degrés : et comme des fruits qui mûrissent lentement le font bien mieux que ceux dont la maturité est trop précipitée, de même les vertus qu'une longue attente laisse insensiblement se perfectionner, s'établissent beaucoup mieux que celles qui semblent s'achever avant le temps.

Attendez donc, et soyez convaincu que les vertus doivent monter comme la lumière ou comme les fleurs, qui n'acquièrent qu'avec le temps leur beauté et leur éclat. C'est par là que, vous accommodant à la nature de ces biens, vous ne manquerez jamais d'en avoir une heureuse issue ; car, comme le peintre qui veut bien faire doit être patient en son travail, pour y mettre la dernière perfection ; aussi, pour exprimer en votre âme les traits de toutes les vertus, vous devez être patient et tranquille ; car tout ce qu'il y a de parfait ne s'achève que peu à peu et par la patience de celui qui veut perfectionner son ouvrage.

3. De plus, l'on a coutume d'attendre les opérations de la grâce au fond de son âme, et l'on espère, après toutes ses industries, trouver enfin le repos de la contemplation. Il y a peu d'âmes qui ne soient dans cette attente ; et vous pouvez vous-même m'avouer, Théonée, si vous êtes assez appliqué à l'exercice de l'oraison, que vous ne désespérez pas de voir en vous l'empire de la grâce et du Saint-Esprit, qui ne vous laisse plus que la liberté et la capacité de recevoir sa pure opération.

Oui, il est tellement vrai que toutes les bonnes âmes attendent cet effet, qu'elles sont toujours intérieurement attentives pour découvrir si elles ne verront point naître en elles ces sortes de mouvemens. C'est qu'il est naturel, après qu'on a travaillé comme le jardinier, d'attendre aussi comme lui que la pluie du ciel et la divine rosée fertilisent l'âme des douceurs et des consolations de la grâce.

4. La dernière chose que les âmes attendent, est que Dieu se manifeste par ses consolations : cela est si ordinaire, qu'il est difficile d'en trouver beaucoup qui s'adonnent à la vie intérieure, sans être animées de cette attente.

C'est pourquoi, dans la pensée qu'elles ont de trouver Dieu, elles meurent volontiers à tout le reste, qui est éminemment suppléé par ce grand bien qui les attend, ainsi qu'elles se persuadent. C'est à cette attente que je vous excite, plus qu'à toute autre chose ; car enfin le reste ne sont que des moyens après lesquels on soupire, mais Dieu en est le terme et la fin, hors lequel l'attente de nos cœurs et de nos esprits sera toujours inquiète.

Toutes ces différentes attentes sont justes, Théonée ; mais les

unes sont nécessaires, comme sont celles qui regardent la délivrance des vices et l'acquisition des vertus; et les autres sont simplement bonnes, comme sont celles qui ont pour objet les opérations singulières de la grâce. Aussi voyons-nous qu'il n'est personne qui ne vive et qui ne se soutienne par ses attentes dans les voies de la perfection, tout le monde voulant se défaire de ses vices, acquérir les vertus, sentir la grâce et connaître Dieu.

CHAPITRE II.

Les dérèglements de nos attentes.

Mais néanmoins d'où vient que de tant d'âmes qui attendent Dieu et tout ce qui peut les y conduire, il y en a si peu qui viennent à bout de leur attente? C'est que d'ordinaire toutes nos attentes sont accompagnées de dérèglements dans les choses les plus saintes, et nous voyons que dès là que l'on se met un bien devant les yeux et que l'on y travaille avec quelque soin, on l'attend après avec si peu de patience, qu'il ne doit point paraître étrange si l'on n'obtient pas ce que l'on s'était proposé.

1. Il n'est point de personne qui ne juge bien qu'il faut attendre l'effet de ses désirs, et que ni Dieu, ni les vertus ne viennent pas aussi promptement qu'on les appelle; l'on borne toujours le temps de ses attentes, et il n'y a presque personne qui ne se persuade devoir obtenir ce qu'il prétend, après un certain temps déterminé.

L'on se propose de vaincre une passion, mais l'on en attend la victoire dans un tel temps, auquel on se limite. L'on s'applique à l'acquisition de la vertu avec bien du courage, mais ordinairement l'on n'est résolu de travailler que jusqu'à un certain temps, auquel on prétend voir sa ferveur couronnée. L'on croit assez que se donnant à Dieu, l'on ne le trouve pas aussitôt; mais l'on s'attend bien, après quelque poursuite d'un temps raisonnable, l'en avoir la divine jouissance. L'on fera bien quelques efforts pour entrer dans le recueillement et pour se laisser conduire à la grâce; mais on ne prétend pas le faire toujours, et l'on se nourrit de l'espérance que ces efforts finiront bientôt.

Il est étrange, Théonée, que l'on prescrive des bornes à ce que Dieu et la grâce font dans nous, et vous diriez que l'on ne se donne à l'un et à l'autre qu'avec cette condition, de recevoir la loi de nous, et de ne nous point faire attendre. A votre avis, n'est-ce pas là un grand dérèglement? et n'est-ce pas nous rendre bien indignes d'obtenir ce que nous attendons?

2. Mais voyez aussi les suites de cette immortification et de ce désordre de nos attentes, et considérez, je vous prie, ce qui arrive quand on prescrit ainsi un temps à ses attentes, dans l'acquisition de ses biens divins? c'est qu'ordinairement, n'ayant pas ce que l'on attendait quand le temps en est venu, parce que les choses précieuses ne viennent pas aussi vite que nos désirs, il est fort naturel que l'on soit saisi d'ennuis et de dégoûts; et c'est justement ce qui arrive à ces sortes de personnes.

Elles sont fatiguées et ennuyées de tant combattre leurs mauvaises habitudes; elles n'y apportent plus que des efforts languissans, la vertu ne leur paraît plus si agréable et si belle; elles commencent d'avoir beaucoup de peine à se recueillir en elles-mêmes; Dieu n'a plus pour elles tant de charmes comme il avait: elles se portent, en un mot, à tous leurs devoirs avec répugnance.

3. Cet ennui dans tous les saints exercices engendre après l'impatience, et c'est ainsi que nos dégoûts irritent peu à peu la nature; car ne me confesserez-vous pas que nous avons d'ordinaire des mouvemens étrangement impatiens, lorsque nous travaillons pour avoir un bien que nous attendons?

O Dieu! Théonée, que l'on est injuste en ce point! Vous diriez que les vices devraient être consumés par nos premiers feux; que les vertus nous soient aussitôt dues; qu'il ne faut que vouloir être homme intérieur pour en trouver l'entrée facile, et que Dieu soit incontinent obligé de se montrer à nous: nous ne sommes pas, en vérité, raisonnables dans la poursuite que nous faisons de la sainteté, tant nous y apportons d'impatience, si les choses ne répondent incontinent à nos attentes.

Vous trouverez qu'en tout le reste l'on patiente assez; mais qu'avec Dieu, et dans les vertus, l'on perd toujours patience? Hé! je vous prie, Théonée, n'est-ce pas là bien s'oublier? Car n'étant point de biens si précieux que les divins, n'est-ce pas à leur égard qu'il faut avoir une patience plus invincible? Nous attendions la lumière, se plaignent ces personnes dans Isaïe, et nous sommes enveloppés de ténèbres; nous attendions des splendeurs, et nous marchons dans l'obscurité: mais je leur réponds que ce n'est que l'impatience de leurs désirs qui forme ces plaintes, et que l'on sait bien se taire quand on sait attendre judicieusement.

4. Le quatrième dérèglement de nos attentes, est que la nature étant aigrie par ses impatiences, après avoir été abattue par les ennemis, l'on commence d'abandonner ses devoirs: l'on ne résiste plus à ses passions; l'on n'a plus d'activité pour les ver-

tus ; l'on cesse d'entrer dans son fond et d'y être docile à la grâce ; l'on ne soupire plus après Dieu par ses aspirations ; et à quoi bon tout cela, dit-on , puisque les choses sont si long-temps à venir ?

L'âme demeure donc alors comme sans force et sans vigueur , abandonnant toutes ses entreprises , et ce qu'elle avait auparavant de ferveur pour se sanctifier , pendant qu'elle était soutenue de quelque attente , est maintenant changé dans une froideur à ne rien faire.

Et vous-même, Théonée, si vous vous considérez, vous trouverez que souvent vous n'avez eu que des ennuis, que des dégoûts, quedes dépités intérieurs, que des relâchemens de tous vos devoirs, que des mouvemens de tout quitter ; devez-vous être surpris après cela si vous êtes tellement retardé dans les voies de la vertu ?

5. L'âme enfin passe à une dernière disposition, qui est celle de désespérer de réussir jamais dans la vertu : hé quoi? dit-elle avec Job, j'attendais que tous ces biens intérieurs me viendraient, et j'expérimente tout le contraire ; un Dieu absent, une conscience fermée, des vertus difficiles , des passions toujours rebelles. N'ai-je pas attendu ? et n'ai-je pas vu tant de fois et si long-temps mes attentes trompées ? Je ne me suis point épargné dans mes applications, et que m'a servi tout ce travail ? Je ne ferai pas plus que j'ai fait jusqu'ici, pourquoi donc se tourmenter inutilement ?

Ne sont-ce pas là de grands dérèglemens de nos attentes ? mais aussi, à vous dire vrai, je ne m'étonne pas si nous n'obtenons jamais guère les choses après lesquelles nous travaillons dans les voies de la perfection. Ceux qui savent attendre, selon les règles que je vous donnerai maintenant, ne manquent jamais d'arriver à leurs fins ; mais voyez-vous, dit le Saint-Esprit (1), l'attente de ces esprits chagrins, inquiets, impatiens, précipités , elle se termine toujours à rien, et ne les fait jamais davantage avancer vers Dieu.

CHAPITRE III.

Comment il faut attendre.

Ce n'est pas assez que je vous aie montré le dérèglement de nos attentes dans la vertu, il faut que je vous apprenne à bien attendre, pour faire réussir vos desseins ; il y a deux moyens de

(1) Prov. 11.

bien attendre la victoire de ses vices, le trésor des vertus et la venue de Dieu dans votre âme, avec tous les autres dons de grâce qui peuvent l'enrichir, sans cesser pourtant de faire tout ce qui est nécessaire pour les acquérir.

§ I.

Le premier moyen est de faire ce qui est opposé aux dérèglements que nous venons de voir; c'est pourquoi, Théonée, je vous conseille :

1. De ne limiter jamais vos attentes dans les voies de Dieu, mais de les porter toujours le plus loin que vous pourrez : si les victoires sont retardées, si les vertus semblent reculer, si la vie intérieure vous paraît toujours plus difficile, si Dieu semble se cacher et s'éloigner davantage de votre cœur, attendez sans impatience plusieurs années, et même jusqu'à la mort, sans vous lasser dans vos attentes, ne vous donnant point d'autre terme que la fin de la vie.

N'est-ce pas ce que dit Isaïe (1)? Attendez, derechef attendez, encore une fois attendez, comportez-vous toujours avec courage, et soutenez les épreuves de Dieu. Vous devez vous dire à vous-même : Non, je ne me découragerai jamais, quelque retardement qu'on apporte à l'effet de mes désirs et de mes ferveurs, je ne cesserai point d'attendre en moi les effets de la grâce, et l'on aura beau reculer le terme de mes attentes, jamais je n'en interromprai ma course; je ne suis que pour me sacrifier, et non pas pour donner la loi à Dieu et à sa grâce, limitant le temps de mes attentes.

2. Par une même suite, ne vous ennuyez jamais dans vos attentes, animez toujours vos ferveurs, renouvez vos recherches, et ne vous dégoûtez pas d'une chose qui est l'unique que vous ayez à faire; mais augmentez votre ardeur par la vue de sa nécessité : car quand on pense que c'est un besoin absolu de se vaincre, d'avoir les vertus et de trouver son Dieu, on ne s'ennuie pas dans ses attentes, mais on s'en anime davantage à la recherche d'un bien si nécessaire.

3. Si la nature ne laisse pas encore d'avoir ses dégoûts en attendant si long-temps, ne vous en impatientez pas, mais attendez doucement; quoique vos passions continuent toujours de faire du bruit, que les vertus ne s'approchent point de vous, et que Dieu vous soit toujours caché, n'en prenez jamais d'aigreur, Théonée;

(1) Cap. 24.

mais pacifiez votre âme, et persuadez- vous que ce qui ne se fait pas dans un temps, pourra se faire heureusement dans un autre; et plus vos attentes veulent s'irriter, plus vous devez adoucir votre cœur et attendre avec tranquillité le bonheur de la perfection qui vous est différé.

4. Bien loin de cesser de vous appliquer à vos passions , aux vertus, à votre intérieur et à Dieu, au contraire, quand toutes ces choses seraient comme infiniment reculées et accompagnées de tous les ennuis, soyez-en plus fidèle dans vos poursuites, faites de plus grands efforts pour vous surmonter, exercez-vous plus soigneusement dans les vertus, entrez plus souvent dans vous-même, soupirez davantage après Dieu, tirant ainsi votre plus grand courage de ce qui est de soi-même le plus décourageant, et tâchant de mieux faire, lorsque la nature vous sollicite de tout quitter.

5. Que s'il vous venait des mouvemens de ne plus attendre et de laisser tout, par désespoir de jamais pouvoir réussir, c'est alors que vous devez vous élever et , comme dit un père (1), prendre en quelque façon votre avantage de votre désespoir, qui ne l'est pourtant que par quelques appréhensions vaines et mal fondées. Oui, devez-vous dire alors, j'attendrai la ruine de mes passions , j'attendrai les vertus, j'attendrai mon Dieu, quelque impossibles que ces choses me paraissent, je m'efforcerai d'autant plus à leur poursuite qu'elles sembleront s'éloigner davantage de moi et se dérober à mes attentes.

C'est ainsi qu'il faut attendre, en s'appliquant à des opérations tout opposées à celles de ces âmes basses, qui par leurs lâches attentes se rendent indignes de Dieu et des vertus qu'elles semblent chercher avec quelque sainteté.

§ II.

Je trouve encore un second moyen d'attendre utilement la sanctification de son âme; et ce moyen regarde les différentes manières de plusieurs âmes, qui ayant un grand désir de se sanctifier, d'entrer dans la vie de l'intérieur, et de trouver la possession de leur Dieu, ne pouvant pas sitôt obtenir ce bonheur, l'attendent bien diversement.

1. Il y en a qui sont tellement animés contre leurs mauvaises inclinations, qui désirent les vertus avec tant d'ardeur, qui ont un tel amour pour cette vie intérieure et qui sont si pressés de la

(1) Ab. Gilb. in cant.

soif de trouver Dieu et de le posséder, que le seul retardement leur est un supplice.

Oui, Théonée, attendre est à ces âmes une peine si dure, qu'elles sont comme dans un martyre, pendant qu'elles sont privées de l'objet de leur attente. Il n'y a qu'elles qui savent leur souffrance, laquelle est d'autant plus grande, ou que leurs vices leur donnent de l'horreur, ou que tous ces biens de grâce, et Dieu même leur donnent de l'attrait ; mais comme elles soupirent après leur sanctification, elles attendent constamment ce qui peut l'opérer, quelque souffrance qu'il leur en coûte.

C'est pourquoi on voit de ces âmes que la langueur consume, soit que leurs propres misères, soient un poids bien pesant, soit que l'éloignement de Dieu et des vertus leur soit intolérable.

2. J'en trouve d'autres qui attendent en soupirant. Leur plaie est tellement cachée qu'elles s'en manifestent souvent par les soupirs que pousse au dehors l'excès de leur peine. Ces pauvres âmes souhaitent se voir affranchies de leurs péchés, et elles crient après leur délivrance.

Elles se connaissent si nues de vertus, si éloignées de cette vie de grâce et de la possession de leur Dieu, qu'elles ne peuvent empêcher qu'on ne les entende soupirer. Hélas ! disent-elles, vivre dans les impuretés et être dépouillées de tous les biens, cela se peut-il sans gémissemens et sans soupirs ? Il ne nous reste donc, ô mon Dieu ! pour toute consolation, que d'attendre votre vue et le moment où nous puissions sortir de l'esclavage de nos passions.

3. Mais il y en a que la peine de l'attente fatigue tellement par sa dureté et par sa longueur, ne pouvant voir toutes leurs passions abattues, et ne pouvant arriver à la conquête des vertus et à la jouissance de Dieu, qu'elles ne s'en plaignent plus en elles-mêmes, étant passées comme dans une espèce de bêtise.

Cela nous est bien expliqué, ce me semble, dans le prophète (1), quand il dit que les ânes sauvages, qui sont les plus stupides et les plus taciturnes des animaux, attendront que la pluie du ciel tombe pour en être abreuvés dans leur soif. L'âme étant fatiguée par une longue attente de la victoire de ses passions et de la possession de son Dieu, en devient aussi quelquefois toute bête, et quoiqu'elle soit pressée de cette sainte soif, elle ne fait néanmoins qu'attendre simplement en silence, abandonnant ainsi la conclusion du combat et la plénitude des vertus, et de Dieu à Dieu même.

(1) Ps. 103.

4. Il y en a encore qui s'exerçant dans les voies de la perfection, après s'être bien tourmentés, n'y font plus rien qu'attendre par la mort de tous leurs désirs. Ce sont ces âmes qui attendent tout, sans attendre rien en particulier ; parce qu'elles ont cette expérience, que pour réussir toujours dans ce que l'on attend, il ne faut rien attendre que ce que Dieu a déterminé de nous donner : c'est pourquoi elles font mourir tous leurs désirs, pour n'en avoir point d'autre que la volonté de Dieu.

Si elles sont de ces misérables qui ont beaucoup de vicieuses inclinations, que font-elles, à votre avis, après y avoir employé tous les remèdes ? Elles font comme ces malades boiteux, aveugles, estropiés, de l'Évangile (1), qui ne faisaient point autre chose qu'attendre le mouvement de l'eau de la piscine ; de même, elles ne font qu'attendre simplement le mouvement de la grâce et du Saint-Esprit, étant mortes heureusement à tous leurs propres mouvemens.

Si elles sont de celles qui ont une sacrée faim des vertus et de Dieu, elles n'en attendent pas moins le mouvement de cette divine eau, estimant qu'il ne leur appartient pas de rien troubler dans leur âme par le mouvement d'aucun désir.

Voilà toutes les manières dont je pense que vous devez former vos attentes : ne faites donc plus l'égaré et soyez raisonnable, et vous étant déterminé tout-à-fait à la sainteté, ne croyez pas avec les âmes délicates et immortifiées, qu'il n'y ait pas beaucoup à attendre avant que d'arriver où l'on aspire ; et avec les indiscreètes, qu'il n'y ait point de mesures à prendre pour attendre judicieusement tout ce qui nous manque.

CHAPITRE IV.

Pourquoi il faut attendre.

Nous voici maintenant au véritable fond de cette question ; car après tout, Théonée, quand vous approuveriez ce que je viens de dire, vous pourriez encore vous dispenser de la pratique, et c'est où je vous arrête, en vous montrant la nécessité de cette attente, quand vous travaillez à la perfection de vos voies : 1^o par des raisons prises du côté de Dieu ; 2^o par vos propres intérêts.

§ I.

Persuadez-vous donc bien qu'il faut grandement attendre et pa

(1) Joann. c. 30.

tienter avec Dieu , si l'on désire s'avancer, et que sans cela vous ne devez jamais espérer qu'il vous donne les vertus, qu'il vous inspire une vie intérieure, ni qu'il se manifeste à votre âme par la douceur de sa présence.

1. Je sais bien que Dieu prévient quelquefois de certaines âmes, et que sans les faire attendre, il opère tout d'un coup en elles les merveilles de sa grâce. Il changea autrefois saint Paul dans un instant et le remplit de ses paroles ; sainte Catherine de Gênes s'en vit en un moment pénétrée et blessée : on en a vu d'autres, dont la sanctification et la conversion n'ont jamais excédé leur patience et leur attente, et qui en ont été purifiées, sans qu'il leur en ait coûté autre chose que de recevoir ce que Dieu a voulu y opérer. Mais Dieu , Théonée, la grâce et les vertus ont coutume de naître en nous peu à peu, et c'est un bien qu'il faut attendre avec douceur et avec persévérance.

2. Dieu aime que nous soupirions après lui dans nos attentes ; il montre à l'âme pour cet effet , comme de loin , la beauté de la vertu, cette vie intérieure et admirable et la douce possession de sa présence : il en allume ainsi les désirs et les feux ; et afin d'en entendre long-temps les gémissemens, les soupirs et les poursuites, il éloigne l'objet de leur attente, parce qu'il ne trouve rien de plus agréable dans la créature, que ses saintes langueurs et ses cris, qu'il n'obtient d'elles qu'en se faisant attendre : cela est à ses oreilles une délicieuse harmonie et un langage dont il chérit uniquement les saintes impatiences, se comportant à notre égard comme une mère qui se cache et se fait attendre à son enfant qui crie après elle avec empressement.

3. Après tout, quelque refus que Dieu semble faire d'écouter vos plaintes, quelque longue que puisse être votre attente, quelque longs que soient vos combats , ne vous en rebutez point , Théonée, et assurez-vous que Dieu ne manquera pas de venir, si vous persistez avec courage, pour couronner votre attente de la victoire de vos passions, de la beauté des vertus, des richesses de ses dons et de la consolation de sa présence.

Si, l'ayant ainsi attendu avec persévérance, il ne venait pas pour vous secourir, vous en tomberiez en confusion ; or, sachez qu'il est de la foi , et qu'il y a engagé sa parole par un prophète (1), que ceux qui l'attendent ne seront point confondus : en effet, qu'on en allègue un seul qui ait attendu Dieu sans s'ennuyer et qui ait été vainement trompé dans son attente, et il lui sera permis de

(1) Isa. 49.

s'en plaindre? Ne vous en prie-t-il pas même si amoureusement dans l'Évangile? Patientez un peu avec moi, vous dit-il (1), et je vous donnerai tout ce que vous en attendez : j'ai de quoi vous contenter, comme j'en ai la volonté, si vous voulez bien m'accorder quelque terme.

Ce n'est pas assez, il portera en même temps des mains pleines de mille biens ; voyez, je vous prie, ce que saint Paul nous dit, que Dieu prépare à ceux qui l'aiment des choses qui surpassent infiniment tout ce qui peut tomber sous les sens ; mais Isaïe (2) en dit bien davantage ; car Dieu accorde à l'amour des récompenses qui sont bien au-delà de ce qu'on peut concevoir ; cela ne doit pas sembler si étrange, le pur amour ne pouvant être assez récompensé par tout ce que l'esprit humain peut se figurer ; ce prophète va bien plus loin, parce qu'il maintient que l'œil n'a jamais vu ce que Dieu prépare à une âme, il ne dit pas qui l'aime, mais qui simplement sait en attendre la venue avec patience ; sa venue et son orient tant attendu dans l'âme ne se faisant jamais qu'avec un écoulement de rosée et de clartés.

4. J'ajoute que Dieu ne peut pas se défendre de venir à une âme qui l'attend ; car, quelque éloigné qu'il paraisse, il est toujours proche de vous et dans votre cœur : de sorte que voyant votre attente fidèle et persévérante, voyant vos besoins et votre pauvreté, vos désirs et vos empressemens, il ne peut pas s'empêcher qu'après avoir éprouvé quelque temps vos attentes, il ne vienne pour faire en vous selon vos besoins et selon la passion de votre cœur.

Avouez-le, Théonée, ou que vous ne connaissez pas Dieu et les inclinations infinies de son amour, ou que vous devez confesser que Dieu n'est point capable de se refuser absolument aux attentes d'une âme qui le réclame et qui ne cesse jamais d'attendre, quelque rebut et quelque difficulté qu'elle trouve à obtenir ce qu'elle prétend.

5. Ce qui fait encore qu'il se plaît à la faire attendre, c'est qu'il voit par là combien il en est estimé ; car d'une part, elle souffre toutes les peines d'une attente importune, se voyant toujours dans le combat et jamais dans une parfaite victoire ; toujours dans les privations des vertus et de son Dieu, et jamais dans une pleine et paisible possession : et de l'autre, elle ne cesse pourtant jamais d'attendre ce qui lui paraît comme impossible : et cela ne se peut sans qu'elle ait une haute estime de Dieu, qui prend plaisir à se

(1) Matth. 18.

(2) Cap. 64.

voir ainsi considéré de sa créature, et qui se plaît à prolonger la joie qu'il en a, par la continuation de son attente.

6. Mais n'est-il pas encore juste qu'il tente votre fidélité? C'est ce qu'il prétend, en vous faisant attendre : il veut voir si c'est en vérité que vous voulez vous défaire des impuretés de votre âme, que vous désirez les vertus, que vous souhaitez cette belle vie de la grâce, et que vous soupirez après lui. Il en use comme s'il ignorait le fond de vos intentions, et pour en découvrir la vérité, il exerce votre patience et votre attente, vous laissant long-temps à la porte avant de vous l'ouvrir et de se montrer à vous : comme font les grands, qui n'accordent pas des grâces sitôt qu'on les demande, et qui ne donnent pas entrée dans le cabinet et ne se montrent pas sitôt que l'on frappe à la porte.

§ II.

Vous n'êtes pas moins obligé, Théonée, d'attendre Dieu, par des raisons prises de votre propre intérêt.

1. Si vous attendez patiemment que Dieu bénisse le travail que vous apportez à vaincre vos passions, il arrivera que cette faveur ne vous étant pas si promptement accordée, et que l'ayant long-temps attendue sans vous rebuter, vous reconnaîtrez alors que c'est la main de Dieu qui vous a donné ce que la longueur de vos efforts n'avait pu opérer ; et ainsi vous serez humble dans votre victoire, étant bien persuadé que jamais vous ne fussiez sorti des dérèglemens de vos passions, si un bras divin ne vous en eût retiré : et c'est cette grande attente où Dieu vous a laissé par une sage providence qui vous a rendu capable d'être modeste, lorsque vous avez vu vos passions soumises.

2. Si vous attendez avec douceur et avec force que Dieu verse en votre âme une grâce de recueillement, ayant fait long-temps tous vos efforts pour entrer dans cet esprit intérieur, cette attente ne vous sera pas moins favorable? Car elle vous rendra plus capable d'en supporter les opérations.

Parce qu'ayant travaillé un long espace de temps à vous posséder vous-même dans votre fond, par le dégagement de toutes choses, vous vous serez accoutumé et à vous épurer du créé, et à supporter tous les dégoûts intérieurs, qui d'ordinaire accompagnent nos industries. Ainsi, lorsque la grâce commencera de s'emparer de votre âme par un nouvel empire, vous n'aurez pas tant de peine à supporter toutes ses opérations de pureté ; puisque vous ne ferez que lui laisser faire ce que vous tâchiez de faire vous-même auparavant, et que vous faisiez fort imparfaitement.

3. Si vous attendez sans vous ennuyer que Dieu se communique amoureusement à votre âme et qu'il y répande les trésors de ses vertus et de ses dons, en supportant patiemment la rigueur de ses absences, ô Dieu ! que cette attente vous sera avantageuse : car vous verrez bien que ses visites ne sont que des effets de miséricorde, et non pas des suites dues à vos préparations. Dieu y trouvera sa gloire, puisqu'il en sera mieux reçu dans votre âme, et vous y trouverez votre utilité, en recevant encore, à cause d'une si sainte disposition, une plus grande abondance de grâces.

S'il vous découvrait les douceurs de son amour, sans avoir été auparavant bien attendu, vous ne regarderiez plus cela comme un privilège signalé de sa grâce, et vous le recevriez peut-être avec un esprit superbe et présomptueux : vous devez donc à votre attente cette disposition si avantageuse à recevoir utilement ces divines visites.

§ III.

Mais sans m'arrêter à toutes ces longues suites de raisonnemens, je ne veux que cette pensée pour vous convaincre que vous devez être humblement dans l'attente de tous ces biens de grâce et de Dieu même.

O Dieu ! Théonée, avouez-le sincèrement, combien l'avez-vous fait attendre, lorsqu'il a couru et soupiré après vous, par le mouvement de son divin Esprit ? Il n'est point de lieu où il ne vous ait attendu, tâchant de vous attirer par la vue des créatures ; il n'est point de temps où il ne vous ait attendu, se servant des circonstances favorables pour vous toucher et pour vous gagner ; il n'est point d'âge où il ne vous ait attendu, se retranchant comme d'âge en âge, après les refus qu'il avait reçus ; il vous a même attendu incessamment au fond de votre conscience, hé ! vous le savez trop, afin de rencontrer quelque heureux moment de retour, après vos grands égaremens ; ah ! quelle bonté ! ah ! quelle patience !

2. Quoi donc ? après cela ne sera-t-il pas juste que sans vous laisser vous attendiez Dieu, même toute votre vie, ne dût-il jamais se rendre sensible à votre cœur ? Oseriez-vous bien le presser de venir aussitôt à vous, de répandre en vous tous ses dons, de faire luire un beau jour dans votre âme, de vous délivrer de la tyrannie de vos passions, vous, de qui il n'a pu depuis si longtemps obtenir intérieurement une seule heure de conversation ? Vous penseriez donc précipiter sa venue après l'avoir fait attendre tant d'années, et avoir incontinent toutes choses à souhait, et

vertus, et dons, et intérieur, et jouissance, quoiqu'il n'en ait pu obtenir une seule de vous, qui ne lui ait coûté de longues poursuites.

3. Eh quoi? tous ces biens vous sont-ils dus? Sur quoi fondez-vous les impatiences de vos attentes? Vous savez attendre avec les créatures, dans tous vos intérêts humains; il n'y a donc que Dieu avec qui vous ne pouvez attendre. Vous attendez tout ce qui est périssable et indigne de votre âme, avec une patience invincible, et vous vous rebutez aussitôt d'attendre Dieu et les vertus qui mériteraient la patience et l'attente de plusieurs siècles.

4. Ah! soyons plus raisonnables, Théonée; n'en demandez pas plus de Dieu que vous ne lui en avez accordé; attendez-le avec la même patience qu'il vous a attendu; et estimez-vous indigne qu'il vienne seulement jamais à votre aide, non plus qu'à votre consolation, après que vous l'avez indignement fait languir et souffrir dans ses attentes.

Il vous en avertit par un prophète (1) : Tu m'attendras, dit-il, fort long-temps, puisque je suis aussi disposé de t'attendre, comme j'ai déjà fait tant de fois. Je vous avoue que je ne comprends pas comment il pourrait se faire que des esprits précipités, bouillans et sensuels, voulussent que Dieu vînt promptement les couronner de faveurs, sitôt qu'ils l'appellent et qu'ils ont quelques petites ferveurs, eux qui à peine ont eu une seule complaisance pour se rendre aux longues poursuites de ses attraites : ah ! ne m'en parlez pas, cette manière aurait quelque chose d'insolent et d'intolérable.

5. Disons plutôt à Dieu : Mon Dieu, je n'ose pas seulement vous attendre, parce que je m'estime indigne de vous; je devrais plutôt dire : J'attends votre justice, j'attends vos châtimens, j'attends vos colères; venez donc, ô l'héritage et le fruit de mes crimes; venez, ô le partage de mes justes indignations, comme de celles de mon Dieu, mais que j'attende vos présens et vos douceurs ! Mais que je vous en presse par l'impatience de mes attentes. Oh ! ce serait une trop grande témérité à un criminel. Éloignez plutôt de moi toutes ces faveurs, et vous-même, ô mon Dieu ! demeurez dans vous-même, puisque je ne mérite pas de vous un tel abaissement.

Voilà les sentimens qu'une véritable humilité devrait plutôt vous faire concevoir; néanmoins, comme les bontés de notre Dieu invitent bien plus les âmes à la confiance, et qu'il veut même que nous l'attendions; apprenez à attendre, Théonée, sans jamais vous ennuyer, faisant toujours de votre part, selon la mesure de

(1) Osée, 3.

vosre grâce et de vos forces ; apprenez , dis-je , à attendre et la victoire de vos passions , et le règne de vos vertus , et la vie de la grâce , et la familière présence de Dieu ; car votre attente en est l'attrait le plus persuasif , et Dieu ne pourra se défendre qu'il ne vienne lui-même vous remplir aussi bien de lui que de tous les biens de sa grâce.

MAXIME IV.

Il n'est point de si noble voie d'opérer dans l'intérieur , que d'opérer par voie de bonne foi.

J'ai un extrême désir , Théonée , que vous ayez une âme forte dans les voies de la perfection et que vous vous retiriez de toutes ces dispositions intérieures qui vous [portent à ne vous appuyer jamais que sur le sensible. Car autrement vous demeureriez toujours dans l'enfance , qui ne recherche que les choses délicates et qui refuse tout ce qui a quelque solidité , et je désire que vous soyez homme et que vous aimiez une nourriture plus solide.

C'est pourquoi je vous présente cette maxime , pour vous faire entrer dans l'esprit de la foi , en vous faisant entrer dans les voies de la perfection , et pour empêcher par ce moyen que vous ne vous embarrassiez de tous les esprits dont on a coutume d'être animé pour s'avancer dans la vertu.

Ne pensez pas néanmoins que je veuille ici vous donner un traité de la foi , que vous pouvez voir en plusieurs auteurs qui en ont parlé fort doctement. Sans m'arrêter donc à vous en expliquer la nature et toutes les suites , je n'ai qu'une seule pensée à vous mettre dans l'esprit , qui est qu'entre toutes les voies d'opérer intérieurement , la plus noble et la plus éminente est celle d'opérer en esprit de foi.

Mais vous me demanderez d'abord s'il n'est pas plus noble d'opérer dans l'esprit de la charité. C'est ce que tout le monde en dit (1) , m'objectez-vous , et que c'est elle qui fait la mesure et la grandeur de la sainteté ; qu'elle est comme la mère de toutes les vertus et qu'elle est en toute chose la compagne nécessaire de la foi , qui devient sans elle comme un corps inanimé et un arbre qui n'a plus de sève ni de racine (2) ; car la foi de son essence ne nous sanctifie pas , étant l'effet d'un principe qui ne peut mériter ,

(1) D. Gr. in mor. , D. Amb.

(2) D. Ber.

à savoir de l'entendement , et elle ne le fait qu'autant qu'elle est commandée et animée par la volonté.

Pour vous satisfaire et pour vous exposer clairement ma pensée , il faut un peu démêler cette difficulté. C'est une chose qui ne souffre point de doute , que si l'on compare l'acte de charité avec l'acte de foi , la première manière d'agir est bien plus noble que la seconde ; mais ce n'est pas le sens de ma proposition.

Afin de le bien comprendre , il faut supposer que l'opération de la charité est comme une forme universelle , qui s'introduit et s'insinue dans toutes les autres opérations de l'âme , comme elle est dans autant de différentes matières ; à peu près , comme dit un ancien que l'amour est le principe , l'âme et la fin de toutes choses. Car quand une âme passe par tous les différens états , elle aime dans les croix , elle aime dans les joies , elle aime dans les ténèbres , elle aime dans les clartés : de sorte que toutes ces diverses dispositions sont comme la nourriture de la charité ; parce qu'en effet , elle vit de toutes ces choses , elle vit de souffrances , elle vit de douceurs , elle vit d'obscurités , elle vit de lumières , étant un feu qui entretient son ardeur et sa flamme de toutes les matières qu'on lui donne.

Je veux dire maintenant qu'aimer Dieu et le servir dans tous les états imaginables de l'âme , soit agréables , soit fâcheux , de paix ou de guerre , d'amertume ou de suavité , de clartés ou de ténèbres , de jouissance ou de délaissement , en sorte que le seul rayon et le seul esprit de la foi dirige et anime la charité dans tous ces états intérieurs , est la manière la plus haute et la plus sublime dans les voies de Dieu. C'est ainsi que ce rayon et cet esprit seul de la foi surpasse tous les esprits les plus lumineux , les plus ardents , les plus délicieux , les plus mortifiés et les plus spirituels dont nos actions peuvent être animées. Ce qui a fait dire à saint Grégoire (1) , que ce qui opère la plus éminente grandeur de saints , est l'esprit de la foi , quand il est la conduite et l'âme de tout ce qu'ils font et de tout ce qu'ils souffrent pour Dieu.

J'espère donc par ce moyen-là , vous élever à une vertu mâle et généreuse , en vous tirant de ces manières intérieures d'agir tendres , douces et sensibles , mais faibles et sensuelles , où aspirent la plupart des âmes. Ayez seulement du courage , Théonée , et apprenez bien aujourd'hui , dans cette maxime , à servir Dieu pour lui-même et à trouver votre paix et votre sainteté dans l'indépendance de tous les états intérieurs.

(1) In mor.

Deux raisons prouvent manifestement la vérité que j'avance , à savoir , qu'il n'est point de manière d'agir si sublime pour arriver à la perfection , que l'esprit de la foi ; la première est , parce que son opération est la plus spirituelle et la plus dégagée ; la seconde , parce que cet esprit de foi est celui qui nous rend le plus capable d'union avec Dieu. Vous n'avez point de plus violent désir , Théonée , que d'être un homme tout spirituel et dégagé de la matière ; c'est la fin de tous vos soins et de toutes vos aspirations , et c'est aussi où j'ai dessein de vous conduire par cette maxime.

CHAPITRE PREMIER.

Agir par esprit de foi est la manière la plus spirituelle et la plus dégagée.

L'on dit tant que l'on veut mener une vie spirituelle , l'on recherche les voies qui peuvent y conduire , l'on s'y étudie même souvent par de grandes applications : mais en vérité je ne pense pas qu'on le veuille sincèrement ; car l'on veut tout ce qui détruit cette vie de l'esprit , lorsqu'on paraît la désirer , et l'on renonce à ce qui est l'unique voie pour y arriver.

Mais que recherche-t-on donc ? et après quoi soupire-t-on , quand on fait dessein de travailler à cette vie intérieure ? l'on soupire ordinairement après quatre choses , dans lesquelles on se persuade que consiste l'âme de cette vie , parce qu'elles s'y trouvent assez souvent , quand la conscience y est bien disposée ; ce sont : 1^o les lumières qui règnent dans l'entendement et qui lui découvrent tant de rares connaissances ; 2^o les douceurs qui sont dans la volonté et qui la pénètrent si agréablement ; 3^o les vives appréhensions qui ont leur siège dans l'imagination et qui représentent fortement les grandes vérités ; 4^o les sentimens qui possèdent la substance de l'âme et qui la portent toute entière à un objet , sans aucun raisonnement.

Voilà ce que tout le monde recherche , sitôt que l'on se forme un dessein de la vie spirituelle ; et la plupart s'égarent vainement dans cette pensée , qu'ils n'entreront jamais dans cette divine vie , pendant qu'ils seront enveloppés de ténèbres , qu'ils ne boiront que de l'amertume , que leur imagination sera froide et glacée , que les sentimens de leur âme seront étouffés et languissans.

Sortons , Théonée , sortons promptement de cette fausse persuasion , que je ne puis supporter , je vous le confesse , dans ces âmes si lâchement intéressées , lorsqu'elles prétendent à la gran-

deur de cette vie intérieure ; mais disons plutôt , et qu'elles l'apprennent une bonne fois , qu'elles s'en éloignent étrangement par cela même qu'elles pensent en être l'état et la perfection. Elles ne veulent point agir pour acquérir les vertus et pour entrer dans cette vie toute spirituelle , si elles n'y sont conduites par les lumières , poussées par les appréhensions , attirées par les douceurs et animées par les sentimens. O pauvres aveugles , hé ! vous ne voyez pas que ce que vous pensez vous être favorable pour mener une vie spirituelle , vous rend toutes matérielles et toutes terrestres.

En effet , remarquez que ce qu'elles recherchent dans cette sorte de vie , est ordinairement ce qui les corrompt. 1° Les lumières leur inspirent des mouvemens superbes ; 2° les vives appréhensions leur laissent de l'attachement à ces grandes vues ; 3° les douceurs en font des sensuelles ; 4° les sentimens les rendent paresseuses à ne rien faire , si elles n'en sont toujours émues. Toutes ces dispositions qui portent quelque sensibilité , leur donnent des manières d'opérer si basses , qu'elles trouvent leur corruption dans les voies par lesquelles elles prétendent se spiritualiser.

Mais ajoutez , je vous prie , encore cette remarque , que la privation de ces choses n'est pas moins pour ces personnes un principe de corruption que la possession ; car comme elles ne soupirant qu'après les clartés , après les douceurs et après les sentimens , ne pouvant les obtenir , ce ne sont plus que langueurs , que découragemens , qu'inapplications à tous leurs devoirs.

Sortez donc , Théonée , de tous ces bas sentimens , débarrassez-vous de toutes ces impuretés de votre âme , et renoncez volontiers pour jamais à toutes ces voies sensibles , qui n'ayant rien de mauvais en elles-mêmes , nuisent tant néanmoins par le mauvais usage qu'on en fait.

§ I.

Je vous fais donc entrer dans cet esprit de pure foi , qui vous dégage et vous affranchit de toutes les choses par lesquelles l'âme est d'ordinaire beaucoup retardée de sa perfection , et je vous montre la spiritualité et l'excellence de son opération , lorsque tout ce que vous faites pour Dieu n'est uniquement inspiré que de son esprit , et non de ces dispositions douces et lumineuses.

Premièrement , cette façon d'opérer en pur esprit de foi , est appuyée sur des maximes et des principes qui lui donnent toute une autre pureté et une autre grandeur que n'ont pas celles qui

sont soutenues d'agréables sentimens. Par exemple, si vous êtes dans les croix et les plus dures adversités de la vie, votre esprit de foi n'a ici que faire de toutes les lumières, des sentimens et des douceurs de ces âmes délicates, pour en supporter le poids : il y a une Providence, vous dit-il, qui distribue tous les maux de la vie, et en donne la mesure qu'il lui plaît, selon les temps qui sont marqués ? Il faut se soumettre à l'ordre qui en a été arrêté, et ne pas prétendre troubler cette conduite universelle par un privilège particulier. Il n'en faut pas davantage pour faire votre âme une victime de cette grande Providence, et pour en adorer tous les ordres : comme lui disant, avec Judith (1) : Les secrets de vos jugemens, ô mon Dieu, sont cachés dans votre Providence, c'est pourquoi j'y soumets aveuglément ma raison, pour en recevoir humblement tous les plus rigoureux effets.

Si les épreuves de Dieu passent de l'extérieur jusqu'au fond de votre âme par les désolations, la foi vous crie aussitôt qu'il y a un domaine de Dieu, qui n'étant point borné à ce qui tombe sous les sens, entre dans l'intime essence de nos êtres : O mon Seigneur et mon Père, fait-elle dire à cette âme, et le grand Dominateur de ma vie (2), j'aime tous vos délaissemens, pourvu seulement qu'il me reste quelque petit soutien qui m'attache à vous. Avec ce mot de domaine de Dieu, que la foi lui fournit et lui présente, elle en supportera mieux et avec plus de courage toutes les désolations, qu'avec toutes les dispositions les plus pénétrantes et les plus sensibles.

Je suppose encore que vous soyez dans l'abandon de toutes les créatures : pensez-vous que la foi se mette alors en peine de recourir aux consolations ni humaines ni même divines ? Elle est trop généreuse, et elle vous dit incontinent dans ce combat d'abandon ce que dit autrefois saint Michel aux anges fidèles, dans celui des révoltés. Qui est donc ici semblable à Dieu, pour qu'on l'abandonne, quoique l'on soit abandonné de toute la nature ? Cette seule parole, Théonée : *Quis ut Deus*, inspire à l'âme une ferveur qui fait qu'elle ne craint ni le ciel, ni la terre, ni les anges, ni les hommes.

Voilà comme l'esprit de la foi, parmi toutes les croix et les tentations, sans s'arrêter à tirer alors son soutien de ces dispositions intérieures, agréables et consolantes, élève l'âme à de plus hauts principes, sur lesquels étant appuyée, elle est capable de

(1) Cap. 3.

(2) Eccl. 25.

supporter et de vaincre tous les efforts des hommes et des démons.

§ II.

Le grand avantage que je trouve encore dans cette manière d'opérer par la foi , c'est que plus l'âme est dépouillée de lumières , de vues , de sentimens et de douceurs , plus la foi en est forte et en contracte une fermeté qui rend l'âme inébranlable.

Une chose est d'autant plus forte , qu'elle est plus resserrée dans sa nature et dans son essence , parce qu'étant ainsi comme moins divisée d'elle-même , sa vertu en est plus réunie et ne se dissipe pas comme elle ferait si elle s'étendait et se communiquait davantage.

Je dis pareillement que la foi étant essentiellement obscure pour ne rien voir de ce qu'elle croit , elle ne conserve jamais mieux sa force et sa vertu que quand elle demeure dans ses pures ténèbres ; de sorte que tout ce qui la fait voir l'affaiblit , parce qu'elle sort ainsi de sa propre nature , et qu'elle perd cette vigoureuse et cette noble manière d'opérer qu'elle ne tire que de son obscurité.

Or , si vous voulez y prendre garde , vous trouverez que les lumières , les douceurs , les appréhensions et les sentimens retirent la foi de cette heureuse nuit , commençant de la faire voir et de la faire sentir : les belles connaissances dissipent beaucoup ses ombres , les vives appréhensions rendent sa créance moins soumise ; les douceurs lui ôtent cet esprit qui n'expérimentait rien , et qui croyait tout sans expérience ; les sentimens lui dérobent presque tout son emploi , faisant le principe de nos actions. De sorte que la foi en est bien moins pure par ces dispositions agréables , parce qu'elle sort davantage de son essence obscure et ténébreuse , et par une même suite son opération en est bien moins noble et moins élevée.

Jamais donc votre foi n'est plus forte dans son opération que lorsque votre âme est toute dénuée de lumières , de consolations et de sentimens , et jamais vous ne faites rien de plus héroïque dans la vertu et de plus digne de Dieu , que lorsqu'elle vous fait agir dans ces dispositions. Je renonce donc à toutes ces impressions brillantes et sensibles , si Dieu n'en ordonne autrement , puisque par là je perds la grande pureté et l'éminence de la foi , et que je commence d'opérer d'une manière moins parfaite et moins sublime. J'aime tendrement la pauvreté de tous ces agréables biens , laquelle me rend capable de faire quelque chose de plus grand pour Dieu , et je me condamne volontiers à être stupide

et aveugle toute ma vie, puisque j'en suis, étant soutenu de la pure foi, plus invincible et plus fort dans la vertu : c'est là, Théonée, ce que vous devez dire.

Car considérez encore la faiblesse d'une âme qui n'est animée à la perfection que par ces dispositions sensibles, et non pas par la pure foi ; si ses lumières viennent à s'obscurcir, si les appréhensions se refroidissent, si ses douceurs l'abandonnent, si ses sentimens sont éteints, elle changera aussitôt que ses dispositions, parce qu'elle s'appuyait sur un fond fragile et incertain ; et vous la verrez aussi languissante et aussi abattue qu'elle était fervente, lorsqu'elle était pleine et comme enivrée de ces douces et de ces sensibles opérations de la grâce ; mais que la seule et pure foi l'applique aux actions de vertu, oh ! vous la verrez alors toujours forte, toujours égale et sans changement, parce qu'elle s'établit sur un principe qui ne change jamais.

§ III.

Si vous n'étiez pas néanmoins encore assez persuadé de ce que je viens de dire pour préférer cette voie de servir Dieu dans les simples vues de la foi, à celles qui font marcher dans les clartés et dans les douceurs, j'espère que vous vous rendrez à ce que je dirai et que vous chérirez infiniment plus la pauvreté et les ténèbres de la foi que les richesses et les lumières de toutes les autres voies.

Car savez-vous bien que cette manière d'opérer par esprit de foi simple et toute nue, quand on travaille à sa perfection, est le bonheur consommé de l'âme ? elle ne voit rien, et elle ne goûte rien, il est vrai : elle est tellement vide, que sa nudité est extrême, je l'accorde ; mais aussi elle est en échange toute pleine de Dieu, et ne l'est que de Dieu. Son dépouillement est comme récompensé par la substitution de Dieu même, qui se met seul en la place des choses qu'elle n'a pas. Elle goûte son bonheur jusque dans son insensibilité et dans son obscurité, d'où elle puise une nouvelle félicité par des voies ineffables ; mais vous me demanderez quels sont ses sentimens.

Ah ! dit-elle, que je suis heureuse dans le dépouillement universel de toutes les choses sensibles, n'étant soutenue que de la pure foi pour aller à la perfection et à mon Dieu ! Hé ! que cette voie est pour moi précieuse et divine, où étant dénuée de tout, je rencontre une divine plénitude ! j'avoue que mes puissances et la substance de mon âme sont dans une générale désolation, étant réduites à la simple foi et à la privation de tout le sensible ; mais,

oh ! que Dieu remplit bien toutes ces grandes vacuités ! Car , en vérité , je puis dire que je n'ai que Dieu dans l'entendement , au lieu de toutes les connaissances et de toutes les lumières qui y sont éteintes ; je n'ai que Dieu dans la volonté pour toutes les saintes ardeurs qui en sont bannies ; je n'ai que Dieu dans le cœur pour toutes les douceurs qui lui sont refusées ; dans l'imagination , je n'ai que Dieu pour toutes les saintes appréhensions qui y sont mortes : dans le fond de ma substance , je n'ai que Dieu pour tous les sentimens qui n'y ont plus d'entrée ; de sorte qu'étant dépouillée de tout , et ne me restant plus que la foi pour agir , je puis dire que Dieu seul est ma lumière , Dieu seul est ma douceur , Dieu seul est mon ardeur , Dieu seul est mon sentiment ; c'est ainsi que Dieu seul est mon unique plénitude , et que la foi m'ôtant tout , me donne tout d'une manière plus éminente ; c'est ainsi que Dieu , dans les obscurités de la foi , est mon guide , est mon âme , est mon repos ; mais c'est ainsi que j'ose et que je puis dire que mon bien-aimé est à moi , et que je suis à lui ; il est à moi , car il ne trouve rien en moi qui lui dispute la place , tout étant vide et dépouillé : et je suis à lui , car je consens à n'être jamais possédée que de lui.

Cette âme à qui la foi a tout ôté , pour ne lui laisser que son Dieu , dit bien d'autres choses quand elle comprend le bonheur de sa voie : refuseriez-vous après cela d'y entrer , aspirant à la perfection , puisque toutes les pertes des puissances et de l'âme sont si divinement réparées ? et ne devez-vous pas maintenant conclure que la manière d'opérer par la pure foi est la plus spirituelle et la plus avantageuse de toutes celles qui peuvent nous perfectionner dans la vertu.

CHAPITRE II.

Agir par esprit de foi est la manière qui nous unit davantage à Dieu.

Si la manière d'agir de l'esprit de foi lui donne de si grands avantages , étant toute spirituelle , elle ne doit pas être moins préférable à toutes les autres , parce qu'il n'en est point comme elle qui nous fasse arriver à l'union divine. Il n'est rien qui soit dégagé comme elle de tout le créé , et il n'est rien comme elle qui regarde Dieu dans toute sa pureté ; de sorte que cette élévation et ce vol qu'elle prend au-dessus des choses créées , et ce pur regard de ses yeux nous donnent le privilège d'une parfaite union avec Dieu.

Pour le premier, vous savez bien, Théonée, comme nous venons de voir, que l'esprit de la foi n'est point esclave de toutes les dispositions de l'âme, agréables et sensibles, qu'il s'élève au-dessus, et qu'il n'a besoin ni de leur feu, ni de leurs douceurs, ni de leurs lumières pour agir; mais je dis maintenant quelque chose de plus, à savoir, que comme la foi n'est point aidée de ces faveurs dans les actions les plus vertueuses, elle n'en est point aussi retardée, pour nous unir à Dieu.

Et la raison de cela est qu'étant toute dépouillée des secours d'une grâce douce et charmante, il semblerait qu'elle dût être arrêtée par les difficultés des tentations, des aridités, des ténèbres, des amertumes, des désespoirs, pour ne pas arriver à cette divine union; mais elle élève bien l'âme au-dessus de tout cela pour lui faire trouver son terme; et, comme elle n'est point amollie ni détachée par les caresses de la grâce, elle n'est point intimidée aussi par les ennemis qu'elle rencontre. Ces faiblesses et ces craintes sont ordinaires dans les voies intérieures, qui sont esclaves et dépendantes des sensibilités; mais la foi n'eut jamais d'esclave, elle est toujours libre et se porte vers son terme, sans en être jamais retardée.

Un père dit à ce propos qu'elle passe les bornes de la raison humaine, l'usage de la nature et les termes de l'expérience: cela peut dire que quelque raisonnement que fasse la raison et quelque expérience que puisse avoir la nature pour effrayer l'âme par ses difficultés, afin qu'elle ne s'unisse pas à son Dieu, la foi s'élève comme ferait un aigle, pour la transporter jusqu'à son terme.

Les ténèbres s'y opposent et mettent comme un chaos infini entre elle et Dieu, qu'elles lui représentent comme un Dieu caché dans ses abîmes; mais la foi passe au travers, et perçant ces ténèbres, comme un rayon qui perce les plus sombres obscurités de nuit, elle va trouver Dieu jusque dans son sein. Les amertumes disent à l'âme que Dieu n'est pas ce Dieu si bon et si doux, que l'on dit porter les douceurs dans ses mains; mais la foi passe plus loin que ce qu'en dit l'expérience, faisant connaître à l'âme qu'il est une source intarissable, qui se répand avec abondance dans l'éternité, et qui se communique ici de temps en temps comme il lui plaît: les tentations disent à l'âme qui les souffre, que Dieu a pas soin d'elle et qu'il l'abandonne aux ennemis de son salut; mais la foi passant plus avant que la tentation l'assure que jamais elle n'en fut plus proche, ni plus fortement attaché à elle, et que la peine de l'âme est comme un divin lien qui l'unit à son Dieu: les

pensées de désespoir tâchent de troubler le fond de sa conscience et lui disent que l'arrêt de son malheur est porté ; mais la foi passe au-delà de toute cette confusion , jusque dans l'abîme des miséricordes de Dieu.

De sorte que la foi ne s'arrête jamais ni aux cris de la nature ni aux angoisses de la conscience , ni à la rude expérience du sens , ni aux raisonnemens de l'esprit humain , ni à ce que les puissances ennemies peuvent inspirer de plus terrible ; mais s'élevant au-dessus de tout cela , et étant toujours victorieuse de ces obstacles , elle fait trouver à l'âme son Dieu , et s'y unit en paix. Et si Dieu même quelquefois , par un dessein d'épreuve , semble rejeter l'âme comme une réprouvée , la foi l'élève en quelque façon au-dessus de Dieu même dans Dieu , lui faisant trouver à certain fonds de bonté qui lui donne des assurances contre toutes ses menaces.

O Théonée ! que nous avons sujet ici de nous écrier , imitant le divin Sauveur à l'occasion de cette femme de l'Évangile : Que la foi est grande , et que sa vertu est incomparable , pour nous conduire à Dieu ; puisque , malgré tous les obstacles de la nature , des tentations et des démons même , elle nous fait parvenir à sa union ! Jugez après cela si vous devez rechercher d'autres voies de vous sanctifier que celles de la foi , et si vous ne devez pas dire avec transport : Oh ! que je sois aveugle , stupide , tenté , rempli d'amertume , pourvu que la foi pure soit mon âme et mon conduite , par le moyen de laquelle je puisse remporter des victoires , et arriver à l'union avec mon Dieu !

Cette manière d'agir par voie de foi , afin de consommer notre union avec Dieu , ne nous élève pas seulement au-dessus de tout le créé , en rompant les difficultés ; mais elle regarde Dieu avec une pureté et un dégagement admirables.

Les autres voies qui mènent à Dieu , le considèrent ordinairement d'une manière intéressée et sous des regards qui peuvent beaucoup flatter notre amour-propre. Tantôt on le regarde tout revêtu de gloire , tantôt éclatant de beauté , tantôt comme une mer de délices , tantôt relevé par un pouvoir incomparable , tantôt comme une source d'amour. Toutes ces vues sont saintes du côté de leur objet ; mais n'est-il pas vrai , Théonée , qu'il est bien douloureux à la nature d'aspirer à s'unir à Dieu , lorsqu'on le considère environné de tant de charmes ? qui ne souhaiterait cette sorte d'union , puisque c'est souhaiter sa propre gloire et son propre plaisir ? Pour moi , je ne m'étonne pas de ces âmes spirituelles , qui s'y portent avec tant d'ardeur , quand elles contemplent ce divin

objet, avec toutes ses bontés et ses lumières ; le plus souvent elles cherchent à se satisfaire dans cette jouissance et dans cette union délicieuse ; car il n'est rien de si naturel que d'aimer son plaisir et sa gloire.

Mais la foi a des vues bien plus nettes et plus désintéressées, et elle porte une âme, en servant Dieu, à le considérer avec bien plus de pureté : elle laisse aux âmes tendres et sensuelles, de ne pouvoir rien faire et de ne pouvoir s'unir, si Dieu ne leur paraît toujours un Dieu doux et délicieux ; c'est la manière la plus commune parmi les personnes spirituelles ; mais la pure foi a pour son unique soin d'élever l'âme à contempler Dieu tout pur, et à n'y prétendre d'union que pour s'y perdre, et non pas pour y chercher à s'enivrer des délices, et à se revêtir de gloire. Elle ne regarde Dieu que comme souverain et premier Être, et elle ne fait réfléchir l'âme sur elle-même que pour se consumer dans ses services et pour s'anéantir dans son union.

Elle rejette, en travaillant et en contemplant toutes les vues qui peuvent lui représenter Dieu hors de sa grande simplicité, ne voulant pas moins unir l'âme à un Dieu simple et dégagé de tout ce qui peut satisfaire, qu'elle est elle-même simple et dégagée de ce qui peut la contenter du côté de la créature. Elle ne veut ainsi d'union que de pur esprit à pur esprit, et c'est pour cela qu'elle simplifie incessamment ses regards, afin d'avoir plus de disposition à cette divine liaison. Car remarquez que notre union tient de la nature de la représentation que nous nous faisons de l'objet ; si donc vous ne vous représentez Dieu tout pur et tout simple, votre union ne sera pas toute simple et toute pure.

Dieu n'est point beauté, il n'est point douceur, il n'est point lumière : il est tout cela, et rien de tout cela en particulier ; mais il est tout esprit ; c'est donc un esprit tout pur, à l'union duquel la foi invite l'âme, l'ayant auparavant toute purifiée elle-même. Car faites réflexion que, comme Dieu n'a que faire de vos douceurs, de vos lumières, ni de vos belles connaissances, pour s'unir à vous, mais qu'il ne veut qu'une âme simple et dégagée, pareillement pour entrer en union parfaite avec Dieu, vous n'avez que faire de vous arrêter à un Dieu beau, bon, miséricordieux, délicieux, mais à un Dieu simple et tout pur. En effet, prenez garde que dans l'Écriture (1) il ne menace l'homme de retirer de lui son Esprit que parce qu'il est chair, comme voulant dire qu'il veut qu'il soit tout esprit, afin que le sien en puisse souffrir l'union.

(1) Gen. 6.

Et voilà les admirables conduites de la foi ; voilà l'éminence de ses opérations par-dessus toutes les autres voies ; voilà où vous devez aspirer et entrer, si vous prétendez aller bien en avant dans la perfection.

C'est pourquoi dites encore : Oh ! que toutes les lumières soient donc éteintes pour moi ; que les consolations soient à jamais loin de mon âme ; que les sentimens les plus doux n'entrent jamais dans mon cœur ; ah ! j'y consens volontiers , si Dieu n'en ordonne autrement. Toutes ces choses ne me sont plus que comme un néant ; soupire après qui voudra par ses désirs et par ses saintes pratiques ; je les y laisse aller, chacun selon son attrait ; mais pour moi , je verrais toutes ces voies ouvertes , que je ne ferais pas un pas pour y entrer, puisque j'ai trouvé quelque chose de plus sublime dans la pure foi , qui , me purifiant de tout le sensible , m'élève d'une manière bien plus éminente à l'union avec mon Dieu.

C'est là parler comme il faut , Théonée ; et ne venez pas vous plaindre après cela quand vous ne sentirez pas les douces visites de Dieu , et que vous sentirez même la rigueur de ses absences ; car je vous renverrai à la foi , et si vous refusez d'y aller, je vous dirai que vous êtes un sensuel, qui ne voulez servir Dieu que pour ses douceurs et ses consolations.

CHAPITRE III.

Les grands avantages qu'il y a d'agir dans l'esprit de la foi.

Pour ce qui est des avantages qu'il y a d'agir dans l'esprit de la foi , ils sont extraordinaires , et je ne comprends pas comment les autres voies peuvent être recherchées ; je ne sais pas comment, ayant de l'ardeur pour se perfectionner, l'on ne s'y porte pas pour obtenir ce que l'on désire. Vous en ferez vous-même le jugement, après que je vous en aurai exposé la vérité.

1. Cette manière d'agir dans l'esprit de la foi est une voie par laquelle Dieu a coutume de faire marcher les âmes qu'il destine à une éminente sainteté. Il les comble souvent de grâces bien douces, je ne l'ignore pas ; mais c'est toujours pour les réduire ensuite à la pure foi , afin qu'étant plus épurées de tout le créé et de toutes les espèces imaginables , elles en soient plus capables d'union. Élie marcha dans la force du pain qu'il avait mangé , jusqu'à la montagne de Dieu (1) ; cette manière d'agir dans

(1) III Reg. 2.

le pur esprit de la foi est proprement ce pain céleste, ce pain des forts, dont la nourriture donne à l'âme tant de vigueur et de force, qu'elle monte facilement jusqu'à cette divine montagne de l'union, au-dessus de tous les bruits qui se passent dans la région inférieure, et dont tous les autres états sont capables.

2. C'est la voie la plus sûre, puisqu'elle est seule entre toutes les voies, qui ne soit point capable d'illusion : ces voies de lumières, de goûts, d'appréhensions, de sentimens, sont sujettes à l'erreur et à l'égarement, parce qu'il n'est pas difficile au démon de contrefaire toutes ces choses, étant fondées dans le sens sur lequel il peut agir ; mais, par le même principe, il ne peut entrer dans la voie de la pure foi pour y jeter ses illusions, parce qu'étant un état purement spirituel, il n'y peut avoir d'accès par les fantômes dont il se sert pour séduire les âmes, et il ne peut former sur ce fond des mensonges pour des vérités.

3. C'est une voie qui ne manque jamais ; toutes les autres ne sont que pour un temps, les douceurs, les sentimens et les lumières sont de beaux jours qui sont toujours interrompus par la vicissitude des nuits : bien des raisons prouvent que ces états ne doivent être que passagers, et bien des raisons montrent encore que cent choses peuvent les détruire, soit par les dispositions naturelles, soit par les créatures, soit par les démons ; mais l'état de l'esprit de foi ne manque jamais non plus que Dieu qui en est l'objet ; et le démon avec toute la nature n'en peuvent retirer l'âme qui se porte au-delà, s'élevant jusqu'où rien ne peut parvenir que le pur esprit.

4. C'est une voie de croix toute pure ; toutes les autres voies pénibles et désolantes ne laissent pas d'être souvent adoucies de quelque consolation qui n'est pas incompatible avec elles : mais celle de la foi toute pure, dès qu'on la met dans cette pureté, on la dégage tellement de tout, que l'esprit qui en souffre la peine ne reçoit rien de quelque part que ce soit, qui puisse le consoler.

5. C'est une voie de pur amour ; parce que le cœur qui aime Dieu dans cet état, l'aime de la façon la plus désintéressée, en ce que cette foi ne lui montre Dieu que comme un pur esprit ; au lieu que les autres états le lui montrent toujours sous quelque aspect assez conforme à son amour-propre ; son amour n'est jamais si spirituel ni si dégagé, et la foi montre Dieu d'une manière que le cœur n'y trouvant rien qui ait du rapport avec la nature, son amour en devient tout pur comme Dieu.

6. C'est enfin une voie de paix parfaite ; la paix n'est jamais parfaite pendant qu'elle est capable d'être altérée, parce que tout

ce qui peut laisser à l'âme quelque crainte de perdre son bien , ne lui laisse aussi qu'une possession bien imparfaite ; mais la paix que l'état de simple foi donne à la conscience est si solide , qu'elle ne peut être ébranlée d'aucune part ; car que peut-elle craindre qui lui soit ôté ? Qu'on ôte aux autres leurs lumières et leurs douceurs , elles en sont toutes troublées : mais dans cette voie de pure foi , l'âme n'ayant que Dieu tout pur , c'est ce qui ne peut lui être ravi par tous les efforts de ses ennemis , et c'est ce qui rend sa paix inaltérable.

Jugez après cela , Théonée , si dans le désir que vous avez de vous unir à Dieu , vous ne devez pas beaucoup aimer cette voie qui conduit à cette divine union d'une manière si sûre , si parfaite et si désintéressée.

MAXIME V.

Il n'est point de personne si obligée de se sanctifier , que celle qui est consacrée à Dieu.

Il ne faut pas penser , Théonée , que tout soit fait pour s'être consacré à Dieu ; car cela est si peu vrai , qu'au contraire il en revient des obligations bien plus grandes à l'âme qui s'est consacrée. Le dessein que j'ai ici est de détromper et de tirer de l'oisiveté les personnes dont l'état de consécration peut leur être comme un état de repos , se persuadant qu'elles sont dans le terme , sans qu'il soit besoin de passer plus avant.

Ayant donc à leur montrer l'importance de leur état , je veux leur donner ici deux maximes qui sont d'une conséquence extraordinaire : dans la première , qui est celle par où je commence , je leur fais voir la grandeur de leurs obligations , fondée sur la grandeur de leur état : mais comme l'esprit humain ne se rend pas sitôt , je leur découvre , dans la seconde , que les fautes les plus légères de leur nature deviennent grièves dans une âme consacrée à Dieu.

J'entre donc d'abord dans la première maxime , où j'ai beaucoup de choses à dire , puisque la parfaite intelligence de cette vérité est absolument nécessaire pour être ensuite mieux convaincu de la seconde.

CHAPITRE PREMIER.

La grandeur de la noblesse d'une âme consacrée à Dieu.

Voici donc tout le raisonnement que je forme. Il n'est rien d'

si grand comme une âme consacrée , parce qu'en vertu de cette consécration , elle devient le domaine de Dieu , elle est faite épouse de Dieu et elle passe dans une espèce d'être divinisé ; voilà la grandeur de sa noblesse et le sujet de ce chapitre ; d'où je tire cette conséquence , que parce qu'elle est le domaine de Dieu , elle ne doit rien donner à la créature ; que parce qu'elle en est l'épouse , elle doit être toute pure ; que parce qu'elle passe dans une espèce d'être divinisé , elle ne doit plus vivre que d'une vie divine ; voilà la grandeur de ses obligations , que nous verrons dans la seconde partie de cette maxime.

Il y a dans le siècle , des personnes consacrées à Dieu , comme dans la religion , c'est pourquoi ce discours s'adresse également aux unes et aux autres ; et comme je suppose , Théonée , que vous êtes de ce nombre , je vous prie avec elles de bien comprendre ce que vous êtes , afin d'être capable de comprendre ce que vous devez être.

§ I.

Je dis donc que le premier titre de la grandeur d'une âme consacrée à Dieu , est que sa consécration fait qu'elle en devient le domaine. Pour en venir à la preuve , il faut auparavant savoir qu'il y a trois sortes de domaines de Dieu : 1^o Il y a un domaine nécessaire , qui est celui qu'il a sur tous les êtres , fondé sur ce qu'il en est créateur , de qui ils relèvent essentiellement ; et ce domaine est tel , qu'il ne peut s'en dispenser , étant aussi nécessairement leur souverain , qu'il est nécessairement leur principe ; 2^o il y a un domaine sacré , qui regarde les temples , les vases , les autels , toutes ces choses étant uniquement du ressort de Dieu ; mais ce domaine peut cesser par leur destruction ; 3^o il y a un domaine libre sur l'âme , je l'appelle ainsi , parce qu'il résulte de la liberté , en ce que librement elle se consacre à Dieu ; après quoi Dieu acquiert sur elle un domaine , lequel est fondé sur cette libre consécration : ce domaine peut être violé aussi bien que celui des temples et des autels ; toutefois , il n'est pas moins indispensable que le premier , en ce que l'âme qui s'est consacrée à Dieu , n'a plus le pouvoir de se retirer de ce domaine , ayant passé par sa consécration de l'état de liberté dans l'état de nécessité (1).

Elle devient le domaine de Dieu en se consacrant à lui , qui est le même que si elle disait : Je renonce à tous les droits que je puis avoir , moi , pour ce qui regarde mon corps , mon âme et ma li-

(1) D. Bern., de præc., a. 2.

berté; je m'abandonne à toutes les épreuves imaginables, par où l'on voudra me faire passer; je me sacrifie moi-même, et je m'im-mole autant que je puis opérer ma propre destruction.

1. Or, remarquez maintenant que cette qualité de domaine, que contracte une âme consacrée à Dieu, lui donne une grandeur tout extraordinaire, elle en devient souverainement grande, parce qu'elle en appartient davantage à Dieu.

Ne savez-vous pas que les sujets sont d'autant plus élevés en grandeur, qu'ils appartiennent davantage au roi, et qu'ils approchent davantage de sa personne; un simple officier en reçoit bien quelque honneur, mais un officier de la couronne s'élève bien au-dessus, et un prince du sang l'emporte sans comparaison, la différence de leur grandeur venant de ce qu'ils appartiennent au roi plus ou moins.

Pareillement, comme créature, Théonée, je confesse que vous appartenez à Dieu, mais votre âme par le titre de sa consécration lui appartient d'une manière beaucoup plus étroite et en devient un domaine plus parfait, en ce que Dieu acquiert un nouveau droit d'en disposer tout d'une autre façon qu'il ne faisait auparavant, parce qu'elle en approche davantage, qu'elle devient une reine, et qu'elle en est faite l'épouse.

2. De plus, votre âme, comme domaine de Dieu, en est infiniment anoblie, parce qu'elle est comme le fond de Dieu, et que Dieu y demeure comme dans un fond particulier, et cette demeure communique à votre âme une grandeur toute particulière, par la qualité qu'il y prend et par la seule demeure qu'il y fait.

Il a des demeures bien différentes dans toutes les créatures: il demeure dans les astres comme lumière, dans les fleurs comme beauté, dans les magistrats comme juge; mais il demeure dans votre âme consacrée comme dans son fond, il y demeure en roi.

Il en est comme du lieu du séjour du prince, qui lui donne quelque chose de noble et de grand par sa seule présence, au-dessus de toutes les autres villes de son royaume: de même votre âme faisant le fond et la demeure particulière de Dieu, en a bien plus de grandeur que les autres, qui ne le sont pas d'une manière si propre ni si acquise.

3. Enfin, votre âme consacrée, en tant que domaine de Dieu est infiniment élevée en grandeur, parce qu'elle n'est uniquement le domaine que de Dieu; voilà son élévation, dont elle peut saintement se glorifier. Non, je ne suis qu'à Dieu seul; que le domaine du ciel, de la terre et des enfers soit partagé avec lui au

créatures, mais ma haute gloire est que je ne le suis que de mon Dieu.

En effet, votre âme, par sa consécration, est tellement le domaine de son Dieu, qu'à son égard il ne fait pas moins de défense qu'il faisait autrefois aux enfans d'Israël (1) ; à savoir, que leur héritage et leur possession ne fût point partagée. Votre âme, qui est son héritage, sa possession et son domaine, ne peut être partagée, et ne peut reconnaître d'autre souverain que Dieu.

Oh ! qu'on ne me parle point des créatures ; votre âme, Théonée, est trop grande pour elles ; non-seulement elles n'y peuvent prétendre de droit, mais elles en sont encore indignes ; car on peut dire d'elles ce que dit Isaïe du Sabath, qu'il appelle délicat : elle est comme un Sabath par sa consécration, c'est-à-dire qu'elle est toute sainte, mais d'une telle délicatesse, qu'il n'y a que Dieu qui puisse la toucher et en être le possesseur. Quel domaine de Dieu ! mais quelle grandeur pour cette âme qui ne peut jamais assez s'étonner de son élévation ?

§ II.

Le second titre sur lequel je fonde la grandeur et la noblesse de votre âme, après en avoir fait à Dieu la consécration, est qu'elle en devient aussi l'épouse. Nous sommes faits les frères de Jésus-Christ par son incarnation, et il s'est fait semblable à nous en toutes choses, dit saint Paul : nous devenons les membres de son corps mystique par le baptême ; il nous traite comme ses confidens et ses chers amis de la communion ; mais par notre propre consécration, notre âme reçoit la qualité de son épouse.

Ce que je dis, Théonée, est si vrai, qu'elle en porte avec soi la dot, recevant ce caractère ; et c'est par le moyen de cette dot qu'elle est admise dans cette divine société ; et afin que vous n'en doutiez pas, écoutez ce qu'en dit Origène (2), que les biens dotaux de cette âme ainsi consacrée, sont son entendement et sa liberté avec son corps ; si bien qu'elle est épouse, dès là qu'elle s'est consacrée à son Dieu : elle passe même jusqu'à une alliance conjugale ; car, comme une personne qui se marie n'a plus de droit sur son corps, sur son esprit et sur ses biens, pareillement cette âme perd tous les droits qu'elle avait sur son corps, sur sa liberté et sur son entendement, par le moyen de la consécration qu'elle a faite d'elle-même.

(1) Num. 36.

(2) Hom. 4 in cant.

Voulez-vous voir maintenant sa grande noblesse, prise de sa qualité d'épouse? C'est qu'entre elle et son époux Jésus, il y a communauté de biens, communauté de caresses, communauté de secrets : n'est-ce pas là porter bien haut son élévation, et se peut-il rien dire de plus doux?

1. Pour les biens, je dis qu'alors ils sont communs ; car n'est-il pas vrai que ce divin époux peut dire de cette personne consacrée, que son esprit n'est plus à elle, que son corps n'est plus de son domaine, que l'usage de sa volonté ne lui appartient plus, mais que les droits lui en étant transportés, tout cela est son propre héritage et sa possession? C'est pourquoi l'époux, dit Isaïe, dans la possession de son épouse, triomphe de joie, ayant fait une si belle conquête, et enrichi son amour d'une si précieuse alliance.

Or, sachez que l'âme, qui en est l'épouse par sa consécration, n'a pas un moindre droit d'en dire autant mutuellement; elle peut donc dire : Oui, l'esprit de mon époux est à moi, afin que j'en sois uniquement animée; son corps est à moi, pour en avoir sans cesse une divine plénitude par la communion; sa volonté est à moi, pour faire tout ce que je veux, puisque je n'ai point d'autres désirs que les siens : voilà comme son époux n'est pas moins à elle qu'elle appartient à son époux.

2. Les caresses leur sont encore communes ; car si Dieu peut prendre ses délices avec cette âme, elle n'est pas moins libre pour en prendre avec lui, tout comme il lui plaît. Il y a une parole dans l'Apocalypse (1) qui explique assez bien cette vérité : *L'esprit de Dieu et l'épouse se disent réciproquement, venez à moi* ; c'est-à-dire, qu'il se fait comme un écho de voix et de caresses de leurs deux cœurs; l'époux crie à cette âme son épouse : Venez à moi au dedans de vous-même, afin que j'y prenne mes plaisirs ; cette voix d'invitation lui parle en tout temps et en tout lieu, à laquelle elle ne manque jamais d'obéir ; mais aussi de son côté elle lui crie par ses soupirs et par ses accens amoureux : Venez à moi jusqu'au fond de mon sein, afin que je jouisse de vos chastes embrassemens ; à quoi il ne manque pas de correspondre, ne lui communiquant pas moins de faveurs qu'il en reçoit de caresses ; passant même dans ces douceurs de part et d'autre, dit un père (2), jusqu'à une espèce de jeu, se renvoyant et recevant leurs délices avec des privautés qui sont ineffables.

3. Leurs secrets ne sont pas encore moins communs : Dieu,

(1) Cap. 28.

(2) Ric. a. S. Vict.

comme époux de cette âme, a droit de lui demander la communication de tous ses secrets ; et cette âme, en qualité d'épouse qui lui est consacrée, a aussi quelque droit de prétendre à ses secrets. C'est ce qui fait que l'âme dans ces dispositions n'a point de plus doux plaisirs que de développer devant Dieu les plus secrets remplis d'elle-même : cela néanmoins ne doit pas vous étonner ; car il n'est pas extraordinaire que la créature se découvre toute à son Dieu , puisqu'elle trouve des douceurs particulières dans cette manifestation.

Mais ce qui est surprenant, c'est que Dieu lui communique souvent tous les secrets de ses conduites ; il la fait entrer dans la connaissance des choses futures et passées ; il lui découvre les secrets de la gloire et des enfers ; il lui dévoile ce qui se passe dans les ténèbres des consciences ; il lui manifeste la décadence des empires, qui doit arriver ; il lui fait pressentir la mort des grands ; il lui fait part des desseins qu'il a de châtier les peuples ; voilà les choses dont vous voyez les vies des saints toutes remplies.

Ne vous en étonnez pourtant pas, c'est un époux qui ne peut cacher ses secrets à son épouse. Cela peut s'appeler, pour me servir de la parole d'Origène (1), un baiser de Dieu à l'âme qui lui est consacrée, lorsqu'il l'éclaire de la connaissance des choses les plus obscures. O Dieu ! quelles richesses ! quelles caresses ! quels secrets et quelle étonnante élévation de cette âme, qui n'est fondée que sur la qualité d'épouse que lui donne sa consécration.

§ III.

Enfin, la grandeur de cette âme qui est consacrée à Dieu, lui vient de ce que par sa consécration elle passe en quelque façon dans un être divinisé. Ce n'est point une pensée extraordinaire, ni qui soit au-delà de la vérité ; car je vous demande comment il a pu se faire que l'humanité adorable de Jésus ait passé dans un être divin ; parce que, me répondez-vous, elle a été dépouillée de sa propre subsistance, pour être revêtue de la subsistance et de l'hypostase du Verbe , en sorte que pour cela il faut dire que la chair de Jésus est la chair d'un Dieu , que l'âme de Jésus est l'âme d'un Dieu : c'est bien dit , Théonée, et je me sers de votre réponse pour ma preuve.

Je dis donc comme vous, que par une assez juste proportion , cette âme consacrée à Dieu par les vœux, est à sa manière dépouillée de tout ce qui la faisait subsister, Dieu ne la faisant plus subsister

(1) Hom. 1 in cant.

que de lui-même; l'essence de son entendement est de subsister de ses propres pensées, et le vœu d'obéissance l'en dépouille, pour ne le faire plus vivre et subsister que de celles des supérieurs qui lui tiennent la place de Dieu : sa volonté ne subsiste que par les attachemens aux biens périssables, et le vœu de pauvreté l'en dépouille, pour ne subsister plus et n'être plus riche que de Dieu : son corps ne subsiste et ne vit que de plaisirs, et le vœu de chasteté l'en dépouille pour ne vivre et ne plus subsister que du corps de Jésus, dont la fréquente réception fait toutes ses délices : c'est ainsi proprement que s'opère ce dépouillement du vieil homme dont parle saint Paul, et c'est ainsi que cette âme sortant d'elle-même par sa consécration, est comme toute transformée dans un divin être.

De tout ce discours, vous devez inférer l'incomparable grandeur d'une âme qui est consacrée à Dieu, en devenant le domaine et l'épouse et entrant avec lui dans une espèce de même être. C'est ce qu'appelle un père, le mystère de l'étonnement et de l'épouvante des saints, quand ils contemplent l'excès des grandeurs où est élevée une âme, par la consécration qu'elle fait de soi à son Dieu. Mais vous-même, Théonée, n'avez-vous pas sujet, étant de ce nombre, de vous effrayer en quelque manière de votre propre élévation ? ce qui me donne lieu de vous dire avec un saint : O épouse de l'époux céleste, ouvrez les yeux pour reconnaître votre noblesse et votre éminente dignité, et combien vous lui êtes précieuse entre toutes les âmes.

Vous êtes donc maintenant trop convaincu qu'étant consacré à Dieu, vous avez en même temps contracté une grandeur de noblesse, qui passe tout ce que l'esprit humain en peut concevoir ; mais aussi, Théonée, voici le mystère et la conséquence ; c'est la grandeur de vos obligations, laquelle ne cède point à la grandeur de votre noblesse, sur laquelle elles sont établies, et d'où elles tirent toute leur essence.

CHAPITRE II.

La grandeur des obligations d'une âme consacrée à Dieu.

Voyez, je vous prie, jusqu'où je vous conduis, et si d'un côté vous n'avez pas autant de sujet de craindre saintement, que vous en avez de vous réjouir de l'autre.

Puisque vous êtes le domaine de Dieu par votre propre consécration, je vous avertis, Théonée, que vous avez une obligation

rigoureuse de ne plus rien donner à la créature. Que vous allez voir de raisons, et que vous allez découvrir d'infidélités qui vous honneront de la confusion !

Voici un principe qu'on ne peut contester, à savoir, qu'une personne qui n'a aucun droit sur un fonds, ne peut conséquemment faire aucun présent des fruits qu'elle en pourrait cueillir ; parce que ce sont deux droits, dont l'un est nécessairement établi sur l'autre, le droit de donation étant fondé par nécessité sur le droit du fonds.

Souvenez-vous donc bien maintenant que vous n'avez plus aucun droit sur vous-même : je vous l'ai prouvé manifestement, en vous montrant que par votre consécration vous êtes devenu le domaine de Dieu ; parce que vous avez renoncé à tout le droit que vous aviez sur vous, par une cession libre et volontaire, et que vous en avez fait à Dieu un transport si entier, que vous ne vous en êtes absolument rien réservé. De là vient que vous en êtes, pour me servir d'un terme de l'Écriture sainte, la possession sacrée, où tout est si auguste et si divin, que personne n'y peut rien partager avec Dieu. C'est donc une vérité très-constante que vous n'avez plus aucun droit sur vous-même, après être devenu le domaine de Dieu par une volontaire consécration.

1. Si cela est, voici deux conséquences très-considérables que l'en tire. La première est que vous ne pouvez pas donner à la créature la moindre chose, non plus que la plus grande, n'ayant aucun droit de disposer de rien de vous-même, quelque léger et quelque petit qu'il puisse être.

Non, Théonée, vous ne pouvez accorder une simple inclination de votre cœur ; vous ne pouvez vous donner la plus légère occupation, purement pour vous satisfaire ; vous ne pouvez disposer d'un seul entretien comme d'une chose qui vous appartienne ; vous ne pouvez pas même jouir de la simple vue d'un objet agréable, et de soi assez innocent, pour en demeurer là ; parce que tout cela appartient aussi bien au domaine de Dieu que les choses qui pourraient avoir plus de conséquence, comme les feuilles de l'arbre ne sont pas moins de droit au maître que les fruits.

Les actions qui ont plus de conséquence sont comme les fruits de vous-même, sur lesquels on sait bien que Dieu seul a droit, et dont vous ne pourriez disposer sans injustice ; mais celles qui sont comme les feuilles, et moins considérables, ne laissent pas de lui appartenir également, et vous y avez aussi peu de droit que sur les premières.

Voilà, Théonée, jusqu'où doit aller le parfait holocauste de vous-même, que Dieu appelle l'holocauste d'une très-douce odeur; voilà votre grand dépouillement et votre impuissance à disposer de rien, fondée sur ce grand domaine que Dieu a sur vous, à qui vous en avez fait le transport par votre consécration. Dites-lui donc : O adorable et aimable domaine de Dieu sur tout mon être ! qu'il m'est doux de me voir tout détruit, et que je ne voudrais pas pour tous les empires du monde, pouvoir encore disposer d'un seul cheveu de ma tête, et des plus légères actions de ma vie ! chère impuissance, chaînes toutes précieuses, qui laissent à mon Dieu un droit pur et un pouvoir entier de s'approprier uniquement tout ce que je suis.

2. La seconde conséquence que je tire de ce que vous êtes le domaine de Dieu, c'est que vous ne pouvez rien donner à la créature, par vos sorties et par vos épanchemens, sans faire à Dieu un insigne larcin; parce que n'ayant plus de droit sur vous, ne voyez-vous pas que c'est un bien divin que vous ravissez autant de fois que vous disposez de vous en quoi que ce puisse être? Car où sont vos droits, et sur quoi êtes-vous fondé, pour porter la main sur ce sacré domaine? Vous êtes donc un prévaricateur et un voleur du bien de Dieu, quand vous vous partagez à la créature : vous avez cédé tout votre droit en vous consacrant, vous ne pouvez donc en reprendre l'usage qu'injustement; et le faisant, vous ne pouvez attendre que les colères de celui dont vous usurpez la possession.

Mais je vous dirai encore qu'étant le domaine de Dieu, vous n'avez plus aucun droit de rien donner aux créatures; parce que (souffrez, je vous prie, cette pensée) vous n'avez plus même droit, à parler proprement et dans la rigueur, de rien donner à Dieu; la raison en est manifeste, c'est que nous supposons nécessairement que celui qui donne a quelque chose en effet qui puisse être la matière de son présent : or, vous appartenez tout entier à Dieu, Théonée, par la consécration que vous lui avez faite, sans qu'il vous reste rien de vous-même dont vous puissiez disposer; dites-moi donc comment il se peut faire que vous donniez encore quelque chose à Dieu? Si vous ne le pouvez pas, vous voyez bien que c'est un pur attentat de prétendre donner à la créature ce que vous n'avez pas même droit en quelque manière de donner à Dieu.

Non, je vous le répète, vous n'avez plus droit, à le bien prendre, de présenter rien à Dieu; car votre âme ainsi consacrée, dit saint Cyprien, est entre vos mains comme un dépôt,

que vous ne devez avoir soin que de lui rendre fidèlement : mais je vous dirai que ce que j'estime que vous avez à faire simplement dans cet état : 1^o c'est de vous exposer fort nûment devant Dieu, afin qu'il mette en son fonds et qu'il exerce sur son domaine tout ce qu'il lui plaira sans y agir autrement, ni prétendre rien de votre part ; 2^o c'est de penser en vous conservant, que votre grand soin ne doit être que de conserver le bien de Dieu, sans vous regarder comme quelque chose qui vous appartienne et sur quoi vous ayez droit d'action, 3^o c'est de penser encore que l'occupation, qui vraiment vous est propre, est de bien régler et de sanctifier tout l'extérieur, dont Dieu vous laisse particulièrement le soin, pendant qu'il s'emploie à purifier l'intérieur.

§ I.

La seconde obligation que vous avez n'est pas moins grande que la première : je la fonde encore sur la grandeur de votre noblesse, et je dis que parce que votre âme a été faite épouse de Dieu par sa consécration, elle a une obligation très-rigoureuse d'être toute pure ; voici pour vous un emploi bien pressant et un travail bien étrange ; il faut pourtant que vous vous y consumiez, sans pouvoir vous en dispenser.

1. Premièrement, parce qu'entre l'époux et l'épouse, il faut qu'il y ait toujours quelque sorte d'égalité. C'est pourquoi quand quelqu'un cherche l'alliance d'une personne, ou il tâche à en trouver quelqu'une qui lui soit égale, ou bien il l'élève à sa condition, afin qu'elle le soit. Dieu donc acceptant votre âme pour son épouse, et n'y trouvant point d'égalité, il faut nécessairement qu'elle soit élevée à quelque sorte de proportion, afin que cette union puisse subsister.

Or, voyons quelle est la pureté de ce divin époux ? elle surpasse toutes nos intelligences, elle est la source de toute la pureté du paradis, elle est Dieu même. S'il faut donc qu'il se trouve quelque égalité entre cet époux céleste et votre âme, ah ! que ne devez-vous pas devenir ! quelle pureté incomparable doit être la vôtre ! et avec quel soin ne devez-vous pas y travailler ! Comprenez-vous bien cette obligation, qui n'est pas moins grande qu'il est vrai que la pureté de Dieu ne peut souffrir la seule ombre de quelque impureté ? Ou il faut, Théonée, que votre âme soit pure comme Dieu, ou il faut qu'elle soit dégradée de la qualité d'épouse.

2. De plus, concevez encore cette étroite obligation, de ce

que les fautes légères en apparence deviennent grièves dans une épouse. Ne vous flattez pas ici, je vous prie, comme beaucoup d'autres, qui étant consacrés à Dieu, passent facilement pardessus bien des fautes, parce qu'elles ne leur paraissent pas fort criminelles; ils s'égareront, et vous vous égareriez avec eux. Sachez donc que dans une âme qui est l'épouse consacrée d'un Dieu, les fautes les plus communes contractent je ne sais quoi de bien plus criminel.

Et cette grièveté particulière lui vient de son état, car ce caractère qu'elle porte étant un privilège extraordinaire, des infidélités, qui seraient tolérables dans un autre, deviennent en elle insupportables; elle vient encore de la nature de ses fautes, car se retrouvant dans une épouse, elles passent, selon qu'en parlent les pères, pour une espèce d'adultère; elle vient enfin du côté de l'amour de ce divin époux, dont la délicatesse est plus sensiblement blessée d'un cheveu déréglé de son épouse, qu'il ne l'est souvent des grands égaremens des âmes communes.

N'allez donc pas me dire que, dans des âmes qui portent cette éminente qualité, il y a des fautes dont elles ne doivent point tant se tourmenter; ce serait bien vous tromper, comme je ferai voir fort au long dans la maxime suivante. Mais dites que tout y est grand, parce que la nature de leurs fautes suit la nature de leur état.

3. Enfin pouvez-vous douter de l'obligation que vous avez de travailler à une divine pureté? Car vous vous trompez, si vous pensez que Dieu ait élevé votre âme à ce lien d'épouse par une sainte consécration, à cause d'elle-même. Il ne vous a inspiré cette consécration, qu'afin de mettre votre âme en état qu'il y puisse prendre ses délices; il ne trouve point ces dispositions dans des âmes séculières, où il ne rencontre qu'impureté et dont il ne reçoit que des rebuts: c'est pourquoi il appelle de certaines âmes comme il a fait de la vôtre, à cette sainte consécration d'elles-mêmes, et il en exige comme de ses épouses une pureté souveraine, pour y demeurer et pour pouvoir s'y communiquer avec plaisir.

Voyez donc les obligations que vous avez de tenir votre âme toute pure; car si elle ne l'est pas, où voulez-vous qu'il se retire? S'il ne trouve pas une demeure assez pure dans son épouse, où peut-il en espérer parmi des âmes séculières et profanes? et serait-ce là tout ce qu'il pourrait recueillir, pour avoir élevé la vôtre à cette dignité si considérable? Il me semble que cette seule vue d'un Dieu si mal reçu et si maltraité de toutes parts, devrait

vous toucher sensiblement, afin de lui préparer en vous une âme assez pure pour le loger, et pour faire le sujet de ses délices.

Si elle en est donc l'épouse, vous voyez maintenant combien vous êtes étroitement obligé de travailler incessamment à la purifier, si vous n'aimez mieux vous révolter contre tant de raisons, et étouffer vos reproches intérieurs : mais aussi vous avez à craindre (ce qui est terrible) qu'une âme épouse n'ayant pas toute la pureté que Dieu en attend, il ne la punisse par un châtiment contraire, permettant qu'elle s'égare dans toutes les impuretés ; c'est une voie de Dieu tout à fait épouvantable, laquelle se remarque tous les jours dans les conduites de sa justice.

§ II.

Le troisième principe de la grandeur de vos obligations, se prend de ce que votre consécration vous a fait passer dans une espèce d'être divin; ce qui m'oblige à vous dire que parce que votre être est par ce moyen en quelque manière divinisé, l'obligation que vous avez de vous laisser tout animer de l'esprit de Dieu est très-étroite.

Je ne vous demande qu'un regard pour comprendre cette vérité : n'est-il pas vrai que tout être vit de la manière qui est propre de sa nature? parce que les actions suivent nécessairement la nature de leur principe. Si cette maxime ne peut être contestée, vous ne pouvez nier aussi que vous ne deviez vivre en tout uniquement de l'esprit de Dieu, puisque, par la consécration de vous-même, vous êtes devenu quelque chose de divin.

1. D'où je tire cette conséquence, que si Dieu veut vivre dans vous d'une vie, ou ténébreuse, ou délaissée, ou tentée, ou persécutée, ou de quelque autre manière que ce soit, vous devez le laisser vivre et faire selon sa volonté, ne faisant qu'en recevoir simplement toutes les opérations, toutes les conduites et toutes les permissions; car non-seulement vous n'êtes point à vous, mais vous n'êtes plus vous-même, en vertu de la totale consécration que vous avez faite de votre fonds. Pourquoi donc voudriez-vous reprendre cette vie volontaire à laquelle vous avez renoncé?

Pourquoi prétendriez-vous agir dans un être que vous ne devez plus regarder que comme étranger, puisque vous ne devez plus le regarder que comme un être tout transformé en Dieu? C'est pour cela que vous devez souvent vous dire à vous-même, par un retour sur tout votre être : Ce n'est plus moi, mes sens; non, ce n'est plus moi, désabusez vos vues trop grossières et matérielles : ce que vous voyez et ce que vous contemplez est quel-

que chose qui est entré par une sainte consécration dans un état tout divin.

Mais aussi dites-vous à vous-même, Théonée, que ce serait tout ensemble une profanation, une usurpation et une injustice, que de rien faire par quelque autre principe que par l'esprit de Dieu; car l'âme n'a pas plus de droit de donner le mouvement à tout son corps, que ce divin esprit d'être en tout l'âme de vos actions.

C'est pourquoi vous devez recevoir indifféremment toutes les différentes vies qu'il voudra introduire; parce que chacun a droit de vivre chez soi, selon sa volonté et comme il lui plaît. Vous serez trop honoré d'être uniquement animé de la vie d'un Dieu, qu'elle soit douce ou amère, qu'elle soit lumineuse ou ténébreuse, c'est toujours une divine vie, et beaucoup plus excellente que vous n'eussiez osé espérer.

2. J'infère encore, par une même suite, que votre consécration ayant fait de vous un être comme divinisé, vous ne devez plus regarder ce qui s'opère en vous et hors de vous que comme des opérations divines : cela veut dire que vous ne devez plus regarder vos persécutions, vos maladies, vos calomnies, vos tentations, que comme faites à Dieu, et non pas à vous, vous disant à vous-même, lorsque ces choses sembleront tomber sur vous :

Ne vous trompez pas, mon âme, en vous attribuant tout ce qui vous arrive; mais dites plutôt : C'est maintenant mon Dieu qui est tenté, c'est lui qui est malade, c'est lui qui est calomnié, vous n'êtes de vous-même qu'un fonds brut et grossier, pendant que cet esprit divin est souffrant et agissant en vous comme chez soi, et dans son propre fonds ; et il ne l'est pas moins qu'il l'était autrefois dans les premiers chrétiens, sous les persécutions de Saül.

Et moi, Théonée, je vous dirais, lorsque vous seriez dans ces accès : Plaignez donc Jésus plutôt que vous-même; plaignez-le, parce que, n'étant plus rien de vous depuis votre consécration, c'est lui en effet qui souffre; parce que, quand bien même je vous accorderais que vous souffrez, le contre-coup que son amour en ressent surpasse tout le mal que vous pouvez en avoir.

3. J'inférerai enfin cette obligation, si vous voulez; à savoir, que parce que votre consécration vous a donné comme un second être, qui est tout divin, vous devez avoir pour vous en tout temps une profonde vénération, vous contemplant comme une chose tellement transformée en Dieu, qu'il n'y a plus que Dieu que vous deviez y considérer.

Oh! si vous êtes bien pénétré de cette vérité, que d'admirables

effets en réussiront, de recueillement, de respect, d'anéantissement, de pureté ! et de quelle obligation ne vous sentirez-vous point pressé, pour laisser toute la place et toute l'action à Dieu ! Mais afin d'avoir sur ce sujet toutes les pensées que votre dévotion pourrait en attendre, je vous renvoie au premier tome, à la maxime de la consécration de nos êtres, sur la fin du livre second.

§ III.

Dites-moi maintenant, Théonée, qui que vous soyez, épouse consacrée à Jésus, ce que vous pensez de la grandeur de vos obligations, que vous impose la grandeur de votre noblesse, après votre consécration volontaire ? Il ne s'agit plus de votre élévation, dont nous ne sommes point en doute ; mais il est question de voir si vous remplissez vos obligations comme il faut ; si votre grandeur étant d'elle-même si sainte, vos obligations ne sont pas infiniment étroites.

O Dieu ! avouez-le moi, quel terrible examen n'avez-vous pas à faire là-dessus ! Peut-être que la grandeur de votre consécration est l'occasion de vos grands malheurs, et que vous êtes un débiteur extraordinairement criminel, parce que votre élévation a été trop engageante, comme elle était trop sublime. Peut-être eût-il été mieux pour vous de ne vous être jamais consacré avec tant de gloire, que d'y jeter vous-même la honte et l'opprobre par vos infidélités. Mais qu'en est-il après tout ? C'est à vous de vous examiner de près, et je ne doute pas que dans votre fonds vous n'entendiez, ou les terribles arrêts, ou les témoignages favorables de votre conscience.

Quoi qu'il en puisse être, voulant néanmoins pencher toujours aux plus douces pensées, je veux finir par trois mots d'avis, qui pourront vous être fort utiles.

1. Éloignez bien loin de vous tout le créé, et ne lui donnez jamais rien, non plus que vous ne devez pas être assez facile pour en recevoir les douceurs ; parce que votre consécration vous ayant fait le domaine de Dieu, vous ne pouvez jamais avoir de commerce avec la créature, sans une grande injustice.

2. Oh ! je vous conjure, soyez tendrement et délicatement fidèle dans les moindres choses qui pourraient flétrir votre âme ; car étant l'épouse d'un Dieu, elle doit travailler à n'être pas moins pure que lui.

3. Que votre intérieur ne soit plus animé d'autre vie que d'une vie divine : faites-en votre grand soin, modérez pour cela toutes vos activités, arrêtez les mouvemens humains les plus légers ;

parce que votre consécration vous ayant donné un être tout passé en Dieu, vous ne devez non plus retourner à la vie animale. pour le dire ainsi parce que la pureté de Dieu n'est pas capable de s'y abaisser.

MAXIME VI.

Les fautes qui sont petites de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

Ne pensez pas, Théonée, que je veuille ici parler des petites fautes et des péchés véniels, qui sont d'ordinaire la source de tous les grands désordres qui arrivent à l'âme; car ces sortes de fautes sont en effet des fautes de quelque considération; elles sont communes à toutes sortes de personnes, aussi bien à celles qui sont dans les voies communes, qu'à celles qui font une profession particulière de piété : et les preuves qu'on en apporte sont universelles pour toutes les fautes de cette nature.

Les fautes légères, dont je prétends parler, à peine le sont-elles, et elles ne passent pas même pour l'être dans l'opinion du vulgaire; ce sera un petit épanchement, une légèreté, une curiosité, une démonstration un peu naturelle, une joie humaine, une inexactitude à ses règles : je ne veux encore parler de ces légères fautes qu'à l'égard des personnes consacrées à Dieu; car sur ce point Dieu laisse assez les âmes communes à elles-mêmes, n'exigeant pas d'elles tant de sainteté : et les preuves que j'en apporterai ne prouvent nullement pour les petites fautes dont il est ordinairement question; mais elles prouvent uniquement pour les fautes légères et les imperfections qui se trouvent dans une âme consacrée, et qui en deviennent pour cela bien plus criminelles.

Je vous ai montré dans la maxime précédente la grandeur de l'obligation de ces âmes; mais comme pour être obligées d'être entièrement à Dieu, elles n'en comprendraient pas davantage la grièveté des fautes les plus légères, je veux la faire concevoir, afin que si vous êtes consacré à Dieu, vous compreniez la nature de ces imperfections affectées, lesquelles sans doute sont plus considérables qu'il ne peut jamais se concevoir.

Oh! pour Dieu, ne soyez pas du nombre de ceux qui, après s'être consacrés et dévoués, pensent qu'il leur soit libre de donner à leurs sens et à leur humeur tout ce qui ne paraît pas criminel; mais entrez plutôt, je vous prie, dans cette vive appréhension, que les légères fautes qui se rencontrent dans une personne consa-

crée à Dieu, y contractent une grièveté extraordinaire. Hé! que je serai heureux, si je puis bien vous en persuader, et si je puis faire, étant assisté de la grâce, que ces âmes ne craignent pas moins de se souiller de quelque petite imperfection, que les autres de tomber dans le péché mortel; je prends les preuves de cette vérité du côté de la grâce, du côté de Dieu et du côté des conséquences qui en arrivent.

CHAPITRE PREMIER.

Raisons prises du côté de la grâce, pour prouver que les fautes légères de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

§ I.

Je vous déclare donc que vous n'en êtes pas où vous vous êtes peut-être persuadé, ô âme qui êtes consacrée à votre Dieu, si vous croyez pouvoir passer si facilement par-dessus les fautes légères; l'on demande bien de vous une autre délicatesse et une autre pureté; sortez donc de cet aveuglement, pour voir que vos imperfections, qui seraient tolérables dans des âmes du commun, ne sont en vous guère moins coupables que votre état est élevé; et ces derniers mots sont justement le premier principe par où je commence^{rai} mes preuves.

Je veux dire que la pureté de l'âme doit être proportionnée à son état et à son caractère, comme il doit y avoir du rapport et de la convenance entre la matière et la forme: c'est pour cela que des qualités plus ou moins nobles et relevées conviennent aux hiérarchies célestes, selon qu'elles ont un plus haut ou un moindre degré de grandeur et de supériorité: et c'est aussi pour cette même raison que la Sainte-Vierge, faisant un ordre particulier au-dessus de toutes les créatures, a dû avoir une pureté et une sainteté qui eussent de la proportion avec son état.

Or, il est certain qu'entre toutes les voies de grâces qui font les différens états de l'âme, il n'y en a point qui soit si noble et si élevé en grandeur que celui d'une personne qui est consacrée à Dieu; je vous en ai fait voir évidemment la vérité dans la dernière maxime, n'étant rien de sublime et de divin où elle ne soit élevée par sa consécration.

Si ce principe est indubitable, répondez-moi donc, Théonée, si la pureté de votre âme ne doit pas aussi être proportionnée à la sublimité de son état? Cela est évident, me direz-vous; et moi, je vous dis pareillement qu'il n'est pas moins évident qu'une lé-

gère faute et une petite imperfection ôtent la parfaite exactitude de cette pureté. Vous le voyez bien , puisque c'est toujours une tache et une ombre qui en ternit l'éclat ; pourrez-vous donc me dire après cela , qu'une faute et qu'une imperfection qui en obscurcissent la beauté soient quelque chose de si léger ?

C'est encore une vérité qu'ordinairement les âmes qui sont ainsi consacrées à Dieu abondent plus que les autres en lumières et en connaissances , soit que Dieu trouve en elles plus de disposition à recevoir ses illustrations , soit qu'il les éclaire , selon les desseins particuliers qu'il a sur elles , d'une grande sainteté , soit que ses splendeurs éclatent en ces âmes avec bien plus de gloire ; mais de quelque côté que cela provienne , nous voyons par expérience que c'est dans elles que se remarquent davantage ces divines irradiations.

Nous savons d'ailleurs que la grièveté d'une faute suit la grandeur des lumières , parce qu'elle se commet alors avec plus d'opposition à la vérité connue. Je vous demande maintenant à vous-même , Théonée , qui êtes consacré à Dieu , ce que vous pouvez penser de ces fautes , que l'on traite de légères et de petites ? Oseriez-vous me dire que c'est peu de chose ? Je vous mettrai aussitôt devant les yeux l'abondance de vos lumières , qui vous découvrent la nature de vos moindres dérèglemens , et à la vue desquelles rien n'est petit ; et c'est contre ces mêmes lumières que vous les faites délibérément , voulant comme à dessein souiller la grande pureté de votre âme. A votre avis , cette imperfection que vous commettez avec tant de vue , n'en devient-elle pas bien griève ?

§ II.

Mais examinons un peu ceci plus à fond ; de quoi est-il question , Théonée , et quand nous parlons de légères fautes d'une âme consacrée à Dieu , laquelle marche dans les grandes voies ? Il ne s'agit d'ordinaire que de quelque légèreté , ou de quelque sortie un peu épanchée , ou de quelque défaut d'exactitude à faire ses devoirs , ou de quelque vaine joie , à laquelle on ouvre son cœur , ou de quelque curiosité de regards , ou de demandes et de choses pareilles : voilà donc toute la nature des fautes dont nous parlons ; en vérité , c'est trop peu de chose pour ne pas s'en défaire aussitôt.

Considérez néanmoins d'un autre côté que cette âme a une grâce de Dieu toute particulière pour se défendre de ces misères , et que vous l'avez vous-même , Théonée , parce qu'il la donne , suivant le désir qu'il a de votre sanctification ? Or , vous ne pouvez

douter que lui ayant consacré votre âme, il n'en désire une éminente sainteté; vous êtes donc obligé de conclure que pour vous défaire de tous ces défauts, qui vous sont si faciles à surmonter, il vous donne néanmoins une grâce si éminente.

Après quoi, quel est l'esprit qui osera dire que les légères fautes et les imperfections d'une âme consacrée à Dieu, ne contractent pas bien de la grièveté, quand elle s'y laisse aller, lorsque l'assistance de la grâce est si puissante, et la matière de la victoire si petite? cela, je vous l'avoue, ne me semble pas moins criminel qu'il me paraît lâche et honteux.

§ III.

De plus, avez-vous jamais bien considéré quel est le soin particulier que Dieu prend à l'égard d'une âme qui lui est consacrée, et quel est celui qu'il laisse à cette âme, pour en faire son occupation et son principal emploi?

Je vous le dirai, son grand soin est de la conserver comme son précieux héritage, empêchant que ses ennemis n'y entrent par des péchés considérables. C'est pour cela qu'il dit (1) qu'il l'environnera de doubles murailles, pour arrêter les approches de ceux qui voudraient la perdre; ou bien, comme il s'exprime encore ailleurs (2), qu'il mettra une forte haie d'épines autour d'elle, pour l'opposer aux voleurs qui, selon Job (3), l'assiègent incessamment: voilà le grand soin d'un Dieu, pour la conservation de cette portion consacrée, où toutes nos industries seraient trop faibles.

Que laisse donc aussi à Dieu cette âme pour tout son soin? Rien autre chose, sinon qu'elle lui donne ce témoignage de sa fidélité: à savoir, de se défendre des plus légères imperfections, et de réformer tous les petits dérèglemens où la nature pourrait s'épancher: et quelle grâce a-t-elle pour cet emploi? une grâce très-particulière qui surpasse de beaucoup la difficulté de l'occupation.

Ces soins donc étant partagés avec tant d'amour entre l'âme et son Dieu, que peut-on penser, Théonée, d'une personne qui lui est consacrée, laquelle se met peu en peine de se relever d'une vie humaine et naturelle? Ne faut-il pas confesser que ces défauts, qui paraissent légers, deviennent très-coupables, puisque

(1) Is. c. 26.

(2) Matth. 2.

(3) Job. 9.

Dieu se chargeant de ce qu'il y a de plus difficile , lui en laisse si peu à faire par un excès d'indulgence ?

§ IV.

Mais voici un raisonnement que je vous fais , par lequel vous pouvez , si je ne me trompe , entrer parfaitement dans cette vérité ; je veux le porter un peu plus loin , étant d'une conséquence très-particulière.

Vous saurez qu'il y a des choses qui sont fort innocentes dans les autres , et qui néanmoins peuvent devenir défectueuses et contracter la nature du péché dans des âmes consacrées à Dieu ; c'est ce qui me semble bien nettement expliqué par le Saint-Esprit. Le démon , dit-il , est toujours en embûches à l'égard des âmes choisies et consacrées à Dieu pour les souiller de quelques légères taches ; faisant que les choses , qui de leur nature n'ont que de l'innocence , deviennent mauvaises à leur égard.

Mais vous me demanderez comment cela peut se faire ; je vous répons que quoiqu'il soit entièrement libre à ces âmes de faire ou de laisser cent choses bonnes d'elles-mêmes , qui ne sont simplement que pour leur plus grande perfection , toutefois il y en a que Dieu peut exiger d'elles , de telle manière que n'étant point fautes dans les autres , ces âmes deviennent coupables en les commettant ; voici le fondement de cette vérité. Oui , Théonée , vous ferez souvent mal , vous qui êtes consacré à Dieu , ne faisant pas ce que sa grâce vous inspire , qui n'est pourtant que de perfection : et pourquoi ? à cause du grand jour et des grandes lumières dans lesquelles il vous déclare si hautement ses volontés , que ne pouvant y résister sans être manifestement rebelle , vous ne le pouvez aussi sans en devenir criminel.

Cela ne se peut encore , à raison du souverain domaine qu'il a sur vous ; car comme il nous a imposé des choses , sous peine de péché , seulement parce qu'il l'a voulu , il peut aussi en de certaines circonstances exiger de vous une pareille obéissance à sa grâce , sous peine de péché , dans des choses qui seront au reste purement de perfection , vous manifestant en cela ses volontés par de nouvelles illustrations , et par des impressions extraordinairement pressantes.

Et puis , ne peut-il pas vous obliger à une exacte et à une rigoureuse fidélité , dans un tel point de perfection qu'il veut de vous ? Il le peut sans doute , et il vous le déclare par les grandes vues qu'il vous donne. Or , pouvez-vous alors lui être infidèle , et ne pas être coupable ? Non , en sorte que des choses que d'autres

ne feront pas , sans en être pour cela plus criminels , n'étant que des sujets de perfection , deviennent à votre égard une espèce de préceptes , et vous ne pouvez vous en dispenser sans offenser Dieu , et sans vous rendre digne de ses colères.

Si ce que je viens d'avancer est vrai , je dis maintenant avec autant de vérité , que ce qui peut être dans les autres un péché assez léger et commun , Dieu n'en exigeant pas tant de ses âmes communes , devient assurément grief dans celles qui lui sont consacrées , parce que Dieu leur manifeste bien davantage ses volontés sur ce point. Avouez donc , Théonée , que bien des fautes légères de leur nature , ne le sont plus dans ces sortes d'âmes choisies.

§ V.

Oh ! si vous voyiez un séraphin qui , par quelque effet étrangement surprenant , fût capable de quelqu'une de ces fautes que le monde appelle légères , diriez-vous alors qu'elle fût légère en lui ? Non certainement , et en étant saisi d'étonnement , vous la regarderiez comme quelque chose de bien indigne , à cause de son état de lumière et d'amour ; vous n'en devez pas moins dire avec quelque proportion de ces fautes qu'on appelle légères dans des âmes qui appartiennent à Dieu par leur consécration : car y a-t-il rien de petit et de léger dans celle qui est tellement favorisée par-dessus les autres , qui voit si bien ce qu'elle doit à son Dieu , et qui ne peut y contrevenir qu'avec une détermination affectée ?

Oui , Théonée , toute la grâce , dans ces sortes d'âmes et dans la vôtre , forme des plaintes à Dieu , quand vous passez facilement par-dessus ces imperfections ; et cette lumière qui vous montre que tout est grand au service de Dieu , après vous y être consacré , ne peut souffrir sans vous en faire le reproche , que vous traitiez de petit le moindre égarement que vous puissiez faire.

Oui , cette grâce sera votre juge , comme elle est votre admo-niteur , et c'est elle qui vous demande cette profonde soumission de la croire , quand elle vous dit que dans une âme sanctifiée et rendue auguste par sa consécration , une légère tache ne doit plus se regarder que comme une grande difformité ; suivant pour cet effet le conseil de l'Ecclésiastique , qui vous avertit que vous ne souffriez pas la moindre chose qui puisse obscurcir votre gloire ; cette gloire est la grandeur de votre état , et ce qui la peut obscurcir sont les petites fautes où l'infidélité et la paresse vous peuvent faire dégénérer.

Tout cela donc vous oblige à vous observer dans les plus légers égaremens, comme vous le faites pour les plus considérables.

CHAPITRE II.

Raisons prises du côté de Dieu, pour montrer que des fautes légères deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

Si la maxime que j'ai avancée est véritable du côté de la grâce, elle ne l'est pas moins du côté de Dieu, comme nous allons le voir dans ce chapitre, où vous serez encore obligé de conclure que les imperfections et les fautes qui sont légères d'elles-mêmes, changent de nature dans une personne consacrée à Dieu et deviennent coupables.

Une âme déplaît autant à Dieu, quand elle pèche, qu'il a d'amour pour elle, parce que la nature de la déplaisance se prend de la mesure de l'amour : c'est pourquoi nous disons que quand l'amour est petit, l'on ne s'inquiète point tant de voir beaucoup de choses imparfaites dans l'objet pour qui l'on a seulement quelque sorte d'inclination ; mais quand cet amour est grand, il en souffre extrêmement, et il lui déplaît par-dessus tout de remarquer la moindre imperfection dans ce qu'il aime ; cela vient de ce que cette délicatesse croît toujours à proportion de l'amour.

Après cela, pouvez-vous douter, Théonée, que l'amour que Dieu a pour une personne qui lui est consacrée ne soit extrême ? Cela est sans aucun doute, parce que cette âme, en vertu de sa consécration, lui appartient d'une façon qui n'est pas ordinaire, je vous en ai montré la vérité dans la dernière maxime : et n'est-il pas naturel que chacun aime son propre bien plus que tout ce qui ne lui appartient pas ? Ne faut-il donc pas que Dieu ait un excès d'amour pour cette âme qu'il a choisie entre une infinité d'autres, qu'il n'a pas voulu honorer de ce grand privilège de lui être consacrées ? Or, ce choix ne s'est fait que par le mouvement d'un amour spécial, la nature du choix étant l'effet d'un amour de préférence.

De plus, cette âme, par sa consécration, n'a-t-elle pas encore surtout immolé à Dieu sa liberté ? Et le sacrifice de la liberté n'est-il pas la chose du monde qu'il aime le plus ? Voyez maintenant si ce n'est pas une suite bien naturelle de ce que je viens d'avancer, à savoir, que Dieu aimant d'un amour spécial une personne qui lui est consacrée, il ne peut en supporter les plus légères im-

perfections qui lui sont autant désagréables qu'il a d'amour pour elle.

§ I.

Mais n'est-il pas vrai que c'est ordinairement à ces personnes consacrées qu'il départ les excès de ses caresses et de ses dons , ne les honorant pas moins de ses privautés qu'il les comble de ses richesses ; parce qu'il ne veut pas se laisser vaincre en libéralité , et que voyant qu'elles se sont dépouillées de tout pour se donner à lui , il les remplit à proportion qu'elles se sont vidées.

Or, vous devez être convaincu de cette vérité , Théonée , que Dieu , par un trait de sa justice , attend de ces personnes une extrême pureté qui corresponde à la douceur et à la grandeur de ses communications ; et n'est-il pas évident que ces petits défauts et ces imperfections répugnent tout-à-fait à cette exacte pureté et deviennent par conséquent plus coupables , se rencontrant dans de semblables personnes , avec tous les avantages dont la grâce les a prévenues ?

Une âme qui reçoit le privilège de ces faveurs par sa consécration , doit être , selon cette parole de la sagesse , un miroir sans tache de la majesté de Dieu. Cette auguste majesté est incapable d'aucune tache ; l'âme donc qui lui est consacrée et qui est comblée de ses biens et de ses faveurs en étant le miroir , il faut qu'elle porte la pure représentation de son objet et qu'elle soit sans tache , comme la majesté de Dieu : oh ! quelle obligation et quel honneur tout ensemble ! Et après cela l'on dira qu'une imperfection est légère , qui ternit ce miroir de la Divinité ?

§ I.

Et puisque nous parlons de ces divines faveurs , combien pensez-vous , Théonée , qu'une âme coûte à Dieu avant que de lui être consacrée ? Combien il y épuise de grâces ? combien elle lui vaut de poursuites ? Combien il en reçoit de rebuts et de mépris ? Car , comme vous savez par votre expérience , il n'est pas croyable jusqu'où vont les démarches de Dieu , avant qu'il en obtienne ce qu'il prétend : mais aussi tirez-en cette conséquence nécessaire , que cette âme lui ayant tant coûté , il lui est infiniment désagréable d'y remarquer les plus légères imperfections.

Car vous-même n'auriez-vous pas bien de la peine à supporter quelque chose qui vous déplairait dans une personne qui vous aurait toutes les obligations ? Vous l'auriez assurément , parce qu'elle vous devrait tout ce qu'elle est ; vos bienfaits à son égard

vous reviendraient incessamment dans l'esprit , et vous y verriez une lâche ingratitude : n'est-ce pas où en est Dieu à l'égard d'une âme qui lui est consacrée, après laquelle il consume tant de peines et de grâces , et qui néanmoins s'oublie elle-même par les imperfections et les fautes où l'emporte son infidélité.

Il voit que cette âme tout entière et que toutes ses actions lui sont dues , sans qu'elle en puisse rien divertir ; il rappelle tout ce qu'il lui a fait de bien et tout ce qu'il en a souffert ; il y remarque ensuite un esprit extrêmement ingrat , en ce qu'elle se dérobe à lui par des épanchemens humains et par des libertés qui sont indignes d'une épouse. N'est-ce pas là ce qui doit vous faire concevoir que ces sortes de fautes qu'elle commet et qu'on appelle légères , ont beaucoup plus de grièveté qu'on ne se l'imagine ?

Ce n'est qu'un regard , il est vrai , ce n'est qu'un cheveu , je le confesse ; mais pourtant ce regard et ce cheveu étant dérégles , blessent le cœur de ce divin époux , comme il en fait lui-même ses plaintes ; et pouvant souffrir avec assez de patience tous les outrages du reste des hommes , il ne peut souffrir sans se plaindre les plus légers dérèglements dans une âme qui lui est consacrée , et qui est le prix de son travail et de son amour.

§ III.

Mais voici un autre grand principe sur lequel je fonde cette vérité , à savoir que les âmes consacrées entrent , après cette consécration , dans une sainte obligation de n'être plus animés que du Saint-Esprit. Cela ne doit pas vous surprendre , si vous considérez qu'en se consacrant elles se sont tellement dévouées à Dieu , que cela s'est fait par le renoncement de leur propre esprit , pour n'en avoir plus aucun usage ; de sorte que le dépouillement de leur esprit propre leur laisse comme une nécessité de n'être animées que de l'esprit de Dieu.

Cette consécration leur a encore ôté tout droit d'user jamais de leur esprit ; elles n'en peuvent user non plus que d'une chose dont elles ont fait cession ; et elles ne le doivent pas , leur esprit ayant été la source de tous leurs désordres , si bien que c'est à celui de Dieu de les animer , puisqu'il est entré dans tous leurs droits.

Ajoutez que cet esprit divin n'a point d'autre lieu qui fasse proprement le lieu de son empire , que ces âmes qui lui sont consacrées : et comment cela ? parce que partout ailleurs où il n'est point reçu dans les consciences quand il y frappe , où l'on en étouffe tous les mouvemens quand il y parle , où il n'y trouve que des révoltes quand il veut les assujétir à ses inspirations ; il n'y a

que ces âmes dévouées où d'ordinaire sa voix soit écoutée et où son empire soit reçu avec soumission.

Or, il est constant, Théonée (remarquez-le bien), qu'il n'est rien qui arrête le cours des mouvemens de ce divin esprit, dans des âmes qui en sont les épouses, comme ces saillies humaines et naturelles, et ces petits dérèglemens que le vulgaire ne comprend seulement pas. Je vous demande donc comment vous appellerez ces imperfections qui s'opposent en elles à la conduite du Saint-Esprit, et si vous pouvez les nommer légères, puisqu'elles sont capables d'empêcher un effet si divin.

§ IV.

Si nous voulons maintenant prendre la chose du côté des des-seins que Dieu a sur ces personnes qui lui sont consacrées, je vous dirai que les appelant à cet état, et vous y appelant vous-même, ç'a été pour faire de vous ses délices, et pour être seul dans la pure et la douce jouissance de votre cœur, puisque, comme je vous l'ai montré dans la maxime précédente, il ne peut venir jusque là avec des âmes séculières. Si vous ne pouvez douter de cette vérité, vous ne pouvez non plus douter de cette autre, que des imperfections et de légers défauts trop volontaires apportent absolument un obstacle à la perfection de ces divines délices et ruinent la fin que Dieu s'était proposée lorsque vous lui avez fait la consécration de vous-même : voulez-vous le voir ?

C'est que les délices que Dieu prend dans une âme ne sont parfaites que quand l'âme en tout lui est agréable ; quand il ne s'y trouve rien qui soit contraire à ses divines inclinations, quand il reçoit de sa part un mutuel amour, lequel répond, selon sa capacité, à toute la pureté du sien. Là-dessus, considérez, je vous prie, que votre âme ne peut lui être agréable en toute manière, pendant que vous vous laisserez aller à quelques épanchemens de vos sens, à quelques sorties trop humaines de votre cœur, à quelques vaines curiosités, à quelque joie trop sensible ; parce que cette voie est impure et que ces misères de votre âme, quelque légères que vous les fassiez, font toujours qu'elle ne lui est pas entièrement agréable, et que les délices qu'il prétend sont bien diminuées par ces dérèglemens qu'il y remarque.

Dieu n'y peut encore prendre ses délices parfaitement, parce que toutes ces imperfections trop grossières et coupables altèrent beaucoup l'amour de votre cœur et empêchent le sien, par cette contrariété, de vous faire ses communications familières.

Et puis, ces imperfections commises avec trop de légèreté ou

d'affection, prouvent bien encore que le plaisir qu'il pourrait prendre avec votre âme serait toujours fort imparfait, parce qu'il montre assez que vous n'avez pas un amour qui corresponde au sien, puisqu'il est diverti et arrêté par des choses si basses. Je vous laisse maintenant à former le jugement, si l'on ne doit pas dire qu'il y a bien de la grièveté dans les défauts que l'on veut faire passer pour innocens, puisqu'ils troublent les délices que Dieu veut prendre avec votre âme?

§ V.

Pour conclure ces preuves, je vous dirai que Dieu a encore une autre fin à l'égard de ces personnes consacrées, qui sont des desseins d'une perfection fort élevée; réfléchissez, Théonée, sur ce que je dis : oui, je vous le répète, Dieu vous ayant donné le mouvement de vous consacrer à lui, il a conçu en même temps le dessein de vous conduire à une éminente perfection.

Car nous jugeons quelle doit être l'élévation d'un édifice, avant qu'elle paraisse, par la profondeur des fondemens que nous en voyons : or, la consécration que vous avez faite à Dieu de votre âme, ne sont-ce pas les fondemens de la perfection où elle a été destinée? Et ne sont-ce pas là des fondemens très-profonds, dans lesquels tout votre être a été comme abîmé par cette consécration?

Cela est constant; mais c'est aussi une vérité qui n'est pas moins constante que les épanchemens trop humains de vos sens, de votre cœur ou de votre esprit, combattent tous ces grands desseins de Dieu, soit en les ruinant, soit en les retardant; car cette imperfection et ce défaut que vous estimez léger, est toujours un petit lien qui retient le vol de votre âme, il est un poids qui l'abaisse toujours un peu; il empêche que Dieu seul ne règne en vous, puisqu'il y demeure avec lui, et il ne laisse pas de causer quelque froideur dans l'amour de Dieu, qui en voit ses desseins arrêtés.

Enfin l'âme en est souillée; hélas! ne s'en plaint-elle pas, s'en prenant à l'infidélité de ses sens qui la trahissent par leurs épanchemens? Ces mauvais gardiens, dit-elle dans le Cantique, qui devraient garder les murailles, fermant les avenues, se sont jetés au dehors, et me blessant ainsi par l'ouverture qu'ils y ont faite, m'ont enlevé mon manteau, qui était la récollection dont je me défendais contre mes ennemis.

Dites-moi maintenant si, après tant de preuves convaincantes, il est possible de douter que des manières d'agir humaines et naturelles, que cette vie commode aux sens, que ces défauts

assez innocens et légers en apparence ne soient pas devant Dieu beaucoup plus griefs dans une âme qui lui est consacrée, que l'immortification n'a coutume de nous le persuader.

CHAPITRE III.

Raisons tirées des conséquences, pour montrer que des fautes légères de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.

Quelques preuves que j'aie pu vous apporter jusqu'ici pour vous faire voir que les petites fautes dans une âme qui est consacrée à Dieu, et les imperfections trop humaines où l'emporte son immortification, deviennent en elle fort grièves; je pense néanmoins que vous en serez encore mieux persuadé par les tristes conséquences que l'expérience nous en apprend.

Prenez donc garde, ô âme, épouse de Dieu, et élevée dans l'abondance de ses faveurs; et vous-même, prenez-y garde, Théonée, qui êtes celui à qui je me propose d'adresser ce discours, et me répondez.

Après que vous êtes sorti de vous-même par vos sens avec quelque légèreté et que votre cœur s'est porté, par quelque manière trop sensible ou par quelque amour de vous-même, à trop rechercher vos aises, n'est-il pas vrai que votre conscience en a senti des remords inquiétans, quoique l'égarement ne fût pas en soi bien criminel, et que vous avez toujours été poursuivi de ce reproche, que pour une âme si favorisée ces bassesses étaient indignes et bien éloignées de la vie que vous deviez mener?

Ne vous êtes-vous pas trouvé dans de certains éloignemens de Dieu, dont se plaint l'époux dans les Cantiques, lorsqu'il dit qu'une légère infidélité de l'âme l'a fait sortir de son cœur, ne pouvant plus le trouver dans vos oraisons, quelques recherches et quelques gémissemens que vous ayez pu faire, mais ne rencontrant qu'une triste solitude de votre conscience, où il se montrait auparavant avec tant de facilité et d'amour?

Et n'en avez-vous pas même éprouvé de certaines froideurs et des dédains par lesquels il vous faisait ressentir que sa délicatesse ne pouvait supporter que vous vous tournassiez vers la créature; et néanmoins vous savez que ces reproches intérieurs vous ont fait connaître que ce n'ont été là simplement que les suites de quelques fautes que toute personne pourrait appeler fort légères.

En vérité, je vous demande sur cela ce que vous en devez inférer et si vous ne devez pas passer bien au-delà de ce qui en

paraît et de ce qu'on en peut juger communément, puisque les imperfections et les négligences d'une personne consacrée à Dieu ont devant lui une tout autre grièveté qu'on ne pense. Ah ! que la conscience , touchée des mouvemens de la grâce , juge bien autrement que ne fait l'esprit humain ! et c'est où je renvoie tous ceux qui pourront douter de cette vérité.

§ I.

Je vais encore plus loin : avouez , Théonée , si , après ces légères fautes vous n'avez pas expérimenté ce qui est bien plus considérable ; à savoir : 1° des soustractions de grâces , ne vous sentant plus élevé dans vos opérations , mais abandonné à vos propres efforts ; 2° je ne sais quoi de languissant et de glacé à faire tous vos devoirs , n'y sentant plus cet esprit de ferveur qui avait coutume d'y donner l'ardeur et le feu ; 3° une facilité bien moindre à vous recueillir en vous-même , d'où vous vous êtes vu comme banni , et où vous aviez coutume d'entrer aussi aisément que l'a une personne d'entrer dans le logis qui lui appartient ; 4° un rebut si étrange de l'oraison , que bien loin d'y courir comme à votre repos , vous n'y alliez plus que comme à un lieu de travail.

Ce so à autant de témoignages que Dieu était fâché contre vous , le faisant voir par toutes ces voies , à cause des imperfections volontaires et trop affectées où votre infidélité vous avait égaré : me pourriez-vous donc dire maintenant qu'elles ne soient pas grièves et bien coupables ? J'en appelle à votre propre conscience , répondez : oseriez-vous encore , après des effets intérieurs si rigoureux , maintenir que ces sortes de fautes dans une personne consacrée à Dieu puissent être légères ? Le pense qui voudra ; pour moi , je ne croirai jamais que vous soyez capable d'un si bas sentiment.

§ II.

Mais voici , après tout , bien d'autres marques de la grièveté de ces défauts , où une âme consacrée à Dieu se laisse emporter avec lâcheté : ce sont de grandes chutes où Dieu permet qu'elle tombe déplorablement ; j'en parle assez au long au second tome , dans la maxime de la chute des grandes âmes , livre troisième.

Dieu en use ainsi : 1° soit que la jalousie de son amour veuille se venger , par ces terribles châtimens , d'une âme qui lui a tant coûté avant que de la posséder , qui néanmoins se reprend encore de temps en temps par de petites légèretés ; 2° soit qu'il

le fasse afin que l'âme se retire avec horreur de ces épanchemens humains qu'elle voit être suivis de punitions si étonnantes, et qu'elle s'en défasse après avec plus de circonspection et de crainte; 3^o soit qu'il veuille par là lui faire comprendre qu'elle s'est aveuglément égarée, et la faire rentrer dans les grands desseins qu'il avait sur elle, dont elle s'était éloignée avec autant de lâcheté que d'infidélité; 4^o soit qu'il prétende par ce moyen qu'elle connaisse ce que c'est que Dieu, et qu'elle apprenne combien il est terrible à une âme qui en est devenue l'héritage par sa consécration, de lui déplaire dans beaucoup de petites libertés dont elle veut satisfaire son immortification.

Permission funeste et épouvantable! Ah! que vous êtes une effroyable voix à ces âmes, pour leur dire jusqu'où va la grièveté et le poids de leurs imperfections et de leurs recherches naturelles depuis qu'elles ont été consacrées à Dieu. Oh! qui ne tremblera quand il s'oublie un peu par quelque sortie de lui-même! et combien en est-il qui prouvent à leurs dépens et par leurs désastres ce que leur a valu, après s'être consacrés, de s'être satisfaits humainement comme les autres en bien des choses qui semblaient être innocentes? Dieu souffre que les autres se contentent dans une vie naturelle; mais pour vous, vous ne le ferez point que vous n'en sentiez la vengeance.

§ III.

Je finis ce discours par un dernier raisonnement que je tire de saint Pierre (1). Il dit que le jugement commencera par la maison de Dieu, c'est-à-dire par les personnes de la plus grande piété que l'on doit dire être proprement de sa maison, étant consacrées à son service: de sorte que ceux qui éprouveront les premiers la sévérité de ce jugement seront les âmes qui ont été les plus favorisées de Dieu, en ayant été les épouses. C'est jusque dans le fond de leurs consciences qu'il portera le flambeau pour y découvrir les fautes les plus cachées, n'étant pas dit (2) qu'il fera une recherche si exacte et si rigoureuse à l'égard de celles qui sont du commun des hommes.

Et sur quelle mesure fera-t-il cet examen et ce jugement? Il le fera selon la grandeur de son amour et de ses faveurs, c'est-à-dire qu'il examinera leurs plus légères fautes dans toute la rigueur. Où je vous prie, Théonée, de faire réflexion sur deux choses,

(1) 1, c. 4.

(2) Soph. 4.

que ce n'est pas sans grande raison que j'ai avancé qu'il fera l'examen de leurs fautes les plus légères et qu'il usera d'une extrême rigueur.

J'infère que la rigueur en sera grande, parce que Dieu commencera son jugement par ces âmes, les affaires qui sont examinées les premières ayant coutume de l'être le plus sévèrement, comme étant les plus difficiles et essuyant les premières rigueurs du juge. J'infère aussi que cette sévérité s'exercera sur les imperfections et sur les petits défauts de ces personnes consacrées : voyez-en la raison.

C'est que d'ordinaire, ce sont des âmes dont la vie est éloignée des grands péchés, ayant au reste les inclinations tournées à tout ce qui est de piété. Ce ne seront donc point leurs grands péchés qui feront la matière de ce rigoureux jugement : néanmoins, puisque d'ailleurs elles doivent toutes les premières en ressentir la rigueur, n'est-ce pas une chose manifeste que ce seront leurs imperfections et leurs fautes les plus légères qui seront abandonnées à sa sévérité ?

Et puis, vous me direz que les fautes et les imperfections affectées de ces épouses ne sont pas graves ? Vous êtes obligé de le confesser avec moi et d'en tirer cette conséquence, puisqu'elles doivent passer les premières par un si sévère jugement.

§ IV.

O Théonée ! que nous sert d'avoir fait à Dieu une si auguste consécration de nous-mêmes, si nous n'avons une incroyable délicatesse pour l'ombre de l'imperfection ? Hélas ! ce n'est point à nous de prendre jamais part à la douceur des sens, ni à aucune manière d'agir qui soit humaine : nous devons être tendres, pour ne pas blesser d'un seul regard les yeux jaloux de notre Dieu. Il ne sort pas une simple respiration de notre poitrine qui ne doive être sainte, et nous devons toujours nous souvenir que le fond de notre être consacré est un fonds dont les moindres productions sont criminelles, si elles se tournent à contenter purement nos inclinations ; parce que tout ce que nous sommes n'appartenant plus qu'à Dieu en vertu de notre consécration, les moindres mouvemens en sont réservés à un jugement très-sévère.

Laissons dire les autres comme il leur plaira, à qui Dieu n'a pas fait l'honneur d'en être les victimes consacrées par les liens les plus étroits, par une profession déclarée, par des dons et des faveurs insignes ; ils ne se gênent pas tellement des petites fautes,

et veulent jouir à leur gré de ce que le cœur, les sens et la vie un peu libre peuvent goûter.

Mais pour nous, mon cher Théonée, retranchons-nous à nous défendre d'une légère imperfection comme d'un péché considérable ; et, pour me servir à ce propos de la pensée de Tertullien, ayons honte, et rougissons de nous voir arrêtés dans les voies de la vertu par les actions basses d'une vie naturelle et par de légères et faibles satisfactions des sens, après avoir remporté tant de glorieuses victoires dans les plus rudes tentations.

MAXIME VII.

L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie, sa demeure que dans une âme humble, et son entretien qu'avec une âme simple.

Comme tous les mystères de notre religion ont été comme consommés par la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, nous pouvons dire aussi que la consommation des voies de l'intérieur consiste à recevoir en soi l'esprit de Dieu, à en conserver la possession après l'avoir reçu, et à en avoir la douce jouissance en le possédant ; car la fin de la vie intérieure est de faire en nous un nouvel être par un nouvel esprit, comme nous voyons que le corps fait avec l'âme un être nouveau : mais comme pour cet effet il faut que le corps soit préparé par les organes pour recevoir l'âme, que l'âme y demeure par l'union qu'elle contracte, et qu'ensuite elle y fasse toutes ses fonctions, de même il importe de savoir ce qui est capable de faire en nous l'entrée de cet esprit divin, d'y établir sa demeure, et de nous en procurer la possession et la jouissance.

C'est là, Théonée, où aspirent tous nos travaux et tous nos vœux, à ruiner notre esprit pour nous remplir de l'esprit de Dieu. Mais, hélas ! d'ordinaire que l'on se prend mal pour l'introduire, qu'il y demeure peu après y avoir été reçu, et s'il n'en sort pas, que l'on sait peu en jouir et s'entretenir avec lui ! C'est ce que je veux tâcher ici de vous apprendre, afin que vous ne soyez pas privé de la présence et de la douceur du premier de tous les biens ; et pour cela je vous dirai que la récollection de l'âme lui donne entrée, que son humilité en établit la demeure, et que sa simplicité en attire les privautés et les caresses.

O esprit de Dieu, esprit d'amour, daignez donner à mon cœur un peu de votre chaleur, afin que j'en puisse inspirer quelque

chose dans le cœur de ceux qui liront cet ouvrage, et qu'ils apprennent tellement à s'y abandonner, qu'ils en soient des victimes aussi bien consumées qu'animées. Tout le monde vous veut et vous invoque, Esprit-Saint, tout le monde aspire à goûter vos douceurs; et vous êtes si bon, que vous ne vous refusez à personne quand on sait vous préparer une demeure. Vous avez une extrême joie, ô esprit tout d'amour, quand vous avez pu réussir dans la conquête d'une âme: mais, hélas! ou vous n'en approchez guère, en étant empêché par nos épanchemens; ou vous n'y demeurez pas long-temps, en étant banni par notre orgueil; ou vous n'y prenez presque point vos plaisirs, en étant retenu par notre sagesse mondaine et charnelle.

CHAPITRE PREMIER.

{L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie.

Je vous ai montré, Théonée, au premier tome des maximes, livre 2, combien la récollection est nécessaire par des raisons prises du côté de l'oraison, de la mortification et de la connaissance de nous-mêmes; que si elle vous a paru telle pour des considérations si importantes, elle vous doit encore paraître infiniment plus pressante pour le sujet que je vous présente, où il s'agit d'ouvrir les portes de votre cœur et de votre âme à l'esprit de Dieu, et de ne point tant le faire attendre quand il y frappe. Hélas! Théonée, que nous le faisons languir, infidèles que nous sommes, tout lui étant uniquement fermé pendant que nous l'ouvrons indifféremment aux créatures!

Persuadez-vous donc que jamais l'esprit de Dieu n'entrera dans vous, pour en être le souverain, que vous ne lui en prépariez l'entrée par une continuelle récollection; car cet esprit divin n'entre jamais où est le bruit et le trouble, n'étant rien qui l'éloigne tant de nous que cette disposition; et pourquoi? parce qu'il est lui-même un esprit calme et paisible qui porte toujours dans l'âme le silence et la paix. Il y porte le silence, car il n'y parle le plus ordinairement que par les embrassemens, par les douceurs et par les suaves impressions qu'il forme au fond de sa substance; et s'il y parle quelquefois, ce n'est que par des gémissemens ou par quelque simple parole qu'il fait couler dans le secret de la conscience, mais qui porte plus de sens et plus d'effet que ne font les plus éloquens discours.

Il porte encore la paix dans l'âme; car il s'y écoule, dit

saie (1), comme un fleuve pacifique, dont elle est heureusement toute noyée; et il y produit cette paisible disposition, soit en s'appliquant lui-même à toutes ses puissances, soit en répandant un certain doux tempérament sur toutes ses passions. Il le fait, dit Origène (2), à la façon d'un habile joueur de luth, qui insinue je ne sais quoi de doux et de paisible dans les sens, par la douceur de son instrument; pareillement, ce divin esprit par la douceur de sa grâce pacifie les passions et les réduit à un accord très-harmonieux.

C'est pourquoi, avant que d'entrer dans l'âme, il veut la trouver dans le silence, parce que sa voix est si modeste, elle est si basse et si délicate, que le moindre bruit empêcherait qu'elle ne fut entendue; puisque, selon saint Grégoire (3), elle se voit plutôt qu'elle ne s'entend, parce qu'elle s'insinue sans aucun bruit de paroles, et que, bannissant les ténèbres, elle porte les illustrations dans l'entendement.

Il veut encore la trouver dans la paix pour y faire son entrée, parce que l'obscurité n'est pas moins compatible avec la lumière, que le trouble d'une âme avec ce divin esprit, puisque, selon l'Écriture (4), c'est dans la paix qu'il met les délices de sa demeure : aussi la disposition pacifique de cette âme est l'attrait qui fait pencher vers elle cet Esprit-Saint et qui lui en ouvre toutes les portes, afin qu'il y entre lui-même comme un pacifique Salomon.

Avouons, Théonée, que ceux-là sont bien trompés, qui pensent attirer en eux ce cher et divin hôte, par le bruit de leurs soupirs et de leurs actes et par un empressement inquiétant des'en voir remplies. Oh ! je les prie de tout mon cœur d'apprendre bien à se taire et à se désoccuper de tout empressement, et d'avoir pour leur soin principal de s'accommoder à la délicatesse de sa voix et à la nature paisible de ses opérations.

Il est donc constant que le silence et la paix de l'âme sont la préparation naturelle à son entrée : or, je désire bien maintenant que vous sachiez que c'est uniquement la récollection qui met l'âme dans cette paix et dans ce silence ; car n'est-ce pas elle qui la retire de tous les bruits extérieurs, et qui la dégage même de la multiplicité des opérations intérieures, pour la conduire jusqu'à la solitude de l'esprit ? N'est-ce pas elle qui rabat inces-

(1) Cap. 66.

(2) In Cant.

(3) In Job.

(4) Ps. 75.

samment tout ce qui veut s'élever dans la conscience avec quelque émotion? Car elle n'a point de plus grand exercice tout le jour, que d'en régler et d'en adoucir les mouvemens; n'est-ce donc pas la récollection, sans laquelle l'esprit de Dieu ne peut entrer dans une âme?

§ I.

Elle y est encore absolument nécessaire; parce que cet esprit divin y fait son entrée par un écoulement si doux et d'une manière si insensible, que l'âme qui n'est point recueillie ne peut l'apercevoir. Il n'y vient pas d'ordinaire comme un vent impétueux, quoiqu'il l'ait fait autrefois dans le cénacle sur les apôtres, qui avaient besoin, étant encore grossiers, de quelque signe visible qui donnât plus de confirmation et plus d'éclat à cette communication merveilleuse; mais il s'insinue dans l'âme, pour me servir de la pensée et des termes du troisième livre des rois comme le sifflement d'un doux zéphyr. Je trouve néanmoins cette entrée insensible encore mieux expliquée par un prophète (1); il dit que cet Esprit-Saint fait son entrée dans l'âme de la même manière que l'aurore naissante s'élève peu à peu sur l'horizon, et qu'il y vient comme une douce pluie, qui tombe imperceptiblement, et qui pénètre le sein de la terre.

Or, s'il est vrai que son entrée se fasse d'un manière si peu sensible, remarquez qu'il n'y a que la récollection qui puisse la favoriser; car c'est elle dont l'exacte attention découvre les plus imperceptibles opérations qui se passent dans l'âme; et n'est-il pas à propos que par cette découverte qu'elle en fait, apercevant les écoulemens de ce divin esprit, elle porte l'âme à se préparer pour le recevoir, par le profond respect qu'elle lui inspire? Autrement étant surprise par l'imperceptible insinuation de son entrée, elle le recevrait peut-être avec irrévérence, bien loin de le faire avec toute la vénération qui lui est due.

§ II.

Mais persuadez-vous bien, Théonée, que sans la récollection l'esprit divin n'entrera jamais dans votre âme: parce que son dessein est de la trouver toujours seule, et il n'en peut souffrir les approches, non plus que la demeure et l'entretien, quand il la trouve déjà occupée de quelque compagnie. C'est pour cela qu'il veut, ou qu'elle soit extérieurement séparée de tout com-

(1) Osée, 6.

orce ; ou qu'elle ait un dégagement intérieur, comme s'il n'était
ent de créature pour elle ; ou qu'elle soit toute solitaire en elle-
me, par une occupation secrète, qui la retire tellement en soi,
elle en perde quasi l'usage de tous les objets des sens.

O esprit d'amour, qui ne consentira volontiers à une générale
aration de tout pour vous trouver seul ? Est-il rien dont la
mpagnie doive arrêter mon âme pour un moment, lorsque
us l'attendez dans la solitude ? Car, ô le moment précieux ! au-
el elle pourra se réjouir comme votre épouse, d'avoir trouvé
il celui que son amour désire, sans que rien puisse la retirer
in si doux entretien, non plus que de sa retraite.

Il est bien juste, Théonée, que cet esprit sacré trouve notre
e seule, avant que d'y faire entrée ; car pourquoi voudrait-on
donner un second, lui à qui rien ne peut être comparé ? Pour-
oi voudrait-on partager une si petite possession, puisque tou-
les âmes et tous les cœurs ne sont qu'un point à son égard ?
sait-on pas que les yeux sont délicats et qu'ils ne peuvent sup-
rter aucun rival ? Ne sait-on pas encore que la pureté de son
our a des secrets et des privautés que l'âme n'est capable de
evoir que lorsqu'elle est seule en sa compagnie ? Mais que peut
re un troisième, sinon de troubler ce divin commerce ? Et puis,
me ne serait-elle pas indigne de recevoir la visite de cet esprit
amour, si elle ne se défaisait pas absolument de tout ?

Si ce que je viens de dire est véritable, oh ! que la récollection
t précieuse et nécessaire, puisque c'est elle seule qui peut nous
être dans cette heureuse solitude ! Tous les sens veulent inces-
amment se répandre au dehors, mais c'est elle qui les ferme à
s les objets et qui les tient au milieu des choses, sans en avoir
esque l'usage, ou sans s'y appliquer. L'inclination nous porte
parler et à voir, mais c'est son emploi de n'emprisonner pas
oins une personne dans sa chambre que dans sa conscience : le
ur jusque dans la retraite la plus profonde a ses saillies conti-
elles pour courir et voler de toutes parts par ses mouvemens
réglés ; mais il trouve dans la récollection, dit saint Augustin,
me une barrière qui arrête son vol et qui l'oblige de rester
ul en son fonds pour y goûter les douceurs de son Dieu.

Oh ! donc, chère et aimable récollection qui, rendant l'âme
pable de cette divine solitude, la dispose aussi aux approches de cet
prit-Saint ! O porte dorée ! par où il entre en triomphe dans
me, sans autre compagnie que lui-même ! O fonds riche et
écieux de récollection ! où se voit naître le trésor de cet adorable
prit !

§ III.

Enfin, vous comprendrez la nécessité absolue de la récollection pour donner entrée en vous à l'esprit de Dieu, par cette vérité très-constante, à savoir, qu'il n'entre dans l'âme que quand toutes les avenues en sont fermées. Il le fait d'une manière tout opposée à celle des objets créés; car il faut que les sens soient ouverts, afin que les objets puissent entrer; les yeux doivent l'être pour donner entrée à tout ce qui est visible: les oreilles doivent l'être pour recevoir le son, la voix et la parole, et le reste des sens doit ainsi s'ouvrir pour faire passage à leurs objets.

Mais cet Esprit-Saint veut tout le contraire; car il est nécessaire que les sens soient fermés pour favoriser cette entrée. Nous avons une belle figure de cette manière d'opérer dans les Actes des apôtres, où il est dit que Notre-Seigneur entra, les portes étant fermées, dans le lieu où ils étaient, en attendant la venue du Saint-Esprit; c'est ce que ce même esprit désire pour faciliter son entrée dans les consciences; à savoir, que tous les dehors en soient bien fermés. Il prétend, par ce moyen, que les images des choses créées n'entrent point dans l'âme avant lui; il prétend que la place en soit mieux purifiée, n'y étant rien entré d'impur; il veut par là montrer son pouvoir, en ce qu'il n'a pas besoin, comme les créatures, que les portes lui soient ouvertes pour entrer; il prétend encore par cette voie montrer à l'âme que c'est lui en vérité, n'étant point entré à la faveur des espèces, ni d'aucun objet extérieur.

Or, je vous demande ce qui ferme ainsi toutes les portes des sens, sinon la récollection? Car n'est-ce pas elle qui fait que l'âme toute repliée en elle-même et retirée dans son fond le plus intime, y attend la venue et l'infusion de son esprit d'amour? Et pour n'en pas être interrompue par l'entrée des objets créés, elle se ferme toute aux créatures, soit par l'éloignement des conversations, soit par la mort continuelle de ses sens, contribuant ainsi par son occupation et par son industrie à donner une entrée libre, pleine et victorieuse à l'esprit de Dieu.

Qui ne désirera donc maintenant cet esprit de recueillement, et qui pourra s'en dispenser? Dites plutôt: Oh! que je sois éternellement enseveli et emprisonné dans mon intérieur pour préparer les voies à cet esprit adorable! Très-précieuse et féconde récollection, qui lui ouvrez le chemin pour entrer en son domaine, oh! que volontiers je me perds dans votre sein, où je puis attendre assurément la venue de ce bien divin, sans que mon attente en

ait trompée, parce que vous lui êtes un attrait particulier, et ne vous en ôtez si bien les obstacles. Puisque vous me valez l'inspiration de l'esprit d'un Dieu, hélas ! ne serais-je pas bien malheureux de ne pas chérir votre sainte captivité, vu que vous faites bien par vos préparations, qu'il me vient rendre visite jusque dans la solitude de ma conscience pour m'y tenir une fidèle compagnie.

Demeurons-y, mon cher Théonée, oh ! demeurons-y donc, car malheur à l'âme qui, pour se satisfaire dans l'épanchement de ses sens, aime mieux ne pas un peu se contraindre dans le recueillement et perdre la communication de l'esprit de Dieu, que de perdre celle des créatures !

CHAPITRE II.

La demeure de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme humble.

Il y en a bien en qui cet esprit divin entre, y étant invité par sa récollection ; mais hélas ! qu'il y en a peu en qui il fasse une longue demeure ! Il ne fait que passer sans s'y arrêter, dit le prophète (1), parce que la place n'est pas en état de le loger. N'êtes-vous point de ces personnes, Théonée, qui, ayant assez de recueillement pour l'inviter à venir, n'ont pas une disposition capable d'en arrêter la présence ; car il faut être profondément humble, et vous ne l'êtes peut-être pas. Une âme humble est la seule demeure où il repose ; et comme il ne trouve d'ordinaire ni vous qu'orgueil et une propre élévation, il s'en écoule aussitôt comme font les pluies du haut des montagnes. O Dieu ! soyons donc humbles jusqu'à l'abîme, afin d'être capables de retenir cet Esprit-Saint, et d'en être toujours la perpétuelle demeure pour en avoir toujours la plénitude.

Je laisse là tous les avantages de l'humilité, et il me suffit pour mon dessein de vous montrer comme une âme fondée en cette vertu est la véritable demeure de l'esprit de Dieu.

Notre-Seigneur lui-même nous dit qu'il nous l'enverra pour opérer tout en nous ; ce qu'il ne peut que par la demeure qu'il y fait ; saint Paul (2) nous apprend et nous confirme qu'il habite au fond de nos êtres, comme une autre âme de nous-mêmes ; et de très-fameux théologiens enseignent qu'il habite essentiellement en nous, qu'étant en grâce nous en sommes essentiel-

(1) Is. 402.

(2) Gal. c. 4.

lement sanctifiés. Mais vous me demanderez, Théonée, comment une âme humiliée est celle où repose cet esprit divin ; c'est ce qu'il faut savoir.

§ I.

Je dis donc que l'esprit de Dieu lui-même est tout humble, avez-vous jamais pensé ? 1° En ce qu'il humilie ; 2° en ce qu'il porte les autres à s'humilier ; 3° en ce qu'il s'humilie aussi lui-même.

1. N'a-t-il pas commencé par le verbe qu'il a humilié jusqu'à notre chair, le faisant se perdre et s'anéantir dans un peu de boue ; car ç'a été par son opération que s'est fait ce prodigieux anéantissement où l'on peut dire qu'il l'a fait descendre, et où le verbe n'est descendu que par l'obéissance qu'il lui a rendue. N'humilie-t-il pas encore tous les jours la majesté de Dieu, lorsqu'il s'abaisse dans les consciences jusqu'à oublier en quelque façon sa grandeur par toutes les privautés qu'il a avec elles ?

2. Il ne porte pas moins les saints à s'humilier, leur humiliation étant un de ses grands emplois ; car il les fait incessamment courir aux opprobres et aux humiliations, ce mouvement étant un effet des impressions qu'il donne à leurs âmes.

3. Mais lui-même ne s'humilie-t-il pas en s'anéantissant ? c'est lui qui s'est abaissé à la recherche de Marie ; c'est lui qui a formé de ses mains un corps au Verbe ; c'est lui qui s'abaisse jusqu'à prévenir à toute heure le pécheur par ses inspirations.

Jugez donc si ce divin esprit, étant tout humble de sa nature, peut avoir une demeure plus naturelle et plus agréable que les âmes humbles ; il s'y repose comme dans son centre, y trouvant le terme de ses inclinations ; il s'y plaît comme dans un lieu dont l'humble et profonde capacité peut comprendre toute sa plénitude ; il y prend ses plaisirs comme avec un égal, parce que plus ses communications sont humbles, plus ces âmes en sont anéanties. Oh ! jusqu'à quel point ne devons-nous donc pas être humiliés, pour être le fond de la demeure et des douceurs de cet Esprit-Saint. Quel abîme d'une humble profondeur ne devons-nous pas avoir pour être le centre de son repos ? et pouvons-nous ne pas nous anéantir, en le voyant s'humilier par les recherches continuelles qu'il fait de nos âmes, avec plus d'empressement que ne ferait l'amant le plus passionné ?

§ II.

Je dis encore qu'une âme humiliée est le plus puissant attrait

pour obliger l'esprit de Dieu à y faire sa demeure ; parce que , par une propriété particulière de sa personne , étant communicatif , il n'y est que pour faire la communication de ses dons , et qui en est , je vous prie , plus capable que les humbles ?

Car n'avez-vous jamais remarqué comme Dieu semble rechercher avec soin sur qui reposera son esprit ? Sur qui reposera mon esprit ? dit-il ; vous diriez qu'il a cherché de tous côtés des dispositions dignes de le recevoir , et que n'en ayant pu trouver , il en est en peine : et puis enfin que conclut-il , à votre avis ? Il ne dit pas qu'il reposera sur une âme zélée pour procurer sa gloire , ni sur une âme débonnaire , qui en pourrait faire une agréable demeure ; ni sur une âme toute ardente de son amour , laquelle semblerait y avoir des dispositions plus nobles et plus naturelles ; mais comme s'il avait trouvé tout ce qu'il n'a point rencontré ailleurs , il conclut que c'est sur une âme humble , voulant dire qu'elle a bien plus de disposition que les autres à la communication de ses dons , et qu'elle peut bien mieux recevoir et soutenir tous les excès de son amour.

Si vous voulez en savoir la raison , je vous dirai que les eaux vives de sa grâce cherchent toujours quelque lieu profond qui puisse les retenir et les conserver ; et est-il rien de plus profond et de plus abîmé qu'une âme humble ? car les abaissemens intérieurs en sont quelquefois si grands , qu'elle semble se jeter au-delà du néant ; soit qu'elle soit confondue par ses misères , soit qu'elle le soit par la vue des grandeurs de Dieu : et c'est ici où cet Esprit-Saint, trouvant dans cette âme une profondeur proportionnée aux grands excès de ses biens , y est arrêté pour lui en faire part , avec toutes les profusions.

Il y demeure encore volontiers , parce qu'il peut verser en son sein les faveurs les plus signalées , sans qu'elle s'en élève davantage : au contraire , vous remarquerez qu'une âme humble ne reçoit jamais aucun don divin qu'avec confusion , et vous devez beaucoup examiner l'esprit de celles qui les reçoivent avec privauté ; car d'ordinaire les grandes communications de ce divin esprit humilient et confondent l'âme qui en est favorisée : hélas ! dit-elle , je crois quasi que ces faveurs se sont trompées dans leur cours , tant elles me conviennent mal , ne m'étant bonnes que pour me découvrir davantage mon indignité ! hé ! où suis-je , ô mon Dieu , parmi tant de caresses de vos grâces ? et où êtes-vous vous-même jusque dans le sein de mes impuretés ? Cette âme humble tire ainsi sa confusion de sa gloire et elle se fait en elle-même comme une espèce d'enfoncement , où elle fuit et où elle se cache

tant qu'elle peut loin des caresses de cet esprit d'amour, qui s'en communique encore davantage à elle et qui en aime plus la demeure. Elle imite Jonas dans sa fuite, mais d'une manière bien plus louable; ce prophète fuyait de la face du Seigneur, pour éviter la confusion de son ambassade; et elle le fait, cherchant à se cacher dans les abîmes de sa conscience, par la confusion qu'elle a des faveurs dont elle est accablée.

Elle entre jusque dans les sentimens de crainte que ces divines visites ne soient son unique récompense, tirant ainsi des sujets de trembler de ce qui semblerait devoir faire son assurance. Esprit-Saint, dit-elle, ce n'est pas ici le lieu de vos largesses, et si vous me les départez, n'ai-je pas sujet de craindre que vous ne vouliez pas me les réserver pour l'avenir?

Il n'est point de posture humiliante que cette âme ne prenne parmi ces dons; et c'est ce qui oblige cet esprit divin d'en faire sa demeure, parce qu'il peut se satisfaire pleinement dans ces communications, sans qu'il y ait aucun danger qu'elles soient mal reçues.

§ III.

Enfin l'humble fond de cette âme arrête l'esprit de Dieu; parce que cet esprit n'est pas moins pureté qu'il est amour, et il n'est pureté que parce qu'il est amour, dont le feu sacré a cela de propre, de ne pouvoir rien souffrir qui soit impur; c'est pourquoi il demeure avec tant de plaisir dans l'âme humble, parce qu'il n'est rien qui engendre la pureté comme l'humilité.

Ce qui souille ordinairement les âmes les plus vertueuses, c'est qu'elles se regardent dans les richesses de leur conscience; elles font quantité de fautes qu'elles estiment légères et elles négligent de sanctifier beaucoup d'actions communes. Or, c'est de là même que l'âme humble prend la source de sa pureté : 1° car, oh ! qu'elle est éloignée de s'attribuer rien de ses faveurs ! puisque, comme nous l'avons vu, elle n'en retire que de la confusion ; 2° elle n'estime aucune faute légère, dans la connaissance qu'elle a de la grandeur de Dieu, offensé par le néant de la créature ; 3° comme elle se voit si petite et si bornée, il ne s'élève en elle aucun léger mouvement dont elle ne voulût faire incessamment un sacrifice à la grandeur de Dieu.

N'étant donc rien de si purifié que l'âme humble, vous étonnez-vous si l'esprit de Dieu y repose comme dans sa couche nuptiale, où il prend tous les chastes plaisirs de son amour ?

Ajoutons encore que Dieu étant la première et essentielle vé-

rité, son Esprit-Saint ne se plaît à demeurer que dans les âmes humbles : et la raison de cela est que tout homme étant menteur, il n'y a que l'humble qui soit véritable, parce qu'il reconnaît la vérité de ce qu'il est. Et quelle est cette vérité ? qu'il n'est que bassesse et que péché ; et comme il demeure toujours dans cette contemplation, il demeure aussi toujours dans la vérité, et l'esprit de Dieu dans lui ; parce que cet esprit n'aime que les choses qui ne sortent point par le mensonge de leur situation naturelle.

Faites, je vous prie, maintenant réflexion que tout ce que je viens d'avancer vous éclaire sur deux choses : 1° Que les ferveurs ordinaires sont les effets de l'entrée que l'esprit divin fait dans les âmes ; 2° que communément leur cessation est aussi l'effet de la sortie de ce divin esprit qui n'y demeure plus. Vous le faites donc entrer dans votre cœur par le recueillement et par les soupirs et vous l'en chassez par des dispositions superbes et pleines de l'opinion de vous-même.

Ah ! humiliez-vous, Théonée, pour ne pas ainsi bannir lâchement cet esprit d'amour ; souvenez-vous que la grandeur de sa plénitude se mesure sur la profondeur de votre abaissement ; et n'oubliez pas qu'ayant ainsi jeté en quelque façon bien avant ses racines, sa demeure en est plus longue et plus ferme. Oh ! enfoncez-vous si profondément dans votre néant, que vous l'obligiez à vous y aller chercher, et si vous vous en sentez possédé, fuyez encore plus loin par vos bassesses, afin de l'attacher à vous plus inséparablement par ses poursuites, puisque l'humilité de l'âme est, pour ainsi dire, la chaîne qui le retient.

CHAPITRE III.

L'entretien de l'esprit de Dieu ne se fait qu'avec une âme simple.

Cet Esprit-Saint peut demeurer dans une âme ; il peut lui faire communication de ses dons, mais il ne s'y entretient pas toujours avec toutes les privautés ; il y faut une nouvelle disposition, qui est celle de la simplicité, puisqu'il est certain qu'il n'a point d'entretien familier qu'avec les simples. O Dieu ! jusqu'à quel point ne favorise-t-il pas ces âmes ? et pourrait-on le croire, si l'expérience n'en était une preuve sensible ?

Vous saurez donc que c'est avec elles qu'il devient tout simple lui-même, et que comme elles passent dans une manière de sainte enfance, il devient aussi enfant avec elles dans sa façon de converser. Il prend des voies différentes de traiter avec les âmes,

selon leurs dispositions : vous remarquerez dans leur conduite des opérations de langueurs et de soupirs en celles qui sont pénétrées de son amour , n'ayant pas , pour me servir de ce terme, d'autre langage que celui des flammes ; dans celles qui sont touchées des sentimens de pénitence , il ne parle que comme d'un trône et dans sa majesté ; dans celles qui sont pénétrées du repos du recueillement , il ne parle que par le silence ; mais c'est dans les âmes simples qu'il semble trouver une entière liberté ; à peu près comme celui qui usant avec tout le monde de cérémonie , semble après se délasser avec un ami , n'observant plus tant ce qu'il fait ni ce qu'il dit , par un certain épanchement familier.

§ I.

Voulez-vous donc voir jusqu'où vont les aimables familiarités de cet esprit d'amour ? Il a coutume , dit Origène , de chercher de tous côtés des âmes simples , à qui il puisse découvrir la grandeur de sa charité et les excès de ses tendresses : et puis , les ayant trouvées , il leur fait des caresses ineffables et il les traite avec une familiarité qui ne peut s'exprimer.

Il en prend un soin si tendre et, pour me servir de ce mot, si empressé, que le maître le plus zélé ne le fut jamais tant à former son disciple : 1^o Il l'enseigne par ses illustrations et il lui en apprend plus par un seul rayon de sa lumière , que ne peuvent faire tous les livres ; c'est pourquoi l'on voit des idiots qui n'eurent jamais aucune connaissance des lettres , dire des merveilles des choses divines ; cela vient de ce que cet esprit d'amour ne les envoie pas à l'apprentissage des hommes , dit Richard de Saint-Victor , mais qu'il se les réserve pour les instruire lui seul à son école où , sans le bruit des paroles , il leur fait tout comprendre par de simples et de soudaines vues : ah ! quel docteur de sainteté ! et quelle bonté de s'occuper à l'instruction des personnes dont quelquefois l'intelligence est naturellement assez grossière !

2. Il prend un plaisir tout particulier à toucher ces âmes simples du feu de son amour : ce sont de pures ardeurs dont elles se sentent brûler , pendant qu'elles ignorent la manière de cet incendie : leur volonté n'est que flamme , leur cœur n'est qu'embrassement ; ce qui fait qu'elles parlent comme des séraphins et que l'on voit de la bouche de ces simples , qui dans le reste ne peuvent rien dire , sortir néanmoins des expressions embrasées , quand il faut parler de l'intérieur et de Dieu , et qu'elles inspirent ce feu divin à ceux qui les entendent : et cela vient de ce que cet esprit

d'amour est celui qui allume lui-même ce feu, le soin de ces âmes n'étant que de s'en laisser doucement consumer. O saintes âmes, que votre simplicité vous est avantageuse, puisqu'elle ne vous fait parler que le langage de l'amour, n'étant brûlées que de ses ardeurs !

3. Mais enfin, que ne dit-il point à l'âme, pour la conduire à la perfection où il la destine ? Oh ! que le soin qu'il en prend est prodigieux ! Le croyez-vous, Théonée, qu'il est quelquefois si appliqué à l'âme, qu'il lui en est en quelque manière importun par ses mouvemens continuels ; soit qu'il lui parle toujours, car il le fait en tout temps et en tout lieu, aussi bien dans le bruit que dans la retraite, et aussi bien dans les ténèbres que dans le jour ; soit qu'il lui reproche ses infidélités, car il ne lui en laisse passer aucune ; soit qu'il la sollicite à se purifier des moindres choses, car il n'en peut souffrir les moindres taches ; soit qu'il l'appelle en elle-même, car il semble n'être heureux qu'en sa compagnie ; soit en lui faisant voir qu'elle n'aura jamais de paix, qu'il n'en soit le souverain et l'unique vie, car sa sainte jalousie est de ne pouvoir souffrir que quelque autre y vive et y règne que lui.

Il ne parle pas seulement à cette âme ; mais cet esprit tout amour et toute bonté, sans se borner dans les emplois qu'il se donne, la remplit toute de son onction, soit qu'il en adoucisse les plaies, soit qu'il la console dans ses misères.

1. La grande plaie de cette âme est la componction intérieure, dont elle est quelquefois blessée à la vue de ses péchés et de ceux d'autrui ; et savez-vous bien que son onction en adoucit tellement l'amertume, qu'il lui est infiniment plus cher d'être blessée que de ne l'être pas ; car elle passe, comme dit saint Grégoire (1), de la componction des péchés à la componction de la dilection ; et, selon saint Ambroise, plus cette plaie est profonde et amère, plus elle est pleine de douceur.

2. Il arrive encore que l'onction de cet esprit divin pénètre souvent toute l'âme, et quelquefois même le corps, de la douceur qu'elle y fait couler ; il met la douceur dans la volonté par voie d'amour ; il met la douceur dans l'entendement par des pensées de paix ; il met la douceur dans toute la substance de l'âme par un général silence ; il met la douceur dans le cœur par un doux feu qui le consume ; il met la douceur dans la poitrine par les

(1) L. 3, Dial.

agréables soupirs et par les sanglots qui en sortent ; il met la douceur sur ses lèvres par ces amoureuses paroles qui se profèrent ; il met la douceur dans les yeux par ces pluies de larmes qui en découlent ; et il met la douceur souvent jusque dans tout le corps, en ce qu'il en tombe dans de saintes défaillances, n'en pouvant supporter l'excès. C'est cette douceur ineffable, dit Richard de Saint-Victor (1), qui, faisant mourir l'impatience d'une foule de désirs dont l'esprit est ordinairement agité, le fixe et l'arrête dans le goût dont il est pénétré par cette divine onction.

3. Enfin, cet esprit d'amour prend encore le soin de consoler cette âme par son onction dans toutes ses misères ; voyez, je vous prie, les manières aimables dont il le fait. 1° Il la console par ses embrassemens ; car ne sentez-vous pas quelquefois de certains doux et agréables resserremens de cœur, et un je ne sais quoi qui vous retire tout en vous-même ? Ce sont là les embrassemens de ce divin esprit qui compatit à nos misères, et qui n'en fait pas moins qu'une mère qui serre son enfant sur son sein. 2° Il console cette âme par des pensées de résignation qu'il lui inspire, que les croix passent, que la gloire nous attend, que le ciel vaut infiniment plus que la peine que nous souffrons. 3° Il la console même jusque dans ses reproches, car il n'est pas possible que cet esprit si doux lance le trait d'une main, qu'il ne le retire de l'autre, et qu'il ne répande aussitôt de l'huile sur la blessure.

§ III.

Eh ! mon Dieu, Théonée, que de choses douces et ravissantes ! Et que la simplicité est un admirable fonds pour recevoir des opérations encore plus admirables !

Mais si cet esprit d'amour se porte à en faire tant, l'âme simple est excitée à n'en faire pas moins avec lui ; elle lui parle d'une familiarité incroyable, comme si elle ne parlait qu'avec son propre cœur ; elle lui expose en enfant tous ses petits secrets ; elle répond à ses sacrés mouvemens, sans beaucoup regarder ce qu'elle a à lui dire. Quand il se cache à elle, elle le fait retourner par ses cris ; elle se plaint quelquefois, ô la confidence étonnante de lui-même à lui-même ! et il se plaît d'en écouter les amoureux reproches ; elle gémit souvent avec lui et fait comme un écho d'élans et de soupirs ; elle lui dit sans ordre et sans raison tout ce qui lui vient, et c'est ce qui lui est le plus agréable, comme un ami s'entretient avec un ami, lui disant indifféremment tout ce qui lui vient en

(1) D. Mis. sp. 8.

pensée; elle lui demande même compte de ses froideurs, quand elle en est traitée avec indifférence. N'est-ce pas là un état merveilleux de part et d'autre, dont la simplicité fait le fondement?

Dites donc qui ne vous aimera, chère et précieuse simplicité, vertu rejetée et méprisée, que je vous prends de grand cœur pour mon unique partage! que je devienne enfant! Otez-moi cette faculté si raisonnable et si superbe, cette prudence si terrestre, cette sagesse si humaine; et que je ne sois pas moins simple et docile qu'un enfant; venez, ô la vertu de mon cœur, venez et me simplifiez autant que j'ai été suffisant dans mes conduites. Venez, ô la chère vertu de Jésus! à laquelle il a donné le premier rang et qu'il a voulu être le caractère de son esprit. Poison malheureux de la politique humaine et de cet esprit sage selon la chair, oh! que vous m'êtes en horreur, puisque vous faites que je suis même l'horreur de ce divin esprit! Oui, mon Dieu, je consens de passer pour la fable des discours et pour une personne sans conduite, il ne m'importe qu'il m'en coûte, pourvu que j'aie la simplicité et avec elle les privautés ineffables de votre Esprit-Saint.

§ IV.

Mais, me demanderez-vous, d'où vient que l'esprit de Dieu agit si familièrement avec les âmes simples? c'est sur quoi je veux vous satisfaire, Théonée, et par où je veux finir cette maxime.

1. L'âme simple ne fait point de retours sur les familiarités et les faveurs de ce divin esprit : tout cela va d'une manière si innocente, qu'elle ne comprend pas même comme elle en use, soit que cela soit un effet de sa grande occupation, soit que cela procède de la sainte ivresse où elle est, soit que cela vienne de la grâce qui l'a ainsi formée, ou de son naturel que la grâce a perfectionné, soit qu'elle ne pense pas que ce qu'elle possède soit si considérable.

Or il n'est rien qui fasse que l'esprit de Dieu se communique avec plus de liberté que lorsque l'âme ne retourne pas sur ses faveurs, parce qu'alors elles ne sont point souillées par les retours de ses regards, qui ont coutume d'en arrêter le cours, et ne retournant point sur ces divines familiarités, elles demeurent dans leur pureté, comme elles partent d'une simplicité tout innocente.

2. L'âme simple est encore capable de ces divins entretiens, parce qu'elle n'a aucune résistance aux mouvemens du divin esprit et que son propre caractère est la docilité; car elle ne sait ce que c'est que de disputer; elle va à tout, elle veut tout, elle fait tout, elle dit tout, comme on le veut d'elle; parce que le simple

pense bonnement que tout est bien , au contraire d'un esprit politique qui juge de tout et qui se défie de tout.

C'est la raison pour laquelle l'esprit de Dieu se familiarise avec les âmes simples, parce que de sa nature étant délicat et impérieux, il trouve en elles une disposition à recevoir toutes les impressions qu'il veut faire; et, de leur part, sans examiner ni la fin, ni les causes, ni la mesure, ni la nature de ces impressions, elles vont au souffle comme le vaisseau, elles prennent toutes les formes comme une cire molle, elles reçoivent la figure comme une pierre bien taillée : c'est ainsi qu'elles font un sujet de triomphe à cet Esprit-Saint, qui rencontre toute la soumission qu'il désire dans leur docilité.

3. Enfin, je trouve que l'âme simple a une disposition particulière pour entrer dans ces saintes privautés avec l'esprit de Dieu, parce qu'elle ne croit pas avoir en cela quelque chose plus, que les autres.

Je ne dis pas qu'il n'y ait des âmes qui comprennent le privilège de leurs faveurs et les reçoivent avec bien de la pureté; vous remarquerez néanmoins dans leur conduite, qu'elles les reçoivent avec je ne sais quoi de respectueux, de sérieux et d'attentif, pour ne pas en user mal; et comme elles communiquent ainsi avec Dieu, vous trouverez aussi qu'il a avec elles une manière de communication bien plus grave et plus retenue.

Mais l'âme simple, parce qu'elle ne pense pas que cet esprit d'amour la traite avec plus de privilège que les autres, et qu'elle croit bonnement qu'il en est de toutes les consciences comme de la sienne, elle en a une liberté bien plus familière avec ce divin époux; et lui de son côté, comme il s'accommode à toutes nos dispositions, fait aussi tout comme elle et ne lui cède en rien dans ses saintes privautés, lui rendant toutes les caresses que le pur et simple amour est capable de suggérer.

Je vous laisse, Théonée, à faire sur tout ce discours une sérieuse considération; à savoir, combien vous devez travailler à la récollection, vous appliquer incessamment à l'humilité et aimer la simplicité, si vous désirez avoir toujours l'âme ouverte à l'esprit de Dieu, si vous voulez arrêter en vous sa demeure, et si vous avez quelque faim de goûter combien ses divines privautés sont charmantes.

MAXIME VIII.

Plus une âme est visitée des faveurs de Dieu , plus elle doit être éprouvée.

Voici une étrange maxime ou vous pouvez remarquer un combat bien extraordinaire entre Dieu et la créature, laquelle semble opposer à ses desseins et condamner ses conduites par les épreuves. Quoi ! est-il juste qu'un directeur, qu'un supérieur, ou tout autre qui est en autorité, pendant que Dieu fait les délices d'une âme et la remplit de ses faveurs, la traite durement ? qu'il la charge d'affliction et d'épines, lorsque Dieu paraît ne la couronner que de fleurs ? Est-il juste que le sujet veuille régler ses ordres du souverain et que le serviteur ne s'accorde pas à toutes les volontés de son maître ?

Oui, Théonée, il faut que ceux qui ont charge d'âmes les conduisent par de rudes épreuves, tandis que Dieu les mène par les voies de roses, et ils ne sauraient mieux entrer dans ses desseins pour conserver la beauté et la pureté des trésors dont il les enrichit; ils ne s'opposent pas à ses ordres qui ne tendent qu'à la sanctification, mais ils les secondent d'une manière très-efficace.

§ I.

Il faut néanmoins, avant que de venir aux preuves, que je vous donne quelques éclaircissemens sur de certaines choses, dont l'intelligence appartenant d'une part tout à fait à mon dessein, de l'autre vous donnera aussi bien des lumières pour entrer toujours plus avant dans la science de la vie spirituelle.

Vous avez tant ouï parler de grandes âmes, Théonée, dont les éloges vous ont souvent fait les éloges aussi bien que les entretiens : n'est-il pas vrai que vous avez souhaité ces états ? car c'est là que les désirs se portent ordinairement; on n'estime que ce qui est précieux et on ne soupire qu'après les rares faveurs et les voies élevées. Je sais bien, Théonée, qu'il y a des âmes de prix, en qui l'on ne peut assez admirer les dons du ciel; mais, je vous prie, n'en parlons pas avec confusion, et distinguons ici nettement deux sortes d'âmes précieuses.

1. Je trouve qu'il y a de fausses précieuses parmi les spirituelles : notre siècle et les siècles passés n'en ont que trop vu. Leurs lumières n'ont que de l'éclat qui éblouit l'esprit et qui donne de faux jours pour de véritables : et cela vient de ce que leur ima-

gination est ordinairement le lieu où se forment toutes ces faussetés, qu'elles relèvent et qu'elles embellissent d'une si juste expression, qu'elles colorent de si belles circonstances, qu'elles soutiennent par tant d'austérités, qu'elles couvrent d'une si douce modestie, qu'elles autorisent d'une humilité si bien contrefaite, qu'elles rendent si plausibles par une obéissance affectée, que souvent les yeux les plus éclairés n'en peuvent découvrir le défaut et la tromperie. Ah! qu'il est pitoyable de voir les abus qui se glissent dans la vie de l'esprit! Et que toutes ces beautés sont un voile propre à couvrir les illusions! Défiez-vous-en, Théonée, et ne vous laissez pas incontinent surprendre à tout ce qui vous paraît extraordinaire.

Elles ajoutent encore au brillant de leurs belles connaissances des goûts et des suavités dont elles semblent remplies, et qu'elles ne manifestent que par les soupirs, par les gémissemens et par les langueurs: tout cela n'est que mensonge; ou parce qu'elles s'y excitent elles-mêmes par des affectations recherchées, ou parce que leur cœur se blesse facilement d'une légère idée de l'imagination, ou parce que le démon en effet leur inspire de fausses douceurs, par le moyen des fantômes et par l'agitation d'un sang échauffé; mais elles donnent tant d'apparence de vérité à cet agréable mensonge, par la douceur qu'elles portent dans le cœur de ceux qui les entendent que l'on y est assez facilement trompé, si l'on n'est sur ses gardes.

2. Après cela, il faut aussi avouer qu'il y a des âmes véritablement précieuses, dont les lumières ont leur source dans le Verbe et dont les douceurs viennent de l'onction du Saint-Esprit. Comme les premières manifestent avec le temps leur tromperie, le mensonge ne pouvant être longtemps dans les ténèbres; aussi les secondes, plus elles avancent avec le temps, plus elles confirment les esprits dans la vérité de leurs voies, leurs lumières paraissent plus véritables que celles du soleil, et leurs douceurs sont si pures et si solides, qu'elles ne se mêlent jamais avec la corruption de la nature. Néanmoins, avec tout cela je maintiens que ces âmes si pleines de faveurs, si pleines de Dieu même, et si éloignées de l'illusion, peuvent facilement dégénérer, si l'excès de ces divines visites n'est accompagné de dures épreuves du côté des créatures, et si la dureté de l'épreuve n'est proportionnée à la suavité et à la grandeurs des dons.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles sont les âmes élevées qu'il ne faut pas sitôt éprouver.

Mais il est encore bon que nous fassions une seconde distinction de celles qu'il n'est pas à propos d'éprouver rudement, et de celles à qui ces épreuves sont dues.

Pour le bien comprendre, vous devez savoir qu'il y a des faveurs extraordinaires que Dieu départ à de certaines âmes, seulement pour les gagner par la douceur de ce charme, et pour les engager ensuite dans les grandes voies par où il veut les mener. Or, souvenez-vous que ces âmes ne doivent pas être mises à l'épreuve sitôt qu'on y voit rayonner les lumières et les merveilles de la grâce.

1. Car vous voyez bien que leur vertu est encore jeune et naissante, qu'il n'y paraît que de belles espérances d'y voir un jour triompher la grâce, et que c'est une matière qui commence seulement d'être préparée, pour servir avec le temps à la grande gloire de Dieu, par la grandeur de ses sacrifices. Il ne faudrait maintenant qu'un souffle pour l'abattre et pour flétrir l'éclat de sa beauté. C'est pourquoi il faut cultiver ces âmes avec un soin bien délicat, et les traiter, quelque visitées qu'elles soient des caresses de Dieu, comme des personnes sans vertu.

2. Réglez, Théonée, votre conduite sur celle de Dieu ; penseriez-vous mieux faire que lui ? Et que fait-il ? Comme il connaît les faiblesses de ces âmes, il les ménage dans les commencemens ; il n'a pour elles que des douceurs, il les traite avec des bontés caressantes, qui ne sont pas moindres que celles que fait une mère à son enfant qu'elle tient dans son sein ; et si Dieu en use ainsi, le directeur n'en doit pas user d'une autre manière, tâchant par la douceur de sa conduite, de faire à Dieu la conquête de ces âmes, comme Dieu tâche de la faire par l'attrait de ses faveurs.

3. Considérez que ces personnes, qui n'ont encore que l'ombre de la vertu, seraient capables de tout quitter, ayant commencé par de si belles démarches, si vous les éprouviez avec quelque dureté : elles sont capables de goûter les dons de Dieu, mais elles ne le sont pas encore d'en supporter les épreuves ; et quoiqu'elles confessent ses grandes miséricordes, elles ne sont pas néanmoins assez fidèles pour en aimer la continuation aux dépens des plus rudes mortifications. Que diriez-vous d'un directeur qui perdrait

tout en poussant ces personnes à tout perdre, faute de s'accommoder à leur faiblesse ?

4. Enfin, prenez garde de juger de ces personnes qui commencent, de la vérité de leur grâce et des dons que Dieu leur départ, par la résistance qu'elles apporteront quelquefois à vos épreuves et à vos ordres : c'est un égarement de conduite bien grand, que je souhaite que vous évitiez aussi avec grand soin, car si cela était, il faudrait dire qu'une âme serait sainte, aussitôt que Dieu lui communiquerait ses faveurs, et que cette communication ne se ferait jamais à des âmes immortifiées.

Retirez, je vous prie, de cette erreur ceux qui en jugent ainsi, et leur dites que les dons de Dieu mûrissent dans les âmes, avant qu'elles soient élevées à l'éminente vertu, et que Dieu fait voir les richesses de ses bontés, se communiquant quelquefois avec grande privauté aux imparfaites et encore terrestres, comme aux parfaites.

Néanmoins, je suis bien d'avis que vous portiez ces âmes, et que vous les accoutumiez à ne pas se plaire dans leurs faveurs, et que vous les formiez peu à peu à conserver un cœur détaché au milieu de la jouissance. Je suis encore d'avis que vous leur fassiez concevoir que les caresses dont Dieu les visite sont des marques et des supplémens de leur peu de vertu, afin qu'elles fassent le bien, et qu'elles doivent plutôt en tirer un sujet d'humiliation, que de penser qu'elles en soient plus considérables.

CHAPITRE II.

Quelles sont les âmes élevées qu'il faut éprouver, et pourquoi on ne les éprouve pas.

Disons maintenant qu'il y a de divines visites qui se font à l'âme, non pas pour la gagner, étant déjà devenue il y a longtemps la conquête de la grâce, et toute consommée dans la vertu ; mais comme pour récompenser ses victoires, et par une inclination que Dieu a de la caresser en épouse et d'en faire ses délices, comme il veut être aussi les uniques délices de son cœur.

Or ce sont ces âmes que vous devez éprouver par tout ce qui peut contribuer à la conservation de leurs faveurs, et à leur faire tirer tous les avantages de sainteté, que Dieu veut mettre en elle par ces communications. Ne soyez pas, Théonée, de ceux qui ont trop d'indulgence pour ces grandes âmes, et qui ont pour elles le même respect qu'on a pour les choses sacrées. Et afin que vous

n'en imitez pas la manière, je vous dirai tous les motifs qu'ils ont d'en user ainsi avec elles. Vous jugerez s'ils sont bien fondés.

1. Il y en a qui n'osent les éprouver avec la plus légère rigueur, par une profonde vénération qu'ils ont pour elles, à cause des rares opérations que Dieu y fait. Il faut avoir du respect, je le confesse, pour tout ce que Dieu y opère de grand et de merveilleux; mais il faut le distinguer de l'âme où se passent ces merveilles, et ne pas confondre la créature avec l'opération du Créateur. Je veux qu'elle en soit plus sainte, ce n'est pourtant pas elle que vous devez respecter, jusqu'à vous empêcher de l'éprouver d'une seule parole, et jusqu'à l'écouter comme un oracle.

C'est pour cela qu'il s'est vu des personnes fort sages et fort savantes, qui, dans la conduite de ces âmes, recevaient toutes leurs paroles, comme si elles fussent venues de Dieu, qui en vantaient les lumières comme des arrêts du ciel, et qui en étaient entêtées jusqu'à leur rendre même des soumissions, et à croire infaillible tout ce qu'elles prononçaient. Oh! que l'homme est faible, que ses vues sont courtes, et que les grands dons de Dieu, principalement quand ils se rencontrent dans le sexe, ont un charme particulier et dangereux pour surprendre les directeurs qui perdent ainsi ces âmes!

Vous voyez jusqu'où les plus grands hommes sont capables d'aller, quand leur estime n'est pas judicieusement ménagée pour ces grandes âmes; devenez plus sage par leur égarement.

2. Il y en a d'autres qui n'osent offenser ces personnes par une certaine mollesse de conduite; leur indulgence est ordinaire à l'égard de tout le monde, mais elle est tout extraordinaire pour ces sortes d'âmes. Ils estiment qu'il faut ne leur accorder que des douceurs, comme Dieu le fait, et que ce serait une conduite sans jugement, de traiter avec quelque rigueur des âmes pour lesquelles Dieu n'a que des tendresses.

Et c'est de là qu'il arrive qu'ils ont à leur égard une extrême douceur, et qu'ils croient devoir imiter Dieu dans l'épanchement des biens qu'il leur communique: ils ne font pas, ce me semble, réflexion que leur bonté tellement indulgente perd ces âmes, en voulant les conserver, et que c'est de toutes parts les enivrer de caresses, comme si la créature était capable d'en recevoir tous les excès, sans préjudice de sa pureté.

C'est ne pas comprendre combien notre fond est corrompu, de quelque grâce singulière que nous puissions être prévenus. Faites, je vous prie, Théonée, des réflexions plus raisonnables,

et que vos bontés pour ces grandes âmes soient toujours tempérées de fermeté.

3. Il y en a encore qui aiment, qui goûtent et qui estiment si passionnément les dons extraordinaires, que rencontrant des âmes qui en sont favorisées, ils en font aussitôt l'objet de leurs admirations.

Ce sont ceux-ci qui écoutent avec avidité les récits qu'elles leur font des merveilles qui se passent en leur conscience; qui en veulent avoir de longs écrits; qui les font voir à tous les grands spirituels! comme l'on montre des pièces de cabinet; qui croient que l'on ne doit point cacher les libéralités que Dieu leur fait, afin qu'il en soit glorifié de tout le monde, et que ce serait faire tort à ces divins trésors, que de ne pas les faire paraître.

Ne sont-ce pas là de belles et éclatantes raisons pour faire le panégyrique de ces âmes? Oh! que ces directeurs n'ont garde de les éprouver! Le goût qu'ils ont pour les choses rares veut se conserver cette nourriture délicate, par la haute estime qu'ils en font et par la favorable audience qu'ils leur donnent; mais ils ne considèrent pas assez que Dieu confond quelquefois le directeur et le pénitent, par la fausseté des lumières et des goûts qu'il permet, et punit ainsi l'estime déréglée d'un directeur, et la vanité qu'un pénitent a conçue de ses véritables faveurs.

CHAPITRE III.

Les raisons qui montrent que ces grandes âmes doivent être éprouvées.

Tout cela m'oblige de dire que plus une âme est visitée des faveurs de Dieu, plus elle doit être éprouvée, et qu'il faut proportionner ses épreuves à la grandeur de ses dons.

Je commence à vous montrer la preuve de cette vérité, par un avis de conséquence sur ces sortes de matières. Lorsque vous rencontrez une âme dans laquelle vous remarquez de grands privilèges de grâces, commencez toujours par examiner si c'est le bon ou le mauvais esprit qui est le principe de ces opérations; car il y a des opérations du démon si bien contrefaites; il y en a de la nature et du tempérament, si bien déguisées, et qui ont tant de ressemblance avec la vérité, qu'il faut un don tout particulier de discernement pour ne pas se laisser surprendre au mensonge.

L'imagination est si trompeuse, un cœur ardent et affectif en fait tant, un fond mélancolique forme tant de belles idées, et dit

quelquefois de si belles choses, que tout cela passe souvent, et pour de véritables révélations, et pour des paroles divines, et pour un feu de pur amour. C'est où il faut que l'œil d'un directeur soit extraordinairement attentif, afin de ne pas se tromper. prenant l'ombre pour la vérité.

Or, comme ce discernement ne peut pas se faire dans sa source, à moins d'une grâce infuse qui vous fasse voir nettement ce qui en est; et comme d'ailleurs cette grâce n'est pas la voie ordinaire dans la conduite des âmes, il faut avoir recours aux épreuves pour connaître si cette âme, qui est hors du commun, est possédée du bon esprit.

O Théonée ! défiez-vous infiniment de vous-même dans ces occasions; car si les hommes les plus rares y ont vu éclipser leurs lumières, et sont tombés eux-mêmes dans l'illusion des âmes qu'ils conduisaient, que ne devez-vous pas craindre? C'est pourquoi ayez encore une fois recours aux épreuves, et donnez des tours si bien pris, et des épreuves si fortes à ces âmes élevées, que vous obligiez le démon ou la grâce à se manifester. Car la dureté des épreuves opère dans ces âmes, quand elles sont vraiment animées de Dieu, une profonde humilité, une soumission aveugle et un amour aussi passionné pour l'abjection, que leur grâce les élève. Voilà le caractère de leurs divines faveurs, par lequel on s'assure que le bon esprit les possède.

§ I.

Je vous exhorte encore de les éprouver avec beaucoup de fermeté, parce que votre fin dans leur conduite est de les mener toujours à une plus haute sainteté : or, la vraie voie est de les préparer à l'augmentation des faveurs dont elles sont enrichies; si cela est, je vous dis, Théonée, qu'il n'y a point de plus juste ni de meilleure préparation à l'accroissement de ses faveurs que les dures épreuves.

Car je vous demande ce que vous estimez être le fond le plus avantageux pour l'éminence de ces dons? Pour moi, je pense que vous serez de mon sentiment, si je vous dis que c'est un fond anéanti et si bas, que sa capacité soit un abîme.

Après cela je vous demande encore ce qui peut donner davantage ce fond d'anéantissement? Je ne doute pas que vous ne disiez aussi avec moi que c'est l'humiliation, et qu'une âme intérieurement anéantie ouvre ainsi son sein à tous les déluges de faveurs que Dieu veut y répandre.

Je vous fais maintenant une troisième demande, si ce ne sont pas les dures épreuves qui abaissent et humilient ces grandes âmes? et si ce ne sont pas elles qui, par une même suite, rendent ces âmes capables de se voir enrichies de nouveaux dons? et puis vous douterez, Théonée, d'éprouver ces âmes illustres, si vous en aimez véritablement la grandeur.

§ II.

Mais si vous voulez qu'elles soient dans la sainte ignorance d'elles-mêmes, et qu'elles soient aveugles dans la sublimité de leurs faveurs, oh! n'épargnez pas de les éprouver. Car comprenez-vous quel bien c'est à une âme de ne pas comprendre qu'elle est grande et favorisée des biens divins? La grâce de ce saint aveuglement n'est guère moins considérable que les faveurs qu'elle reçoit; car que sert à une âme d'être remplie des plus grands dons de Dieu, si la vue qu'elle en a la rend moins humble, et si ce lui est une occasion d'être idolâtre d'elle-même? Cet aveuglement est un précieux voile qui lui couvre ses richesses, afin que son amour-propre n'y porte pas la main et ne profane pas ainsi les plus nobles faveurs de Dieu.

C'est pourquoi j'appelle cette voie, où l'âme ne sait rien des merveilles qui se passent en elle, une voie de miséricorde particulière; soit pour un plus grand mérite, parce que la foi en est plus pure et plus dégagée; soit pour la pureté des faveurs, parce que l'œil humain, qui souille tout, n'a point de lumière pour y pénétrer.

Cela étant, dites maintenant que ce bienheureux aveuglement s'opère avec beaucoup d'avantage par les dures épreuves; car considérez qu'une âme qui est durement exercée est tout occupée et de la peine qui lui est faite et de l'abaissement où on la met; cette occupation lui jette ainsi devant les yeux comme un nuage, pour ne pas voir la grandeur de ses biens; car comment voudriez-vous qu'elle pensât être riche de quelques biens considérables, lorsqu'elle se voit dans le mépris, et traitée rudement de tous côtés? Elle se croit plutôt une grande criminelle, par la considération des mauvais traitemens qu'on lui fait souffrir.

§ III.

Il est donc très-certain que l'aveuglement de l'âme, opéré par les épreuves, est un bien très-avantageux; mais nous pouvons encore en voir plus clairement la vérité dans son contraire.

Supposons que cette âme n'étant point éprouvée comprenne parfaitement les richesses de ses faveurs et le haut point de son élévation ; Théonée, que peut-il arriver ordinairement ? C'est que ces mêmes dons, qui devraient être le principe de sa sanctification, commencent d'être celui de sa corruption ; et comment cela ? me direz-vous.

De deux manières : la première, que cette âme, quelque sainte qu'elle soit, porte toujours un fond corrompu, qui tourne facilement les meilleures choses à de mauvais usages ; la seconde, qu'étant toujours pleine d'un si misérable fond, il lui est fort naturel, dans la vue et dans la jouissance de ses hautes faveurs, d'y faire cent retours d'agrément, et d'y avoir souvent de douces complaisances ; elle en prendra encore facilement de nobles sentimens de soi-même ; elle croira secrètement être quelque chose de plus que les autres, se voyant préférée dans le partage des grâces extraordinaires ; et elle sera aisément surprise de la bonne opinion de ses vertus par l'estime qu'on fera d'elle.

D'où vient donc cette maligne corruption, sinon de la claire vue des rares faveurs dont elle est comblée, et de la paisible jouissance de ses trésors ? oh ! que ces connaissances, oh ! que ces regards sont pernicieux à l'âme, par lesquels le poison lui est inspiré ! Si elle était éprouvée de bonne façon, elle n'en serait pas là, parce que ses rudes épreuves la désoccuperaient d'elle-même, et de la contemplation de ses dons.

§ IV.

Je passe plus avant, et je dis que la mesure des épreuves doit suivre celle des grâces qui sont communiquées. C'est pourquoi voyez jusqu'où montent les faveurs d'une âme ; considérez bien la grandeur de ses trésors ; comptez exactement toutes les caresses que Dieu lui fait ; et puis, proportionnez-y vos épreuves ; car comme à des grâces communes il ne faut que des épreuves communes, aussi à celles qui sont extraordinaires il faut des épreuves extraordinaires.

Puisque Dieu n'épargne point à cette âme les richesses de ses bontés, vous ne devez pas aussi lui épargner la grandeur des épreuves, parce que cet excès de faveurs dont elle est prévenue n'est que pour la disposer à des épreuves excessives.

Vous savez que le sel empêche la corruption, mais si l'on en met dans le corps, dont on veut conserver l'intégrité, autant que ce corps a d'étendue et de grandeur, il se corrompt aussitôt : pareillement, les dures épreuves qui, comme le sel, sont de leur

nature un remède à la corruption de l'âme, n'y feront pourtant rien, et elle n'en sera pas pour cela moins capable d'être corrompue, si elles ne sont proportionnées à sa grandeur et à son élévation, comme les consolations selon le Saint-Esprit, ont aussi coutume d'être proportionnées à l'excès des douleurs que souffre le cœur.

§ V.

J'ajoute que si elle n'est fort éprouvée, il est bien à craindre que toutes les grâces extraordinaires, dont Dieu l'élève et la caresse, ne s'évanouissent; car il faut dire d'elle ce que nous disons de la semence jetée dans le sein de la terre : Si l'hiver est rude, si la terre est bien échauffée par les neiges, si elle est battue de tempêtes et d'orages, tout cela fait sortir heureusement la semence, qui autrement dégénère et périt, quand l'hiver a la douceur des autres saisons.

Il en est ainsi des rares faveurs, qui sont reçues dans cette âme comme une précieuse semence; lorsque les hivers des épreuves et les tempêtes des tribulations l'exercent, oh! que ces faveurs produisent en elle de merveilleux effets, qu'elles se conservent avec sûreté, et qu'elles éclatent en de belles vertus! Mais si cette âme ne passe point par la rigueur des épreuves, si elle ne jouit que de la douceur des belles saisons, c'est-à-dire, des approbations et des applaudisemens, ah! Théonée, que l'on verra en peu de temps ces grands dons s'éclipser, comme n'ayant pas ce qui en peut entretenir la présence et la fécondité!

§ VI.

Pour ce que vous pourriez m'objecter de la dureté des épreuves, avec lesquelles je pense que ces grandes âmes doivent être traitées, je vous confesse que les âmes communes et ordinaires ne doivent pas être menées par un si rude chemin, et je ne doute pas que les douces conduites ne soient les meilleures, étant plus conformes à celles de Dieu et à la disposition de nos esprits.

J'entre même dans la méthode de ces sages et avisés directeurs qui de dessein n'entreprennent jamais guère d'éprouver un pénitent, mais par la douceur de leur conduite le rendent capable de demander lui même qu'on l'éprouve, et qui savent si bien lui tourner et lui gagner le cœur et l'esprit, que sans lui parler presque d'austérités et de rigueurs, le feu qu'ils y ont allumé le rend après insatiable de mortifications et d'abaissemens.

Néanmoins, quoique j'aime beaucoup dans la pratique ce sen-

iment qui sait si bien gagner les âmes, sans leur donner du rebut et sans les blesser, je ne pourrais pourtant pas vous accorder, Théonée, que l'on dût conduire les grandes âmes par cette même voie, les épreuves des unes et des autres devant être aussi différentes que le sont leurs grâces.

Oui, les rudes épreuves de ces dernières leur sont dues, et elles sont très-justes pour toutes les raisons, dont j'ai tâché de vous convaincre : et il ne faut pas écouter ceux qui prétendent qu'il faut également partager ces douces conduites aux âmes communes et aux extraordinaires. Car, pourquoi abattrait-on par une conduite si dure de pauvres âmes qui ne font que marcher, et encore avec bien du travail ? Et pourquoi aiderait-on, par des douceurs et par des approbations mal appliquées, à donner une nouvelle élévation aux autres qui ont déjà volé jusque dans le sein de Dieu.

Otez-moi, Théonée, toutes ces plaintes délicates ; et dites qu'il est trop raisonnable que ces âmes de prix achètent leurs faveurs et leurs divines communications par quelques épreuves de la créature. Et il me semble qu'elles peuvent bien souffrir la pointe de quelque parole qui les blesse, et les épreuves de quelque humiliation, pendant que Dieu se décharge amoureusement dans leur cœur : il faudrait plutôt qu'elles achetassent ces précieux dons aux dépens de toutes les rigueurs imaginables. Hé ! que n'en avons-nous le choix, mon cher Théonée ! nous ne douterions point de ce que nous aurions à faire, n'est-il pas vrai ?

Enfin, puisque Dieu donne tant à ces âmes illustres, n'est-il pas juste qu'un directeur les mette en état de donner aussi beaucoup à Dieu ? Car, de penser qu'elles donnent beaucoup, quand elles ne donnent que les transports de leurs cœurs, quelles manifestent par quelque peine volontaire, c'est se tromper ; car la volonté propre n'en souffre point : mais elles donnent à Dieu quelque chose de précieux, quand elles sont durement éprouvées, et quand elles souffrent par l'impression d'une volonté étrangère.

CHAPITRE IV.

Les diverses manières d'éprouver les âmes élevées.

En voilà assez pour vous montrer qu'il faut éprouver les grandes âmes, selon l'éminence de leurs faveurs ; mais pour vous en donner une instruction parfaite, il faut que je vous dise tous les biais que vous pouvez prendre pour les aider solidement.

§ I.

1. Formez avec tous les plus grands soins, une âme qui est dans ces voies à une parfaite simplicité en toutes ses conduites ; car il n'y a point de disposition si propre à recevoir les grands dons de Dieu ; et pour cet effet :

1^o Portez-la à être grandement simple en toutes ses manières d'agir, dans ses paroles, dans ses communications de conscience, dans ses discours avec le monde, dans son air et dans sa conduite, et que tout cela se fasse sans mystère, sans façon, sans interprétation, sans affectation ; en sorte que la voix, la contenance, la manière de s'énoncer, le visage respire la simplicité ; car il est étrange combien le monde se scandalise, quand il remarque quelque chose de vain, d'affecté et d'une conduite humaine et charnelle dans les âmes spirituelles.

2^o Formez encore cette âme à n'avoir aucune opinion d'elle-même, et à se perdre si bien à ses yeux, que, par un excès de simplicité, elle ne voit que ses misères dans l'abondance de ses biens ; car le simple ne pense pas seulement qu'il ait quelques biens, et ne sentant que sa pauvreté, il ne fait aussi que marcher en confiance, ne prenant jamais aucun trouble.

3^o Instruisez-la bien à être grandement simple intérieurement, dans sa manière de converser avec Dieu, c'est-à-dire, sans aucun retour sur soi, soit qu'elle répande son cœur devant lui et qu'elle lui parle, soit qu'elle en reçoive les communications ; cela devant se faire sans tant d'examen et de circonspection, d'une manière toute simple, ne pensant pas tant à ce qu'elle est, comme elle doit penser qu'elle traite avec un Dieu tout bon ; puisque l'entretien de Dieu n'est qu'avec les simples, et que le repos de son divin esprit n'est que sur les âmes humbles.

§ II.

2. Oh ! ne manquez pas, Théonée, de la traiter souvent avec mépris, afin que ces hautes faveurs n'engendrent pas en elle une vaine opinion de son élévation, cette estime dérobant à Dieu ce qui lui appartient, et attribuant à l'âme, par une extrême injustice, ce qui ne lui fut jamais dû ; car il est incroyable combien ces grandes grâces font qu'elle tombe facilement dans la présomption.

Or, ce mépris sensible que vous ferez d'elle aidera beaucoup pour la désabuser que vous en faites de l'estime, et pour lui faire

dire qu'elle ne vous est pas moins méprisable que vous le faites paraître par vos épreuves ; que vous faites bien peu de cas de tout ce qui se passe en elle ; et que tout ce qu'elle vous dit de ses faveurs ne vous est rien d'extraordinaire.

C'est de là que se voyant ainsi tout de bon méprisée , il arrivera heureusement qu'elle commencera aussi d'être méprisable à ses propres yeux , ne croyant pas que ses faveurs soient quelque chose de considérable ; et elle n'aura pas moins de peine à en rapporter la douceur et l'élévation , qu'elle se croit être aux autres un objet de mépris , et qu'elle se voit un objet de mépris à elle-même.

§ III.

3. Mais aussi, faites principalement ici réflexion sur une chose, et quand vous éprouverez cette âme , elle ne puisse pas remarquer que vos épreuves soient affectées , car vous perdriez tout ; car dès là qu'une personne qui marche dans le faux jour de ces faveurs reconnaît que vous l'éprouvez de dessein , oh ! que peu de peine elle contrefait l'humble et la soumise : et c'est ainsi que nous en voyons qui sont au-dessus de toutes les épreuves des directeurs , par une vanité de paraître généreuses , et d'avoir l'opinion de saintes dans les esprits.

Cachez donc votre dessein en l'éprouvant , et qu'elle puisse se bien persuadée que vos épreuves viennent du véritable mépris que vous en faites. Autrement vous tomberiez dans l'inconvenient de ceux qui ont été trompés par les saintes humiliations de tant d'illuminées , lesquelles ayant assez d'esprit et de malice pour découvrir les intentions des directeurs qui les mortifiaient , et recevaient toutes les épreuves avec une fausse humilité et une pompeuse hypocrisie.

§ IV.

4. Ce n'est pas assez : faites-lui connaître , par votre manière de conduite que vous la conduisez tout comme vos pénitens du commun. Oh ! que vous la prendrez bien ainsi par où il faut , si vous pouvez faire que cette pensée lui entre dans l'esprit.

Car croiriez-vous bien que ces âmes favorisées de grands dons ont une secrète et maligne inclination d'être cultivées plus que les autres ? Vous diriez qu'elles veulent des conduites aussi singulières que leurs faveurs sont élevées , qu'un directeur doit les considérer , comme Dieu le fait ; et qu'elles ne doivent pas être moins précieuses dans son esprit que leurs faveurs sont peu com-

munes : ô le subtil et pernicieux poison des consciences ! Ne vous l'ai-je pas bien dit tantôt , que les communications divines et extraordinaires étaient à cette âme une occasion de sa perte , si elle n'était fortement éprouvée ?

C'est aussi de là que nous en voyons dans ces sortes d'épreuves , qui pour n'être regardées que comme les personnes du commun , s'en révoltent , et font enfin éclater leur orgueil , qui auparavant avait été si bien caché sous les apparences d'une fausse retenue et d'une humilité dissimulée.

§ V.

5. Mais pour pousser plus avant vos épreuves , je vous prie Théonée , de commander souvent à cette âme des choses ridicules en apparence : tantôt faites-la venir jusqu'à l'effet , et tantôt contentez-vous qu'elle en fasse les premiers pas. Il n'est pas croyable combien cette manière de l'éprouver lui est avantageuse ; parce qu'il n'est rien qui en abatte l'orgueil comme des sujets d'obéissance , qui sont apparemment méprisables , et qui choquent le bon sens , ou par leur bassesse , ou pour être pris d'un biais qui ne paraît pas judicieux ; et voilà justement ce qu'il faut à cette âme.

Car savez-vous les épreuves qui sont le plus au goût de ces personnes élevées ! Ce sont les grandes : et c'est une chose bien étrange , que souvent la vanité fasse que ces grandes âmes se soumettent plus volontiers aux grandes épreuves. Ce n'est donc pas là le biais de les bien éprouver , mais servez-vous des épreuves qui ont quelque chose de ridicule ; car ce sont celles-ci qui découvrent davantage la vérité du bon esprit , en ce que l'Esprit-Saint , quand il possède vraiment une âme par ses hautes faveurs , la fait obéir en tout aveuglement , sans regarder la matière de l'obéissance , mais simplement qu'il faut obéir.

§ VI.

6. Pour conclure , je vous donne avis que vous devez être impitoyable , afin d'ôter de cette âme les moindres attachemens ; car de toutes les choses il n'est rien qui soit si capable de nuire aux grâces extraordinaires : les grands défauts sont éloignés de cette âme ; ceux où elle tombe ne sont le plus souvent que de faiblesses ; il ne reste donc que ceux que font les attachemens , dont il faut la défaire : et c'est pour cela que vous devez être sans compassion , pour en arracher et en faire mourir les attachemens ,

tant que la commission vous est donnée de la part de Dieu , en conserver les richesses et les faveurs.

Ce n'est pas que ces sortes de défauts ne soient tolérables en des âmes que Dieu n'appelle pas à une haute perfection ; et je vous conseille même de ne pas les tourmenter là-dessus , de peur qu'ils rebuter plutôt que de les avancer ; mais pour cette âme à qui la grandeur des dons de Dieu doit inspirer un courage invincible , vous devez l'éprouver durement , jusqu'aux attachemens les plus légers dont je montre l'infinie conséquence dans le second tome des Maximes , livre 3 , maxime 2.

MAXIME IX.

Il ne faut pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leurs lumières.

Je ne sais pas ce que vous jugerez d'abord , en lisant le seul titre de de cette maxime , Théonée , et si vous serez du sentiment de ceux qui croient qu'on ne doit pas refuser au public les illustrations dont Dieu favorise de certaines âmes. A vous en parler dans la simplicité dont j'ai coutume d'user avec vous , je vous avoue que ce qui m'en a donné la pensée , est l'extraordinaire facilité qu'on voit dans notre siècle , pour donner cours à tous ces esprits lumineux que l'on produit de tous côtés , comme autant d'oracles sortis d'un sanctuaire.

Ce n'est pas que je prétende absolument en condamner l'usage , ni blâmer avec témérité la conduite de ceux qui le conseillent : une chose pouvant se faire très-judicieusement , et avec beaucoup de fruit ; mais quoique je respecte ce qu'ils font , néanmoins parce qu'en toutes choses on peut tomber dans l'excès , je veux vous en avertir , et de vous instruire entièrement sur ce sujet.

Et afin de ne rien confondre , je vous avertis que quand j'avance que mon sentiment n'est pas qu'il faille facilement permettre aux âmes d'écrire leurs lumières , je ne parle pas des bons propos , qu'il est utile d'écrire , afin de s'exciter ensuite à les exécuter. Faites-le pour vous-même , quand Dieu vous l'inspire ; portez-y les personnes dont la Providence vous a donné la conduite ; parce que nos lumières s'éclipsent , et les plus beaux sentimens de nos cœurs s'éteignent , si l'on n'a soin de les réveiller par la lecture des écrits qu'on en fait. Ils suppléent au défaut de la mémoire , et ils rallument ce qui pourrait être éteint. Outre

que ce sont autant d'obligations signées à Dieu , que l'on se représente à soi-même de temps en temps, et que l'on s'intime en quelque manière, pour se faire souvenir de la pratique des bonnes résolutions auxquelles on s'est tant de fois engagé : et puis , c'est encore un reproche visible à son infidélité , et une condamnation de soi-même , de voir que l'on ne fait pas ce que l'on a écrit. Ainsi bien loin de vous détourner de ces sortes d'écrits , qui animent notre lâcheté , et dont la fin est l'exécution , je vous y exhorte de tout mon cœur.

Les lumières dont je parle sont ces connaissances illustres et rares ; soit qu'elles regardent nos mystères sous de nouveaux jours ; soit qu'elles pénètrent les plus délicates opérations de la grâce dans le fond des âmes ; soit qu'elles considèrent des choses futures et passées ; soit qu'elles entrent dans de certaines intelligences subtiles et belles de l'Écriture sainte. Voilà la matière dont j'ai dessein de discourir.

Il n'est point encore ici question des personnes qui n'ont rien de commun dans les choses spirituelles ; car à peine se connaissent-elles , tant elles vivent toujours éloignées d'elles-mêmes ; et ainsi , ce n'est point d'elles qu'on attend des écrits remplis de lumières et de feux , n'étant pleines que de ténèbres et de froideurs ; mais mon dessein est uniquement de parler de ces âmes qui sont dans l'abondance des dons divins et des clartés , et en qui il se passe des choses tout-à-fait extraordinaires , soit pour la beauté , pour l'étendue et pour la profondeur de leurs lumières , soit pour les admirables sentimens dont leur cœur est pénétré.

La difficulté est maintenant de savoir s'il est expédient que celles-ci écrivent toutes leurs lumières , pour en laisser les papiers entre les mains d'un directeur , ou pour en faire des communications à toutes les bonnes âmes.

Pour moi , j'estime qu'un directeur n'en doit accorder la permission que très-rarement , et je vous conseille à vous-même d'en user ainsi ; c'est la maxime que j'avance. Je pourrais commencer par les preuves que j'ai à vous en produire ; mais je pense qu'il vaut mieux le faire par tout ce qui se peut alléguer contre cette maxime , et par les réponses que je veux y donner : et ensuite j'établirai cette question par toutes les raisons que je crois être capables de la prouver et de vous en convaincre.

CHAPITRE PREMIER.

Les raisons qu'on peut apporter contre cette maxime , et les réponses
à ces raisons.

Parlez donc, Théonée , pour tous ceux qui aiment les choses extraordinaires , et qui jugent que toutes les âmes favorisées doivent écrire leurs faveurs , leurs belles lumières , et leurs nobles sentimens ; dites ce que vous en aurez pu apprendre et proposez tout ce qu'on a coutume d'alléguer pour autoriser ces écrits spirituels et mystérieux.

L'on se révolte étrangement , me direz-vous , contre la sévérité de cette conduite qui veut cacher les merveilles de Dieu , et qui veut étouffer ces divines semences dans le sein des âmes où elles sont jetées , sans permettre qu'elles en sortent pour en retourner plus heureusement à leur auteur.

§ I.

Quoi ! n'est-ce pas une chose assez ordinaire , que les pénitens reçoivent toutes les grâces que Dieu leur fait , quand elles passent de commun ? Les directeurs ne l'ordonnent-ils pas ? Est-il rien aujourd'hui de plus ordinaire que ces papiers précieux , que l'on montre partout avec la même estime que si c'étaient des présens du Ciel , dans lesquels l'on trouve des mystères qui ne se découvrent point en tous les livres imprimés ? Et vous voudriez condamner l'usage de tant de personnes éclairées.

Il est vrai , Théonée , qu'on voit de ces écrits ; mais la chose n'est pas si commune que vous nous la faites ; et tous les vrais spirituels ne l'approuvent pas : mais je veux , après tout , que l'usage en soit assez ordinaire , pensez-vous que la coutume le justifie ? Ce qui se fait communément est de soi une très-mauvaise règle d'imitation , car les choses parfaites ne sont jamais communes : ne me dites donc pas que l'usage est assez ordinaire d'écrire ses lumières et ses faveurs. Est-il rien aujourd'hui de commun comme les illusions dans les choses spirituelles. L'on est si trompé dans les fausses lumières , dans les goûts et dans ces sentimens contrefaits , que c'est la plus grande intelligence de la vie intérieure que de pouvoir en faire le discernement.

Et puis , je vous demande ingénument s'il est rien de plus commun à certains directeurs , quand il leur tombe entre les mains quelques âmes rares , que de leur permettre , et même de leur ordonner d'écrire tout ce qui leur passe d'éclatant par l'es-

prit ? Cette facilité est fondée sur l'estime qu'ils font de ces opérations merveilleuses , dont on se laisse volontiers surprendre pour se satisfaire. Vous devez donc plutôt dire que , parce que cette méthode est commune , elle doit vous être suspecte ; car la coutume est que le monde court aveuglément après tout ce qui a quelque chose de brillant.

§ II.

Mais vous me direz que cette maxime porte à éteindre universellement toutes les lumières et les feux du Saint-Esprit , et que c'est être ennemi de la gloire de ses opérations que de vouloir les cacher ; car n'ayant point de sortie que par les écrits , il faut qu'elles soient ensevelies dans l'esprit et dans la conscience où elles sont produites , si des plumes charitables ne leur donnent le jour.

Bien loin , Théonée , que cette retenue soit opposée aux dessein du Saint-Esprit , elle s'y accorde si bien , qu'ils ne peuvent être mieux secondés. Ne savez-vous donc pas qu'il y a des communications intérieures qui se terminent à l'âme qui les reçoit , et dont le prix et la beauté se conservent dans les ténèbres de la conscience ?

La théologie nous dit qu'il y a de certaines grâces qui ne se donnent pas à l'âme pour elle-même , mais pour les autres ; mais je dis aussi qu'il y en a qui ne se donnent uniquement à elle que pour se borner dans elle. Je suppose que vous avez lu ce que dit l'Écriture (1) , qu'il est bon de tenir caché le secret du roi ; or , est-il d'autre roi des consciences que cet Esprit-Saint , qui en fait le lieu de son empire , en faisant le fond de ses opérations ? Est-il d'autre secret que ces communications précieuses , lesquelles ne doivent point passer la connaissance de ce divin époux et de l'âme ; de sorte qu'en faire part à d'autres qu'à un directeur , par le commerce de tous ces beaux écrits , c'est violer la fidélité du secret.

Cela peut venir , ou de ce que ces grâces particulières sont si délicates et si riches , que l'âme seule qui les reçoit en peut connaître la nature et la valeur ; ou de ce que l'esprit de Dieu , par une sainte jalousie , ne veut pas que ces rares privautés soient connues de personne que de la conscience qui les reçoit , ou de ce que ces mêmes faveurs sont de la nature des choses

(1) Tob. c. 12.

qui se perdent facilement quand elles sont tirées hors de leur centre (1).

§ III.

Vous medites encore avec bien du zèle, que si ces grandes âmes n'écrivent pas ce qui s'opère en elles d'extraordinaire, le public sera privé d'un bien fort considérable; que c'est une espèce d'injustice faite à tant de saintes personnes qui en pourraient tirer des avantages très-particuliers pour elles-mêmes; et que l'on ne peut mieux se perfectionner que par là dans la science des saints, dont on apprend tous les mystères par le moyen de ces écrits.

Pour Dieu, ne me parlez jamais du public, pour en faire votre défense; car le public proprement est le monde, et les sentimens du monde ne doivent être regardés qu'avec mépris et avec dégoût: cela même doit vous donner de l'aversion de rien produire au dehors; car souvenez-vous bien que le motif de faire éclater les choses les plus saintes, sous de louables prétextes, doit pour le moins toujours vous être suspect: oh! que l'orgueil de l'esprit et la vanité s'y rencontrent facilement.

Voilà en vérité un pas bien trompeur, de nous alléguer le public pour prouver que les rares faveurs d'une âme doivent sortir des ténèbres, afin de servir d'instruction et de flambeau à tant d'autres, comme si Dieu n'avait point d'autre voie que ces lumineux écrits pour les éclairer. Théonée, retirez-vous de ce mauvais pas, je vous prie, et si vous avez de ces grandes âmes sous votre conduite, n'ayez uniquement pour fin que leur sanctification, sans vous soucier de faire passer jusqu'au public les merveilles de grâces que vous y remarquez.

§ IV.

Je vois bien que vous n'êtes pas pleinement satisfait, et que vous avez encore bien des choses à me dire. Quoi! me direz-vous, ne savons-nous pas que Dieu se plaît à se communiquer d'une façon plus particulière aux simples femmes qu'à tous les savans? Car où voit-on de divines familiarités et de hautes élévations plus ordinaires que dans ce faible sexe? N'allez donc pas les chercher parmi les doctes, dont Dieu semble exprès se retirer, mais dans la même faiblesse. Or, ne le fait-il pas afin de montrer qu'il prend plaisir d'éclater dans notre bassesse, et

(1) S. Bern. in Cant.

que l'on connaisse la gloire de son opération dans l'infirmité et l'impuissance du sujet ? Comment cela pourra-t-il se faire néanmoins, si ces âmes n'en révèlent pas les mystères et les grâces par leurs écrits ?

Il n'est pas difficile, Théonée, de vous contenter sur cette difficulté. J'entre dans votre sentiment, et je suis convaincu que Dieu prend plaisir à se communiquer au simple sexe ; ainsi ne disputons point là-dessus, mais venons maintenant à ma conséquence et non pas à la vôtre.

Car vous devez remarquer que toutes les âmes ont une disposition assez égale à recevoir les dons de Dieu quand elles sont bien purifiées, puisqu'il n'y faut que le vide et la pureté ; mais pour faire au dehors la communication de ses dons, et le faire sans aucun préjudice, il faut quelque chose de plus, il faut une vertu plus robuste et plus forte, il faut même un esprit naturel plus ferme pour ne pas être ébloui dans la montre de ces magnifiques biens que ces écrits étalent au public. Or, le sexe, les simples et les ignorans sont très-capables, je l'avoue, de recevoir les plus éminentes faveurs de Dieu ; mais ils ne le sont pas ordinairement de les produire sans danger ; car il faut pour cela des âmes fortes, des vertus consommées, des esprits qui ne s'évanouissent pas facilement dans le grand jour ; et ces sortes de personnes, parmi toutes leurs vertus et leurs grâces, ont une petitesse naturelle qui les rend incapables de supporter, sans s'intéresser, l'éclat et la gloire qui pourraient leur venir de voir leurs écrits reçus avec estime et avec admiration.

§ V.

Enfin vous diriez que, suivant la maxime que je vous donne, les écrits des Thérèse, des Catherine de Sienne, des Madeleine de Pazzi n'auraient jamais dû paraître. Si cela était, quelle perte ne serait-ce pas pour tout le christianisme ? Et notre siècle, et les siècles futurs manqueront-ils d'âmes qui soient aussi favorisées ? Pourquoi donc ne pourront-elles pas aussi bien que celles-là laisser des écrits de leurs faveurs comme des témoignages publics de la magnificence de Dieu ?

Je vous accorde que la perte des écrits de ces saintes eût été grandement à plaindre ; mais, Théonée, c'étaient des saintes ; cela dit tout pour autoriser ce qu'elles ont fait en ce point. Que les âmes que vous conduisez soient des saintes, et je ne vois pas de difficulté que vous ne puissiez sur ce sujet faire le même commandement que leur faisaient leurs directeurs ; mais prenez garde

qu'elles ne soient de celles qui ont bien quelques faveurs intérieures plus que l'ordinaire, sans avoir néanmoins guère plus de vertu solide, et à qui pour cela les écrits de leurs grâces ne contribuent communément qu'à faire que Dieu les en dépouille.

Vous n'avez donc plus rien à objecter pour nous persuader que toutes les âmes extraordinairement favorisées doivent écrire leurs lumières et leurs sentimens ; mais moi, Théonée, après avoir tâché de satisfaire à toutes vos raisons, j'en ai maintenant de nouvelles à vous produire qui vous prouvent tout le contraire.

CHAPITRE II.

Les raisons qui prouvent qu'on ne doit pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leurs lumières.

1. Est-il rien à quoi les directeurs recommandent tant que l'on prenne garde qu'a ne pas laisser écouler son esprit à de secrètes complaisances quand l'âme est intérieurement prévenue de grâces extraordinaires ? Car, d'une part, la faveur est assez précieuse par elle-même pour attirer notre complaisance, et de l'autre la nature se porte aussitôt de son mouvement à se plaire dans un bien agréable ; de sorte qu'il ne se peut quasi faire que cette âme n'ait une satisfaction bien vaine dans ces dons intérieurs si elle n'a l'œil toujours veillant et ouvert, et si elle n'est fort mortifiée.

Si ce que je dis est une vérité, ne faut-il pas en tirer cette conséquence, que ces douces faveurs venant à paraître et à être si bien rendues sur le papier, seront bien plus capables d'engendrer une complaisance naturelle, étant devenues l'objet des yeux aussi bien que de l'esprit ? parce qu'on en voit d'heureuses productions qui avaient été auparavant renfermées dans le sein de l'esprit et du cœur.

Si les plus grands spirituels ont toutes les peines du monde à se défendre de certains agrémens vains et subtils dans leurs rares faveurs, quoiqu'ils les tiennent cachées, hé ! Théonée, comment pourra le faire une âme encore jeune et peu accoutumée à toutes ces grâces extraordinaires, si elle en donne des écrits au public ?

2. Ne me dites pas que cette personne ne le fait que par une pure soumission à son directeur, car je veux que cela soit ; je veux même qu'elle trouve d'abord une extrême mortification dans cette obéissance. Hé ! mon Dieu, ne savez-vous pas bien les retours déréglés que fait ici ordinairement l'esprit humain ? Et est-ce là comprendre sa corruption et ses adresses ?

Cette personne qui était peut-être auparavant sans réflexion sur les trésors de ces grâces, et qui, par une même suite, ne s'en estimait pas plus élevée, change maintenant d'état : car n'est-il pas naturel qu'elle ait de l'estime pour tout ce qui a l'approbation de son directeur ? Ayant donc reçu le commandement d'écrire tout ce qui se passe dans son intérieur, ne vous semble-t-il pas qu'elle doit penser qu'il s'opère en elle quelque chose de plus que dans les autres à qui l'on ne donne pas de semblables ordres ? Ce sont donc ces écrits qui ont malheureusement désaveuglé cette âme, laquelle était si bien dans les précieuses ténèbres de ses richesses.

3. Il y a encore un autre inconvénient, c'est que ces écritures faisant sortir de l'âme ces rares faveurs dont elle est visitée, et d'ailleurs ces dons de Dieu extraordinaires étant toujours accompagnés d'une onction qui porte dans le cœur et dans les puissances la suavité et la paix, il arrive ordinairement que cette onction et cette douceur se dissipent et se perdent comme celles des odeurs exquisées qui doivent toujours être renfermées pour conserver toute leur douceur, et qui évaporent bientôt ce qu'elles ont de plus agréable quand elles sont éventées.

Or, vous donnez une grande sortie à ces faveurs par tous vos écrits ; sur quoi je vous prie de faire réflexion s'il n'est pas vrai que, n'étant plus renfermées dans le seul intérieur, vous n'en êtes pas si doucement pénétré ? Cela est très-certain. Et d'où vous arrive cette misère ? ah ! elle vous arrive de ce que ce divin baume a pris l'air par vos écrits.

Car ces sortes de biens perdent grandement de leur douceur quand ils sont communiqués, et ils ne peuvent souffrir d'être partagés par des écrits qui ont souvent plus d'unction que n'en retient le cœur dont ils sont sortis ; car si les longs entretiens des choses même divines étouffent très-souvent le profond recueillement, il faut avouer, par la même raison, que les longs écrits ne le font pas moins et qu'ils dessèchent souvent la conscience, comme les canaux tarissent la source dont ils portent les eaux.

4. Mais voulez-vous, Théonée, que je vous conduise encore plus loin ? lorsque l'on exige les écrits de toutes ces grâces extraordinaires, la vanité irrite facilement l'imagination qui en prend feu, et ensuite que ne fait-elle pas étant échauffée ? elle se donne très-souvent des idées de nouvelles faveurs qui ne furent jamais, et qu'elle se figure par comparaison de celles qui ont été véritables.

C'est ce qui rend quelquefois la plume d'une dévote si féconde à dire cent merveilles, parce que son imagination a été piquée

par sa vanité , et sa vanité par les ordres qu'elle a reçus d'écrire toutes les communications particulières que Dieu lui a faites. Ainsi, si vous aimez ces sortes d'écrits, elle vous en donnera plus que vous n'en demandez , et elle y mêlera souvent des chimères de rares opérations , ajoutées à quelques-unes qui ont pu être véritables. Ne sont-ce pas là d'étranges effets de cette conduite ?

5. Après tout , je veux que les écrits ne soient pleins que de véritables lumières et de sentimens bien solides ; sachez qu'ordinairement l'on en dit plus sur le papier pour la manière , qu'il ne s'en opère dans la conscience. Car l'on se plaît naturellement à bien dire tout ce qui nous regarde et on l'exprime avec des termes si propres et des expressions si belles , que la chose paraît toute autre qu'elle ne se passe en effet dans l'âme ; car l'on ne manque pas de paroles mystérieuses pour dire ce qui dans le fond n'est pas si considérable ; et n'est-ce pas ainsi que des directeurs , jugeant d'une âme par ses écrits , en prennent souvent des pensées bien plus grandes que ne sont ses faveurs et ses opérations ? N'est-ce pas de là qu'ils commencent eux-mêmes d'être trompés dans le jugement qu'ils en portent , mesurant son élévation aux expressions de ses écrits , et non pas à la vérité de ce qui s'opère en elle ?

6. Le mal ne s'arrête pas là ; ces lumières se répandent ensuite et portent partout la réputation de ces âmes illustres : on les marque et on les compte dans les villes et dans les provinces , leurs écrits courent de main en main comme des pièces qui contiennent des choses nouvelles et qui en disent plus que tous les livres ; elles ne l'ignorent pas et elles savent que de tous côtés elles sont dans l'approbation : elles voient que leurs directeurs sont les premiers à donner cours à leurs écrits.

Je vous demande comment avec tout cela elles pourront se défendre d'être superbes et pleines d'elles-mêmes , se voyant si bien dans les mains , dans la bouche et dans les esprits de tout le monde ? Au moins vous ne pouvez nier qu'un directeur n'expose ainsi leur humilité à d'étranges hasards.

7. Tout ce que je viens de dire n'est pas encore assez : l'on ne se contente pas des écrits ; la curiosité du monde est trop grande pour s'en tenir là ; on veut en connaître les auteurs et ces âmes rares n'ont plus tant de répugnance à se montrer elles-mêmes , après avoir montré si volontiers leurs productions.

Il faut donc voir ces illustres dévots ou ces illustres dévotes , que leurs directeurs estiment tant et dont on voit des beaux portraits sur le papier. Il faut voir si cette personne si spirituelle

parle comme elle écrit et si elle sait aussi bien dire des oracles que les écrire : car l'on se plaît encore bien plus à entendre dire qu'à lire. Oh ! Dieu sait comme elle dit pour lors tout ce qu'elle sait de meilleur et de plus beau et comme son amour-propre la porte à soutenir par son langage ce que ses écrits ont produit si heureusement.

8. Mais l'on passe encore bien plus avant : l'on devient quelquefois tellement entêté d'une dévote éclairée, qu'on la consulte comme un oracle sur les choses spirituelles ; cela n'est-il pas intolérable ? Mais ne l'est-il pas encore plus et jusqu'à sortir du bon sens, qu'elle ne se refuse pas très-souvent pour directrice quand elle en est invitée. Qu'une dévote, qu'une personne d'un faible sexe, quelque éminente qu'elle puisse être, soit consultée et se mêle de diriger dans les voies de Dieu ! Quel égarement d'esprit ! O Théonée ! ne m'en parlez pas ; car toute la grande disposition d'une dévote pour devenir sainte, c'est le silence, l'obéissance et la simplicité.

Et néanmoins le fameux éclat de ses écrits n'aboutit d'ordinaire qu'à la faire voir, à la consulter et à la prendre souvent pour diriger les consciences.

En vérité, voilà un grand renversement d'ordre et de conduite, qui doit vous faire connaître ce qu'il faut juger de ces sortes d'écrits, qui ont des suites si dangereuses.

Il ne faut pas croire que ce soit faire un outrage à ces bonnes âmes, de dire que l'ignorance leur est naturelle ; car n'ayant pas la capacité nécessaire pour faire un savant et judicieux discernement des choses, on ne doit pas s'étonner qu'elles prennent des erreurs pour des premières vérités dans les voies intérieures, puisque les hommes même les plus spirituels y sont sujets, lorsqu'ils ne sont pas bien fondés dans les sciences ? Or, les écrits ne disent pas autrement que l'esprit ; c'est aussi pour cela qu'on y voit des idées spirituelles qui vont quelquefois jusqu'à l'hérésie.

Je ne nie pas que ces âmes élevées n'aient de véritables illusions, mais comme Dieu n'empêche pas les opérations de l'esprit humain, elles y mêlent leurs lumières naturelles qui, étant jointes à l'ignorance, tombent facilement dans des erreurs.

9. Enfin, pour vous bien convaincre de cette maxime, je ne voudrais que ces dernières paroles ; à savoir, que les grandes faveurs de Dieu doivent tellement se recevoir dans l'âme, qu'elle tâche de ne s'y arrêter jamais ; mais qu'avec beaucoup de simplicité elle les laisse couler et passer comme elles sont venues.

Or, que font les écrits, sinon qu'ils obligent l'esprit à faire

ent retours sur ces privilèges de grâce, afin de les exprimer avec de belles phrases ? C'est ainsi que l'on demeure souvent plus longtemps que Dieu ne veut dans l'impression et le souvenir de ses faveurs, soit qu'on s'y attache, soit qu'elles occupent la place de quelques autres qui nous attendent, soit qu'en voulant les prolonger, l'on s'en figure de pareilles à celles qu'on a reçues de Dieu.

§ I.

Quelques avis pour la conduite de ces âmes.

Hé bien ! Théonée, n'êtes-vous pas maintenant convaincu de l'abus de ces écrits ? Je ne sais pas quelles conclusions les autres pourront tirer de tout ce raisonnement ? mais je souhaite bien que les vôtres soient de ne permettre jamais qu'avec de grandes difficultés, et pour des raisons très-importantes à toutes ces âmes élevées, dont vous auriez la conduite, d'écrire leurs lumières et leurs faveurs.

Pour Dieu, ne vous embarrassez point de toutes ces intrigues de spiritualité et de choses rares ; retirez-vous de ce grand cours de spirituels, qui n'ont des intelligences que pour savoir ce qui se passe de toutes parts d'extraordinaire dans les âmes, et qui en ont paraître des écrits avec trop de recherche et trop d'estime ; mais prenez des voies plus certaines et plus obscures : cela m'oblige de vous insinuer quelques avis pour la conduite de ces personnes extraordinaires.

1. Cachez-les, je vous prie, autant que vous le pourrez, et tâchez de proportionner leur extinction à l'excès de leurs grâces ; cachez-les à elles-mêmes, ne leur ouvrant pas les yeux par leurs propres écrits ; cachez-les à tout le monde, n'en parlant seulement pas, bien loin de communiquer leurs faveurs écrites, les environnant de ténèbres à l'imitation de Dieu.

C'est par ce moyen qu'à peine saura-t-on qu'elles soient au nombre des vivans ; et il est très-utile pour la conduite de ces âmes extraordinaires qu'elles soient obscures comme les ténèbres, ne voyant point et n'étant point vues : car il est si naturel et si doux à un directeur de faire connaître ces personnes élevées, quand elles sont formées de sa main, sous prétexte de porter ceux qui les connaîtront à en glorifier Dieu ; cela, à votre avis, ne retombe-t-il pas indirectement sur lui ? et ne lui revient-il pas quelque vaine grandeur de celle de ces âmes rares, pour la conduite desquelles Dieu l'a choisi entre plusieurs autres ?

Laissez-le faire, Théonée, comme il l'entend, et tous ceux qui voudront en user de cette façon ; mais pour vous, retenez toujours ces âmes incomparables dans le silence et dans l'obscurité, quand vous en aurez reçu le soin de la Providence ; car leur inclination ne suivrait pas difficilement celle que vous auriez à leur produire.

2. J'estime que votre fin devant être d'aider la grâce dans ces âmes, vous n'en pouvez prendre, ce me semble, de meilleure voie. Dieu n'a fait choix de votre personne pour leur conduite, qu'afin que vous travailliez avec lui en les disposant de plus en plus à l'accroissement de ses dons ; c'est là votre emploi, et ce doit être votre grand soin auprès de ces grandes âmes, dont vous n'êtes proprement que le serviteur : or, vous ne pouvez jamais mieux réussir dans ce travail et dans ce dessein qu'en les voilant de ténèbres, puisque ce n'est que dans ces obscurités que les faveurs divines trouvent leur perfection, comme elles y ont trouvé leur naissance.

3. Écoutez-les dans le récit de toutes les communications que Dieu leur fera ; mais faites aussi qu'elles soient bien persuadées que vous n'entendez tout cela que comme des choses fort communes : cette manière fera qu'elles seront sans façon et sans mystère, parmi leurs plus grandes faveurs. n'y faisant pas plus de retour que vous ne paraissez en faire vous-même, et comme si elles étaient dans des voies communes à tout le monde ; voilà peut-être le point le plus important et le plus délicat qui soit dans la conduite de la vie intérieure.

§ II.

Il y a ici néanmoins une chose qu'il faut que je vous déclare, à savoir, que dans tout ce discours, qui rejette la facilité des écrits pour les personnes extraordinaires, je n'ai pas tant eu dessein de parler des hommes que du sexe, qu'on ne peut assez conduire par la voie de l'extinction et du silence, soit parce que leur faiblesse tire plus facilement vanité de toutes ces sortes de choses, soit parce que leur imagination est extraordinairement vive pour se figurer tout ce qui n'est pas, ou pour en croire beaucoup plus qu'il n'en est ; soit parce que d'ailleurs, manquant de tous les autres talens considérables, elles ont une passion extrême de passer pour des spirituelles éminentes.

Après tout, je ne suis pas néanmoins absolument contraire à ce que ces âmes extraordinaires écrivent quelquefois les faveurs

d'ont Dieu les honore ; mais je vous conseille que celles que Dieu vous aura commises ne le fassent jamais , qu'elles n'en aient reçu de vous la permission , afin que leurs écrits soient une action de pure obéissance ; car si vous remarquiez qu'elles eussent quelque inclination à toutes ces écritures , mon sentiment est que vous devriez entièrement l'empêcher , puisqu'elles en feraient alors une action de propre volonté et de vanité.

Je vous conseille encore qu'en leur enjoignant d'écrire ce qui se passe en leur âme , vous ne vous déclariez jamais à elles de vos intentions , afin qu'elles n'en puissent tirer autre chose que la simple soumission ; votre silence là-dessus et votre retenue étant une voie bien plus capable de les laisser dans la simplicité et dans la mort , que ne feraient tous vos mépris.

Pour ce qui est du motif qui peut vous porter à leur enjoindre ces écritures , ma pensée est que vous devez le faire principalement lorsque ces âmes abondent tellement en lumières et en sentimens , qu'elles ont toutes les peines du monde à les retenir , c'est alors une espèce de charité de leur donner ce moyen pour les soulager de ce qui les consume ; outre que cela ne leur est pas si dangereux alors , car comme c'est le Saint-Esprit qui cause en elles toute cette plénitude , c'est aussi lui-même qui anime et qui dicte tous ces écrits.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTE DE L'ÉDITEUR.
PRÉFACE DE L'AUTEUR.

5
VII

LIVRE PREMIER.

POUR LES PERSONNES QUI COMMENCENT.

MAXIME I. Un directeur est absolument nécessaire. Quelques avis pour en faire le choix, et sur la manière de communiquer avec lui.	4
MAXIME II. Le directeur doit attendre de la divine Providence les âmes qu'il doit conduire, sans s'ingérer de soi-même dans leur direction.	6
MAXIME III. Le directeur ne doit pas être curieux pour savoir la vie passée d'un pénitent; on peut néanmoins voir par quelque avis qu'on peut donner, quand on doit porter à faire des confessions générales.	12
MAXIME IV. Il ne faut pas toujours mener une âme à la perfection la plus élevée.	16
MAXIME V. Il faut toujours conduire une personne à la perfection de son emploi et de son état.	19
MAXIME VI. Mortification des sens. — Il n'est rien qui rende sensuel et qui éloigne de Dieu comme l'immortification des sens.	24
CHAP. I. La vie des sens et la mort des sens sont expliquées.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Il n'est rien qui rende sensuel comme l'immortification des sens.	26
CHAP. III. Il n'est rien qui éloigne de Dieu comme l'immortification des sens.	31
MAXIME VII. Il ne faut pas facilement enjoindre beaucoup d'austérités corporelles à un pénitent; mais en ce point il faut bien s'accommoder à ses dispositions.	35
CHAP. I. Les raisons qui prouvent cette maxime.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Il est montré dans quelles circonstances et jusqu'à quel point le directeur doit accorder à un pénitent des austérités corporelles.	39
MAXIME VIII. Il faut parler peu de la plus haute spiritualité, et permettre rarement la lecture des livres qui en traitent à un pénitent qui ne fait que commencer.	41
MAXIME IX. Il y a des personnes qui ne sont point capables des plus éminentes vertus. Quelques règles pour les connaître et pour les conduire.	45
MAXIME X. Il faut qu'un pénitent s'en rapporte plus de ses progrès en la perfection, au sentiment de son directeur, qu'au sien propre.	48

MAXIME XI. Un pénitent ne doit pas aisément se communiquer à un autre qu'à son directeur.	53
MAXIME XII. Le directeur a une obligation très-particulière de se tenir uni à Dieu, dans le temps qu'on lui communique.	56
CHAP. I. Un directeur peut facilement perdre son âme dans les communications, s'il n'y est tout recueilli et uni à Dieu.	57
CHAP. II. Un directeur perd facilement les âmes dont il a la conduite, quand il n'est pas tout recueilli et uni à Dieu dans ses communications.	61

LIVRE II.

MAXIMES POUR LES PERSONNES AVANÇÉES.

MAXIME I. La récollection est absolument nécessaire pour la vie spirituelle.	64
CHAP. La nature de la récollection.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. De la nécessité de la récollection.	65
CHAP. III. De l'occupation de l'esprit dans la récollection.	74
CHAP. IV. Des peines de la récollection.	78
CHAP. V. Les châtimens que Dieu exerce sur une âme dissipée et sans récollection.	82
CHAP. VI. Du bonheur de la récollection.	83
MAXIME II. Pour bien conduire une âme à Dieu, il en faut purifier sans cesse l'intérieur et l'extérieur.	93
MAXIME III. Le directeur doit avoir un soin particulier de dépouiller le cœur de toute affection trop tendre et trop naturelle, quelque petite qu'elle soit.	97
MAXIME IV. Pour aller à Dieu, il ne faut pas rechercher ce qu'il y a de sublime et de relevé dans la vertu, mais la mort, les privations et la destruction de soi-même.	102
CHAP. I. Première vérité. — La mort de tous les désirs est nécessaire pour arriver à la perfection.	103
CHAP. II. Seconde vérité. — Les privations sont le meilleur moyen pour parvenir à la perfection.	105
CHAP. III. Troisième vérité. — La véritable voie de la perfection, c'est la mortification extérieure.	108
MAXIME V. Lorsqu'une personne est dans les ennuis et dans les dégoûts extérieurs, il faut la former à l'amour de l'aveuglement et de l'insensibilité.	110
CHAP. I. Les causes des ennuis et des dégoûts.	111
CHAP. II. Le prix de l'aveuglement et de l'insensibilité.	113
MAXIME VI. Les distractions de l'oraison bien comprises et bien reçues sont très-profitables à l'âme.	117
CHAP. I. Les distractions favorisent quelquefois la contemplation.	119
CHAP. II. Il est montré quand les distractions ne sont point des péchés.	121
CHAP. III. La manière de faire le bon usage des distractions est expliquée.	124
MAXIME VII. Il n'est rien qui nous unisse à Jésus comme l'abjection.	129

CHAP. I. Une personne abjecte fait proprement les délices du cœur de Jésus.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Jésus seul fait les délices du cœur d'une personne abjecte.	135
Suite du même discours.	139
MAXIME VIII. L'amour des confusions est la voie sublime de la perfection.	141
CHAP. I. Explication des diverses sortes de confusions.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Il est montré comme la confusion conduit à l'éminente perfection.	144
MAXIME IX. Le silence sanctifie les croix.	149
CHAP. I. Le silence, dans les occasions de plaintes, sanctifie les persécutions, les humiliations et les maladies.	156
CHAP. II. Le silence à ne pas se justifier sanctifie les accusations et les calomnies.	<i>ibid.</i>
Suite du même discours.	158
CHAP. III. Le silence de respect et d'adoration sanctifie les croix intérieures.	160
MAXIME X. L'esprit du parfait abandon est nécessaire pour faire régner Dieu sur une âme.	164
CHAP. I. De l'esprit d'abandon à la variété de tous les états.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. De l'esprit d'abandon à toutes les peines des tentations.	167
CHAP. III. De l'esprit d'abandon à tous les délaissemens intérieurs.	174
MAXIME XI. Dans toutes les sortes de croix et de tentations, il faut former l'âme à se dévouer encore à de plus grandes, que ne sont celles où est, par un esprit d'élévation au-dessus de sa peine.	178
CHAP. I. La manière de se dévouer à de plus grandes peines que celles où l'on est.	179
CHAP. II. Il est montré quel est le prix de ce dévouement à de plus grandes croix que celles où l'on est.	182
MAXIME XII. Le sacrifice parfait de l'âme est dans le dépouillement, dans l'amertume et dans l'abandon.	186
CHAP. I. Le sacrifice du dépouillement.	187
CHAP. II. Le sacrifice dans l'abandon aux souffrances.	189
CHAP. III. Le sacrifice dans l'amertume du cœur.	191
MAXIME XIII. Il faut qu'un chrétien, qui est divinement consacré, ait toujours un grand respect et une grande vénération pour lui-même.	195
CHAP. I. Il est montré comment nous sommes consacrés.	<i>ibid.</i>
§ I. Nous sommes consacrés par une divine onction.	196
§ II. Nous sommes consacrés par le sacrifice du divin Agneau.	198
§ III. Nous sommes consacrés par une manière de chant.	199
CHAP. II. Il est montré quels sont nos devoirs dans ce temple de nous-mêmes.	<i>ibid.</i>
§ I. Le premier devoir est le respect.	<i>ibid.</i>
§ II. Le second devoir est le silence.	201
§ III. Le troisième devoir est l'adoration.	202

LIVRE III.

MAXIMES POUR LES PERSONNES QUI SONT DANS LA VOIE D'UNION.

MAXIME I. Lorsqu'une âme est dans des voies extraordinaires, il faut bien prendre garde de lui manifester son état.	203
MAXIME II. Il faut bien prendre garde qu'une âme qui tend à l'union, n'ait d'appui et d'attachement en quoi que ce soit.	207
CHAP. I. Les différens attachemens de l'âme et les différentes manières dont Dieu les détruit.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Les raisons générales et particulières pourquoi Dieu détruit tous les sujets d'attachement et d'appui.	211
Suite du même discours.	214
MAXIME III. Tout attachement, même aux croix, est blâmable.	217
CHAP. I. L'attachement aux croix extérieures est ordinairement vicieux.	220
CHAP. II. L'attachement aux croix intérieures est ordinairement blâmable.	222
MAXIME IV. Après avoir connu l'attrait particulier d'une âme, il faut l'aider et la conduire selon son attrait.	225
Suite du même discours.	228
MAXIME V. Il faut aider les âmes qui sont en voie d'union, en faisant cesser leur propre opération.	232
MAXIME VI. Il est quelquefois avantageux à une âme de la laisser dans la désolation.	240
CHAP. I. Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes qui commencent dans leurs désolations intérieures.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Il est montré pourquoi il faut laisser quelquefois les personnes extraordinaires dans leurs désolations intérieures.	245
MAXIME VII. Ce n'est point absolument une mauvaise disposition dans certaines circonstances d'être peiné de penser à ses péchés, et de ne pouvoir les pleurer.	250
CHAP. I. Quelles sont les personnes qui ne peuvent penser facilement à leurs péchés.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables pour ne pouvoir penser facilement à leurs péchés.	252
CHAP. III. Quelles sont les personnes qui ne sont point coupables pour ne pouvoir pleurer facilement leurs péchés.	252
MAXIME VIII. La souveraine paix de l'âme est de reposer uniquement dans l'état présent où elle se trouve.	257
MAXIME IX. Il ne faut point s'étonner de voir quelquefois des personnes de grande vertu faire de grandes chutes.	264
MAXIME X. Nous sommes étroitement obligés de faire régner Jésus en nous.	270
CHAP. I. Il est montré quelle est l'étendue du royaume de Jésus en nous.	271
CHAP. II. Il est montré de quelle manière Jésus règne en nous.	275

CHAP. III. Il est montré quelles sont les révoltes que l'on fait au roi Jésus, dans le royaume de notre intérieur.	278
MAXIME XI. Les personnes dévotes et consacrées à Dieu ont une obligation très-particulière de suivre les maximes de Jésus-Christ.	281
CHAP. I. Il est montré par un léger trait comme les maximes de Jésus-Christ sont méprisées.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Les raisons qui montrent les obligations qu'ont les personnes dévotes et consacrées à Dieu de suivre les maximes de Jésus-Christ.	283
CHAP. III. Continuation des raisons qui prouvent le même sujet.	287
MAXIME XII. Dans toutes les impuissances de l'âme, de quelque côté qu'elles viennent, et dans toutes les privations, il faut se revêtir des opérations de Jésus-Christ.	291
§ I. La différence qu'il y a entre imiter Notre-Seigneur et se revêtir de Notre-Seigneur.	292
§ II. Il est montré quand il faut se revêtir de Notre-Seigneur.	294
§ III. La haute sainteté de ce revêtement de Notre-Seigneur est montrée.	296
MAXIME XIII. Tout chrétien doit être animé de l'esprit de Jésus-Christ en toutes ses actions.	298
CHAP. I. L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, considérée par rapport à lui-même.	299
CHAP. II. L'obligation d'agir dans l'esprit de Jésus, considérée par rapport à nous.	303
Suite du même discours.	307

LIVRE IV.

SUR L'ENGAGEMENT DANS LA VERTU.

MAXIME I. Toute personne qui commence à s'engager dans la vertu doit être formée à l'oraison.	310
CHAP. I. Les raisons apparentes qu'on allègue pour s'excuser de l'oraison.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Les véritables raisons pour lesquelles on ne veut point faire oraison.	313
CHAP. III. Les raisons qui prouvent que les personnes qui commencent doivent s'adonner à l'oraison.	315
CHAP. IV. Les misères inévitables à une personne qui commence à servir Dieu, lorsqu'elle refuse de s'adonner à l'oraison.	318
MAXIME II. Du moyen de profiter de l'oraison. C'est un bon moyen pour réussir dans l'oraison, que d'y aller pour se sacrifier.	322
CHAP. I. Les principes qui font ordinairement que l'oraison réussit mal.	325
CHAP. II. Raisons qui prouvent que l'oraison réussit toujours bien, quand on y va avec un esprit de sacrifice.	327
CHAP. III. Motifs pour entrer dans l'oraison avec un esprit de sacrifice.	332
MAXIME III. Dans l'oraison, personne ne doit sortir de son attrait.	335
CHAP. I. Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans les voies ordinaires, allant à l'oraison.	<i>ibid.</i>

CHAP. II. Quelle est l'obligation des âmes qui sont dans l'oraison passive, pendant l'oraison.	337
CHAP. III. Quelle est l'obligation des âmes qui sont conduites par attrait dans l'oraison.	339
CHAP. IV. Les causes qui font que l'on sort de son attrait, allant à l'oraison.	343
MAXIME IV. Les résolutions générales trompent une infinité d'âmes dans la vertu.	346
CHAP. I. Les causes pour lesquelles l'on ne forme des résolutions qu'en général.	348
CHAP. II. Qu'il est impossible d'avancer dans la vertu, tandis qu'on ne prendra des résolutions qu'en général.	352
MAXIME V. Les bonnes résolutions ne peuvent subsister, si l'on ne se prépare à la tentation.	358
CHAP. I. Les raisons pour lesquelles les résolutions des retraites sont suivies de tentations.	360
CHAP. II. Comment il faut recevoir les trois épreuves, de la conscience, du retour des passions et des créatures.	367
MAXIME VI. Personne ne peut avancer dans la perfection, s'il n'est perpétuellement assujéti à trois règles.	371
CHAP. I. De la règle écrite.	372
CHAP. II. De la règle de l'obéissance.	376
CHAP. III. De la règle de la Providence.	378
CHAP. IV. De la règle intérieure de perfection.	380
CHAP. V. De l'exemple et de l'aide de la perfection.	384
MAXIME VII. Les personnes qui commencent et qui ont beaucoup de ferveur doivent s'observer, et ne se produire pas sitôt au dehors.	387
CHAP. I. Les raisons pour lesquelles les personnes qui commencent ne doivent pas sitôt se produire au dehors.	388
CHAP. II. Les inconvéniens qu'il y a de se produire au dehors avant le temps.	391
Avis sur ce sujet.	394

LIVRE V.

SUR DIVERSES PASSIONS DE L'ÂME.

MAXIME I. La modestie est un puissant moyen pour vaincre ses passions.	395
CHAP. I. Diverses espèces de modestie.	397
CHAP. II. Les raisons qui prouvent que la modestie est un grand moyen pour vaincre ses passions.	399
CHAP. III. Motifs qui persuadent la modestie.	405
MAXIME II. Personne ne peut jamais guère avancer dans la vertu, s'il ne s'attache à dompter sa passion dominante.	407
CHAP. I. D'où vient que l'on travaille si peu à vaincre la passion dominante.	409
CHAP. II. Les raisons qui prouvent qu'on doit incessamment travailler à surmonter la passion dominante.	413

TABLE DES MATIÈRES.

	609
MAXIME III. Il est facile de vaincre la passion dominante.	491
CHAP. I. Moyens généraux pour dompter les passions dominantes.	420
§ I. Les persuasions nécessaires pour vaincre les passions dominantes.	<i>ibid.</i>
§ II. Les occupations intérieures nécessaires pour vaincre la passion dominante.	422
§ III. Maximes particulières pour vaincre la passion dominante.	423
§ IV. Les actions nécessaires pour vaincre la passion dominante.	425
CHAP. II. Moyens particuliers pour vaincre la passion dominante.	427
Moyens pour vaincre la passion dominante de la colère.	<i>ibid.</i>
Moyens pour dompter la passion dominante de la paresse.	428
Moyens pour vaincre la passion dominante de la facilité à condamner tout.	<i>ibid.</i>
Moyens pour vaincre la passion dominante de l'attachement à son sens particulier.	429
Moyens pour vaincre la passion dominante de beaucoup parler.	<i>ibid.</i>
Moyens pour vaincre la passion dominante de l'ambition.	430
Moyens pour vaincre la passion dominante de l'affection.	<i>ibid.</i>
Moyens pour vaincre la passion dominante de l'amour de ses commodités.	431
Moyens pour vaincre la passion dominante de la jalousie.	<i>ibid.</i>
MAXIME IV. Un moyen très-efficace pour acquérir les vertus, sont les tentations des vices contraires.	432
CHAP. I. Deux manières différentes pour acquérir les vertus.	433
CHAP. II. Preuves générales qu'un moyen très-efficace pour acquérir les vertus sont les tentations des vices contraires.	436
CHAP. III. Preuves particulières qu'un moyen très-efficace pour avoir les vertus sont les tentations des vices contraires.	438
MAXIME V. Il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à sa complexion et à son tempérament.	448
CHAP. I. En quoi consiste l'illusion du tempérament et de la vertu.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. Raisons pour lesquelles il est très-difficile d'avoir une vertu conforme à son tempérament.	450
CHAP. III. Il faut s'étudier à la vertu conforme à son tempérament.	453
CHAP. IV. La manière d'acquérir les vertus conformes au tempérament.	455
MAXIME VI. Le remède le plus efficace pour les tentations d'impureté ne sont pas les austérités corporelles.	458
CHAP. I. Les diverses sources des tentations d'impureté.	460
CHAP. II. Les raisons qui prouvent que les austérités corporelles ne sont pas le meilleur moyen pour guérir les tentations d'impureté.	462
CHAP. III. Les moyens les plus naturels pour vaincre les tentations d'impureté.	466

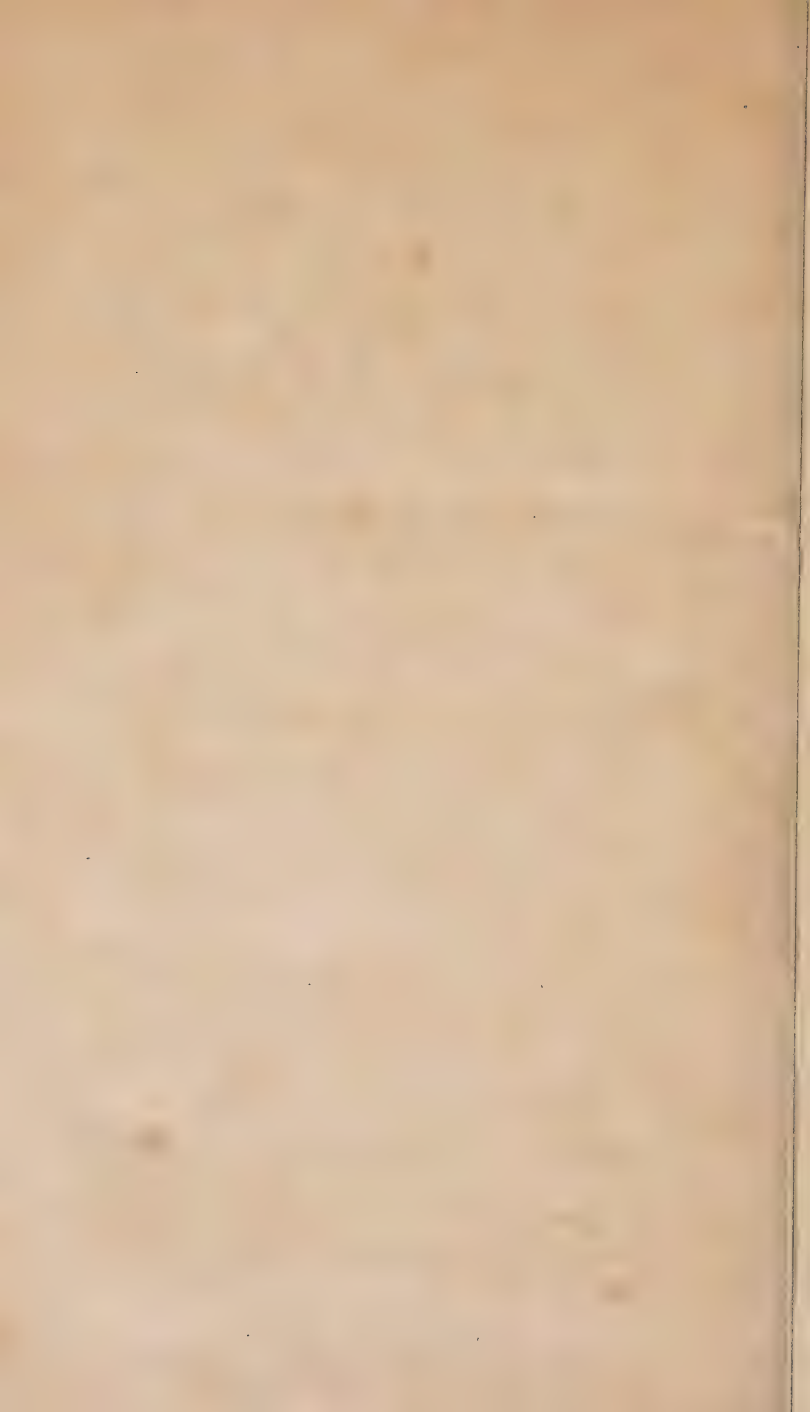
LIVRE VI.

SUR DIVERSES DISPOSITIONS D'UNE ÂME PARFAITE.

MAXIME I. Une des choses le plus nécessaire pour la vie intérieure est l'esprit sérieux.	472
---	-----

CHAP. I. Il n'y a rien qui soit si pernicieux à la vie intérieure, que l'esprit qui est contraire à l'esprit sérieux.	473
CHAP. II. Il n'y a rien qui soit si avantageux à la vie intérieure comme l'esprit sérieux.	479
§ II. Le principe de cet esprit sérieux.	482
§ III. Réponse à quelques difficultés.	484
MAXIME II. Une des voies les plus importantes et les plus abrégées pour se sanctifier, est la privation de tout plaisir.	486
CHAP. I. Dieu ne veut rien tant de nous que la privation de tout plaisir.	488
CHAP. II. Il n'y a rien que la nature recherche tant que le plaisir.	492
CHAP. III. Il n'est rien qui nous corrompe comme le plaisir.	496
MAXIME III. Il faut savoir beaucoup attendre, dans les voies de la vertu, pour obtenir ce que l'on prétend.	502
CHAP. I. Ce qu'il faut attendre.	503
CHAP. II. Les dérèglemens de nos attentes.	505
CHAP. III. Comment il faut attendre.	507
CHAP. IV. Pourquoi il faut attendre.	511
MAXIME IV. Il n'est point de si noble voie d'opérer dans l'intérieur, que d'opérer par voie de bonne foi.	517
CHAP. I. Agir par esprit de foi est la manière la plus spirituelle et la plus dégagée.	519
CHAP. II. Agir par esprit de foi est la manière qui nous unit davantage à Dieu.	524
CHAP. III. Les grands avantages qu'il y a d'agir dans l'esprit de la foi.	528
MAXIME V. Il n'est point de personne si obligée de se sanctifier, que celle qui est consacrée à Dieu.	530
CHAP. I. La grandeur de la noblesse d'une âme consacrée à Dieu.	<i>ibid.</i>
CHAP. II. La grandeur des obligations d'une âme consacrée à Dieu.	536
MAXIME VI. Les fautes qui sont petites de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.	544
CHAP. I. Raisons prises du côté de la grâce, pour prouver que les fautes légères de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.	545
CHAP. II. Raisons prises du côté de Dieu, pour montrer que des fautes légères deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.	550
CHAP. III. Raisons tirées des conséquences, pour montrer que des fautes de leur nature deviennent grièves dans une personne consacrée à Dieu.	555
MAXIME VII. L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie, sa demeure que dans une âme humble, et son entretien qu'avec une âme simple.	559
CHAP. I. L'entrée de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme recueillie.	560
CHAP. II. La demeure de l'esprit de Dieu ne se fait que dans une âme humble.	565
CHAP. III. L'entretien de l'esprit de Dieu ne se fait qu'avec une âme simple.	569

MAXIME VIII. Plus une âme est visitée des faveurs des Dieu , plus elle doit être éprouvée.	575
CHAP. I. Quelles sont les âmes élevées qu'il ne faut pas sitôt éprouver.	577
CHAP. II. Quelles sont les âmes élevées qu'il faut éprouver, et pourquoi ou ne les éprouve pas.	578
CHAP. III. Les raisons qui montrent que ces grandes âmes doivent être éprouvées.	580
CHAP. IV. Les diverses manières d'éprouver les âmes élevées.	585
MAXIME IX. Il ne faut pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leurs lumières.	589
CHAP. I. Les raisons qu'on peut apporter contre cette maxime, et les réponses à ces raisons.	594
CHAP. II. Les raisons qui prouvent qu'on ne doit pas facilement permettre aux personnes éclairées d'écrire leurs lumières.	594
§ I. Quelques avis pour la conduite de ces âmes.	599

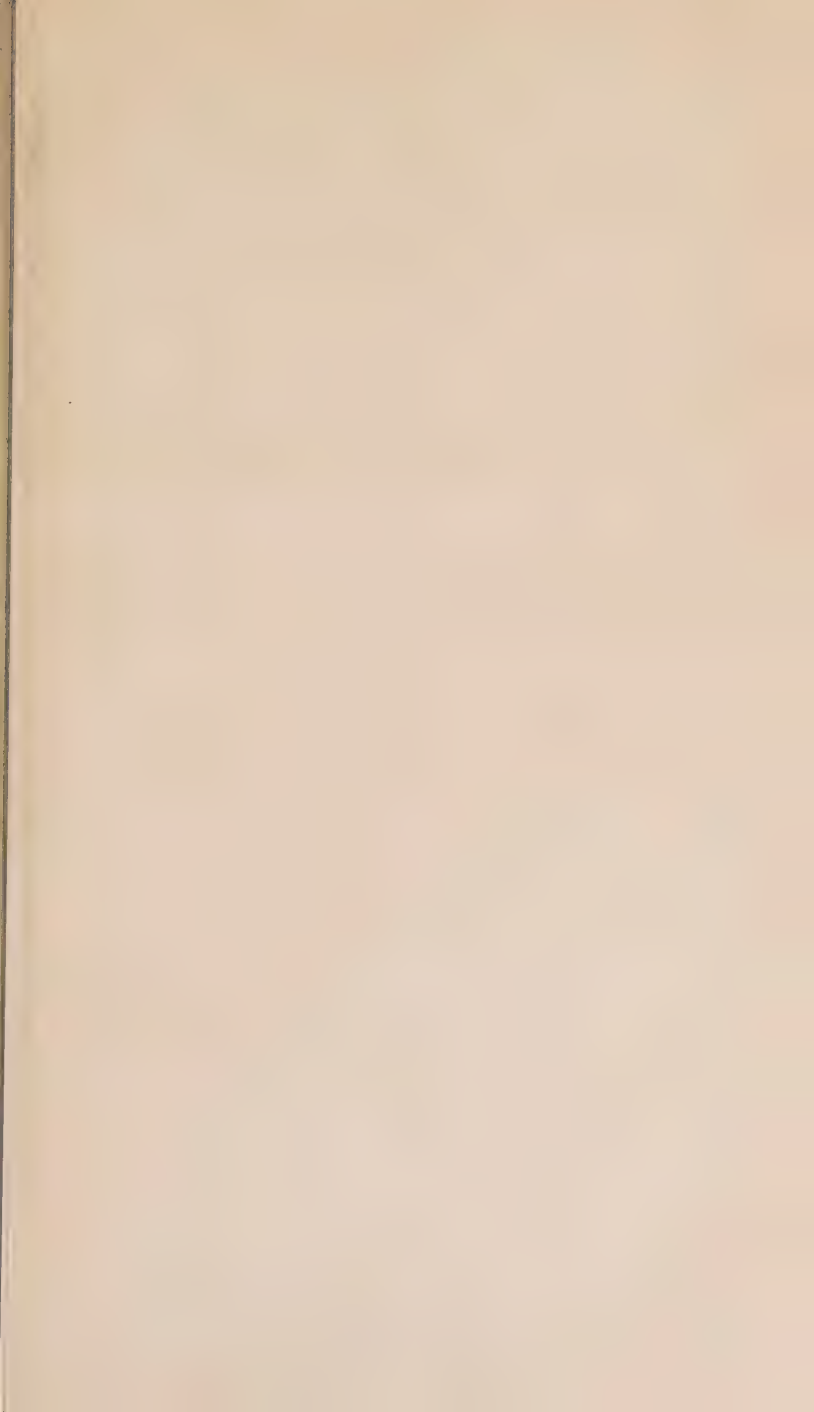


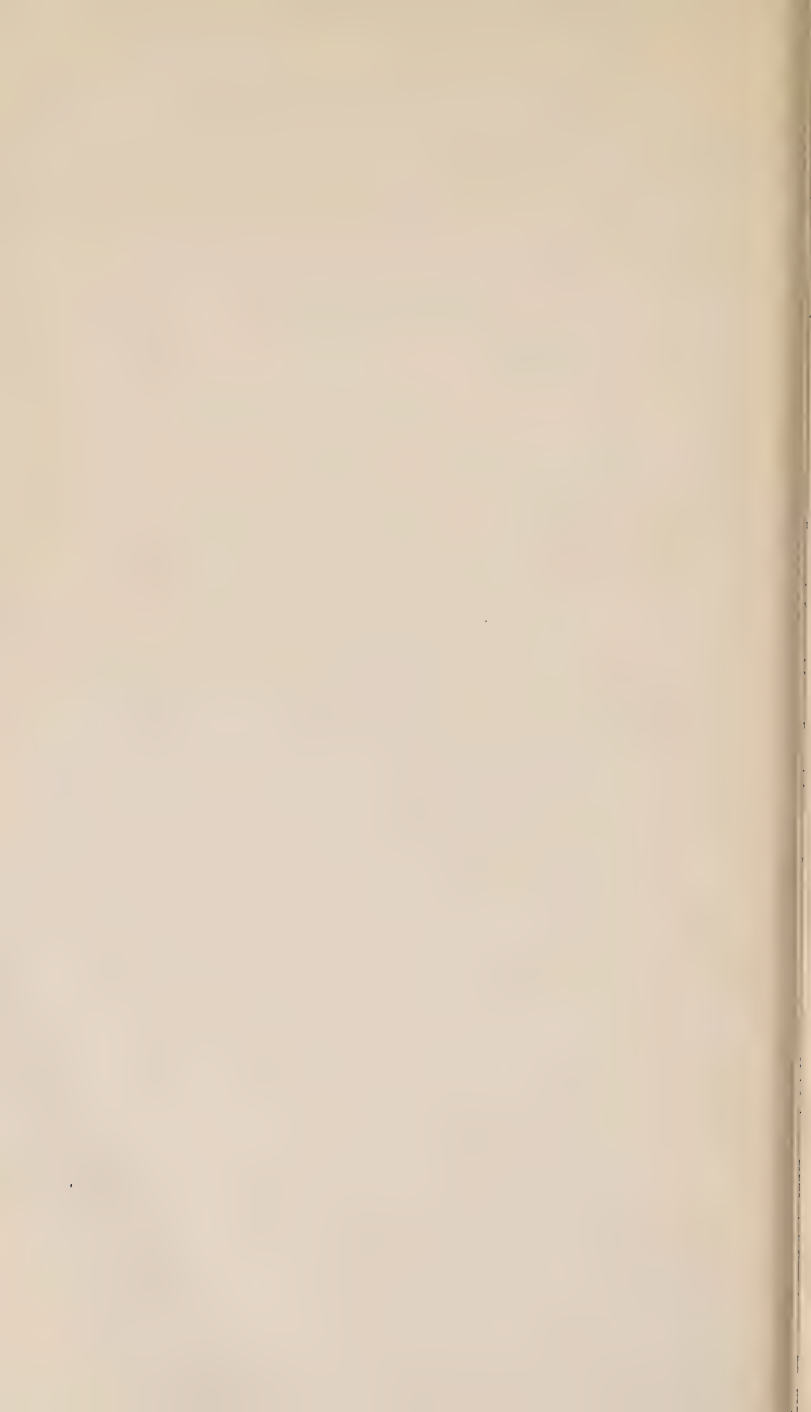


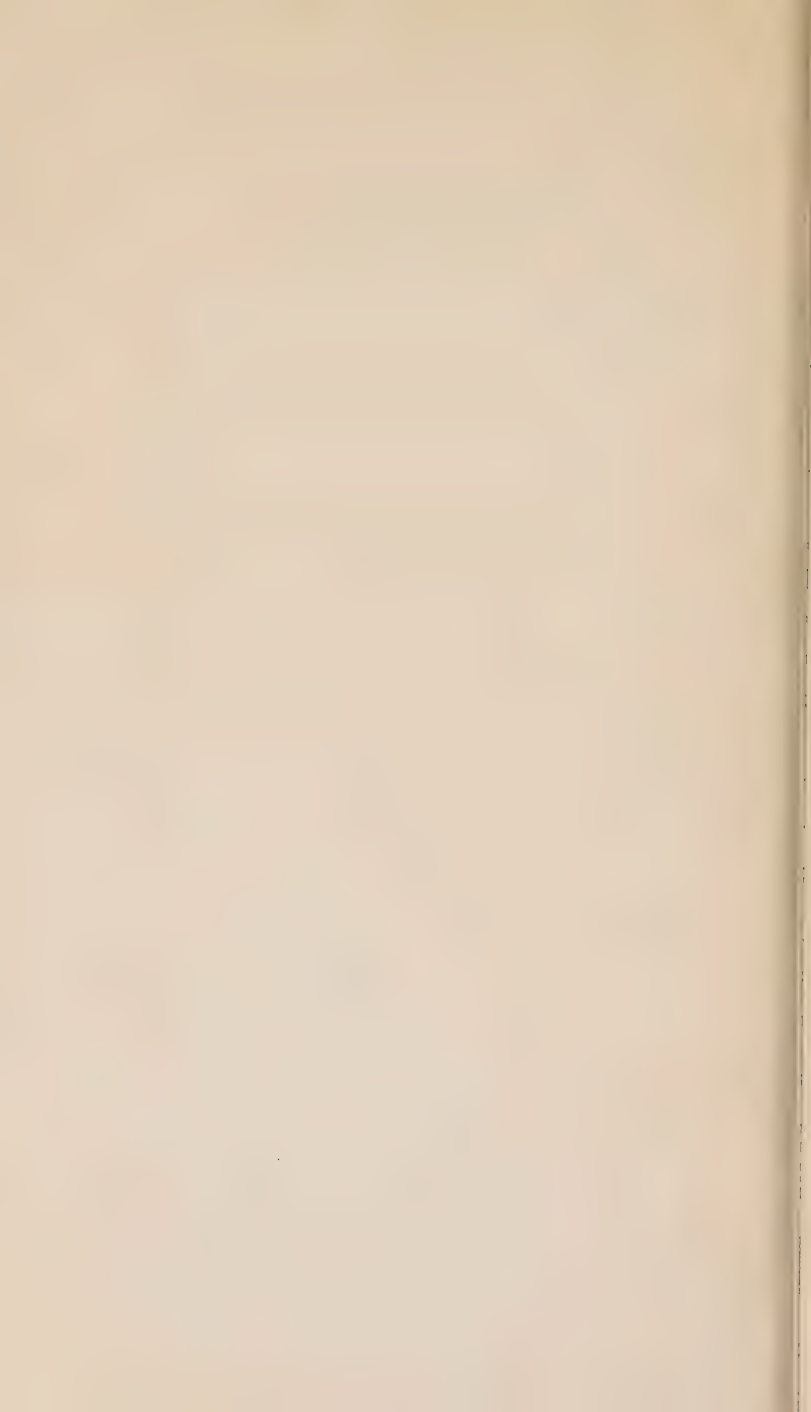
EN VENTE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

	fr. - c.
PRONES réduits en pratique pour les dimanches et principales fêtes de l'année, par Billot, ancien directeur du séminaire de Besançon. Nouvelle et bonne édition, gros caractère, 2 vol. petit in-8°.	5
GUILLORÉ. Conférences spirituelles pour bien mourir à soi-même, et pour bien aimer Jésus, in-8.	3 50
GUILLORÉ. Les progrès de la vie spirituelle selon les différens états de l'âme, suivis des Secrets de la vie spirituelle, qui en découvrent les illusions.	3 50
GUIDE (la) SPIRITUELLE POUR LA PERFECTION , divisée en 5 parties, par le P. Surin de la comp. de Jésus (ouvrage inédit), 1 vol. in-12.	2
OEUVRES DE FÉNELON. Paris, 1838, 5 vol. in-8° de plus de 750 pages chacun.	20
Ces 5 vol. contiennent réellement la matière de 48 volumes des anciennes éditions.	
OEUVRES COMPLÈTES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES , nouvelle édition, augmentée de divers fragmens inédits, 4 vol. in-8° à deux colonnes.	20
HISTOIRE DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST , par le père de Ligny, suivie des Actes des apôtres, avec le texte latin et une table des matières, 3 vol. in-12, nouvelle édition. Paris, 1841.	4
OEUVRES COMPLÈTES DU P. D'ARGENTAN , 6 vol. petit in-8	15
OEUVRES COMPLÈTES DE BOURDALOUE , Paris, 1838, 5 vol. in-8° de plus de 750 pages chacun.	20
OEUVRES COMPLÈTES DE BOURDALOUE , 3 vol. grand in-8° à deux colonnes.	24
OEUVRES DE SAINTE THÉRÈSE , traduites en français par Arnand d'Andilly; nouvelle édition, 2 vol. petit in-8°, br. couv. imp.	5
ÉVANGILE MÉDITÉ (1°) , par l'abbé Duquesne, précédé de 80 plans de conférences et d'homélies. Paris, 1828. 2 vol. in-8 de chacun 850 pages à un colonne.	8
EXPLICATION DES ÉVANGILES , par le cardinal de la Luzerne, nouvelle édition, suivie des <i>Considérations sur la Passion</i> , par l'abbé Duquesne, 2 vol. petit in-8°, broché, couv. impr.	5
THEOLOGIA DOGMATICA ET MORALIS SEU CURSUS THEOLOGIE , auctore Billuart, 20 tom. en 10 vol. Paris, 1840.	40







115

247.3
G946

47831

GUILLORE, S. J., F.

AUTHOR

Maximes Spirituelles Pour La
TITRE Conduites Des Ames.
Nouvelle Edition.

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

DATE
RETURNED

STORAGE - CBPL

47831

